



La ronde des élus

Fra Angelico, *Le Jugement dernier*, 1431, fresque, musée national du couvent San Marco, Florence

PROLOGUE

Proposer à des lecteurs du XXI^{ème} siècle une histoire de la sainteté à travers les siècles peut apparaître comme une entreprise dérisoire. Jusqu'à une époque relativement récente, la religion et ses valeurs donnaient un sens à la vie. La culture occidentale véhiculait en effet des valeurs esthétiques et éthiques fondées sur les croyances religieuses. Le siècle que nous vivons semble avoir jeté par-dessus bord ces éléments culturels qui, selon lui, ne correspondent plus aux nécessités de la vie quotidienne des individus. Les inquiétudes sociales et culturelles d'hier n'ont plus cours dans nos vies modernes. Un dynamisme nouveau paraît d'ailleurs s'y être installé, puisque tous ces éléments hérités du passé et qui prétendent transcender le temps présent et donc durer, ont été remplacés par d'autres produits culturels qui se contentent de satisfaire les nécessités de l'instant et dont on accepte que leur existence ne soit qu'éphémère.

Nous sommes donc entrés dans une autre époque et même dans une autre civilisation que le prix Nobel de Littérature *Mario Vargas Llosa* qualifie dans un essai récent de « civilisation du spectacle ». ¹ L'auteur explique ainsi sa vision des choses :

« Que signifie civilisation de spectacle ? C'est celle d'un monde où le divertissement occupe le premier lieu dans l'échelle des valeurs, et se divertir, c'est vouloir échapper à l'ennui. C'est la passion universelle. Cet idéal de vie est parfaitement légitime, sans aucun doute. Seul un puritain fanatique pourrait en faire le reproche aux membres d'une société désireux de se donner loisirs, bon temps et distractions au cours d'une vie qui s'inclut dans des routines déprimantes et parfois abrutissantes. Mais convertir cette naturelle inclination à se donner de bons moments en une valeur suprême a des conséquences inattendues : la banalisation de la culture et la généralisation de la frivolité... ».

Quelques pages plus loin, Mario Vargas Llosa se plaint de la généralisation de la littérature, du cinéma et de l'art *ligh*t. Tous ces produits culturels actuels, précise-t-il, donnent aux lecteurs l'impression commode d'être cultivés avec un minimum d'effort intellectuel. Une occasion de critiquer la complaisance des auteurs et l'autosatisfaction des lecteurs.

¹ Mario Vargas Llosa, *La civilización del espectáculo*, Madrid, Alfaguara, 2012.

Il s'agit donc d'une vision critique de la culture actuelle de la part d'un grand intellectuel de notre époque. Mais pour ce qui est plus précisément de la culture religieuse, écoutons maintenant le diagnostic que nous propose un des plus grands spécialistes contemporains, puisqu'il s'agit, ni plus ni moins, de celui qui fut évêque de Rome, du pape *Benoît XVI*. Dans un discours récent, adressé à l'épiscopat italien,² le pape dresse un tableau particulièrement pessimiste de la culture religieuse qui a cours dans nos sociétés occidentales. Le vieux continent européen qui avait reçu en héritage « une féconde terre de racine chrétienne » est en grand péril de se transformer « en un désert inhospitalier. La bonne semence est menacée d'y être étouffée, foulée aux pieds et perdue ».

« Pour beaucoup, ajouta-t-il, Dieu est un grand inconnu, et Jésus, lorsque l'on connaît son nom, est simplement un grand personnage du passé ». Selon lui, « le cœur de la crise qui frappe l'Europe est spirituel et moral, et résulte du fait que l'homme prétend avoir une identité par lui-même. Dieu et toute la culture religieuse sont de plus en plus exclus de la vie de la société ». Le pape, responsable de l'Église catholique, ne peut que se lamenter que Dieu disparaisse de la conscience collective pour être relégué au niveau de la conscience individuelle. Pour le pape donc, c'est la sécularisation de la société qui inspire cette perte de culture religieuse, cause de la désertification spirituelle.

Bien sûr, dans son discours il ne se contenta pas de cette analyse critique de notre temps. Il se devait de terminer par une annonce positive, à savoir l'ouverture prochaine de l'année de la foi (11 octobre 2012-11 octobre 2013).

Il est remarquable qu'arrivent à une même conclusion un athée, Vargas Llosa, et un pape, Benoît XVI. Pour l'un et l'autre, nos sociétés contemporaines connaissent une profonde transformation culturelle qui s'accompagne d'un désintérêt notable pour les thèmes traditionnels en même temps que d'une crise spirituelle et morale.

Si Dieu, selon les paroles du pape, est « un grand inconnu » pour la majorité des hommes de notre temps, que dire des saints ? Écrire un ouvrage sur la sainteté, c'est donc aller à contre-courant de son époque.

Pourquoi donc avoir conçu un tel projet ? Peut-être pour relever un défi. Au moment où l'Église et la société sont en période de crise, il nous a paru par-

² Discours prononcé au Vatican par le pape Benoît XVI au cours de la 64^{ème} Assemblée Générale de la Conférence épiscopale italienne le 24 mai 2010.

ticulièrement intéressant de jeter un regard sur tous ces hommes et toutes ces femmes qui, tout au long des siècles, furent particulièrement nombreux à réagir et à prendre parti dans ces moments cruciaux semblables à celui que nous vivons actuellement. Le cardinal *Ratzinger*, peu de temps avant d'être élu pape, donnait en 2005 son diagnostic sur l'Église d'aujourd'hui, en s'adressant directement au Christ, au cours d'un chemin de croix : « Ton Église, nous semble souvent une barque prête à couler, une barque qui prend l'eau de toute part. Dans ton champ, nous voyons plus d'ivraie que de bon grain. Les vêtements et le visage si sales de ton Église nous effraient, mais c'est nous même qui les salissons ».

Nous souvenant de l'enseignement du maître Fernand Braudel qui préconisait de replacer les phénomènes historiques dans la longue durée, nous sommes persuadés que cette longue série de justes, d'hommes et de femmes à la foi profonde qui, crise après crise, réfléchissent en profondeur sur les valeurs spirituelles qui animent leur vie et s'efforcent d'agir en conséquence, méritent d'être connus et peuvent alimenter notre réflexion. C'est dans la longue durée que nous pouvons apprécier la qualité de leur témoignage et tenter une approche de ce qu'est la sainteté.

Certes, nous n'oublions pas que ces saints et ces saintes vivent dans une époque déterminée, et que leur témoignage est à mettre en relation avec le temps qu'ils vivent. Ces personnages ont aussi un lien avec une institution, l'Église. C'est elle qui fait d'eux des saints et les propose comme modèles.

Notre étude tentera de prendre en compte ces différentes coordonnées pour situer leur témoignage et tenter de percevoir le message que les uns et les autres nous adressent en chacune de ces époques. Ainsi pourrons-nous assister à l'évolution de concept de sainteté, conformément aux transformations idéologiques et sociales qui se produisent lors du renouvellement du sanctoral.

Nous avons caractérisé chacune des époques, non seulement par les saints qui y vivent, mais aussi par ceux qui sont alors proclamés par l'Église et qui ont vécu dans un temps plus ou moins lointain.

L'entreprise n'était pas simple. La prise en compte de tous ces éléments que nous venons d'exposer était fort complexe, car s'intéresser à la sainteté à travers les siècles, c'est ouvrir grands les yeux sur l'évolution des sociétés en parallèle à l'histoire de l'Église, et c'est aussi savoir lire de message de ces saints qui balisent le chemin de la vie.

Cette recherche nous a été facilitée par les travaux remarquables sur la

sainteté qui se sont multipliés depuis une cinquantaine d'années. L'apport de ces historiens et des chercheurs en général a été essentiel pour mener à bien notre projet.

Si donc le lecteur, au fil des chapitres, trouve finalement que notre entreprise, loin d'être incongrue, lui procure plaisir et profit, l'auteur se sentira pleinement satisfait.

CHAPITRE I

INTRODUCTION AU MONDE DES SAINTS



Cy commence le prologe de livre Jehan du vignay de lordre de saint Jaques du hault pas sur la legende doree la quelle il translata de latin en francois a l'instance et requeste de treshaute noble et puissante dame ma dame de boungogne par la grace de dieu royne de france

Du seigneur saint geronne dit ceste auctorite fuy tous iours aucune chose que le dyable ne te traise oyleur. Et monseigneur saint augustin dist en livre de loeuvre des moynes que nul home puissant de labourer ne doit estre oyleur. Pour la quelle chose quant Jozu par fait et accompli le amover des hystoires du monde et translata de latin en

francois a la requeste de trespuissant et noble dame ma dame Jehanne de Boungogne par la grace de dieu royne de france Je fu tout esbahy a la quelle emtre faire Je me mettroye apres si tres haulte et longue emtre come Je auoye faite par ceuant. Et pour ce que oyleure est tant blasmee que monseigneur saint bernart dit quelle est mere des tristes maxillaire de vertus et celle q' trebucher les fors hommes en pechie et fait estandre vertus et nommer orgueil et fait la rose daler en enfer. Et Jehan castore dit que la pensee de celluy qui est oyleur ne pense a autre chose que aux viandes pour son ventre. Et monseigneur bernart dit en vne epistre quant il nous commendra reue

I. La légende dorée, fleuron médiéval de la littérature hagiographique

SON SUCCÈS SPECTACULAIRE

Le XIII^e siècle est par excellence le temps de la sainteté. Non seulement, au cours de cette période vécut de grands saints tels que François d'Assise, Claire, Dominique et Pierre de Vérone, mais encore de grandes œuvres tant littéraires qu'artistiques exaltèrent et précisèrent le concept de sainteté. La seconde moitié du XIII^e siècle, tout spécialement, qui a recueilli les fruits de la réforme grégorienne, fut riche en légendes sur les saints que les prédicateurs et les scribes transmettaient aux fidèles.

En ce siècle, plusieurs compilations atteignirent une certaine diffusion et popularité, ce fut le cas de la *Geste des saints* de Jean de Mailly (c. 1225) et du *Speculum historiale* de Vincent de Beauvais (1244). Mais de tous ces recueils hagiographiques, la *Légende Dorée* de Jacques de Voragine est, sans conteste, celui qui, à partir de la fin du XIII^e siècle (il fut écrit entre 1260 et 1297) a été au Moyen Âge le plus fameux et le plus diffusé. Après la Bible, elle est l'ouvrage qui a eu, dans cette période, le plus de manuscrits en circulation¹: encore aujourd'hui, on en conserve plus d'un millier. L'apparition de l'imprimerie lui donnera ensuite et pendant longtemps la première place parmi les ouvrages sortis des presses. Les éditions se multiplièrent tant en latin que dans la plupart des langues vulgaires en usage dans les pays qui constituent l'actuelle Europe.

Ce fleuron de la littérature hagiographique contribua donc pendant des siècles à transmettre un florilège de vies de saints qui enchanta jusqu'au milieu du XVIII^e siècle, les lecteurs de ce type de littérature. Mais l'esprit critique, né avec la Renaissance et développé par ces grands spécialistes des saints que furent les bollandistes² s'en prirent à la *Légende dorée*, lui reprochant de transmettre des

¹ Johannès Gutenberg, né en 1400, n'imprima sa première Bible qu'entre 1452 et 1455.

² On appelle ainsi les héritiers spirituels et intellectuels de Jean Bolland (1596-1665) qui se sont efforcés de rechercher la réalité historique à travers toutes les fictions des vies des saints. À partir du XVII^e siècle un groupe de jésuites entreprit la réalisation d'une collection de toutes les vies des saints, en les soumettant à une rigoureuse analyse critique. Actuellement la publication dépasse les soixante-dix volumes. Il s'agit là de la plus grande collection hagiographique qui existe. Depuis 1882, en outre, la revue *Analecta Bollandiana* apporte périodiquement de nouvelles études sur les saints.

croyances simplistes, fruit de la crédulité médiévale. Il s'agissait désormais de présenter la vie des saints avec toute la rigueur historique et scientifique possible.

Des études récentes ont contribué à réhabiliter, d'une certaine façon la *Légende dorée*. La dernière en date est le tout récent ouvrage de Jacques le Goff, « À la recherche du temps sacré. Jacques de Voragine et la Légende dorée³ ». Dans cet ouvrage, le grand médiéviste français nous présente une pertinente analyse de l'œuvre, étudiant en profondeur le temps dans lequel se meuvent les saints qui y sont présentés. À notre tour nous voudrions ici, en nous appuyant sur ces analyses, montrer comment tout un commun dénominateur relatif à la vision des saints se transmet jusqu'à nous à travers les siècles, en même temps que selon les époques et les lieux, le saint acquiert des caractéristiques qui le lient précisément à ses conditions de vie. Le concept de sainteté, en effet, ne cessera d'évoluer de siècle en siècle et d'un continent à l'autre.

La thèse que développe Jacques le Goff est originale. Il voit dans la *Légende dorée* une sorte de somme sur le temps. Il donne pour titre à son ouvrage : À la recherche du temps sacré. Pour lui, le saint vit dans un temps vrai et sacré qui se distingue du simple temps historique. C'est un temps humain et divin que le christianisme a su structurer et sacraliser pour amener l'humanité au Salut. L'auteur montre que, dans le monde des saints, le temps historique est en quelque sorte surdimensionné. En s'introduisant dans le temps ordinaire de l'humanité, Dieu y introduit le sacré et le merveilleux et, ce faisant, enchante le monde. Ainsi le temps humain et le temps divin sont en perpétuel dialogue.

Nous nous proposons donc dans ce chapitre, après avoir présenté les différentes sortes de temps que distingue notre auteur, de montrer comment à travers la pertinence de ces analyses, apparaît une sorte de fonds commun propre à la vision de la sainteté à travers les siècles.

UNE SOMME SUR LE TEMPS : LES QUATRE PÉRIODES DE L'HISTOIRE DE L'HUMANITÉ

Jacques de Voragine divise le temps de l'humanité en quatre périodes: tout d'abord le *temps de l'égaré* qui va d'Adam à Moïse, suivi du *temps de la rénovation* qui va de Moïse à la nativité du Christ et du *temps de la réconciliation* qui court entre

³ Jacques le Goff, *A la recherche du temps sacré. Jacques de Voragine et la Légende Dorée*, Paris, Perrin, 2011.

Pâques et la Pentecôte et finalement le *temps de la pérégrination* qui est la période actuelle dans laquelle nous sommes toujours en errance.

Nous voyons bien que dans cette présentation générale du temps de l'humanité, tout tourne autour du Christ, Dieu incarné et ressuscité. La grande conséquence de l'Incarnation et de la Résurrection est l'apparition du christianisme comme nécessaire au Salut des humains. Jacques de Voragine montre dans son ouvrages comment le christianisme a su structurer et sacraliser le temps pour amener l'humanité au Salut. Ce temps voulu par Dieu, ce temps total qui est la conséquence de la venue du Christ sur la terre, voit dans l'apparition et le développement de la religion chrétienne et de l'Église une condition nécessaire au Salut.

Ce temps est sacralisé par Dieu qui y introduit sa marque: en effet, ce temps sacré est porteur de merveilles. Dieu s'y manifeste ainsi, et l'essentiel de ce merveilleux est fait de miracles, d'apparitions, de visions étonnantes, accomplis soit par Dieu lui-même soit le plus souvent, par l'intermédiaire des saints.

Le saint, pour sa part, tout au long de cette pérégrination ambitieuse va devenir un autre Christ. Les saints sont également les protagonistes d'un dur combat entre les forces du bien et du mal. Le saint pousse à la pratique des vertus, prêchant par l'exemple, tandis que Satan et ses légions de démons suscitent les péchés et profanent à la fois ce temps sacré et les lieux sacrés.

Ces forces du mal s'attaquent en premier lieu aux clercs qui devraient être les professionnels de la sainteté, et suscitent chez eux la cupidité, la luxure, la gourmandise, l'orgueil et l'ambition. Tout comme dans la bible, il y eut des profanateurs de la demeure de Dieu, il y eut aussi face à eux des édificateurs de temples.

Dans ce nouveau temps sacré, initié par l'incarnation du Christ, les saints répètent cet affrontement et seront finalement vainqueurs des forces du mal, car Dieu s'est incarné pour eux et les a rachetés par son sang.

II. À partir de l'incarnation, un temps total, résultant de la combinaison de trois types de temps

Ce temps total qui conduit l'humanité au Salut est sacralisé par la venue du Christ qui s'est incarné sur la terre. Il doit amener l'humanité au Salut. Il est donc fondamentalement structuré par le Christ.

Ce temps chronologique représente la longue pérégrination de l'humanité jusqu'à son terme, le jugement final. L'originalité de Jacques de Voragine est d'at-

tribuer aux saints un rôle essentiel et original : ils sont des marqueurs du temps.

Le temps total est d'ailleurs formé de la combinaison de trois temps, et dans chacun des trois, nous retrouvons les saints. En effet dans cette longue pérégrination de l'humanité, ils interviennent pour contribuer à sacraliser le temps. Ces personnages ont été choisis par Dieu pour se manifester sur terre à sa place. Ils sont donc des intermédiaires, des instruments de Dieu qui accomplit à travers eux des miracles. Dans leur vie terrestre ils auront des comportements exceptionnellement religieux grâce à ce rapport privilégié et étroit avec la divinité.

Les trois types de temps qui se combinent pour former le temps total de la pérégrination sont les suivants :

Le sanctoral, qui est un temps linéaire marqué par la succession de la vie des saints.

Le temps eschatologique qui court en parallèle. C'est celui de l'humanité en chemin vers le jugement dernier.

Le temporal, temps cyclique, répétitif, de l'année liturgique.

LE TEMPS DIT SANCTORAL, LINÉAIRE, CELUI DE LA PÉRÉGRINATION

C'est le premier qui se prête à l'analyse. Il s'agit d'un temps linéaire qui, tout au long des siècles, voit se succéder les vies des saints. Ce temps de la pérégrination est celui que parcourt l'humanité, génération après génération, accompagné de l'espérance du Salut. L'humanité parcourt ainsi un long chemin jusqu'à son terme à la façon d'un pèlerin. Le terme du voyage sera l'arrêt du temps dans l'éternité.

Tout au long de ce parcours, les saints viennent apporter une dimension nouvelle au simple temps chronologique. Grâce à eux le temps historique est mis dans une perspective surnaturelle et est, en quelque sorte surdimensionné. En s'introduisant dans le temps ordinaire de l'humanité, Dieu, par l'intermédiaire de ses saints, y introduit le sacré. Ainsi le temps humain et le temps divin sont en perpétuel dialogue.

LE TEMPS ESCHATOLOGIQUE, LUI AUSSI LINÉAIRE, QUI CONDUIT AU SALUT

En superposition donc au sanctoral, court cet autre temps, linéaire lui aussi, dans lequel ces destinées humaines qui se déroulent sous le regard de Dieu, trouvent un chemin jusqu'au jugement dernier.

Si tous les saints nous rappellent que le temps que nous vivons nous mène à la vie éternelle, diverses fêtes du temps liturgique nous rappellent plus précisément que le temps eschatologique domine tous les autres et qu'il nous conduit effectivement à l'éternité.

C'est ainsi que la fête de saint Michel nous évoque les multiples apparitions de l'archange qui ont marqué la chronologie du temps terrestre. Jacques de Voragine en rapporte cinq. Chacune d'elles fut un moment privilégié où le bien l'emporta sur le mal. C'était l'annonce du grand événement qui marquera la fin des temps: l'archange remportera alors la victoire définitive sur l'Antéchrist, prélude à la fin des temps et au jugement dernier: «Sur l'ordre du Seigneur, il tuera avec puissance l'Antéchrist établi sur le mont des Oliviers. A la voix de l'archange Michel, les morts ressusciteront. Au jour du Jugement, il présentera la croix, les clous et la couronne d'épines»⁴.

De même, la fête de l'exaltation de la Sainte Croix nous rappelle que le sacrifice du Christ sur la croix nous ouvre le chemin de l'éternité. Jacques de Voragine cite, dans le chapitre qu'il dédie à cette fête, saint Jean Chrysostome: «La croix et les cicatrices de Christ au jour du Jugement seront plus resplendissantes que les rayons du soleil» et il ajoute: «Le bois de la croix, de mort est devenu vie éternelle»⁵.

LE TEMPS LITURGIQUE, RÉPÉTITIF ET CYCLIQUE

Il s'agit là d'un temps cyclique qui se renouvelle à chaque année liturgique. Il ne s'agit donc pas d'une histoire linéaire comme dans le sanctoral mais d'un cycle en spirale. Ce n'est donc pas un cycle fermé sur lui-même et sans cesse recommencé. C'est un cycle en spirale qui de Pâques en Pâques, nous entraîne vers la Parousie finale. Le cycle liturgique est axé principalement sur le Christ et les saints sont là comme témoins du Christ, ils marquent les saisons, et sont désignés saints patrons de métiers, de paroisses, de pays, de continents...

Ce cycle en spirale est donc celui du rituel liturgique qui célèbre la fête des saints. Le cadre liturgique, face à l'hagiographie, se place dans un cycle où le temps est autre, sans durée. C'est le temps de la célébration, de la fête. L'aujourd'hui

⁴ Jacques de Voragine, *La légende dorée*, édition de la Pleïade (sous la direction d'Alain Boureau), Paris, Gallimard, 2004, page 798.

⁵ *La Légende Dorée*, op. cit., p. 753.

liturgique l'emporte sur le passé à raconter. En ce jour de commémoration d'un saint, il ne s'agit pas de présenter un récit, mais de lire un texte qui le concerne. Ce jour-là présente une légende, au sens étymologique du terme (légende: les choses qu'il faut lire), et cette lecture est faite pour la célébration du saint.

L'Église à travers la liturgie associe intimement l'action rédemptrice du Christ et le sacrifice des saints, spécialement des martyrs, les saints par antonomase qui, eux aussi, ont donné leur vie et leur sang, en devenant des témoins.

Le culte des saints s'intégra à tel point à la liturgie que le concile de Nicée décréta en 766 que chaque autel des églises devait contenir «une pierre d'autel» abritant les reliques d'un saint. Depuis lors, l'Église encastre dans «la pierre d'autel» la relique d'un martyr, à l'endroit même où le prêtre dépose l'hostie consacrée. Le sang versé des martyrs est ainsi directement associé au sang rédempteur du Christ. Cela avait été exprimé dès le IV^e siècle par saint Augustin qui écrit: «C'est toute la cité rachetée, c'est à dire l'assemblée et la société des saints, qui est le sacrifice universel offert à Dieu par le grand prêtre qui s'est offert à nous dans sa passion». C'est pour cela encore que dans le canon de la messe, sont spécialement invoqués les saints, spécialement les martyrs de la primitive Église : les douze apôtres, les premiers papes et une sélection de martyrs romains. Il est ensuite fait mention de tous les saints qui sont ainsi associés à la célébration : «Accordez à leurs mérites et à leurs prières qu'en tout nous soyons fortifiés par leur protection».

De la même façon, au cours de l'année liturgique qui court en parallèle avec le temps du calendrier civil, les dates des célébrations des saints qui marquent les saisons, font que ces protecteurs des activités des hommes sont promus au rang de patrons des diverses phases de l'année: de la floraison de la nature, des récoltes, des moissons, des vendanges et des pluies. Au cours du déroulement du temps liturgique, les festivités des saints à travers leurs célébrations, la vénération de leurs images et de leurs reliques, viennent sacraliser le temps général des hommes.

Sanctoral, temps eschatologique et temps liturgique se combinent donc intimement dans l'histoire de l'humanité pour composer ce temps total qui conduit au Salut des hommes.

III. À temps exceptionnel, personnage d'exception : le saint

DIEU DANS LE TEMPS DES SAINTS

1. *Il leur donne des marques de sainteté (signa)*

Bien que tout homme soit appelé à la sainteté dans son sens le plus large, c'est-à-dire à jouir, dans le paradis et pour l'éternité, de la présence de Dieu, le saint, reconnu comme tel sur la terre, est un personnage d'exception : il est un modèle à imiter car sa pratique des vertus est exemplaire. Après sa mort, désormais au paradis, il est protecteur des hommes et intercède pour eux auprès de Dieu.

Là où la vie d'un homme ordinaire n'occupe qu'un segment chronologique, la vie d'un saint est un segment de sacré. Le récit des épisodes qui constituent la trame de leur vie nous montre cette sacralisation. Dieu, en s'introduisant dans le temps ordinaire de l'humanité, y introduit à la fois le sacré et le merveilleux. La vie des saints sera donc une hiérophanie, une manifestation sur terre de la toute-puissance divine. Nous allons donc essayer de préciser les contours d'une telle existence exceptionnelle au milieu des hommes.

Le saint sur terre est l'instrument de Dieu qui, à travers lui, manifeste sa puissance et sa grâce. Dieu qui est le souverain maître du temps fait signe à tel ou tel être humain, au sujet duquel il manifeste, par des marques très concrètes, son élection. Ces «signa» annonciateurs de la sainteté peuvent apparaître très tôt, parfois même *in utero*: c'est le cas de Jean Baptiste qui tressaille dans le ventre de sa mère, car il a su reconnaître le Messie, porté dans les entrailles de Marie. Sa mère Élisabeth reçoit par ailleurs d'autres signes de la sainteté de son futur enfant. De même, lorsque sainte Christine de Marquate, enceinte, se rend à un pèlerinage dédié à la Vierge, elle voit une colombe «plus blanche que neige» venir se nicher dans la manche de sa tunique. L'hagiographie interprète ainsi ce signe : «L'enfant qui naîtra sera emplî du Saint-Esprit comme Jésus».

Pour d'autres, ce sont les premières heures de la vie des saints qui peuvent également être marquées par des événements prodigieux : selon Jacques de Voragine, saint Nicolas, dès le premier jour de sa naissance, fut capable de se tenir debout dans son bain. Décidément, son temps n'est pas celui des autres humains. D'autres fois, c'est un essaim d'abeilles qui vient se poser sur les lèvres du bébé et là y fabrique son miel. La *Légende dorée* y voit là une prophétie qui annonce la

sainteté du futur orateur qui saura par la douceur de son éloquence attirer à Dieu de nombreux fidèles. Le premier qui reçut cette marque prémonitoire fut saint Ambroise. Par la suite, saint Jean Chrysostome, saint Pierre Nolasque et saint Dominique de Guzman auraient été marqués du même signe.

D'autres fois le bébé saint manifeste un comportement extraordinaire qui annonce sa sainteté. Plusieurs d'entre eux refusent le sein nourricier les jours de pénitence et en carême : saint Nicolas de Bari, les mercredis et vendredis, ne tète qu'une fois le sein de sa mère et non plusieurs fois comme il le fait les autres jours. Saint Roch et saint Jean de Matha, eux, s'abstiennent complètement les jours de jeûne.

Autre marque répétitive chez d'autres saints : malgré leur tout jeune âge, leur comportement est celui d'hommes mûrs. Bien sûr, il s'agit là d'un calque de l'épisode évangélique qui nous montre Jésus-enfant faisant face aux docteurs de la loi et répondant à leurs questions dans le temple de Jérusalem. Les exemples sont si nombreux qu'on a pu dire qu'il s'agissait là d'un lieu commun, celui du *puer senex*⁶. De plusieurs saints, on nous dit : «Alors qu'ils sont d'un âge aussi tendre, ils semblaient être des vieillards pleins de sagesse et de maturité». Parmi les plus connus, auxquels leurs hagiographes appliquent cette formule, citons Basile le Grand, saint Nicolas, saint Dominique de Guzmán, saint Hugo de Grenoble, saint Benoît et bien d'autres encore.

2. Dieu les appelle à la conversion et à la sainteté

Tous ces êtres exceptionnels que nous venons d'évoquer, dès leur naissance ou tout jeunes, apparaissent donc prédestinés à la sainteté. Néanmoins, dans bien d'autres cas, Dieu fait signe et attend une réponse de la part de ses élus. C'est pour eux le moment de la conversion, c'est-à-dire un appel à changer de vie. Cette hiérophanie peut intervenir à divers stades de la vie humaine, et est toujours entourée de circonstances extraordinaires et propres à chacun d'eux.

Saint Paul, sur le chemin de Damas est désarçonné et tombe à terre. Il est alors entouré d'une lumière resplendissante qui provient du ciel. Un peu plus tard, Dieu révèle à son disciple Ananias qu'il a choisi Paul pour en faire son instrument

⁶ Voir Ángel Gómez Moreno, *Claves hagiográficas de la literatura española (del Cantar de Mio Cid a Cervantes)*, Madrid, Iberoamericano. Vervuert, 2008 et spécialement le chapitre intitulé: «La niñez del santo y el tópico Puer/Senex» pp. 97-114.

et révéler le message de Jésus aux “Gentils”. Et aussitôt, Paul va prêcher jusque dans les synagogues, en affirmant que Jésus est bien le Fils de Dieu.

Et ainsi Dieu choisira au cours des siècles, les plus éminents de ses serviteurs. Il leur fera parvenir des messages de mille et une façons. Mais, dans la plupart des cas se produit dans l’existence des futurs saints un événement majeur qui provoque une rupture, de telle façon que l’on peut parler d’un avant et d’un après de ce moment privilégié. Il s’agit bien sûr d’un phénomène qui révèle au futur saint son destin et provoque son engagement total sur les traces du Christ.

Désormais, s’exprimera en lui une foi ardente qui vient se substituer à la tiédeur antérieure. Ce fut le cas de Saint Bernard qui, la nuit de Noël, alors qu’il attendait le début des cérémonies dans l’Église de son village, s’interrogeait sur l’heure de la naissance de Jésus. Soudain, l’enfant Jésus lui apparut et conversa avec lui. Une telle conversation bouleversa sa vie.⁷

La conversion peut être d’un tout autre type, telle celle de Saint Augustin qui passa du paganisme au christianisme. Il s’agit, cette fois, d’une conversion lente qui saura mettre à profit les circonstances vécues au cours d’une longue vie, telles que les invasions barbares. La présence de sa mère à ses côtés (elle reçut le baptême avant lui) sera aussi déterminante, de même que les prédications de saint Ambroise. Saint François d’Assise, pour sa part, après une existence dénuée de piété et parfois même dissolue, verra sa vie marquée par une série d’événements providentiels : d’abord une maladie, puis un emprisonnement et finalement, il entendra une voix miraculeuse qui l’interpelle pour lui demander de changer de vie et lui donner une mission précise : «François, répare ma maison qui, comme tu le vois, tombe toute en ruine». Il se fait alors artisan bâtisseur et restaure l’Église du voisinage qu’il fréquente et il estime ainsi sa mission accomplie.

Quelque temps plus tard, en l’Église de la *Porziúncola*, Dieu parle à nouveau à François, cette fois par la voix du prêtre, qui au cours de la messe, lit les versets suivants de l’évangile de Matthieu : «Allez et annoncez partout que le royaume de Dieu est proche. Ce que vous avez reçu gratuitement, donnez-le gratuitement. N’emportez ni or ni argent dans vos ceintures, ni sac pour la route, ni deux tuniques, ni chaussures, ni bâton ; car l’ouvrier mérite qu’on pourvoie à son entretien». François prend alors conscience de ce que Dieu attend de lui : sa conversion. Il devient missionnaire et son rôle consistera à participer à la restau-

⁷ Jacques de Voragine, *op. cit.*, page 658.

ration de l'Église ⁸.

La conversion entraîne donc la prise de conscience d'une vocation particulière à la sainteté. C'est la réponse d'un individu à l'appel de Dieu qui saura se faire insistant s'il le faut, comme dans le cas de saint François exposé ci-dessus. Jacques de Voragine est très sensible à cette idée de vocation à la sainteté. Il la développe dans le commentaire qu'il nous propose de l'épisode évangélique de la pêche miraculeuse, rapporté par Saint Jean⁹. Il s'agit là de la troisième manifestation du Christ à ses disciples, après sa résurrection. Simon-Pierre accompagné de quelques-uns d'entre eux, est de retour d'une longue nuit de pêche sur le lac de Tibériade. Ils n'ont rien pêché. À l'aube, sur la plage, un inconnu leur apparaît et leur dit d'aller jeter les filets tout près de là, à deux cents coudées à peine de la côte. Le miracle se produisit alors : ils lancèrent le filet qui, cette fois, fut sur le point de se rompre sous le poids d'un grand nombre de poissons. Pierre, aidé de Jean et des autres disciples présents, sortirent ainsi de l'eau un total de cent cinquante-trois poissons.

Un tel récit ne pouvait que plaire à Jacques de Voragine qui l'interprète ainsi : dans l'histoire de l'humanité, tout part du Christ, y compris, comme ici, le temps de la pêche et son résultat. C'est le Christ qui donne un nouveau départ au temps des hommes : il les appelle à être pêcheurs d'hommes, c'est à dire à se consacrer à l'évangélisation du monde.

Pour cette pêche, Dieu a donc besoin des hommes. Il confie à ses apôtres et à ses disciples le soin de prêcher à tous cette vocation à la perfection¹⁰. Ils proclameront l'Évangile aux quatre coins de la terre. Nombreux seront ceux qui répondront à cet appel.

Mais l'Église ne peut reconnaître officiellement la sainteté de tous, en effet, le temps de la liturgie, au cours du sanctoral, est limité pour la célébration des saints. Jacques de Voragine est fort conscient de cela, lui qui n'a pu introduire dans son œuvre qu'une sélection de notices, ce qui forcément, est très limité. Symboliquement, il s'est contenté de mentionner cent cinquante-trois saints ou groupes de saints. Ce nombre est, bien sûr une référence à la pêche miraculeuse.

⁸ Voir Jacques le Goff, *Saint François d'Assise*, Paris, éditions Gallimard, 1999, pp. 52-58.

⁹ Saint Jean, 21, 1-14.

¹⁰ La perfection n'étant pas le but mais un moyen pour être un témoin de l'Amour « qui est Dieu ». La perfection c'est aimer comme Dieu aime.

L'auteur nous invite donc à voir dans ce nombre de saints un simple échantillon de cette masse d'hommes à qui Dieu a insufflé la vocation à la sainteté pour être, à travers les siècles, des pêcheurs d'hommes.

Mais Dieu reste le souverain maître du temps. Il peut lancer son appel à la sainteté à tout moment, même au tout dernier instant de la vie. C'est ainsi qu'avant d'expirer, Jésus dit au bon laron: «En vérité je te le dis, aujourd'hui même tu seras avec moi au paradis». Cette vocation tardive, et son accès au paradis lui valurent d'être reconnu comme saint par la tradition catholique sous le nom de saint Dismas fêté le 25 mars. Il s'agit donc de la première canonisation de l'histoire faite par Jésus lui-même.

3. Le saint fait de sa vie un calque de celle de Jésus

La vie du saint, bien souvent, se conforme à celle de Jésus dont elle reproduit divers épisodes. Ainsi se propage dans le récit de sa vie une atmosphère biblique. À ce sujet, Henry Boureau écrit : «La vie chrétienne enchaîne donc des séries de copies du récit dont la vie de Jésus est l'original. Mais l'imperfection nécessaire de chaque copie empêche la duplication de l'original, que prépare pourtant une évocation sans fin»¹¹.

C'est ainsi que l'épisode de Jésus enfant, qui à peine âgé de douze ans, entre dans le Temple et là, assis au milieu des docteurs de la loi, fait leur admiration par la pertinence de ses réponses, a donné lieu -comme nous l'avons déjà signalé plus haut- au topique du «puer senex» que bien des auteurs attribuent au saint dont ils écrivent la vie.

De même l'épisode du jeûne de Jésus au désert pendant quarante jours fait que les saints considèrent que le jeûne a une vertu pénitentielle fondamentale dans l'économie du Salut.

Un autre épisode qui se transmet très souvent dans la vie des saints est celui de la mort du Christ sur la croix, accompagnée de prodiges. Dans ce cas, la préoccupation de l'hagiographe est de faire de la mort du saint un épisode proche de la passion du Christ. La mort de saint Alban, qui souffrit le martyre sous Dioclétien, fut accompagnée d'un violent tremblement de terre, il en fut de même lorsque sainte Agathe rendit l'âme. Et le jour du martyre de Saint Jean

¹¹ Alain Boureau, *L'événement sans fin*, Paris, Les Belles Lettres, 1993, p.11. Cité par Jacques le Goff.

Chrysostome à Constantinople, la ville fut pratiquement détruite par un très violent orage de grêle, tandis que le cadavre de sainte Eulalie fut miraculeusement protégé par une couche de neige, survenue opportunément, qui la mit à l'abri des bêtes sauvages.¹² Le fait que la vie du saint se conforme à celle de Jésus explique que dans les récits hagiographiques se propage une atmosphère biblique: les guérisons de paralytiques, d'aveugles, les résurrections et les affrontements avec les démons trouvent dans les livres du Nouveau Testament leurs référents directs.

Ainsi les saints apparaissent comme étant un «second Christ» (*Alter Christus*): tous les biographes de François d'Assise, par exemple à partir de saint Bonaventure, n'ont pas hésité à mettre l'accent sur sa conformité au Fils de Dieu, relevant les traits spécifiquement christiques qui se retrouvent dans la vie du pauvre d'Assise. Pour eux, François est un homme qui, parti à la recherche du Christ et l'ayant trouvé, s'est assimilé à lui. Au terme de ce processus, il est devenu une image vivante du Christ, et cette conformité s'est concrétisée par l'impression des stigmates dans sa chair. La méditation sur la passion du Christ et la contemplation de la croix avait accompagné le saint tout au long de sa vie. Le Christ le récompense maintenant en reproduisant sur son corps les cinq plaies (deux aux mains, deux aux pieds et la blessure du côté droit). L'événement se serait produit le 14 septembre 1224, le jour de la fête liturgique de l'exaltation de la sainte Croix, deux ans avant sa mort.¹³

Désormais, à tous, dans sa prédication, il propose un seul modèle, le Christ, et un programme «Suivre nu le Christ nu». En ce sens, son premier biographe, Thomas de Celano, le présente comme le paradigme de la charité en compétition avec saint Martin. Mais la comparaison est à l'avantage de François qui a donné son manteau entier à un pauvre chevalier en haillons, alors que Martin n'en avait donné que la moitié.

Les saintes, elles, se réfèrent plus volontiers au modèle de la Vierge et développent les qualités qui lui sont attribuées dans l'évangile, humilité, prudence et force d'âme étant les principales. Il y eut dès le début du christianisme des femmes martyres qui furent célébrées pour leur courage, telle sainte Blandine, et progressivement se produisit un accroissement du nombre des saintes : elles sont

12 Exemples tirés de Ángel Gómez Moreno. *Claves hagiográfica de la literatura española (del cantar de mio Cid a Cervantes)*, page 9.

13 Cité par Jacques le Goff, *Saint François d'Assise*, Paris, éditions Gallimard, 1999, p.54.

à part entière dans les nouveaux ordres religieux ou comme tertiaires. D'autres vivent dans la solitude et dans leur retraite font preuve d'un grand ascétisme et d'héroïsme. Elles sont capables de grands renoncements, qu'elles soient originaires de familles illustres ou de la classe moyenne. De grandes personnalités féminines se développèrent à l'intérieur des ordres nouveaux, telles que sainte Claire, dans la mouvance de saint François et sainte Catherine de Sienne (1347-1380), tertiaire dominicaine, qui a eu une grande influence sur l'histoire de la papauté, contribuant au retour du pape d'Avignon à Rome. Elle fut une grande mystique et ses écrits lui valurent d'être la première femme proclamée docteur de l'Église.

DIEU INTRODUIT DEUX CARACTÉRISTIQUES DANS LA VIE : LE SACRÉ ET LE MERVEILLEUX

Le sacré

a) Le saint est un marqueur de temps, qui contribue à rendre sacré le temps des hommes

Le temps chronologique, celui de l'histoire des hommes a été rénové par la venue du Christ qui, s'incarnant et vivant sur la terre l'a sacralisé. Dieu s'y manifesterait de multiples façons et bien souvent à travers ses saints qui deviennent ainsi des marqueurs de ce temps sacré.

Parmi ces manifestations, il peut s'agir d'extases, d'auditions de voix célestes, d'apparitions, les plus fréquentes étant celles de l'Enfant Jésus et de la Vierge qui viennent assurer au futur saint qu'ils sont à son côté sur le chemin de la perfection.

D'autres fois, il s'agit de rêves à travers lesquels, au cours de son sommeil, le saint reçoit des avis du ciel dont il va tenir le plus grand compte. Au Moyen Âge, la voix du Seigneur perçue à travers les songes a une grande importance dans la spiritualité chrétienne.

Le recours aux songes et aux visions prémonitoires est très fréquent dans la littérature hagiographique. C'est par ce moyen que Dieu envoie un message fort à son élu. C'est en particulier une façon d'intervenir dans le processus de la conversion. C'est ainsi que le jeune François aurait été gratifié de deux visions successives, au moment où il se préparait à participer à une expédition militaire pour

aller combattre les partisans de l'empereur en Italie du sud¹⁴.

Sur le point de s'enrôler, il rêve qu'il va s'illustrer dans cette entreprise. Dans son sommeil il voit un grand palais tapissé d'écus et d'autres armes étincelantes, et il lance cette interrogation : pour qui de tels trésors ? et une voix mystérieuse lui répond : « Ces armes sont pour toi et tes compagnons ». François voit dès lors dans cette vision un présage pour l'expédition qu'il se disposait à entreprendre.

Mais les événements ne confirment pas cette interprétation du premier songe : François tombe malade et ses compagnons continuent leur chemin sans lui. Durant son sommeil, il entendit à nouveau une voix qui vint l'éclairer et lui donner un nouvel avis, en engageant avec lui le dialogue suivant :

- Qui peut faire plus de bien, le maître ou le serviteur ?
- Le maître.
- Alors pourquoi vas-tu chercher le serviteur, non le maître ?
- Ah! Seigneur, que veux-tu donc que je fasse ?
- Retourne chez toi, et là tu apprendras ce qu'il convient que tu fasses. La vision que tu as eue en songe, tu dois l'interpréter de façon entièrement nouvelle.

C'est également grâce à un songe que le pape innocent III changea d'attitude vis à vis de François. L'Église était en effet sur la défensive face à divers mouvements religieux qui lui apparaissaient contestataires. Mais voilà que le pape voit en rêve François soutenant la basilique saint Jean de Latran sur le point de s'écrouler.¹⁵

b) Dans la vie du saint, temps humain et temps divin sont en perpétuel dialogue

Pour le saint, le temps humain et le divin dialoguent sans cesse, ce qui produit un grand bouleversement dans sa vie. La distinction entre passé, futur et présent s'estompe, voire s'efface, car à travers les visions qui lui sont accordées, d'une part, le saint jouit de la science du futur et d'autre part, il peut même découvrir les responsabilités d'actes anciens et révéler ainsi la culpabilité de l'un ou de l'autre.

Saint Éphrem, par exemple (306-373), au début de son adolescence fut

¹⁴ Voir André Vauchez, *François d'Assise entre histoire et mémoire*, Paris, Fayard, 2009, pp. 46-48.

¹⁵ Giotto a représenté, vers 1297, dans une de ses fresques de l'Église supérieure de la basilique saint François à Assise *Le songe d'Innocent III*.

éclairé sur son avenir. Il vit naître dans sa bouche un cep de vigne si grand qu'il couvrait toute la terre, et les oiseaux y nichaient et s'alimentaient de ses fruits qui jamais ne s'épuisèrent. Effectivement, son œuvre qui consistait en de nombreux hymnes religieux, se propagea dans toute la chrétienté.

Cette connaissance du futur est mise à profit par le saint pour adresser ses dernières exhortations à ceux qui l'entourent. Elle permet également aux saints qui ont la connaissance préalable du jour de leur mort de choisir le lieu où ils veulent aller mourir. Ainsi saint Martin choisit Candes comme lieu de son décès.

c) Un grand bouleversement dans le temps du saint : chez lui, la différence entre passé, présent et futur s'estompe

Ce contact avec le sacré, non seulement fait du saint, comme nous l'avons vu, un marqueur du temps, mais encore introduit dans sa vie un grand bouleversement qui le distingue du commun.

Le moment de la mort, à la différence de la naissance, sera, lui, célébré. Il est vu comme une renaissance, au point que la liturgie l'appelle «dies natalis». Ce temps de la mort est vu comme une apothéose. Le récit des derniers moments de saint André, contenu dans la *Légende dorée* est exemplaire : «Une splendeur extrême venue du ciel l'entoura pendant une demi-heure, en sorte que personne ne pouvait le voir. Et quand la lumière cessa, à ce moment précis, il rendit son dernier souffle». ¹⁶ Sainte Marthe, pour sa part, fut prévenue de sa fin prochaine, par le Seigneur, elle commanda alors qu'on lui lise la Passion selon saint Luc, et quand on fut arrivé aux mots «Père, je remets mon esprit entre tes mains», elle rendit l'esprit. Huit jours plus tôt, elle entendit les chœurs des anges qui emmenaient l'âme de sa sœur Marie au paradis. ¹⁷

Et lorsque saint Nicolas rend son dernier soupir, une cohorte d'anges se presse autour de son lit. Sainte Élisabeth de Hongrie, elle, est honorée par un vol d'oiseaux qui vient se poser sur le toit de l'Église voisine et tous se mettent à chanter joyeusement. Jacques de Voragine suppose que, dans ce cas, également, les oiseaux qui célébrèrent ainsi l'entrée de la sainte dans l'éternité étaient en réalité

¹⁶ Cité et commenté par Jacques le Goff, *À la recherche du temps sacré...*, op.cit., pp.70-71.

¹⁷ Jacques de Voragine, *op. cit.*, p. 557.

des anges.¹⁸ Autre mort spectaculaire, celle de saint Martin dont fut témoin saint Séverin, évêque de Cologne, grâce à une vision qui lui fut accordée par Dieu, le jour et à l'heure précise du décès: alors que les anges transportaient au ciel l'âme du saint, un affrontement se produisit dans les cieux entre les anges et des démons qui prétendaient leur disputer l'âme du saint. Bien sûr, les anges furent vainqueurs et célébrèrent leur victoire par des chants.¹⁹

En outre, la vie du saint et donc son action perdurent après sa mort. Les sépultures des saints sont des lieux privilégiés où Dieu se complait à manifester sa toute puissance. Ce ne sont pas des cimetières mais des lieux de vie.

Leur médiation donne au fidèle l'assurance d'obtenir les faveurs divines. Un paragraphe du *Liber Sancti Jacobi* est fort explicite : «La vertu sacrée de l'apôtre, transféré depuis la région de Jérusalem, brille en Galice avec les miracles divins. En effet, c'est fréquemment que, dans sa basilique, Dieu opère des miracles par sa médiation. Là, viennent les malades et ils sont guéris, les aveugles et ils voient la lumière, les paralytiques et ils se lèvent. Là, les muets parlent, les possédés du démon sont délivrés de la possession du diable, les tristes sont consolés et, ce qui est un plus grand prodige encore, les prières des fidèles sont entendues et exaucées. Là, les charges de tous les délits, pour aussi lourdes qu'elles soient y sont déposées et les chaînes de tous les péchés y sont rompues».

Le merveilleux : dans la vie du saint, tout devient possible

Chez lui, le fantastique ne surprend pas

Au Moyen Âge, le public était friand de tous ces récits qui narraient la vie des saints. Leur lecture permettait de nourrir son imagination, et ainsi augmentait le désir de chacun de parvenir au paradis pour vivre en compagnie des saints dont le merveilleux avait été le pain quotidien.

Dans cette ambiance où s'affirmait donc le merveilleux, tout devenait possible. La croyance aux saints et à leur pouvoir qu'ils tenaient de Dieu, ne posait aucun problème. Même le fantastique était admis; le saint pouvait exercer son pouvoir sur les éléments, les plantes et les animaux.

¹⁸ *Ut supra*, page 237.

¹⁹ *Ut supra*, page, 927.

Lorsqu'Antoine rejoint Paul, le premier ermite, le chemin qu'il emprunte est particulièrement fantastique. Il est guidé par un hippocentaure, puis, par un satyre et enfin par un loup. La nourriture des deux solitaires sera assurée par un corbeau qui vient chaque jour apporter un morceau de pain et lorsque l'ermite Paul mourra, deux lions se chargeront de creuser la sépulture.²⁰

De même, saint Martin vécut d'une façon fantastique et témoigna un grand amour à toutes les créatures les incluant dans son apostolat au même titre que les hommes. Dans ce monde enchanté, sacralisé, le feu et l'eau obéissent à saint Martin. Il se fera même obéir par un arbre, en l'occurrence un pin. Les animaux lui sont, bien sûr soumis: «il arrête les chiens qui poursuivent un levraut, fait rebrousser chemin à un serpent traversant un fleuve, et fait même cesser l'aboieusement inopportun d'un chien»²¹. Ce même amour de toutes les créatures, nous le trouverons quelques siècles plus tard chez saint François d'Assise.

Dieu introduit le merveilleux tout spécialement dans la vie des saints en accordant à leurs reliques des pouvoirs extraordinaires et aussi à travers les miracles qui sont opérés directement par Dieu ou par leur intermédiaire. Ces deux manifestations revêtent dans la vie des saints une telle importance qu'elles méritent d'être développées plus longuement maintenant.

TÉMOIGNAGES DE LA PRÉSENCE DE DIEU DANS LE TEMPS DES SAINTS

Les miracles

Ils sont l'affirmation de la toute-puissance de Dieu qui déroge sur la terre aux lois de la causalité. Ils contribuent à créer un halo de merveilleux. Lorsque le fidèle écoute ou en lit le récit, il ne peut que s'émerveiller, puisque tout devient possible. Pour preuve l'exemple de ces nombreux fidèles qui écoutent sous un soleil écrasant la prédication de Pierre de Vérone qui prêche sous un portique et soudainement, tous sont enveloppés dans une nuée rafraîchissante. Ou plus encore, lorsqu'à Fanjeaux en Languedoc, les livres des cathares et les écrits de saint Dominique sont jetés dans les flammes, et que seuls les livres hérétiques se consomment tan-

²⁰ Jacques Le Goff, *op. cit.* pp.117-118.

²¹ *Ut supra*, p. 232. Jacques de Voragine écrit dans la *Légende dorée*: «Les choses insensibles, les végétaux et les animaux privés de raison, obéissaient aussi à ce saint homme. Quant aux choses insensibles, le feu et l'eau en donnent exemple», pp. 921-922.

dis que les écrits du saint sont miraculeusement épargnés. On peut regrouper les miracles en différentes catégories, selon qu'ils sont opérés directement par Dieu ou par l'intermédiaire des saints.

a) Les miracles opérés directement par Dieu.

Dieu à travers ses miracles peut intervenir pour éclairer les hommes sur divers points du dogme. Par exemple, dès le haut Moyen Âge, alors que les théologiens s'affrontaient au sujet de la Transsubstantiation, Dieu intervint dans le débat. En effet, le peuple avait du mal à admettre le mystère qui s'opérait au cours de la messe, et à la suite des théologiens, s'interrogeait : le pain et le vin consacrés par le prêtre sont-ils devenus réellement le corps ou le sang du Christ, ou s'agit-il d'une évocation symbolique du rituel initié par le Christ au cours de la dernière cène ?

C'est alors que toute une série de miracles entre le XI^e et le XIII^e siècle sont relatés: ils prétendent tous montrer que Jésus est réellement présent sous les apparences du pain et du vin.

Chronologiquement, le premier d'entre eux eut lieu au XI^e siècle. Alors que le pape Grégoire le Grand prononçait, au cours de la messe, les paroles de la consécration, une femme de l'assistance partit d'un grand éclat de rire: elle-même avait pétri le matin même le pain utilisé par le prêtre au cours de la cérémonie, et voilà que, maintenant le célébrant le lui présentait comme étant le corps du Christ. C'est alors que se produisit le miracle : le Christ apparut sur l'autel en lieu et place du pain et du vin consacrés.

Au fil des ans, bien d'autres miracles eucharistiques analogues, vinrent en divers endroits apporter le même message. Ils se multiplièrent en particulier au XIII^e siècle et tout spécialement en Espagne et en Italie. Compte tenu de l'importance qu'ils eurent – comme nous allons le voir – dans la vie de l'Église, nous allons présenter quelques-uns d'entre eux :

Le premier eut lieu en 1239, au moment de la Reconquista, quand les troupes chrétiennes s'apprêtaient à conquérir un château occupé par les arabes à dix-sept kilomètres de Játiva. Alors que le chapelain célébrait la messe, se produisit une incursion musulmane. Le prêtre dû abandonner l'autel précipitamment en emportant quelques hosties consacrées; il les enveloppa dans un corporal et les cacha sous des pierres pour éviter leur profanation. Quand il revint, une fois que l'attaque eût été repoussée, les hosties avaient saigné et les corporaux apparurent

tachés de sang. Ces linges liturgiques furent conservés dans l'Église voisine de Daroca. Une délégation fut envoyée à Rome pour informer le pape Urbain IV, et lui demander d'instituer une sorte de fête de l'Eucharistie qui serait appelée Fête-Dieu ou Corpus. En cela ils furent appuyés par saint Bonaventure et saint Thomas d'Aquin.

Le deuxième miracle eut lieu en 1264 en Lombardie alors qu'un prêtre au moment où il divisait l'hostie consacrée fut pris d'un doute sur la présence réelle du Christ. Il vit alors l'hostie se mettre à saigner. Tous les linges d'autel furent imprégnés de ce sang, jusqu'à la pierre d'autel. Le prêtre interrompit la messe. Le Vatican, informé, chargea une commission de théologiens de vérifier les faits et demanda à saint Bonaventure, alors ministre général des franciscains de la présider. Les faits furent reconnus authentiques.

De la même manière, un jour de l'hiver 1300, un prêtre qui célébrait la messe dans l'Église paroissiale de O Cebreiro (province de Lugo en Espagne) vit, au moment de la consécration, le pain et le vin se transformer en corps et sang du Christ. Dieu récompensait ainsi la foi de l'unique fidèle qui assistait à l'office malgré la rigueur de l'hiver, et excusait le peu d'attention du prêtre qui avant la cérémonie, avait dit au paysan que l'assistance à la messe en un jour aussi peu clément ne méritait pas un tel effort.

Cette série de miracles eut une importance majeure, car elle contribua à modifier le temps liturgique. Au XIII^e siècle, la papauté ne put résister à de telles pressions venues directement du ciel. Elle finit par instituer la Fête-Dieu, appelée dans les pays de langue espagnole le Corpus.

b) Les miracles dus à l'intercession des saints.

Le plus souvent ce sont les saints qui interviennent directement, car Dieu leur délègue son pouvoir. Ils peuvent aussi intervenir *post-mortem*, répondant à la supplication des fidèles, lesquels savent fort bien que leurs prières seront d'autant plus prises en compte que leur contact avec le sacré sera plus proche. Par exemple, seront plus facilement exaucées les prières qui seront faites au cours d'un pèlerinage ou sur la tombe d'un saint ou tout près – le plus près possible – d'une de ses reliques.

Les miracles ainsi obtenus font l'objet de nombreux récits et également sont «narrés» dans des peintures, des sculptures, des enluminures ..., que les

artistes reproduisent sans cesse dans leurs œuvres et contribuent de manière extraordinaire à la popularité et à la crédibilité de tel ou tel saint.

De même que, tout au long des chemins qui conduisent à Saint-Jacques-de-Compostelle, le parcours est jalonné de nombreuses églises et chapelles qui offrent à la dévotion des pèlerins leurs reliques, dans bien des lieux traversés on raconte les nombreux miracles qui s'y sont produits en leur faveur. Reliques et miracles contribuent donc à sacraliser le chemin : les saints y sont donc omniprésents.

Les miracles des saints médiévaux apparaissent souvent comme des prodiges réalisés en faveur de ceux qui les nécessitent. Ils contribuent à créer un halo de merveilleux autour de la vie des saints et alimentent un certain folklore que perpétuent les artistes dans leurs peintures et les hagiographes dans leurs textes. Le chemin du pèlerinage de saint Jacques a été une source très prolifique de ce type de miracles. Nous allons évoquer quelques-uns des plus caractéristiques.

À Toulouse, une quarantaine de pèlerins anglais, pour traverser la Garonne ont dû louer une barque. Mais ne pouvant supporter autant de poids, entraînée par un fort courant, elle fut sur le point de sombrer. Les Anglais se mirent à crier. Sur la berge, saint Dominique qui, précisément à ce moment-là, était en prière dans une chapelle voisine, les entendit et pria Dieu de bien vouloir les sauver. Dieu, touché par la prière de son fidèle serviteur, qui se trouvait alors à Toulouse pour convertir les hérétiques, dirigea la barque vers la berge et l'empêcha de sombrer. Le saint, pour aider les pèlerins à monter jusqu'à la terre ferme leur tendit un bâton qui était justement un bourdon de pèlerin. Et ainsi tous furent sauvés.

Le plus connu de tous ces miracles qui se multiplièrent le long du chemin est sans nul doute celui du «pendu dépendu». La tradition le situe à Santo Domingo de la Calzada.²² L'histoire débute par une fausse accusation de vol contre une famille de pèlerins allemands qui logeaient dans une auberge. La domestique, vexée de voir ses avances repoussées par le jeune homme qui accompagnait ses parents dans le voyage, se vengea en l'accusant de vol. Le présumé coupable fut jugé et condamné à être pendu. Après l'exécution de la sentence, les parents, malgré tout, terminèrent leur pèlerinage. Sur le chemin du retour, ils trouvèrent leur fils toujours vivant, bien que pendu. Miraculeusement, saint Jacques, qui avait écouté la prière que le jeune homme lui avait adressée avant de mourir, l'avait soutenu par les pieds de façon à ce que la corde ne l'étranglât pas.

²² Pour sa part, la *Légende dorée* prétend que les faits se déroulèrent à Toulouse en 1090.

Ainsi, l'apôtre se faisait le garant de la justice. Les parents s'en furent donc trouver le juge pour lui exposer la situation et lui demander le châtement de la véritable coupable. Ceci donna lieu à un deuxième miracle.

Le juge reçut les parents au cours de son repas, alors qu'un coq et une poule étaient en train de rôtir dans l'âtre. Mais ils ne réussirent pas à le convaincre. C'est alors que saint Jacques intervint: le coq et la poule abandonnèrent la rôtissoire et, rappelés à la vie, sautèrent sur la table en caquetant joyeusement, proclamant ainsi l'innocence du jeune pèlerin. Et depuis lors, un coq et une poule, installés dans l'Église locale dans un petit poulailler perpétuent le souvenir du miracle et une phrase, en castillan est devenue proverbiale: «Santo Domingo de la Calzada, donde cantó la gallina después de asada» (Santo Domingo de la Calzada, où la poule, après être rôtie, chanta).

Les reliques : elles illustrent le pouvoir que Dieu continue à leur accorder *post mortem*

a) Les reliques et la vénération par les fidèles

Nous avons pu constater combien pour un saint le moment de la mort revêt une grande importance: il naît à la vie éternelle. Cette nouvelle naissance le distingue des autres hommes. *Post mortem*, par la grâce de Dieu, son corps, bien souvent ne se décompose pas, et même il arrive qu'il dégage un suave parfum. Il s'agit bien sûr, de preuves supplémentaires de sainteté qui viennent corroborer le jugement de l'Église.

La tombe d'un saint, dès lors, devient un lieu de vénération qui peut atteindre un rayonnement extraordinaire et devenir un lieu de pèlerinage pour une région, un pays ou même la chrétienté. Les sépultures sacralisent l'espace, et sont des lieux privilégiés où se manifeste le surnaturel, et sont donc propices pour obtenir des grâces.

Le Moyen Âge connut trois grands pèlerinages. Le plus important, celui de Jérusalem, permettait aux fidèles de mettre leurs pas, littéralement, dans ceux du Christ. Certes, ici, pas de sépulture puisque le Christ est monté au ciel avec son corps glorieux. Néanmoins, le pèlerin qui visite les lieux saints se sent directement interpellé par le message évangélique, comme s'il était un des disciples appelés à suivre le Christ.

À Rome, la perspective, quoique différente, vise la même finalité : le pèlerin prétend retrouver les origines du christianisme et vient y vénérer les fondateurs de l'Église catholique. Dès le IV^e siècle, le visiteur s'arrête aux portes de Rome, au lieu supposé du martyr de Pierre et de Paul, le Vatican et la Porte d'Ostie, lieux où furent érigés, dès le siècle suivant, des églises pour recevoir leurs restes: Saint-Pierre-du-Vatican et Saint-Paul-hors-les-murs.

Le troisième grand pèlerinage médiéval fut celui de Saint-Jacques-de-Compostelle. Basiquement, il suit le modèle des deux autres, cependant, la sacralisation de l'espace se fait plus précise et ses caractéristiques sont davantage en relation avec la vision qu'ont les fidèles du saint apôtre.

Au terme de son voyage, selon un rituel très précis, le pèlerin ira se recueillir sur la tombe du saint apôtre et là, se plaçant le plus près possible de sa sépulture, le priera dévotement. Tout au long du parcours, sa familiarité avec saint Jacques a grandi : il a pu entrer dans de nombreuses chapelles et églises et là, prier en s'agenouillant au pied d'une statue de saint Jacques, vêtu en pèlerin. C'est là une façon qu'a le saint de rappeler à ses fidèles qu'il est le meilleur d'entre eux, et qu'il est là pour alléger leur fatigue et les conduire à bon port, c'est à dire à la porte du Salut. Saint Jacques devient ainsi une authentique figure d'assimilation.

En outre, de nombreuses tombes de saints sont dispersées tout au long du parcours, dans les différentes branches du chemin de saint Jacques. Le pèlerin s'arrêtera à chaque fois pour prier sur ces tombes et même n'hésitera pas à se détourner un temps de sa route pour aller visiter les plus célèbres.

Dans les trois cas, la finalité est la même: le fidèle prend la route et à travers l'ascèse que suppose le pèlerinage, il espère obtenir le pardon de ses péchés et s'assurer le Salut éternel. C'est en ce sens que l'auteur du *Liber Sancti Jacobi*²³ paraphrase le discours du Christ sur la voie étroite représentée ici par le chemin du pèlerinage: «Prendre le chemin du pèlerinage est une très bonne entreprise, mais c'est un chemin étroit qui conduit l'homme à la vie, tandis que le chemin large et spacieux le conduit à la mort. Le chemin de pèlerinage est pour les personnes bonnes : il est absence de vices, mortification du corps, accroissement des vertus, pardon des péchés, pénitence pour les pénitents, chemin des justes, amour des saints, foi dans la résurrection, récompense pour les bienheureux, éloignement de l'enfer et protection des cioux».

²³ *Liber Sancti Jacobi. Codex Calixtinus*, cap. 17.

b) Le culte liturgique des reliques

Le culte des reliques des saints est une constante du christianisme et cela depuis la primitive Église qui honorait la sépulture des martyrs dans les catacombes romaines. Au Moyen Âge, on construisait pour recevoir les restes des saints de magnifiques églises. À Cologne, la cathédrale de la ville est censée abriter les restes des Rois Mages ; à Paris, la Sainte Chapelle, un joyau de l'art gothique, fut construite pour recevoir la couronne d'épines du Christ, rapportée par saint Louis. Dans la plupart des cathédrales, une chapelle était dite «chapelle des reliques». Là, elles étaient rassemblées, conservées et vénérées. Aux festivités des saints concernés, leurs reliques étaient exposées et honorées par une procession. De nos jours encore, la cathédrale d'Oviedo conserve encore ses reliques dans une «Cámara Santa» et parmi tous ses trésors se trouve la fameuse «Arche Sainte».

Le Moyen Âge sut honorer les restes de ses saints évêques évangélisateurs en construisant sur le lieu de leur martyre de magnifiques églises, cathédrales ou abbayes. C'est ainsi qu'en Gaule, un groupe d'évêques fut envoyé depuis Rome pour évangéliser le pays au moment des grandes persécutions. Tous donnèrent leur vie pour le Christ.

À Limoges, on construisit une abbaye bénédictine pour y vénérer saint Martial. Les pèlerins qui se dirigeaient vers Saint-Jacques-de-Compostelle y faisaient une halte pour prier le saint évêque. Il en était de même à l'ancienne cathédrale d'Arles, Saint-Trophyme et à l'Église Saint-Paul de Narbonne où reposent les restes de Paul Serge, le premier évêque de la ville. Mais peut-être les deux plus beaux édifices sont à Paris, l'abbaye de Saint-Denis, et à Toulouse, l'Église de Saint-Sernin où l'on vénérât non seulement les restes de l'évêque saint Saturnin, mais qui offrait aussi à la dévotion des fidèles et aux pèlerins de nombreuses autres reliques.

De l'autre côté des Pyrénées on ne fut pas en reste : en témoignent de belles «églises reliquaires» qui bientôt s'élevèrent sur les lieux de persécutions: à Alcalá de Henares, l'Église de Saint-Just et Saint-Pasteur, construite sur le tombeau de jeunes enfants martyrs. La basilique de Saint-Vincent d'Avila abrite de même les restes de trois enfants d'une même famille qui, en 306, souffrirent le martyre au moment de la persécution ordonnée par Dioclétien.

c) *Inventions et translations*

Les restes des saints à la suite de diverses circonstances, peuvent être honorés ailleurs que sur le lieu de leur martyre. Il arrive qu'ils soient transportés dans d'autres lieux et dans ce cas, la liturgie fête et commémore leur translation. Diverses fêtes liturgiques portent ce nom, de même diverses églises furent construites pour recevoir ces restes.

C'est ainsi que les reliques de saint Marc, qui fut martyrisé par les païens à Alexandrie, furent achetées ou volées, on ne sait, par des marchands Vénitiens, grands commerçants avec l'Orient, qui les rapportèrent à Venise en 828. Les vénitiens pour les honorer, élevèrent dans leur ville, en leur honneur, la magnifique Église de saint Marc.

De même après l'invasion musulmane, les chrétiens du nord de l'Espagne s'ingénierent à rapatrier de *al-Ándalus* les reliques de leurs saints restés en territoire musulman. Le cas le plus célèbre est celui de saint Isidore de Séville.

Les inventions²⁴ de corps saints furent fréquentes depuis l'Antiquité tardive. Elles étaient toujours accompagnées d'événements extraordinaires, considérés comme miraculeux. L'invention est suivie de la translation du corps à un lieu où on pourra lui rendre le culte qui lui est dû. Le 19 juin 386, à Milan, saint Ambroise découvrit les restes de saint Gervais et Protas dont l'histoire nous est contée par Jacques de Voragine²⁵. Ils furent martyrisés sous le règne de Néron (1^{er} siècle). Leur corps fut découvert grâce à une révélation qu'eut saint Ambroise en songe.

Au siècle suivant, en 417, c'est le corps de saint Étienne qui fut découvert à Jérusalem. Cette fois encore, l'emplacement du corps fut révélé par un songe que fit un prêtre dénommé Lucien. L'évêque le fit transporter solennellement à l'Église de Mont-Léon. Finalement fut construite une basilique destinée à rassembler ses restes. Ils y furent transférés au cours de grandioses cérémonies, présidées par saint Cyrille, évêque d'Alexandrie.²⁶

La multiplication de ces inventions générerait bien sûr à chaque fois un

²⁴ Soulignons qu'il ne s'agit pas ici du sens courant du mot «invention» - action d'inventer, c'est-à-dire création, imagination voire mensonge - mais de son sens premier, selon son étymologie latine «invenire», action de trouver (tomber sur), c'est-à-dire découverte.

²⁵ Jacques de Voragine, *op. cit.*, pp. 430-431.

²⁶ Jacques de Voragine, *op. cit.*, pp. 577-582.

plus grand culte des reliques, d'autant plus qu'elles étaient toujours accompagnées d'événements prodigieux et de miracles. Il est notable qu'elles intervenaient à des moments où l'Église avait à résoudre des problèmes délicats. C'est ainsi que la découverte des corps des saints Gervais et Protais eut lieu à un moment où l'Église de Milan avait de sérieux problèmes avec l'arianisme. Bien sûr, l'Église locale en tirait alors plus de prestige.

Un autre cas intéressant à analyser est celui du corps de sainte Eulalie²⁷, patronne de Barcelone, qui fut découvert en 877 dans des circonstances bien différentes. Cette année-là, l'évêque de Barcelone, Frodoïno, reçut la visite de l'archevêque de Narbonne dont il était le suffragant²⁸. Il vient à la recherche de reliques d'Eulalie qu'il voudrait bien recevoir dans sa ville, et là, lui construire une basilique pour recevoir ses restes. Les recherches furent vaines et l'archevêque retourna dans sa ville. Ces reliques avaient été cachées par les chrétiens au moment où les musulmans s'emparèrent de la ville. L'occupation dura quatre-vingt-quatre ans de 717 à 801. Selon une tradition, les reliques auraient été dissimulées sous le pavé d'une basilique extra muros, dédiée à la Vierge Marie.

Alors, l'évêque de Barcelone continua, seul cette fois, les recherches dans la basilique. Le troisième jour, il descendit dans une fosse à droite de l'autel. Il y vit une petite cavité, dans laquelle il introduisit l'extrémité de sa crosse qui s'y enfonça entièrement. Après avoir fait creuser tout autour, on découvrit la sépulture de la sainte. Après *l'invention*, on procéda à la *translation*. Le corps de la sainte fut transporté à la cathédrale romane de la ville où se produisirent les premiers miracles. Le corps saint fut placé à droite du maître-autel, en un lieu prééminent. Trois siècles plus tard, nouvelle translation. En une solennelle procession, la relique de la sainte est déposée, cette fois-ci, dans la cathédrale gothique où, pour la recevoir, on construisit une crypte sous le maître-autel.

Tout au long de ces siècles, depuis le jour où ses restes furent retrouvés, sainte Eulalie a suscité dans la population un grand courant de dévotion qui s'est traduit dans l'apport de nombreux dons à la cathédrale. Les comtes de Barcelone contribuèrent aussi avec largesse, ce qui permit l'édification de la nouvelle cathédrale. L'invention des reliques a donné à la cathédrale et à son évêque un prestige accru. À partir de là, on assiste pratiquement à une refondation de la ville. La

²⁷ Jacques de Voragine, *op-cit*, p. 64.

²⁸ Evêque dépendant d'un archevêque.

Barcelone wisigothe est oubliée, et après la parenthèse de l'occupation musulmane, c'est la naissance de la Barcelone carolingienne qui s'installe, avec l'appui de la *virtus* de la relique de sainte Eulalie.²⁹

IV. Sur la terre comme au ciel

LE SAINT PARMIS LES HOMMES : L'ÉGLISE MILITANTE

Les saints s'incluent donc dans l'histoire des hommes en lui apportant une dimension divine et religieuse. Jacques de Voragine dans son ouvrage présente le christianisme comme une longue et riche accumulation de valeurs *sacralisantes* qui sont élaborées et transmises par les grands docteurs qui ont repoussé dans les ténèbres le temps païen. Ce temps nouveau est le temps des saints dont « La légende dorée », au Moyen Âge est l'illustration et le prolongement.

Parmi les docteurs les plus remarquables, il convient de citer Augustin, Ambroise et Jérôme qui eurent de grands successeurs, parmi eux Isidore de Séville au VII^e siècle et saint Bernard, le grand saint cistercien du XII^e siècle qui « accomplit de nombreux miracles, construisit cent soixante monastères et composa beaucoup de livres et traités ». Ils furent tous de grands intellectuels, des figures exemplaires et de grands prédicateurs qui contribuèrent à faire entrer l'humanité dans ce temps nouveau qui marqua la vie de l'Église face au temps ancien qui vivait ses derniers moments.

Dans ce temps de la pérégrination, les saints vinrent en grand nombre imposer la présence de Dieu, c'est à dire le sacraliser. Et non seulement ils sacralisèrent le temps, mais aussi l'espace qui, au cours des siècles prendra des dimensions nouvelles et se placera sous la bannière du Christ.

L'Église militante est celle qui répond à l'appel de l'apôtre saint Paul qui écrit à son disciple Timothée « Souffre avec moi comme un bon soldat de Jésus Christ », dès lors, les missionnaires de la Bonne Nouvelle s'en vont à la conquête du monde, en proclamant leur identité. Dans la Gaule romaine, sous les outrages

²⁹ Nous utilisons ici un article de Blanca Gaú de Aguilera « La política de lo sagrado en la Barcelona medieval. De la *inventio sanctae Eulaliae* a las leyendas mercedarias » dans *Religiosidad, cultura y poder, temas y problemas de la historiografía reciente*, une compilation de Patricia Fogelman, Buenos Aires, Lumière, 2010.

et les tortures, le diacre Sanctus de l'Église de Lyon ne se lasse pas de répéter «Je suis chrétien». De même sainte Blandine, elle aussi, ne cessera de répéter à ses bourreaux : «Je suis chrétienne».

Ce fut, d'abord, la christianisation de l'Europe. Il s'agissait de se substituer au paganisme antique et au judaïsme, ce qui prit plusieurs siècles. Beaucoup de saints subirent le martyre, du III^e au IV^e siècle, en particulier sous l'empereur Dioclétien (284-305). Ces martyrs marquent de leur sang le passage au temps nouveau, le temps chrétien. C'est un moment essentiel dans cette évolution.

Il s'agissait en même temps de conquérir de nouveaux espaces pour le Christ et de vaincre le paganisme de l'intérieur en annonçant le Christ libérateur en milieu païen. Face à leurs bourreaux, à travers leur comportement et leurs discours, ils revendiquent le Christ Vivant. C'est sainte Anastasie, par exemple, qui, face à ses persécuteurs, expose la nécessité de l'aumône aux pauvres et de la virginité des personnes consacrées à Dieu.

Les persécutions durèrent jusqu'à la conversion au christianisme de Constantin au IV^e siècle qui fut le départ de la conversion de l'Europe. Mais une autre vague de persécutions arriva au V^e siècle, lorsque les barbares envahirent la chrétienté et ne furent arrêtés par les Romains qu'en 451. À nouveau, de nombreux chrétiens souffrirent le martyre. C'est ainsi que ces barbares, les Huns, dans leur fureur assassine, infligèrent le martyre à sainte Ursule et à sa troupe de onze mille vierges qui, depuis la Bretagne se rendaient en pèlerinage à Rome. Ce martyre collectif, relaté par Jacques de Voragine³⁰, contribua à promouvoir un autre type de sainteté, celui des vierges. Apparurent aussi d'autres modèles de sainteté tels que les saints ermites qui se réfugièrent au désert, en premier lieu pour fuir les terribles persécutions, et qui ensuite développèrent un mode de vie et une spiritualité qui suscita bien des vocations. Il y eut aussi les saints évêques, pasteurs zélés de leur troupeau. On finit par distinguer quatre grandes catégories de saints : les apôtres, les martyrs, les vierges et les confesseurs. Tous furent des marqueurs de leur temps et le sacralisèrent.

Mais la paix revenue, ils reprennent la conquête de l'espace pour le Christ, donnant à de nouveaux territoires une dimension religieuse et surnaturelle. Jacques de Voragine s'attarde sur les circonstances qui poussèrent les saints à se lancer à la conquête de nouvelles frontières pour y porter le message du Christ.

30 Jacques de Voragine, *La légende dorée*, op. cit., pp. 872-879.

Il nous conte la vie de saint Patrick (†461) qui convertit au christianisme la lointaine Irlande³¹. Saint Martin, le saint le plus populaire de France, évangélisa plusieurs régions de la Gaule. Vers la fin du VI^e siècle, le pape Grégoire le Grand envoie dans la Bretagne d'alors, l'Angleterre d'aujourd'hui, les premiers missionnaires qui la convertissent. Plus tard, c'est un fils de la jeune Église d'Angleterre, saint Boniface, qui au VIII^e siècle devient l'apôtre de la Germanie. Ainsi celtes, germains, hongrois, slaves, baltes, en somme tous les peuples qui habitaient les confins de l'Europe actuelle, furent évangélisés. Jacques de Voragine est très sensible aux saints qui se comportent en héros et guerriers pour la conquête ou la reconquête de territoires en faveur du Christ. En ce sens, plusieurs Vitae ont des liens étroits avec la littérature épique³².

Ainsi, l'apôtre saint Jacques, à maintes reprises, lors de la lutte armée contre les troupes musulmanes qui occupent depuis le début du VIII^e siècle la Péninsule ibérique, apparaît sur son cheval, vêtu d'une armure et brandissant son épée, à la tête des troupes chrétiennes. À chaque fois, il conduit les troupes à la victoire, et ne lésine pas sur ses interventions. Sa première intervention se situe en 844, en Aragon, à la bataille de Clavijo. On le verra ensuite prendre la tête des troupes espagnoles une vingtaine de fois dans les grands moments de la Reconquête, en particulier en 1212, lors de la fameuse bataille de Las Navas de Tolosa.³³

Quant à saint Georges, lors de l'assaut de Jérusalem par les croisés, on le vit apparaître vêtu d'une armure blanche croisée d'une croix rouge. Il se mit à la tête des assiégeants chrétiens en difficulté et, leur fournissant une longue échelle, leur aurait fait franchir la muraille de Jérusalem et leur aurait ainsi permis de s'emparer de la ville³⁴.

Charlemagne, pour sa part, non seulement fit des incursions dans l'Espagne musulmane, mais brandit son épée pour conquérir et christianiser les francs, les teutons et les saxons. Cela mérita à l'empereur d'être canonisé en 1165, c'est à dire trois cent cinquante et un ans après sa disparition et il fut décidé que sa fête

31 *Ut supra*, pp. 254-257.

32 Voir à ce sujet le chapitre du livre d' Angel González Moreno, *Claves hagiográficas de la literatura española (del "Cantar de Mio Cid" a Cervantes)*, Madrid, Iberoamericana-Vervuert, 2008, et tout particulièrement le chapitre intitulé «Virtud heroica y virtud hagiográfica», pp. 50-64.

33 Sur ces multiples apparitions, voir Cardaillac Louis, *Santiago apóstol, el santo de los dos mundos*, Zapopan, El Colegio de Jalisco, 2002, pp. 49-55.

34 Voir Jacques le Goff, *À la recherche du temps sacré, op.cit.*, pp. 113-175.

liturgique serait célébrée le 26 janvier, jour anniversaire de sa mort. Il fut canonisé par l'antipape Pascal III, à la demande de l'empereur Frédéric I^{er} surnommé Barberousse, qui prétendait obtenir ainsi une plus grande légitimité pour l'empire en faisant proclamer la sainteté de Charlemagne, son fondateur. Apparemment, l'Église ne tint pas rigueur à Charlemagne des circonstances particulières de sa canonisation. Il est à noter cependant que plusieurs martyrologes médiévaux ne lui accordent que le titre de bienheureux.

Ses reliques se trouvent à Aix-la-Chapelle, dans la chambre du trésor de l'Église qu'il fit construire. Ses restes y reposent dans une châsse en vermeil, à l'exception du chef (la tête) qui fut donné à la cathédrale d'Omabrück, capitale de la Basse-Saxe, à la frontière germano-hollandaise. Cet évêché avait été fondé par Charlemagne dans l'ancien pays des Saxons dont il fut à la fois le conquérant et l'apôtre.

Font donc partie de cette Église militante toute une série de saints guerriers qui donnent un sens plein à cette appellation.

AU PARADIS, LA RONDE DE TOUS LES SAINTS : L'ÉGLISE TRIOMPHANTE

Comme nous l'avons vu, le saint, au moment de sa mort, est dans une condition telle que le bilan de sa vie lui ouvre toutes grandes les portes du paradis.

Il rejoint donc, en ce jour de cette seconde naissance qui le fait naître à la vie éternelle, la compagnie des saints et des bienheureux. En ce jour de fête, il devient membre de l'Église triomphante qui répond à d'autres normes que celles qui régissent l'Église militante instaurée sur la terre. Il se transforme désormais en protecteur et saint patron de l'humanité. Mais il est évident que grâce à la « communion des saints » des relations privilégiées restent établies entre ces deux espaces.

L'apocalypse, en plusieurs endroits, évoque cette multitude de saints qui jouissent de la présence de Dieu au paradis : «Après cela, je vis une grande multitude que je ne pouvais compter, de toutes nations et tribus, de tous les peuples et de toutes les langues. Ils se tenaient tous devant le trône et en présence de l'Agneau, ils étaient vêtus de blanc et portaient des palmes dans leurs mains... Et l'un des vieillards me dit : tous ceux-ci ont revêtu leur vêtement et l'ont blanchi dans le sang de l'Agneau. C'est pour cela qu'ils sont devant le trône de Dieu. Ils le servent de jour et de nuit dans un temple. Et celui qui est assis sur son trône étendra son tabernacle sur eux. Ils n'auront plus faim ni soif. Ils ne souffriront

plus du soleil ni de la chaleur, car l'Agneau qui est sur le trône les guidera vers des pâturages et aux fontaines de vie, et Dieu assèchera leurs larmes».³⁵

Et un peu plus loin, le paradis habité par cette multitude de justes est présenté comme une ville sainte, la nouvelle Jérusalem, qui, à la fin des temps descendra du ciel, parée comme une épouse le jour de ses noces.

L'Apocalypse, livre fort lu au Moyen Âge, marqua grandement les imaginations, au point que peintres et sculpteurs s'inspirèrent de ces textes dans leurs représentations du paradis, habité par cette multitude de saints. Pour la sculpture, on peut citer comme œuvre représentative la grande fresque de Santa Maria Novella à Florence et pour la peinture le tableau de Fra Angelico que les spécialistes appellent *La ronde des saints*.

LA FÊTE DE TOUS LES SAINTS : SA SIGNIFICATION

L'Église, de son côté, préoccupée de laisser dans l'ombre de nombreux saints que la liturgie ne pouvait honorer, puisqu'il était impossible de trouver dans l'année autant de jours qu'il en faudrait pour célébrer chacun d'eux, institua la fête de tous les saints.

C'est en l'année 609 que le pape Boniface IV organisa cette célébration. Elle venait se substituer à la fête païenne de tous les dieux. Ainsi, le Panthéon, le temple romain, qui était le lieu de ce culte, fut-il transformé en une Église dédiée à tous les saints.

À l'origine cette fête se célébrait le 13 mai, mais le pape Grégoire IV, au IX^e siècle, la transféra au 1^{er} novembre où elle est restée jusqu'à aujourd'hui. Il semble que cette date se prêtait mieux à l'organisation de grandes festivités, car à cette époque de l'année, les travaux des champs, tels que les vendanges et les moissons, étaient terminés. Les réserves pour l'hiver étant maintenant engrangées, on pouvait alors disposer d'une grande abondance de victuailles.

Jacques de Voragine, dans son ouvrage, s'attarde sur le commentaire de cette fête.³⁶ Il termine ce chapitre en nous contant un *exemplum*. Il nous dit que le pape en récompense de l'institution de cette fête, aurait eu la vision de l'ensemble de la cour céleste composée de tous les saints du paradis. Cette grande foule, ce

³⁵ *Apocalypse*, 7, 9-17 et 21, 1-7.

³⁶ Jacques de Voragine, *op. cit.*, pages 888-900.

jour-là était rassemblée pour remercier Dieu de l'honneur qui lui était ainsi fait sur terre et pour prier pour le monde entier.

Jacques de Voragine donc, met à profit le commentaire qu'il fait sur cette fête pour souligner le rôle d'intercesseurs des saints au paradis. Une façon pour lui de bien montrer l'importance des liens qui existent entre le ciel et la terre et plus précisément entre les hommes qui constituent l'Église militante et la société des saints qui sont les grands intermédiaires entre Dieu et les hommes. Mais cette Église militante et cette Église triomphante ont toutes deux un même principe qui est Dieu. C'est ce que l'on nomme l'unité du "Corps mystique".

LE PURGATOIRE, EN ATTENDANT LE PARADIS

Il faut signaler que dans son chapitre, Jacques de Voragine traite également de la commémoration de tous les fidèles défunts, célébrée le 2 novembre, le lendemain de la Toussaint. Dans l'esprit unitaire qui est le sien, il s'intéresse aussi aux rapports entre les hommes vivants et les hommes morts et entre les hommes morts et Dieu.³⁷

Il nous apprend que l'Église a manifesté un intérêt croissant pour les morts à partir des X^e et XI^e siècles. Les prières des humains et leurs bonnes œuvres sont reçues favorablement par Dieu pour leur obtenir «une libération plus rapide du Purgatoire et leur accès au Paradis». Le Purgatoire est donc présenté comme un troisième lieu de l'au-delà avec le Paradis et l'Enfer, mais celui-ci provisoire.

Le Purgatoire³⁸ est le lieu où se trouvent provisoirement ceux qui n'ont pas eu assez de mérites pour aller directement au ciel. Ceux qui sont sur la terre sont capables d'aider, par leurs bonnes actions et leurs prières, les âmes du purgatoire qui peuvent voir diminuer ainsi leur temps de séjour dans ce lieu. Cette «invention» est née à la fin du XII^e siècle, à une époque de marchands : tout se passe comme si les mérites des bonnes actions des vivants pouvaient être déposés sur un compte attribué au défunt, dans l'attente d'un total jugé comme libérateur.

³⁷ Jacques de Voragine, *op. cit.*, pages 900-915.

³⁸ Jacques le Goff, *La naissance du purgatoire*, Paris, Gallimard, 1981.

V. Conclusion : pour l'approche de la vie des saints, l'hagiographie est une source indispensable mais limitée

L'hagiographie a été longtemps étudiée et utilisée comme une branche des sciences historiques. Au cours des dernières années, les spécialistes l'abordent plutôt comme un genre littéraire qui comprend «l'ensemble des œuvres de la culture et de la littérature chrétiennes dont le thème fondamental est celui des saints».

C'est ainsi que l'un des spécialistes espagnols de l'hagiographie insiste sur le grand mérite de ces textes qui sont héritiers de nombreuses traditions littéraires et qui à leur tour ont influencé différents genres de la littérature. Il écrit à propos de ces vies exemplaires de saints: «Non seulement elles méritent la plus grande attention pour ses propres mérites littéraires qui sont nombreux et ce dans chacune des langues classiques et dans les langues vernaculaires — mais encore pour leur continuelle influence sur l'ensemble de la littérature, pour l'interrelation qu'elles manifestent dans les deux directions (car il est évident que non seulement elles ont eu une véritable influence sur la littérature, mais fréquemment elles ont été elles-mêmes imprégnées de ces sources extérieures), et en fin de compte pour leurs propres origines, qui invitent à considérer un très grand nombre de traditions culturelles dans un espace si vaste qu'on peut dire qu'il ne connaît pas de frontières».³⁹

En effet, la définition du terme hagiographique comme genre se produira au XIX^e siècle, et il comprendra des textes qui seront fort différents d'une époque et d'un lieu à l'autre, constituant une énorme mosaïque. Au sujet de cette notable variété et complexité, un critique contemporain a pu écrire: «À vrai dire, l'hagiographie découpe dans le corps littéraire un ensemble hétéroclite, dans lesquels les genres les plus divers se côtoient: hymnes et visions, biographies et inscriptions épigraphiques, translations et annonces martyrologiques, sermons et miracles, inventions et passions, autobiographies et lettres, contes et épitaphes, prières et jurons, éloges et chroniques, exempla et préfaces liturgiques, apophtegmes et bénédictions rituelles, poèmes et drames religieux, panégyriques et dialogues, litanies et calendriers...»

Il n'en est pas moins vrai que ce type de littérature à des liens avec l'histo-

39 Nous renvoyons au livre déjà cité d'Ángel Gómez Moreno qui étudie les rapports de la littérature hagiographique avec les différents genres littéraires, en particulier la littérature épique et la nouvelle.

riographie. Les textes s'articulent autour d'un personnage «présumé historique», de telle façon que les faits narrés semblent «vraisemblables» ou vérifiables du point de vue historique, ou en tous cas depuis la perspective d'événements plausibles dans le devenir humain.

Les auteurs de ces œuvres tendent à offrir des renseignements précis, crédibles et sincères. Mais comme le signale fort bien Isabel Velásquez: « sincère ne signifie pas véritable, et, encore moins historique ». Attendre des œuvres hagiographiques une valeur intrinsèque, au sens strict de la présentation des faits, c'est probablement se tromper d'objectif dans l'analyse». Ce qui signifie que ces œuvres ne se réfèrent pas pour l'essentiel à ce qui s'est passé, comme le fait l'histoire, mais à ce qui est exemplaire. Nous avons donc là des textes qui nous apportent de précieuses informations, par exemple, pour connaître la mentalité d'une époque déterminée, en n'oubliant pas que le saint ou le martyr reflète la culture de la communauté à laquelle il appartient. Cela n'implique pas, bien sûr, que les sources soient totalement vérifiables.

Dans les textes hagiographiques, les éléments de fiction s'intègrent parfaitement. Miracles et prodiges sont présentés comme authentiques ; ils sont dus à l'intervention divine. La base strictement historique de l'hagiographie ne peut être établie. À ce sujet, il est important de préciser quelles furent les intentions des auteurs.

L'œuvre des hagiographes peut être qualifiée de textes de propagande religieuse. Il ne s'agissait pas d'un travail désintéressé. Les auteurs étaient en général des gens d'Église et avaient donc des intérêts communs avec l'institution, avec les élites politiques et les communautés des fidèles qui prétendaient désigner et exalter les patrons des chapelles et des églises, des villages ou même des nations. Ils écrivaient donc leurs textes pour démontrer que le saint de leur choix, par ses vertus et la force divine qui se manifestait à travers ses actions, méritait à la fois le culte qui lui était rendu et la renommée qu'on prétendait lui accorder.

Sulpice Sévère, au début de sa *Vita* de saint Martin, précise en ce sens la finalité de l'œuvre: «J'ai la certitude que je vais faire œuvre utile si j'écris la vie de cet homme très saint, destinée à servir bientôt d'exemple à bien d'autres hommes. Ainsi certainement, les lecteurs se verront incités à participer à la véritable sagesse, à la milice céleste et à la vertu divine». De la même manière, les textes écrits avant la canonisation prétendaient exalter les mérites des saints et leur faciliter le chemin jusqu'à la reconnaissance officielle par l'Église.

Voyons maintenant comment évoluera le genre, des origines à *La légende Dorée*. Les *actes des martyrs* (Acta martyrum) et les *passions* (Passiones) sont les premières manifestations de la littérature hagiographique. Peu à peu, les *passions* s'éloignèrent de la simple fonction documentaire, lorsqu'elles inclurent des éléments narratifs, romancés voire légendaires et fabuleux. Avec la reconnaissance du christianisme au IV^e siècle, le martyr, caractérisé par son immolation et son sacrifice, cède sa place aux confesseurs, aux ascètes et ensuite aux évêques, etc... Les martyrs réapparaîtront aux époques de crise et au cours de situations conflictuelles. De même les *passions* seront cultivées pendant des siècles.

À la fin du IV^e siècle et au début du V^e apparaissent les *vitae sanctorum* en Afrique et en Italie, et elles s'étendirent ensuite à la Gaule et à l'Hispanie. À la différence des *actes* et des *passions*, ce n'est plus le martyr qui est l'argument principal, mais ce sont les vertus des personnages, modèles de foi et de sainteté, qu'ils aient été martyrs ou non. Leurs auteurs connus ou anonymes, sont des membres d'une communauté de croyants et ils écrivent dans le but de stimuler la foi des fidèles, en leur enseignant des normes de conduite morale en même temps qu'ils exposent des vérités doctrinales, non pas de forme dogmatique, mais à travers la rectitude de la pensée et de la vie des saints. Plus tard apparaîtront les *miracles* et les *translations*.

Les *vitae* furent écrites en prose ou en vers. En poésie on préféra le mètre narratif comme les vers couplés, la «cuaderna vía»⁴⁰ ou la série assonancée. En prose, on adopta d'une part les limites qu'offrait le roman ou nouvelle médiévale et d'autre part le conte ou récit bref.

Tout au long du Moyen Âge, ces textes devinrent la lecture primordiale, la lecture par antonomase, légende (*legenda*) comme l'on disait alors. «Les moines les lisaient ou les écoutaient au cours de divers exercices de leur vie monacale, par exemple au réfectoire».⁴¹ Le clergé les partageait avec leurs fidèles, à travers la prédication, la liturgie ou au cours des pèlerinages. De son côté, le peuple recevait avec plaisir le récit des exploits des saints, «empreints de plus de piété que ceux des chevaliers, mais non épiques ni merveilleux, et jamais moins admirables». L'impressionnante quantité de textes qui sont conservés est le meilleur témoignage

⁴⁰ Isabel Velásquez, *La literatura hagiográfica. Presupuestos básicos y aproximación a sus manifestaciones en la España visigoda*, Fundación castellana y leonesa de la lengua, Segovia, 2007, pp. 79-92.

⁴¹ *Ut supra*, pp. 135-143.

de leur succès. L'ingrédient de merveilleux qu'ils contenaient représentait un élément irrésistible pour un public avide de connaître les prouesses des saints.

Au XII^e et XIII^e siècle, la production hagiographique s'intensifia. Ce fut là le résultat d'un phénomène de religiosité populaire suscité en partie par le haut clergé, et par l'apparition au XII^e siècle des ordres mendiants qui, dès leur origine, eurent leurs propres hagiographes qui chantèrent les louanges de leurs fondateurs, des membres de leur communauté et de leur congrégation.⁴²

Néanmoins, comme nous l'avons longuement commenté, l'exemple le plus célèbre est bien *La légende dorée*, écrite à la fin du XIII^e siècle par Jacques de Voragine. Recueillant un grand nombre de vie de saints très populaires à cette époque, elle circula de mains en mains, en particulier au XIII^e et XIV^e siècles, au point que les copistes n'arrivaient pas à satisfaire les demandes d'un public avide de récits surnaturels et merveilleux.

Édifier au moyen de vies exemplaires et «émerveiller» (deleitar) avec un usage raffiné du langage et en soignant les effets de surprise et d'admiration, tels furent les ingrédients qu'offrait la littérature hagiographique à son public, et cela dès les premières communautés chrétiennes. Le saint a bien sûr un rôle central, *protagonique*. Les autres personnages tournent autour de lui et le mettent en valeur.

Sans fissures et sans défauts, le saint incarne les vertus propres de la vie chrétienne : chasteté, humilité, pureté, sacrifice. Symboliquement il incarne le bien et la lutte contre le mal. Mais cet affrontement, selon les époques s'incarne dans des vertus liées aux conditions historiques du mal. Les vertus qui seront développées par les saints seront les antidotes des vices développés en ce même temps.

La figure du saint de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Âge est tout à fait adaptée à son époque. Les persécutions touchent à leur fin, mais la lutte contre l'impiété, les hérésies, les abus de pouvoir – qui sont des manifestations du démon – est omniprésente. L'Église a maintenant besoin d'hommes qui sauront conquérir le respect des fidèles.

Le modèle des saints dans les *Vitae* de l'époque est incarné par les évêques ou les abbés des monastères. Ils sont sages, instruits, forts dans l'adversité et énergiques envers les hérétiques et ceux qui commettent des injustices. Ils sont les protecteurs de leurs communautés qu'ils défendent contre tous les maux.

La figure du saint, au cours de cette longue période où l'Église s'affirme

⁴² Isabel Velázquez, *La literatura hagiográfica... op. cit.*, pp. 118-120.

dans la société et se construit – souvent en s’opposant – présentera deux types de qualités : d’une part, les saints sont extrêmement vertueux pour être l’exemple parfait pour leurs fidèles, d’autre part, ce sont des saints thaumaturges, ce pouvoir venait confirmer au peuple leur sainteté. Grâce à ce haut degré de mérites, les abbés dans leurs monastères, les évêques dans leurs villes épiscopales, feront de leurs lieux de résidence des foyers de civilisation chrétienne qui auront un grand rayonnement et feront ainsi disparaître les survivances du paganisme.

Citons seulement ici quelques une de ces grandes figures : Ambroise (†374) qui illustra l’évêché de Milan. Il se voua à la lutte contre l’arianisme et défendit ardemment les droits de l’Église contre l’empereur et, pour l’Église grecque, Basile le Grand †370) qui lui aussi combattit l’hérésie arienne. Il prit la défense de son peuple contre toutes les injustices et se distingua par ses œuvres de charité. Par ailleurs, le père abbé le plus représentatif est Benoît de Nursie (†547) qui fut à l’origine d’une nouvelle forme de vie monastique basée sur la prière liturgique et le travail manuel (*ora et labora*).

Mais au Moyen Âge (XI^e - XV^e siècle), les saints auront à lutter contre d’autres vices de la société et, face à elle, ils incarneront d’autres valeurs. Au temps de la féodalité, lorsque le vice fut l’orgueil, on verra les saints pratiquer et exalter l’humilité. De même, François d’Assise, face à l’argent et aux riches de son époque, affirmera son refus des valeurs économiques et sociales de la société aristocratique-bourgeoise. Son rêve chevaleresque, en relation avec la littérature courtoise de l’époque, sera de se mettre au service de Dame pauvreté.

Il nous a donc paru intéressant, pour prendre contact avec cette notion de sainteté, de le faire avec *La légende dorée* qui recueille au XIII^e siècle toute une longue tradition médiévale et qui continuera, par sa grande diffusion, à influencer la vision des saints qu’aura le peuple chrétien pendant plusieurs siècles encore.

Bien sûr, s’appuyer sur *La légende dorée*, ne veut pas dire que l’on reconnaît l’historicité des faits rapportés; mais il faut seulement en dégager la haute spiritualité qui en émane pour “la plus grande gloire de Dieux et ses saints”.

CHAPITRE II

LA SAINTETÉ ENTRE LES MAINS

DE L'ÉGLISE



Du roy de fiance ot grant delir
 de veoir le pape nuncie. Si al
 sambla grant chiere et ala a
 chign ou le pape estoit & furent
 avec li ses trois freres et madame blanche
 sa mere. Le roy ala noblement et a grant
 compaignie pour aucunes tombes de ses
 anemis. Sa gent estoient en armes orde
 nez p concitables aussi que se ce fust. i.
 ost: devant le roy aloient. C. frans de ar
 mes: les arbalestres: tendues. Apres ceulz
 aloient autres. C. les lances veues: et
 les ventailles fermees. Apres ces. ij. de
 noient. ij. aunes de toutes armes. Le roy
 venoit apres a l'onneur de grant espage
 de chis armes. Le roy entra en l'attair de
 digni. et le pape vint encontre li & le recat
 a grant joie. li daumonierent ensemble par
 lequie de xv. iours et ordenerent de la voie
 contre met. Quant il oient leur besoigne
 a cordee le roy demanda deuencon. et le pape
 li donna volentiers et lassoute de ce ses
 parties par tel conueit qui uoit outre i
 met. Si que le roy retournoit en fiance
 nouvelles li vuidrent que le roy d'arago
 estoit entuz en prouice a grant ost: po
 auoir damoiselle vien: seur la royne de
 fiance pour ce qui la vouloit donner a
 li filz. Le roy enuola grant pte de ses la
 rous a ce le roy d'aragon. Et li manda
 qui se vouloit souffrir de gaster la reue
 a la damoiselle. Quant les messages vi
 diec: trouua le roy d'aragon et il sor la
 volce du roy de fiance il retourna en la
 reue & li manda qui ne fevoit pas volen
 tiers chose qui fut: que sa volente ne q

li despleust. et la damoiselle sen vint en
 fiance a la royne sa sœur et mist soe copy
 sa ceue en la desseue et en la garde du
 roy. **Le. xxx. Comment le roy maria le co**

Droitement le re charles soe frere.
 Pour de prudeoste le roy fist ve
 nir touz les l'atons et tout court
 pleueu ou chastei de meteu. La furent
 assemblez touz les plus nobles homes du
 royaume. Le conte de sauore y vint a grant
 compaignie pour ce quil estoit onde a la
 royne de fiance. Quant il furent touz as
 saubles: le roy fist veur damoiselle vien:
 & la donna en la presence des l'atons a chi
 les son frere. et le fist chli. Et adonda
 plus d'antres chis pour lamour de li. Et
 si li donna la contree d'augou et toute la
 tie du meue. **Le. xl. Du miracle q' auit**

Que amice auit en tuquie.
 q' les tuis de tuquie et ceulz dar
 meue furent pris ontrecut aus
 tartarins qui n'ist les auoient greuez: s'
 telle odiaou qui promistrent a rendre:
 chakam au vne grant somme de letan: dor
 et pailles & draps de soye pour un son de
 neu. Quant il furent a corde: le pays de
 moua en par. Si amice en la cite de co
 me qui est la maistre cite de tuquie que
 un iong leur ionoit d'un ois enu la vil
 le devant la grant pleue de sarr. et de
 crestiens marchans en vne place toute
 conuie ou il auoit vne aoy: etraillie
 e en i. pilier de pierre. Si come lous a
 loir ynt la place il courna vs le pili
 er et passa sus le signe de la croi: & si coe
 il passoit il chei mort devant touz ceulz
 qui le regardoient. Les crestiens amice
 ut a dire que ce vouloit dire pour ce q'
 il auoit passie sus le signe de la croi: un
 sarr. qui ilec estoit ot grant despit de ce
 q' les crestiens disoient que cestoit begi
 ce de dieu. Si s'apocha de la croi: & la feri
 du poing en despit de ihu crist. apaitent
 que il ot ce fait le braz et la mani li de
 vuidet tout sec deuant tout le peuple si
 que onques plus ne sen pot aider. Un
 autre sarruin estoit en vne tauerne po
 dilec si oy dire le grant miracle q' estoit
 auenu. si sailli sus tout desue: et se feri
 pnn la presse tout outre & amice a passer

I. Du culte spontané des martyrs à la première canonisation connue de la papauté (973)

LA VOX POPULI SANCTIONNE LA FAMA SANCTITATIS

Le culte des saints s'inclut dans une longue tradition de l'Église catholique. Les premiers chrétiens à être vénérés comme saints, après la Vierge Marie, Jean-Baptiste et les apôtres furent les martyrs, et le premier lieu de leur culte fut leur tombe. Le premier de ces martyrs fut Étienne, celui-là même dont les *Actes des Apôtres* nous disent «il faisait de grands miracles et des prodiges parmi le peuple¹». Rempli de l'Esprit de Dieu, il fit un discours devant le sanhédrin dont les membres ne purent supporter ses paroles. Ils excitèrent alors le peuple contre lui. C'est ainsi qu'il fut expulsé de la ville et lapidé. «Quelques personnes pieuses enterrèrent alors Étienne, et là firent une grande lamentation».

Ce récit du premier martyr du christianisme, celui du diacre Étienne, sera repris, pour l'essentiel, des milliers de fois au cours des trois premiers siècles. Cette religion naissante va honorer spontanément ceux qui meurent martyrs pour leur foi et leurs restes seront objets d'une grande vénération. Au fil des ans, ce culte s'approfondira, et l'on verra les fidèles rassembler les restes du martyr, les sceller dans un récipient et les placer dans les catacombes ou d'autres lieux secrets pour mieux les vénérer.

Ainsi les premiers chrétiens honoraient la mémoire des martyrs qui, témoins de leur foi, avaient, à l'imitation du Christ, donné leur vie et versé leur sang. Mais, en outre, ils venaient sur leur tombe implorer leur intercession. Pour eux, en effet, l'esprit du saint martyr qui jouissait au paradis de la gloire de Dieu, restait présent, d'une certaine façon, dans ses restes. Dieu à travers ces reliques, manifestait sa puissance, soit en conservant ce corps imputrescible, soit en lui donnant une odeur suave, toutes circonstances hors du commun qui manifestaient bien la singularité de cette vie exceptionnelle. Mais mieux encore, ce corps saint conservait, après sa mort, son pouvoir thaumaturgique : les fidèles venaient le prier et ils étaient exaucés. L'inscription sur la tombe de saint Martin de Tours nous montre bien cette vénération des saints par les fidèles: «Ici repose Martin, l'évêque de sainte mémoire, dont l'âme est entre les mains de Dieu, mais qui est

¹ *Actes des apôtres*, 6, 8.

pleinement ici, présent à l'évidence par toutes sortes de miracles²».

Ainsi, la sainteté, au temps des persécutions, fut reconnue et proclamée par les églises locales auxquelles ces martyrs appartenaient. Mais cette acclamation populaire, malgré l'adage *vox populi, vox Dei*, finit par inquiéter la hiérarchie. Certes, du temps des persécutions, sous le contrôle des évêques, on finit par rédiger des actes qui décrivaient les circonstances de leur mort, et même à partir du III^e siècle, les communautés chrétiennes tinrent à jour les listes où l'on inscrivait les nouveaux élus. Telle fut l'origine des martyrologes. Mais avec la diffusion de l'Évangile sur des terres lointaines, les risques d'erreurs et d'abus se multiplièrent. C'est ainsi qu'en Afrique, le titre de saint risquait d'être donné à des Donatistes, eux aussi persécutés mais considérés comme schismatiques. Aussi un décret du Concile de Carthage, en 401, recommande à chaque évêque de surveiller dans son diocèse les manifestations du culte des saints³.

DEUX NOUVEAUX RITES, LA *TRASLATIO* ET L'*ELEVATIO* RENFORCENT LE CONTRÔLE ÉPISCOPAL, À PARTIR DU VIII^{ÈME} SIÈCLE

Mais si le titre de martyr lui-même pouvait donc, dans certaines circonstances, être sujet à caution, les choses se compliquèrent encore plus, lorsque à partir de Constantin, la paix revenue pour les chrétiens provoqua un élargissement de la notion de sainteté. Désormais, la réputation de sainteté (*fama sanctitatis*) justifiait la vénération des fidèles pour tel ou tel évêque ou ermite. Ainsi, apparaît la nécessité d'un contrôle plus rigoureux de la qualité de ceux qui se trouvaient ainsi promus par la piété des fidèles et devenaient objet de vénération et de culte.

Il fallait aussi contrôler la liberté du culte qui était rendu aux reliques de ce saint. Des abus se produisirent et furent sanctionnés par les évêques. Il est vrai que des ecclésiastiques voyaient dans la promotion de certains saints et dans la possession de précieuses reliques une occasion d'accroître le prestige et les revenus de leur église⁴.

² Cité par Kenneth L. Woodward, *Comment l'Église fait les saints*, Paris, Bernard Grasset, 1992, page 56.

³ André Vauchez, *La sainteté en Occident aux derniers siècles du Moyen Âge*, Rome, École Française de Rome, 1981, 1982, 2 vol., vol. 1, pp. 16-17.

⁴ Nous empruntons ces informations au livre de Yves Chiron, *Enquête sur les béatifications et les canonisations*, Paris, Perrin, 2011, pp. 42-43.

Aussi assiste-t-on, à partir du VIII^{ème} siècle à un renforcement du contrôle épiscopal appuyé, par ailleurs, par l'autorité des souverains, comme ce fut le cas au temps de Charlemagne et de Louis le Pieux.

Nous assistons alors à la reconnaissance officielle de la sainteté de la part des évêques à partir d'un rite nouveau, celui de la translation des reliques ou *traslatio*.

Certes, la pratique était ancienne, et elle ne se développa vraiment en Occident qu'à partir des invasions barbares au V^{ème} siècle. Il s'agissait alors de mettre à l'abri les corps saints, en les transportant du lieu de leur sépulture situé hors les murs à une basilique élevée à l'intérieur des remparts⁵.

Mais à partir du VIII^{ème} siècle, cette pratique devint rite. La translation se transforma en une cérémonie solennelle, présidée par l'évêque du diocèse. Il s'agit donc d'un acte liturgique, accompli sous le contrôle de l'autorité ecclésiastique, qui donnait ainsi son aval au culte rendu au saint ainsi transféré. Il s'agissait donc d'une sorte de canonisation épiscopale⁶, au sens où nous l'entendons aujourd'hui.

Ce rite de la *traslatio* comportait souvent celui de l'*elevatio* : il s'agissait de mettre à une place d'honneur dans l'Église les restes exhumés du saint, souvent au-dessus d'un autel. De là vient l'expression «élever sur les autels», encore utilisée de nos jours pour désigner la proclamation de la sainteté des fidèles.

Il est à noter que ce rite de la *traslatio* était la conséquence d'une découverte du corps (*inventio*) liée à des circonstances empreintes de merveilleux, tels que songes miraculeux ou signes surnaturels miraculeux.

C'était là la première attestation de la sainteté de celui dont le corps venait d'être découvert. Mais d'autres preuves aussi convaincantes ne tarderont pas à se produire : les nombreux miracles «post mortem», accomplis par le saint, là sur sa tombe et ensuite dans l'Église où il fut transféré.

PROCLAMATION DE LA SAINTÉTÉ D'ULRICH D'AUGSBOURG PAR JEAN XV EN 973

Signalons enfin que ce rite de la *traslatio* prit une telle importance que jusqu'au XIII^{ème} siècle, dans les églises locales, on commémora les plus importantes d'entre

⁵ André Vauchez, *op. cit.*, pp. 23-24.

⁶ Ce terme de canonisation, comme nous le verrons, était inconnu jusqu'au XI^{ème} siècle.

elles, à chaque anniversaire. Le premier millénaire va se conclure avec une date charnière qui marque bien la transition entre deux époques en 973.

Cette année-là, l'évêque de Rome, le pape Jean XV, proclame la sainteté d'Ulrich d'Augsbourg. La nouveauté de ce cas, c'est que le pape rédige une bulle qui est envoyée aux évêques et abbés de France et d'Allemagne, dans laquelle il ordonne que «la mémoire du saint évêque soit honorée d'une pieuse affection et d'une dévotion fidèle». Les historiens considèrent qu'il s'agit là de la première canonisation pontificale connue, bien que le terme n'existe pas encore. Pour l'heure le pape partage donc ce pouvoir de canonisation avec ses frères dans l'épiscopat. Nous allons voir comment du XI^e au XIII^e siècle la situation évoluera lentement en faveur du rôle accru de la papauté.

Ce premier millénaire se termine donc après avoir connu deux phases dans la reconnaissance de la sainteté. Ce fut d'abord le culte spontané des martyrs, et ensuite la *traslatio*, qui marque et officialise le contrôle des évêques. Tout au long du millénaire, dans la plupart des cas, «vox populi» et «fama sanctitatis» furent à l'origine de tous ces cultes des saints.

II. Canonisations pontificales et épiscopales : de la compétition à l'exclusivité de la canonisation pontificale (XI^{ème}-XIII^{ème} siècle)

XI^{ÈME} SIÈCLE, LA CANONISATION ÉPISCOPALE ET LA PAPALE SONT EN COMPÉTITION

Au XI^e siècle, la *traslatio* reste la forme la plus commune de canonisation, mais de plus en plus souvent des évêques recherchent l'approbation du pape comme une garantie supplémentaire de la validité de leur proclamation. C'est précisément dans une lettre qui sollicite la reconnaissance de la *traslatio* d'un saint ermite qu'apparaît pour la première fois le terme de «canoniser» en 1016.

La canonisation venait conférer donc «un lustre supplémentaire⁷» à cette reconnaissance de la sainteté. L'augmentation alors du prestige de la papauté fit que ces demandes se multiplièrent à la suite de la Réforme grégorienne.

⁷ L'expression est d'André Vauchez, *op. cit.*, page 16. Nous tirons de nombreux renseignements du livre de cet auteur, en particulier du chapitre II intitulé «Vers la réserve pontificale du droit de canonisation», pp. 25 – 37, de même, de l'ouvrage d'Yves Chiron, déjà cité.

Progressivement, le pape apparut du fait de sa *divina potestas* comme la seule autorité à statuer en dernier ressort sur la sainteté des serviteurs de Dieu. À plusieurs reprises, les papes refusèrent de ratifier les propositions qu'on leur présentait, en demandant des suppléments d'information. Il s'agissait d'un état de fait qui se traduira en normes canoniques au siècle suivant.

AU XII^{ÈME} SIÈCLE, LES PAPES REVENDIQUENT LA PRÉROGATIVE EXCLUSIVE DE LA CANONISATION

La canonisation papale devient de plus en plus fréquente

À partir du XII^e siècle, la papauté se sent assez sûre de son droit pour prononcer des canonisations en dehors d'un concile ou d'un synode. Désormais, en vertu de sa seule autorité, elle parle et agit au nom de l'Église universelle.

Tout au long du siècle, sans que cesse pour autant l'usage de la translation des corps saints par les évêques, on assiste à un progrès de la canonisation pontificale qui devient de plus en plus fréquente. Dans la seconde moitié du XII^e siècle, les canonisations papales arrivent à surclasser les translations des évêques. De même, il est remarquable que le Souverain Pontife intervient de plus en plus pour exiger encore plus de rigueur de la part des autorités épiscopales dans la proclamation des saints. En 1172, dans une lettre adressée au roi Kol de Suède, Alexandre III interdit de vénérer comme saint le roi Éric qui, bien que mort en état d'ébriété, avait été proclamé saint. Le pape écrit: «Quand bien même beaucoup de miracles auraient été accompli par lui, il ne vous serait pas permis de le vénérer comme saint sous l'autorité de l'Église romaine».

Dans le même temps, les papes augmentent le rythme de leurs canonisations. Sous le pontificat d'Alexandre III, douze causes furent introduites à Rome et cinq aboutirent à la canonisation, celles de saint Édouard, roi d'Angleterre, de saint Anselme de Cantorbéry, archevêque, de saint Canut Laward, roi du Danemark et martyr, de saint Thomas Becket, archevêque de Cantorbéry et martyr, mort en 1170 et canonisé en 1173, et enfin de Bernard de Clairvaux, mort en 1153 et canonisé en 1174.

Notons que les cinq canonisés appartiennent tous à une élite religieuse (archevêque ou représentant éminent d'un ordre religieux) ou à une élite du pouvoir temporel (ici deux rois). Dans la pratique, la papauté en ces temps-là, n'ou-

vrait une enquête que si les demandes recevaient l'appui des autorités locales et des personnalités influentes tant laïques qu'ecclésiastiques. Nombreuses étaient les pressions qui s'exerçaient dans un même pays pour obtenir les canonisations de saints nationaux. Seuls les souverains et les évêchés nationaux disposaient de moyens et d'un réseau suffisamment puissant pour pouvoir obtenir une canonisation auprès du Saint Siège. Le cas de saint Thomas Becket est différent des quatre autres, puisque martyr.

AU XIII^{ÈME} SIÈCLE , FIN DE LA CANONISATION ÉPISCOPALE (1234)

Le souverain pontife se déclare seul compétent dans le domaine des canonisations

C'est au XIII^{ème} siècle que les papes revendiquent le pouvoir exclusif de la canonisation. En 1200, Innocent III (1198 - 1216) revendique solennellement la prérogative pontificale de la canonisation. Il affirme dans la bulle de canonisation de la reine Cunégonde : «Ce jugement sublime appartient à celui-là seul qui est le successeur de saint Pierre et le vicaire de Jésus-Christ.» on relie ainsi le pouvoir qu'à le pape de canoniser les saints à sa juridiction universelle qui lui donne la «plenitudo potestatis». Ainsi est présenté l'argument d'universalité qui sera repris à plusieurs reprises au cours du siècle : le Souverain Pontife est seul compétent dans le domaine des canonisations, car ses décisions ont valeur contraignante pour le reste de l'Église.

En 1234, à son tour, Grégoire IV, réaffirme avec force la réserve pontificale. Désormais, à chaque canonisation, le pape enverra une bulle à toute la chrétienté pour annoncer la nouvelle. À cette date disparaissent les canonisations épiscopales, en même temps que s'impose la centralisation de la canonisation et son infaillibilité. Sur le plan juridique, donc, la réserve pontificale est maintenant bien établie. Ces canonisations seront peu nombreuses dans ces siècles du Moyen Âge tardif : rares seront ceux jugés dignes d'être rangés parmi les saints, d'autant plus que les procès seront de plus en plus longs et coûteux. Mais parallèlement à cette reconnaissance officielle, de nouveaux cultes se développèrent localement en toute liberté.

Au XIII^{ème} siècle, le rôle prépondérant puis exclusif de la papauté s'accompagna d'un plus grand contrôle de tout ce qui concerne les canonisations. Tout

cela aboutit à la conception d'un procès de canonisation⁸.

Certes, dès le XI^{ème} siècle les papes exigent une enquête sur les miracles des serviteurs de Dieu. Cette exigence de rigueur se développa au siècle suivant, mais ce fut le pape Innocent III qui donna à l'enquête préalable sa forme juridique et précisa dans quel esprit elle devait se faire. À propos de la canonisation de saint Homebon en 1199, il écrivit : «Dans l'Église militante, deux choses sont requises pour que quelqu'un puisse être réputé saint : la vertu des mœurs et la vérité des signes, c'est-à-dire les œuvres de piété dans la vie et les manifestations des miracles après la mort».

Désormais, les procès devront donc comporter une double information sur la vie et les miracles. Innocent III insiste sur le fait que l'Église reçoit les requêtes des fidèles transmises par la hiérarchie locale, mais qu'elle ne peut se contenter de ratifier ces initiatives. Son rôle est de contrôler la procédure d'un bout à l'autre et de prendre la décision finale. Désormais donc, les enquêtes évoluent «dans le sens d'une complexité croissante et d'une rigueur accrue sur le plan juridique»⁹. À partir d'Innocent III, s'organise donc un véritable procès qui nécessitera une organisation de plus en plus complexe de connaissances d'enquêteurs, de postulateurs, de notaires, d'avocats, de juges, etcetera.

Cela explique l'allongement des procès. Mais il y eut dès le XIII^{ème} siècle de notables exceptions, spécialement dans le cas de saints très récents, connus spécialement du pape comme saint François d'Assise et saint Antoine de Padoue.

Quoiqu'il en soit, au XIII^{ème} siècle, à partir des années 1260-1270, la complexité et l'allongement de la durée de la procédure provoqua une forte diminution tant des procès que des canonisations, et cet état de fait se prolongea tout au long du XIV^{ème} siècle. D'un siècle à l'autre, les chiffres furent divisés par quatre. Au XIII^{ème} siècle, il y eut quarante-sept procès introduits à Rome et vingt-trois canonisations et, pour le siècle suivant, les chiffres respectifs sont de douze et six¹⁰.

De même, le délai pour obtenir une canonisation, qui était de deux ans en moyenne au temps d'Innocent III, passe à dix ans à la fin du XIII^{ème} siècle, à vingt ans au début du XIV^{ème} et à trente, au temps de la papauté en Avignon. Par

8 Pour plus de détails, voir André Vauchez, *op. cit.*, pp. 40-60, *Le procès de canonisation des origines jusqu'à la forme classique (fin XII^e - fin du second tiers du XIII^e)*.

9 André Vauchez, page 47.

10 André Vauchez, *op. cit.*, pp. 72-74.

ailleurs, les frais que devaient supporter les postulants augmentèrent en proportion. Tout cela contribua à décourager les Églises locales et les communautés religieuses qui, dès lors, présentèrent moins de demandes. Tout se passe comme si, maintenant, les papes ne voulaient pas que l'acte de canonisation, honneur suprême, apparaisse déprécié s'ils l'octroyaient trop fréquemment.

Mais en même temps, l'Église romaine n'hésitait pas à promouvoir le culte de saints qu'elle souhaitait proposer comme modèles aux fidèles, c'est-à-dire ceux qui lui semblaient adaptés aux besoins du temps. Les papes intervenaient en outre dans la diffusion de ces cultes auprès des fidèles, en accordant d'importantes indulgences à ceux qui célébreraient avec dévotion leur fête¹¹.

Les papes marquaient aussi leur propre préférence qui était parfois en rapport avec les groupes de pression, à l'intérieur même de l'Église. Les canonisations pouvaient aussi refléter un enjeu théologique ou politique. Jean XXII favorisa les thèses dominicaines en hâtant la canonisation de saint Thomas d'Aquin : leurs thèses sur le problème de la pauvreté étaient plus souples que celles des franciscains. Les frères prêcheurs, à partir de 1431, eurent le quasi-monopole des canonisations, au grand dam des séculiers.

Les canonisations représentent parfois un enjeu politique: elles s'inscrivent dans un contexte où les relations entre le Saint-Siège et tel pays ou tel souverain jouent un rôle important¹². Cela particulièrement au temps des papes d'Avignon. C'est ainsi que la maison d'Anjou et de France furent les grandes bénéficiaires des canonisations prononcées à cette époque. Louis d'Anjou, dit aussi de Toulouse ouvre une longue série de saints patronnés par ces deux instances, les maisons d'Anjou et de Valois. Les historiens sont allés jusqu'à parler d'un «lobby» franco-angevin, particulièrement influent à la cour papale. Là, népotisme et favoritisme se faisait sentir jusque dans le choix des saints.

De même, après le grand schisme de 1378, les deux Curies prêtent une oreille attentive aux demandes de leurs partisans respectifs. Un peu plus tard, à la faveur du concile de Constance, les pays dont les saints n'avaient pas obtenu la canonisation cherchèrent à prendre leur revanche et l'obtinrent. C'est dire que même à travers les canonisations, pourtant de portée universelle, les considérations politiques jouent aussi leur rôle, tout particulièrement en ces siècles moyenâgeux.

¹¹ André Vauchez, page 86

¹² André Vauchez, page, p. 92-98.

III. Les XIV^{ème} et XV^{ème} siècles. Période de transition et de stagnation pour les canonisations : affaiblissement de l'autorité de l'Église

LE NOMBRE DES CANONISATIONS DIMINUE FORTEMENT : UN CHANGEMENT QUALITATIF

Nous avons suivi dans les chapitres précédents le long processus qui vit l'obtention par la papauté de la prérogative exclusive de la canonisation en même temps que l'élaboration des procédures de plus en plus complexes. Pour arriver à ces résultats deux siècles furent nécessaires. Durant cette période, l'Église jouit auprès des populations d'un grand prestige qui renforçait son autorité: cela fut la conséquence du mouvement réformateur du début du XII^{ème} siècle qui lui donna un nouvel élan et aussi de la victoire, grâce à l'appui des pouvoirs civils, sur les diverses hérésies du XIII^{ème} siècle.

Mais au XIV^{ème} siècle, les choses évoluent défavorablement pour l'Église qui entre dans une période de crise, ce qui provoque l'affaiblissement du prestige du Saint-Siège. Sous le pontificat de Boniface VIII, pape de 1294 à 1303, la papauté en ce début du XIV^o siècle entame une grave période de turbulences au cours de laquelle elle subira les plus violents outrages. La fin si triste et si sombre de Boniface VIII, après l'attentat d'Agnani qui le vit prisonnier des envoyés de Philippe le Bel, annonce déjà la série d'événements désastreux qui suivront : le séjour des papes en Avignon (1309-1378) et surtout le grand Schisme (1378-1418) qui va diviser la chrétienté en plusieurs partis qui se livreront une lutte acharnée. Pendant cette période troublée, deux papes rivaux et bientôt trois, prétendront régner l'un à Rome et l'autre en Avignon. Cet état de fait contribua à paralyser bien des dossiers de canonisation.

Cet affaiblissement de l'autorité du pape au cours des XIV^{ème} et XV^{ème} siècles aura de sérieuses conséquences tant sur le nombre et la qualité des canonisations papales que sur la discipline du culte des saints au niveau des églises locales.

Les canonisations, comme nous l'avons vu, conservèrent un important développement quantitatif au XII^{ème} et XIII^{ème} siècles, ce fut également une époque qui connut une évolution qualitative de la sainteté: si au XI^{ème} siècle on vénérât surtout des saints datant des premiers siècles de l'Église, à partir du XII^{ème} siècle,

sous l'influence de la papauté «désormais attachée à la réalisation *hic et nunc* d'une chrétienté idéale»¹³, on promeut des personnages décédés depuis peu qui incarnent des expériences religieuses nouvelles et contemporaines.

Au XIV^{ème} et XV^{ème} siècle, le nombre des canonisations diminua fortement, il est vrai que l'Église, en crise, se voyait confrontée à des problèmes beaucoup plus urgents et immédiats que celui de la sainteté. Nous reproduisons ci-dessous un tableau qu'André Vauchez, nous propose. Il s'agit de la répartition par siècle des saints morts entre 1000 et 1400, selon les indications quelques peu différentes de deux sociologues, l'un américain P. Sorokin et l'autre belge P. Delooz, tous deux néanmoins indiquent une même tendance:

	Sorokin	Delooz
XI ^o siècle	120	226
XII ^o siècle	152	291
XIII ^o siècle	188	312
XIV ^o siècle	144	195
XV ^o siècle	119	147

Au XII^{ème} siècle et XIII^{ème} siècle, le culte des saints canonisés alimenta les dévotions populaires dont ils étaient l'expression. Sur ce point également, les XIV^{ème} et XV^{ème} siècles apporteront un changement important, cette fois qualitatif. Beaucoup de ces saints que l'on proclame alors appartiennent à la noblesse et souvent à la plus haute. Il est difficile au peuple de se reconnaître en eux et de les prendre comme points de référence. Et cela d'autant plus que ces canonisations résultent souvent d'un jeu politique finalement étranger aux préoccupations pastorales. Ainsi en fut-il du culte de saint Louis d'Anjou, lié à la collaboration étroite des capétiens et des franciscains et à leur influence sur la papauté. Par ailleurs les

13 André Vauchez, *op. cit.*, page 122.

papes désormais se font de plus en plus exigeants et opposent une fin de non-recevoir à une quantité croissante de demandes qui provenaient de tous les horizons du monde chrétien. Pour eux la canonisation est un honneur suprême qu'il ne faut surtout pas galvauder ; proclamer de trop nombreux saints nuirait au prestige de la sainteté. Ce caractère hautement sélectif de la sainteté apparut dès le début du XIV^{ème} siècle sous le pontificat de Jean XXII (1316-1334) qui se contenta, au cours de son long pontificat d'effectuer trois canonisations : saint Louis d'Anjou, saint Thomas de Cantiloupe et saint Thomas d'Aquin. Par ailleurs, il ordonna l'ouverture de quatre enquêtes qui n'aboutiront pas sous son règne, et refusa de donner suite à quatorze demandes qui lui avaient été présentées.¹⁴

UN HIATUS ENTRE LA SAINTÉTÉ APPROUVÉE PAR L'ÉGLISE ET CELLE DES ÉGLISES LOCALES

SANCTI ET BEATI

On comprend dès lors mieux qu'au cours de ces deux siècles, un hiatus se soit accentué entre la sainteté approuvée par l'Église romaine et celle qui était reconnue par les églises locales et les fidèles.¹⁵

Il est notable que jusqu'au XIII^{ème} siècle, on employait indifféremment les termes de bienheureux et de saints pour désigner celui qui avait été porté sur les autels. Mais au XIV^{ème} siècle, on commença à distinguer les saints canonisés par le pape, les Sancti, c'est à dire ceux dont le culte s'imposait à l'Église tout entière et les bienheureux (beati) qui ne bénéficiaient que d'un culte local, reconnu et approuvé par l'autorité épiscopale.

Compte tenu des circonstances, l'Église laissa se développer ces cultes locaux. La discipline du culte de ces saints demeurait du ressort des évêques et la papauté n'intervenait que pour essayer de corriger les abus qui bien souvent étaient dénoncés par les tribunaux inquisitoriaux. Les prélats dans leur diocèse se substituèrent à l'autorité papale défaillante. Ils interviennent dans la naissance du culte, vérifient l'authenticité des reliques et font enquêter sur les miracles dans un

¹⁴ André Vauchez, *op. cit.*, page 87.

¹⁵ Sur ce point le chapitre d'André Vauchez intitulé *Beati et Sancti*, *op. cit.*, pp. 99-129 est particulièrement éclairant. Il nous a apporté de nombreux renseignements que nous utilisons ici.

liber miraculorum, tenu au niveau du diocèse par un cleric préposé à cette tâche. Les évêques orientent aussi les dévotions des fidèles, en accordant des indulgences à ceux qui fréquentent tel ou tel pèlerinage. La dévotion à ces saints locaux connaît un développement constant ; un mouvement inverse, donc, à celui des canonisations papales. Comme l'écrit André Vauchez : «La coïncidence de ces deux mouvements inverses, n'est sans doute pas fortuite».

Bien sûr, une certaine discipline dans la pratique du culte des saints apparut dans les diocèses ainsi qu'à l'intérieur des ordres religieux : dominicains et franciscains, au cours de ces deux siècles, sans demander aucune autorisation, développent le culte de leurs saints et de leurs saintes.

De même, à la faveur du schisme et de la crise d'autorité qui en résulta, le clergé eut tendance à ne pas respecter les règles établies pour les manifestations de ce culte. Les normes canoniques étaient peu respectées. C'est ainsi que les manifestations extérieures du culte de ces saints locaux devaient conserver une certaine réserve. Leur jour de fête ne pouvait comporter un office propre et devait être célébré par une *missa de reliquiis* ou par une *missa de minibus sanctis*. Souvent, sous la pression populaire on passait outre et *Sancti* et *Beati* étaient mis sur le même pied.

Il est vrai qu'au niveau de la piété populaire, on était loin de percevoir toutes ces distinctions d'un juridisme professionnel. Ce qui importait, c'était de rendre au saint local tout le culte qu'on estimait lui devoir et qu'il méritait.

De même, étaient étrangers à la masse des fidèles tous les atermoiements et toutes les considérations politiques qui prévalurent dans le choix des canonisations tant au temps de la papauté d'Avignon qu'à l'époque du grand schisme. Finalement, le peuple chrétien était indifférent tant à cette inertie de la papauté dans sa politique des canonisations, qu'à sa pratique partisane, en ce domaine, qui favorisait les milieux proches de la Curie. Peu importe, de même, si au XV^{ème} siècle se produisit un certain laxisme qui fit suite à la rigueur partisane du siècle précédent.

Mais ce qui est certain c'est que ce long processus qui dura deux siècles aboutit à la création de deux niveaux dans le culte des saints: «d'un côté, un petit nombre de canonisés auxquels il était officiellement permis de rendre un culte public, de l'autre une multitude de dévotions locales se développant hors du contrôle de l'Église locale».¹⁶

16 André Vauchez, *op., cit.*, page 98.

IV. Avec le Concile de Trente (1554-1567), l'autorité de l'Église est restaurée et réaffirmée face aux protestants

Une telle situation perdura encore plus d'un demi-siècle. Pour que la situation change, il faudra la tenue d'un concile, le Concile de Trente, et, à travers lui, la restauration de l'autorité de l'Église. Ce n'est qu'alors que se produira une nouvelle étape dans la politique papale des canonisations qui ira donc de pair avec le renouveau de l'Église.

Les réformateurs protestants contestent fondamentalement l'institution papale qui, à leurs yeux a perverti le message évangélique et apostolique. Les papes sont accusés d'avoir créé de toute pièce une tradition catholique qui a été ajoutée à l'évangile au cours des siècles. Pour les luthériens et les calvinistes, il s'agit donc d'aller à l'essentiel et de se débarrasser de tout ce qui est création papale. Et l'essentiel, c'est de rendre un culte à Dieu seul. D'où la trilogie préconisée : l'Écriture seule et non la Tradition, la foi seule sans les œuvres, la grâce seule par le Christ et non par l'intercession des saints. Le Christ, ainsi proclamé le seul médiateur et intercesseur, le culte des saints est vu comme le détournement du culte dû à Dieu seul et comme une pratique idolâtrique. Dans la *Confession d'Augsbourg* (1530), l'article XXI, intitulé «Du culte des saints», précise la position luthérienne de cette forme : «... Il n'est pas possible de prouver par l'écriture qu'on ait le devoir d'invoquer les saints ou de chercher secours auprès d'eux. Car il n'y a qu'un seul et unique réconciliateur et médiateur établi entre Dieu et les hommes, Jésus Christ. Il est le sauveur, le seul grand prêtre, l'unique trône de grâce et le seul intercesseur devant Dieu».¹⁷

Jean Calvin, de son côté, développa à plusieurs reprises des arguments qui allaient dans le même sens. Il reprocha aux catholiques de la Renaissance de s'être écartés de l'institution primitive sous trois aspects : d'abord l'Église fut accusée d'être superstitieuse, dans la mesure où elle ajoutait dans ses pratiques ses propres inventions à la volonté du Christ. Ensuite d'avoir été blasphématrice, pour avoir refusé de reconnaître que le Christ est le seul médiateur entre Dieu et les hommes. Cela représente une suprême insulte envers Dieu, puisqu'on lui associe dans son œuvre rédemptrice des collaborateurs en la personne des saints, comme si sa seule intervention ne suffisait pas. Enfin, troisième accusation, d'être idolâtre, puisque

¹⁷ Cité par Yves Chiron, *op. cit.*, page 28.

seul le Christ qui est Dieu peut être objet d'adoration. Jean Calvin développa ces trois points dans son *Traité des reliques* publié en 1543. L'œuvre se présente comme une enquête sur les reliques offertes à la vénération des fidèles. Il passe en revue tous les excès ridicules auxquels on était arrivé, en rendant un culte, par exemple, au supposé prépuce de l'enfant Jésus ou à une prétendue goutte de lait de la Vierge. Il dénonce aussi toutes les reliques multipliées d'un même saint qui, si elles étaient réunies, attribueraient au même saint trois têtes et cinq bras. Il cite le cas de Toulouse: «Chacun sait que la ville pieuse de Toulouse possède le corps de six apôtres, à savoir saint Jacques le Majeur, saint André, saint Jacques le Mineur, saint Philippe, saint Simon et saint Jude»¹⁸. Il passe ainsi en revue les villes qui prétendent posséder également les restes de tel ou tel saint de la liste et il interroge : «Le corps de saint Jacques le majeur peut-il être en même temps à Toulouse et en Galice ?» Calvin accuse le clergé de vouloir tromper les fidèles, souvent par cupidité: le peuple adore les reliques, écrit-il, mais ce sont les responsables religieux qui les inventent et les fabriquent. Il s'agit là d'un pamphlet théologique. Les flèches acérées de l'auteur atteignent souvent leur cible.

1563 : Le Concile adopte un décret « Sur l'invocation, la vénération, les reliques des saints et sur les saintes images »

Bien sûr, le concile de Trente ne pouvait que réagir. En décembre 1563, dans sa XXV^{ème} session, il adopte un décret «sur l'invocation, la vénération et les reliques des saints et sur les saintes images». Il prenait ainsi le contrepied des positions protestantes. Bien que le thème des canonisations ne fut pas directement abordé par le concile, la Contre-Réforme catholique insistera sur la légitimité du culte des saints et de la réserve pontificale en matière de canonisation. En outre, le concile demande une réforme de la Curie, ce qui aboutira quelques années plus tard, à la création d'une nouvelle congrégation qui renforcera le contrôle de la papauté sur les canonisations.

1584 -1586 : Divers traités de théologiens de la Contre-réforme réfutent les thèses de la Réforme et insistent sur la légitimité des canonisations papales

18 Jean Calvin, *Traité des reliques*, introduction et notes d'Albert Autin, Genève, Éditions Bossard, 1921, page 167.

Au XVI^{ème} siècle, divers auteurs et théologiens catholiques se chargeront de répondre aux protestants, tant en Espagne qu'en Italie¹⁹. En Espagne, c'est le dominicain Báñez qui, dans son traité *De Fide, Spe et Caritate* (1584) démontre qu'il est hérétique de dénier à l'Église et au pape le pouvoir de canoniser les saints. En Italie, le jésuite Robert Bellarmin fut le théologien du pape Clément VIII. Son livre (1586), *Disputationes de controversiis fidei, adversus hereticos, Débats sur les controverses de la foi, contre les hérétiques*, réfute les thèses de la Réforme et présente la doctrine de l'Église sur ces divers points, dont la sainteté et la légitimité des canonisations papales.

1587 : À la suite de la demande du concile de réformer la Curie, est créée le 22 janvier la Congrégation de Rites par le pape Sixte-Quint : elle renforce le contrôle de l'Église sur les canonisations

Avec le concile de Trente intervient une étape décisive dans le contrôle de la sainteté. Ce fut le pape Sixte-Quint qui instaura un nouveau contrôle. Au moment de la réforme de la Curie demandé par le Concile furent créées, le 22 janvier 1587 de nouvelles Congrégations de cardinaux, et parmi elles celle des rites. Ce serait elle qui désormais se chargerait des canonisations et du calendrier des célébrations des fêtes des saints. Auparavant, le pape confiait ces activités à des experts, la plupart du temps choisis parmi les auditeurs de la Rote²⁰. Cette instauration du nouveau contrôle s'installa progressivement et eut dès le XVII^{ème} siècle des effets bénéfiques au point qu'on a pu écrire que «Le XVII^{ème} siècle fut en premier lieu le siècle de la sainteté sous contrôle.»²¹

Comme une telle réorganisation se heurtait à une pratique plusieurs fois centenaire, les oppositions furent multiples : les congrégations et les ordres religieux prétendaient tous avoir leurs saints, non seulement pour le prestige de leur ordre, mais aussi pour les avantages liés à la sanctification de certains de leurs

19 Yves Chiron, *Enquête...*, *op.cit.*, pages 69-79.

20 Tribunal ecclésiastique siégeant à Rome.

Jean-Robert Armogathe, "La fábrica de los Santos. Causas españolas y procesos de Urbano VIII a Benedicto XIV (siglos XVII-XVIII)", Marc Vitse (éd.), *Homenaje à Henri Guerreiro. La hagiografía entre historia y literatura*, Madrid, Universidad de Navarra-Editorial Iberoamericana-Vervuert, 2005, pp. 149-168.

21 Jean Robert Armogathe, *op. cit.*, page 151.

membres, car on venait les prier sur leur tombeau et les pèlerinages qui étaient organisés étaient générateurs d'offrandes. Mais l'Église prétendait aussi exercer un contrôle sur les individus qui avaient tendance à accorder la présomption de sainteté à des personnages, des femmes, dont l'Église suspectait les pratiques, telles que les «beatas».

Sur la lancée du concile, ce fut le pape Sixte Quint qui en 1587, vint apporter une grande innovation qui devait apporter un nouvel élan aux canonisations. Le 22 janvier 1587, conformément au souhait du Concile, il réorganisa la Curie et créa de nouvelles Congrégations de cardinaux, et parmi elles, celle des Rites. Ce serait elle qui, désormais se chargerait des canonisations et du calendrier des célébrations, des fêtes des saints.

La création de cette nouvelle Congrégation vint confirmer la tendance à la centralisation des procédures. Son efficacité fut évidente. Elle fut organisée de façon à pouvoir examiner un plus grand nombre de causes et cela grâce à son personnel qualifié (théologiens, enquêteurs, postulateurs, promoteurs de la foi, avocats...). Au cours des siècles, la Congrégation proclamera un grand nombre de saints. L'institution restera en service jusqu'à la réforme de Paul VI en 1969, après avoir été remaniée comme nous allons le voir par les décrets d'Urbain VIII.

Dès lors, lorsque la papauté au XVII^{ème} siècle retrouvera un bon rythme de canonisation, l'Espagne méritera, en cette période post-tridentine, d'être la nation la plus favorisée pour ce qui est du nombre de canonisations, ce qui équivaldra à un brevet de champion dans l'application des réformes proposées par le concile. Le choix des saints comme l'écrit Jean-Robert Armogathe correspond parfaitement aux divers modèles proposés par le concile: «Il s'agit, écrit-il de la stricte application des programmes réformateurs tridentins, que ce soit sur la doctrine ou sur la discipline».²²

La liste de ces canonisations fut longue. Signalons seulement ici que la moitié des saints du XVII^{ème} siècle sont d'origine ibérique, c'est à dire treize sur un total de vingt-cinq canonisations. Seulement en 1622 furent canonisés quatre modèles post-tridentins de la sainteté : Ignace de Loyola, François Xavier, Thérèse de Jésus et Isidore le Laboureur.

²² Jean-Robert Armogathe, *op. cit.*, pages 149-168.

V. La période post-Tridentine : XVII^{ème} y XVIII^{ème} siècle

1623-1644 : décrets d'Urbain VIII qui réforment les procédures de canonisation

En ce même XVII^{ème} siècle intervint une réforme des procédures de canonisation due au pape Urbain VIII qui prit sur le sujet une série de décrets de 1623 à 1644. La constitution apostolique *Caelestis Hierusalem Cives*, reprend l'essentiel de la réforme. Il y était précisé en particulier que pour être canonisé, il devait être prouvé que le candidat à la sainteté n'avait été l'objet d'aucun culte public. Désormais une enquête *super de non cultu* devait précéder le procès apostolique proprement dit. Bien sûr, cette nouvelle procédure ne concernait pas les candidats décédés depuis longtemps. Pour eux, l'existence d'un culte attesté depuis les temps les plus reculés était au contraire l'indice qui établissait la sainteté.²³

Désormais, la béatification devient un préalable à la canonisation.

C'est également le moment où *beati* et *sancti* prennent un nouveau sens. Jusqu'alors, comme nous l'avons déjà signalé, les *sancti* désignaient les saints canonisés par Rome, dont le culte s'imposait à l'Église tout entière et les *beati*, ceux qui ne bénéficiaient que d'un culte local, contrôlé et légitimé par l'évêque du lieu. Maintenant, la béatification fait l'objet d'une cérémonie solennelle présidée par le pape et conçue comme préalable à la canonisation. Le premier à être proclamé bienheureux dans ces conditions fut saint François de Sales (1567-1622). Il fut béatifié le 8 janvier 1662 et canonisé le 19 avril 1665.

VI. Les deux grandes réformes du XX^{ème} siècle : celles de Paul VI et de Jean-Paul II

TOUS LES PAPES DE LA PREMIÈRE MOITIÉ DU SIÈCLE, PIE X, PIE XI ET PIE XII, APPORTENT DES MODIFICATIONS AU PROCESSUS DE CANONISATION

Au cours du XX^{ème} siècle, diverses dispositions furent prises par les papes qui, sans affecter la procédure générale des béatifications et des canonisations fixée par

²³ Yves Chiron, *op. cit.*, pp. 72-73.

Urbain VIII, apportèrent quelques modifications.²⁴

Ce fut le cas de Pie X qui en 1913, par un décret, demanda que soient réunis tous les écrits relatifs à la personne concernée, non seulement ceux dont il était l'auteur mais aussi ceux qui l'avaient évoqué. Dans ce sens, Pie XI créa en 1939 une «Section historique» au sein de la *Congrégation des rites* et publia des «Normes à suivre dans l'instruction des procès ordinaires des causes historiques». Cette création et ces normes ont contribué à développer le traitement historico-critique dans l'examen des dossiers.

Pie XII enfin se préoccupa, à propos de la reconnaissance des miracles, de renforcer le poids du jugement médical en créant un Collège des médecins qui débattaient collectivement à propos d'une première appréciation adoptée par quelques médecins.

LE DEUX GRANDE RÉFORMES DE LA SECONDE MOITIÉ DU SIÈCLE :

Paul VI (1969) institue la Sacrée Congrégation des Causes des Saints

Ce n'est qu'à partir de 1969 qu'apparaissent de nouvelles réformes importantes. Ce fut d'abord Paul VI qui, cette année-là, le 19 mars, à travers le *motu proprio: Sanctitatis clarior*, entreprit de clarifier l'instruction du procès de canonisation. Quelques mois plus tard, le 8 mai, il publiait la *Constitution apostolique «Sacra Rituum Congregatio»* qui annonçait la dissolution de la Sacrée Congrégation des rites remplacée par deux nouvelles: l'une dénommée *Sacrée Congrégation pour le Culte divin* s'occupait de la réforme des rites liturgiques et de la discipline des sacrements, tandis que l'autre, la *Sacrée Congrégation des Causes des saints* serait destinée à traiter tout ce qui a trait à la béatification et à la canonisation. Le pape annonçait en outre qu'il allait falloir procéder à l'*aggiornamento* des lois relatives aux causes des saints, et cela dans l'esprit du temps.

Jean-Paul II (1983) entreprend la grande réforme

C'est à Jean-Paul II que revint d'entreprendre cette grande réforme. En 1983, il présenta la constitution apostolique *Divinus Perfectionis Magister* qui édicte cette

²⁴ Nous suivons ici pas à pas l'exposé que nous fait de ces réformes Yves Chiron dans son livre *Enquête sur les béatifications et canonisations*.

nouvelle révision de la procédure dans le respect à la fois de la critique historique, de l'allègement de la procédure et — conformément au désir des évêques — de leur participation plus étroite dans l'étude des causes des saints. On distingue trois phases dans cette procédure :

1. La phase diocésaine qui est informative : elle est entre les mains de l'évêque qui prend l'initiative d'introduire à Rome un procès de béatification ou de canonisation. L'évêque nomme les responsables des enquêtes, ceux qui examinent les écrits et ceux qui interrogent les témoins. C'est aussi lui qui établit la déclaration de non culte.
2. La deuxième phase est dite d'étude approfondie. C'est maintenant la Congrégation des causes des saints qui étudie le dossier transmis. Elle est chargée d'établir une *positio super virtutibus* et une *positio super miraculis*.
3. La troisième phase est celle du jugement théologique et canonique. Les différentes *positio* sont examinées par le promoteur de la foi (l'avocat du diable) et des consultants de la Congrégation. Les miracles également font l'objet d'un examen approfondi.

Ce n'est qu'alors, lorsque consultants et promoteurs de la foi ont émis un avis favorable, que la cause est présentée aux cardinaux et évêques membres de la Congrégation. Si des objections sont émises, une *positio* supplémentaire est requise et à nouveau examinée, lorsque toutes ces étapes ont été franchies, c'est à dire reconnaissance des vertus pratiquées de façon héroïque, premier miracle, béatification, deuxième miracle. C'est le pape qui décide seul de l'opportunité de la canonisation, après avoir pris l'avis des évêques et des cardinaux de la Congrégation.

Jean-Paul II et la sainteté

Le pontificat de Jean-Paul II, a duré vingt-six ans (1978-2005). C'est le troisième le plus long dans l'histoire de l'Église catholique (après celui de saint Pierre, trente-sept ans et celui de Pie IX, trente ans). Tout au long de ces années, le pape a présidé cent quarante-sept cérémonies de béatification et cinquante-deux de canonisation. Au total, il a béatifié et canonisé plus de personnes que ses prédécesseurs, et ce depuis la création de la Congrégation spécialisée qui fut créée au XVI^{ème} siècle. Il a porté sur les autels mille trois cent quarante et un bienheureux et quatre cent

quatre-vingt-deux saints.²⁵

Le pape, dans une lettre apostolique²⁶ s'est expliqué sur le nombre élevé de saints. Il écrit :

Les canonisations et les béatifications se sont multipliées ces dernières années. Elles manifestent la vitalité des Églises locales qui sont beaucoup plus nombreuses aujourd'hui qu'au premier millénaire. Le plus grand hommage que toutes les Églises rendront au Christ au seuil du troisième millénaire sera de montrer la présence toute puissante du Rédempteur par les fruits de foi, d'espérance et de charité chez des hommes et des femmes de si nombreuses langues et races qui ont suivi le Christ dans les diverses formes de la vocation chrétienne.

Le pape exprime ainsi son désir d'offrir aux fidèles des modèles de sainteté divers et nombreux. Mais au premier rang, il place les martyrs. Jean-Paul II compare la situation de l'Église actuelle aux premières communautés persécutées. Il écrit: «Dans notre siècle, les martyrs sont revenus. Ils sont fréquemment ignorés, comme des soldats inconnus de la grande cause de Dieu. Dans la mesure du possible, il faut éviter de perdre leur témoignage dans l'Église». Aussi le pape a-t-il chargé une commission de la rédaction d'un *Catalogue ou martyrologe des temps modernes*, dans le but de conserver la mémoire de ces nombreuses personnes qui ont donné leur vie pour leur foi.

Par ailleurs, il a engagé la révision du *Martyrologe romain* qui contient la liste de tous les saints proclamés par l'Église. C'est dans ce martyrologe que s'inscrit la longue liste des martyrs canonisés ou béatifiés par le pape.

A la différence de son prédécesseur, le pape Paul VI qui n'avait pas conclu les causes des martyrs de la guerre d'Espagne, Jean-Paul II n'hésita pas à proclamer dix saints et deux cent vingt-neuf bienheureux «martyrs de la persécution religieuse de 1934 à 1939. De même, il porta sur les autels des «victimes du national-socialisme en Europe». Ce fut le cas de Teresa Bracco, assassinée par haine de la foi en 1944, au moment de la libération italienne. De même furent proclamés saints martyrs ceux qui participèrent aux diverses tentatives vouées à l'échec d'introduire le catholicisme en Chine ou au Moyen-Orient. Pour ce qui est du Mexique, vingt-cinq martyrs de la guerre «cristera» furent portés sur les autels.

25 Nous utilisons ici le chapitre de conclusion du livre de Yves Chiron, *Enquête...*, op. cit., pp. 337-344. Les chiffres que nous citons et diverses citations que nous utilisons sont tirés de ce chapitre intitulé «Les saints de Jean-Paul II».

26 Juan Pablo II, *Tertio millenio adveniente*, 10 novembre 1994.

Mais comme le déclara Jean-Paul II, Il s'agissait de proposer aux fidèles une grande variété de modèles de sainteté. Ainsi, même si les martyrs représentent le plus grand contingent, on trouve parmi ces nouveaux saints un certain nombre de laïcs, comme Frédéric Ozanam, le fondateur des Conférences de saint Vincent de Paul, béatifié en août 1997 et aussi quelques médecins et avocats. De même furent béatifiés quelques bénéficiaires des apparitions de la Vierge : François et Jacinthe à Fatima, Portugal, en 2000, et à Mexico, Juan Diego, un indien messager de la Vierge de Guadalupe.

VII. Quelques procès de canonisations et béatification illustratifs de la grande diversité de cas au cours des siècles

Depuis la fin du XII^e siècle, comme nous l'avons vu, le pape est seul habilité à conférer à un serviteur de Dieu les honneurs du culte liturgique. Dès lors, il va peser de tout son poids sur ces canonisations qui, entre ses mains, font partie de ses prérogatives. Pour mieux évaluer l'évolution de la pratique de ce privilège papal, nous présentons maintenant la canonisation de divers saints et sa procédure. Chacune d'elle répond à des circonstances précises, mais en même temps nous montre que le pouvoir papal tout au long de ces siècles, élabore des règles qui rendent le parcours de la reconnaissance de la sainteté de plus en plus strict et prolongent les délais de la procédure.

LA CANONISATION DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE, EN 1228

Le premier des exemples choisis concerne saint François d'Assise ²⁷. Celui qui allait diriger l'Église de 1227 à 1241, sous le nom de Grégoire IX, avait connu le *Poverello* et l'avait pris sous sa protection quand il était encore cardinal. Il lui avait même facilité les formalités pour que la Règle de son ordre fut approuvée.

Le pape Grégoire fut l'organisateur du concile de Latran IV, au cours duquel il fit adopter plusieurs réformes importantes pour l'Église. Maintenant il allait se servir du grand prestige de François, mort peu de temps auparavant en odeur de sainteté, pour leur donner plus de poids.

Pour cela, le pontife réduisit au maximum le processus alors en rigueur

²⁷ Pour plus de détails, voir André Vauchez, *François d'assise, entre histoire et mémoire*, Paris, Fayard, 2009.

pour les canonisations. Le pape résidait alors à Assise, désirent fuir les désordres qui s'étaient produits à Rome au cours de la Semaine Sainte de 1228. Au cours des mois de mai et juin, de nombreux témoins défilèrent devant la commission qui devait examiner le grand nombre de miracles attribués au frère franciscain. L'examen du volumineux dossier qui en résulta fut confié à quelques cardinaux qui l'approuvèrent. Au début de juillet, les conclusions furent lues au cours d'un consistoire. En conclusion de cet acte, le pape fixa le jour et le lieu de la canonisation.

La cérémonie eut lieu sur la place de l'Église saint Georges d'Assise, en présence d'une foule qui manifesta toute sa joie. Tout ce peuple enthousiaste, avec la même ferveur, emplit l'Église pour assister à la messe qui suivit. De cette façon, l'Église romaine fit connaître au monde chrétien tout entier, la personnalité de celui qui, jusqu'alors n'avait été vénéré que dans sa région d'origine. Pour la première fois dans l'histoire de l'Église, un pape donna à une canonisation une portée universelle. Il publia en ce mois de juillet 1228 deux bulles, qui sont des textes très élaborés et qui représentent selon l'expression d'André Vauchez «une véritable pastorale de la sainteté»²⁸.

Dans ces deux textes, Grégoire IX célèbre la mémoire de François, lui reconnaissant le mérite de s'être préoccupé, au-delà de son propre salut, de l'évangélisation du monde chrétien. Il le présente comme un modèle de vie, pour avoir su associer d'une aussi belle manière la vie active et la vie contemplative.

Le pape se montre particulièrement sensible à l'aide que le saint apporte à l'Église au moment précis où elle sentait le besoin de se réformer. Il souligne son rôle providentiel en ce moment opportun. Selon son expression, «il vint soutenir la maison et fortifier le temple». Cette image sera développée par des biographes postérieurs et illustrée par des peintres qui nous montrent le saint soutenant la basilique de Latran sur le point de s'effondrer.

Nous voyons à travers cet exemple l'utilisation que pouvait faire la papauté de la sainteté. Dans ce cas et dans d'autres semblables, la canonisation venait renforcer l'autorité du pape et lui fournir des garants dans ses entreprises réformatrices. Dans ces cas là, l'exaltation des vertus du saint passe au second plan, venant seulement appuyer la première intention.

28 André Vauchez, *François d'assise, op. cit.* page 226.

LA CANONISATION DE SAINT LOUIS, ROI DE FRANCE, EN 1297

Cette fois, l'initiative de la canonisation ne vint pas de la papauté, mais du royaume de France où diverses personnalités ainsi que divers organismes représentatifs la sollicitèrent, dès le moment où se produisit la mort du roi²⁹.

Tout commença quand le nouveau roi Philippe III le Hardi, fils et successeur de Louis IX, adressa une lettre au clergé français. Dans ce document, il faisait l'éloge de son père pour avoir réalisé dans sa vie le modèle idéal d'un roi chrétien. Il affirmait également que le défunt, en considération de tous ses mérites «avait été conduit au royaume éternel et à la gloire sans fin». Peu de temps après, un groupe de prélats français de la province ecclésiastique de Sens adressèrent au collège des cardinaux une pétition documentée dans laquelle ils demandaient la canonisation du roi. Ils mirent en relief le fait que Louis représentait le roi chrétien idéal. Ils savaient parfaitement que toutes les tentatives de canonisation de rois antérieurs avaient échoué : aussi bien Philippe Auguste que Robert le Pieux n'avaient pu être inscrits sur la liste des saints, car on leur reprochait entre autres choses certains écarts libidineux.

Ce n'était pas le cas de Louis IX dont la vie dans ses divers épisodes avait revêtu un caractère d'exemplarité : fut particulièrement remarquable sa pratique des vertus que lui avait enseignée sa mère Blanche de Castille dont l'influence s'était prolongée bien au-delà de sa minorité. Il fut également d'une piété exemplaire qu'il manifesta dès le début de son règne. En outre, les divers épisodes de sa vie de roi plaidaient pour lui, tout autant son ardeur dans la lutte guerrière contre les infidèles que sa soumission spirituelle à Rome. Étaient également en sa faveur les grandes épreuves qu'il eut à souffrir : la croisade de 1248 et son échec, son retour après six ans d'absence, l'ordre moral et la justice qu'il voulut imposer à son royaume, la seconde croisade et sa mort en Tunisie comme martyr de la chrétienté.

Bien qu'aient été perdus bien des manuscrits du procès de canonisation, il nous reste les bulles de canonisation et les sermons prononcés à l'occasion par le pape Boniface VIII³⁰. Tous ces textes nous montrent bien la vision que l'Église

29 La meilleure biographie contemporaine de saint Louis est celle de Jacques le Goff, *Saint Louis*, Paris, Gallimard, 1996. Pour ce qui est de la canonisation, voir tout spécialement le chapitre intitulé : «Vers la sainteté», pp. 298-310.

30 Louis Carolus Barré, *Le procès de canonisation de saint Louis (1272-1297)*. Essai de reconstitution (Rome, 1995). L'auteur y a rassemblé les textes qui restent du dossier perdu et les présente.

voulait transmettre de la sainteté de saint Louis. Les textes pontificaux, sur certains points, s'éloignent de la vision des promoteurs français de la canonisation, par exemple, il ne fait pas de saint Louis un martyr.

Mais ce qui est intéressant, c'est que, dans ces textes, sont mis en valeur des vertus qui montrent comment le concept de sainteté a évolué en cette fin de XIII^{ème} siècle. Maintenant un roi saint doit savoir combiner «l'exercice de la piété et des vertus avec une sage façon de gouverner». Louis IX est bien la représentation du roi saint idéal.

On publie de lui, pour qu'ils servent d'exemples, les récits de ses actions envers les pauvres, les lépreux, et plus généralement envers les humbles et on associe à toutes ses qualités un exercice du pouvoir conforme au modèle de la chrétienté. Bien sûr, il y faut inclure le respect des règles du mariage, telles qu'elles avaient été édictées au cours du grand mouvement réformateur grégorien. Telle est la figure du saint que la papauté veut promouvoir maintenant à travers cette canonisation. Des trente rois qui ont fait la France, ce roi très chrétien fut le seul à être canonisé.

Pour ce qui est de la canonisation même, les circonstances méritent d'être contées. A la différence de ce qui se passa pour saint François d'Assise, le procès en canonisation se déroula vingt-sept ans après la mort du saint. Mort le 27 août 1270 à Bizerte, en Tunisie, il ne sera canonisé que le 11 août 1297 par le pape Boniface VIII. Il est vrai qu'au cours de cette période se succèdent six papes; aussi la procédure en souffrira-t-elle, allant de l'alternance de pontifes favorables à d'autres plus tièdes qui laissent dormir le dossier.

Finalement les choses changent définitivement avec l'élection du pape Boniface VIII qui apparaît sincèrement persuadé de la sainteté de Louis : étant cardinal, il avait recueilli la déposition du roi Charles d'Anjou et fait partie de la commission qui a examiné les miracles. Il est décidé à faire aboutir le procès rapidement.

Néanmoins, comme l'écrit Jacques le Goff, «La motivation essentielle de sa décision est politique. Il veut établir de bonnes relations avec le roi de France Philippe IV le Bel, petit fils de Louis IX, qui va devenir quelques années plus tard son pire ennemi³¹.

31 Jacques le Goff, *Saint Louis*, *op. cit.*, page 305.

LA BÉATIFICATION DE JUAN DE PALAFOX Y MENDOZA, UNE BÉATIFICATION OBTENUE DE HAUTE LUTTE, APRÈS BIEN DES PÉRIPÉTIES SUR PLUSIEURS SIÈCLES, EN 2011

Aperçu de sa vie

Juan de Palafox y Mendoza naquit en 1600 dans la petite ville de Fitero en Navarre. En 1626, après avoir étudié à l'université d'Alcalá de Henares, il entre au service de la Monarchie comme fiscal (procureur), mais cette expérience ne dure que peu de temps et il décide bientôt de changer de vie. En 1629 il fut ordonné prêtre et dix ans plus tard il reçut la consécration épiscopale juste avant de s'embarquer en 1640 pour la Nouvelle Espagne comme juge et visiteur apostolique.

Il résidera à Puebla, ville coloniale, dont il est nommé évêque. En fait, sa mission l'habilita comme haut représentant de la Couronne espagnole : il doit inspecter les fonctionnaires royaux et s'assurer qu'ils s'acquittent de leur devoir d'appliquer l'ensemble des lois des Indes. Il doit aussi veiller à la bonne exécution des cédulas royales en provenance de la Cour. Le comte duc d'Olivares, favori du roi Philippe IV, reste en contact avec lui ainsi que le Conseil des Indes. Dès son arrivée en 1640, il exercera donc à la fois comme évêque de Puebla et visiteur général de la Nouvelle Espagne, le Mexique actuel.

Toutefois, à la demande de la Couronne, il dut accepter d'autres charges qui l'obligèrent à s'éloigner temporairement de Puebla. C'est ainsi qu'il exerça les fonctions de vice-roi intérimaire du 9 juin 1642 au 23 novembre 1643.

Comme homme public, il fut un homme intègre et vertueux, préoccupé de faire régner la justice. Il témoigna toujours une grande fidélité à la Couronne. Son rôle politique dut s'exercer au cours d'une décennie (1640-1650) particulièrement difficile où l'Espagne connut de grandes difficultés à la suite de la rébellion du duc de Bragance qui se souleva en armes contre le roi, et postérieurement se fit couronner comme Jean IV, roi du Portugal. Arrivèrent alors d'Espagne des cédulas royales qui visaient la présence des Portugais dans le territoire. Le vice-roi, duc d'Escalona, apparenté au duc de Bragance refusa de les appliquer. Palafox dénonça à Madrid l'attitude du vice-roi. Le 18 février 1642, le comte-duc d'Olivares, favori du roi, envoya une nouvelle cédula qui destituait le vice-roi et nommait à sa place Juan de Palafox. A Mexico, son gouvernement ne dura que cinq mois, mais durant son bref mandat il établit des règlements qui réformaient l'Uni-

versité, la Audiencia et la profession juridique.

A Puebla, les fondations de l'évêque furent nombreuses. Elles témoignent toutes de son zèle comme pasteur, mais aussi comme homme de culture. Il fonda le couvent des religieuses dominicaines de Santa Luisa et une autre institution qui recevait les jeunes filles pauvres et veillait à leur éducation. Pour l'enseignement de la grammaire, de la rhétorique et du plain-chant, il créa le collège « Saint Pierre ». Il fonda également le collège « Saint Paul » qu'il dota d'une excellente bibliothèque qui sous le nom de «Bibliotheca Palafoxiana» fait aujourd'hui encore l'admiration des visiteurs. De même il termina la construction de la cathédrale qu'il consacra le 18 avril 1649.

Parmi les préoccupations pastorales de Palafox se détache son souci pour la formation d'un clergé diocésain qui soit à la hauteur de sa tâche. Pour cela il fonde à Puebla les collèges de San Pablo et San Pedro que fréquenteront les meilleurs candidats au sacerdoce et modifie l'ordonnancement du séminaire de San Juan. Il visitait souvent les paroisses de son diocèse en s'intéressant en particulier aux comportements du clergé.

Son autre grande préoccupation fut la protection des Indiens. Il veut les protéger de la cruauté des Espagnols, interdisant toute méthode de conversion autre que la persuasion. Il avait pour eux la compassion et la tendresse d'un père et écrivit même un texte intitulé *De la nature des indiens* où il écrit : «Les indiens sont des hommes sujets aux communes misères des hommes. Mais ils sont libres de la pratique des quatre vices les plus fréquents : la cupidité, l'ambition, la superbe et c'est à peine s'ils connaissent la colère ». Plusieurs de ses contemporains le critiquèrent pour ses opinions qu'ils qualifiaient de pur idéalisme.

Mais son action pastorale, tout comme son activité d'homme public, furent perturbées par des polémiques et des affrontements qui se prolongèrent tout au long de ces années d'épiscopat. Certes, dans son diocèse il reçut l'appui de la majorité de son clergé et de l'ordre du Carmel, qui fut son allié et l'appuya dans ses réformes mais les dominicains et surtout les jésuites devinrent bientôt ses adversaires, engageant avec lui de rudes polémiques. Tout commença quand l'évêque de Puebla exigea des ordres religieux le paiement de la dîme pour le soutien du clergé diocésain et du séminaire. De même il voulut les soumettre à sa juridiction pour obtenir la licence de confesser et de prêcher. Il leur reprocha également un certain laxisme vis à vis des nouveaux convertis, leur rappelant que l'on devait prêcher la foi dans sa totalité et exiger les mêmes normes de tous les chrétiens.

Face à la rébellion des jésuites, il prit des mesures sévères, allant jusqu'à leur interdire de prêcher et de confesser. Il se résigna finalement à écrire au pape par deux fois (1647 et 1649) pour dénoncer cette attitude de refus de la juridiction épiscopale. Le pape Innocent X l'appuya mollement sans se prononcer sur les censures qui frappaient les jésuites, il se contenta de leur écrire pour leur demander d'accepter la juridiction épiscopale. Mais le conflit ne s'apaisa pas pour autant : les jésuites ne se tinrent pas pour vaincus et à force d'intrigues et de pressions, ils obtinrent de Madrid en 1653 le transfert de l'évêque en Espagne. Palafox fut alors nommé évêque d'Osma où il passa les dernières années de sa vie.

C'est en se replaçant dans le contexte de cette polémique que l'on comprendra mieux la position – ou pour mieux dire l'opposition – de la Compagnie, en ce qui concerne la béatification de Palafox. Nous l'exposerons un peu plus loin. Il est vrai que le ressentiment des jésuites augmenta lorsqu'au moment de leur expulsion du Mexique, les deux lettres écrites par Palafox furent exhumées et utilisées contre eux dans certains milieux favorables à cette mesure.

Les tentatives successives et semées d'embûches qui conduisirent à la béatification de Juan de Palafox

Nous avons vu avec les premiers exemples de canonisation que nous avons analysés que les délais pour obtenir la béatification ou la canonisation pouvaient être extrêmement rapides au Moyen Âge. Mais le chemin qui conduit à la canonisation, au cours des siècles, est souvent devenu fort long et sinueux. La béatification que nous allons présenter maintenant, celle de Juan de Palafox et Mendoza, ne sera obtenue qu'après de longues démarches qui s'étendent tout au long de trois siècles.

Après cinq années d'intense activité pastorale à la tête de son diocèse d'Osma, à sa mort, il laissa parmi ses fidèles une réputation de saint. Cela justifia que presque aussitôt, le nouvel évêque et son chapitre décidèrent de recueillir le maximum d'informations sur sa vie et sur ses vertus, ce qui permettrait un jour prochain, espérait-on, de lancer le processus de béatification. Effectivement, dès 1666, le diocèse d'Osma en prit l'initiative et la confirma auprès de la Congrégation des rites en 1690.

La deuxième initiative eut lieu en 1694, lorsque l'évêque d'Osma transmit à Rome cent quatre-vingt-cinq témoignages concernant la renommée de sainteté

de son prédécesseur et les miracles qui lui sont attribués.

Parallèlement le diocèse de Puebla prit, de son côté l'initiative de commencer les démarches en vue de l'introduction de la cause à Rome et ce dès 1688. Ces démarches aboutirent effectivement dès 1694, à une sorte d'accusé de réception...

Toutes les lettres transmises à Rome, tant par le postulateur d'Osma que par celui de Puebla, témoignaient de la renommée de sainteté dont jouissait le serviteur de Dieu. Elles provenaient d'évêques et d'autres autorités religieuses ou civiles. Toutes affirmaient que l'évêque Palafox avait pratiqué tout au long de sa vie et à un degré héroïque de nombreuses vertus, telles que l'esprit de foi, la vie de prière, le zèle pastoral, l'amour des pauvres, la prudence, la patience et le désintéressement.

Mais en même temps, quelques-uns qui avaient souffert de ses décisions concernant l'application de la discipline ecclésiastique envoyèrent à Madrid et à Rome des libelles qui l'accusaient d'autoritarisme et lui prêtaient des intentions secondes. Le ressentiment arriva même au point que, en 1698, le Père Tisso González, général de la Compagnie de Jésus, crut opportun d'intervenir auprès du pape pour suspendre l'introduction de la cause. Il y parvint en 1699, en présentant comme obstacle principal la lettre écrite par Palafox à Innocent X le 8 février 1649, dans laquelle il informait le pape de la conduite peu correcte de quelques jésuites, pure calomnie selon lui. Autre circonstance peu favorable à la poursuite du procès : en 1700, meurt le pape Innocent XII et en 1701, l'évêque de Séville, Jaime de Palafox y Cardona qui avaient été des soutiens de la cause de Palafox. Ainsi pendant un quart de siècle on n'entendit plus parler de l'affaire. Mais en 1728, le pape Benoît XIII, assisté par un nouveau promoteur de la foi, signa le décret d'introduction de la cause auprès de la Congrégation des Rites.

Mais quelques trente ans plus tard, la Compagnie de Jésus tenta à nouveau de bloquer le procès, présentant une fois encore, la lettre de Palafox à Innocent X comme un obstacle à l'approbation de ses écrits. Mais une circonstance favorable fit que, maintenant, la décision papale serait autre. En effet, le souverain pontife était Benoît XIV, celui-là même qui trente ans auparavant avait été le promoteur de la foi auprès du précédent pape. Il était donc tout acquis à la cause de Palafox et effectivement, intervint personnellement en sa faveur. Ainsi furent approuvés tous ses écrits, y compris sa fameuse lettre. Il semblait donc que l'on se dirigeait vers la phase finale du procès. Intervint donc la discussion sur les vertus du candidat à la béatification, et ce auprès des congrégations habituelles : *l'antépréparatoire* (1771),

la *préparatoire* (1775) et la *générale* (1777).

Mais au moment de conclure ses travaux, le 28 janvier 1777, la Congrégation vota. Palafox obtint vingt-six voix favorables et quinze contraires. Au vu de ces résultats, le pape Pie VI décida d'ajourner la promulgation du décret déclarant les vertus héroïques de Palafox. A partir de là, nombreux furent ceux qui considèrent que la cause était définitivement abandonnée, toutefois les promoteurs, eux, ne perdirent pas espoir et continuèrent à travailler, dans l'attente de meilleurs moments.

Une dizaine d'années plus tard, en 1786, sous le Pontificat de Pie VI, les choses parurent une nouvelle fois s'arranger ; en effet, le pape, sur les instances multiples venues d'Espagne, prit la décision de réunir une nouvelle Congrégation Générale. Les demandes provenaient du roi d'Espagne, d'archevêques, d'évêques, d'Églises locales, de chapitres, de villes qui avaient voix aux Cortès, tant des possessions d'Outre-Mer que d'Espagne, et des plus grandes Universités du royaume. Mais l'activité de la Congrégation des Rites fut interrompue par les circonstances politiques qui marquèrent la fin du siècle, dont la Révolution Française, l'exil du pape et l'unification italienne.

Au milieu du XIX^{ème} siècle, il y eut une nouvelle tentative pour réunir la Congrégation et reprendre ainsi le cours du procès. Ce fut le pape Pie IX qui prit en 1852 cette initiative. Mais, une fois encore la Congrégation ne parvint pas à se réunir à la suite de nouvelles circonstances défavorables.

Finalement, un siècle et demi plus tard, en 1998, fut une fois encore présentée à la Congrégation de la Cause des Saints la *Positio* élaborée au XVIII^{ème} siècle, mais le rapporteur général estima qu'il était nécessaire d'apporter de nouveaux éclaircissements, en conséquence les membres de la Congrégation jugèrent bon d'ajourner l'examen de la *Positio*.

Les années qui vont de 1998 à 2003 furent donc occupées à préparer et à présenter d'abord une information complémentaire (18 juin 2000), puis une réponse aux votes négatifs de 1777 (1er octobre 2001). A partir de là, un nouvel élan est donné à la cause de béatification qui semble bien se diriger maintenant vers sa conclusion. Mais il restait encore quelques obstacles à franchir.

Le 26 avril 2002, Rome demanda à l'évêque d'Osmo l'instruction d'un procès diocésain *super continuatione fama sanctitatis et signorum*. Il s'agissait de la part de la Congrégation romaine d'obtenir la garantie que la réputation de sainteté du serviteur de Dieu ne s'était jamais interrompue malgré les obstacles que la cause

dut surmonter. Le document fut soigneusement préparé à Osma et finalement remis à Rome le 6 juin 2003.

Désormais, rien ne s'opposait plus à la continuation du procès, et la voie était ainsi ouverte pour franchir les dernières étapes. Le 7 janvier 2004 fut approuvée la *Positio* présentée en 1998 par la Congrégation pour la cause des saints.

Le 4 avril 2008, se tint le *Congressus peculiaris super virtutibus* (Congrès sur les Vertus) qui émit un résultat positif. Le 2 décembre 2008, enfin, la Congrégation des cardinaux et des évêques promulgua le *Décret des Vertus*.

Le 26 février 2009, la commission médicale spécialisée, après examen du dossier reconnu *l'inexplicabilité* de la guérison survenue le 29 novembre 1766 du prêtre espagnol Lucas Fernando de Pineda, atteint de tuberculose et qui était dans un état critique. On lui apporta une relique de Palafox et avant de s'endormir, celui-ci lui adressa une prière fervente. A son réveil, tout mal avait disparu. Le 27 juin 2009, à son tour, le *Congrès Particulier des Consultants Théologiens* émit un avis favorable et la Congrégation des cardinaux et évêques se prononça par un vote unanime en faveur du miracle, le 8 février 2010. L'affaire était maintenant entre les mains du pape. Le samedi 27 mars, Benoît XVI approuve la promulgation du décret sur le miracle ainsi que la béatification de l'évêque Palafox et cela après un très long procès de 344 ans, un des plus longs de l'histoire des canonisations.

Le 3 juin 2010, la Curie annonce la date de la prochaine béatification de Juan de Palafox et Mendoza. Elle est fixée au 1er mai 2011. Mais décidément rien n'aura été épargné au futur bienheureux. Le 14 janvier 2011, le Vatican annonce le report de la date de la cérémonie : elle aura lieu le 5 juin car, entre-temps, il a été décidé que le 1er mai aurait lieu à Rome la béatification de Jean-Paul II. La cérémonie de béatification eut lieu à Burgo de Osma, en présence de nombreux évêques et d'une foule énorme. Elle fut présidée par le légat du Pape, préfet de la Congrégation vaticane pour la cause des saints, le cardinal Angelo Amato qui lut la Lettre Apostolique dans laquelle le pape Benoît XVI déclarait bienheureux le plus illustre des évêques du diocèse.

Le texte de cette lettre est intéressant, car il souligne les mérites pour lesquels Juan de Palafox fut déclaré bienheureux :

Nous, prenant en compte le désir de notre frère Gerardo Melgar Viciosa, évêque d'Osma-Soria, ainsi que de bien d'autres frères dans l'épiscopat et de nombreux fidèles, après avoir consulté la Congrégation pour les Causes des Saints, sous le couvert de notre Autorité Apostolique, accordons la faculté que le Vénérable Serviteur

de Dieu, Juan de Palafox y Mendoza, évêque, héraut infatigable de l'Évangile , puisse être nommé désormais sous le nom de Bienheureux et que sa fête puisse être célébrée chaque année le 6 octobre dans les lieux et selon les usages établis par le droit.

Au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit. Amen.

Donné à Rome, en la proximité de saint Pierre, le 26 mai de l'année du Seigneur 2011, la septième de notre Pontificat.

Benedictus, PP. XVI

PREMIÈRE PARTIE

LA SAINTETÉ AU FIL DES SIÈCLES

LE PREMIER MILLENAIRE

CHAPITRE III

LES MARTYRS DES PREMIERES SIÈCLES



El Greco, *Le martyre de saint Maurice*, 1580-1582, fresque, musée de l'Escorial, Madrid

I. Présentation générale : les sources

Au cours des premiers siècles du christianisme, jusqu'en 313, date de l'édit de Constantin qui accorde le droit de cité aux chrétiens, les persécutions furent nombreuses contre l'Église. Elles furent violentes dans tout l'empire romain pendant 250 ans, depuis l'Hispania jusqu'à l'Asie, en passant par la Gaule, l'Italie et l'Afrique du Nord. Selon les estimations des historiens, elles pourraient avoir fait quelques 50 000 martyrs. On considère qu'il y eut dix vagues de persécution dans la primitive Église¹, à savoir :

La persécution de Néron (54-68) à laquelle se rattachent les martyres de Pierre et de Paul de Tarse (67).

La persécution de Domitien (81-96), au cours de laquelle souffrirent le martyr le pape saint Anaclet et l'apôtre saint André en Achaïe.

La persécution de Trajan (98-117), marquée par le martyr du pape saint Clément, de saint Simon, évêque de Jérusalem, et de saint Ignace, évêque d'Antioche.

La persécution de Marc-Aurèle (161-180), au cours de laquelle périrent les martyrs de Lyon, et à Rome sainte Cécile.

La persécution de Septime Sévère (193-211), qui fit des victimes tant à Rome qu'en Gaule et en Afrique du Nord. Parmi elles, le pape saint Victor à Rome, saint Irénée, évêque de Lyon et les saintes Félicité et Perpétue à Carthage.

La persécution de Dèce (249-251) : en 249, Dèce ordonne à tous des sujets de l'empire un sacrifice solennel aux dieux. Le pape Fabien (236-250) est martyrisé.

La persécution de Valérien (253-260), martyr de Laurent à Rome et de Cyprien de Carthage.

La persécution d'Aurélien (250-275).

La persécution de Dioclétien (284-305), la plus sanglante.

En Sicile, sainte Agathe, jeune vierge de Catane, subit les pires tortures.

¹ Pour une vue générale, voir Pierre Maraval, *Les persécutions durant les quatre premiers siècles du christianisme*, Paris, Desclée, 1992 (Collection Bibliothèque d'Histoire du Christianisme).

Le culte des martyrs est profondément enraciné dans la mentalité chrétienne, puisqu'il tire ses premières références de l'Ancien et du Nouveau Testament. Plusieurs prophètes (le dernier d'entre eux est saint Jean-Baptiste) furent immolés et vénérés avant la venue du Christ. Les Actes des Apôtres, pour leur part, aux chapitres VI à VIII, nous rapportent la comparution de saint Etienne devant le Sanhédrin et sa lapidation par la populace, ce qui fit de lui le premier martyr de l'Église : «Ils le jetèrent hors de la ville et le lapidèrent, et les témoins mirent ses vêtements aux pieds d'un jeune homme appelé Saül. Mais lui, priait et disait : «Seigneur Jésus, reçois mon esprit», et, s'étant mis à genoux, il s'écria à haute voix : «Seigneur, ne leur impute pas ce péché». Et après avoir dit cela, il s'endormit ². Et alors, des disciples recueillirent son corps, et avec beaucoup de dévotion, allèrent l'enterrer, et l'on dit que ces hommes pieux se répandirent en pleurs.

Chagrin, dévotion, vénération, telles seront les réactions des communautés chrétiennes, lorsqu'un ou plusieurs des leurs seront ainsi victimes des violences de la persécution. Dans chacun de ces cas, on évoque le sacrifice du Christ, qui reste l'archétype de la passion et du sang versé rédempteur. La passion du Christ est le point de référence de l'émulation de ces hommes et de ces femmes pour suivre ce modèle fondamental. Dans les récits, apparaîtront à l'évidence des séquences qui sont des calques de l'évangile : c'est ainsi que les interrogatoires ont la forme de procès: et que l'on y trouve le paradigme du souverain bien face au mal, du juste face au tyran, du pardon aux bourreaux et de la remise de l'esprit entre les mains de Dieu, en pleine confiance d'être accueilli au paradis.

Très tôt, on célèbre dans les communautés chrétiennes la mémoire des martyrs, qui, en offrant leur vie, participaient de façon héroïque au mystère pascal. On cite habituellement, comme, témoignage de ce culte précoce, une lettre que la communauté de Smyrne, en Asie Mineure écrivit, en 156, aux autres communautés chrétiennes de la région pour les informer de la mort de leur saint évêque Polycarpe (69 - 155). Il fut le disciple de l'apôtre Jean qui l'envoya en mission évangélisatrice en Asie Mineure. Nous lisons dans cette missive les lignes qui suivent : «Nous pûmes recueillir quelques jours plus tard les ossements du martyr³ plus précieux pour nous que pierres de valeur ou bijoux d'or. Nous les

² Actes des Apôtres, 7, 58-60.

³ Saint Polycarpe avait été brûlé vif sur un bûcher. On ne nous parle pas ici de son corps qui fut consumé par les flammes, mais de quelques ossements que le feu épargna.

conservâmes en un lieu qui convenait. Là, nous nous réunissons selon qu'il nous est possible dans la joie et dans l'allégresse et c'est là que nous célébrerons l'anniversaire de naissance du martyr de Polycarpe et que nous ferons mémoire de tous ceux qui ont terminé leur combat et que nous prierons pour tous ceux qui ont encore à combattre».⁴

Ce texte nous apporte ainsi de précieuses informations sur l'évolution du culte rendu aux saints martyrs dès le début des persécutions. Si les *Actes des Apôtres* insistaient sur l'extrême douleur éprouvée par les premiers chrétiens au moment de la lapidation de Saint Etienne, maintenant la communauté célèbre dans la joie et l'allégresse le martyr de l'un des leurs. Le jour de leur supplice est vu comme une nouvelle naissance, plus importante que la première, puisqu'il s'agit de la participation à une nouvelle vie en Christ, la vie éternelle. L'exemple de ce saint martyr et de tous les autres est donc rappelé pour fortifier dans la foi ceux qui continuent à mener le combat et c'est dans ces exemples qu'ils puisent leur force pour le moment où, à leur tour, ils auront à affronter leurs bourreaux. Le martyr est vu alors comme le maillon d'une chaîne sans fin qui est l'axe de la sainteté sur la terre : saint Jean apôtre et évangéliste, exilé, eut pour disciple Polycarpe, martyrisé en 155, lequel à son tour envoya en Gaule saint Irénée, qui devint évêque de Lyon et fut martyrisé, et saint Irénée aura à son tour des disciples qui seront martyrisés. Et à chaque fois, donc, comme l'écrivit Tertullien, «le sang des martyrs est une semence de chrétiens» qui joue un rôle apologétique, celui de fortifier l'Église.

Pour connaître les noms et la vie de ces martyrs, nous avons des sources diverses.⁵ Ce sont d'abord des livres liturgiques et tout spécialement des calendriers et des martyrologes. C'est la volonté de garder présent dans la mémoire le souvenir de ces martyrs pour pouvoir les célébrer le jour de leur *dies natalis* qui fit établir ces calendriers et ces martyrologes.

Les calendriers chrétiens apparurent dès le IV^{ème} siècle. Ils eurent d'abord un caractère local. Un des plus anciens est le fameux *Depositio martyrum*, pour l'Église de Rome (354). Est également connu le *Calendrier de Carthage* qui incor-

⁴ Lettre citée par Eusobio de Casarca en su *Historia Eclesiástica*, 4, 15. Voir Isabel Velázquez, *La literatura hagiográfica...*, op. cit., pages 59-60.

⁵ Ces diverses sources ont été analysées et présentées par Isabel Velázquez dans le livre cité dans la note précédente, pages 59-121. Nous utilisons ici les informations que cette remarquable étude nous apporte.

pore non seulement les martyrs du nord de l'Afrique, mais aussi ceux d'Hispania; on y trouve mention d'Eulalie, de Messidor et de Vincent de Saragosse. Pour la Gaule, nous avons le *calendrier de Tours* qui est inclus dans la *Historia Francorum* de Grégoire de Tours, dans lequel il est fait mention de saint Martin de Tours et d'autres saints de la Gaule, tel Hilaire de Poitiers. Certains de ces calendriers sont gravés sur marbre, comme le *Calendrier de Naples* (ca. 840-850) ou pour l'Hispania le *Calendrier de Carmona* qui est une inscription sur une colonne cylindrique.

Les martyrologues, quant à eux, sont des listes de saints établis par mois et jours de l'année, en fonction des anniversaires des martyres. Il existe des martyrologues locaux et d'autres plus généraux. Avec le temps, les martyrologues s'ouvrirent aux commémorations d'autres saints non martyrisés.

Ils se distinguent des calendriers par la quantité d'informations qu'ils fournissent : on y trouve un résumé de la vie du saint, une présentation des tortures subies et le nom des persécuteurs. Parfois même, ils donnent d'autres renseignements, tels que la date de la translation des reliques ou des détails légendaires.

Le premier des martyrologues est attribué à Bède le Vénérable ; il date du VIII^e siècle et aura de nombreux continuateurs, ainsi à Lyon au IX^{ème} siècle et à la même époque à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés où le moine Usuardo incorpora bien d'autres notices sur les martyrs. Ainsi se multiplièrent les ouvrages de ce type dont les différentes éditions allaient s'enrichissant de nouvelles informations. On arriva ainsi à la grande publication du Martyrologe romain de 1584.

Mais, avec les *Acta martyrum* et les *Passiones*, nous franchissons un pas de plus dans la documentation des martyrs. En effet, il s'agit là des premières manifestations de la littérature hagiographique⁶. Les *Acta martyrum* reproduisent en partie les procès judiciaires intentés à ces chrétiens qui furent condamnés à mort. On y trouve aussi le récit de leurs tortures et de leur exécution. Ces textes reproduisent en outre les dialogues des juges avec les chrétiens emprisonnés. Les actes notariés servent donc de base aux textes hagiographiques un peu plus élaborés. Ils ne sont pas très nombreux car les autorités romaines les auraient détruits en grand nombre pour éviter leur diffusion, en particulier au cours de la dernière des grandes persécutions entre les années 302 et 304.

Quant aux *Passiones*, il faut distinguer d'abord celles qui furent écrites à l'époque des persécutions. Elles ont pour objectif de maintenir vivace le souvenir

⁶ Voir Isabel Velázquez, *op. cit.*, pages 71-79.

de ces héros du christianisme, de proclamer leur gloire et de servir d'exemples aux autres chrétiens, toujours sous la menace du pouvoir. Ce sont les plus fiables.

Dans la deuxième catégorie de ces *Passions*, entrent toutes celles qui furent écrites postérieurement, alors que la communauté chrétienne ne connaît plus le risque de la persécution. L'objectif de ces œuvres est de réactiver la foi de ceux qui risquent de s'endormir au milieu de cette nouvelle sécurité. Ces œuvres, du fait même de leur objectif se caractérisent par la prolifération de détails précis sur les tortures et la mort du martyr et progressivement apparaissent des personnages stéréotypés et toute une série de topiques. De même sont introduits des éléments légendaires dont l'importance s'accroît avec le temps.

II. Les vagues de martyrs au cours des siècles

Les débuts du christianisme furent sanglants. Tous les apôtres moururent martyrs (sauf Jean). Le Christ, peu avant son ascension au ciel, leur laissa ce message : «Allez de par le monde entier et proclamez l'évangile à toute la création». Les *Actes des apôtres* sont muets sur la destination des différents apôtres. Ce sont les traditions des églises locales qui nous apportent des informations sur l'action évangélisatrice des uns et des autres (sauf pour Pierre, ce sont les lettres de Paul qui nous renseignent). Finalement, au VI^{ème} siècle, apparut en Gaule une œuvre anonyme intitulée «*Breviarium Apostolorum*» (Le Bréviaire des Apôtres) qui prétendait apporter des informations sur la mission de chacun d'eux. Selon ce texte, donc, Pierre prêcha à Rome, André à Acaya (région de l'ancien Péloponèse), Thomas en Inde, saint Jacques le Majeur en Espagne, Jean en Asie, Mathieu en Macédoine, Philippe en Gaule, Barthélémy à Sicaonia (région d'Asie Mineure), Simon le Zélote en Égypte, Mathias en Judée et Jacques le Mineur à Jérusalem. La plupart furent martyrisés sur le lieu de leur mission avec quelques exceptions comme celle de Jacques le Majeur qui, après sa prédication en Espagne serait revenu à Jérusalem. C'est là, comme le confirment les *Actes des Apôtres*, qu'il fut exécuté entre les années 42 et 44 sur ordre d'Hérode Agrippa, roi de Jérusalem : «En ce temps-là, le roi Hérode envoya un détachement pour punir quelques membres de l'Église. C'est par l'épée qu'il fit mourir Jacques, le frère de Jean»⁷.

⁷ *Actes des Apôtres* 12, 1-2.

C'est également à Jérusalem que Jacques le Mineur, premier évêque de la ville souffrit le martyre. Il fut précipité du haut d'une tour.

A Rome furent martyrisés Pierre, le premier chef de l'Église, et Paul «l'apôtre des Gentils». De saint Pierre à Gélase Ier (†496), tous les papes souffriront le martyre soit une chaîne ininterrompue de quarante-neuf papes. Et après cette date, quelques-uns encore subirent le même sort. C'est Martin I^{er} qui en 656 ferme définitivement le cycle des papes martyrisés.

LES CATACOMBES ROMAINES

Les catacombes romaines sont le témoignage le plus ancien qu'il nous reste sur ces chrétiens qui souffrirent en grand nombre le martyre au cours des persécutions ordonnées par les empereurs. Il s'agit de galeries souterraines situées aux environs de Rome: elles représentent donc la ville des morts des premiers temps du christianisme. Ces premiers cimetières chrétiens de Rome qui furent utilisés à partir du III^{ème} siècle reçurent donc les sépultures des martyrs, et au cours du IV^{ème} siècle s'y développa leur culte, en outre de nombreux Romains prétendirent se faire enterrer autour de ces tombes vénérées.

Le pape espagnol saint Damase (366-384) pendant tout son pontificat s'efforça de valoriser le culte de ces martyrs: c'est alors que furent identifiées les tombes avec précision et que furent rédigés des textes soit informatifs, soit poétiques que l'on gravait sur les sépultures. Ce furent là les premiers textes hagiographiques. Les principales catacombes sont celles de saint Calixte, de Domitila, de Priscille et celle de sainte Agnès.

La catacombe de saint Calixte est la plus ancienne. Elle doit son nom au pape du même nom (de 217 à 222) et la fit aménager. Elle contient les restes de neuf papes dont le pontificat s'étend entre 230 et 283 (parmi eux Sixte II – 257-258). Sur la tombe du diacre Sénèse, on peut voir une inscription qui, pour la première fois mentionne l'évêque de Rome, en lui donnant le titre de pape.

Dans la catacombe de Domitila, on trouve des victimes de la persécution de Dioclétien qui s'en prit aux militaires chrétiens, tels que les soldats Nereo et Aquilée. On y voit les sépultures de saints martyrs, tels que Domitila, apparentée avec la famille impériale et divers membres de son entourage.

Dans la catacombe de Priscilla on trouve les restes de divers papes martyrs, tels que Marcelin (296-304) victime de Dioclétien et Marcel (308-309), victime

de Majencio.

L'impulsion de l'évangélisation partit très tôt vers le monde civilisé connu à l'époque. En plus de l'évangélisation par les apôtres eux-mêmes en différentes contrées, selon la tradition, Pierre et Paul, les deux piliers de l'Église romaine envoyèrent en différents endroits des groupes de disciples, véritables missionnaires.

Selon deux textes du IX^{ème} siècle, le *Martyrologe* de Florus de Lyon, écrit vers 840, et le *Martyrologe* d'Adam de Vienne qui eut trois versions successives entre 850 et 870, sept évêques furent ordonnés à Rome et envoyés dans le sud de L'Espagne, l'ancienne Bétique, l'actuelle Andalousie.

Les sept évêques ayant à leur tête Torcuato eurent leur première résidence à Acci, l'actuelle Cadix. Après divers épisodes qui les virent s'affronter aux autorités païennes locales, ils se répartirent le territoire de l'ancienne Bétique pour annoncer l'Évangile, devenant les premiers évêques de leur ville: saint Torcuato à Cadix, saint Cecilius à Ebria, saint Therifan à Baja, etc...

L'un d'eux s'écarta du groupe et vint jusqu'à Abula, l'actuelle Avila, dont il fut le premier évêque et en deviendra le saint patron sous le nom de saint Segond qui est présenté comme ayant été le disciple de saint Jacques, le Majeur.

Tous ces saints évêques moururent martyrs. Leur mort scellera le passage en ces lieux du paganisme au christianisme et, dans ce contexte, apparaît comme un motif-clef dans l'historiographie de ces villes, devenant un des mythes fondateurs du lieu.

Un autre groupe d'évêques, dans le même temps sera envoyé par Rome en Gaule où ils devront prendre en charge son évangélisation.

LES MARTYRS DE LYON

Il s'agit d'un groupe de chrétiens envoyés en Gaule par Polycarpe, évêque de Smyrne, avec mission d'y implanter le christianisme. Le groupe est dirigé par l'évêque Pothin et s'installe à Lugdunum (Lyon), capitale de province de la Gaule Lyonnaise. En 175, les chrétiens refusent de participer aux cérémonies de soutien à l'empire demandées par Aurèle, ce qui entraîne une rapide dégradation de leur situation. Ils sont dénoncés aux autorités et accusés de divers crimes dont l'inceste, le cannibalisme et l'impiété. Quarante-sept personnes appartenant aux deux Églises de Vienne et de Lyon furent martyrisées en 177 : vingt-deux furent décapitées. Ce mode d'exécution correspondait à leur qualité de citoyen romain.

Dans ce groupe il y avait onze femmes. Un autre groupe de six personnes fut mis à mort dans l'arène où ils durent affronter les fauves. Parmi eux, une femme, sainte Blandine, et Punique, un adolescent de quinze ans. Un dernier groupe mourut en prison des suites des violences subies sous la torture. Il s'agit de dix-neuf personnes dont dix femmes et parmi eux l'évêque Pothin, âgé de quatre-vingt-dix ans qui souffrit toute sorte de coups. Il agonisa deux jours dans sa prison avant de rendre l'âme.

Les martyrs de Lyon sont connus grâce à l'historien Eusèbe de Césarée qui cite dans son *Histoire ecclésiastique* une «lettre écrite par les Églises de Lyon et de Vienne adressée aux églises d'Asie et de Phrygie». Mais la persécution ne s'arrêtera pas là : à Lugdunum, les chrétiens continueront à être persécutés et leurs évêques martyrisés.

Un siècle plus tard, au milieu du troisième siècle, un groupe de sept évêques fut envoyé depuis Rome par le pape pour évangéliser la Gaule, alors que le pays connaissait de grandes persécutions⁸. A chacun d'eux fut assignée une région où ils créèrent un évêché. Tous seront martyrisés. Des cathédrales ou des abbayes leur seront plus tard dédiées pour recevoir leurs reliques. Et là, sur le lieu de leur martyre, on vint très tôt en pèlerinage. C'est ainsi qu'à Limoges, à l'abbaye bénédictine de Saint Martial, les pèlerins qui se dirigeaient vers Saint-Jacques-de-Compostelle faisaient une halte pour se recueillir sur la tombe du saint. Il en était de même à l'ancienne cathédrale d'Arles, Saint-Trophyme, et à l'Église Saint-Paul de Narbonne où reposaient les restes de Paul Serge, le premier évêque de la ville. Mais les deux plus beaux édifices sont à Paris, l'abbaye de Saint-Denis, un chef d'œuvre de l'art roman, et à Toulouse, l'Église de Saint-Sernin, où l'on vénérât les restes de l'évêque saint Saturnin. Là, on offrait en outre, à la dévotion des fidèles et des pèlerins de nombreuses autres reliques.

De l'autre côté des Pyrénées, on construisit également de belles «églises-reliquaires», entre autres à Alcalá de Henares, l'Église de saint Just et saint Pasteur, construite sur le tombeau des jeunes enfants martyrisés en 304, au cours de «la grande persécution de Dioclétien» qui fut la plus sanglante de toutes.

Les enfants Just et Pasteur, âgés respectivement de sept et neuf ans, vivaient dans l'ancienne Complutum romaine, lorsque le préfet local de Dioclétien,

8 Tous les historiens ne sont pas d'accord sur la date d'envoi de ces missionnaires en Gaule, certains allant jusqu'à affirmer que ce fut saint Pierre qui envoya ces évêques en mission. Nous suivons ici la tradition la plus généralement admise qui trouve sa source chez Grégoire Le Grand.

Dacien, décréta la persécution. Les textes commentent qu'un jour, en revenant de l'école, ils en prennent connaissance. Aussitôt ils se dirigent au palais de Dacien et lui demandent de retirer de décret. Les enfants se déclarent chrétiens et malgré les menaces, se maintinrent fermes en leur foi. En un premier temps ils furent fouettés et ensuite décapités. Quelques quatre-vingt ans après leur mort, fut établi dans l'Église espagnole un culte officiel en l'honneur de ces héroïques enfants. Leur culte se propagea rapidement, d'abord dans toute l'Espagne puis en Europe et spécialement dans le sud de la France (Narbonne). Deux éléments principaux favorisèrent cette diffusion : la distribution des reliques et leur renommée de saints thaumaturges. Très tôt on leur attribua de nombreux miracles.

Au moment de la même persécution, trois frères et sœurs qui souffrirent le martyr en 306, reposent à Avila dans une magnifique église romane édifiée en leur honneur. La basilique saint Vincent conserve encore aujourd'hui les corps de Vincent et de ses sœurs, Sabine et Cristeta.

Dans bien d'autres points de la péninsule, la persécution provoquée par les empereurs romains, depuis Gallien à Dioclétien, c'est à dire du III^e siècle au milieu du IV^e siècle, fit de nombreux martyrs : à Tarragone, saint Fructueux, évêque du lieu, est brûlé avec ses deux diacres, Augure et Euloge, en 259. A Séville, les saintes Juste et Rufine subirent le même sort en 287. A Saragosse, ce fut un groupe de dix-huit personnes qui fut martyrisé en 304, sous le proconsulat de Dacien, représentant local de l'empereur Dioclétien. Parmi eux se trouvent Martial, Urbain et Félix. Leur martyre nous est connu grâce à Prudence, auteur du *Livre des couronnes* qui y décrit les tortures que durent subir ces martyrs ainsi que ceux de Calahorra. En Estrémadure, à Mérida, c'est la jeune Eulalie qui fit preuve d'un grand courage pour affronter son supplice.

Tous ces martyrs furent vénérés comme les saints protecteurs de leur ville et pour certains d'entre eux proclamés comme les saints patrons du lieu. C'est le cas des saintes Juste et Rufine qui furent bientôt proclamées patronnes de Séville. On verra même au XVII^{ème} siècle ces saints patrons et patronnes présentés comme des concurrents des saints romains et seront mis en avant pour appuyer les revendications identitaires locales. Précisément, le cas des saintes patronnes sévillanes a récemment fait l'objet d'une étude allant dans ce sens⁹.

⁹ Cécile Vincent-Cassy, «La propagande des villes espagnoles au XVII^e siècle. Le cas de sainte Juste et de sainte Rufine, patronnes de Séville», *Mélanges de la Casa de Velázquez*, 33-2, 2003, PP. 97-130.

Sur le martyre de saint Cyprien nous sommes bien informés par une série de documents. Il nous reste ainsi les actes de deux interrogatoires auxquels fut soumis l'évêque. Le premier, le 30 août 257 par le proconsul de Carthage, Aspasius Paterno, à la suite duquel il fut condamné à l'exil à Curubis, (Korba) en Tunisie. Après son emprisonnement, il fut interrogé une seconde fois, le 14 septembre 258 et condamné à mort sur l'ordre du proconsul Galieno Maximo. De même est conservé le récit de son martyre et de son enterrement. A sa mort, le diacre Poncio écrivit, en se basant sur ces documents, une *Vita* de l'évêque¹⁰.

Ces brèves années d'épiscopat de Cyprien furent quelques peu agitées : ce fut d'abord un temps de vie clandestine, puisqu'il dut se cacher pendant les persécutions de Dèce, ce qu'on lui reprochera d'ailleurs.

Revenu à Carthage, bien des problèmes l'attendaient, celui des *lapsi*, ces renégats qu'il fallait bien réconcilier, celui des schismes, en particulier celui de Novatien qui prétend créer une église dissidente, et accuse de laxistes les positions officielles de l'Église de Rome, et enfin le problème posé au sujet de la validité des sacrements, spécialement le baptême, conférés par les hérétiques. Cyprien s'efforce de garder le contact avec l'évêque de Rome pour suivre une ligne orthodoxe, mais cela n'est pas toujours facile puisqu'il est un temps en démêlé avec le pape Etienne au sujet de la réhabilitation de deux évêques apostats, réhabilités – imprudemment selon Cyprien – par Rome.

Mais la nouvelle persécution de l'empereur, montra bien que l'évêque était fondamentalement bien ancré dans sa foi et c'est pour en témoigner qu'il affronta le martyre et sa sainteté fut tout aussitôt reconnue par l'Église. Sa mort exemplaire fit de lui une des figures les plus vénérées de l'Afrique du Nord, dès le jour de sa mort. En 483, quatre mille neuf cent soixante-six martyrs et confesseurs de la foi qui furent déportés dans des régions désertiques de l'Afrique, au cours de la persécution vandale, reçurent le martyre. Parmi eux, les évêques Cyprien et Félix. Les persécuteurs étaient des ariens et face à eux, les martyrs confessèrent leur foi en Jésus Christ et proclamèrent la Sainte Trinité en un seul Dieu.

10 Nous tenons ces renseignements d' Isabel Velázquez, *La literatura hagiográfica...*, op. cit., page 76

III. Caractérisation de la figure du saint martyr

LA FIGURE CENTRALE DE LA PRIMITIVE ÉGLISE

Les martyrs constituent les figures centrales de la primitive Église. Ils en sont le fondement, car ils représentent le témoignage suprême de la foi. En devenant des témoins, ils assurent la diffusion de leur enseignement.

Ils sont vus comme des héros d'une catégorie supérieure qui, par leur force d'âme et leur résistance physique surhumaine, remportent la victoire sur les ténèbres du paganisme. Leur obstination à ne pas sacrifier aux dieux païens et leur impassibilité face aux tortures et aux souffrances les plus cruelles qu'on leur impose sont leurs deux notes les plus remarquables.

Il s'agit là d'un combat contre les puissances du mal. Ils sont les soldats du Christ qui mènent un combat spirituel. Plus tard, cet affrontement avec le mal sera assuré et perpétué par une autre sainte milice dont les membres lutteront à leur tour contre les païens, les hérétiques et ceux qui se détournent de Dieu.

Cette vigueur spirituelle qui anime ces soldats du Christ apparaît dans tous les textes qui relatent les interrogatoires et les récits de la mort de ces valeureux combattants. Nous en avons un bel exemple dans la lettre des «Églises de Lyon et de Vienne adressée aux Églises d'Asie et de Phrygie» qui est reproduite dans le V^e livre de l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe de Césarée (vers 260). La lettre évoque la persécution des chrétiens qui sont chassés des maisons, des bains, des places publiques, «et à qui on interdit de paraître en quelque lieu que ce fût». Ensuite, sont mentionnés les «sévices innombrables que leur infligeait la foule entière. Les martyrs les supportèrent généreusement : ils furent insultés, frappés, traînés à terre, pillés, lapidés, emprisonnés ensemble. On leur fit subir tout ce qu'une multitude déchaînée a coutume de perpétrer contre des adversaires et des ennemis». Ensuite, toute la colère de la foule se concentra sur Sanctus, le diacre de Vienne, sur Maturus «tout nouvellement baptisé mais généreux athlète» et enfin sur la fragile esclave Blandine. Maturus, Sanctus et Blandine sont exposés aux fauves dans l'amphithéâtre sous les cris de la populace et furent égorgés.

Quant à l'évêque Pothin, âgé de plus de quatre-vingt ans, il est torturé, durement malmené, reçoit toutes sortes de coups et meurt en prison. «Les corps des martyrs furent ainsi exposés et laissés en plein air pendant dix jours ensuite ils furent brûlés et réduits en cendres par les pervers qui les jetèrent dans le fleuve du Rhône.»

Ainsi nous avons face à face le monde des païens, constitué par l'empereur, les rhéteurs, les bourreaux, la populace et enfin les martyrs qui affirment leur qualité de chrétiens, courageux, solidaires dans les épreuves. D'un côté, des êtres sinistres et impassibles et de l'autre des héros courageux habités par l'espérance d'une vie future qui, dans cette perspective, sont capables de transmettre et de réinterpréter toutes les funestes circonstances qui les entourent : les instruments de tortures sont vus comme de précieux bijoux et le bruit qu'ils produisent est pour leurs oreilles une musique agréable, l'odeur des chairs brûlées est perçue comme des effluves de baumes et d'ambre. Ces athlètes de Christ se savent dans l'antichambre de la Jérusalem céleste et se préparent à célébrer la disparition du paganisme et la victoire du Christ Vivant.

Conclusion : Le personnage du martyr et son importance

Dans le monde des saints, le martyr apparaît fortement caractérisé et la littérature hagiographique vient accentuer les traits qui lui sont propres et le distingue du *vir sanctus* qui apparaîtra après les persécutions et sera présenté dans les *Vitae*.

Même si les circonstances qui les entourent sont différentes, ils ont tous des traits communs. Le martyr est quelqu'un qui s'oppose. Il affronte le pouvoir civil et affirme l'excellence de sa religion et de son mode de vie face au pouvoir et au tyran et cette attitude est jugée séditeuse par l'empereur ou ses gouverneurs.

Les martyrs symbolisent donc le christianisme face au paganisme. Ils sont des citoyens célestes qui refusent de se plier aux exigences du pouvoir qui ne veut pas leur reconnaître cette qualité. Ce qui ne les empêche pas, bien sûr, de rendre à César ce qui appartient à César..., mais ils insistent surtout sur la deuxième partie de la phrase : et à Dieu, ce qui est à Dieu.

Ce qu'ils exigent, c'est la reconnaissance de leur qualité de chrétien, ce qu'ils ne cesseront de clamer au cours des interrogatoires auxquels ils seront soumis, dans la souffrance.

LA GRANDE DIVERSITÉ DE MARTYRS : ILS APPARTIENNENT À TOUTES LES CLASSES ET À TOUTES LES CONDITIONS DE LA SOCIÉTÉ

On peut distinguer différentes catégories qui permettent de les regrouper : il y a des évêques, des diacres, des soldats, des vierges appartenant à différentes couches

sociales, des hommes illustres et aussi des soldats et des esclaves. Voyons comment ces diverses catégories se sont illustrées dans les faits.

Des soldats ou groupes de soldats se rendirent fameux en renonçant au service dans les armées impériales pour devenir des soldats du Christ. Cela se produisit en particulier lors de la grande persécution, celle de Dioclétien. Tout commença par un édit de l'empereur qui écarta du service militaire les chrétiens qui refusaient de renier leur foi.

Parmi les soldats martyrisés, il convient de citer saint Maurice, commandant de la légion thébaine, normalement cantonnée en Égypte. Nous connaissons sa vie grâce à une œuvre rédigée par Théodore, évêque d'Againe, ville du Valais suisse au IV^{ème} siècle.

Cette légion thébaine fut envoyée en Occident sur l'ordre de l'empereur Dioclétien pour y combattre les insurrections au cours de l'année 286. Mais une nouvelle mission leur fut confiée, celle de traquer les chrétiens qui refusaient de sacrifier aux dieux païens. Les officiers refusèrent de suivre ces ordres, car la plupart étaient chrétiens. Devant ce refus, l'empereur n'hésita pas à décimer ce contingent composé de six mille soldats. Maurice et ses compagnons, parmi eux un porte-drapeau, Alexandre, et plusieurs officiers, tels qu'Exupère, Candide et bien d'autres furent exécutés. Ces événements eurent lieu en 289, au début du règne de Dioclétien.

Le Gréco dans une toile célèbre conservée au Musée de l'Escorial représente *El martirio de san Mauricio* (1580-1582). Ce tableau, inspiré d'une technique médiévale présente plusieurs scènes réparties en deux plans : le plan terrestre et le céleste. Sur terre, saint Maurice occupe l'espace principal, il est en conversation avec ses compagnons ; avec le doigt levé il leur indique la direction du ciel. En un second plan, le martyr proprement dit est représenté avec le saint déjà exécuté, étendu au sol. Dans le plan supérieur, les anges attendent les martyrs pour leur offrir la couronne du martyr. Un halo de lumière fait l'union entre les deux espaces, symbolisant la montée au ciel des âmes des suppliciés.

Les *Actes d'Acacio*, publiés au XII^{ème} siècle, nous content comment saint Acacio souffrit le martyre en Arménie, en compagnie de dix milles compagnons sur le mont Ararat à l'époque de l'empereur Dèce (249-251), considéré comme un exécration et cruel persécuteur de chrétiens. Ils avaient été envoyés à cet endroit en mission par l'empereur Adrien (217-238). Lorsqu'ils durent livrer le combat contre les rebelles, ils constatèrent que ceux-ci étaient dix fois plus nombreux

qu'eux. Mais un ange apparut à Acacio. Il venait lui promettre la victoire s'ils invoquaient le Dieu véritable, Jésus-Christ. C'est ce qui se produisit. Après la victoire, l'ange conduisit Acacio et ses neuf mille soldats sur le mont Ararat où pendant trente jours ils firent pénitence en s'alimentant de la manne (comme Moïse et les siens dans le désert) qui leur tombait du ciel.

L'empereur, informé de ces événements envoya six rois païens pour convaincre ces nouveaux chrétiens de renier leur foi. Ils furent donc persécutés, flagellés, lapidés, crucifiés ou empalés au milieu de prodiges qui se produisirent et qui provoquèrent la conversion de mille soldats parmi les troupes des rois païens : au total ce furent donc dix mille soldats qui furent martyrisés. Le peintre Albert Dürer, dans un tableau fort évocateur qu'il peignit en 1508 et qui est conservé dans un musée de Vienne a magnifiquement représenté la multiplicité des supplices que souffrirent ces soldats.

Il convient de conclure cette évocation des soldats qui souffrirent le martyre, en citant celui qui fut un des saints populaires au Moyen Âge et jusqu'à l'époque moderne. Sa représentation fut une des plus répandue dans l'iconographie chrétienne. Nous voulons parler de saint Sébastien.

Sébastien était un soldat originaire de la Gaule, probablement de Narbonne, et qui s'engagea en Italie. Il se convertit au christianisme et, dès lors, il se voua à venir en aide aux chrétiens emprisonnés. Pour ce motif, il fut condamné à mort. Attaché à une colonne, il fut criblé de flèches et laissé pour mort. Ainsi abandonné, il fut recueilli par une veuve qui le soigna. Une fois guéri, il se présenta à nouveau devant Dioclétien pour plaider la cause des chrétiens. Cette fois, l'empereur ordonna qu'il fut roué de coups jusqu'à ce que mort s'ensuive. Son cadavre fut alors jeté dans le grand égout de Rome où un chrétien, prévenu en songe par le saint, le récupéra et lui donna une sépulture plus digne dans les catacombes.

Une autre catégorie est celle des femmes fortes qui maintiennent leur virginité ou leur chasteté au milieu des épreuves et qui sont capables de tous les sacrifices. Elles peuvent même aller jusqu'à livrer leurs enfants sans la moindre hésitation. C'est le cas de sainte Félicité, à l'époque de Marc Aurèle en l'année 150 qui mourut martyrisée avec ses sept enfants.

Saintes Perpétue et Félicité, une jeune patricienne et son esclave, martyres à Carthage en 203 sous Septime Sévère, furent livrées aux bêtes du cirque, refusant de sacrifier aux dieux païens.

Dans cette catégorie on trouve aussi de jeunes enfants et adolescents qui

dans les épreuves auront un comportement exemplaire. Ces enfants montrent une assurance d'adultes. Non seulement ils sont incapables de pleurer ou de s'effrayer, mais encore tiennent tête aux adultes, en faisant preuve d'une responsabilité et d'une maturité impropres à leur âge. Ils sont nombreux dans ce cas et on les range dans la catégorie de *puer senex* (enfants-vieillards). À Alcalá ce sont saint Just et Pasteur, à Rome saint Tarcisus, jeune garçon qui meurt lapidé alors qu'il portait la communion à des prisonniers. Il sera enterré dans les catacombes de saint Calixte avec une épitaphe du pape saint Damase.

Certes, il arrive que ces personnes éprouvent et manifestent de la crainte à la vue des épreuves qui les attendent. Telle est la réaction de Sabine qui tente de trouver protection auprès de Pioscio, lorsqu'elle est sur le point d'être écrasée par les mouvements de la foule qui se bouscule pour assister au spectacle de leur martyr. Une telle attitude les humanise et les rend encore plus sympathiques non seulement aux amis chrétiens qui se sont mêlés à la foule et éprouvent des sentiments de commisération envers eux, mais encore et surtout à tous ceux qui seront les lecteurs de leur vie.

Mais, finalement, tous vaincront ces sentiments passagers et se laisseront envahir par leur foi profonde qui leur donnera la force face à leurs bourreaux païens. Ils adressent des prières à Dieu pour supporter en son nom tout ce qu'on va leur faire endurer. Et alors, Dieu leur fait la grâce de se comporter en véritables soldats du Christ : ainsi se dévoile la femme forte qui est capable de résister à tous les assauts et préserve ainsi sa virginité.

Les vierges sont les plus nombreuses. Il convient de citer ainsi celles que les auteurs réunissent sous le vocable de «*Quatuor Virgines Capitales*». Il s'agit de quatre vierges qui subirent le martyre à des endroits différents de la chrétienté au IV^{ème} siècle : sainte Marguerite d'Antioche, sainte Barbe, sainte Dorothee et sainte Catherine. Ces quatre saintes furent très populaires et vénérées au Moyen Âge.

Marguerite fut martyrisée au début du IV^{ème} siècle, sous l'empereur Dioclétien, à Antioche. Alors qu'elle gardait ses brebis, elle fut surprise par le préfet Olibrius qui s'éprit de sa beauté et prétendit l'épouser. Elle s'y refusa et fut donc torturée et emprisonnée. Là, elle dut lutter contre un démon qui lui apparut sous la forme d'un dragon. Elle le mit en fuite en brandissant un crucifix. Elle fut finalement décapitée.

Sainte Barbe vécut, de par la volonté de son père, recluse dans une tour. Elle était la fille du roi Dioscure de Tecomédie, région de Turquie. Là s'étant

convertie au christianisme, elle vécut en ermite et étudia les écritures. Son père l'ayant appris décida qu'il serait son propre bourreau et la décapita. Mais la justice de Dieu ne tarda pas à se manifester : il mourut aussitôt après, foudroyé par un éclair.

Dorothee, fille d'un sénateur, fut exécutée à Césarée, en Cappadocie. Elle fut persécutée car elle refusa de prendre époux, voulant conserver sa virginité, et de sacrifier aux dieux. De nombreuses tortures n'eurent aucun effet sur elle, on se résolut donc à la décapiter. Se dirigeant vers le lieu de son martyre, elle déclara que, sans aucune peine, elle abandonnait ce bas Monde, car là où elle serait désormais il n'y avait ni hiver ni neige. Un jeune, nommé Théophile, se moqua d'elle et lui dit de lui envoyer depuis ce pays où elle serait des roses et des pommes. Peu de temps après, il reçut une corbeille pleine de roses et de fruits. Théophile se convertit alors et à son tour souffrit le martyre.

Sainte Catherine d'Alexandrie, fille de roi, s'était convertie et avait consacré sa vie au Christ. L'empereur Maxence prétendit l'épouser et la faire revenir à ses anciennes croyances. Pour la convaincre, il lui envoya cinquante-trois orateurs et philosophes auxquels non seulement elle tint tête, mais même, par son argumentation, elle les convertit. L'empereur, furieux, la condamna au bûcher, mais les flammes l'épargnèrent. Catherine, quant à elle, fut condamnée à subir le supplice de la roue dentée. Mais grâce à l'intervention divine, l'appareil de torture se rompit. L'empereur se décida donc à la faire décapiter. Autre miracle, de son cou coula un flot de lait.

Nous pouvons donc considérer ces récits comme des variations sur un même thème. Il s'agit de l'exaltation de quatre vierges martyres. Leur vie fut mise en forme par Jacques de Voragine dans son ouvrage, *La légende dorée*.

C'est envers les femmes que sont perpétrés les supplices les plus sadiques et les plus humiliants pour leur féminité. C'est ainsi que les bourreaux arrachèrent avec des tenailles les seins de la jeune martyre sicilienne Agathe (III^{ème} siècle), on l'obligea ensuite à marcher sur des charbons ardents et des tessons de verre Sainte Christine, qui mourut au début du IV^{ème} siècle, souffrit-elle aussi de telles tortures. Quant à Agnès, selon la tradition grecque, elle fut conduite nue à une maison de prostitution après avoir refusé de faire des sacrifices en l'honneur de la déesse Vesta. Mais Dieu lui témoigna sa protection en faisant soudainement croître sa chevelure au point qu'elle lui couvrit tout le corps et un ange vint la vêtir d'une tunique blanche dans laquelle elle fut ensevelie.

Quant à sainte Lucie qui subit le martyre à Syracuse, au temps de Dioclétien, on lui arracha les yeux. Elle les remplaça alors dans leur orbite.

On ne peut faire moins que de citer le cas de sainte Ursule (IX^e siècle) et des onze mille vierges. D'après la légende reprise et amplifiée par Jacques de Voragine, sainte Ursule serait une princesse de Cornouailles, fille d'un roi breton qui accepta d'épouser le fils d'un roi païen, à condition de pouvoir se convertir et d'accomplir un pèlerinage auparavant à Rome. Elle partit donc, accompagnée de dix suivantes. La sainte et ses compagnes avaient chacune à leur service mille jeunes filles. Après être passées par Rome, sur le chemin du retour, elles firent halte à Cologne à un bien mauvais moment : Attila à la tête de son armée de Huns vint assiéger la ville et toute la troupe de vierges fut assassinée. Ursule seule eut la vie sauve, car Attila, au vu de sa beauté, prétendit l'épouser. Ursule se refusa à lui et fut exécutée des mains mêmes du chef guerrier. Les reliques sont conservées à la cathédrale de Cologne. Le pape breton Cyriaque qui les accueillit à Rome et qui voulut accompagner la troupe sur le chemin du retour, fut également martyrisé au même moment que sainte Ursule et les onze mille vierges.

De la même façon que l'on peut regrouper les martyrs en catégories, on peut à l'intérieur de ces types de martyrs découvrir toute une série de lieux communs qui nous montrent que tous ces récits ont de grandes relations entre eux. Cela nous montre bien qu'à partir du récit de leur vie furent élaborées des légendes qui sont destinées à amplifier leur vie pour une plus grande édification des lecteurs¹¹.

C'est ainsi que bien des saints sont présentés comme ayant subi la décapitation. Ce procédé d'exécution était pratiqué chez les romains, il était appliqué aux citoyens de Rome. Mais dans les récits des martyrs, la décapitation est présentée comme la dernière solution possible à laquelle les bourreaux ont recours quand ils ne parviennent pas à ôter la vie du supplicié et que d'autres moyens ont échoué, par exemple lorsque des bêtes sauvages refusent de s'attaquer à des condamnés à mort ou que les flammes restent miraculeusement inopérantes.

Un autre lieu commun est celui qui est propre à cette catégorie de saints que l'on qualifie de *céphalofores* : une fois décapités, ils prennent leur tête entre leurs mains et d'un pas paisible s'en vont vers le lieu où ils souhaitent reposer. C'est le cas de saint Denis, premier évêque de Paris qui fut décapité vers 250 sous

¹¹ Isabel Velázquez, *La literatura hagiográfica...*, op. cit. pp. 149-152.

Dioclétien. Par la suite dans une *Passion* écrite à la fin du V^{ème} siècle, on fit de saint Denis un disciple direct de saint Paul. En 834, l'abbé Hilduin qui confirme la relation de saint Denis avec l'époque apostolique et qui identifiait saint Denis à saint Denis l'Aréopagyte,¹² faisait de lui un autre saint céphalofore. Dans cette catégorie de saints il faut ranger saint Vitorès qui mourut martyr vers 850, au temps où la Castille était occupée par les musulmans. Dans cette zone frontrière, il se mit à prêcher et à convertir des musulmans. Leurs responsables, furieux l'emprisonnèrent et ensuite le crucifièrent. Il resta sur la croix pendant trois jours et il continua dans cette position à prêcher. Pour l'empêcher de continuer son apostolat, on le décapita. Mais lui, prenant la tête sous son bras revint jusqu'à une grotte proche de son village pour y être enterré. Plus tard, pour honorer ses restes, on édifia à cet endroit un couvent.

Autre lieu commun qui est récurrent dans ces vies de martyrs, c'est la multiplication de prodiges au moment du martyre ou aussitôt après. Au moment de la mort, très souvent se produisent des phénomènes naturels qui rappellent ceux qui se produisirent au moment de la mort du Christ. Par ailleurs se produisent plusieurs sortes de miracles qui attestent la protection divine envers ces témoins de la foi. Pour protéger une sainte des abus sexuels, une nuée l'entoure ou un halo la recouvre pour l'ôter au regard du persécuteur et au moment de sa mort, une couche de neige d'une blancheur immaculée la recouvrira, symbole de pureté, même si on est en été.

Parfois même ces légendes hagiographiques seront influencées par d'autres légendes mythologiques celles-là. C'est aussi le cas des voyages en mer – autre lieu commun. Dans ces récits interviennent assez souvent des barques miraculeuses qui transportent les reliques d'un saint du lieu de leur martyre à un lieu déterminé par la divine Providence pour qu'elles y reposent en paix. C'est le cas de saint Jacques le Majeur, décapité à Jérusalem sur l'ordre d'Hérode Agrippa. Son corps sera transporté en Galice sur une nef «dépourvue de gouvernail, dont le pilote était un ange du Seigneur». Dieu va alors multiplier les miracles pour marquer sa réception sur cette terre que jadis il évangélisa et qu'il va prendre maintenant sous sa protection. Lorsque les disciples débarquent son corps, ils le placent sur une immense pierre qui «aussitôt comme si c'était de la cire prend la forme d'un

12 Saint Denis l'aréopagyte fut disciple de saint Paul. Il vint donc en Gaule dès le premier siècle et fut martyrisé sur la colline de Montmartre (*Mons Martyrum*: le mont des martyrs).

cercueil et se transforme miraculeusement en son sarcophage.»

Ainsi la barque dans de multiples légendes sera l'élément commun qui permettra à Dieu de faire passer le corps d'un saint d'une rive à l'autre ou d'un continent à l'autre, pour qu'ainsi s'accomplisse sa sainte volonté.

FACE AUX PERSÉCUTIONS UN RÉPONSE RADICALE : LE MARTYRE VOLONTAIRE

Au IX^e siècle en al-Ándalous, le cas des mozarabes

Nous sommes ici en présence d'un cas particulier qui aurait pu se répéter bien d'autres fois si les responsables des églises locales n'avaient veillé à freiner le désir du martyr chez des fidèles qui voyaient là la possibilité de s'offrir à Dieu en lui offrant spontanément sa vie. Ces moments d'exaltation, de don de soi, n'étaient pas rares dans les moments de crise vécus par la communauté.

Ce fut le cas dans al-Andalous au milieu du IX^{ème} siècle, au cours des dernières années du règne de Abd-al-Rahman II (822-852) et des premières années de celui de son successeur Muhammad (852-886). Entre les années 850 et 859, un groupe de chrétiens, au total quarante-huit, fut condamné à mort par les autorités islamiques et exécutés¹³.

Qui étaient donc ces personnes ? Il s'agit de chrétiens qui depuis un siècle et demi vivent auprès des musulmans qui sont venus occuper la péninsule ibérique. Ils vivent un processus d'assimilation : progressivement, ils adoptent leurs coutumes. Ils parlent donc l'arabe, s'habillent à la façon orientale et dans la vie quotidienne font leurs les pratiques et les usages majoritaires. Ils sont donc arabisés. Tel est le sens d'ailleurs de l'appellation par laquelle on les désigne : les *mozarabes* (de *mustàrib* : arabisé).

Mais l'assimilation n'est pas totale : ils se refusent à perdre leur foi chrétienne et à adopter l'Islam. Ils conservent donc leurs églises et leur clergé. La communauté des chrétiens, à l'époque qui nous intéresse, connaît un moment de crise : d'une part le pouvoir les accable d'impôts, et d'autre part les considère comme une minorité peu estimable. L'un d'eux, Alvaro de Cordoba, exprime ainsi ce res-

13 Nous utilisons ici la relation que fait de ces événements Francisco Javier Fernández Conde dans son ouvrage, *La religiosidad medieval en España. Alta Edad Media (siglo VII-X)*, Oviedo, Universidad de Oviedo, 2008, pp. 58-64.

sentiment : «Ne sommes-nous pas, nous les chrétiens, liés au joug de l'esclavage, écrasés d'impôts insupportables, opprimés par toutes sortes de paroles blessantes, des phrases et des chansons qui nous caricaturent et qui nous blessent ?».

Ils estiment donc qu'il est temps de réagir s'ils ne veulent pas que leur identité se dilue complètement dans cette société musulmane qui n'est pas la leur : ils se mettent à parler mal de l'Islam et à injurier publiquement le prophète Muhammad. La réaction sera terrible. Ils seront conduits devant le juge et condamnés à mort. Plusieurs connaîtront le même sort pour leur «apostasie»: fils de mariages mixtes (père musulman et mère chrétienne), ils sont accusés d'avoir abandonné la religion islamique qu'ils auraient dû suivre selon les préceptes coraniques.

Ces martyrs volontaires voulaient ainsi par leur exemple, secouer les consciences des mozarabes, les retenir sur la voie de l'assimilation complète et les sortir de leur tiédeur ou de leur indifférence religieuse.

Ce mouvement de révolte religieuse eut son meneur spirituel, l'abbé Speraindeo, secondé par son ami Euloge, lequel subit le martyre en 859, alors qu'il avait été élu pour occuper le siège métropolitain de Tolède.

Le centre de la résistance, fut la capitale de l'émirat, Cordoue, et la plus grande partie des martyrs volontaires provenaient de monastères proches de la capitale. Il y eut parmi eux seize moines et six moniales, mais aussi des laïcs, dont les vierges Flora et María.

L'émir Abderrahman II convoqua à Cordoue une réunion des évêques de la région, pour tenter d'arrêter ce violent mouvement de protestation, en même temps que la rigueur de la justice. L'évêque de Séville s'y montra conciliateur et avec d'autres s'interposa pour arrêter le mouvement. Ces événements tragiques durèrent toutefois neuf ans. Ces épisodes nous sont connus par deux hagiographes locaux mais aussi par le martyrologe d'Usuardo, moine de Saint Germain des Prés qui, peu de temps après les événements, fit le voyage de Cordoue et fit connaître les faits à toute la chrétienté.

CHAPITRE IV

UNE NOUVELLE FORME DE SAINTETÉ:

PÈRES DU DÉSERT ET MOINES

III^{ÈME} - V^{ÈME} SIÈCLE



Sassetta, *Saint Antoine rencontrant saint Paul de Thèbes*, 1445, tempera sur bois, National Gallery of Art, Washington

Dans les chapitres précédents, nous avons vu comment, aux premiers siècles de l'ère chrétienne, le titre de martyr exprimait le sommet de la perfection. Mais déjà saint Ignace d'Antioche avertissait qu'il n'était pas donné à tous de pouvoir mourir pour le Christ et il ajoutait que ce qui était exigé de tous c'était la bonne disposition intérieure. Il écrit : «Le martyr confesse sa foi dans le Christ en acceptant de mourir pour lui, mais chacun de nous est tenu de confesser sa foi avec sa vie. Alors Dieu nous montre un autre martyre qui consiste à offrir sa vie en plénitude pour le Christ à travers la virginité ou d'autres pratiques qui permettent de mourir à soi-même».

Bientôt, tous les titres qu'on donnait précédemment aux martyrs furent attribués à ces ermites et à ces moines qui «mouraient à eux-mêmes» au cours de leur vie solitaire ou communautaire dans les déserts. Tous ces gens qui renonçaient ainsi au monde, s'écartant de la société, se consacrant entièrement au Christ, furent appelés «athlètes du Christ» ou membres de la «milice spirituelle» ou encore «l'armée des saints». La profession monastique, à l'égal du martyre, fut considérée comme un nouveau baptême.



Velázquez, *Saint Antoine Abbé et Saint Paul, premier ermite*, 1635-1638, huile sur toile, musée du Prado, Madrid

I. Deux écoles de perfection : les ermites et le monachisme

LES ERMITES OU LES EXCÈS DE LA SAINTETÉ

Du III^{ème} au V^{ème} siècle, une multitude de candidats à la sainteté choisirent la vie solitaire comme moyen de perfectionnement spirituel. Ces ermites des premiers temps du christianisme furent appelés *Pères du désert* et s'exilèrent dans les solitudes d'Égypte, de Syrie et de Palestine. Cette retraite est connue aussi sous le nom d'*anachorèse*, dont on a tiré anachorète, mot qui désigne également ces solitaires¹.

Ce type de vie trouva son inspiration dans divers exemples bibliques. Le prophète Elie, selon l'Ancien Testament, se retira dans les solitudes du mont Carmel pour se préparer dans le jeûne et l'oraison à son destin de prophète. Dans le Nouveau Testament, saint Jean Baptiste, chargé de préparer les voies à la venue du Messie, dans cette attente vécut dans le désert de Judée, vêtu de peaux d'animaux et se nourrissant de sauterelles. Et, finalement le Christ lui-même avant d'entreprendre une nouvelle étape de sa vie, se retira quarante jours au désert.

Le modèle des Pères du désert fut d'une grande influence en Orient d'abord, puis en Occident, car leur vie fut connue grâce à des œuvres hagiographiques qui divulguèrent leurs expériences à travers le monde chrétien d'alors. Dès le IV^o siècle, deux d'entre eux devinrent célèbres, précisément grâce à leurs biographes.

Le premier fut saint Antoine. Nous devons à saint Athanase, patriarche d'Alexandrie, le récit de la vie du plus fameux des ermites. Athanase composa cette *Vita* en 357, c'est à dire un an après la mort d'Antoine. Cette œuvre est d'un grand intérêt car elle servit de modèle à bon nombre de vies de saints.

Athanase, qui fut l'ami d'Antoine et un fervent admirateur érémitique, écrivit une œuvre aux intentions apologétiques. Écrite en grec, elle fut traduite en latin par Évagre d'Antioche et connut ainsi une grande diffusion.

Cette vie écrite par Athanase lance dès lors les grands thèmes propres à ce type d'ouvrages: les tentations des démons déguisés en femmes qui assaillent

¹ Nous tirons de nombreux renseignements et citations de l'étude de Pierre Jonin, *Des premiers ermites à ceux de la «Queste del saint Gréal»*, Annales de la Faculté des Lettres d'Aix, tome XLIV, pp. 293-350. En langue espagnole, l'ouvrage de base reste celui de García M. Colombás, *El monacato primitivo, I Hombres, hechos, costumbres, instituciones*, Madrid, Bac, 1974, 2 *La espiritualidad*, Madrid, Bac, 1975.

l'anachorète et l'incitent à la luxure.

D'autres fois ce sont des monstres qui viennent le frapper. Le saint ne trouve son salut que dans les pratiques que lui suggère son ascétisme et qui lui permettent de dominer son corps. A la fin de sa vie –autre lieu commun– Dieu ne peut qu'accorder la plus grande des récompenses à ce saint qui a acquis tant de mérites.

L'autre *Vita* qui acquit elle aussi une grande renommée, fut celle de saint Paul ermite qu'écrivit saint Jérôme entre 374 et 378. Ce saint Paul fut aussi appelé Paul de Thèbes ou Paul de la Thébàïde, en référence au lieu de la Haute-Égypte où il se retira en 250 pour fuir les persécutions de l'empereur romain Décimus. C'est là qu'il mourut plus que centenaire.

Paul fut donc le premier des ermites qui trouva en saint Jérôme un grand biographe. Jérôme recueillit parmi les solitaires les traditions qui couraient sur lui, mais il est probable qu'il ait ajouté aussi des récits de sa propre invention. Les critiques voient dans son œuvre une belle création littéraire ; pour la première fois, dans l'œuvre de saint Jérôme, la vie de saint Paul l'ermite est mise en relation avec celle de saint Antoine. Il nous conte qu'une voix mystérieuse avertit saint Antoine qu'un autre pénitent habitait le même désert et qu'elle lui suggéra d'aller le visiter. Antoine partit donc à la recherche de Paul. Il le trouva dans une grotte fermée par une pierre. Les deux partagèrent le pain qu'un corbeau leur apporta et passèrent la nuit en prière. Le matin suivant, Paul mourut et Antoine l'enterra dans une tombe que deux lions creusèrent dans le sable avec leurs griffes. Cet épisode fameux a été représenté de multiples fois par les peintres, parmi eux Velázquez qui, dans son tableau, a fixé les différentes circonstances de la rencontre avec le corbeau, le pain, les lions...

Furent écrites également de nombreuses vies individuelles sur les plus fameux de ces ermites d'une même zone ou d'une même époque. Nous avons là une source extraordinaire qui nous informe avec beaucoup de détails sur la vie quotidienne des *Pères du désert*. Aussi convient-il de citer les principales d'entre elles.

L'une des plus importantes est l'histoire de Lausiaque, écrite par Palladius, évêque de Héliopolis en Galicie (vers 417). Dans son œuvre, le narrateur mêle des souvenirs personnels et des informations qu'il recueillit de différentes sources. La sincérité est évidente : il évite de prendre parti en faveur du genre de vie qu'il

décrit. Parfois même son regard se fait critique et il lui arrive de faire des observations de ce type : «Boire du vin avec raison est meilleur que boire de l'eau avec orgueil ». Cette *Vita* fut traduite en latin et connut de nombreuses versions orientales.

Une autre recompilation importante est l'*Histoire des moines d'Égypte*. Elle se présente comme le récit de la visite d'un groupe de sept personnages aux ascètes égyptiens en 394-395. L'œuvre fut écrite en grec vers 402 et fut traduite quelques années plus tard en latin.

Les anachorètes des déserts de Syrie ont aussi leur histoire et une œuvre qui leur est entièrement consacrée : c'est l'histoire religieuse de Théodoret, évêque de Cyr qui fut écrite en grec en 444. Elle nous présente la vie de deux saints forts célèbres : saint Jacques l'anachorète et saint Siméon, le stylite.

La dernière recompilation qui mérite d'être citée est l'œuvre intitulée : «Vies coptes de saint Pacôme et de ses successeurs», composée en grec au IV^e siècle. Ce fut une des œuvres les plus diffusées et elle fut traduite en copte, syriaque, arabe et latin.²

LE MONACHISME, UN MOUVEMENT PARALLÈLE A CELUI DES ERMITES

Le fondateur du monachisme copte fut saint Pacôme, contemporain d'Antoine ; tous deux moururent au milieu du IV^{ème} siècle³. D'origine païenne, Pacôme se convertit au christianisme à vingt ans. Il passa les sept années suivantes au désert où un saint anachorète lui apprit les pratiques de l'ascèse la plus rigoureuse ainsi que l'obéissance et l'humilité. Dès la première rencontre, le maître, nommé Palamon, lui indiqua quel était son programme : «En été je jeûne tous les jours et en hiver je mange tous les deux jours. Je prends seulement de l'eau, du pain, du sel et rarement je dors et j'ajoute un peu de cendres à mes aliments pour leur donner mauvais goût.»

La privation de sommeil est, en outre, un point important de l'ascèse. On considérait que le sommeil plongeait l'homme dans un monde d'illusions où Satan régnait en maître. Chaque heure de sommeil est un poids qui empêche la libération spirituelle. On ne doit dormir que peu de temps et jamais allongé pour

² Ces vies ont été éditées en version française par L.T. Lefort sous le titre : *Les vies coptes de saint Pacôme et de ses premiers successeurs*, Louvain, 1943.

³ Pour plus de détails voir Jacques Lacarrière, *Les hommes ivres de Dieu*, Paris, Fayard, 1975, pp. 77-92.

ne pas provoquer l'amollissement. Les positions peuvent être : assis ou blotti dans un coin ou appuyé contre un mur. De la même façon les prières doivent se faire debout les bras levés vers le ciel.

Après ce long apprentissage, Pacôme reçut la visite d'un ange. La rencontre eut lieu dans une zone désertique de la rive occidentale du Nil, près du village abandonné de Tabennési. L'ange lui dit : « Pacôme, installe-toi en cet endroit et construis une demeure. Une foule de personnes viendra t'y visiter pour le plus grand profit de ton âme ».

En outre, l'ange lui remit quelques plaques de bronze sur lesquelles étaient gravées la Règle de ses futures fondations. Peu de temps après, il fonda son premier monastère. De la même façon que Moïse reçut les Tables de la loi, Pacôme reçut une Règle d'inspiration divine. A partir de là sa vocation se précisa. Elle consista à recevoir dans le désert des hommes avides de perfection et à les héberger dans des monastères qui suivraient une nouvelle règle. Ce furent des écoles d'ascèse fort rigoureuse. Tous les candidats devaient apprendre à supporter des mortifications épouvantables.

Ils devaient apprendre à prier en se tenant debout au milieu des intempéries ou sous l'ardent soleil, abrité de simples manteaux : « Ils endossaient des manteaux de poils, se rendaient dans des endroits surchauffés, priaient du soir au matin et se mortifiaient durant leurs prières. Ils ne remuaient ni les pieds ni les mains qu'ils maintenaient étendues pour éviter que le sommeil ne s'appesantît sur eux. Pour mieux lutter contre le sommeil, ils ne se mettaient jamais à genoux, aussi leurs pieds gonflaient par suite de la fatigue et leurs mains étaient pleines de sang, parce qu'ils ne les retiraient pas, même face à la multitude de moustiques qui les dévoraient. S'il leur fallait sommeiller un peu, ils s'asseyaient au milieu de l'endroit où ils priaient sans appuyer leur dos à aucune paroi »⁴.

L'entreprise de cet homme prospéra : après avoir créé un premier monastère, il fallut en installer un second, car le nombre de ses disciples s'accroissait. Les démons qui voyaient d'un mauvais œil le succès de ces expériences spirituelles ne cessaient de le tourmenter. Cela ne l'empêcha pas d'occuper les dernières années de sa vie à organiser la vie cénobitique. Le cénobite (du latin *cenobium* : communauté) désignait celui qui vivait en communauté. Pacôme fonda au cours de sa vie neuf monastères, tous situés entre Thèbes, au sud, et Akmin, au nord. Au centre

⁴ Cité par Jacques Lacarrière, *op. cit.*, page 84.

de cette zone se trouvait la région de Tabennési où il s'était formé. Il démontra ainsi qu'il était possible de vivre la spiritualité et les pratiques des Pères du désert à l'intérieur même d'une communauté.

Les moines se regroupaient de cette façon :

- Trois moines occupaient une *cellule*.
- Trente-six moines formaient une *maison*.
- Cent quarante-quatre moines constituaient une *tribu*.
- Mille quatre cent quarante moines composaient un *monastère*.

L'ensemble de l'ordre était dirigé par un chef. Ce fut d'abord Pacôme et ensuite son disciple Théodore. A la mort de Pacôme, huit mille hommes vivaient sous la règle de l'Ordre dans les déserts de la Haute-Égypte. Ces solitudes se peuplèrent de moines qui initièrent là une nouvelle forme de vie et d'organisation. Le désert de Tabennési se transforma ainsi, selon un auteur de l'époque, en une «prairie de saints».

Pacôme mourut en 348 au cours d'une épidémie de peste. Au moment où il rendit l'âme à Dieu, «un grand effroi régna dans la cellule au point qu'elle trembla trois fois». Les témoins racontèrent que «des troupes d'anges groupés les uns au-dessus des autres le contemplaient et le précédèrent en chantant. La cellule dans laquelle il mourut exhala une douce senteur pendant beaucoup de jours»⁵. Tous le proclamèrent saint.

II. Les ermites

CE QUE REPRÉSENTAIT LA SAINTETÉ POUR LES ERMITES

Dans les différents pays du Moyen-Orient, l'anachorétisme et le monachisme prirent des formes fort semblables, puisque les hommes, fuyant la société et se réfugiant dans les déserts, répondaient à une même motivation : là ils prétendaient lutter contre le monde et le mal avec un plus grand espoir de succès. Les solitudes d'Égypte, de Palestine et de Syrie devinrent des lieux de l'ascèse la plus exigeante où de nombreux hommes et aussi quelques femmes prétendirent trouver Dieu et réaliser leur idéal de sainteté.

⁵ Jacques Lacarrière, *op. cit.*, page 90.

En Égypte vécurent, dans le désert de la Thébàide, saint Antoine et saint Paul de Thèbes et dans le désert de Sceta, Macaire l'Ancien et Macaire le Jeune. Dans le Sinaï saint Catherine et dans le désert de Judée, saint Hilarion et saint Sablas et plus au nord, dans la vallée du Jourdain, sainte Marie l'Égyptienne. Enfin en Syrie, spécialement dans le nord-ouest d'Alep, au V^{ème} et VI^{ème} siècle, toute la zone connut la vie érémitique. Là, vécurent les stylites qui passaient leur vie sur une colonne de plusieurs mètres de hauteur, sans aucun abri contre le soleil, le vent ou la pluie. C'est cette vie sur une colonne (stilos en grec) qui leur donna le surnom de stylite.

Le plus célèbre d'entre eux, Simon le Stylite «le grand», s'est rendu fameux par la rigueur de son ascèse. C'est à peine s'il se nourrissait (un seul repas frugal par semaine) et il ne prenait rien pendant le carême. Il passait la plus grande partie du jour et de la nuit en prière, la plupart du temps debout. Quand il priait debout il faisait de grandes révérences, touchant ses pieds avec sa tête. A l'occasion des grandes festivités, il passait toutes les nuits en prière, les mains levées ; malgré cette posture si pénible, il ne manifestait jamais de signes de fatigue. On ne le vit jamais couché ou assis.

Des biographies, écrites le plus souvent par des disciples anonymes nous ont gardé la mémoire d'autres stylites, tels que saint Siméon le Stylite «le jeune», saint Daniel et saint Alipius.

Tous ces anachorètes sont mus par un principe commun qui fait d'eux des héros, des sortes d'athlètes de la sainteté : tous prétendent sacrifier la vie physique à la vie spirituelle. D'une certaine façon, l'ermite veut s'effacer du monde des corps pour mieux s'affirmer dans le monde des âmes.

Nous lisons dans la vie de saint Siméon le stylite: «Siméon vécut comme un ange dans un corps mortel et faisant violence à la nature, il s'éleva entre la terre et le ciel, il dialogua avec Dieu et lui présenta les prières des hommes⁶.

Curieusement, c'est une femme, sainte Marie l'Égyptienne, une des rares femmes qui se retirèrent au désert à la recherche de la perfection, qui nous fournit un autre exemple de cette relation entre le corps et l'âme. S'étant repentie de sa vie passée de pécheresse, après avoir reçu l'illumination divine, elle entreprit une vie de mortifications pour obtenir la purification de son âme. Elle y parvint au fur et à mesure que son corps se dégrade.

⁶ Cité par Jacques Lacarrière, *op. cit.*, page 159.

Au bout de quarante années de pénitences « grâce à une destruction progressive de son corps, elle atteignit la perfection spirituelle ». Alors, peut survenir la mort –un simple accident– qui libère l'âme de ses attaches. Tandis que le corps, instrument du péché, redevient poussière, l'âme peut prendre son envol pour jouir de la compagnie de Dieu⁷.

Ainsi tous les Pères du désert, pour tourmenter leur corps d'une forme ou d'une autre, pratiquent le plus généralement le jeûne rigoureux. Parmi eux il y a des champions du jeûne prolongé comme Siméon le Stylite qui demeura enfermé et sans prendre de nourriture pendant quarante jours ou Macaire qui demeura pendant le même temps accroupi dans un trou creusé dans le désert sans rien absorber. Saint Abraham le solitaire, selon son biographe, Théodore de Cyr, « ne mangea de pain ni ne but d'eau tout le temps où il resta évêque de Corre, c'est à dire pendant des années ». D'autres pratiquèrent un jeûne moins intense mais ils châtiaient leur corps jour après jour, tel fut le cas de saint Pierre l'anachorète qui se contenta « pendant des années de boire chaque deux jours de l'eau et de manger du pain ».

Mais le jeûne n'est qu'une des pénitences que s'impose l'ermite. Chacun adopte une forme particulière d'ascèse et sa personnalité se manifeste dans le mode de réclusion qu'il choisit.

Par définition l'ermite est un reclus, mais pour beaucoup d'entre eux, la réclusion normale ne suffit pas. Nombreux sont ceux qui la perfectionnent.

Saint Eustache l'anachorète se construisit, comme beaucoup d'autres ermites, une cabane à laquelle il donna une marque particulière : «Il en boucha l'entrée avec une grande pierre qu'il fit rouler devant sa porte. A travers un petit orifice qu'il avait ménagé, il s'entretenait avec un petit nombre d'amis qui ne pouvaient le voir et qui par ce même conduit lui fournissaient les rares aliments qu'il prenait ».

Saint Baradote, pour sa part, vit dans une simple cabane en bois si exigüe qu'il ne pouvait s'y tenir debout et qu'il devait obligatoirement y vivre accroupi. En outre, les poutres du toit étaient si mal ajustées qu'elles laissaient de grandes ouvertures de telle façon qu'il était exposé à la pluie et au soleil comme ceux qui dorment sans protection. Le seul avantage qu'il retirait à être ainsi enfermé dans ce

⁷ Antonio Rubial García, « Los ermitaños, un tópico literario en la Edad Media », *Historia y literatura: textos del occidente medieval*, Antonio Rubial García et Isabel Álvarez Moctezuma, coord., México, UNAM, Facultad de Filosofía y Letras, 2010, pp. 73-84.

lieu c'était «la grande gêne et l'inconfort que cela lui occasionnait». Ces mots de «grande gêne» et «inconfort» expriment cette recherche de pénitences de la part des ermites, qui s'imposaient des souffrances sur tous les plans. C'est le cas de Jacques l'anachorète qui s'expose à toutes les intempéries en s'obligeant à vivre à la belle étoile : «Il était entièrement exposé à toutes les diverses injures du climat, parfois imprégné de fortes pluies, d'autres fois engourdi par le froid et le gel, et en été brûlé et même grillé par le soleil ».

Cette même répulsion envers le monde extérieur et ce même désir de résister aux nécessités du corps sont communs à tous les ermites. Pour eux la mortification n'a pas de limites. C'est ainsi que saint Jean l'anachorète coupa l'unique arbre proche de son logis car « il lui donnait de l'ombre et lui réjouissait la vue ».

LES DIFFÉRENTES CATÉGORIES D'ERMITES

Chacun de ces solitaires n'a de cesse de trouver la forme de vie la plus sublime parmi toutes les possibilités que lui offre le monacat. «Ils embrassent la vie solitaire, écrit Théodoret de Cyr, en s'appliquant à ne parler qu'à Dieu et ils ne s'accordent pas la moindre parcelle de consolation humaine ». Ils prient sans cesse et leur seule compagnie sont les anges qui, au moment de leur mort, sont leur seule assistance, à l'exclusion de toute présence humaine.

Ils agissent comme des athlètes qui voudraient être les champions de leur catégorie et ils mettent très haut le niveau qu'ils veulent atteindre. Ils trouvent des formes d'ascétisme très particulières, certaines même proprement étonnantes. Certes, ils ne recherchent pas comme les athlètes en compétition la renommée ou les applaudissements des spectateurs. Ils s'efforcent de mériter l'approbation de Dieu et c'est de lui qu'ils attendent le prix : le salut de leur âme. Il s'agit pour eux de trouver les moyens de s'infliger les plus grands supplices. La fertile imagination des moines syriens s'épuisait pour trouver de nouveaux moyens pour mieux châtier leur corps. C'est ainsi que certains de ces moines portaient continuellement sur leurs épaules de lourdes charges, d'autres se faisaient enchaîner à des rochers, comme Siméon, le futur premier stylite, d'autres enfin attachaient leurs membres avec des chaînes, comme Apepsimas et tant d'autres⁸. Baradeto, ascète parmi les ascètes est un des cas les plus représentatifs de ces excès dans la pénitence. Il vécut

⁸ Voir García M. Colombás, *El monacato primitivo*, tome 1, pp. 146-147.

d'abord comme reclus. Il occupa ensuite une espèce de cage, de sorte qu'il ne pouvait y demeurer qu'accroupi. Ensuite il vécut exposé aux intempéries, engoncé dans un sac de peau avec deux ouvertures pour le nez et la bouche. Il demeurait toujours debout, «les mains toujours tendues vers le ciel pour célébrer le Dieu de l'univers». Ainsi nous le présente Théodoret, son contemporain.

Tous, selon leur inspiration veulent mourir au monde humain : ils supprimaient en eux l'un des attributs essentiels de la nature humaine. C'est ainsi que certains supprimaient le mouvement, d'autres au contraire n'arrêteront pas de marcher. Celui-ci prétend recouvrer l'immobilité d'une pierre et régresser ainsi au monde minéral, celui-là s'efforcera de régresser au monde animal et de prendre toutes les apparences d'une bête.

Ainsi, selon le choix de la pratique ascétique, nous pouvons regrouper ces ermites, candidats à la sainteté en plusieurs catégories :

- Les stylites
- Les brouteurs
- Les dentrites
- Les stationnaires
- Les gyrovagues ou vagabonds

LES STYLITES

Le phénomène stylite est la manifestation la plus spectaculaire de ce mouvement religieux que l'on appelle le «monachisme oriental». Il se situe entre le V^{ème} et VI^{ème} siècle, spécialement en Syrie.

Il apparut après la profonde transformation religieuse qui provoqua, après trois siècles de persécution, la reconnaissance officielle du christianisme par Constantin. Le rôle que les martyrs assumèrent pendant la période des persécutions sera désormais assumé par des hommes qui représentent une espèce de martyrs en temps de paix. Au lieu de combattre dans les arènes des cirques, maintenant ils combattent dans les déserts la nouvelle société gréco-chrétienne trop imprégnée, selon eux, des principes de la philosophie grecque. Ils sont convaincus qu'un vrai chrétien ne peut accepter les lois du monde.

Ils fuient donc la «sagesse des grecs» et rompent avec la société de leur temps. S'isoler fut la norme des ascètes orientaux. A l'intérieur de ce mouvement

général, les stylites sur leur colonne fuient le monde, en même temps qu'ils le fréquentent : ils s'isolent dans la nature mais dans une région fort peuplée. Ils choisissent des lieux où ils peuvent manifester au monde que leur religion est « lumière, chemin et vie » : les stylites sur leur colonne furent, selon l'expression de Théodoret de Cyr « les candélabres de la foi » .

Finalement, ils prétendent réunir deux principes apparemment opposés : la vie solitaire et le devoir d'apostolat. Les stylites, d'une part vivaient à l'écart du monde «à mi-chemin du ciel et de la terre», et d'autre part, ils étaient en contact direct avec les populations paysannes. Ils se firent d'authentiques missionnaires du monde rural de leur temps.

L'aventure spirituelle de ces hommes «ivres de Dieu» exerça une véritable fascination sur les populations paysannes qui accouraient au pied de la colonne, impressionnés par ce genre de vie qui les rendaient populaires. Ils apparaissaient à tous comme des modèles de sainteté, comme de nouveaux martyrs témoins de leur foi.

Pensant à leur apostolat, les stylites choisissaient des points stratégiques où s'installer, par exemple à proximité d'un croisement de chemins. Ce spectacle impressionnant d'un homme debout, immobile comme une statue attirait les foules. Le phénomène stylite exista en relation avec la population. Cela nous explique qu'il exerça une influence profonde sur la vie religieuse de l'Orient chrétien.

Le fondateur et modèle de cette incroyable ascèse fut saint Siméon le Grand (390-459). Désirant vivre dans la solitude, il abandonna son couvent et se réfugia sur une montagne voisine. Mais la renommée de son ascèse attirait de nombreux pèlerins qui venaient le visiter. Il trouva alors refuge sur une colonne où il s'installa. C'est ainsi que Siméon fut à l'origine de cette nouvelle forme d'ascèse de 422. Depuis la Syrie, le mouvement se répandit rapidement dans tout le Proche Orient, spécialement à Byzance, en Mésopotamie, en Égypte et en Palestine.

Il n'en reste pas moins que les plus fameux, qui nous sont connus par les *Vies* écrites par leurs disciples, sont des Syriens. Parmi eux, saint Daniel, saint Luc et saint Michel au VI^{ème}, et aux VII^{ème} siècles saint Siméon le jeune et saint Alypius.

Leurs grandes pénitences provoquaient chez eux des maladies et parfois même une mort prématurée. Cependant plusieurs d'entre eux moururent à un âge avancé. Saint Siméon le Grand qui passa les trente-sept années de sa vie sur sa colonne mourut à soixante-neuf ans. Saint Daniel atteignit les quatre-vingt-quatre

ans, après trente-trois années de stylite. Mais ceux qui vécurent le plus longtemps furent saint Alypius qui mourut à quatre-vingt-dix-neuf ans et saint Luc à cent ans. Le record de longévité est détenu par saint Michel qui mourut à cent cinq ans.

Nous sommes aujourd'hui assez bien renseignés sur le mode de vie des stylites et sur les circonstances qui les entourent grâce à des études récentes. Il semble que ces ascètes qui se caractérisent fondamentalement par leur vœu de stabilité forcée, de même qu'ils fascinèrent à leur époque les foules, continuent à susciter un grand intérêt chez les chercheurs.

La colonne était donc leur demeure. Elle représentait la condition *sine qua non* de leur ascèse. Il s'agissait le plus souvent d'un élément d'architecture provenant d'un temple païen voisin. Chacune d'elle comprenait trois parties, la base, la colonne proprement dite et la plateforme.

La base était généralement en pierre, et permettait la stabilité de la colonne, afin que les vents ou d'autres inclémences de la nature l'épargnent. Le fût de la colonne se fixait à sa base par de grosses barres de fer. La hauteur pouvait varier entre «la taille de deux hommes» – ce fut le cas de celle de saint Daniel – et environ seize mètres pour celle de saint Siméon le Grand. Comme les ascètes prétendaient être entendus par leurs fidèles sans trop de difficulté et qu'il fallait par ailleurs trouver une échelle assez longue pour atteindre la plateforme, ces deux circonstances limitèrent la hauteur de la colonne.

C'est précisément sur cette plateforme que vivait le stylite ; elle était suffisamment grande pour qu'il puisse s'y tenir debout et même s'y coucher. L'espace représentait environ quatre mètres carrés.

Nous savons que sur la colonne de saint Siméon le Jeune, il y avait un espace suffisamment grand pour y recevoir des visites. Denis, évêque de Séleucie y vint conférer au stylite le sacrement de l'ordre ! Toutes ces plateformes étaient entourées d'une balustrade qui protégeait le solitaire du vertige et le préservait d'une éventuelle chute.

La vie sur la colonne supposait l'acceptation des rigueurs extrêmes du climat. Mais rien ne pouvait éloigner le martyr de la foi de sa colonne, ni le gel, ni la pluie, ni la neige, ni le tonnerre, ni le soleil torride. On sait que Siméon le Jeune mourut d'un éclair qui l'atteignit au cours d'une tempête. De même, saint Siméon le Grand, par une nuit d'hiver de grand vent, vit sa tunique s'envoler. Au matin, lorsque son disciple monta par l'échelle, il le découvrit inanimé. Pour le faire revenir à lui, il dut laver son corps avec une éponge imprégnée d'eau chaude.

Nous connaissons l'emploi du temps de ces stylites sur leur colonne. Leur principale occupation était la prière, puisqu'ils s'étaient éloignés de la compagnie des hommes pour se rapprocher de Dieu. Nous lisons dans la biographie de saint Siméon : « Il passait sa journée à prier jusqu'à l'heure de none. Alors commençait le rite de l'encensement avec une nouvelle prière. Au coucher du soleil commençait une nouvelle oraison qui durait toute la nuit jusqu'à l'aube. Il s'octroyait alors un temps de sommeil, juste ce qui était nécessaire pour satisfaire les exigences de son corps ».

La Sainte Bible était l'aliment spirituel des moines orientaux. Les stylites qui savaient lire en possédaient un exemplaire qui leur servait à réciter les psaumes. On peut même supposer que certains d'entre eux les savaient de mémoire, comme saint Siméon qui les récitait la nuit (bien sûr, il ne possédait pas de lampe) : « Il passait la nuit à réciter des psaumes, parfois cinquante, d'autres fois quatre-vingt, et parfois même tout le psautier ».

Pendant le jour, le solitaire interrompait ses prières pour prêcher, recevoir des visites, soigner des malades et conseiller ceux qui sollicitaient son aide. Mais l'essentiel demeurait sa conversation avec Dieu avec qui il s'entretenait ; ainsi, il conservait une même posture pendant des heures, ce qui lui valut le nom de « stationnaire ». Parfois, cependant, il se prosternait. Quelques solitaires syriens battaient des records en ce domaine. L'évêque de Cyr raconte qu'au cours d'une de ses visites à saint Siméon le Grand, un membre de sa suite compta jusqu'à 1244 prosternations, et il y en eut encore davantage mais l'accompagnateur se fatigua de compter et l'évêque ajoute : « Chaque fois qu'il se prosternait, son front allait toucher les doigts du pied. Comme son ventre ne recevait d'aliments qu'une fois par semaine, et en petite quantité, il lui était facile de s'incliner ».

A proximité de la colonne vivait un gardien qui était soit un novice, soit un diacre ou un disciple. C'est lui qui se chargeait de fournir à l'ascète les ressources nécessaires à sa subsistance. C'est également lui qui avait en charge l'usage de la grande échelle qui permettait d'entrer en contact direct avec le stylite. C'est grâce à elle que les quelques privilégiés qui recevaient l'autorisation de dialoguer avec lui pouvaient s'élever jusqu'à la plateforme.

Avec les stylites, s'étale devant nous un type de sainteté fort exhibitionniste. C'est la sainteté spectacle. Il est vrai que l'excès des pratiques ascétiques est pour eux essentiel. Leur seule préoccupation est d'augmenter toujours plus leurs souffrances ce qui, à leurs yeux, leur permettra de mériter le ciel. Le stylite veut

ôter de son espace toutes les nécessités humaines ou, pour le moins, les réduire au minimum. Ils y parvinrent si bien que leurs contemporains les assimilèrent aux anges. En plusieurs endroits, la littérature ecclésiastique orientale développe cette analogie ascète-ange.

On raconte qu'au cours d'une de ses visites, un citoyen romain posa cette question à saint Siméon le Grand: « Êtes-vous un homme ou un ange ? » En guise de réponse, le saint le fit monter à sa hauteur et lui fit toucher les plaies de son corps. Il finit par lui commenter qu'il éprouvait aussi les nécessités de manger, de dormir et que donc pour l'instant, il n'était pas un pur esprit.

LES BROUTEURS

Quelques-uns, à l'inverse des stylites qui vivent éloignés du sol, préférèrent se rapprocher de la terre et mènent une vie qui les rapprochent des animaux. Ils n'ont pas de demeure fixe et se nourrissent uniquement d'herbes, de racines et de fruits. C'est à peine s'ils ont une apparence humaine.

L'un d'eux se présente ainsi : « Je suis Bésifer. Depuis sept ans je vis dans ce désert, dormant dans la montagne comme les animaux sauvages. Je mange du lolium et des feuilles d'arbres. Tout ce temps je n'ai jamais rencontré d'homme». Il a remplacé la compagnie des hommes par celles des animaux. C'est aussi le cas de cet ermite rencontré dans le désert par Paul de Tanuch : il vivait au milieu d'un troupeau de buffles depuis plus de cinquante ans et partageait avec eux le maigre pâturage du lieu. Il raconte ainsi sa vie : « En hiver, je me couche au milieu d'eux et ils me réchauffent avec le souffle de leur bouche. Et en été, quand ils se rassemblent, les un auprès des autres ils me font de l'ombre ».

Il nous reste de multiples témoignages sur ces gens animalisés. Saint Éphrem écrit à propos d'eux un *Éloge des solitaires de Mésopotamie*, dans lequel il nous décrit ces anachorètes « brouteurs » qui vivaient dans des conditions épouvantables :

Ils errent dans les déserts comme des bêtes sauvages, comme si eux-mêmes l'étaient. Ils volent sur les montagnes comme des oiseaux. Et au milieu des cerfs, ils broutent comme eux. Leur table est toujours servie car ils s'alimentent uniquement d'herbes et de racines que le sol produit naturellement.

De son côté, Évagre-le-Scolastique mentionne dans son *Histoire ecclésiastique*, parmi les ascètes:

[Ces hommes] qui ont choisi pour y vivre un désert exposé aux ardeurs du soleil. Ces hommes y vivent presque nus et méprisent les excès de chaleur et les rigueurs du froid. Ils méprisent aussi les aliments des humains, se contentant de paître l'herbe comme des bêtes. A la vue d'un homme, ils s'enfuient et si on les poursuit, ils s'échappent avec une vélocité incroyable et se cachent dans des lieux inaccessibles.

Quant à Jean Moschos qui écrit sur eux, il précise que l'âge d'or de ces ascètes fut le VI^{ème} siècle. Il en parle comme nous parlerions aujourd'hui de végétariens. Il précise qu'ils étaient particulièrement nombreux dans le désert de Judée, de Kedion et de Kalamon.

LES DENTRITES

Il s'agit d'une autre catégorie d'ermites qui pour faire leur pénitence se réfugient dans les branches d'un arbre. Les auteurs grecs les appellent *dentritai* (*dentros* signifie arbre).

L'un des plus fameux dentrites fut David de Tessalonique qui au VI^{ème} siècle, passa trois ans dans un amandier planté dans la cour d'un monastère près de Salonique. Quelques textes évoquent l'existence de ces personnages : ainsi dans un poème du VIII^{ème} siècle, attribué à un certain évêque Georges on peut lire : «Certains moines trouvent refuge dans les frondaisons d'un arbre, certains même y passent tous les jours de la vie et il arrive que les vents violents les précipitent au sol ».

De même, une chronique syriaque évoque en ces termes l'existence d'un autre qui vivait près du monastère de Mar Marón :

Dans un village appelé Irenin, était planté un grand cyprès, sur lequel vivait un homme de Dieu. Le démon qui hait les bonnes actions ne cessait de combattre contre lui et souvent le précipitait à terre. Enfin, le saint trouva la solution : il s'attacha à l'arbre avec une chaîne et chaque fois que son ennemi Satan essayait de le précipiter dans le vide, il restait suspendu, soutenu par la chaîne. Les habitants, alors, venaient le délivrer et le remontaient. Mais l'homme, excédé, dit : « Je suis ici au nom de Dieu, s'il veut que je reste en ce lieu qu'il envoie sa force divine pour me venir en aide ». C'est ce qui arriva. Chaque fois que son adversaire le renversait, un ange descendait du ciel et le remontait .

Il arrive aussi que l'ascète ajoute quelques raffinements à sa réclusion quand cela lui paraît nécessaire : « Ce fut le cas de saint Maron qui s'installa dans un arbre pourvu d'énormes branches qui l'empêchaient de bouger. Plus tard, il installa même un système de grosses pierres qui venaient s'appliquer de tout leur poids sur la tête ».⁹

LES STATIONNAIRES

Ainsi désigne-t-on ceux qui pratiquent la *stasis*, c'est à dire ceux qui restent debout et immobiles des journées entières et affrontent ainsi toutes les intempéries. Leur corps ressemble à une statue orante d'un homme qui lève ses bras vers le ciel en un geste d'adoration perpétuelle. Diègue de Nisibe fut l'un d'eux. Son hagiographe nous dit de lui qu'il s'efforçait, « bien que chargé du poids de son corps, de vivre comme s'il n'avait pas de corps ». Il y parvint puisque dans cette attitude de prière, il se laissa complètement ensevelir par la neige, sans qu'il s'en rende compte.

Demeurer ainsi debout, un long temps, fut l'une des pratiques favorites des anachorètes syriens. Les textes nous fournissent une multitude d'exemples plus incroyables les uns que les autres. Ainsi Zebinas, qui cultivait l'oraison, continue sa prière en demeurant toujours debout. En prenant de l'âge, il dut s'aider d'une canne. Polichrone, son disciple, suivit l'exemple de son père spirituel. Une fois vieux et malade, il dut accepter l'assistance de deux solitaires des environs, mais cela ne dura que peu de temps, en effet, « ils s'enfuirent ne pouvant passer toute la nuit debout ».

Il semble que ce fut saint Pacôme qui pratiqua le premier cette espèce d'ascèse. On raconte sur lui cette anecdote qui a valeur d'apologue : « Il plaça sous ses pieds une brique et, en pleurant, il pria Dieu toute la nuit du crépuscule à l'aube et cela à tel point qu'au petit matin la brique s'effrita sous ses pieds, diluée par ses larmes et la sueur qui coula le long de son corps tout au long de ces heures ».

Un matin, l'ermite fut piqué par un moustique. Mû par un mouvement spontané de colère et de douleur, il l'écrasa. Alors, s'accusant de vengeance, il se condamna pour pénitence à rester assis pendant six mois dans les marécages de Scète, où les moustiques et les guêpes sont si nombreux et si agressifs que les moustiques arrivent même à perforer la peau des sangliers. Dans ces conditions,

⁹ Cité par Jacques Lacarrière, *op. cit.*, page 176.

sa peau fut couverte de boursoufflures qui faisaient croire qu'il était atteint d' « éléphantiasis ». Lorsque, six mois plus tard, il regagna sa cellule, seule sa voix permit de le reconnaître.

Souffrance après souffrance, mortification après mortification, les Pères parviennent à un état final d'insensibilité, non seulement physique mais aussi général : ils deviennent indifférents au monde et à tout ce qui y survient, même lorsqu'il s'agit d'événements qui le concernent directement.

Un bon exemple de cette insensibilité nous est fourni par un épisode de la vie de saint Salomon. Deux villages voisins rivalisent pour obtenir la présence bénéfique du saint ermite : son village natal et un autre où il avait établi sa résidence. Chacun des villages était établi face à face, chacun sur une rive de l'Euphrate.

Une nuit, les habitants du village natal organisent une expédition, ils emmènent saint Salomon et l'installent parmi eux. L'ermite, comme s'il ne se rendait compte de rien ne manifeste aucun sentiment ni favorable ni hostile. La semaine suivante, les habitants du village où il résidait organisent à leur tour une expédition. Ils s'emparent de l'ermite et le ramènent dans sa résidence habituelle. Cette fois encore, l'ermite reste impassible, «il semblait vraiment être mort au monde».

Cette dernière expression nous donne la clef de l'ascétisme des Pères et l'explication de leur prodigieuse puissance de mortification. Ils pensent que leur vie spirituelle sortira grandie si leur vie physique est diminuée. Souffrances après souffrances, ils parviennent graduellement à l'insensibilité et à l'indifférence à tous les événements extérieurs. Nous avons déjà signalé que Jacques de Nisibe, alors qu'il priait, s'était laissé ensevelir par la neige. Cette insensibilité appelée *apatheia* par les auteurs grecs, ferme la porte au monde extérieur, en même temps qu'elle l'ouvre, pensent-ils, au monde intérieur.

Une fois le corps insensibilisé et l'être physique anesthésié en état d'*apatheia* l'ermite peut alors bénéficier de la *hesychia*. L'*hesychia* est la disponibilité totale de l'esprit et de l'âme, délivrés de tout ce qui est contingent, pour pouvoir rencontrer Dieu et dialoguer avec lui.

L'*hesychia* est cette paix, cette tranquillité de l'âme libérée des aspirations mondaines, qui le dispose à la contemplation, acte suprême de la vie ascétique. Le moine, par vocation, poursuit en effet l'union à Dieu par la prière. Il recherche cette ascension spirituelle qui présuppose le détachement total, la parfaite purifi-

cation et le renoncement à tout ce qui pourrait retarder son ascension spirituelle¹⁰.

La position verticale qu'adoptaient les saints ermites, appelée *stasis* dans les textes grecs, supposait de très nombreuses souffrances. Les biographes de saint Siméon le stylite, Théodoret et Antoine, disciples du saint, insistent sur la nouveauté de cette pratique et nous content comment leur maître devint un authentique champion qui parvint à des raffinements incroyables.

L'un et l'autre nous content comment les jambes de l'ermite, à la suite de cette posture prolongée, s'ankylosèrent et finirent par se couvrir d'ulcères et finalement la gangrène se déclara avec toutes ses conséquences. Les cuisses de saint Simon ne furent plus qu'une plaie qui s'infecta au point que des vers apparurent qui tombaient de son corps à ses pieds et de là sur la colonne et jusqu'à terre. Là, le disciple Antoine les ramassait et, sur l'ordre du saint les remontaient jusqu'à la plateforme. Alors Siméon à nouveau les remplaçait sur la plaie en disant : « Allez, continuez à manger ce que Dieu vous a donné ».

Nous voyons à travers cet exemple le grand désir de souffrances des Pères du Désert. Quand ils souffrent ils veulent souffrir encore plus, alors ils raffinent leurs souffrances. L'un de ces raffinements est l'usage de chaînes. Jacques l'Anachorète les porte autour du cou et d'autres les croisent soit dans leur dos, soit sur leur poitrine.

Saint Acepsisme les portait si lourdes qu'il était obligé de marcher à quatre pattes, de telle façon qu'un jour un berger le prit pour un loup et lui lança des pierres.

Un autre instrument de pénitence consistait à porter à la ceinture une corde faite de feuilles de palmier tressées. Étant fort rugueuses, elle imprimait dans la chair des marques profondes.

Les Pères du désert s'ingénient pour trouver de nouveaux supplices qui puissent les rapprocher encore plus du Christ souffrant et du ciel. Cela amenait l'ascète à trouver les mortifications les plus cruelles comme celle qu'imagina Macaire d'Alexandrie et que nous rapporte l'*Histoire Lausiaque*.

LES GYROVAGUES OU VAGABONDS

Certains de ces ascètes sont attirés par l'errance et, sans cesse, ils se déplacent d'un

¹⁰ Ce concept d'*Hesychia* est développé par García M. Colombás dans son livre, *El monacato primitivo*, t.II, *La espiritualidad*, pp. 325-328.

endroit à l'autre. Les adeptes de cette pratique font leur cette phrase de l'évangile qui leur permet de se considérer comme les imitateurs de Jésus : « Les renards ont leur tanière et les oiseaux du ciel leur nid, mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête ».

Ainsi, ils ne dormaient jamais deux nuits de suite au même endroit. C'était pour eux une façon d'exprimer leur condition d'étranger au monde, de fatiguer et de châtier leur corps.

Les moines gyrovagues sont en fait des moines pèlerins qui errent sans cesse dans des lieux déserts. Chez les byzantins on les appelait *Kaviotai* ; les autorités civiles et religieuses les voyaient comme suspects et c'est à peine si elles les toléraient. Il arriva même qu'ils furent interdits en plusieurs endroits. Il est vrai que, parmi eux, on ne trouve aucun saint.

CHAPITRE V

LES SAINTS MOINES ET LE PHÉNOMÈNE
MONASTIQUE DEPUIS LE HAUT
MOYEN ÂGE

V^{ÈME} - X^{ÈME} SIÈCLE



Saint Benoît aux côtés de Jean le Baptiste, Grégoire le Grand et saint Laurent
Mantegna, *Retable de San Zeno*, 1459, tempera sur panneau, basilique San Zeno, Vérone

Le phénomène monastique et ses grandes étapes

Le phénomène monastique joua un rôle important dans le haut Moyen Âge occidental. Beaucoup plus que le pouvoir temporel ou que l'épiscopat, il constitua, dans ce monde barbare qui était en régression par rapport à l'Antiquité, la seule force durable et structurée¹.

Les monastères étaient à la fois des centres de vie religieuse, des pôles économiques et des foyers intellectuels de premier ordre. Les exploitations agricoles les plus prospères étaient sous leur dépendance et ce furent eux qui créèrent les grands circuits d'échange dans un monde qui, pour l'essentiel, était rural. Leur fonction sociale était aussi remarquable : les nécessiteux y trouvaient asile et secours.

Les monastères intervenaient aussi dans l'organisation politique des différents pays. Les moines qui représentaient l'élément le plus sain et le plus stable de la société, l'influencèrent et contribuèrent à donner forme au pouvoir civil. C'est ainsi qu'ils appuyèrent l'ascension politique de Pépin le Bref et donnèrent aux nouvelles institutions une structure doctrinale. L'empire de Charlemagne et la renaissance carolingienne sont leur œuvre avant d'être celle des empereurs. Les moines furent les véritables précepteurs de l'Occident.

Dans cette longue période, plusieurs saints ont marqué profondément le mouvement monastique. Ils ont permis son plein développement et se sont convertis en véritables phares. Il s'agit de quelques grands fondateurs : saint Benoît de Nursie, le patriarche du V^{ème} siècle, saint Colomban, le moine irlandais des V^o et VI^{ème} siècles, Saint Benoît d'Aniane, le grand réformateur des VIII^{ème} et IX^{ème} siècles. Et enfin des grands saints abbés de l'ordre du Cluny aux X^{ème} et XI^{ème} siècles.

SAINT BENOÎT DE NURSIE, LE PÈRE DU MONACHISME OCCIDENTAL (480-547)

Saint Benoît eut d'illustres biographes. Un demi-siècle environ après sa mort, ce fut le pape Grégoire le Grand qui en 592, écrivit une biographie du saint écrite

¹ Il y a quelques années, Jean Décarreaux nous a donné sur le phénomène monastique au haut Moyen Âge une lumineuse synthèse destinée à un large public à travers deux ouvrages : *Les moines et la civilisation*; Paris, Arthaud, 1962 et *Moines et monastères à l'époque de Charlemagne*, Paris, Taillandier, 1980.

selon les critères de l'époque, c'est à dire en contant de nombreux miracles qui illustrent sa vie. Quelques siècles plus tard, Jacques de Voragine lui consacra un chapitre dans sa *Légende dorée*.²

Néanmoins, le pape Grégoire nous transmet dans le deuxième livre de ses *Dialogues* des informations qu'il a lui-même recueillies auprès de personnes qui ont approché le saint ou qui ont fourni des témoignages en tant que témoins privilégiés. Il nous présente saint Benoît comme un «astre lumineux». Il écrit à son sujet: «L'homme de Dieu qui brilla sur cette terre par de si nombreux miracles, ne brilla pas moins par l'éloquence avec laquelle il sut exposer sa doctrine»³. Une façon donc de présenter la vie et l'œuvre de Benoît comme «brillante» et exemplaire pour les hommes de son temps.

En effet, Benoît naquit au V^{ème} siècle, en une époque bouleversée par une terrible crise des valeurs et des institutions, causée par la chute de l'empire romain et l'invasion de nouveaux peuples, circonstances exceptionnelles qui provoqueront la décadence des peuples.

Benoît qui vivait dans une petite ville de province tranquille fut envoyé à Rome par ses parents pour suivre ses études. Là, il se rendit compte des mœurs dissolues de la ville et préféra abandonner ses études pour ne pas tomber dans les mêmes erreurs. Il décida alors «de ne plaire qu'à Dieu seul», selon l'expression de son biographe. C'est alors que commence pour lui une période de conversion qui durera trois ans. Là, dans la montagne, non loin de Rome, à Subiaco, il vit dans la solitude, en ermite. Dans une grotte, dans la pure tradition de l'érémisme primitif, il se met à l'épreuve et apprend à dompter les tentations qui l'assaillent.

En l'an 529, alors qu'il approche la cinquantaine, il se sent apaisé, il entre alors dans une nouvelle phase de maturation intérieure et de son expérience monastique et peut maintenant entreprendre ce qui sera la grande mission de sa vie. Comme le Christ qui avait vécu une période de «vie cachée», avant de vivre une période de vie «publique», Benoît quitte maintenant sa grotte de Subiaco et va s'installer symboliquement en une hauteur qui domine une vaste plaine, le Mont Cassin. Là, il fonde un monastère qui aura donc désormais une finalité publique : il y écrira la Règle qui pour des siècles réunira la famille bénédictine. Face à ses

² *La Légende dorée, op. cit.* pp. 244-254.

³ La citation est tirée d'une homélie prononcée par le pape Benoît XVI, le 9 avril 2008, à l'occasion d'une audience générale.

moines, il fut le premier observant, dans sa pratique de la vie monastique, des normes qu'il demandera à ses disciples de suivre.

Dans la Règle, il prétend organiser la vie quotidienne dans le monastère à travers des prescriptions qui feront du moine un authentique disciple du Christ, en vivant la vie monastique comme «une école du service du Seigneur». L'abbé représente le Christ ; dans l'exercice de l'obéissance, le moine acquiert l'humilité. Il pratique assidûment la prière et ne doit rien placer avant l'Œuvre de Dieu, c'est à dire l'Office divin ou la Liturgie des Heures. Ces offices liturgiques rythment la vie des moines faite de travail manuel et de lectures. Mais la vie cénobitique est par définition une vie communautaire. Si l'engagement premier du moine est la recherche sincère de Dieu, sur la voie tracée par le Christ, il doit toujours se sentir au service de l'autre et la pratique de la règle fera de lui un homme du service et de la paix.

Dans le monastère, c'est l'abbé qui remplit les fonctions du Christ. Il est à la fois un père tendre et un maître sévère, c'est à dire un vrai éducateur. Le moine, progressivement, en s'inspirant de cet exemple, deviendra toujours plus conforme au Christ. La règle enseigne donc la solidarité des hommes dans le salut.

Saint Benoît a largement inspiré le monachisme occidental ultérieur. La règle a été reçue comme un idéal de vie en collectivité. L'Église a fait de lui le patron de l'Europe, en considération non seulement du très grand nombre de formations bénédictines qui se développèrent dans tous les pays de l'Europe, mais encore en voyant dans son œuvre une source d'inspiration pour le continent qui, grâce à lui, va développer ses racines chrétiennes qui constituent une part de son identité.

Au IX^{ème} siècle, comme nous allons le voir, la Règle fut reprise et adaptée par Benoît d'Aniane ; au X^{ème} siècle, par l'ordre de Cluny et ensuite par l'ordre de Cîteaux. Chacune de ces fondations ultérieures tentera à sa façon de réaliser, selon les besoins de l'époque, une harmonieuse synthèse entre le travail manuel, le travail intellectuel (la lecture) et la liturgie, ces trois éléments qui représentent les occupations du moine bénédictin selon la Règle du patriarche fondateur.

SAINT COLOMBAN, LE MOINE IRLANDAIS (543-615)

Saint Colomban naquit en Irlande en 543, la même année où mourrait saint Benoît de Nursie, le grand patriarche, fondateur des bénédictins.

À l'âge de vingt ans, il entra au monastère de Bangor, où sous la direction de l'abbé fondateur, saint Comgall, il s'initia à la vie monastique. Il y vécut trente ans, s'adonnant à la prière, à l'ascèse et à l'étude.

Autour de l'année 590, à la tête d'un groupe de douze compagnons, il abandonna le monastère et l'île pour le continent européen et là il entreprit une œuvre missionnaire dans des régions où, à la suite des invasions des peuples du nord et de l'est, le paganisme s'était à nouveau installé.

Après avoir débarqué en Bretagne, ils passèrent en Bourgogne, une zone qui, un siècle plus tôt, avait été dévastée par Attila. Ils y furent accueillis avec bienveillance par le roi des Francs et se mirent aussitôt à défricher la terre, en même temps qu'ils relevaient les ruines d'un ancien monastère. Peu de temps après, non loin du premier, ils en fondèrent un second pour y recevoir les nombreux jeunes attirés par la sainteté de la vie des moines. Un peu plus au nord, à Fontaine, ils en construisirent un troisième. Ces trois centres voisins se convertirent en centre d'irradiation monastique et missionnaire, de tradition irlandaise sur le continent européen.

À Luxeuil, Colomban vécut environ vingt ans. C'est là qu'il rédigea sa *Regula Monachorum* qui imposait à ses moines des pratiques d'ascèse fort sévères : sa pratique se répandit rapidement aux monastères de l'est de la Gaule. Cette règle fort austère fut la voie de la sainteté pour de nombreux moines qui la suivirent dans les différents monastères qui furent fondés alors sous cette impulsion et qui l'adoptèrent. Les fondateurs furent de saints disciples de Colomban : Saint Valéry, à partir de Luxeuil, fonda un monastère à Leuconay, près d'Amines, saint Esterbonde, moine irlandais, établit une fondation à Théronanne, au nord de la Gaule, de même que saint Babolin, à Saint-Maur-des-fossés, aux environs de Paris. Un peu plus tard, saint Gall donna son nom à un monastère dans une région qui est aujourd'hui la Suisse. La ville de Saint-Gall a perpétué son nom. En 649, saint Wandrille fonda l'abbaye qui s'appela Fontenelle et qui finit par perpétuer sa mémoire, en prenant son nom. Ainsi furent nombreux les monastères fondés par Colomban et ses saints disciples.

En 610, Colomban dut fuir la Gaule avec ses moines irlandais. Il fut condamné à l'exil pour avoir reproché au roi ses relations adultères. Ce fut le début d'une nouvelle aventure d'évangélisation, d'abord dans la zone de Zurich et du lac de Constance, ensuite au nord de l'Italie où il combattit l'arianisme.

Colomban fonda un grand monastère à Bobbio (Emilie-Romagne) qui

devint un important centre d'évangélisation que l'on a comparé au mont Cassin. C'est là qu'il mourut en 615.

La règle que le saint donna à ses fondations resta en rigueur pendant deux siècles, mais avec quelques modifications. En effet, à Luxeuil, le deuxième successeur de Colomban, l'abbé Walbert (629-670) supprima de la règle du Père fondateur les pratiques d'ascèse trop sévères et combina l'observance de la règle ainsi allégée avec la pratique de la règle bénédictine. Ainsi fut élaborée une règle mixte appelée *Règle de saint Benoît, selon l'observance de Luxeuil* (ad modum monasterii Luxoviensis). Cette nouvelle règle fut adoptée par divers monastères qui se fondèrent alors, le plus important d'entre eux étant celui de Corbie⁴.

En 2006, le pape Benoît XVI, au cours d'une audience générale, évoqua la mémoire de saint Colomban et conclut sa présentation avec ces mots : « Saint Colomban fut un homme de grande culture, un formidable constructeur de monastères et un grand prédicateur de la pénitence. Par son énergie spirituelle et sa foi, son amour de Dieu et du prochain, il est devenu un des pères de l'Europe qui continue à nous enseigner quelles sont ses racines, à partir desquelles elle peut renaître »

SAINT BENOÎT D'ANIANE, GRAND RÉFORMATEUR À L'ÉPOQUE CAROLINGIENNE (750-821)

Aux VII^{ème} et VIII^{ème} siècles, la concentration monastique en Europe fut particulièrement dense. Cent moines par monastère était une moyenne générale, mais des monastères comme Corbie, Saint-Riquier, Saint-Wandrille avaient jusqu'à trois cents moines et Novalesse, en Italie du nord, arriva même à en compter cinq cents. Au IX^{ème} siècle, le chiffre le plus fréquent est cinquante à soixante moines par monastère, mais Saint-Germain-des-Prés vers 815, au moment de son apogée en hébergea 212. Aux temps de Charlemagne, selon une statistique publiée récemment⁵, il y avait dans l'empire 417 établissements monastiques. Charlemagne et Louis le Pieux entreprirent de les unifier. En relation avec les souverains, ce fut Benoît d'Aniane, ami de l'empereur Louis le Pieux qui réalisa cette entreprise au milieu du IX^{ème} siècle, aussi le considère-t-on comme le deuxième fondateur du

⁴ Jean Decarreaux, *op. cit.*, pp. 250-251.

⁵ Cité par Jean Décarreaux, *op. cit.* page 40.

monachisme occidental, après le patriarche du mont Cassin, saint Benoît. A son côté, vécut une multitude de grands abbés, plusieurs d'entre eux saints, tels les abbés Pasteur, Jean, Moïse, Arsène et Agathon. À chacun d'eux, Jacques de Voragine dédie un chapitre de la *Légende dorée*. Tous furent des hommes de foi qui marquèrent leur temps.

A Aniane, près de Montpellier (France), fut la première fondation de Benoît. Il y eut là jusqu'à trois cents moines. En Aquitaine avec l'appui de Charlemagne, vingt-six monastères suivront la règle bénédictine rénovée, en vigueur à Aniane. Louis le Pieux continuera à l'appuyer. En 815, l'empereur l'installa dans un monastère proche de sa capitale, Aix-la-Chapelle, appelé Inde. En 817, fut décrétée la réforme qui s'appliquerait à tous les monastères. Des visiteurs itinérants, nouveaux *missi dominici*, furent chargés de faire appliquer les réformes.

Avec sa réforme, Benoît d'Aniane donne une nouvelle vigueur au vieux tronc bénédictin. Il renforce l'observance de la clôture et maintient la trilogie qui remplit la vie quotidienne des moines: l'*opus dei*, c'est à dire la récitation de l'office canonique, la *lectio divina*, c'est à dire la méditation de la bible et des livres classiques des auteurs spirituels et le travail manuel.

Mais Benoît d'Aniane allait beaucoup plus loin que le patriarche dans le contrôle de ses moines : maintenant tous les moines font partie d'une même congrégation en faveur de laquelle on a supprimé l'autonomie des différents courants religieux considérée comme facteur de désordre.

Autre innovation, l'*opus dei* devient l'occupation privilégiée des moines, rompant ainsi l'équilibre entre les trois obligations : l'office liturgique s'allonge, prenant une place prépondérante, au détriment du travail manuel et de la *lectio divina*.

La réforme monastique de Benoît, par sa centralisation, créa une uniformité qui s'imposa dans le monde monacal et supprima la diversité qui, en de nombreux endroits, générait l'anarchie. La multitude des étiquettes disparurent donc. Il n'y eut plus que des «moines bénédictins». Cependant il faut noter que l'appellation «bénédictins» n'apparaît qu'au XIV^{ème} siècle. À partir de 1100, on distinguera, d'une part, les «moines noirs», c'est à dire ceux qui seront appelés «bénédictins» et les moines blancs, c'est à dire ceux qui portent des vêtements de laine non teinte ⁶.

⁶ Pour plus de détails voir Jean Décarraux, *Moines et monastères...*, op. cit., pp. 51-57.

CHAPITRE VI

LES CONFESSEURS



Martini, *Saint Martin renonce à ses armes*, 1312-1317, détail du fresque, chapelle de saint Martin, église inférieure de saint François, Assise



Martini, *Le songe de saint Martin*, 1312-1317, détail du fresque, chapelle de saint Martin, église inférieure de saint François, Assise



Martini, *La mort de saint Martin*, 1312-1317, détail du fresque, chapelle de saint Martin, église inférieure de saint François, Assise

I. Généralités et sources

Isidore de Séville dans ses *Étymologies* explique qu'il y a deux classes de martyrs¹. Il écrit :

Il y a deux classes de martyres, l'une qui s'exprime dans la souffrance ouverte et l'autre dans la vertu cachée de l'esprit. En effet, beaucoup, en résistant aux attaques du Malin, et en résistant à tous les désirs charnels et parce qu'ils se sont ainsi immolés du fond de leur cœur en présence de Dieu tout-puissant, se sont transformés en martyrs en temps de paix, de telle façon que si le temps des persécutions existait encore de nos jours, ils auraient été des martyrs.

Ainsi sont reconnus des saints nouveaux qui n'ont pas eu à verser leur sang, mais qui sont dans la lignée des martyrs des premiers siècles.

Dans l'antiquité tardive, à partir du III^{ème} - IV^{ème} siècle, apparaissent des œuvres réunies sous le titre générique de *Vitae*, dont les protagonistes sont, en général, des ascètes, des évêques, des hommes d'Église, qui se sacrifient, mortifient leur âme et vivent dans l'austérité. Toute leur énergie est consacrée au service de Dieu. Ce sont les nouveaux martyrs du quotidien, ils meurent jour après jour et non pas un jour précis sous les coups d'un bourreau.

À une époque où n'existait pas encore le processus de canonisation qui sera élaboré quelques siècles plus tard par Rome, les *Vitae* reprennent la principale procédure de reconnaissance de la sainteté d'un individu: c'est à la fois la sanction populaire et ecclésiastique qui contribue de façon décisive à la diffusion de son culte. Les passages de ces *Vitae* pourront dès lors être incorporés dans les lectures liturgiques, qui seront chantés ou lus lors de la commémoration du Dies natalis du dit personnage.

Les *Vitae* sont la reconnaissance explicite de ces saints qui assument dans leur personnalité les idéaux de la communauté. Le récit écrit de leur vie perpétuera leur mémoire dans les générations futures. Ces textes présentent donc de nouveaux modèles qui incarnent les vertus éminentes que la société attend d'eux. Ce sont des évêques, des abbés, des personnages ecclésiastiques qui ont un rôle social et public de premier plan et qui manifestent une grande capacité d'autorité sur leur communauté. Ils sont des *defensores civitatum* et sont des modèles de comportement: ils sont justes et bienveillants envers tous ceux qui sont dans le besoin,

¹ *Étymologies*, 7, 11. Cité par Isabel Velázquez, *La literatura hagiográfica...*, op.cit. page 80.

mais fermes et rigoureux envers les pécheurs endurcis, envers les ennemis de la foi et ceux qui commettent des injustices, même s'il s'agit de personnages importants qui incarnent le pouvoir civil.

Ainsi elles jouent le rôle qu'ont joué les *Actes* et *Passions* qui ont tant contribué aux siècles précédents au culte des martyrs. Les *Vitae*, toutefois, marquent une réelle évolution du genre hagiographique qui tend à multiplier les faits légendaires et à intercaler des éléments merveilleux, spécialement dans le récit des miracles.

Parmi les plus fameuses de ces *Vitae*, citons la vie d'Amboise écrite par Paulin de Milan, ou celle de Martin de Tours par Sulpice Sévère. De même sont fondamentales pour connaître certains saints et s'approcher des mentalités d'une époque, les vies écrites par Venancio Fortunato ou les *Dialogues* de Grégoire le Grand, ou la vie de Desiderius (Didica) du roi Lisebuto.

II. Deux grands évêques en Gaule

En Gaule, au IV^e siècle, deux grands évêques vont montrer les grandes directives que vont prendre désormais leur existence. Nous aurons des évêques qui auront en commun leurs préoccupations pastorales, mais les uns s'orientent davantage vers l'approfondissement théologique, en relation avec le développement des grandes hérésies qui se propagent alors, tandis que d'autres seront davantage en rapport étroit avec le monde monastique.

SAINT HILAIRE DE POITIERS

Saint Hilaire de Poitiers fut à la fois un grand évêque et un grand théologien, au point que, en référence à son action énergique et pastorale pour la lutte en faveur de l'orthodoxie chrétienne, il a été désigné par le titre de «Athanasie de l'Occident». Il se pose en défenseur des thèses du concile de Nicée et s'oppose à la majorité des évêques de la Gaule qui sont ariens et qui sont soutenus par l'empereur Constance. Une telle attitude lui vaudra d'être exilé en Orient pendant plusieurs années. Lors de son exil, il entre en contact avec le texte des écritures, dans sa version de la septante, et il découvre les œuvres d'Origène, ce qui enrichira sa vision théologique. En grand théologien qu'il est, il écrit différents traités de doctrine trinitaire, tels que *De trinitate* et *De synodis*. Dans ces œuvres il défend la consubstantialité du fils avec le père contre les ariens qui nient la divinité du

Christ, et contre les sabéliens qui ne distinguent pas le Père et le Fils. Son œuvre sera prolongée et approfondie au siècle suivant par Augustin d'Hippone. Mais en même temps, Hilaire se veut pasteur. Prenant en compte son ministère épiscopal, il écrit, en même temps, pour l'édification et l'instruction de son peuple. Vont dans ce sens les *Commentaires sur les Psaumes* et le *Traité des mystères*.

De même, il fait office de pionnier en écrivant des *Hymnes* liturgiques, un genre nouveau de poésies inspirées des modèles classiques latins, grecs et bibliques (les psaumes). Ce genre sera développé un peu plus tard par saint Ambroise de Milan.

Dix ans avant sa mort, il est rejoint à Poitiers par saint Martin qui se met à son école et sera son plus fervent soutien.

SAINT MARTIN DE TOURS

Saint Martin fut lui aussi, à son tour un très grand évêque. Il était né dans une province de l'empire, la Pannonie, l'actuelle Hongrie en 316. Toute sa vie se déroulera au cours du IV^{ème} siècle, puisqu'il mourra en 397.

Il fit d'abord carrière dans l'armée, puisqu'il fut membre de la garde impériale romaine jusqu'en 356. C'était un homme par nature très généreux. Un fait divers va illustrer ce trait de caractère: alors qu'il était en cantonnement à Amiens, un jour d'hiver, près d'une des portes de la ville il est sollicité par un mendiant qui grelotte de froid. Il lui offre aussitôt la moitié de sa cape d'uniforme, l'autre moitié appartenant de droit à l'armée romaine. La nuit suivante, le Christ lui apparaît revêtu de cette moitié de cape et lui rappelle la phrase évangélique : «Aime ton prochain comme toi-même.» Cette scène, mille fois reproduite par l'iconographie qui le représente, provoquera sa conversion. Il demande le baptême et décide d'abandonner l'armée. C'est alors qu'il se joint aux autres disciples de saint Hilaire à Poitiers. Sa foi qu'il approfondit alors devient militante. Il n'hésite pas à s'affronter aux druides qui rendaient un culte aux pierres. Habité d'une sainte rage, il détruit tous les mégalithes dont il a connaissance.

En 370, le voilà nommé évêque de Tours. Sa vie pastorale sera caractérisée par l'évangélisation des campagnes : il crée de nombreuses paroisses rurales et continue à lutter contre les coutumes païennes. En même temps, il combat les théories du gnosticisme et du manichéisme de Priscilien, ce qui ne l'empêche pas d'intervenir auprès de l'empereur pour que Priscilien ne soit pas exécuté pour

autant. Il n'obtint pas sa grâce, mais obtint l'indulgence des autorités envers les priscilianistes.

Très tôt, saint Martin obtint une grande notoriété à travers toute la Gaule et hors des frontières. Il fut – et demeure – un des saints les plus populaires de France. Un des éléments qui contribuèrent à une telle renommée fut le récit de sa vie qu'écrivit Sulpice Sévère peu de temps après la mort du saint.

III. L'âge d'or des «Pères de l'Église» du IV^{ème} au VI^{ème} siècle

On désigne par ce terme de saints évêques qui par leurs écrits ont contribué à établir et à défendre la doctrine chrétienne essentiellement aux IV^{ème} et V^{ème} siècles.

On considère généralement que les derniers de ces Pères seraient saint Jean Damascène (675-749) et saint Isidore de Séville (560-636), mais pour d'autres, le dernier serait saint Bernard de Clairvaux (1090-1153). Les plus importants de ces Pères, par leur science, ont reçu de la part de l'Église catholique le titre de docteurs de l'Église, un titre qui, par ailleurs, ne leur est pas spécialement réservé. Les quatre grands Pères de l'Église, tous docteurs de l'Église sont :

- saint Ambroise de Milan, (339-394)
- saint Augustin, évêque d'Hippone (354-430)
- saint Jérôme, (347-420)
- saint Grégoire le Grand, pape (504-604)

L'Église orthodoxe, pour sa part, a parmi tous ces Pères de l'Église une particulière vénération pour quatre d'entre eux. Tout d'abord, trois Pères cap-padociens, saint Basile de Césarée ou Basile le Grand (330-379), saint Grégoire de Nazianze, le Théologien (329-390) et saint Grégoire de Nysse, le Mystique (335-394). Auxquels il convient d'ajouter saint Jean Chrysostane, patriarche de Constantinople (345-407). La plupart d'entre eux sont également docteurs de l'Église. Bien qu'appartenant à une élite intellectuelle, il est remarquable que tous ces saints évêques ont reçu une reconnaissance populaire : Jacques de Voragine dédia à chacun d'entre eux une notice dans son œuvre, la *Légende dorée*.

Les Pères de l'Église furent particulièrement nombreux dans ces siècles de l'Antiquité tardive et du Haut Moyen Âge, car il apparut nécessaire alors de préciser des concepts théologiques, tels que la divinité du Christ, ou la Trinité qui donnèrent lieu à des déviations ou des contestations qui furent jugées hérétiques. Cela

nous explique que nombreux furent les Pères qui jouèrent un grand rôle contre les hérésies et tout spécialement l'arianisme, tels que saint Hilaire de Poitiers, saint Ambroise de Milan et bien d'autres encore.

AUGUSTIN ET JÉRÔME

Parfois cette lutte se fit féroce : Augustin et Jérôme durent affronter les réactions des hérétiques à leurs critiques. Saint Jérôme réfuta dans le *Dialogue avec les Pélagiens* les propositions du moine hérétique Pélage (360-422), disciple d'Origène, qui prétendait que le péché originel n'était qu'un mythe. Mal lui en prit, les troupes pélagiennes envoyèrent une expédition punitive contre les monastères hiéronymites (416) : on tua un diacre et on incendia les bâtiments. Assiégé dans une tour fortifiée, Jérôme en réchappa de justesse. Il écrit dans la conclusion de l'Épître CXXIV :

Notre maison, par rapport aux ressources matérielles fut complètement ruinée par les persécutions des hérétiques. Toutefois, le Christ est avec nous. La demeure reste donc remplie de richesses spirituelles. Mieux vaut mendier son pain que de perdre la foi.

Quant à Augustin, dans la province romaine d'Afrique où il avait été élu évêque, il devra lui aussi affronter les hérétiques armés. À ce sujet, il élaborera le concept de « guerre juste ». Il écrit dans la lettre 185 à Boniface, préfet militaire en charge de la répression des donatistes :

L'Église persécute ses ennemis et les poursuit jusqu'à ce qu'elle les ait atteints et défaits dans leur orgueil et dans leur vanité, afin de les faire jouir du bonheur de la vérité, les impies persécutent pour rendre le mal pour le bien, et tandis que nous n'avons en vue que leur salut éternel, eux cherchent à nous enlever notre portion de bonheur sur la terre.

Ce sont là des lignes qui témoignent de la violence des affrontements avec les donatistes. Augustin expose une vision politique, selon laquelle l'Église est menacée, il est normal, dès lors, que l'État se fasse garant de sa protection, de même il est favorable à la guerre, lorsque celle-ci permet d'obtenir la paix.

On ne cherche pas la paix pour faire la guerre, écrit-il, mais on fait la guerre pour obtenir la paix. Sois donc pacifique en combattant, afin de conduire ceux que tu connais aux bienfaits de la paix, en remportant sur eux la victoire.

IV. Les évêques assument la défense de leur ville

Au V^{ème} siècle, face aux envahisseurs barbares et à l'anarchie ambiante, les évêques prennent le relais des pouvoirs publics et assument la défense de leur ville.

- À Troyes, saint Loup.
- À Auxerre, saint Germain.
- À Orléans, saint Aignan, face à Attila.
- À Clermont, Sidoine Apollinaire face aux Visigoths.

Le rôle des évêques va être complètement différent, compte tenu des circonstances historiques au moment des invasions barbares. Certes leurs personnalités sont individualisées par leurs biographes, néanmoins ils sont des archétypes, des modèles de sainteté qui s'assimilent les uns aux autres. Ces hommes d'Église, surtout des évêques, mais aussi des pères abbés de monastère sont cultivés et éloquents, c'est là leurs armes pour lutter non seulement contre l'hérésie, mais encore contre cette nouvelle forme de paganisme agressif que représente la barbarie de l'envahisseur. Ils seront donc énergiques, grands organisateurs et sauront imposer leur autorité et gagner ainsi le respect et la dévotion de leurs fidèles. Ils sont tous dotés d'une forte personnalité qui se manifeste face aux circonstances les plus graves sans hésitation et sans reculades. Bien sûr, ils sont d'une vie exemplaire, austère et leur action sera toujours dirigée par l'intervention divine. C'est en Dieu qu'ils puisent leur force et leur inspiration. Ils sont ainsi capables de rétablir l'ordre dans la cité et face aux problèmes les plus graves, ils protègent la population contre tous les ennemis de la foi. Et pour cela, ils seront capables de réaliser des prodiges.

Voyons les exemples les plus illustratifs de ce type d'évêques. Le premier d'entre eux fut évêque de Troyes. Vers 426, après un séjour monastique, **saint Loup** fut élu évêque de la ville et le resta pendant cinquante ans. Il se rendit célèbre pour avoir réussi à convaincre Attila, chef des Huns, d'éviter à sa cité les horreurs de la dévastation. Mais il dut suivre le roi des Huns qui le prit en otage un certain temps. Selon d'autres sources, il aurait donné sa vie en échange du salut de sa ville.

Saint Loup fut l'ami de **saint Germain d'Auxerre** (380-448), puisque tous deux s'en furent un temps évangéliser la Grande Bretagne et y combattre l'hérésie pélagienne. Saint Germain fut un grand saint thaumaturge. On raconte

qu'il opéra quelques miracles spectaculaires qui le rendirent très populaire. C'est ainsi qu'ayant planté un bâton en terre, celui-ci se transforma en un bel arbre. Menant une vie ascétique très rude, Germain fonde un monastère de l'autre côté de l'Yonne pour attirer les foules à la foi catholique.

Au moment de l'époque troublée de la décomposition de l'empire romain, il n'hésite pas à se montrer en face du très cruel Goar, roi des Alains. Seul devant des cavaliers bardés de fer, il s'adresse au roi Goar en saisissant son cheval par la bride pour l'arrêter. Goar promet la paix à condition d'obtenir la réponse de l'empereur à propos d'une grâce qu'il lui a demandée. Germain accepte de s'entremettre et part pour l'Italie pour voir l'empereur. Mais il meurt en cours de voyage à Ravenne en 448. La vie de saint Germain d'Auxerre nous est connue par plusieurs *Vitae*, l'une écrite par Constance, prêtre de Lyon, une trentaine d'années après la mort du saint et une autre écrite au début du IV^{ème} siècle.

À Orléans, c'est encore l'évêque local, saint Aignan qui sera le sauveur dans le Dauphiné. Né à Vienne vers 358, il mène d'abord une vie d'ascète, ses mérites lui valent d'être remarqué par saint Euvèrte, évêque d'Orléans qui le choisit comme successeur et le fit élire par le peuple.

Dès les premières menaces d'Attila, il contacta Aetius, lieutenant de l'empereur dans les Gaules, lequel promit son aide mais tarda à arriver. Attila et son armée assiégèrent donc Orléans et les premiers assauts furent terribles. Saint Aignan fit alors faire des processions dans la ville, fit porter les reliques des saints sur les remparts et implora la miséricorde de Dieu sur son peuple. Il fut exaucé : un orage providentiel d'une grande intensité obligea les assiégeants à interrompre les travaux du siège pendant plusieurs jours. Mais les soldats d'Attila réussirent à briser les portes des remparts et à s'engouffrer dans la ville. Aignan redouble ses prières, et voilà qu'au moment où commencent le massacre de la population, les romains, ayant à leur tête Aetius accourent à bride abattue. La ville est inondée de sang et les romains sortent victorieux : de nombreux adversaires sont passés au fil de l'épée, d'autres jetés dans la Loire, d'autres encore furent épargnés grâce à l'intervention généreuse du saint évêque qui empêcha qu'ils ne fussent égorgés par vengeance. Dès lors, saint Aignan fut considéré comme le père de son peuple et le second fondateur de la ville. Mais l'histoire ne s'arrêta pas là : la divine Providence, en signe d'appui à la sainteté de l'évêque fit que la campagne, que les troupes d'Attila avaient voulu ruiner, donna cette année-là une abondance générale de fruits. Désormais saint Aignan ayant accompli sa mission, pouvait rejoindre la maison

du Père, ce qui advint à ses quatre-vingt-treize ans, en 453. Mais ses reliques vénérées au milieu des siens, continuèrent à favoriser par des miracles ceux qui venaient le prier. Cette belle histoire, bien qu'elle mériterait de figurer dans la *Légende dorée*, curieusement n'y figure pas, mais elle est rapportée par d'autres sources.

Sidoine Apollinaire est encore un de ces évêques qui se dévouent sans compter pour leur ville au moment des invasions barbares. Il occupera le siège épiscopal d'Arvernum, aujourd'hui Clermont de 470 à 480.

Lors de la prise de la ville par les Visigoths en 475, il est emprisonné car on lui reproche d'avoir pris une part importante dans la défense de la ville qui a résisté pendant trois années. Libéré, il sera restitué dans ses fonctions et gouvernera son évêché jusqu'à sa mort en 480.

Tous ces évêques, à la tête des villes des Gaules au moment des invasions barbares furent donc les protecteurs de leurs villes qu'ils organisèrent face à l'anarchie ambiante mais ils n'en oubliaient pas pour autant leur mission pastorale. Tel fut le cas notable de saint Rémi qui fut évêque de Reims de 462 à 533, après avoir été élu évêque à seulement vingt-deux ans. Cette fois, Jacques de Voragine nous conte par le détail la vie du saint. Nous y apprenons que sa naissance avait été miraculeusement annoncée par un ange du seigneur qui prédit que celui qui naîtrait d'une femme prénommée Céline serait le libérateur de l'Église de Gaule et « qu'il libérerait son peuple des incursions du mauvais ». À l'époque où Clovis était roi des Francs et voyait fondre sur lui une armée innombrable d'Alamans, il avait fait le vœu de se convertir au Dieu que vénérât son épouse Clotilde, s'il sortait vainqueur du combat. Après sa victoire, il s'en fut trouver saint Rémi qui le baptisa. L'on sait comment au moment du baptême, une colombe vint apporter dans son bec une ampoule qui contenait le Saint Chrême. Le contenu en sera utilisé ensuite pour le sacre des rois de France.

Saint Rémi mérita le titre d'apôtre des Francs. En même temps qu'il baptisa le roi Clovis I^{er}, il en fit autant avec trois mille guerriers de son entourage. Il fut le grand organisateur de sa province ecclésiastique; avec l'appui de Baptiste, il bâtit et consacra un grand nombre d'églises.

On peut évoquer ici saint Patrick, originaire de la Bretagne insulaire que les hasards de sa vie amenèrent en Gaule. Il se fixa un temps auprès de saint Germain qui l'ordonna évêque. En 432, il retourne en Irlande qu'il se mit à évangéliser. Il y prêcha et construisit des églises et des monastères. À sa mort, l'Irlande est chrétienne sans avoir compté un seul martyr et le territoire est peuplé de nom-

breux monastères. L'Irlande restera isolée de la papauté chrétienne durant deux siècles par les invasions barbares et sera le grand refuge du christianisme occidental, face à un continent retombé en grande partie dans le paganisme.

Pour conclure la présentation de ces éminents évêques qui se dépensèrent sans compter pour leur peuple, il convient de mentionner une sainte femme qui joua un rôle analogue. Il s'agit de **sainte Geneviève** qui fut elle aussi « confesseur » de sa foi face aux barbares. En 451, quand les Huns envahirent la Gaule, elle n'a que quinze ans mais elle est animée d'une foi profonde. Elle redonne courage aux habitants de Lutèce et organise la défense de la ville. Mais Attila, au dernier moment renonce à prendre la ville, préférant foncer au plus tôt vers les territoires de l'Aquitaine et de l'Espagne. Geneviève sera enterrée à Paris, sur la « montagne » qui porte son nom. Elle sera proclamée plus tard sainte patronne de Paris.

V. Les grands évêques de l'Espagne Wisigothique

Autrefois « Hispanie romaine », la péninsule ibérique devient l'Hispania wisigothe à partir du V^e siècle. Léovigild (569-586) réalise l'unification territoriale et politique. La capitale est Tolède. Toutefois, le royaume, sur le plan religieux, est divisé : la religion des wisigoths est l'arianisme que les dirigeants tentent d'imposer à la population « trinitaire », mais en vain. Il y eut donc deux Églises avec leurs hiérarchies respectives. Mais des failles apparaissent bientôt dans cette dualité religieuse. C'est d'abord l'un des deux fils de Léovigild qui, sous l'influence de sa femme et de saint Léandre, évêque de Séville qui se convertit aux thèses trinitaires du concile de Nicée. Soulevé contre son père, il est vaincu et décapité en 585.

Le second fils, Récarède qui a hérité la couronne de son père, lui aussi influencé par l'évêque Léandre, se convertit officiellement au catholicisme lors du concile de Tolède en 589.

Dès lors, l'Église catholique va collaborer avec le pouvoir royal et devenir un élément important dans le développement du pays, à travers ses évêques. De grands et saints évêques vont faire de leurs sièges épiscopaux des centres religieux et intellectuels en les dotant de bibliothèques et d'écoles. Ces grands centres urbains seront essentiellement Tolède, Hispalis (Séville) capitale de l'ancienne Bétique romaine (Andalousie), Cordoue, Carthagène, Barcelone et Saragosse. Plusieurs de ces évêques furent de grands intellectuels et des auteurs renommés. Le plus célèbre d'entre eux fut Isidore de Séville (vers 570-636). Ses œuvres furent lues et

commentée pendant tout le Moyen Âge .

À Tolède, du V^{ème} au VIII^{ème} siècle, ont été tenu dix-huit conciles ecclésiastiques. Le troisième, tenu en 589, a été marqué par la conversion du roi Recarède de l'arianisme au catholicisme. Convoqués par le roi, ils témoignaient de l'interpénétration des pouvoirs religieux et temporels. Les évêques de Tolède ou d'ailleurs y jouaient un rôle essentiel. Le concile de 589 fut présidé par Léandre de Séville.

L'évêché de Tolède fut élevé dès le IV^{ème} siècle au rang d'archidiocèse. À l'époque des wisigoths, le plus fameux des archevêques fut saint Ildefonse (606-667). Né dans une famille aristocratique, il choisit d'entrer au monastère voisin d'Agali, dédié aux saints Cosme et Damien. Bientôt, il en fut élu père abbé. Là, il composa de nombreuses ouvrages théologiques, épistolaires, liturgiques et poétiques et continua l'œuvre de son maître, saint Isidore de Séville, le *De viris illustribus*. Mais son œuvre la plus importante est un traité qui exalte la virginité de Marie, et qui fut d'une extraordinaire fécondité dans les domaines de la spiritualité et de la religiosité populaires, le *De virginitate perpetua sanctae Mariae*. Cet ouvrage fait de saint Ildefonse le fondateur d'une nouvelle forme de dévotion et spiritualité mariale qui sera reprise par différents auteurs du Moyen Âge dont Bernard de Clairvaux.

La Vierge Marie, reconnaissante, serait spécialement descendue du ciel pour revêtir d'une chasuble son dévot Ildefonse. Cette scène a été représentée bien des fois par les artistes, entre autres par le Gréco qui a représenté saint Ildefonse écrivant son traité devant une statue de la vierge, un portrait du saint debout, allant de pair avec une vue panoramique de Tolède, surmonté de la représentation du don de la chasuble par la Vierge. Murillo a lui aussi représenté, un siècle plus tard, l'imposition de la chasuble à saint Ildefonse. Cette fois, de nombreux anges assistent à la scène.

En outre, comme père abbé, Ildefonse prit une part active à différents conciles de Tolède : il soussigna les actes des VIII^{ème} et IX^{ème} conciles en 653 et 655.

Toutes ces activités d'écrivain et de père abbé lui valurent dans la ville une grande renommée au point que le roi le sollicita pour occuper le siège métropolitain de Tolède. Il hésita à abandonner son monastère en même temps que l'étude, la vie contemplative et ses moines. Mais l'insistance du roi fut telle qu'il dut accepter. Il occupera le siège épiscopal pendant presque dix ans de 657 à 667. Là, il s'adonna à la tâche de réformer les comportements corrompus des fidèles et du clergé, tout en continuant à écrire. Dès sa disparition, le 23 janvier 667, il fut

considéré comme un saint et son culte connut une grande diffusion, surtout après la translation de ses reliques au VIII^e siècle.

A Mérida, trois évêques nous sont connus pour leurs vertus, **saint Paul, Fidel et Marsona** (†605) qui fut à l'origine du développement de la ville de Mérida au VI^e siècle. Les faits sont rapportés dans *Les vies des Pères de Mérida*². Paul, venu d'Orient se rendit célèbre d'abord par ses qualités de médecin ; plusieurs de ses patients le firent légataire de leurs livres, ce qui explique l'origine du riche patrimoine de l'Église de Mérida. Grâce à l'importance de ces biens, il exige que la communauté nomme son neveu comme son successeur. Toutes ces transactions n'empêchent pas, selon le récit, que les deux hommes soient considérés comme saints, le chroniqueur loue les vertus magnifiques des deux.

Quant à la vie de Marsona, il représente l'orthodoxie face à l'évêque arien Sunna. C'est lui qui reçoit la protection divine et celle de la patronne de la ville sainte Eulalie. Il est vrai que tous louent sa conduite exemplaire de *vir sanctus*. Lorsqu'il est abusé par l'archidiacre Éleutèce qui l'avait remplacé pendant une grave maladie, justice lui est rendue. Éleutèce mourra subitement et Marsona pourra reprendre ses œuvres de charité envers les nécessiteux.

Ce groupe d'hommes saints a une grande autorité morale dans leur communauté. Ils sont les guides fidèles et régissent la vie de la cité. Leur culture leur permet d'affronter les ennemis de la foi et leur intégrité morale leur permet de vaincre tous les adversaires qui peuvent surgir. Aux yeux de leur communauté, leurs décisions sont incontestées. Ils sont tous d'origine noble et cette noblesse apparaît dans leur magnificence envers les pauvres. Ils sont généreux et leurs ressources seront employées à construire des monastères et à restaurer des églises et autres édifices religieux. À toutes ces qualités s'ajoute le grand niveau intellectuel. Ils connaissent en particulier les textes sacrés, ce qui leur permettra de convaincre et d'entraîner leur communauté vers la foi. Leur éloquence se nourrit de cette culture. Saint Fructueux est en quelque sorte le prototype de ces évêques de l'époque wisigothique. Sa vie nous est connue par une œuvre anonyme, *Vita fructuosi*, écrite vers 670.³

² Nous restituons ici l'analyse que fait de ce texte Isabel Velázquez, dans son livre, *La literatura hagiográfica*, op. cit. p. 236 - 257.

³ Nous nous inspirons ici de l'analyse que fait de ce texte Isabel Velázquez, dans son livre, *La literatura hagiográfica*, op. cit. pp. 278 - 289.

Ce *Vir sanctus* est d'origine noble. La *Vita* nous le présente spécialement sous sa facette d'ascète et d'ermite. Il abandonne sa vie aisée pour se consacrer à une vie solitaire à la recherche de Dieu. Mais il verra sa vie solitaire troublée par d'importantes charges ecclésiastiques qu'on lui proposera, compte tenu de ses mérites et qu'il devra accepter.

La Vita rapporte que Fructuoso après être entré dans un monastère devra fuir encore plus loin à la recherche de nouvelles solitudes. Il fondera dans la solitude du « Bierzo », dans la région de León, une sorte de Thébaidé occidentale où se multiplieront les petites fondations cénobitiques. Mais il est sollicité pour occuper le siège épiscopal de Braga dans le nord-ouest hispano portugais. Il fonde également un monastère pour les femmes nobles. Il va même jusqu'à fonder son monastère sur une île au large de la Galice. Son influence va bientôt s'étendre dans plusieurs régions d'Hispania où il va favoriser par ses fondations la vie contemplative pour ceux qui cherchent la perfection dans la solitude. Pour eux, il rédige une *Regala* qui leur facilitera la vie religieuse.

Il est certain que ces évêques de l'époque wisigothique ont des traits en commun. Tous représentent la classe intellectuelle de leur époque, ce qui leur permet des relations parfois étroites avec les monarques. Leur origine noble les prédestinait en quelque sorte à être les protagonistes de la vie sociale et culturelle de l'Hispanie du temps des Goths.

Une autre caractéristique les réunit tous. Tous ces évêques ont un ancrage évident dans la vie des moines et des abbés des monastères. Ils ont tous une pratique de la vie ascétique. Même quand ils ont abandonné une vie solitaire et occupent des postes de responsabilité épiscopale, ils gardent en eux cette aspiration à la vie érémitique.

Autrement dit ce modèle de *vir sanctus* réunit ce double modèle, cette *duplex via* des évêques et des ascètes.

VI. Saints évêques en Gaule aux VI^{ème} et VII^{ème} siècles

Ces évêques ont des traits communs qui les distinguent de ceux des autres périodes et permettent de les rapprocher. Nous pensons en particulier à saint Didier, évêque de Cahors de 630 à 655, à saint Ouen, évêque de Rouen de 639 à 684, et saint Eloi, évêque de Noyan de 641 à 659. Tous trois appartiennent aux élites aristocratiques. Ils sont étroitement liés à la monarchie mérovingienne par leur naissance,

leur éducation ou leur fonction. Tous trois bénéficiaient des faveurs de la cour qui, à travers eux, favorisait l'Église et leur facilitait, entre autres réalisations, la création de monastères.

Saint Didier, qui fut évêque de Cahors après avoir été élevé à la cour de Clotaire, fut un grand administrateur et évangéliste. Il fonda de nombreuses églises rurales et des couvents. Saint Ouen est, lui, un grand fonctionnaire royal. Il reçut une éducation sélecte à l'abbaye de saint Médard, ce qui lui permit de rentrer à la cour du roi Clotaire II. A la mort du roi, il devint chancelier de son successeur Dagobert Ier. Mais il décide d'abandonner la cour pour des études théologiques. En 639, il est élu évêque de Rouen. Grand pasteur sa vie durant, il s'efforcera de faire disparaître des campagnes le paganisme et ses pratiques. Il mènera également une lutte constante contre la simonie et les manquements à la discipline ecclésiastique de la part des clercs. Il se dévoua également à la cause monastique, aidant saint Wandrille à fonder l'abbaye de Fontanelle, saint Philibert, celle de Jumièges, ainsi que d'autres établissements monastiques.

Saint Ouen, qui survécut à saint Eloi, écrit la vie de son ami ; un document exceptionnel qui contient de précieuses informations sur la vie religieuse au VII^{ème} siècle.

Saint Eloi, (588-659), évêque de Noyan, grand argentier du royaume sous Clotaire II et trésorier sous Dagobert Ier, était le fils de riches parents gallo-romains. Il abandonna toutes ses richesses pour devenir prêtre et fut élu évêque de Noyan en 641. Il passa sa vie à convertir les populations druidiques des Flandres et des Pays-Bas. De même, il fonda de nombreux monastères dans la région d'Arras et de Dunkerque.

Un cas à part qui se distingue de ces figures d'évêque de l'époque mérovingienne dont nous venons d'évoquer la vie, est celui de l'évêque saint Didier, évêque de Vienne en Dauphiné. La renommée du saint évêque Desiderius (Didier) a rapidement franchi les frontières de la Gaule, au point que son culte s'est développé très tôt dans l'Espagne Wisigothique. Cela est dû à une *Vita* du saint qui fut largement diffusée dans l'Espagne Wisigothique et qui avait pour auteur Sisébut de Tolède. Il s'agit de la *Vitae Desiderii*, laquelle s'inspirait d'une *Vita* anonyme écrite en Gaule quelques années plus tôt.⁴

⁴ Nous utilisons ici l'analyse que fait de ce document Isabel Velázquez, dans son livre, *La literatura hagiográfica, op. cit.* pp. 207-224.

Nous y apprenons que Didier, évêque de Vienne a été accusé injustement d'un délit sexuel, à la suite de quoi, il est condamné et expulsé par le roi Théodoric II, roi de Bourgogne, et la reine Brunehilde qui ne lui pardonnait pas ses remontrances. En exil, Didier opère de nombreux miracles et confirme ainsi sa sainteté. Lorsqu'ils l'apprennent, les accusateurs prennent peur. Ils ne tardent d'ailleurs pas à être châtiés par Dieu qui provoquera leur mort. Quant à Didier qui a été assassiné par trahison, il est présenté comme le modèle du saint évêque qui est à la fois *Dux*, c'est à dire guide de son peuple sur le chemin du bien, et *Servus Dei*, c'est à dire serviteur de Dieu, pasteur de son troupeau. Nous avons donc là les topiques qui caractérisent une œuvre hagiographique : l'opposition entre les forces du bien et celles du mal et le châtement des mauvais face à l'exaltation du saint.

Conclusion : Relations étroites entre les saints évêques, les moines et les solitaires

Parmi les *viri sancti*, c'est à dire tous les saints qui n'ont pas souffert le martyre, on distingue en général, comme nous-mêmes l'avons fait au cours des chapitres précédents, deux grandes catégories: tout d'abord les saints évêques qui sont des personnages engagés dans la vie de la société qu'ils prétendent diriger et marquer d'une empreinte chrétienne. Ce sont des hommes d'action. La deuxième catégorie est constituée par les moines qui recherchent Dieu dans la retraite et la solitude ou qui s'établissent dans une communauté cénobitique. Ils sont essentiellement des hommes de prière.

Mais ce qu'il convient de souligner est l'étroite collaboration qui s'établit entre les deux sortes de sainteté et cela, dès le V^{ème} siècle. L'exemple le plus évident est celui de saint Martin de Tours. Son hagiographe, Sulpice Sévère, dans la *Vita* qu'il écrit, insiste sur le fait que Martin qui reste comme un modèle idéal de sainteté, fut tour à tour un ermite, originaire d'Orient et un pèlerin, ensuite un abbé d'une communauté monastique qu'il avait fondée et enfin un évêque de Tours⁵.

Martin sera ainsi le premier d'une longue série de saints qui emprunteront sur le chemin de la perfection une double vie, *duplex via*, c'est à dire qui réunissait

⁵ Nous suivons la présentation qu'en fait, Isabel Velázquez dans son livre *La literatura hagiográfica*, op. cit. pp. 114-121.

en une seule personne la tendance monastique et l'épiscopale. Avant de devenir un topos littéraire qui se retrouvera des dizaines de fois dans les *Vitae*, ce fut une réalité historique vécue par ces saints personnages.

Cette attraction pour la vie érémitique sera une constante dans la vie de Martin. Il fut un soldat sous les empereurs Constance et Julien. Il se retire de l'armée en 356 en une époque où l'Église traverse une grave crise. Le concile de Nicée est proche (325), mais des évêques et même l'empereur Constance II prennent parti pour l'arianisme. Martin est expulsé de Milan, et non loin de là il fonde un ermitage où il mène une vie ascétique.

Nouvellement expulsé, il part en Gaule et près de Poitiers, il vit dans une grotte à Ligugé, avec un autre frère. La renommée de Martin attire un autre groupe d'ermites qui vinrent ensemble, et finalement c'est un monastère qui est parfaitement institué. La renommée de Martin s'étend, au point que le 4 juillet 371, les fidèles de Tours l'élisent par acclamation évêque de la ville. Martin résiste d'abord et finit par accepter. Mais il n'abandonne pas pour autant la vie ascétique : au lieu de vivre dans un palais épiscopal, il se contente d'occuper une cellule, à côté de son église, et plus tard, il s'établit dans une nouvelle fondation monastique, à trois kilomètres de la ville, à Marmoutier. C'est là que Sulpice Sévère entre en contact avec lui.

Mais le même Sulpice Sévère pousse encore plus loin son analyse : il essaie de comprendre pourquoi ces saints évêques font ainsi la synthèse de deux idéaux de sainteté, celui des saints confesseurs et celui des moines. Il en arrive à la conclusion que tous ces saints personnages qui abolissent les distinctions entre deux types de sainteté opèrent également une autre synthèse : ils sont à leur façon des martyrs. Sulpice Sévère écrit :

Bien que l'époque dans laquelle nous vivons ne lui a pas permis d'être un martyr, il ne se verra pas privé de la gloire des martyrs, car en son for intérieur et par sa vertu il aurait dû être l'un d'eux. Car s'il lui avait été donné de combattre au cours de graves événements qui eurent lieu à l'époque de Néron et de Dèce, je prends Dieu à témoin que spontanément il serait monté sur l'instrument de torture. En résumé, il aurait affronté sans broncher toutes sortes de tortures et de supplices inventés fréquemment par la perversité des hommes, et cela sans cesser un instant de confesser son seigneur, au point que, heureux de ses blessures et joyeux de ses souffrances, il se serait moqué de tous types de tortures.

Ainsi tout au long des siècles du haut Moyen Âge, nous trouverons de

nombreux évêques qui ont été auparavant ermites, moines, voire pères abbés de monastères.

Mais il y a encore un autre aspect que nous voulons évoquer pour souligner ce rapprochement entre les deux types de sainteté, celui des confesseurs et celui des solitaires : les évêques vont montrer leur admiration pour ces saints ascètes en écrivant leur vie, et cela dès le IV^{ème} siècle : Athanase d'Alexandrie va écrire la vie de l'ermite Antoine, vers 357 et la vie de Paul de Thèbes sera écrite par saint Jérôme en 375. Au VI^{ème} siècle, c'est l'évêque Martin de Braga qui rédige les *Sententiae patrum Aegyptorum*. Tous ces écrits, bien évidemment, firent évoluer les modèles des saints. Il faudrait aussi citer les œuvres de saint Grégoire de Tours et de saint Grégoire le grand.

Ce genre hagiographique continuera à se propager jusqu'au X^{ème} siècle, ces *Vitae* seront, entre les mains des évêques, des moyens de diffusion du culte des saints locaux ou régionaux, ils seront en quelque sorte une théologie populaire. Citons la *Vita sancti Aemiliani* qui a pour auteur l'évêque Braulio de Saragosse.

Saint Braulio est un très grand évêque du VII^{ème} siècle (590-651). Esprit très fin et cultivé, il s'est établi à Séville sous la direction de saint Isidore dont il est devenu le collaborateur. Devenu archevêque de Saragosse, il a continué à écrire, surtout des œuvres théologiques. Le grand souci de son épiscopat est de lutter contre l'arianisme et d'obtenir la conversion sincère des wisigoths. Il participe à plusieurs conciles de Tolède en 633, 636 et 638 et devient le conseiller des rois. Il n'hésitera pas à écrire au roi Honorius I^{er} pour le réprimander d'être négligent dans l'exercice de ses fonctions.

Mais ce qui nous intéresse ici, c'est qu'il fut aussi un grand hagiographe. Il écrivit une *Vita sancti Aemiliani*, destinée à faire mieux connaître dans toute la région le grand saint qui a illustré le territoire de sa juridiction.

Saint Émilien ou Millán a vécu au siècle précédent en un lieu isolé de la Rioja. Là l'ermite habitait une grotte, et sa renommée fut telle qu'il attira autour de lui de nombreux disciples candidats à cette forme de sainteté. Il fonda donc là un monastère qui deviendra fameux sous le nom de San Millán de la Cogolla. En fait, il s'agit de deux édifices, l'un appelé «d'en haut, de Suso» et l'autre «d'en bas, de Yuso». Ce furent de hauts lieux de spiritualité et de culture. C'est là que furent écrites les *Glosas Emilianenses* considérées comme un des textes les plus anciens de la langue parlée à l'époque, la langue «romance». Le lieu est considéré comme «le berceau du castillan».

Braulio, évêque de Saragosse, décide donc d'écrire la vie de saint Émilien⁶ et de diffuser son culte en le faisant mieux connaître. Pour l'évêque, Émilien est un très grand saint, il le compare d'ailleurs au saint le plus fameux alors de l'occident, saint Martin de Tours. Saint Émilien apparaît, lui aussi, comme un modèle de charité ; il va jusqu'à offrir sa cape et les manches de sa tunique à des pauvres. Il écrit : «Voilà un nouveau Martin qui a vêtu le Christ».

En d'autres circonstances, Émilien nourrira une foule de personnes qui, attirées par sa sainteté viennent à lui, et cela grâce à un chargement de victuailles qui, miraculeusement, arrive à point nommé au monastère. Nous avons là une variante de la multiplication des pains évangélique.

Émilien est donc présenté comme l'archétype du *vir sanctus* qui possède à un très haut degré toutes les vertus. Il est non seulement charitable, mais encore humble (il doit être sollicité plusieurs fois par son évêque pour accepter de recevoir la prêtrise). Et surtout, il est un homme de foi et de prière. Toutes ces qualités (*virtutes*) font de lui un familier du Christ.

Pour toutes ces qualités, il est donc récompensé par le Christ qui se tient à ses côtés lorsqu'il est directement attaqué par les démons, mais aussi et surtout en faisant de lui un saint thaumaturge avant et après sa mort : il reçoit de grands pouvoirs curatifs, en même temps que le don de la prophétie.

Pour le saint évêque Braulio, écrire la vie de saint Émilien, c'est proposer aux fidèles un modèle de sainteté de très haute qualité et, en diffusant ainsi son culte, montrer les liens qui peuvent unir tous ceux qui confessent leur foi : tant ceux qui sont chargés officiellement de transmettre le message de l'évangile (les évêques), que ceux qui, l'ayant reçu, l'ont vécu de façon exemplaire.

Saint Fructueux de Braga (665 †) est un autre saint évêque de l'Hispanie. Il fut d'abord moine et fondateur de monastères et transforma ainsi toute une région de l'ouest de la péninsule en une véritable Thébaidé. La sainteté de sa vie attirait vers lui de nombreux disciples. La renommée fut telle qu'il fut élu disciple de Dume, en même temps qu'il assurait la charge d'abbé de son monastère situé non loin de là. Les pères du dixième concile de Tolède le sollicitèrent ensuite pour devenir évêque métropolitain de Braga, ville située au nord de ce qui est aujourd'hui le Portugal.

⁶ Nous utilisons ici l'analyse que fait de cette *Vita* Isabel Velázquez, dans son livre, *La literatura hagiográfica, op. cit.* pp. 257-278.

La *Vita Fructuosi* nous donne de nombreux renseignements sur cet évêque qui, lui aussi, emprunta la double voie de la sainteté pour parvenir à la perfection⁷.

Un parallèle nous est proposé dans la *Vita* entre saint Isidore et Fructueux, deux saints évêques contemporains qui ont su, chacun à sa façon, illuminer l'Hispanie. Saint Isidore brille par son éloquence, son érudition et la grande quantité de livres qu'il écrit, tandis que Fructueux, par l'exemple de sa vie contemplative et de son expérience illumine les cœurs. L'auteur anonyme de la *Vita* écrit: «Le premier, en dédiant toute son activité extérieure à l'Hispanie, l'instruit en profondeur. Le second en brillant d'une intense clarté, par l'expérience de sa vie contemplative, illumina tous les cœurs dans ses plus profonds replis».

Encore donc une manière de rapprocher les deux formes de sainteté, celle des évêques et celle des saints ermites et moines, tous confesseurs de leur foi.

⁷ Nous nous inspirons ici de l'analyse que fait Isabel Velázquez de *La Vita Fructuosi*, dans son livre, *La literatura hagiográfica*, op. cit. p. 278-289.

CHAPITRE VII

DE CHARLEMAGNE À L'AN MIL:
L'EXPANSION DU CHRISTIANISME

(804-1008)



Ma... ter
 mifericordie
 die spes et
 uirginum
 pia pro filio
 pro nos et nos
 filios

ra filium. **D**onet ne dampnemur uox tua
 in auribus christi qui dulcis est. **G**loria sit
 perhennis deo patri filioque et spiritui
 sancto. **G**loria sit

Can... dida uirginitas para...
 dida uirginitas para...
 dida uirginitas para...

Un moine (Pierre le Vénérable?) agenouillé devant la Vierge à l'Enfant sous le portail de l'abbatiale de Cluny

Miscellanea secundum usum ordinis Cluniacensis, BNF, Manuscrits, latin 17716, f. 23 r (Cluny, fin XII^{ème} s. - début XIII^{ème} s.)

integer legatus esse. factus est la-
ceratus nuntius. et illius mise-
rie qua laborabat nudus ille fe-
et istius doloris quem ipse incur-
rerat. Quod uenerandus culpa-
medicus hugo audiens & uident.
festinauit anime illi subueni-
re. et tamdiu precibus insistere
hostijs et helemosinis. quousq;
& sps mereretur indulgentia.
atq; alia uisione cum habitu
suo monstraretur & corpus se-
pultura cymiteri non iudica-
retur indignum. Sic dei pie-
tas opata. hostem lupum qui
agnum pene deglutierat coe-
git redire uacuum. et preclā
illam dimittere.



De robro illustri uiro quem diuina
pietas p beati hugone
sancti restituunt in parisi
beatissimi hUGONIS
fidem claruisse.
incuratione cui-
dam psonae illius

terissime. in ciuitate parisi-
que robro nomine censebat.
et notissima erat in regione illa
non tantum ceteris. sed et tā
preclaro eximioq; patri. Qui
tunc apud scām Genoueam. cū
grā hospitandi secessisset. & in-
quireret more suo curium cō-
tinentiam. forte occurrit m-
tio robro qui solebat in eius ad-
uentu alacrem se p̄bere. & in-
ter primos p̄sentare. Scisci-
tatur caput egregium. ubi sit
ille quid ue agat cur non se
prebeat uidendum. Audit
eum morbo grauissimo deti-
neri. nec posse deferri. nisi ali-
quo uehiculo hauratum. Iubet
ut aduehatur. quatinus in-
firmitati illius debita impen-
datur compassio. & diuina me-
dicina deposcatur intermissa.
rum sollempnia que agerent.
Quo facto. pater uenerandus.
fiducia de fonte pietatis hausta



Saint Hugues de Semur, abbé de Cluny, ressuscitant un homme nommé Robert à Paris, sur la Montagne Sainte-Geneviève

Anno incarnationis
dominice millesimo
xcv. indictione .iiii.
xii. kal. novembris.
dominus et venerabilis. **URBANUS**
papa sedes. sacravit altare pri-
mum et manus novu nri monas-
terii in honorem dei. in memoria
beatoru aploz. Petri et Pauli. Sac-
avit etiam pse et altare scdm.
mille matutinalis. Lugdunen-
sis aut archieps hugo. Nisanus
archieps datus. Eps signanus
bruno. eodem die uniplo monas-
terio iubente papa tria utrib'
pnis cancellis sacravit alta-
ria. Tunc papa int sacndo mis-
sasq; agendo. p' alia salutis ho-
tanta. cora epis & cardinalibus
multozq; psom. huicemodi
commemora habuit ad pfm.

Sa patres & maiores nri romani
pontifices. qui sce sedi aplice pre-
sederunt ex quo locus cluniacensis
institutus est. ab initio. et monas-
terium istud fundatum tam
locum hunc quam rectores &
habitatores eius p'pensit. di-
lexerunt. fovierunt. & curave-
runt attentius. Et merito. Nam
p'ius ille Willimus istud olim
monasterii institutor. nulli alii
advocato. nulli patrono. nulli
regi vel principi curam ipsius
titulamq; commendavit. nisi
deo et beato Petro eiusq; uca-
ris. romanis scilicet pontificib'
Quoz numero vel ordini divina
me dignatio hec indignum as-
sociavit. me olim monachum
priorumq; monasterii huius. sub
domno ac venerabili hugone



The consecration of the altar of the abbey by Pope Urban II in 1095, in the presence of Abbot Saint Hugues
Miscellanea secundum usum ordinis Cluniacensis, BNF, Manuscrits,
latin 17716, f. 91 r (Cluny, fin XII^e s. - début XIII^e s.)

Les saints moines et le phénomène monastique dans le haut Moyen Âge (V^{ème}-X^{ème} siècle), l'ordre de Cluny et ses saints abbés

L'ordre de Cluny naît au début du X^{ème} siècle avec la volonté de réformer la vie monastique en s'appuyant, une fois de plus sur la Règle de saint Benoît. Les fondateurs affirment vouloir en respecter la stricte observance.

Ce nouvel élan qui va être donné à l'ordre bénédictin va lui permettre de connaître un nouveau développement qui va faire de lui l'ordre le plus important du Moyen Âge. L'ordre de Cluny doit son nom à une abbaye de Bourgogne qui fut fondée en 910 par l'abbé Bernon (parfois appelé saint Bernon) avec le concours du duc Guillaume de Cluny.

L'ordre ne tardera pas à essaimer dans une bonne partie de l'occident, au point que l'on nomme parfois le X^{ème} siècle «le siècle de Cluny», mais le siècle suivant mériterait bien lui aussi d'être ainsi nommé, car le développement de l'ordre fut constant durant cette période, au point qu'André Vauchez a pu écrire: «de la fin du X^{ème} siècle jusqu'au début du XII^{ème} siècle, il constitue la congrégation religieuse la plus importante de la chrétienté». ¹

SAINT ODON, LE DEUXIÈME ABBÉ

Saint Odon de Cluny fut abbé de 926 À 942, après avoir été choisi par Bernon pour lui succéder. Il avait été auparavant abbé de l'abbaye d'Aurillac, dont les statuts servirent de modèle à la création de Cluny.

Il donna à Cluny son premier grand développement. Il obtint du pape Jean XI les mêmes privilèges dont jouissait l'abbaye d'Aurillac, dont celui de battre monnaie. C'est lui qui eut le grand mérite de réformer la vie monastique selon la règle de saint Benoît et, la discipline de saint Benoît d'Aniane. Il fut le premier des grands abbés qui firent de ce monastère le foyer de la réforme de l'Église à cette époque.

En outre, il fut un lettré brillant de son temps. Il veilla à pourvoir le

¹ André Vauchez, *La spiritualité du Moyen Âge occidental, VIII^{ème}-XIII^{ème} siècle*, Paris, éditions du Seuil, page 37. Sur la spiritualité monastique des X^{ème} et XI^{ème} et l'exemple de Cluny, André Vauchez nous donne dans ces pages une synthèse lumineuse, pp. 32-67.

monastère d'une bonne bibliothèque et d'une école.

Homme doué d'une grande spiritualité, il fut non seulement un guide spirituel écouté mais son prestige et la renommée de sa sainteté s'étendit rapidement en dehors de Cluny.

SAINT MAYEUL, LE QUATRIÈME ABBÉ

Mayeul, d'origine provençale, entra d'abord dans le clergé séculier et devint archidiacre de Mâcon. Après avoir refusé l'archevêché de Besançon, en 943, il devint moine à Cluny où en 954 il est élu abbé. Il reconstruit l'Église abbatiale de Cluny qui sera consacrée en 981 et en même temps se préoccupe d'étendre la réforme en différents endroits dont Pavie. En 983, il refuse la tiare pontificale après la mort de Benoît VII. Au cours d'un de ses voyages, il meurt à Souvigny où on l'enterre.

La renommée de sa sainteté se répand rapidement et déborde vite le réseau des établissements clunisiens. Sa tombe est un lieu de pèlerinage qui en 996 reçut la visite du roi de France Hugues Capet, accompagné de l'évêque de Paris. En 1020, c'est Robert le Pieux qui, à son tour, y vient en pèlerinage. Il est vrai qu'entre temps, l'épidémie du mal des ardents y a attiré des foules considérables.

En même temps dès le XI^{ème} siècle plusieurs vies du saint circulent et les nécrologes (listes des saints dont on célèbre la mémoire) et les martyrologes (listes des saints) le mentionnent. À Cluny et dans les abbayes de l'ordre, on célèbre par un office et des lectures conventuelles. Pierre le Vénérable dans son livre *De miraculis* écrit :

Le saint, grand par sa vie et par ses merveilles, ainsi que le savent presque toutes les populations des Gaules, simposa comme une personnalité éminemment remarquable, aussi longtemps qu'il vécut et plus encore après sa mort. D'innombrables personnes affligées de divers genres de maladies en sont témoin : « après avoir imploré à son tombeau la divine clémence d'avoir pitié d'elles, elles ont été exaucées par ses mérites ».

SAINT ODILON, LE CINQUIÈME ABBÉ

Il succéda à l'abbé Mayeul en 954 et occupa sa charge jusqu'en 994, c'est à dire pendant cinquante ans en une époque particulièrement troublée. Alors qu'à Rome l'anarchie régnait dans les institutions romaines, Odilon sut faire de Cluny un

centre de grand rayonnement qui fit alors de lui le véritable chef de la chrétienté en occident. Son influence fut considérable tant dans son ordre qu'à l'extérieur.

Son influence auprès des Princes fut très grande. Il était un fin diplomate, et en plusieurs circonstances il obtint des résultats remarquables qui favorisèrent la paix entre les peuples : C'est ainsi qu'il réussit à imposer la «trêve de Dieu pendant l'avent et le carême».

Sur un plan plus strictement religieux, il fut à l'origine de la Commémoration des fidèles défunts, le 2 novembre.

SAINT HUGUES DE CLUNY, LE SIXIÈME ABBÉ

Saint Hugues, compte tenu de la stature de sa personnalité qui domine le XI^{ème} siècle, est aussi appelé Hugues le grand. On le nomme aussi Hugues de Semur, du nom de son père, Dalmas I^{er} de Semur qui était seigneur de Semur en Brionnais. Il reçut donc l'éducation que l'on donnait aux jeunes nobles c'est à dire une éducation militaire où l'équitation et la chasse tenaient une grande place. Mais le jeune garçon préférait lire et étudier. À sa demande il fut confié à son grand-oncle, l'évêque d'Auxerre qui l'initia aux lectures spirituelles.

Très tôt, il prend une décision qui va orienter toute sa vie : il veut être moine. Il se rend donc dans l'abbaye voisine de Cluny où un de ses parents, Odilon, est abbé. Ce dernier va prendre ce jeune garçon, à peine âgé de quinze ans, sous sa protection. Au vu de ses qualités (il est brillant et sérieux) il l'autorise à faire profession quelques mois après. À vingt ans, il est ordonné prêtre et nommé grand prieur à vingt-trois ans. L'abbé Odilon, maintenant âgé, va jusqu'à lui confier toutes ses responsabilités: il a en effet décidé de se rendre à Rome, espérant mourir près des tombeaux de saint Pierre et de saint Paul.

Le jeune prieur doit parfois s'absenter pour remplir des missions hors de son monastère. En 1049, il se rend à Worms en Allemagne où il rencontre l'empereur Henry III, et le futur pape Léon IX. C'est là qu'il apprend la mort de son abbé, Odilon. À son retour, il est élu à l'unanimité abbé de Cluny. Il n'a que vingt-cinq ans et occupera ces fonctions jusqu'à sa mort, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans.

Sous son abbatiat, l'abbaye de Cluny rayonne de la sainteté de son abbé qui prend de multiples initiatives tant à l'extérieur qu'à l'intérieur du monastère.

Dès 1054, avec son frère Geoffroy, il fonde le premier prieuré de bénédic-

tins de Marcigny dépendant de Cluny. Et plus encore, l'ordre de Cluny va s'étendre, grâce à lui, à toute l'Europe, de l'Angleterre à la Pologne et de l'Allemagne à l'Italie et l'Espagne.

Ses autres absences seront motivées par sa participation active à la vie de l'Église et cela à la demande des papes successifs. C'est d'abord le pape Léon IX qui le sollicite pour participer au Concile de Reims, qu'il préside. Là, ses interventions contre la simonie et le mariage des prêtres sont appréciés. Sue la lancée, le pape Léon organise quelques mois plus tard à Rome un nouveau concile auquel a été convié l'abbé de Cluny. Il s'agit, cette fois, de réaffirmer la présence réelle du Christ dans l'Eucharistie qui a été niée par le prêtre Béranger.

Il sera en outre convié à assister au concile de Clermont-Ferrand, convoqué par Urbain II au cours duquel le pape convoquera à la première croisade prêchée contre les musulmans qui occupent depuis près de quatre siècles (635) les Lieux Saints de Palestine.

Cluny restera sensibilisé à la lutte contre l'Islam, en particulier en Espagne. À plusieurs reprises, Cluny, sous sa direction envoya des chevaliers francs lutter contre les Maures, en particulier, lors de la prise de Barbastro (1064) et de Tolède (1085) par Alphonse VI. C'était là une croisade où les chevaliers chrétiens s'y engageant se voyaient bénéficiaires d'une remise des peines qui leur avaient été infligées pour leurs péchés.²

Mais Hugues n'en oublie pas pour autant la gestion de son abbaye de Cluny. Sous sa conduite, trois cents moines qui ont donné une nouvelle vigueur à la règle de saint Benoît, y vivent en harmonie. La principale occupation y était la prière et spécialement la prière liturgique qui faisait du monastère l'antichambre du ciel. Il y avait aussi la lecture de la bible, des Pères de l'Église et enfin l'enseignement pour certains et le travail manuel pour d'autres.

Sur l'ambiance qui régnait à Cluny à l'époque de saint Hugues, nous avons le témoignage de Pierre Damien (1007-1077) qui y vint comme légat du pape et s'émerveilla de l'observance des règles monastiques par les très nombreux moines. Il écrit : «À Cluny, comme dans la primitive Église, la charité règne, la joie spirituelle déborde, la paix est le bien commun, la patience fait tout accepter. Foi solide, expérience vaillante, charité sans tache s'allient à l'humble observance des lois vraiment monastiques».

² André Vauchez, *op. cit.*, page 64.

Et, pour conclure cette présentation de saint Hugues à la tête de Cluny, signalons que deux moines bénédictins de Cluny, fils spirituels de saint Hugues, furent élus papes : l'un, Odon, devenu cardinal et évêque d'Ostie, fut élu pape sous le nom d'Urbain II en 1088. Lorsqu'Urbain II meurt en 1099, il est remplacé par Pascal II, autre bénédictin de Cluny qui sera mêlé à la *querelle des investitures* qui l'opposera à l'empereur. Saint Hugues sera toujours aux côtés du pape.

Signalons enfin qu'Hugues fut un bâtisseur : c'est lui qui mit en chantier les grands travaux de Cluny III et qui posa la première pierre de l'édifice qui deviendra, au bout d'un siècle, la plus grande Église de la chrétienté et le demeurera jusqu'au XVI^{ème} siècle lorsque saint Pierre de Rome lui ravira le titre.

CHAPITRE VIII

LA SAINTETÉ AUX TROIS PREMIERS SIÈCLES DU MILLÉNAIRE

XI^{ÈME}, XII^{ÈME} ET XIII^{ÈME} SIÈCLE



Raphaël, *Saint Georges et le Dragon*, 1506, huile sur bois,
National Gallery of Art, Washington

I. Le Moyen Âge et ses saints: la grande étape de l'an mil à 1300. Évolution de la sainteté après l'an mil

LE PERSONNAGE DU SAINT ACQUIERT UNE FIGURE DE HÉROS,
REPRÉSENTATIVE DES NOUVEAUX POUVOIRS ET DE LA PROMOTION DE
DIVERSES CATÉGORIES SOCIALES

Cette période de trois siècles qui représente l'apogée du Moyen Âge connaît un grand bouleversement dans l'organisation sociale. L'important développement des villes provoque une redistribution et une concentration des pouvoirs qui y trouvent là leur siège¹.

Tout d'abord, le pouvoir civil représenté en son sommet par le roi. Dans sa capitale, il s'installe avec sa cour alors que les grands seigneurs vivent plutôt à la campagne. Les meilleurs de ces souverains, défenseurs de l'Église et soucieux de la diffusion des valeurs évangéliques, seront canonisés et le peuple leur manifesterà avec ferveur sa vénération. Dans ces villes, l'argent circule avec plus de facilité qu'ailleurs : elles accueillent en effet les grands marchands qui après avoir été itinérants sont devenus sédentaires. Cela permet d'édifier de riches monuments représentatifs de ces différents pouvoirs : bien sûr, il s'agit des palais de ceux qui détiennent le pouvoir civil, mais aussi des résidences de l'évêque et des ecclésiastiques, des églises et des couvents d'ordres nouveaux.

Maintenant, de riches églises gothiques tendent à se substituer aux humbles temples romans, de la même façon, des couvents urbains se substituent aux monastères de la période précédente, isolés dans la campagne. L'Église est donc très présente dans ces villes et y développe la prédication.

Un autre pouvoir s'établit dans ces villes et y aura rapidement pignon sur rue, c'est celui des Universités. Le mouvement naquit à la fin du XI^{ème} siècle, se développa au cours du XII^{ème} et connaîtra son plein essor au XIII^{ème} siècle avec les grands théologiens scolastiques, tels que Albert le Grand et Thomas d'Aquin. Dans cette institution il n'y a pas de pouvoir politique mais la manifestation d'une autorité intellectuelle.

En général, la fondation des universités était due à un évêque ou à un

¹ Plusieurs des thèmes qui sont exposés ici sont développés plus en détail dans le prologue de l'ouvrage de Jacques Le Goff, *Hommes et femmes du Moyen Âge*, Paris, Flammarion, 2012, pp. 9-17.

souverain qui prétendaient donner aux membres du clergé une certaine culture qui les éloignerait des hérésies. De leur côté, les souverains souhaitaient y former des cadres compétents pour leur administration.

Ces universités naquirent souvent à l'ombre des cathédrales. C'est ainsi que la cathédrale de Salamanque conserve encore de nos jours la chapelle de Sainte Barbe où les étudiants passaient en veille la nuit qui précédait l'examen final de la licence. Il est à noter que ce sont les papes qui concédaient les bulles de fondation des universités et leur attribuaient des privilèges.

La création des universités était précédée de l'ouverture d'un *studium generale* où l'on enseignait l'une des trois grandes disciplines, la théologie, les lois et la médecine. Ce n'est qu'à la fin du XII^e siècle qu'apparut le terme d'*universitas* qui, à l'origine, désignait les corporations de maîtres ou des étudiants.

Les premières universités apparurent à la fin du XI^{ème} siècle, telles que celles de Bologne (1088), Oxford (1096), suivies au XII^{ème} siècle par diverses fondations telles que Modène (1175) et au XIII^{ème} siècle par la création de quelques grands centres, comme la Sorbonne à Paris (1200), Cambridge (1209), Salamanque (1218), Padoue (1222), Toulouse (1229), Montpellier (1289). C'est dans plusieurs de ces centres, spécialement à Paris, dans les *studia* ou dans l'université que de grands théologiens développèrent la philosophie scolastique. Plusieurs d'entre eux virent leurs qualités d'écrivains et de professeurs reconnus par l'Église et seront promus à la sainteté.

Ainsi, tous ces nouveaux pouvoirs qui s'affirment dans les villes : la Royauté, l'Église et l'Université – *regnum, sacerdotium et studium* – auront au cours de ces siècles médiévaux leurs saints représentatifs.

En outre, plusieurs catégories sociales seront, de la même façon, promues par l'Église qui fera accéder plusieurs de ses membres aux honneurs de la canonisation. Ce sont tout d'abord les laïcs². La papauté reconnaîtra pour la première fois leur aspiration légitime à la sainteté. L'un d'entre eux, un marchand, Homebon, deviendra un exemple de vie généreuse et sera donc porté sur les autels.

De même c'est au cours de ces siècles médiévaux que l'on commence à laver la femme de tous ces préjugés et de toutes ces suspicions héritées de la Bible

² André Vauchez, dans son ouvrage *La spiritualité du Moyen Âge occidental VIII^e-XIII^e siècle*, Paris, Editions du Seuil, 1994, accorde une grande importance à la promotion des laïcs au Moyen Âge. Il le développe en deux endroits : pages 95-124 : « Les laïcs en quête de spiritualité » et pages 141-147 : « Le temps des laïcs ».

qui véhiculaient un discours misogyne. Certes ce discours ne disparaît pas mais s'atténue. On assiste alors à l'apparition de quelques fortes personnalités féminines que l'Église canonise en reconnaissant le haut niveau de leur spiritualité : nous évoquerons plus loin les figures de Hildegarde de Bingen « femme forte du XII^{ème} siècle », et de sainte Claire, disciple de saint François d'Assise, qui fonda au XIII^{ème} siècle un nouvel ordre.

Par ailleurs, certaines de ces femmes ne pouvant entrer dans des couvents traditionnels (souvent pour des raisons économiques (elles ne parvenaient pas à réunir la dot nécessaire exigée au moment de leur profession religieuse) imaginèrent de nouvelles formes de vie religieuse qui leur permettaient de se consacrer à Dieu, tout en restant dans le siècle. Nous examinerons le cas des béguines et des recluses. La réclusion connut un certain développement dans les villes au XIII^{ème} siècle. La ville de Pérouse, par exemple, compta alors jusqu'à trente-cinq recluses. Ces formes particulières de vie ascétique furent reconnues par l'Église qui canonisa plusieurs de ces femmes.

En outre, les diverses formes de sainteté en vigueur au cours des siècles précédents ne disparurent pas, mais survécurent en s'adaptant aux aspirations de l'époque. Ces différentes formes traditionnelles de vie religieuse, telles que l'érémitisme ou le cénobitisme furent alors réformées. Ces transformations s'inclurent dans ce grand mouvement de réforme de l'Église qui caractérisa ces siècles.

Tous ces saints qui vécurent en cette époque de grand dynamisme appartiennent donc à des types très divers. Ils expriment le grand renouveau qui caractérise ces siècles et apparaissent donc comme des témoins privilégiés de leur temps. Ils sont reconnus à la fois par l'Église et les populations qui voient en eux des intermédiaires efficaces qui les mettent en contact avec Dieu. Dans les chapitres suivants nous allons développer toutes ces idées exposées dans cette introduction et présenter en particulier tous ces modèles de sainteté, présentés par la papauté aux fidèles et qui constituent un éventail d'une variété extraordinaire.

LES GRANDS MOMENTS DE L'ÉVOLUTION DE LA SAINTÉTÉ, EN PARALLÈLE AVEC LE RENOUVEAU DE L'ÉGLISE

Dans le bas Moyen Âge, spécialement dans les XI^{ème}, XII^{ème} et XIII^{ème} siècle, se produisent de grands changements dans l'histoire de l'Europe. Selon la belle formule de l'historien Georges Duby se produit alors « un nouveau printemps du monde ».

Dans l'Église elle-même apparaissent alors de grandes mutations : le pouvoir pontifical triomphe et prétend même pouvoir organiser le contrôle de la nouvelle société qui est en train de naître. Dans le même temps, il est évident qu'à travers tous ces changements, le concept de sainteté ne pouvait qu'évoluer³.

Les forces vives qui surgissent alors dans la société et qui contribuent à la transformer vont s'incarner dans des personnages qui mériteront d'être déclarés saints. À partir de maintenant, en outre, la papauté entend intervenir directement dans la procédure de reconnaissance des saints et se réserve le droit de choisir ceux qui devront être considérés comme des modèles à imiter. On comprend donc facilement que de nouvelles catégories de saints apparaîtront alors que d'autres, en faveur dans le haut Moyen Âge, disparaîtront ou pour le moins, déclineront.

La papauté, le long de ces siècles proposera donc de nouveaux modèles qui viseront à ce que la population réagisse à la lumière de l'évangile, face à tous ces grands changements du monde et de la société. En effet, à partir de l'an mille, certes, de façon inégale selon les régions, mais à un rythme régulier, se produit dans l'occident médiéval un grand développement qui se manifeste par une croissance d'ordre démographique et économique.

Dans la campagne même, les villages, qui se regroupent autour de l'Église et du château voient leur population augmenter. En même temps se constitue un réseau de villes qui ne sont plus, comme dans les siècles médiévaux antérieurs, de simples centres militaires et administratifs, mais des foyers économiques, politiques et culturels. Dans les villes de type ancien, comme nous l'avons vu, s'imposait la personnalité du saint évêque et de son pouvoir épiscopal.

Maintenant, va s'établir un rapport très étroit entre les manifestations religieuses et la nouvelle ambiance citadine. Les nouvelles catégories de saints que les villes suscitent seront très diverses : il y aura ceux qui accepteront, et ceux qui s'opposeront à cette évolution des villes. D'une part des saints bourgeois et des saints laïcs et d'autre part des frères mendiants contestataires et de saints ermites dans les environs.

L'Église se rend bientôt compte qu'elle doit accomplir de grands efforts d'adaptation face à cette évolution qui s'accomplit en dehors d'elle-même. La

³ Nous fut particulièrement utile pour rédiger ce chapitre l'article de Jacques Le Goff intitulé : « François d'Assise entre le renouvellement et les pesanteurs du monde féodal », qui fut publié d'abord en 1981 dans la revue *Concilium. Revue internationale de théologie* et ensuite dans sa version définitive dans le livre *Saint François d'Assise*, Paris, Gallimard, 1999, pp. 15-31.

réforme devra être institutionnelle, car son corps souffre de divers maux.

En ce début de millénaire, elle va lutter pour éliminer de grands vices dont souffrait la société chrétienne. Parmi ceux-ci se détachent la *simonie*, qui consistait dans le commerce des offices et des bénéfices ecclésiastiques, le *nicolaïsme*, c'est-à-dire le relâchement du clergé dans sa vie et ses habitudes de vie et l'*investiture laïque* qui supposait la provision des charges ecclésiastiques par les pouvoirs séculiers. Autrement dit, l'Église, devenue un pouvoir temporel, dans son ambition de posséder toujours plus de biens, était en passe d'oublier ses objectifs d'ordre spirituel et surnaturel.

L'Église donc, dans ce monde où régnait la plus grande confusion, fut la première institution à se transformer et, pour cela, établit des distinctions et des limites dans la société. Dès le début du XI^{ème} siècle, elle y imposera le schéma tripartite des *oratores, bellatores et laboratores*, c'est-à-dire : ceux qui prient, ceux qui combattent et ceux qui travaillent. A l'intérieur de ce cadre, elle établit la distinction fondamentale entre les clercs et les laïques, les uns et les autres séparés par la frontière de la sexualité, de telle façon que la lutte contre le nicolaïsme fut essentielle. Ce combat représente un progrès moral et spirituel. Un clergé exemplaire auquel on interdit le mariage et le concubinat est présenté comme le premier des trois ordres qui se distingue ainsi de toute évidence des deux autres. La multiplication des proclamations de saints issus de cet ordre portera témoignage que les valeurs qu'il véhicule désormais conduisent à la sainteté.

Par ailleurs, les efforts d'élimination de toutes les pressions économiques et sociales qui caractérisent la simonie, contribuent à faire du XI^{ème} siècle un siècle de réformes très importantes. De la même façon, les canonisations de religieux qui ont choisi la pauvreté volontaire revêtent une signification exemplaire face aux réalités économiques et sociales du temps. C'était à la fois une protestation contre le luxe des puissants et de la hiérarchie ecclésiastique, en même temps que la mise en exergue des vraies valeurs : une façon de dire que l'Église ne pourra être fidèle à sa mission qu'en revenant à la pauvreté évangélique.

La papauté prit donc, en ce nouveau millénaire, l'initiative d'un grand mouvement qui visait le renouveau de l'Église. Progressivement, le Saint-Siège s'efforce de se libérer de la domination de la féodalité laïque. Face au pouvoir impérial, les papes multiplient les actes d'indépendance, de même les abbés et les évêques s'émancipent des tout puissants seigneurs locaux et récupèrent leur liberté d'action.

À partir du pontificat de Léon IX (1049-1054), les papes entreprirent un grand mouvement de réformes qui finira par être appelé « réforme grégorienne » en hommage au pape Grégoire VII (pape de 1073 à 1085) qui mènera à bonne fin les principales mesures de renouveau de l'Église. Ce processus de réorganisation culminera dans la tenue de quatre conciles au Latran. Ils eurent lieu tout au long du XII^{ème} siècle et au début du XIII^{ème} siècle : Latran I, 1123, Latran II, 1139, Latran III, 1179, Latran IV, 1215, lequel fut suivi du concile de Lyon en 1245.

Pour ce qui est des aspects qui nous intéressent ici tout particulièrement, il faut souligner que ce grand souffle rénovateur à l'intérieur de l'Église catholique eut deux grandes conséquences : tout d'abord se produisit un grand mouvement d'évangélisation des populations. Cet élan missionnaire prétendit se propager en profondeur dans les différents territoires de la chrétienté. Cela se traduisit de multiples façons, telles que la création de nouvelles formes de vie monastique (dans les monastères de Cluny et de Cîteaux), au XI^{ème}, XII^{ème} et XIII^{ème} siècle, et spécialement l'apparition d'ordres nouveaux, parmi lesquels les ordres mendiants.

La deuxième conséquence fut que se manifesta, en réponse à ces réformes, une religiosité nouvelle qui sera l'expression de ces temps nouveaux. Il se produisit alors un retour aux sources et une recherche de la sanctification christocentrique. L'Église propose donc au cours de ces premiers siècles du Haut Moyen Âge des modèles efficaces de comportement chrétien. Nous verrons en détail l'actualisation de ces modèles au cours des chapitres suivants, en présentant la personnalité des plus caractéristiques de ces saints, à la fois produits et lumières de leur époque.

II. Quelques grands traits communs à ces trois siècles

TROIS SIÈCLES DE RENOUVEAU (XI^{ÈME}, XII^{ÈME}, XIII^{ÈME} SIÈCLE)

L'émergence du phénomène urbain au cours de ces trois siècles va avoir de grandes conséquences dans l'évolution de la religiosité médiévale.

Les ordres mendiants nés dans un climat de réforme, d'austérité et d'un grand désir de vie apostolique choisissent majoritairement la ville pour y exercer leur fonction pastorale et rénovatrice.

Ce renouveau sera aussi assuré dans les campagnes par le monacat traditionnel, c'est-à-dire les moines noirs de saint Benoît qui, dès leur origine avaient choisi l'*eremus* c'est-à-dire le désert, la solitude face à la *civitas*. Ces formes de

vie cénobitique classique, organisées fondamentalement à partir du travail des champs et de la prière vont laisser des espaces réservés aux expériences mystiques.

Le monde des monastères va connaître pendant ces trois premiers siècles des réformes importantes, toutes inspirées par le désir de suivre le Christ pauvre, par l'évangélisme à la lettre et par la ferme intention de revivre la vie apostolique primitive⁴. L'ordre de Cîteaux exprime parfaitement ce renouveau spirituel à partir du XI^{ème} siècle, mais ce sera aussi le cas d'autres ordres réformés ou de fondation récente.

Les saints seront ceux qui mettront en pratique cet esprit de renouveau. On peut penser à deux saints qui incarnent parfaitement cet état d'esprit au XII^{ème} siècle : la moniale visionnaire et mystique Hildegarde de Bingen et son homologue masculin et contemporain, saint Bernard. Tous deux furent animés par cet esprit réformateur et pour concrétiser leurs aspirations n'hésiteront pas à écrire aux rois, aux empereurs, aux papes et aux prélats.

Deux grandes catégories de saints :

- Les saints admirables, de facture traditionnelle « hors du temps ».
- Les saints modernes ancrés dans leur siècle.

André Vauchez distingue au cours de ces siècles médiévaux deux grandes catégories de saints⁵.

Tout d'abord les saints admirables qui se caractérisent par une vie exceptionnelle. Presque toujours, ils semblent bénéficier d'une sorte de prédestination divine qui détermine leur existence orientée dès leur plus jeune âge vers la sainteté. Leur façon de vivre sera tout à fait extraordinaire. Ce sont de grands évêques, des abbés puissants ou même des rois qui seront reconnus comme des patrons efficaces qui protègent leurs vassaux comme le font les grands seigneurs, selon le schéma classique de la féodalité. Ils manifestent en outre d'admirables capacités de thaumaturge, se comportant en héros ou demi-dieux. Leurs dévots leur mani-

⁴ Sur ces nouvelles dévotions, on lira avec intérêt les pages qu'y consacre Francisco Javier Fernández Conde dans son livre, *La religiosidad medieval en España. Plena Edad Media (siglos XI-XII)*, Oviedo, Ediciones de la universidad de Oviedo, 2005.

⁵ André Vauchez : « Saints admirables et saints imitables : les fonctions de l'hagiographie ont-elles changé aux derniers siècles du Moyen Âge ». *Les fonctions des saints dans le monde occidental (III^e-XIII^e siècle)*. Rome, 1991 pp. 161-172.

festent respect et admiration motivés par la fascination qu'ils exercent sur eux. Nous sommes là dans la continuité d'une tradition véhiculée par l'hagiographie telle qu'elle s'écrivait dans les siècles antérieurs à l'an mil.

Mais il y a une autre catégorie de saints plus modernes qui sont nés dans l'ambiance de la réforme grégorienne et des plans rénovateurs d'Innocent III (pape de 1198 à 1216). Ces saints ont dès lors des profils plus humains et correspondent aux nécessités pastorales du moment. L'Église les proclame saints pour qu'ils soient imités, car ils représentent les nouvelles formes de la perfection chrétienne⁶. Les saints modernes se caractérisent par leurs compromis sociaux et réformateurs.

Le prototype de ces saints modernes peut être **saint Odon** qui vécut au XI^{ème} siècle et meurt au début du XII^{ème} (1122). Il fut nommé évêque d'Urgell en 1095. Il se distingua par ses activités sociales et caritatives, se faisant le défenseur de la trêve de Dieu dans cette contrée pyrénéenne. Dans son diocèse, attentif aux plus nécessiteux, il créa un réseau de fraternités qui assurait leur assistance. Peu de temps après sa mort, sa renommée fut telle qu'il fut aussitôt canonisé et proclamé le saint patron de sa ville épiscopale. Il devint ainsi le saint du peuple, ayant su concilier son engagement pour la défense de la paix, en n'hésitant pas à affronter les secteurs puissants de l'aristocratie féodale, et son action en faveur de la liberté de l'Église, et cela en conformité avec la réforme grégorienne. Il fut donc un saint bien de son époque.

Un autre exemple d'un saint bien de son temps fut **saint Raymond de Fitero** qui fut d'abord ermite puis cistercien : il fut élu père abbé du monastère de Fitero. Avec ses moines, il défendit dans cette zone frontière, aux confins de la chrétienté et de al-Andalus (la partie de l'Espagne occupée par les musulmans) la forteresse de Calatrava, et il créa en même temps l'ordre militaire de même nom (1158). Cette symbiose entre la traditionnelle rigueur du cloître cistercien et la lutte armée contre l'Islam, bien dans la mentalité de l'époque, était tout à fait cohérente. L'esprit de croisade était alors une valeur d'excellence qui avait des antécédents de poids : saint Bernard de Clairvaux lui-même avait influencé l'ordre des Templiers par la rédaction de son ouvrage *Liber de laude Novae Militae* (1130-1136).

⁶ Francisco Javier Fernández Conde, dans son ouvrage, *La religiosidad medieval en España, op. cit.*, pp. 449-577, développe cette présentation et donne de nombreux exemples à propos de ces deux catégories de saints dans l'Espagne des derniers siècles du Moyen Âge.

SAINTETÉ ET RECHERCHE DE PROTECTION

En ces siècles de crise, se rassurer et se protéger auprès des saints

Dans l'antiquité tardive, les invasions contribuèrent à déstabiliser les populations. Au IV^{ème} siècle déjà, saint Augustin affirmait : « Personne ne doit se considérer en sécurité dans cette vie » et il ajoutait : « Personne n'est en sécurité parmi ses biens terrestres que l'on peut perdre contre son gré »⁷. Certes, il faudra attendre l'an mille pour que cette certitude devienne angoisse : que deviendra le monde, se demande-t-on, à l'approche de cette date fatidique ? L'humanité en réchappera-t-elle ?

Dans ces siècles du Moyen Âge qui restent à couvrir, que de guerres, que d'épreuves diverses s'abattront sur les nations d'Europe ! Rappelons seulement les périodes de disette, de famines et d'épidémies. L'histoire de cette époque a été marquée par la peur bien légitime qui affecte les populations au moment de la grande épidémie de peste de 1348. Pour faire cesser la contagion, les fidèles s'adressent encore une fois aux saints qui, en des circonstances analogues, se sont montrés efficaces pour vaincre la propagation du fléau. Les saints anti-pesteux les plus célèbres furent saint Roch et saint Sébastien. On leur consacra alors de nombreuses églises et chapelles, on leur éleva des statues et leur effigie apparut dans de nombreux retables. Au moment des épidémies on alla même jusqu'à faire représenter leur vie que des acteurs interprétaient sous forme de mystère. Ce théâtre religieux servait alors de thérapie collective.

Comme on l'a écrit à propos de saint Roch et de saint Sébastien, « le fourrier de leur culte est évidemment la peste ». Et lorsque la syphilis fera à son tour des ravages, elle sera particulièrement dévastatrice un peu plus tard, aux XV^{ème} et XVI^{ème} siècles, on aura recours encore à des saints considérés comme spécialistes contre ce fléau : saint Job, sainte Reine, saint Mérens, saint Serment, saint Évagre, saint Méueu, saint Fiacre et saint Roch⁸.

⁷ Cité par Jean Delumeau, *Rassurer et protéger. Le sentiment de sécurité dans l'Occident d'autrefois*, Paris, Fayard, 1989 pp.16-17. Dans cet ouvrage, l'auteur retrace comment le besoin de sécurité des hommes a évolué au cours des siècles et comment l'Église les a rassurés, les fidèles recherchant la protection auprès des saints. Cette étude fait suite aux grandes enquêtes de l'auteur sur la peur dans la civilisation occidentale. Voir en particulier *La peur en Occident XIV^e-XVIII^e siècle*, Paris, Fayard, 1978.

⁸ Jean Delumeau, *Ut supra*, pp. 248-252.

Face à toutes les menaces qui affectent les populations de manière collective ou individuelle, l'Église propose donc des secours spirituels que l'on peut résumer ainsi : bénir et conjurer. Bénir c'est appeler la protection de Dieu, principe du bien sur la vie des hommes. Conjurer c'est éloigner Satan qui représente le principe du mal et cela à travers des rites rassurants.

Pour les gens du Moyen Âge, les campagnes étaient peuplées d'êtres fantastiques, incarnations du mal qui pouvaient prendre la forme d'animaux dangereux, voire de monstres et de dragons. En de multiples endroits circulaient des légendes qui contaient les méfaits de ces puissances malveillantes et la manière dont un saint local avait réussi à les maîtriser de façon miraculeuse. Le saint dans ces récits a un rôle essentiel : il incarne les forces du bien et sa présence est primordiale. Il est l'intermédiaire de Dieu pour faire recouvrer à la population sa sécurité. Les plus connus de ces saints qui ont réussi à vaincre le démon apparu sous la forme d'un monstre ou d'un dragon sont saint Michel, saint Georges et saint Christophe, mais il y en eut bien d'autres connus et vénérés localement.

Le premier de ces saints, héros d'une geste mémorable que l'on comptait localement, et qui se transmettait de génération en génération, semble avoir été **saint Mamert**, l'inventeur des rogations dès le V^{ème} siècle, qui avait débarrassé son diocèse des bêtes féroces qui entraient jusque dans sa ville épiscopale de Vienne en Dauphiné.

Or, que sont les rogations ? Il s'agit de trois jours de prières qui comportent des processions dans la campagne et que l'on accompagne de l'invocation de nombreux saints desquels on sollicite la protection. Il s'agit de sacréaliser l'espace, de le récupérer en quelque sorte sur le démon qui s'est efforcé de s'en emparer. Exorcisme, donc et sacréalisation. Il est à noter que très souvent dans ces processions figurait la représentation d'un monstre redoutable, incarnation du démon vaincu par le saint local.

On pourrait citer de nombreux exemples de saints auteurs de tels exploits. Contentons-nous d'évoquer celui de sainte Marthe. La première rédaction de la légende qui la concerne remonte au XII^{ème} siècle. La légende rapporte donc qu'il y avait au bord du Rhône dans un bois entre Arles et Avignon, un énorme dragon, appelé Tarasque, mi-animal mi-poisson, qui tuait beaucoup de gens dans les environs et qui renversait même les bateaux sur le fleuve⁹. Les habitants ne parve-

⁹ Pour plus de détails, voir Jean Delumeau, *op. cit.* pp. 165-169.

naient pas à en venir à bout. Ils s'adressèrent alors à saint Marthe, récemment parvenue sur les côtes de Provence et qui évangélisait la région. Ayant entendu parler des grands miracles et des exorcismes de la sainte, ils allèrent l'implorer de chasser le monstre de leur territoire. Elle vint donc sur les lieux affronter la bête, lui jeta de l'eau bénite et la menaça d'une croix de bois. Le dragon ne put résister et devint doux comme un agneau. Elle lui passa sa ceinture autour du cou et promena la bête, désormais inoffensive dans la ville. Le lieu fut désormais appelé Tarascon et au cours de la procession organisée chaque année à l'occasion de la sainte Marthe, le 29 juillet, on promène une reproduction de la fameuse Tarasque. On construisit dans la ville une magnifique église en faveur de la sainte où ses restes sont censés reposer et jouissent encore de nos jours d'une grande vénération.

Ces processions qui étaient ainsi organisées dans les villes étaient surtout des fêtes : elles représentaient la victoire sur la peur. Il s'agissait d'un geste collectif d'espérance. On comprend donc que ces saints protecteurs aient pu être fort vénérés au cours de ces premiers siècles du premier millénaire.

La vierge au grand manteau

Le culte des saints en ces siècles de grands périls se faisant de plus en plus populaire, se traduisit par des symboles qui évoquent cette recherche de protection de la part des fidèles. Jean Delumeau, dans l'ouvrage qui nous sert ici de référence analyse longuement l'un d'eux, dans le chapitre intitulé « la vierge au grand manteau »¹⁰. Cette représentation de la « Vierge de miséricorde » qualifiée aussi de « Notre Dame de consolation » et par extension de *Mater omnium* (« Mère de tous ») se répandit à un moment de grande angoisse, après la Peste noire, mais son origine est encore plus ancienne.

En effet, le symbole du manteau protecteur de la vierge apparaît déjà dans la liturgie, sous la forme de prières, telle celle qui, adressée à Marie, commence par ces mots : « *Sub tuum praesidium* ». Le fidèle y invoque ainsi la protection de Marie : « Sous ta protection nous venons nous réfugier, sainte Mère de Dieu. Ne rejette pas les prières que nous t'adressons dans nos besoins, mais délivre nous de tous les périls, Vierge glorieuse et bénie ».

Au XVIII^{ème} siècle, diverses légendes montrent que cette image de la Vierge

10 Jean Delumeau, *Rassurer et protéger. Le sentiment de sécurité dans l'Occident d'autrefois*, op.cit. pp.261-289.

qui protège les hommes sous son ample manteau est devenue familière¹¹. En outre les divers ordres religieux firent leur cette vision de la « Vierge au manteau » : chacun d'eux se trouve convaincu que Marie lui accorde une protection privilégiée, en abritant ses membres à l'intérieur de son large manteau et se fait en même temps le propagateur de ce culte. C'est ainsi que l'ordre des servites conserve dans sa maison-mère à Florence un tableau où l'on voit des membres de l'ordre récemment créé regroupés sous le manteau de la Vierge¹².

Ainsi les représentations de la Vierge se multiplient-elles, signe du grand besoin de protection des populations au cours de ces siècles troublés. Les spécialistes ont même vu un lien de cause à effet entre le retour en force de la peste noire en Europe, à partir de 1348 et la diffusion des invocations de la Vierge au manteau. D'autres saintes (sainte Ursule, sainte Odile accordent aussi sous leur manteau leur protection aux fidèles).

Comme nous l'avons déjà signalé, dans les mentalités des fidèles, le monde voit l'affrontement du bien et du mal. Si les saints font partie des forces du bien et apportent aux hommes leur protection (traduite donc par divers symboles dont celui du manteau protecteur), les forces du mal sont censées apporter diverses calamités, dont la peste. En ce domaine également apparaîtront au Moyen Âge divers symboles qui, à travers les images effrayantes traduisent le désarroi des fidèles face aux manifestations du mal : ce seront les représentations des danses macabres et des transes. Ces malheurs qui frappaient durement l'humanité étaient attribués à la colère de Dieu, justifiée par les péchés du monde. Pour apaiser donc la divinité était nécessaire l'intercession de la Vierge Marie et des saints. Si les populations étaient légitimement affolées, comme le montrent ces représentations macabres, elles devaient recourir en même temps à des images et à des symboles sécurisants.

SAINTETÉ ET MERVEILLEUX : LE CULTE MÉDIÉVAL À SAINT GEORGES ET SAINT MICHEL

Pour les gens du Moyen Âge, le merveilleux était capable d'envahir la vie quotidienne. La vie des saints se déroulait dans un monde hors du commun et les hagiographies, pour ceux qui savaient lire, étaient dès lors une lecture favorite.

¹¹ Jean Delumeau en cite trois : l'une de Vincent de Beauvais, l'autre extraite des *Miracles de la Sainte Vierge* du bénédictin Gauthier de Cincy, et l'autre de Césaire de Heisterbach.

¹² *Ut supra*, page 271.

L'œuvre du frère dominicain Jacques de Voragine, la *Légende dorée* qui popularisa les vies légendaires de nombreux saints connus dès sa publication dès 1264, un très grand succès. Plusieurs de ces saints étaient vénérés pour leur participation à la lutte entre le bien et le mal qui était censée se dérouler sur la terre, comme un reflet de ce qui fut dans le monde surnaturel l'affrontement entre les anges et les démons¹³.

Il est intéressant de souligner que deux saints vont devenir des héros populaires du Moyen Âge et spécialement au XIII^{ème} siècle, ce sont saint Georges et saint Michel. Ils seront très souvent réunis dans la vénération des fidèles, car tous deux sont représentés luttant contre un féroce dragon, symbole du mal.

Saint Georges

Saint Georges, selon la tradition chrétienne, fut un citoyen romain, né vers 280 en Cappadoce. Il fit une brillante carrière militaire puis devint tribun. Mais au moment de la grande persécution de Dioclétien, il refusa d'abjurer sa foi chrétienne et fut martyrisé et longuement torturé en l'an 303. Le récit des souffrances qu'il dut endurer se répandit dans toute l'Asie Mineure et en Arménie. Dans les versions qui circulèrent dès le V^{ème} siècle, Georges aurait subi les tortures les plus raffinées, au cours desquelles il serait mort et ressuscité trois fois et, finalement, il aurait été décapité. Le pape Gélase Ier en 494 canonisa saint Georges, en même temps qu'il condamnait les *Livres de la passion de saint Georges* pour les excès que contenaient ces récits, considérant même que leur auteur ne pouvait être qu'un hérétique.

Il fallut attendre le XII^{ème} siècle et la première croisade pour que le culte de saint Georges connaisse un nouveau rebondissement. En effet, les croisés découvrent alors l'existence du sépulcre de saint Georges à Lydda, actuellement la ville de Lod en Israël. À leur retour, ils ramènent différentes histoires légendaires qu'ils diffusent alors et dont se fera écho au XIII^{ème} siècle Jacques de Voragine. Il s'agit tout spécialement de l'histoire de saint Georges, en rapport avec l'épisode du dragon dont les différents moments vont être reproduits par les artistes des centaines de fois dans les tableaux ou les retables : la ville menacée par un animal fantastique qui vit dans les marais voisins, le rituel du mouton qui est jeté quo-

13 On pourra consulter sur ce point l'ouvrage de Jacques Le Goff, *Le merveilleux et le quotidien dans l'Occident médiéval*.

tidiennement au monstre pour le nourrir, le choix d'un habitant lorsque le troupeau ne suffit plus, la fille du roi offerte en sacrifice, l'arrivée d'un jeune cavalier sur son cheval blanc qui se propose de sauver la princesse, le combat victorieux sur le dragon et, finalement, la conversion des habitants du royaume à la religion chrétienne.

Finalement, dans les écrits spirituels, cette lutte de saint Georges contre le dragon se convertit en une allégorie, celle du combat religieux entre le bien et le mal, appelé *psycomaquia*, de telle façon que saint Georges apparaît comme le soldat du Christ chargé de protéger l'Église contre les forces du mal, et dans ce cas-là, la princesse est l'incarnation de l'Église que les forces du mal veulent détruire.

Saint Georges est le saint protecteur par excellence. Rien d'étonnant donc que dès le Moyen Âge, plusieurs pays se soient placés sous son patronage. En 1348, le roi d'Angleterre Édouard III fonde l'ordre de la Jarretière en l'honneur du saint et fait de lui le patron de l'Angleterre. Un siècle plus tard, ce sont les rois d'Aragon qui au XV^{ème} siècle font du saint le patron de la couronne d'Aragon. La première fête en son honneur eut lieu à Barcelone en 1456.

Saint Michel

C'est le concile de Latran qui en 745, reconnut que les trois archanges participaient à la sainteté de Dieu, en étant des intermédiaires privilégiés entre la divinité et les hommes. Ils furent donc, dès lors vénérés comme saints. Ce sont Gabriel, Raphaël et Michel. L'habitude fut prise de les représenter avec des ailes, attribut qui souligne leur rôle de messager et qui est hérité des représentations classiques de la Victoire ailée.

Gabriel, dans le nouveau testament, vient annoncer au prêtre Zacharie que sa femme Élisabeth aurait un enfant, le futur saint Jean Baptiste. De même, il annoncera à Marie qu'elle enfanterait Jésus. Raphaël est, lui, un personnage de l'ancien Testament, du livre de Tobie. Il est envoyé sur terre pour protéger un aveugle, le père de Tobie et une jeune femme frappée d'un mauvais sort. En leur faveur, il opère des miracles et se révèle comme « l'un des sept anges qui se tiennent devant la gloire du Seigneur et demeure en sa présence ».

Mais au Moyen Âge, le plus vénéré de ces trois archanges fut saint Michel. Si Jacques de Voragine ignore dans son œuvre Gabriel et Raphaël, il consacre à

saint Michel une de ses plus longues notices¹⁴. En premier lieu, il nous présente le rôle de l'archange Michel dans la Bible. Il est toujours présent lorsque Dieu accomplit des merveilles. On lui attribue de nombreux faits qui manifestent sa puissance admirable : il a d'abord combattu le dragon et ses troupes d'anges pervers et les a précipités hors du ciel. Il devient le porte enseigne de Dieu. C'est lui qui a répandu les plaies sur l'Égypte, divisé les eaux de la mer Rouge, conduit le peuple d'Israël à travers le désert et qui l'a introduit en terre promise.

L'apocalypse lui attribue un rôle encore plus important : il surgira aux temps de l'antéchrist et le vaincra. A la voix de l'archange Michel, des morts ressusciteront. Michel aura alors le pouvoir de peser les âmes avant le jugement. C'est là l'image qui sera adoptée par l'occident. Michel apparaît donc comme le héros chrétien par antonomase dans l'histoire de l'humanité.

Dans la tradition chrétienne, la mission de l'archange Michel est double. Il apparaît d'abord comme un foudre de guerre qui combat Lucifer et ses anges rebelles qui défient le pouvoir de Dieu et qui les vainc. Saint Michel les expulsa du ciel en s'exclamant : *Quis ut deus*, Qui comme Dieu ? Cet acte de courage et d'amour envers Dieu fit de lui le prince des anges et le plus beau de tous.

L'autre mission de saint Michel est de conduire les âmes des défunts jusqu'à Dieu, le juge suprême, qui pèse leurs actions pour les conduire au paradis ou les précipiter en enfer. L'archange protège les hommes du péril du chemin et se fait leur avocat au moment du jugement final et si cela s'avère nécessaire, il s'efforce de les racheter des griffes du démon.

Dans l'iconographie médiévale, les deux fonctions du saint sont représentées par des attributs signifiants : dans sa main droite l'archange tient une épée ou une lance pour affronter Luzbel ou le diable représenté par un serpent ou dragon, tandis que de sa main gauche, il soutient une balance destinée à peser les âmes des défunts.

À ce point de sa présentation, Jacques de Voragine développe alors le récit des principales apparitions de saint Michel au cours de l'histoire de l'Église qui lui valurent un culte spécial tant en Orient qu'en Occident, spécialement au Moyen Âge.

Il est intéressant de constater comment, à travers ces premières apparitions qui marquent le début et les premiers développements du culte de saint Michel, le

¹⁴ Jacques de Voragine, *La légende dorée*, pp. 797-810.

saint manifeste une claire préférence pour être vénéré tout en haut des montagnes. Ainsi, pour sa première apparition, au V^{ème} siècle, le saint se montra tout en haut d'une montagne, le mont Gargano, situé en Apulie, au sud de l'Italie, à l'entrée d'une grotte. Les habitants y construisirent une Église dédiée au saint.

Les deux apparitions suivantes montrèrent le pouvoir du saint sur les eaux. Ce fut d'abord en Normandie où l'archange apparut à un évêque en 708, sur le mont Tumba, éperon rocheux au bord même de l'océan. Saint Michel lui demanda d'y édifier un lieu de culte. En 966, c'est une abbaye bénédictine qui y fut fondée. Au XIII^{ème} siècle, le roi Philippe II Auguste reconstruisit et amplifia le monastère dédié à saint Michel. Le lieu sera désormais connu comme le Mont Saint-Michel, en latin « *Mons sancti Michaeli in periculo Maris* ». La fondation du lieu saint fut marquée par divers miracles opérés par l'archange : il déplaça deux énormes pierres qui gênaient pour l'édification de l'Église et généra une source qui fournit de l'eau en abondance en cet endroit où il était si difficile d'en trouver. En outre, dans ce lieu cerné par l'océan et connu pour ses fortes marées, l'archange sauva diverses personnes de la noyade¹⁵.

Autre apparition de saint Michel, rapportée dans la *Légende dorée*¹⁶, est celle qui eut lieu à Rome, au temps du pape Grégoire Ier, à l'emplacement de l'actuel château Saint-Ange. Là, le pape y avait vu l'archange en train de rengainer son épée, ce qui signifiait la fin de la peste régnant alors sur la ville.

Nous voyons donc, à travers toutes les apparitions que saint Michel fut perçu comme l'un des grands protecteurs des populations au cours des siècles médiévaux.

EN CES SIÈCLES DE FÉODALITÉ, UN LIEN ÉTROIT ENTRE NOBLESSE ET SAINTETÉ

Des saints parmi les rois, les reines, les princes et les princesses

Dans les premiers siècles du deuxième millénaire, la sainteté semble être un des privilèges dont jouit la noblesse. On constate qu'un grand nombre de ces nouveaux saints – pour la plupart des évêques et des moines – appartiennent à des

¹⁵ Voir Jacques de Voragine, *La légende dorée*, page 179.

¹⁶ *Ut supra*, pp. 799-800.

familles aristocratiques. Un lien très étroit s'établit alors entre noblesse et sainteté : était alors fermement ancrée dans les esprits la croyance selon laquelle la perfection morale et spirituelle ne pouvait s'épanouir que chez des personnages nés au sein d'un lignage illustre¹⁷. Il est vrai que ces personnes nobles, voyaient leur chemin vers la sainteté facilité par le fait que les portes des monastères leur étaient grandement ouvertes. Dans les couvents de moniales, dans bien des cas on n'admettait que des vierges de familles nobles. Chez les moines, de même, l'accès se limitait à ceux qui pouvaient payer une dot substantielle. Laïcs du peuple et roturiers en étaient souvent exclus.

Par ailleurs, on peut constater dans les différents États en formation de l'Europe nordique ou centrale que la sainteté apparaît comme un acte de reconnaissance de l'Église envers les familles royales et principalement les rois et les reines qui ont facilité à ces nations l'accès de leur pays à la chrétienté en faisant abandonner à leurs sujets le paganisme. De même, les saints évêques évangélistes de ces terres, qui très souvent appartiennent aussi à des familles nobles, seront reconnus saints. Nous allons donc passer en revue dans ces différents pays le processus d'évangélisation qui se produisit à partir du X^{ème} siècle et le grand nombre de saints qui en porte témoignage.

Un spécialiste de cette sainteté médiévale aristocratique a écrit à ce sujet : « Le roi saint est une création de l'hagiographie médiévale »¹⁸. Les souverains de ces jeunes états qui se créent au début du deuxième millénaire dans l'Europe centrale ou du Nord sont très souvent des témoins de leur foi : ils furent souvent des monarques qui moururent au combat contre des adversaires païens (ce fut le cas d'Olaf de Norvège ou d'Edwin) ou qui furent trahis par leurs pairs (tels Édouard d'Angleterre ou Éric de Suède). Il fut donc facile de leur appliquer le paradigme des saints martyrs. Plus tard, lorsque la situation de ces royaumes se stabilisa, apparurent d'autres modèles de sainteté royaux, tel que le saint roi confesseur qui se transforma en protecteur de la foi dans son royaume. En cela le souverain est secondé par la reine, les princes et les princesses qui contribuent à cette action évangélisatrice, fondant églises et monastères. Ainsi ces dynasties naissantes s'appuient sur des ancêtres prestigieux qui leur donnent un fondement

17 Voir sur ce point André Vauchez, *La spiritualité du Moyen Âge occidental*, op. cit., pp. 154-157.

18 Robert Folz, *Les Saints rois du Moyen Âge en Occident (XI^e-XIII^e siècle)*, Bruxelles, Société des Bollandistes 1992 et Claire Thielle, *Femmes reines et saintes*, Paris, PUPS, 2004.

religieux : la sainteté est un ciment qui consolide leur pouvoir politique. Ces saints « dynastiques » seront donc nombreux et la papauté en ces siècles médiévaux appuie leur canonisation.

Dès le X^{ème} siècle, on trouve dans les jeunes États de l'Europe centrale comme la Bohême ou la Hongrie, des saints parmi leurs rois ou leurs évêques évangélisateurs. Ainsi, Adalbert, évêque de Prague (vers 957-997) qui est un des saints nationaux de la Bohême. Dans son pays il construit plusieurs monastères, mais son action évangélisatrice fut contrariée par de grandes familles rivales qui tendent à réaliser l'unité du pays, chacune en sa faveur.

Dans le royaume voisin de Hongrie, c'est le roi saint Etienne qui est le fondateur du royaume chrétien, résultant de la fédération de multiples tribus hongroises. C'est l'empereur Othon III, comme dans le cas de la Bohême qui garantit l'unité du pays. Mais l'autre pouvoir universel de l'Occident, la papauté veille aussi sur lui : au moment de l'accession au trône d'Etienne, le pape lui aurait envoyé une couronne. Proclamer la sainteté des souverains équivaut aussi à établir un lien étroit entre la couronne et la papauté.

L'État Tchéque, de même, a son saint souverain dont le destin tragique est lié aux luttes acharnées menées pour l'unification de l'État entre les tribus : saint Venceslas (Vaclao) mourra assassiné et sera considéré martyr et proclamé saint. Venceslas fut un chrétien fervent et un grand bâtisseur d'églises. Très tôt, on lui rendit un culte dans la cathédrale de Prague.

En Norvège, c'est le roi Olaf (†1030) qui, au cours de son règne, extirpe le paganisme de son pays et y introduit le christianisme. Il construit un réseau d'églises et fait venir d'Angleterre des prêtres et des évêques. Dès son décès, il fut considéré comme saint et martyr. Les pèlerins se rendent alors en masse auprès de ses reliques et viennent le solliciter pour qu'il continue à les protéger ; de fait, on lui attribue de nombreuses guérisons. La popularité de son culte atteignit rapidement l'ensemble des régions septentrionales de l'Europe¹⁹.

En Écosse, la reine Marguerite qui épouse Malcolm III joue le même rôle : elle eut une grande influence sur son époux en matière religieuse, l'incitant à développer la religion chrétienne dans le pays. Elle-même fonda une importante abbaye bénédictine où elle fut enterrée et vénérée (†1093). Canonisée en 1251,

19 Sur le développement de ce culte au cours des siècles médiévaux, voir Stéphane Coviaux « Saint Olaf. Un saint protecteur norvégien à la fin du Moyen Âge ». *Cahier de recherches médiévales et humaines*, n° 8, 2001, pp. 57-72.

elle sera proclamée alors patronne de l'Écosse par Innocent IV.

L'Angleterre eut aussi son roi saint : Édouard III, mort en 1066. Il fut célèbre pour sa grande piété et sa générosité envers les pauvres. C'est lui qui fit construire l'abbaye de Westminster où il sera enterré. Il fut le dernier roi à régner sur le pays avant sa conquête par les normands de Guillaume le Conquérant. Il fut le premier saint patron de l'Angleterre avant d'être détrôné par saint Georges. Il a laissé le souvenir d'un homme très religieux, d'où son surnom d'Édouard le Confesseur.

Les siècles suivants auront aussi leurs lots de saints parmi les rois, les reines ou les princesses de sang royal. Parmi les plus importantes, il convient d'évoquer ici **sainte Élisabeth de Hongrie (†1231)**, **sainte Hedwige de Silésie (†1243)**, **sainte Agnès de Prague (†1282)**. Ces grandes familles régnantes étaient souvent apparentées et s'honoraient de porter en leur sein des saints ou des saintes. C'est ainsi que sainte Élisabeth de Hongrie est la cousine germaine de sainte Agnès de Bohême ou de Prague. Par ailleurs une sœur de sainte Edwige de Silésie a épousé le roi André II de Hongrie, elle est connue également sous le nom de Élisabeth de Thuringe. Élisabeth de Hongrie est en effet la fille du roi André II de Hongrie et l'épouse du comte Ludovic de Thuringe.

A la cour, elle reçoit l'influence de prédicateurs franciscains, premiers missionnaires de l'ordre envoyés en Allemagne. Elle décide alors de changer le cours de son existence frivole : désormais, elle rompt avec le luxe et les pratiques ostentatoires liées à sa condition. Elle se mêle aux pauvres et adopte des vêtements simples. Elle exerce même la charité avec une intensité qui surprend son entourage : elle distribue aux pauvres les stocks de nourriture du comte et fait transformer son palais en hôpital. On raconte qu'un jour où elle allait distribuer du pain aux pauvres, elle rencontra son mari sur le chemin qui lui demanda ce qu'elle portait. Elle répondit « des roses » et, en effet, en ouvrant son tablier, au lieu du pain se trouvaient de magnifiques roses²⁰.

Le mari décide de partir en croisade, mais meurt de fièvres avant même d'embarquer. Des intrigues de cour la chassèrent de son château, et elle dut établir sa résidence ailleurs, en compagnie de ses trois enfants. Elle fonda alors avec d'autres amis un hôpital pour lépreux et une communauté religieuse. Elle mourut

20 Pour plus d'informations, voir la notice que consacre Jacques Le Goff à la sainte dans *Hommes et femmes du Moyen Âge*, op. cit., pp. 234-237. De même Benoît XVI, dans son ouvrage *Saintes et bienheureux au Moyen Âge*, Paris, Editions Lethielleux, lui consacre quelques pages, pp. 47-54.

en 1231, à l'âge de vingt-quatre ans. À peine quatre ans plus tard, le pape Grégoire IX la canonisa et l'on construisit à Marbourg, lieu de sa dernière résidence, une magnifique église. On voit en elle une femme exemplaire sur plusieurs plans : sous l'influence de la spiritualité des franciscains, elle renonça à sa vie de princesse et adopta l'idéal de pauvreté, se vouant entièrement à l'assistance des miséreux. D'autre part, elle se comporta toujours en épouse attentive, agissant en parfait accord avec son époux : elle contribua ainsi à réhabiliter le mariage comme sacrement dans la spiritualité médiévale. De cette façon, elle a été à l'origine d'une recrudescence du sentiment religieux dans les cours d'Europe où l'on voit surgir alors toute une pépinière de saintes, telles qu'Agnès de Bohême, Hedwige de Silésie, Marguerite de Hongrie et Cunégonde de Cracovie.

Le XIV^{ème} siècle eut aussi ses reines saintes. La plus fameuse d'entre elles fut certainement sainte Brigitte de Suède (1303-1373). Ses parents appartenaient à de nobles familles, proches de la maison régnante²¹. Il y eut dans sa vie deux périodes distinctes.

Elle fut d'abord mariée pendant vingt-huit ans avec le gouverneur d'une importante province du royaume. Elle mit au monde huit enfants. Avec son mari elle adopta la règle des Tertiaires franciscains et fit le pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle. Au retour, son époux se retira dans un monastère et y mourut peu après.

Devenue veuve, une deuxième période de sa vie commença : elle distribua ses biens aux pauvres et se retira dans un monastère cistercien où elle reçut du ciel de nombreuses révélations divines qu'elle dictait à ses secrétaires. Ces révélations furent plus tard éditées en huit livres. Elle y révèle ses conversations avec la Vierge Marie et d'autres saints. Certaines sont des conversations adressées soit aux croyants, soit aux autorités religieuses et politiques.

En 1349, elle se rendit en pèlerinage à Rome Pour obtenir du Pape l'approbation de la Règle d'un ordre religieux qu'elle prétendait former. Elle se rendit en pèlerinage, d'abord à Assise puis en Terre Sainte. De Rome, elle envoya plusieurs missives au pape qui se trouvait alors en Avignon pour l'exhorter de revenir à Rome. Mais elle mourut à Rome, en 1373, avant que le pape Grégoire XI ne rentre définitivement à Rome. L'année suivante, ses restes furent rapatriés en

21 Le pape Benoît XVI inclut une notice sur sainte Brigitte de Suède dans son ouvrage *Saints et bienheureux du Moyen Âge*, op. cit., pp. 55-61.

Suède, au monastère de Vadstena, siège de l'ordre religieux qu'elle avait fondé et qui connut une rapide expansion. Elle fut canonisée en 1391 par le pape Boniface IX. Jean-Paul II la déclara co-patronne de l'Europe, en reconnaissance pour son action évangélisatrice qui se manifesta en plusieurs pays et pour sa grande préoccupation de l'unité chrétienne du continent.

En conclusion de ce chapitre, il nous faut observer que, même si ces saints et saintes appartiennent tous à la noblesse, entre le XI^{ème} et XIV^{ème} siècle, le concept de sainteté va évoluer. Comme le signale André Vauchez²², quelle différence entre la sainteté de Marguerite d'Écosse ou celle d'Élisabeth de Hongrie au XIII^{ème}, ou encore celle de saint Louis, roi de France au XIII^{ème} siècle. Chez Marguerite d'Écosse, son biographe met en avant son comportement exemplaire en tant que mère, épouse et souveraine. Sa biographie est une apologie de l'action chrétienne des détenteurs du pouvoir. Deux siècles plus tard, on souligne chez Élisabeth sa charité agissante envers les déshérités et son grand amour de la pauvreté. C'est-à-dire que, maintenant, il ne s'agit plus de simplement remplir à la perfection ses devoirs d'État mais d'imiter le Christ dans son abaissement et d'accomplir même des actes que la société juge insensés. Ce sera aussi, comme nous le verrons le cas du roi saint Louis de France (†1270).

Une autre remarque s'impose : ces rois, reines, princes et princesses qui illustrèrent la sainteté en ces premiers siècles du Moyen Âge (du X^{ème} au XIV^{ème} siècle) appartiennent tous aux royaumes nouvellement créés de l'Europe nordique ou centrale. Ce sont des saints que l'on peut appeler « dynastiques » : ils viennent donner un nouveau lustre à la dynastie à laquelle ils appartiennent, mais il est notable que les familles royales de vieille tradition monarchique, en général des pays méditerranéens, n'eurent pas le même traitement de la part de la Curie romaine. Dans ces pays, de tradition catholique ancienne, les familles royales, en général, tardèrent à voir reconnaître en leur sein des saints rois et de saintes reines. Ce fut le cas de l'Espagne et du Portugal dont on peut citer deux cas exemplaires. Pour l'Espagne nous pouvons évoquer le cas de Ferdinand III (†1252) et pour le Portugal celui de la reine Élisabeth (†1336) qui ne seront canonisés qu'au XVII^{ème} siècle.

En Espagne, Ferdinand III, mort en 1252 et qui, au XIII^{ème} siècle avait

²² André Vauchez développe ce point dans son livre, *La spiritualité du Moyen Âge occidental, VIII^e-XIII^e siècle*, Paris, Éditions du Seuil, pp. 156-157.

conquis les villes de Cordoue, Murcie, Jaén et Séville ne fut canonisé qu'en 1671²³. En fait, il s'agissait plutôt d'une officialisation du culte de quelqu'un qui, dès son époque, fut tenu pour saint et jouissait donc d'un culte immémorial. Le décret de 1671 correspondait à une béatification, mais un an plus tard, le même pape Clément X étendait le culte à l'Église universelle. Cette reconnaissance officielle et tardive de la sainteté permettait de manifester à la monarchie espagnole le soutien de l'Église, à un moment où elle traversait une de ses plus grandes crises de son histoire : c'est l'époque où l'Espagne voit son hégémonie européenne et atlantique disputée par l'Angleterre et la France. Le moment était donc bien choisi pour, face à cette perte d'influence, exalter les valeurs traditionnelles de la monarchie espagnole, parmi lesquelles se trouvaient la défense et l'expansion du christianisme.

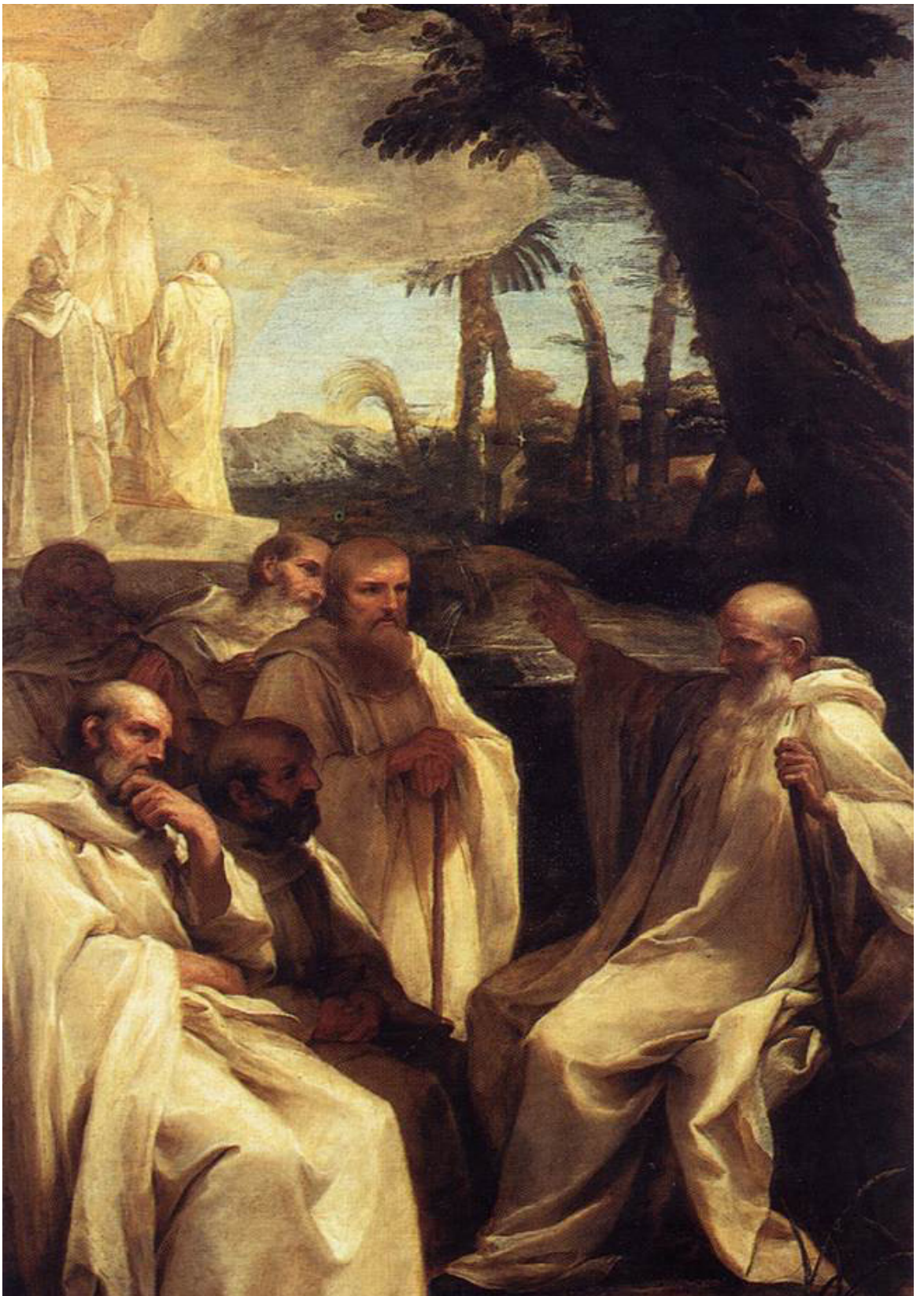
Au Portugal, de même, ce n'est qu'au XVII^{ème} siècle que la sainteté de la reine Élisabeth sera finalement proclamée. Le décès de l'épouse de Denis I^{er} remontait au 4 juillet 1336 : elle mourait ce jour-là, à Estremoz, en odeur de sainteté, le peuple lui attribuant spontanément le titre de « Rainha Santa ». Il fallut attendre 1516 pour que le pape Léon X, cédant aux sollicitations du roi Manuel I^{er}, fasse de la sainte une bienheureuse et lui accorde un office, toutefois limité au diocèse de Coimbra. Finalement, au terme d'une brève enquête engagée en 1612, le pape Urbain VIII la proclama sainte en 1625.

Nous constatons donc, une fois de plus, que la politique, au cours des siècles, eut une étroite relation avec la sainteté.

23 Voir à ce sujet : Carlos de Ayala Martinez et Martin Rios Saloma (eds), *Fernando III, tiempo de la cruzada*, Sílese, 2012.

CHAPITRE IX

LA SAINTETÉ, SIÈCLE APRÈS SIÈCLE



Sacchi, *La Vision de saint Romuald*, 1631, huile sur toile, Pinacothèque vaticane, Vatican.

I. Le XI^{ème} siècle

LE GRAND MOUVEMENT DE RÉFORME DE L'ÉGLISE

Les préliminaires : le mouvement des patarins et ses saints

L'Église du XI^{ème} siècle traverse une période chaotique. Elle doit en effet affronter de graves problèmes à l'intérieur même de son organisation ; elle est travaillée et sollicitée par diverses forces. Depuis l'époque carolingienne, le pouvoir impérial et le pouvoir papal ont partie liée, et entre eux apparaît rapidement une sourde rivalité, chacun prétendant dominer l'autre. Ce qui est en jeu pour l'Église c'est l'autonomie de l'institution. En effet, le pouvoir impérial s'arroge le droit de nomination dans l'Église. De son côté, l'Église prétendait dominer le pouvoir impérial, s'arrogeant le droit de nommer les empereurs et de les exclure par l'excommunication lorsque leur comportement n'allait pas dans le sens désiré par l'Institution.

Bref, cette querelle des investitures va empoisonner tout le siècle et au-delà. Dans la première moitié du siècle, les papes vont se montrer conciliants envers les empereurs, mais parfois mènent contre eux une lutte essentiellement politique où, de part et d'autre, tous les coups sont permis. Contentons-nous d'évoquer le pontificat de Benoît IX (pape de 1032 à 1048), au cours duquel va surgir le mouvement des patarins. Signe des temps troublés de ce deuxième tiers du XI^{ème} siècle, Benoît IX connaîtra deux interruptions au cours de son pontificat.

Benoît XI, face à l'empereur romain germanique Henri le Noir qui contrôle les nominations des évêques sur tout le territoire de l'empire, se tait et laisse faire. Mais, lorsqu'en 1045, l'empereur nomme comme archevêque de Milan Guido de Velate, connu pour s'être adonné au nicolaïsme, la colère gronde dans la ville. En effet, le clergé milanais avait proposé quatre candidats « droits et honnêtes » qui furent écartés : Anselmo de Baggio, Landolfo Cotta, Attone et Arialdo de Carimate. Ces quatre hommes évincés vont prendre la tête d'un mouvement de contestation qui revendique la moralisation du clergé et incite la population à refuser les sacrements des prêtres corrompus et nicolaïtes. Le mouvement de protestation qui naît alors est connu sous le nom de pataria. Le terme tire son origine du dialecte milanais et signifie « guenilles ». Il fait allusion à l'origine populaire des « patarini » ou patarins, lesquels étaient vêtus fort modestement.

Les quatre candidats évincés vont se rapprocher du nouveau pape Etienne

IX qui sera un fervent partisan des réformes et chacun d'eux connaîtra un destin hors du commun : deux d'entre eux mourront martyrisés, victimes de la vindicte de l'archevêque de Milan.

Ce fut d'abord le cas d'Arialdo de Carimate, le diacre milanais qui prit la tête du mouvement des patarins. Il fut chargé par le pape Etienne IX de réformer le clergé, mais ses initiatives furent contrecarrées par l'archevêque Guido de Velate qui l'excommunia. Se rendant à Rome pour informer le pape, il fut assassiné sur le chemin et son corps fut jeté dans le lac Majeur. En 1067, le pape Alexandre II le canonisa, le déclarant martyr de l'Église. Landolfo Cotta mourra lui aussi martyr en 1061. Après avoir échappé à une première agression, il mourra victime d'un attentat perpétré par les sbires de l'archevêque. Quant à Anselmo de Baggio, poussé par les réformateurs, il deviendra pape sous le nom d'Alexandre II et règnera de 1061 à 1073.

Grégoire VII (Hildebrand), figure emblématique de la grande réforme de l'Église au XI^e siècle (1020-1085)

La grande réforme de l'Église fut initiée au milieu du XI^{ème} siècle par le pape Léon IX. À partir de là, au fil des pontificats assez brefs qui se succédèrent – ceux de Victor II, Nicolas II et Alexandre II – les papes vont s'efforcer de régler les problèmes qui agitent la chrétienté : les rapports des pouvoirs temporel et spirituel, la vie et les mœurs qu'entachent deux maux principaux, la simonie (achat ou vente d'une charge ecclésiastique) et le nicolaïsme (concubinat ou mariage des prêtres).

Mais celui qui ouvre véritablement le chemin aux grandes réformes de Grégoire VII¹ fut son prédécesseur sur le trône de Pierre, Alexandre II. Il fut élu étant moine de Cluny et dès son élection, il provoqua l'ire de la régente de l'empire, l'impératrice Agnès, qui fit élire un autre pape (Honorius II, considéré comme antipape). Il prit ensuite toute une série de mesures qui montrèrent bien l'orientation de son action apostolique : il appuie d'abord l'action de Guillaume le Conquérant dans sa conquête de l'Angleterre, il refuse ensuite le divorce de l'empereur Henri IV, l'obligeant à reprendre sa femme, Berthe de Saxe. En outre, en 1063, il fait de la Reconquête une guerre sainte : il accorde cette année-là une indulgence plénière aux soldats qui participent à la prise de la ville de Barbastro,

¹ Pour plus de renseignements sur Grégoire VII, voir la notice qui lui est consacrée dans l'ouvrage de Jacques Le Goff, *Hommes et femmes du Moyen Âge*, op. cit., pp. 133-135.

tenue par les Maures et contribue à mettre sur pied une troupe internationale, prélude des croisades. Et surtout, il continue à lutter contre les principaux vices de la société : la simonie et le nicolaïsme.

Grégoire VII est lui aussi moine de Cluny : là, il y fut le condisciple de celui qui fut son prédécesseur². Alors qu'il n'était que le cardinal Hildebrand, il devint conseiller des papes et auprès d'eux, intervint directement dans les réformes. Dès son élection en 1075, il montre que le célibat ecclésiastique fait partie de son idéal monacal qui met l'ascète à part et au-dessus des autres hommes. Il se montre inflexible contre les prêtres concubinaires et simoniaques qu'il écarte du ministère. Mais l'application de ces décrets est contestée en divers endroits.

En Allemagne d'abord où les évêques rechignent devant de telles mesures. À Rome ensuite, où éclate une révolte. A la Noël 1075, le pape est arrêté, puis libéré par le peuple dont il a le soutien. En Espagne en 1080, le concile de Burgos ratifie les décisions du pape, mais l'ordre ne sera exécuté qu'au XIII^{ème} siècle sous Alphonse le Sage, dont le Code punit le mariage des prêtres. En France et en Angleterre, l'application des décrets pontificaux pose problème et les mariages ecclésiastiques persistent.

Au sujet de la simonie, le pape s'attaque à Philippe Ier, roi de France qu'il accuse de « cupidité abominable ». Il demande aux évêques de mettre le royaume en interdit, ce qu'ils évitent de faire, étant eux-mêmes pour la plupart simoniaques.

Le pape prend, pour la première fois une position ferme sur la question des investitures laïques. Il écrit : « Si un empereur, un roi, un marquis, un comte, une puissance ou une personne laïque a la prétention de donner l'investiture des évêchés ou de quelque dignité ecclésiastique, qu'il se sache excommunié ».³ Sur toutes ces questions : simonie, nicolaïsme, investitures laïques, l'Église à travers Grégoire VII prend maintenant des positions très claires. Il faudra du temps pour les appliquer, mais le mouvement est lancé.

Grégoire VII attaque alors frontalement l'empereur Henri IV pour obtenir de lui sa soumission au pouvoir de l'Église. Il lui écrit une lettre en 1075 dans

² Actuellement, certains historiens nient ce point de détail : Hildebrand aurait simplement reçu sa première éducation au monastère Sainte Marie de l'Aventin à Rome, où l'on observe les coutumes clunisiennes.

³ La réforme à l'œuvre dans la réforme dite « grégorienne » dans un ensemble de lettres du pape et dans les Dits du pape (Didactus papae). Dans ces Dits, le pape défend la doctrine de l'infailibilité pontificale entre autres propositions.

laquelle il exhorte l'empereur à l'obéissance. Celui-ci, appuyé par de nombreux évêques qui se considèrent comme des princes de l'empire, refusent de se soumettre. Grégoire VII, alors, excommunie l'empereur qui finira par se soumettre, se rendant en habit de pénitent au château de Canossa où se trouve le pape, pour obtenir la levée de son excommunication. Le pape accède à lever la sanction – diverses péripéties s'ensuivront – mais l'essentiel ici, c'est que l'Église a fait un pas de plus dans le sens des réformes et de son autonomie vis-à-vis du pouvoir civil.

A la fin de sa vie, Grégoire VII dut affronter de rudes épreuves : il connut l'élection d'un antipape sur la pression du parti impérial (1080), le siège de Rome (1081), l'emprisonnement dont il fut libéré en 1083 par le prince normand Robert Guiscard, l'exil à Salerne, où il mourut le 25 mai 1085, l'année même de la prise de Tolède sur les musulmans par le roi castillan Alphonse VI.

Toutes ces épreuves, son austérité de vie et sa force de caractère dans l'application des réformes le rendirent très populaire auprès du peuple, qui, dès son décès, le considéra comme un saint. Toutefois, il ne fut officiellement canonisé qu'au XVII^{ème} siècle en 1606 par le pape Paul V.

LE RENOUVEAU ÉRÉMITIQUE AU XI^{ÈME} SIÈCLE

Au XI^{ème} siècle se produit un renouveau érémitique qui s'éloigne du mouvement oriental, en ce sens que ceux qui recherchent la solitude ne s'enferment pas sur eux-mêmes pour vivre leur vie austère⁴. A cette époque donc, en Europe de l'Ouest, dans leur vie de solitaires, les saints ermites combinent des éléments érémitiques et cénobitiques et, en outre, assument un rôle de père spirituel pour tous ceux qui viennent à eux. Certes, ils mènent tous un combat spirituel, mais ne sont plus dans l'ambiance parfois dramatique qui entourait la vie des premiers ermites dans les déserts de Syrie ou de Palestine.

Nos saints ermites du XI^{ème} siècle, même s'ils apparaissent parfois baignés de larmes et brûlant de l'amour divin, sont souvent chaleureux et même joyeux. Trois d'entre eux, Romuald (vers 950-1027), Pierre Damien (1007-1072) et Bruno (vers 1032-1101) sont les parfaits représentants de ce renouveau de la vie solitaire.

⁴ On trouvera de nombreux renseignements dans le chapitre 4 intitulé « Joie, gaieté et folie chez les ermites du XI^{ème} siècle », de l'ouvrage de John Saward *Dieu à la folie...*, op. cit., pp.75-87.

Saint Romuald (vers 950-1027)

Saint Romuald est l'exemple type de ces ermites du XI^{ème} siècle qui, certes, n'abandonnent pas l'austérité de vie, mais qui n'hésitent pas à sortir de leur isolement pour pratiquer l'apostolat. Il commença par vivre dans un couvent pendant plusieurs années, mais un an après avoir été élu père abbé, il démissionne en quête d'une plus grande perfection de vie. Il vécut alors en ermite mais occupa les dernières années de sa vie à pratiquer un apostolat errant. Il eut des disciples mais ne fonda pas d'ordre religieux, bien que diverses congrégations se réclament de lui et perpétuent aujourd'hui sa mémoire, tels les Camaldules qui vivent en ermites dans des lieux isolés et se réunissent pour la prière liturgique et les repas en commun.

Pierre Damien écrit une *Vita sancti Romualdi*, à peine quelques années après la mort du saint. Romuald y apparaît comme une personnalité des plus sympathiques, chaleureux et rempli de bonne humeur. Même lorsqu'il chasse les démons, il le fait avec drôlerie. Il les invective avec ironie leur disant : « Voyez, je suis prêt, venez, voyons votre pouvoir ; s'il s'agit de lui, n'êtes-vous pas vraiment impuissants ? Êtes-vous déjà vaincus ? N'avez-vous pas quelque arme secrète à sortir contre le petit serviteur de Dieu ? » Et envers les pécheurs il manifeste toujours compassion et humanité.

Il montre une grande dévotion pour l'amour du Christ mais en même temps, comme une contrepartie de l'austérité de sa vie érémitique, il ne se départit jamais de son « alacritas », de son élan spirituel qui se traduit par des manifestations de bonne humeur et de joie.

Saint Pierre Damien (1007-1072)

Saint Pierre Damien fut un géant du XI^{ème} siècle. Sa vie est fort complexe, puisqu'il fut, tout à la fois, éminent réformateur de l'Église, prophète, théologien, poète et écrivain. Il a une grande propension à la vie érémitique – dont il est un grand propagateur – qu'il exalte ainsi : « Ô vie solitaire, vie bienheureuse, jardin des délices de l'âme, vie sainte, vie angélique, cour des bijoux célestes et des élus du ciel ! Votre parfum dépasse celui de toutes les épices, votre goût est plus doux au cœur éclairé que le rayon ruisselant du miel... »⁵.

Il voit dans la voie érémitique une forme parfaite d'*imitatio Christi*, et il

⁵ Nous tenons de nombreux renseignements et les citations de John Saward, *ut supra*, pp. 79-85.

situe l'ermite dans la tradition millénaire de Moïse et des enfants d'Israël, d'Elie et d'Élisée, des moines d'Égypte et de Syrie. Mais en même temps il se fait l'avocat d'une vie érémitique en accord avec les aspirations de son siècle.

Il s'interroge tout particulièrement sur l'identité de l'ermite – et du moine – et sur les qualités qui doivent être les siennes : face à la sagesse du monde, explique-t-il dans un docte traité écrit en latin *De sancta simplicitate scientiae inflanti anteponenda*, il doit imposer la *sancta simplicitas*. L'ermite et le moine auront un sens très vif de leur indignité et de leur petitesse. Les apôtres, écrit-il n'étaient ni sages, ni savants mais des pécheurs ignorants, et rustiques ».

Fi donc de la sagesse du monde et de sa curiositas. Position obscurantiste ? Damien le nie et s'en explique : « Le propriétaire d'une banque fut nommé le portier du ciel ; les disciples des pécheurs devinrent les maîtres des orateurs ; la sagesse du monde a été vaincue par la simplicité du Christ, ainsi que le dit l'apôtre : « Dieu, voyant dans sa sagesse que le monde, malgré la sagesse, ne le connaissait pas, il lui plut, par la folie de notre prédication, de sauver ceux qui croient ». Par cette simplicité, Paul, qui déclarait aux Corinthiens qu'il ne connaissait rien que Jésus et Jésus crucifié, triomphe de Denis l'Aréopagite à Athènes ».

Damien ne se contente pas d'être un saint ermite, il intervient – parfois avec rudesse – contre la corruption, la simonie de l'Église et la recherche des dignités ecclésiastiques. Pour lui, seuls comptent le culte et l'adoration de Dieu. En son nom il combat le charlatanisme, l'hypocrisie et le culte des faux dieux.

Saint Bruno (1032-1101)

Bien que fondateur de l'ordre des chartreux, c'est-à-dire des monastères qui réunissent des moines vivants en communauté, saint Bruno mérite d'être rangé parmi ces saints qui rénovèrent l'érémitisme au XI^{ème} siècle.

Bruno développa dans son ordre une spiritualité de la joie. Ceux qui l'ont connu disent de lui « qu'il avait toujours une expression de joie sur le visage ». Dans une de ses lettres, il compare les moines à des jardiniers spirituels qui vont dans des endroits sauvages pour y cultiver la joie, fruit de l'esprit : « Là, en effet, les hommes forts peuvent se recueillir autant qu'ils le désirent, demeurer en eux-mêmes, cultiver assidûment les germes des vertus et se nourrir avec bonheur des fruits du Paradis. Là, on s'efforce d'acquérir cet œil, dont le clair regard blesse d'amour le divin époux et dont la pureté donne de voir Dieu. Là, on s'adonne à un

loisir bien rempli et l'on s'immobilise dans une action tranquille. Là, Dieu donne à ses athlètes, pour le labeur du combat, la récompense désirée : une paix que le monde ignore et la joie dans l'esprit saint⁶.

Bruno conclura ainsi le testament qu'il destine à ses frères du Dauphiné par ces mots qui résument son enseignement : « Gaudete, Gaudete, Gaudete » (réjouissez-vous).

Ainsi, grâce à ces grands maîtres de spiritualité du XI^{ème} siècle, Romuald, Damien, Bruno et quelques autres encore, la solitude des ermites et des moines fut-elle réhabilitée. Pour ces gens qui fuyaient le monde, « le désert » était à la fois « une offensive contre la sagesse du monde et une source de gaîté et de joie pascale ».

UN IDÉAL COMMUN AUX SAINTS ERMITES DU XI^{ème} SIÈCLE : DEVENIR DES « FOUS DE DIEU »⁷

S'il est un état qui semble relever de la folie pure, c'est bien celui de l'ermitte qui laisse derrière lui toute prudence et sagesse. L'ermitte a toujours été vu comme un exalté, un extrémiste par excellence : celui qui se coupe de tous liens sociaux et dont l'ascétisme rigoureux est perçu comme subversif et fanatique. Or, au XI^{ème} siècle se produisit dans l'Europe de l'ouest un renouveau d'intérêt pour ce type de vie solitaire.

La folie chez les ermites du XI^{ème} siècle

Au XI^{ème} siècle, donc, quelques saints ermites se distinguèrent dans cette folie particulière de l'amour du Christ, spécialement saint Romuald (950-1027) et saint Pierre Damien (1007-1072) que nous avons déjà évoqués.

Romuald naquit à Ravenne au sein d'une famille illustre, mais il décida de fuir la vie facile et se retira dans un monastère où il prit l'habit bénédictin. Il y demeura pendant trois ans. Ensuite, aspirant à une vie plus rigoureuse, il se retira dans la solitude, d'abord non loin de Venise, puis, ayant accompagné le doge de Venise en France, il se fixa pour un temps à l'abbaye de Saint-Michel de Cuxa,

⁶ Cité par John Saward, *ut supra*, page 86.

⁷ Pour cette présentation de la folie chez les ermites du XI^e siècle, nous nous inspirons du livre de John Saward, *Dieu à la folie. Histoire des saints fous pour le Christ*, Paris, Seuil, 1980, pp. 77-85.

dans les Pyrénées catalanes. Là, lorsqu'il décida de regagner son pays, les habitants du lieu décidèrent de le faire assassiner et de conserver ainsi le corps de celui qu'ils considéraient comme un saint. Ils conserveraient une relique qui, pensaient-ils, serait bénéfique pour toute la région !

Romuald déjoua ces projets en se faisant passer pour fou. Les habitants le laissèrent alors partir : cet être, apparemment dénué de raison avait perdu de son intérêt. En d'autres circonstances de sa vie, Romuald jouera cette même comédie de la folie, à chaque fois qu'on lui proposait des titres et des honneurs. Il paraissait ainsi prendre plaisir à simuler la folie.

Romuald revint donc en Italie et là confirme son choix de la solitude et de l'éloignement du monde. C'était une façon pour lui de réagir contre la vie monastique de son temps qu'il jugeait relâchée. C'est en prônant le retour à la pureté originelle du monachisme oriental qu'il entreprit la réforme de nombreux monastères. Cet idéal se concrétisa dans la fondation en 1012, à Camaldoli, d'un monastère de type nouveau où la vie commune alliait travail et service divin en même temps que le genre de vie érémitique. Les moines y revêtirent l'habit blanc et y portèrent la barbe. Bien d'autres monastères camaldules verront le jour à travers le monde.

Romuald fut un authentique fou pour l'amour du Christ, parfois même il apparaissait comme une sorte de clown, manifestant toujours une bonne humeur et une joie communicative et effusive. D'autres fois, son élan spirituel se manifestait par le don des larmes. Saint Pierre Damien, son biographe, dit de lui : « Il était souvent ravi par la contemplation de la divinité et inondé de larmes, brûlait de l'amour divin. Il s'écriait alors : « Cher Jésus, mon doux bien aimé, mon désir ineffable, charme des saints, délice des anges ! »

Pierre Damien, dont nous avons déjà évoqué la vie, voit lui aussi dans la vie érémitique une *invitatio Christi* mais ce qui nous intéresse ici c'est qu'il voit aussi dans ce courant l'expression de la sainte idiotie qu'il nomme « sainte simplicité ». Il tente d'établir des rapports harmonieux entre la foi et la connaissance qui ne doivent jamais se développer au détriment de la piété. Dans beaucoup de ses écrits il développe ce concept de la *sancta simplicitas* qu'il est nécessaire, écrit-il, de placer au-dessus du savoir qui rend orgueilleux. Il écrit à ce sujet un court ouvrage en latin, intitulé *De sancta simplicitate scientiae inflanti anteponenda*.

Il nous présente l'exemple des apôtres qui n'étaient ni sages ni savants, mais des pécheurs ignorants, *idiotae* et rustiques, qui furent transformés par la

grâce divine. Daniel affirme à son tour que le moine doit être « simple, pur et ignorant de la dépravation du monde » et se considérer comme appelé à la « sage folie du Christ ».

Damien fut un prophète exigeant. Il attaqua la corruption et la simonie dans l'Église, prêchant la pratique des exigences radicales de l'Évangile. Dans ce sens il fut un extrémiste qui combattit le culte des faux dieux. La sainteté véhémentement réclamait la seule adoration divine.

II. Le XII^{ème} siècle : à temps nouveaux, sainteté nouvelle

LE MONDE DES PROPHÈTES ET DES VISIONNAIRES : SAINTE HILDEGARDE DE BINGEN

Hildegarde de Bingen domine le XII^{ème} siècle avec son homologue masculin Bernard de Clairvaux. Tous deux acquièrent au cours de cette période une grande renommée et entretenirent avec les puissants de ce monde une correspondance suivie : empereurs, prélats et papes sont les destinataires de ces missives. Tous deux sont préoccupés par la quantité des Investitures qui domine une grande partie du monde dans la chrétienté où l'on se battait pour savoir à qui revenait le droit de nommer pape, empereur et évêques. Deux partis s'opposaient, les guelfes étaient les alliés des papes et les gibelins ceux du souverain. L'arrivée au pouvoir en 1152 de l'empereur Frédéric Barberousse, guelfe par sa mère et gibelin par son père n'apaise pas la querelle, loin s'en faut. En 1160, au comble de la crise aiguë qui opposait le pape Alexandre III à l'empereur Frédéric Barberousse, se répandit l'idée de la venue prochaine de l'Antéchrist qui, profitant de ce terrain malsain d'affrontements au sein même de la chrétienté et de la corruption généralisée de l'Église et de la société par l'argent, tenterait d'établir son royaume sur terre.

Face à cette atmosphère de pessimisme inquiet, saint Bernard pense que seule la présence des saints peut retarder le jugement de Dieu et la punition de l'humanité. Eux seuls peuvent faire oublier les péchés du monde et obtenir que Dieu ne se lasse d'une telle situation.

Hildegarde, pour sa part a une vision très critique de son époque où règne l'immoralité et où les prêtres eux-mêmes sont plongés dans les vices. Elle envoie donc des messages aux puissants de ce monde et aux clercs pour qu'ils procèdent à des changements indispensables : elle affirme que leur chute est prochaine et qu'ils

entraîneront à leur suite leurs peuples. Son ton est prophétique. Il s'agit, selon elle, d'un retour à la perfection mythique des origines, celle du paradis terrestre d'avant la chute.

Qui était donc Hildegarde de Bingen (1098-1179)⁸ ? Issue d'une famille noble, elle fut confiée dès l'âge de huit ans au monastère bénédictin de saint Rupert, en Rhénanie. Elle y mena durant la première moitié de sa vie une existence simple et cachée. Néanmoins, à trente-huit ans, elle en est élue abbesse. Sa réputation de visionnaire ne tarda pas à se répandre. A l'âge de quarante-trois ans, elle reçoit l'ordre de Dieu de transcrire ses visions et de les communiquer. Elle écrit à ce sujet : « Bien que dans ma quarante troisième année de ma course temporelle, alors que je m'attachais avec beaucoup de crainte à une vision céleste, toute tremblante d'attention, je vis une très grande splendeur dans laquelle une voix se fit entendre... »

Ses trois livres de visions nous introduisent dans une sagesse chrétienne⁹. Le premier, intitulé *Scivias* « Connais les voies (de la lumière) », indique donc la voie, le second donne les moyens pour parvenir à cette sagesse et le troisième décrit plus précisément le but à atteindre. La sainte y décrit l'harmonie de l'univers renouvelée grâce à une transformation de l'homme. Élaborant une anthropologie novatrice qui veut guider les âmes et régénérer l'esprit, elle propose une conception intégrale de la personne. Elle écrit : « Le corps est l'atelier de l'âme où l'esprit vient faire ses gammes ».

En 1147, le pape Eugène III et saint Bernard furent de passage dans la région et désirèrent en savoir plus sur Hildegarde et ses écrits. L'évêque de Mayence dont dépendait l'abbaye nomma alors une commission d'enquête, afin de discerner l'exacte nature des visions de l'abbesse. Saint Bernard se fit son avocat. Le pape, quant à lui s'était fait remettre les pages déjà rédigées de *Scivias*. Il fut convaincu de la réalité divine de ses visions. Il en lut même des extraits aux pères du concile qu'il était venu présider à Trêves. Toutefois, la rédaction de *Scivias* ne sera terminée qu'en 1151. Mais dès lors, la réputation de l'abbesse visionnaire

⁸ Sur la vie de Hildegarde de Bingen, nous avons consulté essentiellement : Régine Pernoud, *Hildegarde de Bingen, conscience inspirée du XII^e siècle*, Paris, Livre de poche, 1996 ; Jean-Marie Pelt, *Heureux les simples*, Paris, Flammarion, 2011, pp. 35-49 et surtout André Vauchez, *Prophètes et prophétisme*, Paris, Seuil, 2012, pp. 85-95.

⁹ Pierre Dumoulin, dans son livre *Hildegarde de Bingen. Prophète et docteur du troisième millénaire*, Paris, Editions des Béatitudes, 2012 nous présente l'ensemble de l'œuvre de sainte Hildegarde.

s'étend à toute la chrétienté.

A partir de ce moment elle ne cessera d'écrire : des œuvres de spiritualité mais aussi des œuvres musicales, soixante-dix-sept œuvres réunies dans *Symphonie des harmonies des révélations célestes*, un drame liturgique et deux œuvres de descriptions de plantes et de soins qui font d'elle un précurseur de l'écologie.

Mais Hildegarde ne reste pas confinée dans son monastère. Sa renommée s'étendit rapidement à toute l'Europe. On la sollicite en de multiples endroits : elle prêche dans les cathédrales à Cologne, à Trèves, à Metz, alors que jusque-là ce privilège était réservé aux hommes. Son rôle est d'avertir ses contemporains de la proximité des derniers temps et de les encourager à changer de comportement.

Prophétesse, elle ne prétend pas arracher à Dieu ses secrets à propos de l'avenir. Elle laisse cela aux astrologues présentés comme des êtres diaboliques. Pour elle, l'humanité est entrée dans la dernière phase de son histoire, mais Dieu seul connaît le jour et l'heure.

Son rôle de prophétesse, en fait, est proche des prophètes de l'Ancien Testament. Il s'agit de fustiger le comportement des hommes qui méprisent Dieu et de les remettre dans le droit chemin. Le redoutable empereur Barberousse reçoit ainsi une sévère mise en garde : « Vois donc que le roi suprême te regarde... Prends garde que le Souverain Roi ne te renverse à terre par suite de l'aveuglement de tes yeux qui ne voient pas droitement comment tu tiens dans ta main le sceptre de ton règne. Sois donc tel que la grâce de Dieu ne te manque pas ! »

Elle n'est pas plus tendre avec le pape Anastase IV qu'elle menace ouvertement, lui reprochant sa mollesse et son indécision : « O homme aveuglé par la science, qui t'es lassé de réprimer la jactance de l'orgueil des hommes qui sont placés sous ta direction, pourquoi ne viens-tu pas au secours des naufragés qui ne peuvent se sortir d'affaire sans ton soutien ? Pourquoi ne tranches-tu pas la racine du mal qui étouffe les bonnes plantes ? Tu négliges la justice, cette fille du roi céleste qui t'avait été confiée. Tu permets qu'elle soit jetée à terre et piétinée¹⁰... »

Elle écrit de même à Irène, impératrice de Constantinople et à la reine d'Angleterre, ne ménageant pas ses conseils et ses réprimandes.

C'est pour que son message soit plus percutant qu'elle se hasarde à quelques prédictions qui lui vaudront le titre de la « Sibylle du Rhin ». C'est ainsi qu'elle annonce aux clercs la venue d'une persécution générale puisqu'ils ne s'amendent

10 Cité par Pierre Dumoulin, *Hildegarde de Bingen...*, op. cit. page 27.

pas et ne renoncent pas à leur cupidité.

Hildegarde fut ainsi la première d'une lignée de femmes visionnaires que Dieu favorise par des révélations qu'elles sont chargées de communiquer à leurs contemporains afin d'obtenir leur conversion. Ce mouvement issu du XII^{ème} siècle prendra son plein essor au XIII^{ème} siècle. Ces femmes sont porteuses d'une parole inspirée. Parmi elles on peut citer Élisabeth de Schönau († 1165), Marie d'Oignies (†1213), Rose de Viterbe (†1252), Marguerite de Cortone (†1297) ou Claire de Montefalco (†1308).

En conclusion de cette brève présentation d'Hildegarde, il convient de signaler qu'elle déploya dans sa vie, comme nous l'avons déjà évoqué, de multiples facettes, ce qui contribua à sa grande popularité : en plus d'être visionnaire et prophétesse, elle fut poétesse, exorciste, thaumaturge et musicienne. Ses pratiques thérapeutiques lui attiraient les foules : pour ses guérisons, elle utilisait les plantes de la nature dont elle avait une grande connaissance.

A l'égard de cette personnalité hors du commun, douée d'un charisme exceptionnel, les hautes autorités religieuses manifestèrent une certaine méfiance : en 1228, un procès de canonisation fut introduit, mais n'aboutit pas. Et ainsi quatre tentatives se succédèrent sous quatre papes différents, mais aucune n'aboutit. Finalement, elle ne dut son titre qu'à la « vox populi ». A la fin du XVI^{ème} siècle, étant l'objet d'une dévotion profonde et ancienne, son nom fut finalement inscrit, sans autre forme de procès, au catalogue des saints.

Dès lors, les honneurs de l'Église se multiplièrent. Après avoir été déclarée patronne de l'Allemagne, les deux derniers papes tinrent à l'honorer particulièrement. En 1979, à l'occasion du huit centième anniversaire de la mort de sainte Hildegarde, le pape Jean-Paul II écrivit une lettre apostolique à l'évêque de Mayence dans laquelle il écrivait : « Personne n'ignore que la première gloire dont s'orne cette fleur de l'Allemagne est la sainteté de sa vie. Sur le chemin de la consécration à Dieu, qu'elle parcourut avec passion et fidélité, elle réunit des sœurs qui avaient le même désir et fonda de nouveaux monastères qui répandaient la bonne odeur du Christ ».

Quant à Benoît XVI, le 10 mai 2012, il étendit à toute l'Église universelle le culte de sainte Hildegarde de Bingen et le 7 octobre de la même année, la proclama « docteur de l'Église ».

LE RENOUVEAU DES ORDRES RELIGIEUX

Cisterciens et chartreux

Le XII^{ème} siècle sera marqué par une floraison d'ordres nouveaux et le développement d'ordres de création récente, tels que les chartreux de saint Bruno, ordre fondé en 1084 et les cisterciens de saint Robert de Molesme, fondé en 1098.

Dans l'esprit de renouveau du siècle, il s'agit d'un retour, avec des variantes, à la règle originale de saint Benoît. Tous les fondateurs d'ordres insistent, d'une part, sur l'importance du travail manuel qui prend désormais de l'importance aux côtés de l'*opus dei*, c'est-à-dire de la récitation des heures canoniques, et d'autre part, de l'austérité de vie.

Dans la construction des monastères, cela se traduit par le refus des formes traditionnelles, des formes en vogue et qui étaient l'expression de la richesse monastique. Maintenant, les nouveaux couvents abandonnent l'exubérance dans la sculpture, les miniatures et l'orfèvrerie qui s'étaient développées à la fin de l'art roman. Les nouvelles constructions adoptent un style dépourvu d'ornements qui reflète cette préoccupation pour la rigueur.

Les saints religieux seront ceux qui mettent en pratique cet esprit de renouveau. Le nouveau monachisme suppose un retour aux sources avec un dénominateur commun : la recherche de la pauvreté volontaire. Saint Norbert, le fondateur des prémontrés aimait déclarer : « La pauvreté nous fait posséder dès maintenant le royaume des cieux ».

Deux ordres nouveaux apparaissent dans le dernier tiers du XI^{ème} siècle, et vont connaître, comme nous l'avons déjà signalé, leur plein développement au XII^{ème} siècle : les chartreux et les cisterciens.

Les chartreux

Le premier d'entre eux, l'ordre des chartreux, fondé par Bruno en 1084, propose comme idéal de sainteté l'érémisme primitif. Les moines au milieu d'une grande austérité mènent une vie de prière et de contemplation. Ce sont des ermites qui vivent en communauté, cela leur permet à la fois l'isolement et la réunion avec les autres moines. Ils peuvent ainsi mener à bon terme leur charisme contemplatif, mais ce sont les offices canoniques célébrés en commun (Matines, Laudes, Prime,

Tierce, Sexte, None, Vêpres et Complies) qui rythment leur vie.

Pour se disposer à vivre en intime union avec Dieu, leur mode de vie est très strict. Dans les statuts de l'ordre élaborés par saint Bruno, on peut lire : « Notre occupation principale et notre vocation est de nous vouer au silence et à la solitude de la cellule. Là, fréquemment, l'âme s'unit au Verbe de Dieu, l'épouse à l'époux, la terre au ciel, l'humain au divin » (Statut des chartreux, 4,1).

La Grande Chartreuse, « mère et origine de l'ordre », est située dans le massif alpin du même nom, non loin de Grenoble (France). L'ordre, peu enclin à rechercher la canonisation de ses membres a donné de grands saints à l'Église. Un des axiomes de l'ordre est : « La chartreuse fait des saints mais ne les proclame pas ». Parmi eux, il convient de signaler les nombreux martyrs de l'ordre qui apparurent à différents moments de son histoire. Dans les guerres de religion en France, au cours de la persécution anglaise qui au cours du XVII^{ème} siècle vit la mort de presque tous les moines du pays et aussi au cours de la révolution française.

Bien qu'il ne s'agisse pas d'un saint chartreux, il convient de mentionner ici saint Hugo, évêque de Grenoble qui offrit à saint Bruno et à ses sept compagnons le terrain de la Chartreuse pour y établir l'ordre qu'ils fondaient.

Le peintre Zurbarán, en 1655, peint pour la chartreuse de Séville un tableau où l'on voit le dit évêque en compagnie des premiers chartreux. Le tableau s'inspire d'un fait miraculeux qui se produisit à la Grande Chartreuse. On y voit saint Hugo venu rendre visite aux sept premiers chartreux en compagnie d'un page. Les moines, au moment de la visite sont au réfectoire, tous debout, derrière une table sur laquelle sont disposés de petits pains, des pichets et des écuelles vides. Tous regardent la table où vient de se produire un miracle. L'évêque, par sympathie pour l'ordre nouveau dont il avait facilité la fondation, contribuait à assurer la subsistance des moines. Au cours de sa précédente visite, quarante-cinq jours plus tôt, il leur avait apporté de la viande, ce qui avait provoqué chez les moines un débat pour savoir si leur façon de vivre leur permettait d'y goûter. Alors qu'ils en débattaient, ils furent tous plongés dans un sommeil d'extase et ils ne se réveillèrent qu'au cours de la nouvelle visite de l'évêque. Et tous purent constater, en même temps que l'évêque, que la viande qui avait été servie sur la table s'était transformée en cendre. Alors, avertis par ce signe venu du ciel, ils décidèrent d'inclure dans leur règle la prohibition de la viande et que cette interdiction ne souffrirait pas d'exception.

Les cisterciens

Le second ordre à être créé à la fin du XI^{ème} siècle (1098) et qui prit tout son essor au XII^{ème} siècle fut celui des cisterciens. Le fondateur en fut Robert de Molesme. Cîteaux, une abbaye fondée au sud de Dijon, fut la première d'où surgit l'impulsion et le modèle pour une rénovation de la vie religieuse. Comme l'ordre des chartreux, il récupéra les anciens principes de la Règle bénédictine, mais en insistant tout particulièrement sur la séparation d'avec le monde, sur la vie de prière et sur le travail. Le moine y pratique des exercices ascétiques rigoureux. Il est un pénitent qui s'est retiré du monde pour pleurer ses péchés ; il refuse à la fois tout ministère paroissial, tout revenu seigneurial et tout bénéfice ecclésiastique. Des frères convers vivent à côté des frères profès. Ils gèrent des domaines qui font vivre la communauté. L'ordre sut s'adapter à la nouvelle économie rurale. Il développa la production de laine et l'élevage et créa un nouveau type d'exploitation « le grenier cistercien », dans laquelle la main d'œuvre est spécialisée dans un type de production déterminée. Le succès économique était au bout. Ainsi, l'ordre put se lancer dans un grand mouvement de construction. Les églises cisterciennes furent énormément coûteuses par leur grande monumentalité. Il s'agissait de temples à trois nefs et à plusieurs absides.

Les prémontrés ou chanoines prédicateurs

Au XII^{ème} siècle, le renouveau spirituel s'exprime aussi par la création d'ordres destinés à l'évangélisation ou à la pratique de l'action caritative.

Ainsi les prémontrés, ou chanoines prédicateurs recherchent un nouvel équilibre, non seulement entre la vie active et contemplative, mais aussi entre la « *cura animarum* » et la vie communautaire.

L'ordre fut fondé par saint Robert de Xanten en 1120, dans la vallée de Prémontré, près de Laon (France). Il s'inscrit d'abord dans un contexte rural qu'il prétend évangéliser. Cependant, la grande majorité des chanoines ne tarda pas à exercer son activité en milieu urbain, en plein essor au XII^{ème} siècle. L'ordre adopta la règle de saint Augustin : les chanoines vivaient en communauté et s'adonnaient à l'apostolat et à l'ascèse individuelle.

Saint Bernard, une place à part

L'ordre de Cîteaux

L'ordre de Cîteaux, comme celui des chartreux, appartient lui aussi au nouveau monachisme qui prend forme à la fin du XI^{ème} siècle, puisqu'il fut fondé en 1098 et connaîtra lui aussi son plein développement au XII^{ème} siècle. C'est en effet un grand saint du XII^{ème} siècle, saint Bernard, qui donna à la nouvelle fondation une impulsion définitive à partir de 1112.

C'est en effet à cette date que Bernard décide de rejoindre, en compagnie d'une trentaine de compagnons, l'ordre fondé quinze ans plus tôt par Robert de Molesme, à Cîteaux, au sud de Dijon. L'idéal cistercien qui a attiré Bernard est fait de silence et de dépouillement. L'ordre prétend appliquer la règle de saint Benoît dans toute sa pureté, mais ce retour aux sources suppose le détachement total du monde et la pratique des exercices ascétiques.

L'aspiration à la pauvreté se traduit par un style de vie dépouillé : le vêtement est simple, blanc, c'est-à-dire de laine non teintée, de même la nourriture est des plus frugales, un seul repas par jour composé seulement de pain et de légumes. Les constructions témoignent du même dépouillement. Nous sommes ici à mille lieues des édifices somptueux des moines noirs, édifiés en particulier par l'ordre de Cluny.

Le moine cistercien élabore l'emploi du temps du monastère en vertu de ses exigences. Un nouvel équilibre s'établit entre la vie de prière, le travail physique et la vie méditative¹¹. Bernard de Clairvaux en rejoignant l'ordre va donc adopter cette spiritualité et va devenir la figure de proue, non seulement de l'ordre mais encore du monachisme médiéval. En 1115, il est nommé abbé d'un nouveau monastère à Clairvaux « une claire vallée » à une quinzaine de kilomètres de Bar-sur-Aube. Il sera canonisé en 1174, c'est-à-dire à peine une vingtaine d'années après sa mort et proclamé docteur de l'Église en 1830. Il donnera à son ordre une expansion surprenante à l'échelle du continent européen : à sa mort, l'ordre de Cîteaux comptera trois cent quarante-cinq fondations¹². Paradoxalement, dans sa

11 On trouvera de plus amples renseignements sur ce nouveau monachisme et spécialement l'ordre de Cîteaux dans l'ouvrage d'André Vauchez, *La spiritualité du Moyen Âge occidental...*, op. cit., pp. 91-95.

12 On trouvera plus d'informations dans le livre de Jacques le Goff, op. cit., pp. 159-160.

retraite, Bernard va vivre intensément la vie de son siècle. Dans une de ses lettres il écrit : « Aucune des affaires de Dieu ne m'est étrangère ». On va donc le trouver sur tous les fronts et il va grandement contribuer à la réforme de l'Église : lutte contre les hérésies, organisation de l'ordre du Temple, prédication dans les grandes occasions comme la seconde croisade à Vezelay (1146). Ainsi se réalisait le rêve de sa mère qui, enceinte, imagina qu'elle portait en son sein un chien « qui veillerait sur la maison de Dieu et ne cesserait d'aboyer contre les propagateurs du mal ».

Il contribua aussi par ses nombreux écrits à l'élaboration d'une nouvelle spiritualité et à la lutte en faveur de l'Église et de ses institutions. Plusieurs de ses œuvres révèlent le caractère contemplatif de son esprit : *Lettres, Traités sur l'amour de Dieu, Sermons sur le Cantique des Cantiques*. Grand dévot de la Vierge, par ses écrits il développa le culte marial.

Mais en même temps, il réfléchit sur les fondements théologiques du pouvoir de l'Église : il envoie au pape cistercien, Eugène III, un traité intitulé *De la considération*, dans lequel il élabore une théorie sur le pouvoir des papes qui, écrit-il, ne sont pas les successeurs de Constantin ou de Justinien mais de Pierre. Il rappelle au pape qu'il est le successeur de Pierre, « le vicaire du Christ » et qu'il doit faire usage de sa dignité papale avec le détachement d'un pasteur qui doit rester attentif au dépouillement évangélique.

Saint Bernard, une personnalité à part

Saint Bernard, le grand abbé de Clairvaux aimait se qualifier d'acrobate ou de jongleur et fait explicitement allusion à la danse de David devant l'arche : cet humble amusement du serviteur de Dieu est à l'opposé de l'attitude des orgueilleux.

Un thème essentiel de sa prédication, qui est à la base de la spiritualité cistercienne, c'est bien la « sainte folie », raison d'être de leur renouveau extrémiste qui se fonde sur les dogmes de l'Incarnation et la Rédemption. Pour Bernard, nous sommes sauvés par la faiblesse, la pauvreté, l'humiliation, l'amour fou du Fils incarné. Et pour grandir en grâce, les fils adoptifs de Dieu ne peuvent échapper à la voix de la petitesse et de la folie, la voix de la croix.

Explorant les mystères de la sainte folie, les pères cisterciens établirent les archétypes de perfection chrétienne, à savoir l'enfant, l'idiot, l'indigent, l'humilié et le fou. Ainsi verrons-nous un saint Aebred, abbé de Rievaulx, accueillir, comme ce fut le cas dans beaucoup de monastères, les malades, les vulnérables, les arriérés

ou anormaux mentaux, les asociaux et marginaux de toutes sortes.

Le moine cistercien se veut donc marginal avec les marginaux. Il est appelé à partager le fardeau de tous les méprisés ou exclus, ceux que le monde juge fous, insensés, faibles, idiots ou simplement mauvais. Une fois encore nous voyons l'opposition entre la sagesse du monde et la sagesse évangélique.

Notons toutefois que chez saint Bernard et d'autres cisterciens, se produit dans cette recherche de la sainteté une véritable tension qui fait que la véhémence de sa sainteté connaît un cheminement qui peut nous apparaître contradictoire : il est à la fois le bouffon de Dieu qui rallie les plus pauvres et les marginaux et le prédicateur de la deuxième croisade.

Bernard fut donc une grande voix du XII^{ème} siècle, le « doctor mellifluus », comme on l'appelait. Il mit sa science et ses forces au service de l'Église et des fidèles. Un grand saint.

L'ENTRÉE DES LAÏCS DANS LE MONDE DES SAINTS

Saint Hommebon

Le 13 novembre 1197, Homobonus Tucenghi¹³, un commerçant huppé de Crémone terminait sa vie terrestre, alors qu'il était en méditation devant le crucifix de l'Église de Saint-Gilles où il allait recevoir l'Eucharistie au cours de la messe à laquelle il assistait quotidiennement.

Un peu plus d'un an plus tard, le 11 janvier 1199, Innocent III l'inscrivait sur la liste des saints. Il accédait ainsi à la demande d'une importante délégation venue à Rome tout spécialement pour solliciter sa canonisation. Il est vrai que les témoignages recueillis étaient tous favorables et que durant ces quelques mois les miracles attribués à l'intercession d'Hommebon se multiplièrent.

Dans sa bulle de canonisation *Quia pietas*, Innocent III le qualifie lui aussi d'« homme bon par le nom et l'action ». Il lui donne aussi le titre de « Père des pauvres », « consolateur des affligés », « homme de paix et pacificateur ». Et le pape Jean-Paul II, célébrant le huitième centenaire de la mort du saint, écrivit une lettre apostolique à l'évêque du lieu, dans laquelle il disait : « De manière exemplaire,

13 *Homobonus* en latin, *Uomobuono* en italien, *Hommebon* en français est en fait le surnom qui rendit fameux le saint et qui lui fut attribué par le peuple de Crémone au vu de ses qualités humaines (brave homme).

ce fidèle laïc vécut la perfection évangélique » . Il y soulignait en même temps qu'il fut le premier au Moyen Âge à mériter d'être canonisé sans appartenir à une grande famille noble ou princière ou royale¹⁴.

Pour apprécier à sa juste valeur le grand pas en avant que représente cette canonisation en cette fin du XII^{ème} siècle, il convient de la replacer dans le contexte de l'époque. Les laïcs avaient alors un double handicap qui leur barrait le chemin sur la voie de la sanctification reconnue. D'une part, certains métiers étaient alors méprisés, en particulier ceux qui avaient un rapport avec l'argent ou le commerce. Le décret de Gratien, composé vers 1140 et qui s'impose comme code juridique de l'Église, affirme en particulier que « le marchand ne peut que difficilement et dans très peu de cas être agréable à Dieu. Quant à ceux qui manient l'argent, ils sont trop exposés à la « avaritia », considérée alors comme la nouvelle incarnation des forces du mal, prête à écraser les pauvres et les faibles.

D'autre part, sur le chemin de la sainteté les laïcs trouvaient un second obstacle qui leur barrait le chemin. Il s'agissait de l'état conjugal qui était jugé difficilement compatible avec une vie religieuse parfaite et encore moins avec la sainteté. Le mariage est jugé comme un handicap sur le plan du salut. On conseille alors aux époux de communier rarement et de s'abstenir de toute relation charnelle avant la réception du sacrement. Une fois les enfants nés, si l'on veut faire son salut, il faut vivre dans la continence.

Voilà donc qu'au XII^{ème} siècle, un marchand, qui plus est marié, est canonisé. C'est un changement d'optique qui s'opère. André Vauchez, après avoir analysé la bulle de canonisation, nous invite toutefois à nuancer et à préciser notre jugement. Il écrit : « Hommebon fut considéré comme un saint surtout pour avoir renoncé à l'exercice d'un commerce rémunérateur et distribué ses biens aux pauvres, tout en résistant fermement aux hérétiques de sa ville natale ».

Quant à son état d'homme marié, l'auteur de la *Vita Sancti Homoboni* nous précise bien qu'il dut prendre ses distances envers son épouse qui, pour lui, était un frein sur le chemin de la sainteté, car elle lui faisait régulièrement le reproche de dilapider les biens de la famille par les nombreuses aumônes qu'il distribuait aux pauvres.

Quoiqu'il en fut, en cette fin de siècle, un marchand de Crémone fut

14 André Vauchez développait déjà cette même idée dans *Les laïcs au Moyen Âge. Pratiques et expériences religieuses*, Paris, Cerf, 1987.

reconnu saint par l'Église et proposé comme modèle de laïc. Un grand pas était franchi, même s'il faudra attendre plusieurs siècles pour voir s'élaborer une spiritualité du mariage (au XVII^{ème} siècle avec François de Sales) ou une théologie du travail au XX^{ème} siècle.

Pour l'heure, ce qui est important, c'est qu'au XII^{ème} siècle les laïcs manifestent des aspirations nouvelles, même si l'Église les juge suspectes¹⁵. En particulier les travailleurs des villes sont en quête d'une reconnaissance dans la société, mais aussi de dignité spirituelle. Ils tentent de s'associer et de créer des associations à l'intérieur desquelles ils peuvent s'exprimer, et cela en dehors des hiérarchies existantes. Ils n'admettent pas que, parce qu'ils vivent dans le monde, ils soient exclus de toute aspiration à la sainteté.

Marchands, commerçants et artisans aspirent à réaliser eux aussi, à leur façon, le message du Christ dans le monde et cela, à travers leur profession¹⁶. C'est ainsi qu'apparaît à Milan vers 1175, le mouvement des *Humiliés* qui se diffusa dans toute la Lombardie. Ces pieux laïcs étaient des travailleurs qui, tout en exerçant une activité professionnelle menaient une existence austère et communautaire en vivant l'Évangile. L'Église, après les avoir excommuniés en 1184, pour leur tendance à rechercher l'autonomie par rapport à l'institution, les réintégra en 1199.

De même, en cette fin de siècle, apparurent en Flandre et dans le Brabant, des communautés de femmes appelées béguines qui prétendaient, sans être incorporées à l'Église, mener une vie chrétienne intense tout en menant à l'extérieur leur vie professionnelle. Nous parlerons plus longuement d'elles dans un chapitre ultérieur.

Finalement, ce que nous découvrons à travers toutes ces initiatives de laïcs, c'est qu'ils revendiquent la possibilité de la recherche de la perfection de l'évangile au niveau de la vie quotidienne de chacun.

Selon eux, l'appel de la sainteté n'est pas réservé aux seuls professionnels de la religion, les clercs. Gageons que l'exemple de saint Hommebon, bien que tardif dans le siècle, ne fut pas étranger à une telle prétention.

15 Nous utilisons ici nombre de renseignements que nous trouvons dans l'ouvrage d'André Vauchez, *La spiritualité du Moyen Âge occidental (VIII^e-XIII^e siècle)*, Paris, Seuil, 1994, pp. 115 et suivantes.

16 André Vauchez développe ces initiatives des laïcs au Moyen Âge dans son article : « Les laïcs au Moyen Âge entre ecclésiologie et histoire », *Études*, 2005/1 tome 402, page 57-67.

SAINTETÉ ET POLITIQUE

Thomas Becket (1117-1170), un saint politique martyrisé

Thomas Becket naît à Londres en 1117, son père est un riche marchand devenu sheriff de Londres¹⁷. La brillante éducation qu'il reçoit lui permet de passer au service de l'archevêque de Cantorbéry et de recevoir de nombreux bénéfices. Remarqué par le nouveau souverain Henri II Plantagenêt, il est fait chancelier du royaume et à la mort de l'archevêque de Cantorbéry, Henri II décide de le faire élire archevêque de Cantorbéry. Thomas finit par accepter. Il est donc ordonné prêtre et sur la lancée consacré évêque. Alors, s'opère chez lui une authentique conversion. Le courtisan zélé au service de son roi se transforme en un pasteur austère tout au service de son Église. Il exige de ses anciens collègues de la maison royale qu'ils rendent à l'Église les terres usurpées et va même jusqu'à protester contre la tyrannie du roi. Dès lors, l'opposition entre le roi et l'archevêque devient si vive que Becket, craignant pour sa vie, choisit de s'exiler. Il se place alors sous la protection du roi de France et du pape Alexandre III qui organise une rencontre entre les protagonistes de l'affrontement, au cours de laquelle Henri II s'engage à respecter les privilèges de l'Église. Mais la réconciliation n'est que de façade. Le roi montre rapidement sa mauvaise foi et taxe Becket de clerc « outrecuidant ».

Le 29 décembre 1170, Henri II envoie quatre chevaliers à Cantorbéry pour arrêter l'archevêque. Celui-ci se réfugie dans sa cathédrale. Les chevaliers l'y rejoignent et là l'exécutent en lui fendant le crâne d'un coup de hache.

Alexandre III canonise Thomas le 21 février 1173, le présentant martyr pour la défense de l'Église et impose à Henri de fortes pénitences. Son tombeau devient un lieu de pèlerinage fameux où se produisent de nombreux miracles : Henri II sera l'un des premiers à l'accomplir. Son culte s'étend alors à toute l'Europe où de nombreuses vies du saint sont publiées.

Il est à noter que l'Angleterre va connaître trois siècles plus tard un autre « saint d'État », Thomas More. Il fut, lui aussi, un grand serviteur de l'État : il eut un parcours exemplaire d'un fils d'avocat londonien, qui gravit les marches du service royal, comme conseiller, puis King's Secretary et enfin chancelier avant de démissionner en 1532 pour mieux s'opposer à son roi Henri VIII dont il n'ap-

¹⁷ Nous suivons ici pas à pas la présentation qui est faite de Thomas Becket dans le livre de Jacques le Goff, *op. cit.*, pp. 171-174.

prouvait pas la politique. Il sera exécuté en 1535. Sa mort héroïque sur l'échafaud fait de lui une victime de la monarchie absolue. Il avait d'ailleurs prôné la tolérance dans son ouvrage l'«utopie», paru en 1516.

Il dut attendre trois siècles et demi pour être béatifié en 1886 et quatre siècles pour être canonisé à l'occasion du quatrième centenaire de sa mort en 1935¹⁸.

SAINTETÉ ET CHARITÉ : NAISSANCE D'UNE SPIRITUALITÉ DE LA BIENFAISANCE

Au XII^{ème} siècle, l'exercice de la charité revêt une signification nouvelle : il est pour beaucoup la voie d'accès à la sainteté¹⁹.

C'est au moment où s'affirme le renouveau économique de l'occident et qu'apparaissent en marge de la société un très grand nombre de pauvres laissés pour compte qu'on assiste à une véritable révolution de la charité dans une perspective nouvelle.

Jusqu'alors, l'indigence était considérée comme un châtement du ciel : on y voyait la rançon du péché et, au plan social, une affliction aussi inéluctable que la maladie, tandis que la richesse était vue comme un gage de la faveur divine qui donnait à son bénéficiaire l'occasion de s'acquérir des mérites par les dons faits aux églises et aux monastères et les distributions d'aumônes aux indigents.

Mais maintenant, au XII^{ème} siècle, les prédicateurs exhortent les fidèles à pratiquer la charité en les invitant à voir dans le pauvre le visage du Christ souffrant.

En outre, la générosité en vertu de son sens étymologique (genus : race, noblesse) devient une des valeurs fondamentales de l'éthique chevaleresque. Désormais le monde des laïcs, confronté à un nombre croissant de pauvres est plus attentif au dénuement des misérables et l'on assiste dans tout l'occident à une floraison extraordinaire de fondations hospitalières et charitables dues à des congrégations religieuses, telles que les antonites ou les hospitaliers de saint Lazare

18 Pour plus de renseignements, voir l'article de Cédric Michon, « Thomas More, saint ou chancelier ? », *Des saints d'État ? Politique et sainteté au temps du concile de Trente*, Florence Buttay et Axelle Guillausseau (dir.), PUPS, 2012.

19 André Vauchez dans *La spiritualité au Moyen Âge occidental* développe longuement cette idée dans le paragraphe intitulé « Au service des pauvres du Christ ».

qui soignent des lépreux, ou encore les hospitaliers du saint Esprit qui, fondés à Montpellier vers 1180, vont créer des hôpitaux dans de nombreuses villes d'occident. D'autres confréries se créent le long des routes, par exemple tout au long des chemins qui conduisent à Saint Jacques de Compostelle pour l'assistance des pèlerins. Là, s'illustrent des bienfaiteurs que l'Église reconnaîtra comme saints. Contentons-nous de citer deux de ces saints qui consacrèrent toute leur vie à l'assistance des pèlerins dans une zone marécageuse où ils s'évertuèrent à construire des routes, des ponts et des hôpitaux. Le premier, santo Domingo de la Calzada († 1110) fut secondé par son disciple Juan de Ortéga (†1163). A eux deux, ils accomplirent une œuvre immense pour permettre aux pèlerins le passage à travers cette zone hostile où nombreux furent ceux qui perdirent là leur vie.

En outre, à l'échelle de la chrétienté, furent fondés alors des ordres religieux qui cherchaient à délivrer les prisonniers et à racheter les esclaves chrétiens dans les pays musulmans.

C'est ainsi que saint Jean de Matha (1160-1213) fonda en 1194 l'ordre des Trinitaires pour la rédemption des captifs prisonniers des Maures. Il fut secondé dans son entreprise par un compagnon qui lui aussi sera canonisé : Félix de Valois. Vers 1240, l'ordre compte déjà six cents maisons.

Un second ordre dit « rédempteur » sera fondé quelques années plus tard en 1218 à Barcelone par le languedocien Pierre Nolasque, encouragé par son confesseur le dominicain Raymond de Penyafort. Le roi Jacques Ier d'Aragon encourage l'entreprise : c'est en effet l'époque où en Méditerranée les pirates barbaresques ne cessent d'attaquer les navires chrétiens et de nombreux chrétiens sont conduits en captivité au Maghreb. L'ordre des trinitaires de saint Jean de Matha et des mercédaires de Pierre Nolasque n'auront de cesse de réunir des fonds pour aller racheter les captifs en Afrique. La personnalité de Raymond de Penyafort mérite d'être soulignée, car étant le confesseur du roi d'Aragon Jacques Ier, il obtint finalement son appui pour la fondation des ordres mercédaires.

Il appartenait au couvent de sainte Catherine de Barcelone, et à partir de là, il intervenait constamment dans les affaires de politique ecclésiastique et civile. Grand juriste, il fut à l'origine des *Décrétales* de Grégoire IX, réalisant ainsi une compilation des normes de l'Église.

Mais il se distingua aussi dans les actions caritatives et d'assistance aux plus démunis, ce qui lui valut le titre de « père des pauvres ». Il rechercha en outre le dialogue avec les musulmans et les juifs, désirant remplacer les stratégies

violentes de la croisade. Dans cet esprit il créa des « centres de langue » (*studia linguarum*) qui faciliteraient le dialogue avec les autres communautés religieuses. Certes, ce ne furent là que des mesures rudimentaires, mais qui représentaient un premier pas dans la direction du dialogue. Ces tentatives étaient d'autant plus méritoires qu'elles se situent à un moment de grande tension, tant avec les juifs qu'avec les musulmans.

En conclusion il nous faut signaler que le pape Innocent III se fit le protecteur des ordres hospitaliers qui se proposèrent à partir du XII^{ème} siècle de rendre un service particulier dans l'Église aux plus faibles et aux personnes en danger, tels que malades, voyageurs pèlerins ou prisonniers. Les hospitaliers étaient des clercs mais tous n'étaient pas prêtres.

L'ordre hospitalier du Saint Esprit fut fondé à Montpellier par Guy de Montpellier en 1195 et ses statuts furent reconnus en 1198 par le pape Innocent III. L'ordre connut un développement impressionnant : au XV^{ème} siècle il compta un millier d'hôpitaux dont quatre cents en France. Il se proposait d' « aider tous les déshérités de la vie ».

III. Le XIII^{ème} siècle : le grand siècle du renouveau de la sainteté au Moyen Âge

LA SAINTETÉ VUE ET VÉCUE PAR LES ORDRES MENDIANTS

Les Ordres Mendians prirent une part importante dans l'évolution du concept de sainteté entre la fin du XII^{ème} et la fin du XIII^{ème} siècle, avec l'établissement d'un modèle « évangélique », fondé sur l'ascétisme, la pauvreté et le zèle pastoral. Dans cette évolution, franciscains et dominicains, tout particulièrement, jouèrent un grand rôle²⁰.

Saint François et saint Dominique furent des saints qui exercèrent tout au long de leur vie, et même après leur mort, une grande force de séduction. Ils contribuèrent ainsi à imposer un modèle de sainteté. François fut le modèle d'un nouveau type de sainteté centré sur le Christ, allant même jusqu' à s'identifier à

20 Ces pages doivent beaucoup à André Vauchez qui, dans son ouvrage *La sainteté en Occident...*, *op. cit.*, développe l'apport des Ordres Mendians, spécialement dans les pages 243-255, sous le titre de « Les Ordres Mendians et la sainteté locale », et dans les pages 388 à 410, sous le titre de « La sainteté des mendians ».

lui : il fut le premier à recevoir les stigmates de la passion. Humilité, pauvreté, simplicité, telles étaient les marques distinctives de sa vie.

Dominique, pendant la même période s'impose aux communautés catholiques, d'abord en prêchant en 1206 en compagnie de moines cisterciens contre les albigeois, ensuite avec son compagnon Diego, tout en pratiquant la mendicité, il prêche l'Évangile et la fidélité à l'Église. En 1215, il fonde une communauté de frères qui se vouent à l'apostolat et qui reçoivent bientôt l'autorisation de prêcher dans le diocèse de Toulouse. Peu de temps après, il crée une communauté féminine à Prouilles, au pied de la colline sacrée de Fanjeaux.

La vie de ces deux saints et l'expansion de ces deux ordres vont contribuer à rénover profondément les formes de la vie religieuse et de la spiritualité dans la société de leur temps. Les deux fondateurs s'imposeront à leur époque par la nouveauté de leur message qui les distinguait des idéaux de perfection chrétienne antérieurs.

L'un et l'autre ont un signe distinctif commun : ils assument pleinement leur conversion. A l'âge adulte, ils renoncent à une vie pleine de facilités (François est fils d'un riche commerçant et Dominique est chanoine d'Osma, à la frontière de la Castille et de l'Aragon) pour suivre le Christ. Et tout cela, ils l'accomplissaient dans la joie et sans douleur apparente. Mais à la base de tout, il y a leur amour de la pauvreté : ils sont intransigeants pour ce qui est de la possession des biens et de leurs moyens de subsistance, au point qu'on les appellera les « frères mendiants ».

Toutes ces pratiques étaient motivées par l'imitation du Christ et visaient à accorder toute leur attention au prochain et au monde qui les entourait. « Dans cette perspective, la pauvreté et l'humilité étaient d'abord les conditions nécessaires pour que le témoignage apostolique soit accepté », écrit André Vauchez²¹. Tout s'organise autour de l'apostolat. A l'époque on parlait de « *zelus animarum* » et de « *zelus spiritualis* ». Dominique rêvait de « donner sa vie pour la conversion des sarrasins », mais les circonstances de sa vie firent qu'il consacra toutes ses forces à lutter contre l'hérésie en Languedoc et spécialement dans le comté de Toulouse.

Quant à François, sa foi le poussait à s'adresser à tous les hommes, auxquels il manifestait une charité active avec une attention redoublée à l'égard des pauvres et des malades. Mais, pour communiquer leur foi, François et Dominique

21 André Vauchez, *op. cit.*, page 394.

éprouvaient le besoin de l'enraciner profondément en eux. Ils l'alimentaient par la lecture de la Bible, l'oraison et la contemplation. Ils étaient intraitables sur le plan de la chasteté et être fidèle à la Règle de leur ordre était au centre de leurs préoccupations et garantissait l'efficacité de leur ministère pastoral.

Mais ce qui s'impose comme la nouveauté absolue au cœur de la sainteté franciscaine et dominicaine est le ministère de la parole. Le XIII^{ème} siècle est par excellence le temps d'une parole nouvelle, attentive aux auditeurs, apparemment improvisée, mais nourrie de la lecture et de l'interprétation de la l'Écriture.

Les saints mendiants représentent le retour à la mission évangélique : ils doivent leur prestige au fait d'être au service de l'Évangile et ils passent leur vie à le transmettre. A partir d'eux des milliers de nouveaux prédicateurs se répandront dans toute l'Europe, expérimentant des techniques efficaces de communication.

Trois de ces saints marquèrent l'origine de ce puissant mouvement de diffusion évangélique : le premier d'entre eux fut François d'Assise qui désirait ardemment communiquer aux hommes et aux femmes de son temps les certitudes qu'il portait en lui. Homme de l'oralité, il recherchait tous les moyens possibles pour transmettre son message. Quand il s'adressait à un auditoire, son corps était toujours en mouvement pour donner plus de force à ses paroles. Par exemple, il traduisait à travers ses mimiques les souffrances du Christ. Pour représenter la nudité du Christ sur la croix, il allait jusqu'à se dénuder publiquement et provoquait ainsi un choc dans l'esprit de ses auditeurs qu'il exhortait alors à suivre nus le Christ nu. Plus que d'un sermon, il s'agissait d'un spectacle au cours duquel était représenté le sacrifice du Christ. L'homme s'identifiait pleinement au message qu'il transmettait. Le but était de toucher le cœur des fidèles, pour que ces scènes de l'histoire sacrée restent gravées dans leur esprit de façon à s'en alimenter²².

Un autre jour, prêchant à sainte Claire et à ses sœurs, il s'appropriä les propres gestes et attitudes du Christ et en fit une exhortation à la pénitence. Finalement, il remplit ses deux mains de cendres et dessina sur le sol un cercle au milieu duquel il resta un long moment immobile et finit par répandre sur sa tête la quantité de cendres qu'il lui restait et, sur un ton plaintif, il récita le psaume *Miserere*. Ce fut là l'essentiel de son sermon.

Dans les villages où lui et ses compagnons passaient il affirmait : « Nous sommes les jongleurs de Dieu et le plus grand vœu que je puisse formuler pour

²² André Vauchez, *François d'Assise, op. cit.*, pp. 133-135.

vous est que vous viviez une authentique vie de pénitence. L'expression « jongleur de Dieu » était provocatrice pour l'époque, elle ne pouvait que choquer les professionnels de la prédication. Mais pour François, il s'agissait de se mettre à la portée de tous les publics, rompant avec la pratique des prédicateurs compassés.

De la même manière, Dominique acquit une grande renommée de prédicateur. Tous le voyaient comme un grand maître dans l'art de la persuasion. Il savait jouer avec tous les registres de la parole, allant de la conversation amène et convaincante, au discours rigoureux, présenté comme un débat, nourri d'arguments de raison et émaillé de citations appropriées tirées de l'Écriture ou des Pères de l'Église.

Antoine de Padoue, de la même façon, se rendit célèbre à travers ses sermons. Ses biographes rapportent comment, en 1230, il décida de se retirer à Padoue et de se vouer complètement à la prédication, ce qu'il fit pendant deux années jusqu'au moment de sa mort à trente-six ans. Cette année-là il décide de prêcher le carême hors des murailles de la ville. Il attire les foules et les subjugue par la foi qui transparait à travers ses paroles. Au moment de sa mort, on alla même jusqu'à lui couper la langue qui actuellement est considérée comme la relique de Padoue par excellence.

Il est à noter que dans la seconde moitié du XIII^{ème} siècle, alors qu'a disparu la génération de ces saints qui furent de grands prédicateurs, un dominicain, Santiago de Voragine (+1297) présentera dans son œuvre *La légende dorée*, une fresque fort attrayante de la sainteté, destinée, comme lui-même le confesse, à fournir des exemples aux sermons des prédicateurs. Pendant des siècles, cette collection d'anecdotes sur la vie des saints sera une source d'inspiration des prédicateurs et contribuera dans une grande mesure à la diffusion de leur culte.

En outre, dans cette seconde partie du siècle surgirent des saints fameux qui, à leur tour assumèrent les valeurs en rapport avec la sainteté telle qu'elle était vécue dans la première moitié du siècle. Ce fut le cas de saint Thomas d'Aquin (†1274) et de saint Louis d'Anjou (†1297).

Saint Thomas d'Aquin est en relation directe avec les mendiants, non seulement parce qu'il appartient à l'ordre des Prêcheurs, mais aussi par son zèle apostolique. Chez lui, cependant, la dimension pastorale se traduit plus par des écrits que par des paroles. La devise des dominicains *Contemplata aliis tradere* (transmettre aux autres les objets de contemplation) trouve chez lui sa meilleure illustration. Au XIV^{ème} siècle, l'Église privilégiera davantage la synthèse théolo-

gique magistrale élaborée par saint Thomas que la lutte contre les hérétiques sur le terrain. De telle façon qu'en 1319, dans l'enquête préliminaire à sa canonisation, l'on insistera autant sur ses vertus d'humilité, de chasteté et de sobriété que sur ses mérites d'avoir produit une œuvre théologique immense qui contribua à l'élucidation des mystères divins.

Nous trouvons une évolution semblable dans la vie d'un autre saint, franciscain cette fois, qui, à l'imitation du fondateur de son ordre se caractérise par son amour de la pauvreté, son humilité et sa charité envers les plus défavorisés. Il s'agit de **saint Louis d'Anjou** qui renonça à la couronne de Sicile et ensuite à l'évêché de Toulouse que le pape Boniface III l'obligea à accepter.

Cependant quelques traits de sa vie qui furent soulignés lors de sa canonisation au XIV^{ème} siècle, l'éloignent de l'esprit franciscain primitif et le rapprochent plutôt de l'idéal monastique. Il s'agit de son *contemptus mundi*, c'est-à-dire de sa fuite et de son mépris de monde. On observe aussi chez lui une limitation des perspectives apostoliques : sa renonciation à l'épiscopat semble motivée par la crainte de ne pouvoir réaliser son salut personnel, en se livrant à la *cura animarum*.

Il faut signaler aussi que plusieurs figures féminines appartiennent à ce même courant de sainteté des mendiants. Ces femmes, malgré leur condition et leur statut canonique élaborèrent dans leur couvent une spiritualité originale qui les distinguait des religieuses bénédictines. Comme leurs modèles masculins mendiants, elles mirent en pratique à un très haut niveau, l'humilité et la pauvreté. Trois de ces saintes, elles aussi canonisées au XIII^{ème} siècle, méritent d'être citées : la plus connue est **sainte Claire d'Assise**, dont le nom est indissociable de celui de saint François. Dans son couvent, elle recherchait toujours les situations les plus humbles et dans son désir de se rabaisser, elle s'offrait à laver les pieds de ses sœurs, et surtout elle défendait la valeur de la pauvreté intégrale, en invoquant l'idéal franciscain. Elle s'affronta même à la papauté qui prétendait introduire quelques amendements dans la pratique quotidienne. Claire obtint que son ordre continuât à vivre dans la précarité, ne disposant d'autres ressources que le produit du travail manuel et de la mendicité.

Sainte Marguerite, pour sa part, vécut dans l'absolue pauvreté. Elle distribuait aux pauvres tout l'argent que lui remettait son frère, le roi Etienne.

Sainte Claire de Montefalco, poussa à l'extrême cette pratique de l'humilité et de la pauvreté. Supérieure de son couvent, elle se réservait pour elle-même les tâches les plus viles et exhortait ses compagnes à pratiquer l'oubli d'elles-mêmes.

Elle-même n'hésitait pas à sortir du couvent et à parcourir les rues pour recueillir les aumônes nécessaires à la vie de la communauté. Elle mettait en pratique ces vertus avec une joie toute franciscaine.

Toutefois, à la différence de leurs frères de l'ordre, ces femmes accordèrent une grande importance à l'ascétisme. Pour elles, la mortification était un aspect fondamental de la perfection. En plusieurs occasions, François dut recommander à sa grande amie Claire de modérer ses pénitences et ses jeûnes. Ce n'est que par son esprit d'obéissance qu'elle acceptait ces suggestions. De la même façon, Marguerite de Hongrie se flagellait souvent. Quant à Claire de Montefalco, pour sa part, elle s'imposait des jeûnes prolongés et d'autres pénitences qui, estimait-elle, la prépareraient ainsi à la rencontre céleste.

Avec André Vauchez, nous pouvons conclure qu'au XIII^{ème} siècle, « la sainteté des mendiants constitue, dès l'origine, une réalité cohérente et profondément originale, au sein de laquelle viennent se fondre la rigueur ascétique des ermites, la fidélité monastique à la règle et l'esprit apostolique manifesté par la prédication évangélique ».

Les papes exaltèrent cette nouvelle forme de sainteté, canonisant entre 1228 et 1253 saint François d'Assise, saint Antoine de Padoue et saint Pierre Martyr. Saint Dominique, pour sa part, sera canonisé en 1234.

AU XIII^{ÈME} SIÈCLE, L'UTILISATION POLITIQUE DE LA SAINTETÉ

L'utilisation politique de la sainteté apparaît très clairement au XIII^{ème} siècle, sous le pontificat d'Innocent III (pape de 1198 à 1216) et de ses successeurs. Ce fut une époque de grande effervescence spirituelle au cours de laquelle apparurent une multitude de mouvements qui furent particulièrement actifs dans le nord de l'Italie et en Languedoc.

Le pape voulut d'abord jouer un rôle de conciliateur face aux organisations jaillies dans le monde des laïcs. Il reconnut ce qu'il pouvait y avoir de positif dans les aspirations du *populo*, tout en se maintenant ferme sur les valeurs de l'Église. En 1199, peu de temps après son élection, il accomplit un geste significatif en canonisant un marchand de Crémone, en Lombardie, lequel avait su résister avec énergie aux hérétiques qui étaient devenus majoritaires dans la ville. Dans la bulle de canonisation, le pape célébrait surtout les signes éclatants de vertu qui apparaissaient dans la vie du nouveau saint. Il reconnaissait aussi les miracles accomplis

par Homebon après sa mort, mais, précisait-il, les miracles ne suffisent pas parce que « la magie des pharaons en a produit et parce que l'Écriture nous apprend que l'Antéchrist lui-même fera des miracles pour nous induire en erreur ²³».

Mais au bout d'un certain temps, les prises de position des uns et des autres se durcirent. Dans leur recherche de la perfection évangélique, les contestataires dans leur majorité s'affrontèrent aux croyances et aux pratiques de l'Église catholique. Les dissidents radicalisèrent leur opposition, s'efforçant maintenant de s'organiser en Églises indépendantes. Parmi eux, nous trouvons les Vaudois italiens et les Cathares et autres contestataires de la pratique des sacrements et du rôle du clergé. En Italie, on les désignait, comme nous l'avons vu sous le nom de « patarins » tandis qu'en Languedoc, on les appelait « albigeois » ou « cathares ».

En Languedoc, l'Église voulut affirmer sans tarder, à travers les canonisations, la supériorité de l'orthodoxie, proposant à la vénération des fidèles les figures les plus représentatives des adversaires du catharisme. La plus prestigieuse d'entre elles fut saint Dominique. Le pape le canonisa dès 1253, c'est-à-dire à peine trente-deux ans après sa mort. Il faut citer aussi Pierre de Castelnau, moine cistercien et cardinal, que le pape Innocent III envoya comme légat pontifical en Languedoc avec pour mission de contrecarrer les progrès du catharisme. Il prêcha en compagnie de saint Dominique de Guzman, en même temps qu'il menait une violente campagne polémique contre le comte Raymond IV de Toulouse qui refusait de reconnaître la supériorité du pouvoir du pape. Il y eut même un affrontement verbal très dur entre le comte et le légat du pape. Le lendemain, deux écuyers au service du comte assassinèrent Pierre de Castelnau près de la ville de Saint-Gilles sur les berges du Rhône, le 15 janvier 1208. Ce fut là le détonateur de la croisade contre les albigeois. Le pape publia quatre bulles solennelles qu'il envoya à toute la chrétienté dans lesquelles il annonçait la mort de celui qu'il qualifiait de martyr. Néanmoins, il n'y eut pas de canonisation formelle par manque de « fama sanctitatis ». En outre, aucun miracle ne se produisit sur sa tombe.

Cependant, dès 1209, le pape ordonna le transfert des reliques à un tombeau en pierre édifié dans la cathédrale de saint Gilles. Quand on ouvrit la tombe, le corps exhala un agréable parfum. Depuis lors, on lui rend un culte local. Autant dire que tout cela fut l'équivalent de ce qu'on ne tardera pas à appeler une « béatification ».

23 Cité par Yves Chiron, *Enquête...*, op. cit., p. 55.

Le cas de saint François est le plus évident. Mort à Assise dans la nuit du 3 au 4 octobre 1226, son cas ne donna pas lieu à un procès de canonisation. Le pape lui donna le titre de saint au cours d'une cérémonie officielle célébrée à Assise le 22 juillet 1228. Le pontife était persuadé qu'il représentait l'instrument privilégié de la réforme de l'Église, promue par le concile de Latran en 1213. De la même façon, saint Antoine de Padoue qui se rendit fameux par ses sermons prononcés dans toute la région de Lombardie sera canonisé moins d'un an après sa mort.

De même les dominicains auront plusieurs saints honorés par une canonisation qui pouvait servir d'exemple face aux hérétiques. Le cas de saint Pierre de Vérone, appelé aussi saint Pierre Martyr est le plus célèbre. Il évangélisa la Toscane, le Milanais et la Romagne. Dans sa jeunesse, il avait été lui-même cathare, et, après sa conversion, il se transforma en un ennemi acharné de leur doctrine, se montrant agressif contre ses anciens coreligionnaires, même dans ses sermons. A Florence même, ses sermons attiraient les foules, au point qu'il fut nécessaire d'agrandir la place qui jouxtait son couvent, pour pouvoir accueillir la multitude de ses auditeurs. L'affrontement avec les hérétiques atteignit un tel degré qu'au cours de l'un de ses voyages entre Côme et Milan, un groupe d'entre eux lui tendit une embuscade au cours de laquelle il fut assassiné de deux coups de hache dans la tête. Cela se passait en l'an 1202 et l'année suivante, à peine trois cent soixante-sept jours après sa mort, le pape Innocent IV le canonisa. Il devenait ainsi le *protomartyr* de l'ordre dominicain.

Ainsi s'affirmait au XIII^{ème} siècle l'utilisation politique de la sainteté, les saints venant ratifier et donner tout son sens à la politique de la papauté, et du pouvoir civil, contre l'hérésie. Ce rapprochement entre politique et sainteté continuera à se manifester au cours des siècles avec plus ou moins d'acuité selon les époques : nous le verrons, particulièrement au cours des chapitres suivants, au moment de la présence des papes à Avignon, mais aussi plus tard, au temps du concile de Trente.

Précisément, vient de paraître un livre (février 2012) au titre suggestif qui fait brillamment le point sur la question. Il s'agit de l'ouvrage dirigé par Florence Buttay et Axelle Guillausseau, intitulé : *Des saints d'État ? Politique et sainteté au temps du concile de Trente.*²⁴

24 Florence Buttay et Axelle Guillausseau (dir.), *Des saints d'État ? Politique et sainteté au temps du concile de trente*, Paris, PUPS, 2012. Avant-propos d'Alain Tallon.

LA SAINTETÉ D'UN ROI : SAINT LOUIS

Le roi Louis IX est le petit-fils de Philippe Auguste et le fils de Louis VIII et de Blanche de Castille²⁵. A la mort du roi en 1214, le jeune Louis est encore mineur, c'est donc Blanche de Castille qui est désignée comme régente du royaume jusqu'à la majorité du roi, fixée chez les capétiens à quatorze ans. Elle doit durant cette période assumer les réformes des grands vassaux, tel le comte de Champagne Thibault II, également roi de Navarre.

Le règne de Louis IX va être marqué par trois idées fortes. Tout d'abord le désir de reconquête du tombeau du Christ qui se manifeste par l'esprit de croisade. La seconde est la protection des pauvres ; c'est dans cette optique qu'il favorisera l'activité charitable des ordres mendiants. Son troisième objectif est de consolider les institutions du royaume de France dont il veut faire un modèle et une puissance capable de dominer la chrétienté. Chacune de ses initiatives sera prise en fonction de ces trois idées fortes.

C'est ainsi qu'on le verra asseoir son autorité face à des souverains étrangers ou à l'intérieur même du royaume. Il n'hésite pas à aller combattre contre le roi d'Angleterre à Taillebourg et à Saintes (1242). Il obtient également l'intégration dans le royaume de France du Languedoc en allant combattre Raymond VII de Toulouse et divers seigneurs de la région (1242-1243). En 1241, il fut déjà victorieux de Raymond Trencavel, vicomte de Béziers.

La préoccupation religieuse est toujours présente et se manifeste de différentes façons. On le voit ainsi mener une politique d'achat de reliques et en particulier de reliques du Christ. Il achètera aux vénitiens la couronne d'épines du Christ et pour la recevoir il fit construire à Paris la Sainte-Chapelle, annexe du Palais Royal qui fut inaugurée en 1248, à la veille de son départ pour la première croisade.

Bien que se voulant pacifique, il eut recours plusieurs fois à la répression : contre les juifs d'abord. Il fait brûler solennellement le Talmud à Paris. Contre les cathares ensuite, il fit prendre par ses troupes le château de Montségur et soutint l'action de l'inquisition instituée par la papauté en 1233. Enfin, contre les musulmans, il fit sien et développa l'esprit de croisade.

²⁵ Nous nous inspirons ici de la notice sur saint Louis de l'ouvrage de Jacques le Goff, *Hommes et femmes du Moyen Âge*, *op. cit.*, pages 239-242.

En 1248, il part en croisade depuis le port artificiel qu'il a fait construire à Aigues-Mortes. Il est vainqueur à Damiette, puis, en 1250 est fait prisonnier par les musulmans. La rançon est payée par sa mère. Une fois libéré, il décide de rentrer en Palestine pour mettre en état de défense contre les musulmans, les petits territoires restés chrétiens. Il essaie de s'allier avec les mongols contre les musulmans, mais son entreprise échoue. A la mort de sa mère en 1252, il revient en France.

Cette fois, en accord avec son troisième objectif, il va s'occuper à consolider les institutions du royaume. Il rédige donc une grande ordonnance afin d'instituer dans tout le royaume l'obéissance à la royauté, la justice et l'ordre. Il réglemente les secteurs essentiels du gouvernement, ainsi que le monde universitaire. Il donne des maisons pour établir le collège fondé par le chanoine Robert de Sorbon pour de pauvres étudiants en théologie (la future Sorbonne). Il met également de l'ordre dans l'économie.

Mais les préoccupations religieuses à la fin de sa vie l'emportent sur toutes les autres. Tout d'abord, sur la pression de l'Église en 1209, il rend le port de la rouelle obligatoire pour les juifs. L'année suivante, il part pour une deuxième croisade. Il s'embarque pour Tunis, pensant que le trajet par terre de la Tunisie en Palestine est plus court et plus aisé. Mais il contracte la fièvre jaune devant Tunis et meurt le 20 août 1270. Ses entrailles sont envoyées à son frère, le roi de Sicile, qui les conserve dans son Église royale de Monreale et ses ossements sont rapportés à Saint Denis pour y être conservés.

Saint Louis a été canonisé vingt-sept ans après sa mort en 1297 par le pape Boniface VIII, après deux enquêtes publiques sur la vertu, la réputation de sainteté et sur les miracles²⁶. Trente-huit témoins déposèrent sur sa vie, parmi eux Joinville qui fut sénéchal de Louis IX, son conseiller et son mémorialiste. Finalement, trente-six miracles lui furent attribués. La plupart se produisirent en touchant son tombeau.

Lors des deux sermons de canonisation prononcés par Boniface VIII, il fut présenté comme un modèle de chrétien et de roi autant par l'ensemble des fidèles que par tous les gouvernants.

Dans le premier sermon prononcé le 6 août, le pape loue le souverain

26 Nous citons ces deux sermons à partir d'Yves Chiron, *Enquête sur les béatifications et les canonisations*, *op. cit.*, pp. 261 et 264.

pour avoir su maîtriser les impulsions de la chair, une vertu fort peu répandue à son époque : « La chair, il ne l'a pas moins domptée et maîtrisée en la soumettant à l'esprit ». Surtout, comme il apparaît clairement dans un grand nombre de témoignages, il ne partagea jamais sa chair entre plusieurs femmes ni ne connut le péché d'adultère. De telle sorte que, sa propre épouse exceptée, il vécut toujours dans la plus grande continence.

Dans le second sermon, le pape Boniface VIII fait la distinction entre « le vrai roi » qui est donc le saint roi et le « faux roi » qui est le mauvais roi : « Celui qui se gouverne bien lui-même ainsi que ses sujets, est vraiment roi ; mais celui qui ne sait pas se gouverner lui-même ainsi que ses sujets, on doit dire avec audace que c'est un faux roi. Or, le roi Louis fut un roi en toute vérité, parce qu'il se gouvernait lui-même ainsi que ses sujets d'une manière réelle, juste et sainte. Il s'est gouverné lui-même, en effet, puisqu'il a soumis la chair à son esprit et tous les mouvements de sa sensibilité à la raison. De même, il gouvernait bien ses sujets car il les gardait en toute justice et équité. Il a également gouverné les églises car il a conservé intacts les droits ecclésiastiques et les libertés de l'Église.

Le roi Louis fut donc, dans sa vie personnelle un modèle pour les chrétiens : son humilité, sa piété, son austérité de vie, ses aumônes, ses fondations font de lui un saint authentique : il se confessait souvent et dormait sur un simple lit de camp. Il est en harmonie avec son époque qui vénère un Jésus non pas triomphant de la mort mais crucifié et se sacrifiant.

LA SAINTETÉ AU FÉMININ

Les femmes au Moyen Âge vont connaître un début de promotion. Certes, elles sont toujours considérées comme inférieures à l'homme et la vision qu'en donne la bible de la Genèse à saint Paul, n'est pas faite pour les valoriser.

Néanmoins, de même que les hommes prétendent dans leur aspiration à la perfection devenir « un autre Christ », de nombreuses femmes prendront pour modèle la Vierge Marie et s'efforceront d'imiter ses vertus. C'est l'époque où les couvents de moniales se multiplient et jouent leur rôle dans la spiritualité et la piété de leurs contemporains. Aussi l'Église finira par reconnaître l'importance que certaines d'entre elles ont dans la société et fera d'elles des saintes : abbesses et fondatrices d'ordres nouveaux vont pouvoir accéder à la sainteté, tout spécialement au XIII^{ème} et au XIV^{ème} siècle.

Nous avons vu précédemment à quel point l'influence de certaines femmes au cours des siècles précédents contribua à faire tomber les préjugés concernant la place des femmes dans la société. En ce sens, l'abbesse rebelle de Bingen, Hildegarde, joua un rôle de premier plan dans la politique de son temps. Étant la « conscience de son siècle », elle n'hésitait pas à remettre en place les gouvernants, qu'ils soient empereurs ou papes. Qui plus est, elle revendiqua avec ardeur le rôle de la femme en le fondant sur l'Écriture Sainte. Elle écrit dans *Scivias* : « C'est parce que Dieu fut engendré par une femme que la femme est la créature bénie entre toutes ».

Certes les institutions ecclésiastiques prétendront toujours exercer un droit de regard spécial sur les organisations qui regroupent les femmes. C'est ainsi que les béguines jouiront d'un « statut paré d'une aura religieuse », mais n'étant pas un ordre dont la règle a été reconnue par l'Église, n'aura pas de saintes parmi elles.

Bien sûr ce sont les femmes de haute naissance, qui en premier lieu, bénéficieront de cette promotion que représente la reconnaissance de la sainteté. La littérature de ces siècles médiévaux nous apporte un témoignage supplémentaire de ce début de reconnaissance de l'importance féminine. Dans la littérature courtoise, en effet l'amour idéalisé de l'homme pour la femme est exprimé le plus souvent par le verbe « servir » : Le chevalier se met au service de sa dame dont il se dit le vassal. Il lui reconnaît donc une certaine autorité sur lui²⁷.

Nous allons présenter maintenant quelques-unes de ces saintes que nous avons déjà citées plus haut: Tout d'abord, pour le XIII^{ème} siècle, sainte Claire d'Assise, fondatrice de l'ordre des Pauvres dames ou Clarisses et une sainte d'origine aristocratique, sainte Marguerite de Hongrie et pour le XIV^{ème} siècle, sainte Catherine de Sienne.

Sainte Claire d'Assise (1193-1253)

Claire appartenait à une riche famille aristocratique. Sa rencontre avec François d'Assise va transformer sa vie. Après avoir écouté ses sermons de carême en 1211, elle est conquise par cet idéal de pauvreté que prêche François. Elle décide de le suivre comme disciple. Elle le rejoint à la Portioncule, petite Église et couvent de

²⁷ Voir sur ce point Jacques le Goff, la préface de son ouvrage *Hommes et femmes du Moyen Âge*, op. cit., pp. 1011.

la ville et là, le saint lui coupe les cheveux en signe de renoncement au monde et lui remet une tunique de bure (toile grossière) qu'elle revêt. Elle est rejointe par d'autres femmes, sa sœur cadette Agnès et d'autres jeunes nobles d'Assise. En avril 1212, la communauté s'installe près de la chapelle de San Damiano. François lui donne une règle de vie. Ainsi naît l'Ordre des Pauvres Dames ou Clarisses.

La renommée de sainteté de Claire lui attire de nombreuses disciples en Italie et ailleurs. L'on sait, par exemple, qu'Agnès de Prague, fille du roi de Bohême voulut suivre ses traces et que Claire lui écrivit quatre lettres. Dans l'une d'elles elle utilise des expressions nuptiales étonnantes pour parler du Christ comme époux bien-aimé : « Alors que vous le touchez, vous devenez plus pure, alors que vous le recevez, vous êtes vierge. Son pouvoir est plus fort, sa générosité est plus grande, son apparence plus belle, son amour plus suave, son charme plus exquis. Il vous serre déjà dans ses bras, lui qui a orné votre poitrine de pierres précieuses, lui qui a mis sur votre tête une couronne d'or, arborant le signe de sainteté ».

Claire trouva en François un maître et un ami fraternel. Elle survécut à François plus de trente ans, et manifesta une force d'âme extraordinaire pour faire reconnaître et accepter par l'Église l'idéal de pauvreté de l'ordre : en 1247, elle refuse la règle donnée à ses sœurs par le pape Innocent IV. Elle rédigea elle-même une règle, conforme à l'esprit de la fondation, que le pape approuva le 9 août 1253, deux jours avant le décès de Claire. Elle fut canonisée seulement deux ans après sa mort en 1255. Une grande sainte, donc, et une maîtresse femme.

Sainte Marguerite de Hongrie (†1271)

Sainte Marguerite, pour sa part, vivait dans une absolue pauvreté et distribuait aux pauvres tout l'argent qu'elle recevait de son frère, le roi Etienne. Ascète, elle s'infligeait des mortifications corporelles en se flagellant et portant la discipline à son paroxysme pour mieux s'associer à la passion du Christ. Elle bénéficia en outre de dons mystiques étonnants.

C'est le pape Pie XII qui, le 19 novembre 1943, prit le décret de canonisation, reconnaissant qu'un culte ininterrompu lui avait été rendu au cours des siècles²⁸.

28 Ce type de canonisation est appelé équivalente ou équivalente. Dans un tel cas, le pape s'appuie sur une preuve de vénération immémoriale et se dispense de toute la procédure ordinaire et publie immédiatement le décret de canonisation.

Ce mouvement de reconnaissance de la sainteté féminine ira en s'amplifiant aux siècles suivants, nous présentons donc ici quelques-unes de ces saintes qui vécurent au XIV^{ème} siècle.

Sainte Catherine de Sienne (1347-1380)

Sainte Catherine est la contemporaine de sainte Brigitte au XIV^{ème} siècle. Elles présentent toutes deux des points communs : une intense activité évangélicatrice et une profonde spiritualité qui leur vaut d'obtenir du ciel de nombreuses révélations.

Catherine entre dès l'âge de seize ans dans le tiers ordre dominicain. La force de sa personnalité était telle que de très nombreuses personnes s'adressaient à elles pour solliciter ses conseils. Elle entretenait même une correspondance avec le pape Grégoire XI qu'elle exhorta, à l'égal de sainte Brigitte, à revenir à Rome. Elle fit même le voyage à Avignon. Elle voyagea beaucoup pour favoriser la paix entre les États et la réforme intérieure de l'Église. C'est pour cette raison que le pape Jean-Paul II la proclama patronne de l'Europe en 1999.

Ses écrits marquèrent la pensée théologique du Moyen Âge. Dans son œuvre *Le Dialogue* on trouve des images mystiques très fortes qui traduisent sa vie spirituelle et son union intime au Christ.

Elle y développe l'image du pont aux trois marches qui permet de traverser le fleuve pour accéder à l'autre rive qui est le lieu de l'amour à Dieu. Les trois marches du pont sont constituées par les pieds, par le côté et par la bouche de Jésus. En s'élevant grâce à ces marches, l'âme passe à travers trois étapes de chaque voie de sanctification : le détachement du péché, la pratique de la vertu et de l'amour et l'union douce et affectueuse avec Dieu.

Catherine vise l'union profonde avec Dieu qu'elle illustre par deux visions qu'elle reçut. La première est l'offrande par le Christ d'un anneau précieux. Jésus le lui donna en disant : « Moi, ton créateur et sauveur, je t'épouse dans la foi que tu conserveras toujours pure, jusqu'à ce que tu célèbres avec moi tes noces éternelles ».

La deuxième vision est celle de l'échange des cœurs. Son premier biographe et confident, Raymond de Capoue le rapporte ainsi : Jésus apparut ainsi à Catherine tenant dans sa main un cœur humain resplendissant. Il lui ouvrit la poitrine, le lui introduisit et dit : « De même un jour j'ai pris le cœur que tu m'offrais, voici qu'à présent je te donne le mien, et désormais, il prendra la place

qu'occupait le tien ».

Catherine fut canonisée en 1469. Pie IX la nomma co-patronne de la ville de Rome, Pie XII, patronne d'Italie et Paul VI la fit docteur de l'Église. Tous ces titres portent témoignage de son exceptionnelle personnalité qui fait d'elle une maîtresse femme du Moyen Âge.

LA SAINTETÉ À L'UNIVERSITÉ : LES GRANDS SAINTS THÉOLOGIENS DU XIII^{ÈME} SIÈCLE

Au XIII^{ème} siècle, apparaît avec le développement des villes et des universités, une nouvelle catégorie de personnages masculins. Ils exercent une fonction considérée comme supérieure et importante : ce sont d'éminents professeurs, spécialistes de la science religieuse : la théologie. Dans l'université, ils s'imposent par leur autorité intellectuelle qui fait d'eux de nouveaux héros : ils représentent l'émergence d'un nouveau pouvoir, et cela d'autant plus que ces penseurs incarnent une nouvelle forme prestigieuse d'aborder les sciences religieuses et la scolastique²⁹.

Il va de soi que, parmi ces grands maîtres, il y eut des saints. Une façon pour l'Église de donner plus de force à leur magistère, et de reconnaître leur importance et leur prestige dans la société.

Précisément, la théologie scolastique est l'enseignement qui était donné au Moyen Âge dans ces institutions ecclésiastiques appelées « écoles » ou « universités ». Le terme de scolastique dérive d'ailleurs du mot latin *schola* qui signifie école. La scolastique prétend donc prouver et défendre les vérités religieuses à partir de méthodes de persuasion, héritées de l'antiquité.

La scolastique s'est développée au XII^{ème} siècle avec Abélard (1079-1142) mais c'est au XIII^{ème} siècle qu'elle connaîtra son plein développement avec des théologiens, tels que Thomas d'Aquin et Albert le Grand, tous deux dominicains. C'est l'époque où dominicains et franciscains sortent de leur couvent pour enseigner dans les universités. Là, leur enseignement s'ouvre à un public laïc. On prend alors en compte les différents savoirs humains que l'on met au service de la science religieuse, en particulier la philosophie d'Aristote. On prétend donc faire de la

²⁹ Jacques le Goff (dir.) dans son ouvrage *Hommes et femmes de Moyen Âge*, Paris, Flammarion, 2012, non seulement insiste dans son prologue sur l'importance du personnage du théologien au Moyen Âge, mais présente plusieurs de ces théologiens scolastiques, tels que Albert le Grand (page 225), Thomas d'Aquin (page 250) et Bonaventure (page 243).

théologie une science et ouvrir la foi aux catégories de la pensée antique, ce qui, au cours des siècles suivants sera critiqué, en particulier à la Renaissance par Érasme et Luther. Voyons maintenant qui furent ces saints théologiens.

Thomas d'Aquin (1224-1274)

Thomas d'Aquin est le grand intellectuel du Moyen Âge et le docteur principal de l'Église catholique. Il est reconnu comme l'un des principaux maîtres de la philosophie scolastique et de théologie. L'Église le reconnaît comme tel : après avoir été canonisé en 1223, il sera proclamé docteur de l'Église en 1567 et patron des universités, écoles et académies catholiques par Léon XIII en 1880. L'année précédente, le même pape dans son encyclique *Aeterni patris* déclarait que les écrits de Thomas d'Aquin exprimaient adéquatement la doctrine de l'Église et au XX^{ème} siècle, le concile Vatican II, dans un décret sur la formation des prêtres demandait que la formation théologique se fasse avec Thomas d'Aquin pour maître.

Qui était donc Thomas d'Aquin ? Né dans le sud de l'Italie à Aquino, il fut d'abord bénédictin au Mont-Cassin, puis entra chez les dominicains à l'âge de vingt ans en 1244. Il part étudier à Paris de 1245 à 1259, en interrompant un temps son séjour pour suivre en Allemagne son maître Albert le Grand. Dès l'obtention de son doctorat, il commence à enseigner à Paris d'abord, puis en Italie. Il eut plusieurs périodes d'enseignement dans ces deux pays. En même temps il publie énormément et il prêche en maints endroits. Il mourra en 1274, - il n'a que cinquante ans, - alors qu'il se rendait au concile de Lyon. La dépouille repose dans l'ancien couvent des dominicains de Toulouse, appelé aujourd'hui *les Jacobins*.

Son œuvre est immense et fort diverse. La plus connue est la *Somme de théologie* et de nombreux commentaires de la Bible, des *Sentences* d'Aristote entre autres, des œuvres de synthèse, de polémique et de combat.

Dans ses travaux, il défend la force de la raison humaine, tentant de faire la synthèse entre la raison et la foi. Il tente notamment de concilier la pensée chrétienne et la philosophie d'Aristote qui venait d'être redécouverte par la scolastique grâce aux récentes traductions de son œuvre au XIII^{ème} siècle. Selon lui la théologie et la philosophie doivent collaborer dans la recherche de la vérité. Dans ce sens il qualifie la philosophie de servante de la théologie (*Philosophia ancilla teologiae*).

Bonaventure (1217-1274)

Né en Toscane vers 1217, il sera lui aussi un brillant théologien franciscain, après des études à Paris, sous la direction de deux maîtres qui viennent d'entrer dans l'ordre franciscain, Alexandre de Halès et Eudes Rigaud. Lui-même sera admis dans l'ordre en 1243. Dix ans plus tard, il devient maître régent en théologie. Dans ses ouvrages il adopte une position originale, se réclamant de saint Augustin et refusant le thomisme et exprime des réserves face à la philosophie d'Aristote. Pour lui la raison humaine est incapable d'accéder à la plénitude de la vérité sans l'aide de Dieu qui est essentielle. En 1259, il écrit *Itinerarium mentis ad Deum* qui se veut être une méditation sur les signes de la présence agissante de Dieu parmi les hommes qui conduisent à Dieu lui-même. Dans son œuvre, écrite peu de temps avant sa mort et intitulée *Collationes in Hexameron* (1273), il insiste sur le thème de l'homme image de Dieu et sur la primauté de la volonté sur l'intellect. On voit que pour lui, la théologie est une compréhension et un approfondissement de la foi plutôt qu'une science.

Mais Bonaventure est avant tout franciscain et se revendique surtout comme disciple du fondateur de son ordre, saint François d'Assise. Contre ceux qui mettent en cause la pauvreté des franciscains et les taxent d'hypocrisie, il écrit deux traités *Sur la perfection évangélique* et une *Apologie des pauvres*.

En 1257, il fut nommé ministre général de l'ordre franciscain et le demeura jusqu'en 1274. Vers 1266, il écrivit une nouvelle Vie de saint François, *La legenda major*, qui sera suivie d'une *Legenda menor* à usage liturgique. Dans cette hagiographie, sur le destin unique de saint François qui s'est laissé assimiler au Christ, au point que sa chair a été stigmatisée, Bonaventure voit là le sceau par lequel Dieu a authentifié le message du saint ; un signe donc, qui lui confère un rôle particulièrement éminent dans l'histoire du salut. Il fut décidé que cette vie de saint François serait la seule autorisée au sein de l'ordre et toutes les autres furent détruites. Cette biographie officielle de Saint François écrite par Bonaventure inspira le peintre Giotto pour peindre les fresques que l'on peut contempler encore aujourd'hui dans la basilique saint François à Assise.

Tout au long de sa vie, Bonaventure fut préoccupé par l'adaptation de l'ordre franciscain aux besoins de l'Église et de la société. Sa nomination au cardinalat ne fit que renforcer cette préoccupation.

Albert le grand (1200-1280)

Il est par excellence l'intellectuel scolastique du Moyen Âge. Il fut le maître de Thomas d'Aquin qui suivit son enseignement d'abord à Paris, puis à Cologne. Albert, jusqu'à la fin de sa vie alterna les périodes d'enseignement et les missions d'Église. En 1260, il devint évêque de Ratisbonne.

Son œuvre immense fut l'instigatrice de la pensée scolastique. C'est lui qui eut le mérite de montrer que la pensée d'Aristote était compatible avec le christianisme. Il traduisit plusieurs de ses œuvres et le fit connaître ainsi à ses contemporains. De même il fit connaître les œuvres maîtresses des grands penseurs juifs et arabes et commenta les œuvres d'Al-Kindi, Al Hazan-Avicenne, Al-Facabi et Averroès.

Son savoir était encyclopédique : il écrivit plusieurs traités de sciences naturelles et s'intéressa à l'astronomie, aux mathématiques et à la médecine. Il complétait ses lectures par des observations directes de la réalité. Avec lui, la curiosité devint une vertu scolastique.

Conclusions

LA DÉMISSION D'UN PAPE (1294) CLÔT UN CYCLE DE TROIS SIÈCLES D'EXALTATION DE LA SAINTETÉ

Le 13 décembre 1294, se produit un événement qui mérite de retenir toute notre attention : le pape Célestin V qui a été élu pape quelques mois plus tôt, le 5 juillet 1294 à l'âge de quatre-vingt-cinq ans démissionne.

Voyons d'abord les circonstances de cette élection et de cette démission. Petro de Morone, avant d'être élu Pape fut d'abord moine bénédictin puis ermite. Il fonda même dans les années 1240, dans les Apennins, une congrégation d'ermites qui se rattache à la règle bénédictine. Pietro, grâce à sa réputation de sainteté y attire de nombreux visiteurs. Il sera abbé de plusieurs monastères. Il est amené à voyager en Toscane et à Rome et noue des relations avec Charles Ier de Sicile. En 1293, il se retire dans une grotte dans la région de sa naissance, le sud de l'Italie, qui appartient alors au royaume de Sicile.

A cette époque le trône pontifical est vacant depuis deux ans et les cardinaux ne parviennent pas à se mettre d'accord sur le choix d'un nouveau pape.

Sur le chemin entre la Sicile et la Provence, deux de ses possessions, Charles II d'Anjou, le roi en ces terres, vient saluer le saint ermite. Il lui demande de rédiger une lettre pour admonester les cardinaux. Ceux-ci qui connaissent le saint ermite, pensent à lui pour occuper le trône de Pierre. Ils l'élisent à l'unanimité et Pietro accepte la charge.

Ambiguïté d'une élection, facteur de crise

Mais là commence l'ambiguïté de la situation : d'une part, les cardinaux sont persuadés d'avoir fait le bon choix, puisqu'ils ont élu un saint homme, de plus le roi de Naples, qui, de fait, a été à l'origine de l'élection, pense en tirer un bon parti. Effectivement, Charles II va prendre le nouvel élu sous sa coupe et ne tardera pas à l'instrumentaliser. C'est ainsi que le souverain pontife sera couronné à l'Aquila qui appartient à son royaume. Le roi empêche ensuite le pape de regagner Rome et l'installe au Castel Nuovo de Naples, c'est à dire dans la capitale de son royaume. Par la suite, le pape sera utilisé par le souverain et devra entrer dans son jeu politique.

Le prestige de la sainteté

Les circonstances de l'époque expliquent l'élection du saint ermite : le XIII^{ème} siècle est une époque où l'on témoigne aux ermites la plus grande vénération. Ils sont les héritiers d'une longue tradition de sainteté. Par leur vie et leurs prédications, ils sont devenus très populaires parmi les fidèles. C'est l'époque où Jacques de Voragine écrit leur vie dans la *Légende dorée*. Le texte donne à l'hagiographie érémitique une grande diffusion : saint Antoine et saint Paul deviennent alors des modèles institutionnels pour les ordres mendiants³⁰. Dès lors, pourquoi ne pas porter sur le trône de Pierre un des plus saints ermites de son temps. Une telle forme de sainteté n'est-elle pas la meilleure des garanties pour un pontificat qui, placé sous un tel signe, ne pourra n'être que prospère !

Hélas, c'était oublier tous les problèmes qu'eut à connaître la papauté en ces siècles du bas Moyen Âge. Être pape supposait alors d'autres qualités que

30 Sur l'importance des saints ermites au Moyen Âge, tant d'un point de vue historique que littéraire, on pourra consulter l'article d'Antonio Rubial Garcia : « Los ermitaños, un tópico literario en la Edad Media ».

celles que développe en général un saint ermite. Ces anachorètes qui vivent dans le désert sont très proches de la culture populaire, ils sont en contact avec une foule de gens qui viennent les consulter et leur demander bénédiction et guérison. Bien sûr, des rois peuvent venir aussi leur demander conseil, comme le témoigne la littérature du Moyen Âge. Mais le rôle d'un pape est tout autre, surtout par rapport aux pouvoirs incarnés par les rois et les empereurs. Il doit parfois leur tenir tête et marquer les limites, comme nous l'avons vu, entre le pouvoir temporel et spirituel. Le nouveau pape qui avait passé le plus clair de son existence dans la solitude était dépourvu de ces qualités indispensables à l'exercice du pouvoir, fût-t-il spirituel. Chez lui, aucun sens de la diplomatie : il cède devant les revendications de Charles II d'abord et de Philippe le Bel, roi de France, ensuite. Il ne connaît rien au droit canonique, ni au fonctionnement de la Curie romaine. En outre, on lui reproche d'accorder trop de privilèges à sa congrégation. Certes, sur le plan intellectuel il manifeste sa bonne volonté en envoyant des ambassadeurs à Philippe, roi de France et Édouard Ier, roi d'Angleterre qui se font la guerre.

Mais le souverain pontife se sent vite dépassé par sa fonction. Le 13 décembre, devant le Collège des cardinaux, il renonce à la tiare et est remplacé par le cardinal Caetani qui prend le nom de Boniface VIII. Alors qu'il tente de se retirer dans la solitude, il est arrêté et transféré dans un château de Campanie, sur l'ordre de son successeur. Il mourra quelques mois plus tard, de mort naturelle à quatre-vingt-six ans.

Désormais, on appelle Célestin V le « pape angélique ». Philippe le Bel obtient de la Curie l'ouverture d'une enquête en vue de sa canonisation en 1306, elle n'aboutira qu'en 1313. Saint Célestin sera canonisé en tant que confesseur, sans que soit mentionnée sa qualité de pape. A travers l'histoire de ce pape démissionnaire, apparaissent clairement, d'une part la difficulté qu'à l'Église à résoudre le problème de sa relation avec le pouvoir temporel et, d'autre part, le concept utopique de la sainteté qui représente alors, aux yeux de certains, une valeur déconnectée de la réalité et qui serait cependant la clé capable de résoudre tous les problèmes.

LUMIÈRES ET OMBRES AU MOYEN ÂGE

Durant la longue période du Moyen Âge qui va de la fin du V^{ème} siècle à la prise de Constantinople par les Turcs (1453), pour les uns, ou à la prise de Grenade pour

les autres, le Christianisme fut au cœur de l'histoire. On y vit l'affrontement de l'Église et des empereurs ainsi que l'expansion du Christianisme et sa victoire sur les hérésies, le tout obtenu, le plus souvent, en ayant recours à la force.

Et pourtant, tout au long de ces siècles apparurent de grands mouvements de réformes qui firent progresser la société de l'Antiquité à la Renaissance. On parle ainsi de la renaissance carolingienne (VIII^{ème} et IX^{ème} siècle), de la renaissance ottonienne (X^{ème} siècle) et de la renaissance du XII^{ème} siècle.

La religion qui accompagna cette évolution et la plupart des mouvements de réforme ne pouvait que refléter cette mutation des sociétés. L'Église, à sa façon, honora les grandes personnalités qui se distinguèrent au fil des ans en les canonisant. Elle fit d'eux des marqueurs du temps.

Cependant, même en ce domaine de la sainteté, nous pouvons découvrir quelques aspects négatifs qui, en notre XXI^{ème} siècle, nous choquent. Nous nous contenterons d'évoquer un exemple dans lequel l'affrontement interreligieux est en quelque sorte accepté et ratifié par l'Église.

Sainteté et antisémitisme

Au moyen Âge s'est développée une accusation contre les communautés juives, celle du crime rituel qui serait pratiqué contre les enfants chrétiens. Les récits de ces supposés crimes alimentaient le sentiment d'hostilité du peuple contre ces populations et recevaient parfois l'approbation de l'Église. En effet, les victimes présumées furent souvent l'objet d'un culte local, puisqu'on les considérait comme des martyrs. Ces cas se multiplièrent d'abord au XII^{ème} et au XIII^{ème} siècle, puis au XV^{ème} siècle. Voyons les principaux d'entre eux.

Au XII^{ème} siècle, à Norwich, en Angleterre, le corps d'un jeune chrétien, Guillaume est retrouvé criblé de coups de couteaux. Les juifs sont accusés du forfait et le jeune garçon reçoit la sépulture dans l'Église de sa paroisse où il attire les foules qui viennent en pèlerinage le vénérer comme un saint martyr.

Au XIII^{ème} siècle, c'est en Espagne cette fois, à Saragosse que le jeune Dominguito del Val, âgé de sept ans, aurait été enlevé et crucifié par les juifs en 1250. Dominguito sera canonisé et proclamé le saint patron des enfants de chœur. C'est d'ailleurs avec sa soutane et son surplis d'acolyte qu'il est représenté dans la chapelle de la cathédrale de Saragosse qui lui est dédiée. Pendant des siècles, sa fête sera célébrée le 31 août. Son culte sera supprimé après le concile de Vatican

II. En 1257, c'est le petit saint Hughes de Lincoln qui aurait subi le même sort en Angleterre.

Au XV^{ème} siècle, à Rinn, près d'Innsbruck dans le Tyrol, le jeune Andreas von Rinn aurait été assassiné en 1462 par des marchands juifs. Dans l'Église du lieu, on vénéra pendant des siècles son corps comme celui d'un martyr. Il est vrai que le pape Benoît XIV permit par sa bulle *Beatus Andreas*, la poursuite de son culte sur un plan local. Le pape n'accède toutefois pas aux demandes de canonisation. Le culte continua jusqu'en 1994, date à laquelle il fut suspendu par l'évêque d'Innsbruck. En 1475, le jeune Simon de Trente (deux ans) aurait lui aussi été victime d'un crime rituel, perpétré par des membres de la communauté juive locale. Le pape Sixte V autorisa son culte en 1588, il fut vénéré localement jusqu'en 1965, lorsque le pape Paul VI l'interdit.

En 1491, dans le village de la Guardia en Espagne, dans la Mancha, c'est le jeune Cristobal, âgé de quatre ans qui disparaît. Son corps n'est pas retrouvé, mais rapidement ce sont deux juifs et deux « conversos » qui sont accusés de l'avoir sacrifié. Un procès s'ensuit à l'Inquisition de Tolède où les supposés criminels sont condamnés à mort. Le procès arrivait à point nommé pour justifier l'expulsion des juifs d'Espagne qui eut lieu l'année suivante. Aussitôt le supposé martyr fut vénéré dans la région et un culte se propagea dans tout le pays pour honorer celui qui est appelé « cristobalito el santo niño de la Guardia ». Cristobal a son sanctuaire dans son village et il y est fêté le 25 septembre. En 1805 le pape Pie V confirma officiellement son culte³¹.

En 1690, c'est un enfant de six ans, Gavriil Belostoksky qui aurait été assassiné en Biélorussie par les juifs. Un culte se développe localement et l'enfant est canonisé par l'Église orthodoxe russe en 1820. Le lieu où sont déposées ses reliques est l'objet, encore de nos jours d'importants pèlerinages.

Tous ces supposés crimes rituels (les érudits en décomptent quelques cent cinquante) entretiennent donc tout au long des siècles l'antisémitisme des fidèles chrétiens, qui loin d'être condamné par l'Église était même toléré. Il est vrai qu'il fallut attendre le pape Jean XXIII et le concile de Vatican II pour que soit exclu de la liturgie du Vendredi Saint, la prière qui y était dite pour la conversion des « juifs perfides ».

31 Sur le Santo niño de la Guardia, on pourra consulter l'article de l'historien Espagnol José María de Perceval « Un crimen sin cadáver : el Santo niño de la Guardia », Historia XVI, n°202, pp. 44-58, février 1993, article disponible sur internet : materiales de historia.org

Malgré le changement de cap opéré par l'Église à partir de Vatican II, certains milieux traditionalistes qui considèrent ce concile comme « funeste et hérétique » continuent à vénérer ces enfants « martyrs des juifs »³².

32 On pourra consulter sur internet plusieurs sites qui illustrent ce point de vue. Voir par exemple l'entrée « Santo Domingo del Val, mártir del odio judío a Nuestro Señor ».

CHAPITRE X

LA SAINTETÉ AUX
XIV^{ÈME} ET XV^{ÈME} SIÈCLES

De cest appoinctement y la.
 Tremouille si fit blasme fort.
 Et puis richement sen alla.
 Car entre culz y auoit discort.
Le roy en lost si fist aier.
 Que les gens darmes si allassent.
 Auec leurs chiefz sans delaire.
 Et sans ce quen riens sammassent.



Comment la pucelle batit deux filles
 de Joise et rompit son espee.

Madite pucelle en allant.
 Si rencontra deuant sa veue.
 Deux fillecetes et vnr galant
 Qui la menoiert vie dissolue.
Si frappa dessus rudement.
 Tant quelle peut de son espee.
 Et sur gens darmes tellement.
 Quelle fut en deux pars rompee.
De les batre nestoit que bon.
 Et luy fut dit par l'assemblee.
 Que deuoit frapper d'un baton.
 Sans despecer sa bonne espee.

Pour rompre ou faire abaterie.
 N'argent a fournir le payement.
Poppinion dauains fut telle.
 Mais vngz entre autres alla dire.
 Qu'on deuoit orz la pucelle.
 Pour la conclusion eslire.



*Comment la pucelle fut tizer l'armee
 a troys no obstant que le cosal feust
 Loppinion q le roy sen deuoit retourner.*

Si fut enuoyee quere en lost.
 Et apres quelle feut venue.
 Len luy reata aussi tost.
 Loppinion dessus tenue.

Si dist quon ne deuoit ce faire.
 Enhortant chascun de pener.
 Et a lentreprise parfaire.
 Pour aller le roy couronner.

Qu nom de dieu se disoit elle.
 Gentil roy dans deux Jours enterez.
 Dans vostre ville de troys belle.
 Et par force ou amour laurez.

Qui en seroit dist le chancelier.
 Seur dedans dy. on attendroit.

Si mist ses gens en exerceance
 Pour combatre et faire vaillances.

Quant ceulx de la ville si virent.
 Que cestoit a bon essaiant.
 Tous en vng mouuement saillirent.
 Pour Jomdre aux francois quat et quat.

Si vindrent a vne bastille.
 D'anglois et de portingalois.
 Ou la en mouint bellebille.
 Car de ceulx n'en eschappa trois.

Les gens de porton aussi vindrent.
 A vngue bastille a charniers.
 Laquelle par assaut ilz prendrent.
 Avecques plusieurs prisonniers.

Les anglois vorans a coste.
 La porte desdites bastilles.
 Si se mistrent a sauluer.
 Et tantost mirent leur quilles.

Les boucquignons si sen allerent.
 En leur pais semblablement.
 Et ainsi les francois leuerent.
 L'edit siege honnorablement.



Comment les anglois

Introduction : Vers la liquidation d'un certain Moyen Âge, l'élimination du catharisme

Les XIV^{ème} et XV^{ème} siècles voient la fin d'une longue période qui s'est étendue sur dix siècles, le Moyen Âge. L'Église va donner alors l'impression d'en finir avec cette époque pour s'engager finalement, à l'aube du XVI^{ème} siècle, dans une nouvelle voie.

Mais dans ces deux siècles de transition, marqués comme on le verra, par d'énormes dissensions internes et des épreuves telles que guerres, famines et épidémies, l'orthodoxie catholique s'affirmera avec force, parfois même avec violence pour s'imposer à tous et en terminer avec toutes les déviations hérétiques nées au cours de ces siècles. Certes, Bernard de Clairvaux, en son temps, avait bien déclaré : « La foi doit être persuadée, non imposée », mais il s'était vite repris et avait même encouragé la croisade contre les Albigeois.

Précisément, un exemple en rapport avec l'objet de notre étude, nous permettra d'illustrer cette volonté ecclésiale de reprise en main de la situation. Nous voulons évoquer le cas de l'hérésie cathare qui remonte au XI^{ème} siècle¹. C'est une religion dissidente qui met au centre de sa doctrine la promesse d'une rédemption universelle. Elle est inspirée du Nouveau Testament et propose aux fidèles une certaine forme de sainteté, résultant de l'imitation du Christ et de ses disciples, et cela, au point que les chefs spirituels de l'Église cathare seront appelés « parfaits » ou « bonshommes ». Ces chefs spirituels recevaient le *consolamentum* qui constituait le suprême sacrement cathare. Ce rite de la « consolation » s'appliquait également aux mourants qui recevaient au cours de ce rituel l'imposition des mains du parfait et les évangiles.

Les Cathares interprétaient les mystères de la Bible métaphoriquement et symboliquement en faisant leur propre lecture de l'Évangile selon saint Jean. Pour eux, le Verbe s'est fait chair, sans l'intermédiaire de la Vierge Marie. Les parfaits enseignaient que le Christ ne pouvait être sorti des entrailles d'une femme et que la conception immaculée devait être entendue symboliquement : le Christ n'était pas né de Marie mais s'était « adoubé » en elle.

¹ Nombreux sont les ouvrages sur le catharisme. Sur les dernières années de l'hérésie, l'ouvrage fondamental est celui de René Weis, *Les derniers cathares (1290-1329)*, Paris, Arthème Fayard, 2002, préface d'Emmanuel Le Roy Ladurie, traduit de l'anglais.

Selon leur conception, les âmes, après leur chute originelle du Paradis, furent revêtus par le diable de « tuniques » ou emprisonnées dans des corps. L'âme de chaque être humain appartient à Dieu et le corps, matière changeante et périssable, au diable. Si un homme ou une femme mourait sans avoir reçu la consolation, son âme migrerait dans une autre créature vivante, jusqu'à ce qu'elle trouve le corps d'un bon chrétien. Le monde physique avait été dénoncé publiquement par Alexandre III lors du concile du Latran en 1179. Entre 1209 et 1255, les Cathares furent sauvagement persécutés dans le Languedoc, qui ne faisait pas partie, à l'époque du royaume de France et où ils bénéficiaient de la protection de sympathisants puissants tels que les comtes de Foix ou de Toulouse ou les Trencavel de Carcassonne.

En réponse au meurtre de son légat Pierre de Castelnau en 1208, le pape Innocent III proclame l'année suivante une croisade contre ceux que les envahisseurs français appelaient les « Albigeois ». Il s'ensuivit un cycle de destruction : massacres de Béziers (1209), de Minerve (1210), et de Lavaur (1211). Les croisades de Simon de Montfort furent marquées par un bain de sang qui prit fin avec la chute des forteresses de Montségur (1244) et de Quéribus (1245). Le catharisme était ainsi vaincu mais non éradiqué.

Le pape Grégoire IX confia aux dominicains la lutte contre l'hérésie par la prédication. Dans le premier tiers du XIV^{ème} siècle, c'est l'inquisition qui va frapper de grands coups. Les derniers cathares seront ainsi écrasés, ou plus exactement brûlés, sur les bûchers de Carcassonne et de Toulouse, en 1310. Une décennie plus tard c'est l'évêque de Pamiers, un cistercien de Fontfroide nommé Jacques Fournier, qui mit un point final à l'entreprise d'éradication, en menant une enquête minutieuse dans le village de Montaillou, et en faisant ainsi condamner les derniers cathares. En 1325-1329, le catharisme devient donc « une force éteinte qui ne renaîtra jamais »².

Le catharisme, en raison de sa grande diffusion au XII^{ème} siècle en Gascogne et dans la zone toulousaine, fut violemment combattu par la papauté et le royaume de France et définitivement mis hors de nuire aux intérêts de l'un et de l'autre. Voilà donc une de ces forces centrifuges du Moyen Âge qui est annihilée. Désormais l'Église en ce XIV^{ème} siècle va prétendre reprendre le contrôle total de

² René Weis, ut supra, page 14. Bien sûr, sur Montaillou, l'ouvrage fondamental est celui d'Emmanuel Le Roy Ladurie qui a fait paraître *Montaillou, village occitan*, Gallimard, 1975 (édition revue en 1982).

la situation. Symbole de cette détermination, un édifice religieux va être construit au cœur même de ce qui fut une zone hérétique : la cathédrale d'Albi. L'édifice représente bien ce désir de reconquête catholique.

Les travaux démarrent tout à la fin du XIII^{ème} siècle et dureront les deux siècles qui sont l'objet d'étude du présent chapitre. L'achèvement des travaux aura lieu à peine cinquante ans avant que ne se répande en Languedoc la Réforme protestante. Le message délivré par la cathédrale est fort clair : il affirme que l'autorité romaine est désormais bien présente en Languedoc. Les murs de briques roses se lèvent, alors qu'en Italie et en Languedoc les derniers Cathares sont brûlés sur les bûchers. La façade est on ne peut plus austère : à l'origine, elle est dépourvue de statuaire et ses longues fenêtres aux allures de meurtrières accentuent son allure de forteresse. L'intérieur vient préciser le message : les murs et les voûtes apparaissent recouverts de fresques. Une immense peinture, située sous les grandes orgues représente le jugement dernier. Nous y voyons les pécheurs y subir de grands tourments, tels que le supplice de la roue ou du pal ou l'ingestion d'eau. Autrement dit nous avons là un avertissement à tous ceux qui seraient tentés par de nouvelles déviances.

A l'image de l'édification de ce monument, qui s'étend sur deux siècles, l'Église tout ce temps tentera de se réformer et de lutter contre toutes les crises qu'il lui faudra affronter. Son message est lancé et il se précisera tout au long de ces siècles de transition qui la conduiront jusqu'à une nouvelle étape bien différente de ce que fut le Moyen Âge, le temps de la Réforme et de la Contre-Réforme.

I. XIV^{ème} et XV^{ème} siècle, deux siècles de crise à tous niveaux

LE POUVOIR ET LA SOCIÉTÉ EN CRISE

La guerre de Cent Ans et ses conséquences sur les mentalités

Lorsque l'on évoque ces deux siècles qui marquent la fin du Moyen Âge, vient à l'esprit toute une série de calamités qui ont rythmé la vie des hommes de ce temps. Les histoires qui évoquent cette longue période parlent de récession, de décadence et « d'automne du Moyen Âge ». Il est vrai que toute une série de malheurs ont ébranlé à la fois l'économie et la société du temps.

Cette longue période eut à subir un conflit aux multiples épisodes qui

apparaissait sans fin et opposait les rois de France, les Valois, aux Plantagenêt rois en Angleterre et en Guyenne : la guerre de Cent Ans.

Une première phase se déroule de 1337 à 1396, mais après une courte trêve, les hostilités reprennent et viennent endeuiller le XV^{ème} siècle pendant encore plusieurs décennies. Ce n'est qu'en 1444 que les trêves de Tours viennent ménager une pause nécessaire. Alors, l'issue du conflit ne fait plus de doute.

Bien sûr, nous le verrons tout au long de ce chapitre, cette situation de crise aiguë n'est pas étrangère aux manifestations de la sainteté tout au long de ces deux siècles. Contentons-nous d'évoquer ici l'intervention de Jeanne d'Arc, manifestation tangible des liens entre le prince et la nation et de la présence du surnaturel dans les mentalités.

La grande peste de 1348

Mais comme si les malheurs qu'entraînent les guerres pour les populations ne suffisaient pas, viennent s'ajouter à eux des famines, des disettes, des désordres climatiques, et aussi la peste et d'autres épidémies. Tous ces cataclysmes qui accompagnent la guerre contribuent à décimer les populations.

Mais plus que tout c'est la peste qui impressionne le plus les contemporains, en raison de la soudaineté de son arrivée, de ses ravages et de son incrustation dans le pays. Elle envahit rapidement la France et d'autres pays européens. Froissard estime que le tiers du genre humain disparaît au cours des années 1348-1350. C'est un mal qui frappe toutes les classes sociales spécialement dans les villes qui souffrent de l'entassement et du manque d'hygiène. Dans les campagnes, surtout dans les zones d'habitat groupé, l'épidémie frappe durement les pauvres, incapables de fuir le mal. On peut aussi parler d'hécatombe chez les gens d'Église, spécialement dans les couvents et monastères du sud de la France. Nul n'est à l'abri et après un bref répit, une nouvelle vague apparaît entre 1361 et 1363. Le mal survit ensuite à l'état endémique et l'on note alors une grande offensive de la maladie tous les dix ou quinze ans de telle façon que la peste s'avère plus redoutable par ses effets cumulatifs que par ses ravages occasionnels³.

Autant dire qu'au cours de ces deux siècles les parades sont dérisoires et que le mal circule, propagé par les fuyards, mendiants, marchands, pèlerins et

3 Nous tirons ces renseignements de l'ouvrage de Jean Kerchervé, *La naissance de l'État moderne*, Paris, Hachette, pp. 117-140.

aussi par les soudards, de plus en plus nombreux à hanter les chemins. Pour chacun la mort est là, présente au coin de la rue ou à la croisée des routes. Tout cela retentit sur les mentalités.

On comprend dès lors, que hors des moments de révolte, les regards se tournent vers le ciel. C'est le moment où se développe « une religion christique du Dieu souffrant », qui manifeste au travers des représentations les plus diverses un immense appétit du divin. Il s'agit de calmer les angoisses et de se réfugier auprès de celui qui reste l'archétype de la souffrance, le Christ de la passion. Lui seul peut assumer le rôle de libérateur. C'est le moment où dans les églises, les monastères et les cimetières, la sculpture et l'iconographie connaissent un grand essor et développent des images destinées à la méditation de la mort. Les psautiers connaissent cette thématique. C'est ainsi que celui de l'épouse du roi Jean II, morte en 1349, contient le *Dit des trois morts et des trois vifs* qui illustre un dialogue entre vivants et morts sur le thème : « Vous serez demain ce que nous sommes aujourd'hui ». Les livres d'heures multiplient ce genre de représentations qui montrent que la mort hante tous les esprits. De même les poètes et le théâtre sacré mettent la mort en scène.

Les sculpteurs et les peintres, à leur tour, nous donnent maintes représentations de la « danse macabre ». On la trouve représentée sous les arcades du cimetière des Innocents à Paris en 1424, et de là se répand en Bourgogne (Dijon, 1436), dans le Massif central (La Chaise-Dieu, 1460) et en Bretagne (à Kermaniaan-Isquit), vers 1470⁴.

Il s'agit d'inciter le fidèle à préparer son salut à travers une allégorie qui montre l'égalité de tous devant la mort. De la même façon, les ouvrages de l'*Ars moriendi*, furent répandus grâce à l'imprimerie et les bois gravés à travers un texte qui incite chacun à préparer une bonne mort chrétienne. Toutes ces représentations rappellent que l'homme est seul face à son souverain juge. Les malheurs du temps ne firent qu'accentuer ce goût du macabre.

Il s'agit donc, dans cette perspective de se reconnaître coupable et de faire pénitence. Par sa Passion, le Christ nous a montré la voie. Sur le parvis des églises et autres lieux publics, l'image va s'allumer dans un suivi pédagogique. A la fin du XIV^e siècle, le mystère, héritier des paraliturgies antérieures devient un spectacle autonome. Dès 1380, à Paris, on représente périodiquement la Passion et

⁴ *Ut supra* pp. 137-138.

en 1402, la « Confrérie de la Passion » en monopolise l'interprétation. Dans de nombreux diocèses il en va de même. Les écrivains de l'époque écrivent même les textes qui servent de base au jeu scénique ; la *Passion* d'Arnoul Gréban est un des plus connus⁵.

Les prédicateurs dans leurs prêches vont dans le même sens et reprennent tous ces thèmes d'approche de la mort, de la pénitence et du repentir. Les XIV^{ème} et XV^{ème} siècles sont une grande époque pour la prédication. On a parlé de l'« *omnipotens predicator* » dans cette période, c'est-à-dire de la toute-puissance du prédicateur. Bien sûr, il y a les prédicateurs de premier plan, qui interviennent dans les chapelles royales. Ils sont influents auprès de ces grands personnages et tentent à cette place de contribuer à la réforme des mœurs et de la société. Mais il y a aussi une multitude de missionnaires itinérants, en général des frères mendiants qui vont de bourgades en bourgades porter une parole d'espérance. Parmi eux il y a des salariés qui sont recrutés par des communautés urbaines qui les rétribuent et font appel à leurs services, au temps d'Avent, en Carême et à l'occasion de certaines fêtes. Ces professionnels sont des intellectuels formés dans des universités ou dans les studia des ordres mendiants. Dans la capitale ce sont des licenciés en théologie qui assument ces fonctions et s'illustrent dans l'éloquence sacrée tels Pierre d'Ailly (1380), Jean Gerson (1392) et Jean Clérée (1410)⁶. Les uns et les autres font passer un message relativement simple où se détachent les thèmes porteurs de leur temps qui conduisent à la peur des fins dernières. Pour l'illustrer nous analyserons dans la deuxième partie du chapitre, les sermons du dominicain catalan Vincent Ferrier.

Ces prédicateurs, au cours de leurs visites dans les bourgades, organisent des cérémonies pénitentielles et des processions au cours desquelles un certain nombre de personnes se flagellent en public. Il s'agit de gagner le salut et de ne pas lésiner pour le mériter. Pour cela on multiplie les pratiques et les dévotions considérées comme méritoires dans lesquelles, comme nous l'avons déjà signalé, la Passion du Christ reste l'archétype. Parmi tous les outrages subis par le Messie, la flagellation est particulièrement prisée. Les processions de flagellants apparaissent en Italie dès 1260. Les laïcs vont développer particulièrement cette pratique à la

⁵ Nous tirons ici divers renseignements de Bernard Merdrignac, *La vie religieuse en France au Moyen Âge*, Paris, Ophrys, 2005, pp. 218-219.

⁶ *Ut supra*, pp.209-210.

fin du XIV^{ème} siècle et au cours du XV^{ème} siècle, s'appropriant ainsi une pratique qui jusqu'alors était plutôt réservée à la discipline monastique.

Des formes de religiosité nouvelles apparaissent. L'omniprésence de la mort suscite le besoin de renforcer les solidarités entre les vivants et les morts. On va multiplier les messes pour les âmes des défunts et des vivants. Les fidèles qui en ont la capacité financière fondent des messes perpétuelles avec un rythme hebdomadaire ou mensuel des services. Le salut passe par la multiplication de ces services, et on en arrive à un usage obsessionnel de la messe.

Parallèlement est ressenti le besoin de resserrer les liens confraternels et donc de fortifier les liens associatifs. Les confréries apparues au XII^{ème} siècle maintenant prolifèrent et dans de nombreuses régions apparaît un réseau très dense de ces institutions aux objectifs variés : ce sont à la fois des confréries de dévotion, des lieux de conversion, comme les *Disciplinati* ou *Battuti* d'Italie, ou de lutte contre les hérésies et aussi de solidarité où l'on œuvre pour la paix sociale.

En plusieurs endroits, le pouvoir civil s'appuie sur ces phénomènes dévotionnels, et est à l'origine d'une sorte de religion civique qui devient un outil de légitimation du pouvoir. C'est surtout dans l'Italie communale que la religion civique atteint toute son ampleur. Le culte du saint patron ou de la patronne en est le pilier. Les communes n'hésitent pas à canoniser de fait, et donc rendre un culte à leur propre saint. C'est le cas pour Marguerite de Cortone (†1297).

Au niveau de l'individu, ce besoin de protection apparaît clairement à Valence (Espagne) lorsque le franciscain Francesc Eiximenis, confesseur des rois d'Aragon invente le culte de l'ange Custode ou ange gardien. Le culte prendra rapidement une grande extension : les magistrats de la ville placeront la cité sous sa protection en 1395⁷.

LA CRISE DANS L'ÉGLISE

La papauté d'Avignon

Boniface VIII (1294-1308) est le dernier pape du XIII^{ème} siècle à résider à Rome. Après lui, sept papes originaires du sud de la France seront élus et fixeront leur résidence à Avignon avant que le retour à Rome ne soit envisageable. Nous avons

⁷ Nous utilisons ici divers renseignements tirés d'Anne – Marie Helvétius et Jean-Michel Matz, *Eglise et société au Moyen Âge. V^e-XV^e siècle*, Paris, Hachette, 2008, pp.260-261.

là le signe d'une crise profonde dans l'Église. Comment en est-on arrivé là ?

Au XIII^{ème} siècle, le pape et la Curie vivent une constante pérégrination à travers les États pontificaux. Un adage exprime cet état de fait : « *Ubi est papa, ibi est Roma* », « Où est le pape, là est Rome ». Mais cette fois, de 1305 à 1378, se produit un exil forcé, prolongé. L'Église traverse à la fin du XIII^{ème} siècle et au tout début du XIV^{ème} siècle une période particulièrement troublée. Un conflit aigu éclate entre Philippe le Bel et le pape Boniface VIII. Il s'agit là d'un affrontement entre deux conceptions opposées des rapports de l'Église et de l'État, chacun accusant l'autre d'empiéter sur ses prérogatives. Le pape agit parfois avec magnanimité, tout en affirmant la vieille notion médiévale de la supériorité du pouvoir religieux sur le civil. C'est ainsi qu'au mois d'août 1297, il canonise saint Louis, le grand-père du roi, et dans la bulle *Gloria laus* qui accompagne la proclamation, il déclare : « Que se réjouisse la noble maison de France qui a engendré un si grand prince »⁸. Et en même temps, à l'occasion du premier jubilé organisé à Rome en 1300, il affirme le prestige et la primauté de la papauté. Et deux ans plus tard, après avoir critiqué sur un ton déplaisant la politique royale, à la Toussaint 1302, il convoque à Rome un concile, et à son issue, publie la bulle « *Unam sanctam* », dans laquelle il proclame que l'Église « une, sainte, catholique et apostolique » détient les deux glaives, le spirituel et le temporel, et « quiconque résiste à ce pouvoir résiste à l'ordre établi par Dieu ».

Le roi de France répond quelques mois plus tard. Le 12 mars 1303, le conseil royal dénonce le pape comme « usurpateur, simoniaque et hérétique » et une assemblée réunie au Louvre décide d'un concile pour juger Boniface VIII. Une expédition part en Italie, s'empare du Pape qui réside alors à Agnoni, et le tient pour quelque temps sous bonne garde dans les premiers jours de septembre 1303. Mais les français, sous la pression de la population qui soutient le pontife doivent libérer le pape qui, très éprouvé, part pour Rome où il meurt peu après, le 11 octobre. Un pape fantoche est alors élu, mais son pontificat n'atteindra pas dix mois (octobre 1303- juillet 1304).

En réalité, même si « l'attentat d'Agnoni » fut un échec, nous venons d'assister, comme l'a écrit André Vauchez au « commencement de la fin de la chrétienté en tant que système idéologique et politique ». L'implantation qui s'ensuit

⁸ Cité par Anne -Marie Helvétius et Jean-Michel Matz, *Eglise et société au Moyen Âge. V^o-XV^o siècle*, op. cit. page 200.

des papes français en Avignon instaure alors un équilibre précaire entre le politique et le religieux. Dès le XIV^{ème} siècle, les prétentions de la papauté à régenter l'ordre temporel sont sérieusement ébranlées.

En 1305, l'archevêque de Bordeaux, Bertrand de Got, est élu au souverain pontificat qu'il exercera de 1305 à 1314 sous le nom de Clément V. Il décida de fixer la cour pontificale à Avignon : compte tenu de la gravité des questions soulevées par le roi de France, il pourra faire face plus facilement à ces situations problématiques. Face à l'acharnement de Philippe le Bel, Clément V sait user de la diplomatie. Bien sûr il n'ouvre pas le procès qu'exige le roi contre le pape défunt. Il se réserve l'instruction du dossier qu'il remet à plus tard ; par contre, pour plaire au roi, il canonise en 1313 le pape Célestin V, le vieil ermite qui fut élu pape et démissionna après quelques mois de pontificat. Mort deux ans plus tard en 1296, il devint « le pape angélique » à la réputation de sainteté généralisée. Clément V s'y prend avec la même diplomatie quand le roi de France s'en prend à l'ordre des templiers : le pape accepte de condamner des personnes, mais non l'ordre lui-même.

Clément V crée les conditions durables de l'éloignement de la curie de Rome : les cardinaux et la curie reçoivent l'ordre de quitter l'Italie et de rejoindre le pape en Avignon. Les dernières années de sa vie, en trois promotions, il crée vingt-quatre cardinaux dont vingt issus de la France méridionale. Dans le Sacré Collège, les Français deviennent ainsi les maîtres du jeu. Avec les successeurs de Clément V, la halte fortuite de la papauté en Avignon se transforme en séjour permanent.

De 1316 à 1378, six papes d'Avignon vont donc se succéder sur le siège apostolique. Le premier d'entre eux, le juriste Jean XXII, est un cadurcien qui détient le plus long pontificat de la période d'Avignon (1316-1334). C'est lui qui installe la résidence pontificale, le Palais des Papes où siègent les tribunaux, l'école de théologie, les offices domestiques et les bureaux.

Lui succédera Jacques Fournier, un théologien cistercien austère qui, en tant qu'évêque de Pamiers s'est illustré comme inquisiteur et *pourchasseur* de cathares. C'est lui qui a démasqué les hérétiques de Montailhou avant d'être promu au cardinalat. Il devient pape sous le nom de Benoît XII (1334-1342). En tant que pape, il s'attachera à la réforme des réguliers et à la promotion des études chez les clercs.

Clément VI, pape de 1342 à 1352, moine bénédictin de la Chaise-Dieu, s'efforcera de maintenir la mainmise de nombreux revenus et bénéfices. Avec lui,

le népotisme s'institutionnalise à la Curie avignonnaise. Cette pratique devient dès lors courante et atteint une ampleur inouïe : Clément VI fait profiter de sa fortune à toute sa parenté, spécialement les clercs. Parmi les vingt-cinq cardinaux qu'il crée se trouve son frère Hugues et cinq cousins ou neveux, parmi lesquels le futur Grégoire XI.

Innocent VI (1352-1362) continuera la même politique. C'est un limousin qui fut officier royal et détenteur de nombreux bénéfices. Il s'efforce de reconquérir les terres italiennes de la papauté ; c'est la mission qu'il confie au cardinal Espagnol Gil Albornoz.

Son successeur Urbain V (1362-1370) a été avant son élection abbé bénédictin de l'abbaye Saint-Victor de Marseille. C'est un grand réformateur, et constatant les avancées de la politique de son prédécesseur en terre romaine, il songe à rétablir la papauté à Rome. Il revient à Rome en 1367, mais il y trouve bien des difficultés. Il revient donc en Avignon où il meurt en 1370. Il jouit – fait exceptionnel parmi cette série de papes français – d'une réputation de sainteté. Il est enterré à Marseille dans son ancienne abbaye, et là sur son tombeau les fidèles viennent le prier, et entre 1374 et 1379, des guérisons miraculeuses sont rapportées.

Enfin, vient clore cette première série de papes avignonnais Grégoire XI (1370-1378) qui est le neveu de Clément VI. Il relâche la politique de réforme, et en finit avec le népotisme. Mais la reprise en main de l'Italie fait qu'il rentre à Rome en janvier 1377 où il meurt un an plus tard.

Les papes d'Avignon ont donc laissé une image plutôt négative. L'Église qu'ils dirigent fut peu représentative de l'ensemble de la chrétienté. Sur les cent trente-quatre cardinaux créés entre 1305 et 1378, cent quatorze sont français. Parmi les rares canonisations qui seront proclamées, la plupart sont françaises. Ils furent des papes qui montrèrent de réelles aptitudes de gouvernement, mais ne furent guère animés de zèle pastoral⁹.

Le Grand Schisme (1378-1417)

Une période complexe : ses misères et ses espoirs

Entre 1378 et 1417, l'Église est traversée par un schisme dont la durée et l'exten-

⁹ Nous utilisons ici de nombreux renseignements tirés de l'ouvrage d'Anne-Marie Helvétius et Jean-Michel Matz, *Eglise et société au Moyen Âge. V^e-XV^e siècle, op. cit.*, pp. 200-205.

sion lui ont valu le nom de Grand Schisme d'Occident¹⁰. Nous avons-là la conséquence d'une double élection pontificale survenue à quelques mois d'intervalle, qui remet en cause la question même de chrétienté. La « robe sans couture » subit là un accroc qui affaiblit durablement le pouvoir de la papauté sans affecter directement la vie religieuse des fidèles. Bien sûr la sainteté durant cette période prendra des orientations qui tendront à infléchir le cours de ces événements malheureux pour l'Église. Nous verrons des saints, comme sainte Catherine de Sienne (†1380), qui firent part de leurs révélations au pape. Leur message consiste à rappeler à la hiérarchie leur responsabilité dans cette période de crise et plus concrètement à inviter la papauté à revenir dans la ville éternelle, pour de là réformer l'Église. Quelques années avant le Grand Schisme, sainte Brigitte de Suède, princesse suédoise, surnommée la « Sibylle du Nord », avait envoyé le même message. Ses révélations étaient plus particulièrement marquées par un ton apocalyptique.

On trouvera une autre catégorie de saints parmi tous ces gens qui représentent en quelque sorte le « levain dans la pâte », c'est-à-dire ceux qui prennent conscience de la gravité de cette situation dramatique pour la vie de l'Église et qui, sentant le besoin de réformes, les entreprennent dans le milieu où ils vivent. Ce sont en général des religieux et des religieuses qui vont développer un grand mouvement que l'on appellera *l'Observance*. Ces foyers de réformes s'allument dans la plupart des ordres religieux qui connaissent alors une décadence quasi générale : le relâchement se répand et le recrutement se tarit¹¹.

Tous ces réformateurs vont être animés du même désir de rétablissement de la discipline monastique et mettent l'accent sur l'obéissance, la stabilité, la clôture, la pauvreté individuelle et la chasteté, ainsi que sur l'obligation de certaines pratiques ascétiques. Ils insistent en même temps pour maintenir les moines à l'écart des turbulences du siècle, car ils ne désirent pas les voir participer aux entreprises ecclésiastiques. On insiste également sur l'importance d'acquérir une vaste culture religieuse, et donc de s'adonner obligatoirement à des travaux intellectuels.

10 Pour plus de renseignements on pourra se reporter au chapitre intitulé « Schismes, conciles et essor des Eglises nationales (1378-début XVI^e siècle) » de l'ouvrage déjà cité, *Eglise et société au Moyen Âge. V^e-XV^e siècle*, pp. 214-231. Nous tirons de nombreux renseignements de ce chapitre.

11 Le livre de Marcel Pacaut, *Les ordres monastiques et religieux au Moyen Âge*, Paris, Armand Colin, 2009, nous a été fort utile. Voir en particulier les chapitres « Les ordres monastiques dans les derniers siècles du Moyen Âge. Tourmentes et réformes », pp. 206-220 et « Les problèmes des mendiants aux XIV^e et XV^e siècles et les nouveaux groupements religieux », pp. 221-236.

La sainteté dans le mouvement de l'Observance

Parmi ces saints réformateurs, signalons les principaux dans chacun des ordres religieux¹². L'Observance franciscaine apparaît en 1368 en Ombrie, au couvent de Foligno sous l'influence de Paul de Trincis qui fit accepter par les frères de son couvent le refus de toute propriété, en même temps qu'il leur proposait un genre de vie fondé sur l'érémisme. Si l'Observance naquit au XIV^{ème} siècle, c'est au siècle suivant qu'elle prit forme avec saint Bernardin de Sienne (1380-1444) et saint Jean de Capistrani (1385-1456). *Observants* et *conventuels* suivront dès lors des chemins distincts. Les couvents Observants donneront naissance à de nouvelles congrégations : récollets et capucins.

Les clarisses, qui de leur côté avaient abandonné au XIV^{ème} siècle l'idéal de pauvreté, sont réformées par sainte Colette de Corbie. Elle restaure la discipline dans plusieurs couvents de Franche-Comté, du Bourbonnais et du Nord. Partout elle impose le retour à la pauvreté et le plus strict respect de la clôture.

Chez les dominicains qui connurent eux aussi un relâchement au XIV^{ème} siècle, un laisser-aller aggravé par les troubles de l'époque et le Grand Schisme, on ressentit dès le dernier tiers du siècle la nécessité d'une régénération¹³. La réforme de l'ordre s'amorce sous l'influence de personnages tels que Vincent Ferrier (compte tenu de son importance nous le présenterons plus précisément dans la troisième partie de ce chapitre) et grâce à l'action de frères ayant vécu dans l'entourage de sainte Catherine de Sienne et subi son ascendant. Raymond de Capoue (†1399), confesseur de la sainte et Maître Général, a une action déterminante, et pousse vers une réforme élaborée à la base sur le plan régional et dans chaque couvent. Une telle régénération non imposée par le haut s'imposera et rétablira la discipline traditionnelle.

A partir de cet élan donné en Italie, l'Observance dominicaine gagna d'autres régions, en Prusse, en Suisse, en Espagne où elle fut mise en place par Alvaro de Cordoue (1423-1434) et soutenue par le cardinal-archevêque de Valladolid, l'ancien Prêcheur Juan de Torquemada. Elle atteignit plus tardivement la Flandre, les Pays-Bas et passa de là en France.

12 Nous trouvons de nombreux renseignements dans l'ouvrage de Muriel Pacaut, *Les ordres religieux et monastiques au Moyen Âge*, op. cit., pp. 223 et suivantes.

13 Pour plus de détails voir *ut supra*, pp. 226-227.

Mais l'Italie resta le grand pays de l'Observance : elle gagna du Sud au Nord l'ensemble des régions. Jean Dominici l'introduisit en Vénétie, et la propagea dans le Centre lorsqu'il devint archevêque de Florence. Son œuvre fut poursuivie par saint Antonin, lui aussi archevêque de la ville et vicaire général pour l'Italie. A la fin du siècle ce fut Jérôme Savonarole qui s'en fit le propagateur à Saint-Marc de Florence.

Les autres ordres mendiants, de la même façon, surent surmonter eux aussi au XV^{ème} siècle le relâchement qui les avait atteints. Tous firent retour à une discipline plus stricte. Ce fut le cas des Carmes et des ermites de saint Augustin¹⁴.

Il est à noter que la politique du Saint-Siège fut d'inclure divers ordres religieux dans une même structure spirituelle et institutionnelle, et pour cela il leur donna l'appellation de « Mendiants ». Ce fut le cas des Mercédaires qui furent fondés vers 1240 par des dominicains dans le but de libérer des esclaves chrétiens de la captivité des sarrasins. Ce fut là une décision de Jean XXII en 1318. Pour ce qui est des Servites, constitués en 1223 à Florence comme une confrérie consacrée au culte de la Vierge, c'est Martin V qui les déclara Mendiants en 1424.

D'autres ordres enfin, furent créés aux XIV^{ème} et XV^{ème} siècles, les uns proches des Mendiants et les autres avec des objectifs propres. Parmi les premiers, les Minimes (*fratres minimi*) constituent un ordre mendiant proche de l'Observance franciscaine. Leur fondateur, saint François de Paule, créa en 1454 en Calabre sa congrégation qui imposait une ascèse très rude, s'occupa d'enseignement et qui se développa rapidement en Italie, Allemagne, Espagne et France.

Pour ce qui est des autres ordres qui se créèrent en cette fin du Moyen Âge, citons les Hiéronymites, congrégation d'ermites observant la règle de saint Augustin ; on les trouve en Espagne (à l'Escorial et d'autres lieux) et en Italie où ils s'adonnent au ministère paroissial et aux études. En 1360, Jean Colombani créa à Sienne les Jésuites pour le service des malades. Chez les femmes, enfin, sainte Brigitte de Suède (1303-1373) créa l'ordre des Brigittines qui connut un vif succès au Nord de l'Europe, en Scandinavie, Pologne, Flandre et Allemagne.

Pour terminer, signalons que le monachisme traditionnel souffrira lui aussi de cette crise de la fin du Moyen Âge. Néanmoins, les moines de la tradition, « moines blancs » ou « moines noirs », seront moins affectés que les mendiants. Dès le XIV^{ème} siècle, les papes s'attachèrent à promulguer des plans de réforme

¹⁴ *Ut supra*, pp.228-229.

les concernant. Benoît XII d'abord, ancien cistercien, promulgua diverses constitutions réformatrices concernant l'ordre de Cîteaux. Il publia en 1335 la bulle *Fulgens sicut stella* qui rappelait aux monastères de l'ordre leur idéal cénobitique.

L'année suivante (1336), il promulgua une nouvelle constitution, à destination, cette fois des abbayes bénédictines. Il prétendait ainsi ramener les moines noirs à une vie monastique plus authentique et plus digne.

En 1339, enfin, il adressa aux chanoines de Saint Augustin un programme de réformes qui insistait sur la nécessité de la vie commune et de la résidence, ainsi que sur la formation intellectuelle qui devait être de qualité, pour qui prétendait participer à la prédication et à l'enseignement.

Les bases étaient ainsi posées dès la première partie du XIV^{ème} siècle, pour opérer un redressement, mais ces mesures opérées par Benoît XII n'eurent qu'un effet limité. On peut même dire que la situation s'aggrava dès la seconde moitié du XIV^{ème} siècle. Les moines ne manifestèrent aucun empressement pour appliquer ces réformes. Pire encore, les catastrophes qui se produisirent durant cette période contrarièrent les quelques vellétés d'amélioration de la situation : les monastères connurent alors de grandes difficultés liées à la peste qui dépeuplait les couvents ou à la guerre qui les détruisait. Le Grand Schisme aggrava le relâchement des mœurs et l'inobservation de la règle. Par ailleurs les abbés commanditaires désignés pour la gestion des abbayes s'employèrent à les restaurer matériellement, mais se désintéressèrent des progrès spirituels. Ainsi cisterciens et bénédictins restèrent à l'écart des grandes entreprises religieuses et des aspirations spirituelles du temps. Il fallut donc au XV^{ème} siècle contrecarrer cette décadence et revivifier l'Observance.

Ainsi, au cours du XV^{ème} siècle, chacun de ces ordres traditionnels aura ses propres réformateurs, et donc ses propres tentatives de redressement pour entrer chacun d'eux dans l'esprit de l'Observance.

L'ordre de saint Bruno, les Chartreux, mérite une place à part : il est le seul à progresser et à résister aux problèmes suscités par cette époque troublée. Cela est dû à sa haute spiritualité et à la rudesse de ses exigences jamais démentie.

L'ordre grandit tout au long du XV^{ème} siècle, au point qu'il compte vers 1500 près de deux cents maisons. Mieux encore : les chartreux continuent à vivifier la spiritualité de l'Église. Ils apportent une expérience mystique élaborée dans la solitude et une réflexion intellectuelle. Leur représentant est Denis le Chartreux.

Ils développent, conformément à leur tradition, le culte marial et insistent sur la méditation et la prière individuelle.

Pour ce qui est des bénédictins, il y eut tout au long du XV^{ème} siècle des essais de retour à la règle de l'Observance. Selon les régions, les réformateurs s'appliquèrent à retrouver l'esprit de la règle de saint Benoît, s'efforçant de maintenir les moines à l'écart du siècle. Les uns insistèrent sur l'importance de la formation intellectuelle, les autres se montrèrent partisans de renforcer l'ascèse, et d'autres encore prônaient davantage le zèle liturgique. Autant dire que l'autonomie des différents centres de spiritualité ne facilita pas les réformes. Voyons donc les principales tentatives de restauration de la spiritualité bénédictine.

En Italie le mouvement se concrétisa autour de deux centres : celui de l'abbaye de Monte-Oliveto, tout près de Sienne, relayé par le couvent de Sainte-Justine de Pytadou, pour l'Italie centrale et méridionale et celui du Mont Cassin pour le Nord.

Les Olivétains sont considérés comme les meilleurs représentants de la tradition bénédictine, et jouirent de l'estime des plus grands saints du temps, sainte Catherine de Sienne et sainte Françoise Romaine. Ils mettent l'accent sur un retour à l'austérité et sur le travail intellectuel pour mieux connaître le dogme et Dieu.

Les cisterciens furent aussi très affectés aux XIV^{ème} et XV^{ème} siècles par les malheurs du temps¹⁵. En effet les moines blancs installés à la campagne furent victimes du contrecoup des guerres et des troubles fomentés par les routiers et par les brigands. Se produisit en même temps une baisse notable de recrutement. En outre le Grand Schisme desserra les liens qui unissaient les abbayes entre elles. Toutefois, chaque fois qu'elles le purent ces maisons s'organisèrent pour permettre aux moines de survivre. Dans les périodes de paix, elles développent leurs possibilités économiques : les monastères italiens dans le domaine de l'élevage, les couvents bavarois équipent des brasseries, et les abbayes anglaises, les cultures.

Mais c'est dans le domaine religieux que la situation s'aggrave. Les couvents des cisterciens hommes et femmes connaissent le relâchement de la discipline. Cependant quelques hommes de valeur vont tenter d'enrayer la décadence, et ici et là naîtront des foyers éparpillés d'où partira une certaine restauration.

La congrégation cassinienne, pour sa part, résultera de cet esprit de réforme, né dans d'autres communautés bénédictines qui insistent sur l'obligation du travail intellectuel, de la réflexion, de l'oraison personnelle, aux dépens de

15 *Ut supra*, pp. 217-220.

l'office liturgique. L'un des animateurs de cette réforme fut Ludovico Balbo.

La réforme s'étendit aussi en Allemagne, le grand centre en fut l'abbaye bénédictine de Saint Matthias de Trêves, Dirigée par Jean Rode (1358-1439) qui conseillait une ascèse modérée, fondée sur la méditation personnelle et un régime qui laissait de longues heures pour le travail intellectuel.

En Espagne, le mouvement naquit en 1390 à l'abbaye Saint-Benoît de Valladolid. Là, la règle du Mont Cassin fut interprétée dans un sens rigoriste : clôture très stricte, rigueur du régime quotidien, silence, flagellation, etc. En France, il y eut également des tentatives pour restaurer la discipline et remettre en vigueur un régime austère à Saint-Benoît-sur-Loire, Fontevraud, et d'autres lieux. La réforme eut lieu sous la férule de quelques grands abbés qui resserrèrent la centralisation, tels que Jean de Bourbon et Jacques d'Amboise.

En France c'est autour de l'abbé de Cîteaux, Jean de Cirey, qu'à la fin du XV^{ème} siècle se réunissent une cinquantaine d'abbés qui promulguent de nouveaux statuts (1494) et tentent de les faire appliquer dans tout l'ordre. Ce ne sera qu'un demi-succès.

En Espagne et aux Pays-Bas, la réforme obtint de meilleurs résultats sous la direction de Martin de Vargas. Il met en place une nouvelle congrégation, « l'Observance régulière de saint Bernard » qui comptera jusqu'à trente-neuf couvents.

En Allemagne, on insiste dans cette entreprise de restauration sur les études, qu'on place au premier plan de la réforme. Des collèges sont créés auprès des universités, ce qui rapproche ces moines des frères prêcheurs.

Ainsi, bien que l'ensemble de ces ordres, spécialement les bénédictins et les cisterciens, ne retrouveront pas la place qu'ils tenaient aux XI^{ème} et XII^{ème} siècles, ils éviteront la décadence totale. Après le Grand Schisme, ils connaîtront une régénération qui provoquera un renouveau intellectuel mieux adapté aux nouvelles préoccupations du temps.

II. Les grandes figures de saints et de saintes qui marquèrent ces deux siècles

CHEZ LES RELIGIEUX : GRANDS PRÉDICATEURS ET SAINTS DE L'OBSERVANCE

Nous regroupons sous cette rubrique trois saints qui furent très populaires à leur époque et qui ont des caractéristiques communes : tous trois furent de grands voya-

geurs au service de la diffusion de l'Évangile. Grands prédicateurs, ils attiraient les foules. Tous trois furent en outre des saints de l'Observance, et contribuèrent à la réforme de leur ordre dans le sens le plus strict de la règle. Saint Vincent Ferrier est le plus important de ces saints, en ce sens que son exemple inspira les deux autres saints que nous présenterons : saint Bernardin de Sienne et saint Jean de Capistran. Bernardin prit en quelque sorte la relève du dominicain Vincent Ferrier comme prédicateur populaire et Jean de Capistran qui prêcha dans l'Europe entière est, lui, considéré comme disciple de Bernardin.

Saint Vincent Ferrier (1350-1419)

Vincent est né à Valence en 1350. A dix-huit ans il prend l'habit des dominicains, et va étudier à Barcelone, puis à Toulouse. Après une solide formation, il est ordonné prêtre à l'âge de vingt-huit ans. Il montre rapidement ses talents de prédicateur et de théologien qui le font apprécier des grands. C'est d'abord le roi d'Aragon qui le nomme en 1390 aumônier à la cour et la charge d'arbitrer divers conflits. Ensuite, c'est le pape qui l'appelle à la cour pontificale à Avignon où il résidera quatre ans de 1395 à 1399, exerçant les fonctions de confesseur du pape Benoît XIII. Il réside pendant ces années au palais pontifical, mais Vincent sait que sa vocation est celle de prédicateur. Aussi ne tarde-t-il pas à se lancer sur les chemins.

Nous sommes à une époque de déclin des valeurs religieuses. Les hérésies et le Grand Schisme déchirent l'Église catholique, et en parallèle, la situation spirituelle est désastreuse. Les anciens monastères (bénédictins spécialement) qui avaient été des foyers propagateurs de la foi connaissent une période de déclin. Dans les campagnes, la déchristianisation s'accélère. Du clergé, le peuple ne retient le plus souvent que son empressement à la perception des dîmes.

Vincent décide donc de se consacrer à la prédication et de prendre pour cela son bâton de pèlerin. Il prêche d'abord dans la Provence où il réside, puis part pour un long voyage de l'autre côté des Pyrénées. Il fait d'abord un long séjour en Catalogne. En 1409, il prêche à Gérone « devant près de vingt mille fidèles ». La même année, en compagnie du pape Benoît XIII, venu à Barcelone pour célébrer un mariage princier, il va en pèlerinage à Montserrat, le sanctuaire de la très vénérée Morenita (la Vierge noire) de Catalogne.

On le retrouvera ensuite en Castille : à Tolède, il ira prêcher aux juifs dans leur propre synagogue. Rien ne l'arrête. Il parcourra la Galice et ira même jusqu'à

Saint-Jacques de Compostelle. Mais sa soif d'évangélisation n'a de cesse ; après l'Espagne, il revient en Provence et de là en Italie du Nord, et revient en France et prêche dans le Centre puis dans l'Ouest.

Dans les années 1418-1419, le dominicain parcourt la Bretagne à la demande du duc Jean V qui l'avait sollicité plusieurs fois déjà.

Son arrivée à Vannes le 5 mars 1418 est mémorable et nous est connu par une chronique locale. Jean Ferrier, vénérable vieillard (il a maintenant soixante-huit ans), monté comme toujours sur une ânesse, est accueilli à une lieue de la ville par le duc, la duchesse, l'évêque, le clergé, les corps constitués. Une foule considérable accourt tout au long du chemin. Lorsque le cortège arrive aux portes de la ville, les cloches des églises sonnent à toute volée. Tout le monde se dirige vers la cathédrale.

Le lendemain de son arrivée se produit le temps fort de la visite. Nous sommes le quatrième dimanche de Carême. Sur la place des Lices, une tribune a été dressée et c'est de là qu'il va s'adresser à la foule. Pendant trois heures il va tenir son auditoire en haleine. Un chroniqueur de l'époque nous dit : « Les fenêtres, tours, guérites et jusqu'aux toitures du château étaient remplis de gens d'armes, de populaires et manants de glèbe, aussi bien que les places et les rues tout alentour ». Le plus remarquable, c'est que Vincent prêche en Catalan et que tous semblent le comprendre. Cela est vrai ici comme ailleurs. On peut supposer qu'il s'exprime autant par gestes et onomatopées que par les mots. Il a une voix puissante et grâce à son éloquence, il exerce un grand ascendant sur la multitude.

Sur cette même place des Lices, Vincent prêchera tous les jours jusqu'au mardi de Pâques. On connaît le thème de ses sermons, dont plusieurs s'inscrivent dans la sensibilité propre à cette fin de Moyen âge marquée par les épidémies, les guerres et les disettes : il présente le destin de l'homme face à la mort. C'est autour du sombre personnage de la Mort que le Moyen âge construit son imaginaire. Avec les poètes, les artistes et les prédicateurs, la mort harangue les hommes. L'une des représentations est la fameuse *Danse macabre* représentée dans bien des églises. Vincent Ferrier s'écrie à son tour :

Si vous voulez être juste avec vous-même, regardez-vous comme un cadavre infect et tombant en pourriture. Vous étiez cela avant d'être lavé dans le sang du Christ, vous l'êtes encore et peut-être pire par vos péchés.

Et à partir de là, il dépeignait les horreurs de l'enfer et évoquait la venue de l'Antéchrist, invitant l'auditoire à faire pénitence. D'autres fois, il éclatait en sanglots avec les fidèles, et tonnait contre le luxe et la vanité de la noblesse et du clergé, prenant même les fidèles à témoin.

Mais il savait aussi aborder d'autres thèmes et promettait le ciel aux repentis. Il mobilisait alors toutes les ressources d'une verve souvent truculente pour inculquer quelques notions de théologie et de morale à des auditeurs qu'il interpellait familièrement. Il émaillait alors ses sermons d'apologues - les *exempla* - et s'inspirait de la pratique des conteurs professionnels. Histoires amusantes et métaphores filées n'étaient pas rares. Au cours de la messe qui suivait, il se faisait accompagner de chants et de musique. On conserve même une messe, « la messe de Kernascléden » qui aurait été copiée d'un manuscrit appartenant à Vincent Ferrier.¹⁶

Bref, le dominicain avait de réelles qualités de metteur en scène et d'acteur. A notre époque, nous dirions qu'il dominait parfaitement toutes les techniques de communication de masse. Il n'était pas rare que ses auditeurs soient émus jusqu'aux larmes.

De nombreux témoignages font état de l'ambiance qui régnait dès l'arrivée de Vincent Ferrier dans une ville. Il s'avancait, entouré de dévots qui croix en tête, chantaient des cantiques à la Vierge. Et, dès le premier soir, une foule d'adeptes faisait le tour de la ville, chantant des litanies et se flagellant. Au crépuscule, une procession de pénitents s'organisait : les visages étaient voilés, les épaules découvertes et les pieds nus. Alors, le cortège des pénitents s'avancait, les hommes se flagellaient en psalmodiant des invocations au Christ de la Passion. Dès le lendemain, Vincent prêcherait sur la repentance.

Vincent parcourut de cette façon la Bretagne, prêchant en de nombreux endroits ; il alla même en Normandie où il prêcha devant le roi Henri V d'Angleterre. Revenu en Bretagne, il évangélisa les villes de Dol, Saint-Malo et Dinan. Enfin, en février 1419, il revient à Vanne. Mais là, épuisé, il tombe malade et meurt le 5 avril, le mercredi de la Semaine Sainte, lorsque l'Église fête la Passion du Christ qui fut si souvent évoquée dans ses sermons.

16 Les pièces musicales qui constituent la messe de Kernascléden ont été étudiées par Gérard Lomenec'h, *Musique sacrée au temps des ducs. Saint Vincent Ferrier et la messe de Kernascléden*, Rennes, éditions de Layeur, 2000 ((livre + CD). Nous nous inspirons de ce livre pour évoquer ici la personnalité de Vincent Ferrier.

Saint Bernardin de Sienne (1380-1411)

Issu d'une illustre famille, il se distinguera d'abord par son action caritative. A peine âgé de vingt ans, il se consacre au service des malades, tout particulièrement au cours de l'épidémie de peste survenue dans la ville de Sienne en 1400. Peu de temps après, il entre chez les franciscains de l'Étroite Observance, et il y porte la réforme. Ayant refusé plusieurs évêchés, il devient un grand prédicateur populaire, dans le style de Vincent Ferrer. La tradition populaire fait de lui un saint thaumaturge, puisqu'on lui attribue jusqu'à deux mille miracles. Il prêchait en montrant aux foules un panneau avec le monogramme du Christ.

Lui aussi réunissait les foules sur les places publiques. Dans l'ambiance de l'époque, il prêchait contre les juifs, les homosexuels, les sorcières et les hérétiques. Il fut l'ami et le maître de Jean de Capistran. Le pape Nicolas V le canonisa six ans à peine après sa mort¹⁷.

Saint Jean de Capistran (1386-1456)

Saint Jean de Capistran est connu pour être l'évangéliste de l'Europe centrale, en fait, il prêcha dans l'Europe entière. Il eut toutefois plusieurs périodes dans sa vie : il étudia à l'université de Pérouse et devint juriste renommé. Il se maria et, devenu veuf, il entra chez les franciscains en 1416 ; l'année suivante, il fut ordonné prêtre, et reconnu sa vie durant saint Bernardin comme son maître.

Il devint alors un grand prédicateur prêchant l'évangile en Allemagne, en Autriche, en Hongrie et en Pologne. Il fut très vite surnommé « le saint prédicateur » par les foules qui se déplaçaient en masse pour l'écouter et recevoir son enseignement sur les places publiques. Il se voulait également éducateur du peuple, luttant contre la sorcellerie et la défense des petites gens. Il s'en prit à plusieurs reprises aux communautés juives qu'il accusait d'être des usuriers qui s'enrichissaient au détriment des pauvres gens. Il était souvent suivi de bandes de misérables qui lui témoignaient leur reconnaissance.

Son antisémitisme l'amena à réclamer l'expulsion des juifs en plusieurs endroits et à en faire brûler des dizaines sur la place du marché de Berlin !

17 Sur Bernardin de Sienne, on pourra consulter l'article de Jean-Pierre Jansen « Un exemple de sainteté thaumaturgique à la fin du Moyen Âge », paru dans les *Mélanges de l'École Française de Rome*, 1984.

Sa foi militante l'amena aussi à prendre la tête d'une croisade contre les Turcs. Après la conquête de Constantinople par les Turcs (1453), Mehmed II envahit la Serbie et prépara l'invasion de la Hongrie. En réponse à ces menaces, le pape Calixte II prêcha la croisade en 1454. En juillet 1456, les armées ottomanes et chrétiennes se rencontrent à Belgrade. La ville est alors en partie détruite par les canons turcs.

Jean de Capistran contribua grandement à la défaite des Turcs, puisque c'est lui qui le premier, depuis Vienne, appela dès 1451 à la croisade contre les Turcs. Les Viennois lui ont élevé une statue baroque à l'extérieur de la cathédrale de Vienne qui le montre triomphant de l'envahisseur ottoman.

UN SAINT PRÊTRE DU XIII^{ÈME} SIÈCLE, CANONISÉ EN 1347, MODÈLE DU CLERGÉ SÉCULIER : SAINT YVES HÉTORI (1250-1303)

Saint Yves est un saint dont la plus grande partie de la vie s'est déroulée au XIII^{ème} siècle, toutefois, nous le rangeons ici parmi les saints du XIV^{ème} siècle, non seulement parce qu'il est mort en 1303, mais encore et surtout parce qu'il fut canonisé en 1347 par le pape Clément VI qui prétendait ainsi donner un modèle aux prêtres séculiers de son époque¹⁸. Il est à souligner qu'il est le seul saint de son espèce à être canonisé dans tout le Moyen Âge, ce qui témoigne, comme le souligne André Vauchez « du peu de considération qu'éprouvait la hiérarchie ecclésiastique vis-à-vis des clercs séculiers engagés dans le ministère paroissial. Entre des évêques dont le prestige s'enracine dans leurs origines aristocratiques et des religieux qui fascinent les foules par leur zèle apostolique, le simple prêtre au Moyen Âge a peine à se faire une place¹⁹ ».

Lorsqu'il s'éteignit en 1303, il laissa derrière lui une réputation de sainteté, et les miracles qui se produisirent sur sa tombe se multiplièrent. Dès lors, moins de dix ans après sa mort, le duc de Bretagne Jean III se fit le porte-parole de la *vox populi* et adressa au pape Clément V à Avignon une supplique en vue de

18 Il n'en est pas moins vrai qu'il est souvent inclus parmi les saints du XIII^{ème} siècle, ainsi Jean-Christophe Cassard, son dernier biographe, intitule son ouvrage : *Saint Yves de Tréguier. Un saint du XIII^{ème} siècle*, Paris, Beauchesne, 1992.

19 Cité par Yves Chiron dans *Enquête sur les béatifications et canonisations*, Paris, Perrin, 2011, pp. 197-200. Les pages que l'auteur consacre à saint Yves nous apportent les précieux renseignements que nous utilisons ici.

sa canonisation ; mais à peine deux ans plus tard, la mort du pape interrompit le processus. Le duc renouvela donc sa demande, mais la fit accompagner cette fois, pour lui donner plus de poids, de lettres du roi de France, de plusieurs archevêques et évêques français, et de maîtres de l'université de Paris.

Mais comme l'affaire, malgré toutes ces pressions, semblait s'enliser dans la bureaucratie avignonnaise, le frère du duc de Bretagne et l'évêque de Tréguier furent envoyés en ambassade auprès du pape. Finalement, le 26 février 1330, Jean XXII promulguait une bulle pour ordonner l'ouverture d'une enquête canonique sur la vie, les vertus et les miracles d'Yves Hélori. Le pape nommait en même temps trois commissaires apostoliques chargés d'interroger à Tréguier les témoins. C'est ainsi que du 23 juin au 4 août 1330, devant la commission composée de deux évêques et d'un père abbé, deux cent quarante-trois personnes vinrent déposer sur la vie et les vertus, et cent cinquante sur les miracles. Les commissaires retinrent quatre-vingt-neuf miracles pour le procès. Cette enquête sur la vie et les miracles de saint Yves a été récemment retrouvée et publiée en 1989²⁰.

Les résultats de l'enquête furent remis au pape l'année suivante. Jean XXII nomma alors une commission de trois cardinaux qu'il chargea de contrôler la procédure et d'émettre un premier jugement. Sous son successeur les choses n'évoluèrent pas, il faut rappeler que nous sommes alors dans la période troublée du début de la guerre de cent ans. Finalement, la procédure reprendra sous Clément VI (1342-1352), sur les instances pressantes du prétendant au duché de Bretagne, ce qui conduisit à la canonisation de saint Yves le 19 mai 1347.

UNE SAINTE PATRIOTE, JEANNE D'ARC

L'aventure de Jeanne d'Arc s'inscrit également dans le courant du prophétisme féminin. En tant que telle, elle suscita la méfiance du milieu universitaire qui vit en elle la porte-parole de tendances eschatologiques suspectes. La condamnation de Jeanne par les docteurs fut quasi unanime ; ces intellectuels manifestaient ainsi leur « exaspération » (André Vauchez) face aux prétentions de ces femmes qui revendiquaient le droit de délivrer, au nom de l'Esprit Saint, un message réformateur aux pouvoirs politiques et religieux. Et ici, circonstance aggravante, cette pucelle était la championne des Armagnac honnis.

20 Jean-Paul le Guillou, *Saint Yves. Ceux qui l'ont connu témoignent, ceux qu'il a guéris racontent*, Tréguier, 1989.

Dès le début, Jeanne prétend inscrire son action dans les desseins de la Providence divine²¹. A l'âge de treize ans (1425), elle se recommande des voix qu'elle entend dans son village natal, Domrémy. Ce sont les voix des saintes Marguerite et Catherine, ou encore de saint Michel qui lui ordonnent de se rendre auprès du roi Charles VII pour « bouter » les Anglais hors du royaume. Après une chevauchée de Domrémy à Chinon, elle y rencontre le roi le 6 mars 1429. Le roi l'écoute mais demande des garanties pour authentifier son message. Il la fait examiner par des théologiens et des matrones, les uns se portant garant de son orthodoxie et les autres de sa virginité, preuve de l'absence de sorcellerie. Le roi peut donc enfin confier à Jeanne une compagnie de gens d'armes.

A la tête de sa troupe, Jeanne ira de victoire en victoire : c'est d'abord la levée du siège d'Orléans, le 8 mai 1429, jour de la saint-Michel. Puis s'ensuivent une série de victoires menées par de jeunes capitaines. C'est ensuite « le voyage de Reims » : seul le sacre fait pleinement le roi. Jeanne est là, au milieu des pairs de France pour que s'accomplisse le rite.

Derniers épisodes : quelques succès en Champagne, puis échec devant Paris le 8 septembre 1429. Ensuite, des mois d'opérations de second ordre. A la cour, lutte des clans entre partisans de la guerre et ceux de l'entente avec la Bourgogne. Le 23 mai 1430, voit la conclusion de l'équipée : Jeanne est capturée à Compiègne et livrée aux Anglais pour 10000 écus.

Le 21 février 1431, s'ouvre contre elle, à Rouen un procès d'Inquisition, car elle est accusée d'hérésie, accusation avancée par l'université de Paris et qui convient aux Anglais. L'évêque Cauchon de Beauvais préside le tribunal. Le procès se tient à Rouen, sous la protection de l'occupant.

Lors de l'admonestation publique du 24 mai, Jeanne cède à la pression des juges, reconnaît ses torts et accepte d'abandonner ses vêtements d'homme. Elle est condamnée à la prison perpétuelle. Les universitaires modérés sont satisfaits, car ce qu'ils recherchent, c'est de dissocier la cause de Charles VII de l'appui de Dieu.

Mais nouveau rebondissement : Jeanne revient sur son abjuration et reprend ses vêtements masculins. Elle est donc cette fois relapse et ne peut éviter la condamnation au bûcher. Le 30 mai 1431, elle est brûlée sur la place du vieux marché à Rouen.

21 Nous utilisons ici de nombreux renseignements tirés du livre de Jean Kerhervé, *La naissance de l'État moderne 1180-1492*, Paris, Hachette, 2004.

L'importance historique de Jeanne d'Arc fut limitée mais déterminante. Son apogée n'entraîna pas un retournement de la situation militaire, mais constitua le signe avant-coureur des victoires décisives. Certains ont voulu voir dans son entreprise la naissance du sentiment national français. Au XIX^{ème} siècle, Michelet s'est fait un fervent propagandiste, et au XX^{ème} siècle, Péguy et Anatole France l'ont érigée en héroïne nationale.

Les historiens contemporains la voient comme interprète des aspirations de la société chrétienne médiévale de son temps. La mission ne se limite donc pas à obtenir le triomphe de son roi, mais transcende les frontières étatiques. Elle aspire à la réconciliation des Français, Anglais et Bourguignons. C'est pour elle un préalable à la réussite de la croisade, et au triomphe de celui qu'elle appelle le « roi du ciel » sur les ennemis de la foi²². Elle incarne donc l'attachement aux valeurs médiévales tout en préfigurant celles de l'État moderne.

Pour sa part, la société politique l'a acceptée puis rejetée : d'une part elle accorde crédit aux missionnaires et aux prophètes quand tout semble perdu et, d'autre part, elle pense que seul un miracle peut sauver le royaume, et on espère que ce miracle ne peut manquer de se manifester envers le roi de France, le Très Chrétien descendant de saint Louis.

Du bûcher à la reconnaissance de la sainteté

Jeanne d'Arc ne tarda pas à être réhabilitée. En 1456, l'Inquisition déclarait nuls les procès de 1431. Malgré cela, sa sainteté ne fut reconnue par l'Église que près de cinq siècles plus tard : elle fut béatifiée en 1909 et canonisée en 1920²³. A cela plusieurs explications : absence de *fama sanctitatis*. Certes sa réputation de sainteté permit de l'inscrire dans des catalogues de saints locaux, mais on était loin d'une réputation ininterrompue de sainteté. C'est d'Orléans qu'est parti la procédure de canonisation.

Précédemment, au XVIII^{ème} siècle, la sainte eut ses détracteurs, tel Voltaire qui en présentait une vision critique dans son œuvre *La Pucelle d'Orléans*. Au

²² Nous suivons ici pas à pas les conclusions de Jean Kerhervé, *op. cit.*, page 190, qui nous semblent très équilibrées.

²³ Nous utilisons de nombreux renseignements concernant le cheminement vers la béatification et la canonisation de Jeanne d'Arc, contenus dans les pages qu'y consacre Yves Chiron dans son ouvrage *Enquête...*, *op. cit.*, pp. 278-283.

XIX^{ème} siècle l'image de Jeanne est à nouveau déformée, mais dans l'autre sens, c'est-à-dire mythifiée. C'est le cas de Michelet et de la vision qu'il en a donné dans le tome V de son *Histoire de France*.

C'est Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans qui, à l'occasion de la fête nationale du 8 mai 1869, évoqua dans le panégyrique qu'il prononça la « sainteté de Jeanne d'Arc », s'en remettant à l'Église pour délivrer l'attestation officielle. Il engagea donc les démarches qui devaient aboutir à la reconnaissance de la sainteté.

Malgré certaines difficultés (guerre de 70, concile de Vatican I), en 1874 un tribunal diocésain fut constitué qui mena une première enquête préliminaire. Mais ce premier dossier présenté à Rome à la congrégation fut jugé trop inconsistent. Il en fut de même en 1885. Deux ans plus tard une troisième enquête eut lieu qui cette fois déboucha sur la signature d'un décret de l'introduction de la cause de la part de Léon XIII le 27 janvier 1894.

Finalement en 1897, l'évêque d'Orléans, Mgr Touchet, lança le procès chargé d'étudier l'héroïcité de Jeanne d'Arc. A Orléans, cent vingt-deux séances d'instruction eurent lieu et quarante-six témoins furent entendus, parmi eux des écrivains et des spécialistes de l'histoire médiévale. La procédure qui consiste en des objections venant de Rome et en des réponses écrites venant d'Orléans, dura plusieurs années. Puis vinrent les trois congrégations de cardinaux, la dernière étant présidée par le pape, en l'occurrence Pie X, le nouveau pape, qui proclama le 6 janvier 1904, l'héroïcité des vertus de Jeanne d'Arc, qui devenait ainsi vénérable.

Pour arriver à l'étape de la béatification, il fallait reconnaître la réalité des trois guérisons attribuées à Jeanne d'Arc et donc leur caractère miraculeux. Il fallut attendre la fin de la guerre pour que le pape Benoît XV signe le décret de reconnaissance le 18 mars 1919. En effet la papauté ne pouvait pas procéder à la canonisation en temps de guerre pour ne pas paraître prendre parti en faveur de la France contre l'Allemagne.

La canonisation eut donc lieu le 16 mai 1920, ce fut une cérémonie grandiose. Le pouvoir politique français s'y associa, puisque la chambre des députés, à l'initiative de Maurice Barrès, décida que désormais la fête de Jeanne d'Arc serait fête nationale. De son côté, Pie XI, par un bref du 2 mars 1922 déclara Jeanne d'Arc patronne secondaire de la France.

En proclamant une sainte guerrière, la papauté tenait à prendre ses distances avec la guerre, à l'image de Jeanne. Déjà dans la bulle de béatification de 1909, il était précisé : « Elle était la première au combat mais elle ne frappait per-

sonne de l'épée. Jamais ne l'éclaboussa aucune tache de sang versé par elle ». De même le pape loue sa compassion pour les victimes de la guerre : « Courageuse comme une héroïne, elle était redoutable pour ses ennemis, mais c'est à peine si elle pouvait retenir ses larmes à la vue des mourants ».

D'autres vertus encore sont mises à son crédit, d'autant plus difficiles à exercer en temps de guerre. Tout d'abord sa piété qui la conduisait en présence de Dieu et des saints, son courage dans l'épreuve, y compris au moment de sa mort sur le bûcher, son désintéressement et son humilité qui fit qu'elle ne rechercha pas elle-même aucune récompense et enfin sa pureté qu'elle sut préserver « au milieu de la campagne et de la licence des camps ». Bref, une vraie sainte guerrière.

QUELQUES GRANDES FIGURES FÉMININES : MYSTIQUES, PROPHÈTES ET VISIONNAIRES

Le pape Benoît XVI a publié récemment un recueil d'entretiens sur les *Saintes et Bienheureuses du Moyen Âge*²⁴ qui furent des mystiques et se distinguèrent par leur sagesse spirituelle et la sainteté de leur vie. Elles ont toutes un dénominateur commun : elles furent bénéficiaires de visions qui, lorsqu'elles se produisent, envahissent tout leur être et suscitent chez elles un amour passionné. A ce titre, elles méritent donc de figurer dans notre chapitre : elles aiment le Christ « à la folie ». Dans leur passion amoureuse pour la Christ, elles sont emportées dans un élan irrésistible qu'elles traduisent dans une ferveur principalement poétique et symbolique.

A l'origine de cette longue tradition mystique médiévale, chronologiquement, se trouve Hildegarde de Bingen, sainte du XII^{ème} siècle (1098-1179). Dans son œuvre la plus célèbre, *Scivias* (connais les voies), elle expose trente-cinq visions qu'elle eut tout au long de sa vie. Chacune d'elle, nous dit-elle, « brûlait comme une flamme dans ma poitrine et dans mon âme et m'enseignait à comprendre le texte [sacré] ».

Dans la partie centrale de son œuvre, elle développe le thème du mariage mystique entre Dieu et l'humanité réalisé dans l'Incarnation. Sur le plan personnel elle fait siennes ces paroles, inspirées par le prologue de l'Évangile de saint Jean, que le Fils adresse au Père : « Toute l'œuvre que tu as voulue et que tu m'as confiée, je l'ai menée à bien, et voici que je suis en toi et toi en moi, et que nous sommes un ».

²⁴ Benoît XVI, *Saintes et Bienheureuses du Moyen Âge*, Paris, Editions Lethielleux, 2012.

Toutes ces mystiques médiévales manifesteront un fort christocentrisme aux accents bibliques et patristiques. Plusieurs d'entre elles font leurs les paroles de saint Paul : « Je vis mais ce n'est plus moi, c'est le Christ qui vit en moi (Ga. 2, 20) ». C'est ainsi qu'Angèle de Foligno (1248-1309) écrit à un de ses fils spirituels : « Mon fils, si tu voyais mon cœur, tu serais absolument contraint de faire toute chose que Dieu veut, parce que mon cœur est celui de Dieu et le cœur de Dieu est le mien ».

Sainte Brigitte de Suède (1303-1373)

La vie de sainte Brigitte se déroule toute entière au XIV^{ème} siècle. Elle sera canonisée par le pape Boniface IX en 1391. On peut distinguer dans sa vie trois grandes périodes²⁵ :

Au cours de la première, elle fut mariée pendant vingt-huit ans au gouverneur d'un important territoire de son pays. Elle eut huit enfants dont la deuxième est vénérée comme sainte. Avec son époux, elle entreprit le pèlerinage de Saint-Jacques de Compostelle. Au retour, celui-ci se retira dans un monastère où il mourut.

C'est alors que commença la deuxième période de sa vie ; devenue veuve, elle s'installa dans un monastère cistercien. Là, elle reçut des révélations divines qui l'accompagnèrent toute sa vie. Brigitte les dicta à ses secrétaires confesseurs qui les traduisirent du suédois en latin, et les publièrent en huit volumes suivis d'un supplément. Ces *Révélation*s sont le fruit de son expérience intérieure, et prennent souvent la forme de dialogues entre les personnes de la Trinité, la Vierge et les Saints. Plusieurs thèmes y reviennent fréquemment, en particulier celui de la Passion du Christ. Elle fait dire au Christ : « Ô mes amis, j'aime si tendrement mes brebis que, s'il était possible, j'aimerais mieux mourir autant de fois pour chacune d'elles de la mort que je souffris pour la rédemption de toutes, que d'en être privé ».

Un autre thème récurrent est celui de la maternité douloureuse de Marie qui fit d'elle la Médiatrice et la mère de miséricorde. En outre, un grand nombre de ses révélations étaient adressées, sous forme d'avertissements, aux fidèles et tout spécialement aux autorités politiques et religieuses.

25 Nous nous inspirons ici de la notice que le pape Benoît XVI écrit sur la sainte dans son ouvrage *Saintes et Bienheureuses du Moyen Âge*, pp. 55-61, Paris, Editions Lethielleux, 2012.

En 1349, commença la troisième période de la vie de sainte Brigitte, lorsqu'elle abandonne la Suède et s'installe à Rome où elle se consacre à une vie d'apostolat et de prière : elle fonde un ordre religieux consacré au saint Sauveur qui connaîtra une rapide expansion.

En outre, depuis Rome, elle accomplit divers pèlerinages. Elle va d'abord à Assise puis fait le voyage de Terre Sainte. Le pape Jean-Paul II la proclamera co-patronne de l'Europe en 1999.

Sainte Catherine de Sienne

Née à Sienne en 1347, elle mourut dans sa ville natale en 1380. A l'âge de seize ans, elle eut une vision de saint Dominique qui la décida à entrer dans le tiers-ordre dominicain. Elle demeura dans sa famille, mais fit vœu de virginité et se consacra à la prière, à la pénitence et aux œuvres de charité, surtout au bénéfice des malades²⁶.

La renommée de sa sainteté se répandit rapidement, ce qui lui valut d'être sollicitée par de très nombreuses personnes qui venaient bénéficier de ses conseils spirituels : hommes politiques, personnes du peuple, ecclésiastiques, y compris le pape Grégoire XI, en exil à Avignon, et que Catherine exhorta à revenir à Rome.

Elle fit de très nombreux voyages à travers l'Europe avec deux objectifs : favoriser la réforme intérieure de l'Église et la paix entre les États.

Nous sommes bien renseignés sur la vie de la sainte grâce à la biographie qu'écrivit son confesseur, le dominicain Raymond de Capoue, futur maître général de l'Ordre. La doctrine de Catherine est contenue dans son ouvrage *Dialogue de la Divine Providence*.

Elle fut canonisée en 1461. En 1970, Paul VI la déclara Docteur de l'Église. Auparavant, Pie IX lui avait décerné le titre de co-patronne de la ville de Rome, et Pie XII, celui de patronne d'Italie.

C'est sainte Catherine qui exprime le mieux dans son œuvre cette relation d'intimité de communion et de fidélité avec le Christ. Pour elle, le Christ est l'époux, le bien-aimé au-delà de tout autre lien. Cette union profonde est illustrée par deux épisodes qu'elle rapporte dans ses écrits.

Dans le premier, elle nous rapporte une vision qu'elle reçut du ciel : la

²⁶ Nous tirons de nombreux renseignements du chapitre de l'ouvrage de Benoît XVI consacré à la sainte, *ut supra*, pp. 77-83.

Vierge la présenta à Jésus et lui donna un anneau splendide, et il lui dit: « Moi, ton créateur et sauveur, je t'épouse dans la foi, que tu conserveras toujours pure jusqu'à ce que tu célèbres avec moi tes noces éternelles ». Cet anneau ne fut visible que par elle seule. Ainsi s'exprime le sens vital de la religiosité de Catherine qui repose sur un christocentrisme.

Cette union profonde avec Jésus est illustrée par un second épisode mystique : l'échange des cœurs. Jésus lui serait apparu, tenant dans sa main un cœur humain sanglant et resplendissant. Le Christ lui ouvrit la poitrine et y introduisit ce cœur en disant : « Ma très chère petite fille, de même qu'un jour j'ai pris le cœur que tu m'offrais, voici maintenant que je te donne le mien, et désormais, il prendra la place qu'occupait le tien²⁷ ».

C'est donc pour sainte Catherine une façon d'exprimer son amour intense pour le Christ : à la folie de l'amour du Christ pour l'homme, elle veut correspondre à la même folie d'amour. Elle écrit dans son ouvrage *Le dialogue de la divine Providence* : « Par miséricorde, tu nous as lavés dans le Sang, par miséricorde tu voulus converser avec les créatures. Ô fou d'amour ! Il ne t'a pas suffi de t'incarner, tu voulus aussi mourir. Ô miséricorde, mon cœur étouffe en pensant à toi, car où que je me trouve, je ne trouve que miséricorde²⁸ ».

Ainsi, chacune des saintes mystiques médiévales, présentées par Benoît XVI dans son ouvrage, dira à sa façon son « amour fou » pour le Christ en correspondance avec celui qu'elles reçoivent.

Julienne de Norwich

Ainsi, Julienne de Norwich, la recluse qui vécut dans le royaume d'Angleterre entre 1342 et 1430, recueille le contenu de ses visions dans un ouvrage qu'elle intitule *Révélation de l'amour divin*. Elle y révèle à quel point elle est inspirée par l'amour du Christ qui est à la base de sa spiritualité. Elle écrit : « Je vis avec l'absolue certitude que Dieu, encore avant de nous créer, nous a aimés d'un amour qui n'est jamais venu à manquer et qui ne disparaîtra jamais. Et dans cet amour, il a accompli toutes ses œuvres, et dans cet amour, il a fait en sorte que toutes les choses soient utiles pour nous, et dans cet amour notre vie dure pour toujours.

²⁷ *Ut supra* page 79.

²⁸ *Ut supra* pages 81 et 82.

Dans cet amour nous avons notre principe et tout cela nous le verrons en Dieu sans fin ».

Cet « amour fou » des saintes mystiques médiévales, inspirera dans les siècles suivants quelques autres personnalités religieuses. Ainsi Véronique Ginlani, une mystique italienne qui vécut de 1660 à 1728, et qui nous montre bien que ces expériences mystiques ne se terminent pas avec le Moyen Âge. Véronique qui vit dans un monastère de clarisses capucines en Italie prétend devenir « l'image véritable » du Christ crucifié pour donner tout son sens à ce nom qu'elle a reçu lors de sa profession religieuse. Elle veut participer pleinement à l'amour souffrant de Jésus, certaine que « souffrir avec joie est la clé de l'amour ». Elle veut donc se laisser envahir par l'amour divin. Dans ses écrits, elle rapporte ainsi son expérience mystique de l'imposition des stigmates²⁹ : « En un instant, je vis sortir de ses très saintes plaies cinq rayons resplendissants, et tous vinrent vers moi. Et je voyais ces rayons devenir comme de petites flammes. Dans quatre d'entre elles il y avait les clous et dans l'autre il y avait la lance, comme d'or, toute enflammée, et elle me transperça le cœur de part en part, et les clous trouvèrent mes mains et mes pieds. Je ressentis une grande douleur, mais dans la douleur elle-même, je me voyais, je me sentais toute transformée en Dieu ».

Les recluses : une longue tradition qui atteint son plein développement aux XIV^{ème} et XV^{ème} siècles

Si les anachorètes et les saints ermites sont dans leur très grande majorité des hommes, dans les *recluseries*, ces cellules où s'enfermaient des personnes par esprit de pénitence, on trouve surtout des femmes³⁰. Il s'agissait de jeunes vierges, il y en eut des centaines, peut-être des milliers qui se faisaient emmurer volontairement et à vie dans des cellules d'une dizaine de mètres carrés environ. Ces recluses vivaient là avec peu de communication avec le monde extérieur. La lumière ne pénétrait que par d'étroites ouvertures donnant sur une Église ou une chapelle d'une maison religieuse à laquelle elles étaient rattachées. Par un petit guichet donnant sur l'extérieur elles recevaient l'austère nourriture qu'on leur apportait. Elles étaient dans la ville un point d'attraction. On venait solliciter leurs avis spirituels, voire leurs prophéties.

²⁹ Ut supra page 94.

³⁰ Nous nous inspirons ici du prologue de Jacques Doyon à son ouvrage, *La recluse*, Paris, Robert Laffont, 1984, pp. 11-15.

Être enfermée ainsi dans une cellule close était considéré comme un acte héroïque et sublime, et le peuple les vénérait. Les autorités ecclésiastiques regardaient avec une certaine suspicion ces femmes exaltées. Elles s'efforcèrent de régler cet emmurement volontaire. L'Église rédigea des règles les concernant, et tenta à travers des articles de droit canon ou des dispositions conciliaires de canaliser ce mouvement et de le récupérer. Elle alla même jusqu'à canoniser dans le bas Moyen Âge sept de ces recluses dont Colette de Corbie et Julienne de Norwich que nous présenterons.

La recluse passait ses journées à prier et pour certaines d'entre elles à lire et à méditer les écritures. Mais les livres étaient rares, et la plupart de ces femmes connaissaient par cœur des pans entiers de la Bible, en particulier les psaumes. Elles se livraient donc à la répétition lancinante et quotidienne de ces textes comme une prière adressée à Dieu : *solī Deo vacare*, disait-on à l'époque. S'intéresser à Dieu seul.

L'histoire des recluses s'est perpétuée tout au long du bas Moyen Âge et a subsisté jusqu'au XVII^{ème} siècle. Au XVIII^{ème} siècle on prit conscience de la barbarie que supposaient de telles pratiques. On rasa alors des centaines de *recluseries* adossées à des abbayes, à des églises, à des portes de villes ou à des ponts. Ainsi, les recluses tombèrent pratiquement dans l'oubli.

Mais la littérature périodiquement ressuscite leur mémoire et, selon les époques, on insiste sur tel ou tel aspect de leur vie. Il s'agit là, en fait d'un type de pénitence rigoureux, choisi par celles qui aspirent à la sainteté dès les premiers siècles de l'Église. Une tradition ancienne voudrait que la première des recluses eût été Marie-Madeleine qui aurait passé les dernières années de sa vie confinée dans une grotte située dans le massif de la Sainte-Baume en Provence. Jacques de Voragine se fait l'écho de cette tradition dans la *Légende dorée*. Il écrit : « Enfin, par la volonté de Dieu, ils vinrent à Aix où saint Maximin fut ordonné évêque. Pendant ce temps, Marie-Madeleine, qui aspirait à la contemplation des choses supérieures, se rendit dans une très sévère solitude où elle resta inconnue pendant trente ans, dans un endroit préparé par les aigles. Il n'y avait en ce lieu ni cours d'eau, ni arbre, ni herbe pour apporter quelque réconfort ; ainsi était-il d'autant plus évident que notre Rédempteur avait décidé de la rassasier non pas de nourritures terrestres mais uniquement de mets célestes³¹... »

31 Jacques de Voragine, *La légende dorée*, Paris, Éditions de la Pléiade, page 517.

Ce qui est certain, c'est que nous avons des témoignages des premières recluses dès le V^{ème} siècle. Pour l'heure, rares sont celles qui se mêlent aux Pères du désert. Elles choisissent plutôt de se fixer près d'un sanctuaire où leur mode de vie est, dès lors, l'enfermement. Il semble que la première à être tenue pour sainte est sainte Thaïs, une ancienne prostituée égyptienne convertie qui trouve là un moyen de faire pénitence. Sainte Marie l'Égyptienne connaîtra un destin semblable au V^{ème} siècle en Palestine. C'est encore Jacques de Voragine qui contribuera à diffuser sa vie dans les siècles du bas Moyen Âge³². Mais nous voyons bien que jusqu'alors, le genre de vie des recluses est très proche de celui des anachorètes du désert.

C'est en Occident que la vie des recluses aura très tôt des caractéristiques qui les distingueront des saints ermites. Certes il y a la même recherche de la solitude et des pratiques ascétiques extrêmes. Mais la recluse occidentale vivra sa solitude près d'un lieu habité, en général une église, une chapelle ou un monastère. Elle va créer artificiellement un lieu de pénitence qui consistera en une cellule exiguë qui l'isolera du monde. C'est à peine s'il y aura, percées dans le mur de petites ouvertures par où elle recevra sa maigre nourriture et pour avoir quelques contacts avec ceux qui désirent la consulter.

En Occident, donc, les premières saintes recluses à adopter ce genre de vie apparaissent à partir du IV^{ème} siècle : ainsi, **sainte Florence** (338-367), protégée de saint Hilaire de Poitiers – qui fut à l'origine de sa conversion – vivra en recluse à Comblé, en Vendée, près de Celle l'Évescaut. C'est saint Hilaire qui construisit de ses mains l'étroite cellule où elle vivra sept années de réclusion. Ainsi chacun des siècles du Haut Moyen-Âge aura sa sainte proclamée par la *vox populi* (en Orient ou en Occident), ce qui atteste du développement de ce mode de vie : au V^{ème} siècle vécurent **saintes Marana et Cyra** qui étaient établies près d'Alep en Syrie ; au VI^{ème} siècle, **sainte Anastasie « la Patricienne »**, recluse pendant trente ans, près d'Alexandrie ; au VII^e siècle, **sainte Bertile**...

C'est au XI^{ème} et XII^{ème} siècle que les réclusions se multiplièrent. Nombreux sont alors les monastères qui aménagent près de leurs églises des cellules spéciales pour y recevoir celles qui choisissent de devenir des recluses. On sait que le cimetière des Saints Innocents de Paris abrita des reclusoirs tout au long du Moyen Âge. Le phénomène prit une telle extension qu'au XII^{ème} siècle, saint Aebred de Rievaulx du Yorkshire écrira un texte qui prendra valeur de règle, *La vie de recluse*

32 *Ut supra*, pp. 298-300.

et qui sera diffusé en Grande-Bretagne, France, Belgique et Pays-Bas. Ainsi, progressivement, les recluses deviennent une institution d'Église. Si les premières saintes recluses jusqu'au X^{ème} siècle furent canonisées par la ferveur religieuse, la première femme recluse officiellement canonisée par l'Église, en 1047, fut l'Allemande Wiborade de Saint-Gall qui mourut assassinée dans sa cellule par des bandits hongrois en 926.

Parmi les recluses les plus célèbres de ces siècles où ce mode de vie se généralisa, citons **Christina de Markyate** (1100-1155) qui est l'exemple type de ces recluses. Elle naît en 1100 en Angleterre, pays où la tradition érémitique était très enracinée. Elle fait très tôt vœu de virginité, mais ses parents veulent la marier. Elle s'enfuit donc déguisée en homme et se réfugie auprès d'une recluse. Là, elle demeure deux ans. Finalement, elle s'installe seule auprès d'un ermitage pendant quatre ans. Elle accepte un temps de devenir la supérieure d'un couvent de moniales à Markiate, son pays d'origine où elle est revenue. Puis elle décide de redevenir recluse, à proximité du monastère. Là, au milieu de souffrances dues à une maladie qui s'aggrave avec le temps, elle trouve la stabilité dans une vie de prière et de solitude, au cours de laquelle elle fut conseillère de Geoffroy, abbé de la célèbre abbaye de Saint-Albans. Le Christ, pour la récompenser, lui apparut plusieurs fois dans sa vie en compagnie de Marie. A sa mort, elle fut vénérée comme une sainte, mais on ne sait pas si elle bénéficia d'un culte particulier.

Aux XIII^{ème} et XIV^{ème} siècles, la situation des recluses évolue : elles se multiplient mais maintenant surtout dans les villes. Ce sont les cathédrales, les évêques et les autorités civiles qui les prennent sous leur protection : la recluse est à la charge de la ville et lui apporte en retour une protection spirituelle. C'est souvent l'évêque qui l'installe et pour cela un rituel spécial est élaboré. A Saint-Flour, la municipalité fait construire une *recluserie* sur un des ponts de la ville. Dans les grandes villes, on les trouve à proximité des églises paroissiales : on sait qu'à Rome en 1320 il y avait deux cent trente recluses.

Pour ces derniers siècles médiévaux, nous avons choisi de présenter quelques-unes de ces recluses représentatives de leur temps : pour le XIII^{ème} siècle Éve de Liège et Yvette de Huy (Pays Bas), pour le XIV^{ème} siècle Julienne de Norwich, et pour le XV^{ème} siècle, Colette de Corbie.

Sainte Ève de Liège (†1266)

Comme bien d'autres recluses de son époque, Ève est une ancienne béguine qui, par souci de vivre une plus grande ascèse, a choisi de devenir recluse. Elle s'installe alors près de la collégiale Saint-Martin de Liège, ce qui explique qu'on la connaît aussi sous le nom d'Ève de Saint-Martin. Elle fut l'amie spirituelle de Julienne de Cornillon, autre recluse mystique. Elles ont en commun une grande dévotion à l'Eucharistie et sont à l'origine de la fête du *Corpus Domini*. Pour la première fois, en effet, l'évêque de Liège ayant accueilli favorablement la proposition d'Ève et de Julienne, institua, dans son diocèse, la solennité du *Corpus Domini* (1246). Plus tard en 1264, le pape Urbain IV, qui avait connu les deux saintes alors qu'il exerçait son ministère d'archidiacre à Liège, institua la solennité du *Corpus Domini* comme fête de précepte pour l'Église universelle la fixant au jeudi qui suit la Pentecôte. A cette occasion, le pape envoya une missive à Ève, le 8 septembre 1264, pour l'en informer. Ce fut Thomas d'Aquin qui fut chargé de rédiger l'office de cette fête.

Ève vécut de nombreuses années dans son reclusoir, ayant adopté la rigoureuse règle cistercienne. La renommée lui attira des visites de personnages illustres qui venaient la consulter, tel l'évêque de Cambrai Guiard de Laon. Elle fut béatifiée par la ferveur populaire, et Léon XIII au XIX^{ème} siècle, a confirmé son culte.

Sainte Yvette de Huy

Nous connaissons la vie d'Yvette grâce à une biographie écrite par son confesseur, un chanoine prémontré. Nous savons ainsi qu'elle est née à Huy, bourgade néerlandaise dans une famille de la haute bourgeoisie. Elle fut donnée en mariage dès l'âge de treize ans au fils d'une riche famille, malgré son désir de se consacrer uniquement à Dieu. Elle donna naissance à trois enfants dont l'un mourut fort jeune. Veuve à dix-huit ans, elle entra dans l'*Ordre des veuves*, se consacrant à la fois à l'éducation de ses deux enfants et à l'assistance des pauvres, des pèlerins et des voyageurs. Ensuite à l'âge de vingt-quatre ans elle se mit au service des lépreux qui étaient recueillis dans une léproserie sur les hauteurs de Huy. Finalement, à trente-quatre ans, elle entreprend une nouvelle étape de sa vie. Avec les aumônes qu'elle recevait elle entreprend de transformer la léproserie en un hôpital, et fait construire aussi une grande Église et un *reclusoir* où elle passera les années qui lui reste à vivre.

Dans sa cellule elle reçoit de nombreux fidèles qui accourent auprès d'elle pour lui demander conseil. Yvette est vénérée car l'on connaît ses dons mystiques. Le ciel lui a même accordé de pouvoir lire dans les consciences.

Elle restera recluse pendant plus de trente-sept ans. Son fils aîné deviendra moine puis père abbé de l'abbaye d'Orval, et le deuxième deviendra moine cistercien à l'abbaye de Trois-Fontaines. Yvette mourut dans sa cellule à l'âge de soixante-dix ans et fut canonisée par la ferveur populaire.

Sainte Julienne de Norwich (1342-1430)

Sainte Julienne de Norwich vécut en Angleterre durant une période tourmentée. L'Église est alors déchirée par le Schisme qui a suivi le retour du pape d'Avignon à Rome et son pays subit les conséquences d'une longue guerre entre le royaume d'Angleterre et celui de France³³. Elle vécut de nombreuses années à l'intérieur d'une cellule, située à proximité de l'Église dédiée à saint Julien, dans la ville de Norwich, un centre urbain important dès cette époque, situé à proximité de Londres. Dans sa retraite, elle écrivit un livre, *Les révélations de l'amour divin* dans lequel elle raconte et commente les seize révélations qu'elle reçut du Christ au cours d'apparitions dont elle était bénéficiaire.

L'enseignement qu'elle tira de ses visions est un message d'optimisme, adapté aux temps troublés qu'elle vit. Il se fonde sur la certitude d'être aimé de Dieu et d'être protégé par sa Providence. Comme nous l'avons vu plus haut, elle compare cet amour à celui d'une mère pour ses enfants. Cet amour divin est doux, tendresse et bonté. Il se manifeste dans la création et dans toute l'histoire du Salut et atteint son sommet dans l'incarnation du fils. Il s'agit de s'ouvrir avec confiance et totalement avec amour. C'est donc là un message de paix et d'optimisme, le message final est celui-ci : « Tout sera bien et chaque chose sera pour le bien ».

C'est ce message d'espoir qu'elle transmettait à ses nombreux visiteurs dont elle était la conseillère écoutée. Elle reçut, entre autres, la visite de Margery Kempe, qui se lança dans une série de pèlerinages à Rome, à Jérusalem, à Saint-Jacques de Compostelle qu'elle rapporta dans son ouvrage autobiographique en 1436 qui la rendit célèbre. Elle y relate également une série de visions délirantes

33 Benoît XVI consacre un chapitre à la sainte dans l'ouvrage déjà cité *Saintes et Bienheureuses du Moyen Âge*, pp. 84-89, Paris, Editions Lethielleux, 2012. Nos citations sont extraites de ce chapitre.

et de dialogues mystiques avec le Christ qu'elle poursuit pendant plus de quarante ans. Un ouvrage lui a été consacré en 1989 sous le titre « Le livre de *Margery Kempe. Une aventurière de la foi au Moyen Âge (1436)*³⁴.

Sainte Colette de Corbie (1381-1447)

Colette de Corbie est contemporaine de Julienne de Norwich et connut le Grand Schisme d'occident au cours duquel certains pays reconnaissaient l'autorité du pape de Rome, et d'autres celui d'Avignon. Les problèmes de son époque firent que toute sa vie elle ressentit profondément, même au fond de son *reclusoir*, la nécessité des réformes dans l'Église.

Elle connut différentes religieuses grâce auxquelles sa religiosité se précisa. Elle cherchait à introduire de plus en plus de rigueur dans sa vie religieuse : elle fut d'abord béguine à Corbie, sa ville natale, en Picardie. Là, vivant en compagnie de veuves et de vierges laïques, elle s'adonnait à la contemplation, au travail manuel, à l'assistance aux pauvres. Après un passage chez les bénédictines puis chez les clarisses, sur les conseils de son confesseur, elle décide de vivre en recluse sous la règle du tiers-ordre franciscain. Benoît XIII, convaincu de l'origine divine de sa mission l'autorise à quitter le *reclusage* pour aller fonder des couvents réformés selon la règle originale de Claire d'Assise. C'est près de Besançon qu'elle fonde son premier monastère. Au cours de sa vie, elle reformera et fondera dix-sept monastères de moniales. Elle fut béatifiée en 1625 et canonisée par le pape Pie VII en 1807.

Une nouvelle spiritualité : Thomas a Kempis

Vouloir réduire la spiritualité du XV^{ème} siècle à la passion du Christ serait une perspective réductrice, car d'autres perspectives se font jour et s'affirment progressivement comme préliminaires aux préoccupations du siècle suivant. En effet le XIV^{ème} et XV^{ème} siècles sont aussi des siècles de transition entre un Moyen Âge finissant et une époque moderne qui s'apprête à naître.

De ce point de vue, le bienheureux Thomas a Kempis (+1471) saura recueillir une tradition dont la source est à chercher au XIV^{ème} siècle et lui donner une grande force à travers son ouvrage *l'Imitation de Jésus-Christ*. Il élabore ainsi ce que l'on a appelé la *Dévotion moderne* qui privilégie la vie intérieure et la spi-

³⁴ Le livre de Margery Kempe. *Une aventurière de la foi au Moyen Âge (1436)*, Paris, Le cerf, 1989.

ritualité personnelle sur les manifestations collectives inscrites dans la liturgie ou développées dans des cérémonies paraliturgiques. Voyons les choses plus en détail.

A l'origine de ce mouvement de la *Devotio Moderna* se trouve un clerc hollandais qui montre une certaine méfiance à l'égard de la mystique effrénée de son temps. Ce prêtre, Gérard Groote (†1384) fonde une maison féminine où l'on s'adonne à la recherche de la perfection évangélique dans un souci d'équilibre entre action et contemplation. Parallèlement, son disciple Laurent Radewign dirige une abbaye de chanoines réguliers à Windesheim, dont la règle est approuvée en 1395. C'est là le berceau d'une congrégation, *les frères de la Vie Commune*. Un siècle plus tard, ce sont quatre-vingt-quatre communautés d'hommes et treize de femmes qui se regrouperont autour de cet idéal de vie commune. Pour tous ces frères et ces sœurs, la vie spirituelle réside dans l'humilité, en référence à l'humanité du Christ.

L'un des chanoines de Windesheim écrit un ouvrage qui est l'expression de cette nouvelle spiritualité, en quelque sorte le livre-clef, l'*Imitation de Jésus Christ*. La diffusion du livre est considérable. Il devient rapidement le livre le plus lu après la Bible : on en conserve huit cents manuscrits datés de 1424 à 1500.

Savonarole, un saint pour demain ?

Le cas de Savonarole (1452-1498) est un cas tout à fait à part. Né en 1452 à Ferrare, c'est à Florence qu'il passa la majeure partie de sa vie, à partir de 1474, quand à vingt-trois ans il entra chez les dominicains³⁵. On sait comment, après un long affrontement avec le pape Alexandre VI Borgia, au terme d'un procès ecclésiastique, il fut condamné, excommunié pour hérésie et finalement conduit au bûcher en 1498.

Il est vrai que Jérôme Savonarole était un prédicateur qui par son ton de parole fascinait les foules. Ses sermons étaient enflammés et dignes d'un prophète de l'ancien testament. Il s'en prenait avec véhémence aux princes de son temps qui laissaient se dégrader les valeurs de la société italienne et entretenaient dans le peuple des divisions meurtrières. Comme aux temps bibliques, il prophétisait que le châtement biblique ne tarderait pas à s'abattre sur eux.

Il vit la confirmation de ses paroles de feu, lorsqu'en 1494, commença

35 Sur Savonarole, on pourra consulter la biographie que lui consacre Ivon Cloulas, *Savonarole*, Paris, Fayard, 1994. Nous utilisons ici les quelques pages que lui a consacré Yves Chiron, *Enquête sur les béatifications...*, *op. cit.*, pp. 304-309.

à déferler l'invasion française. Face au cataclysme qui se préparait, il exhorta la population à faire pénitence.

Une révolution venait de chasser les Médicis de Florence. Savonarole partit à la rencontre de Charles VIII qu'il considérait comme le « Grand Ministre de la justice divine » et intervint auprès de lui en faveur des Florentins. Dès lors, il ne cessa d'intervenir dans la vie de la cité, prenant une part éminente dans la réforme morale et politique de la ville. Pour lui, ce serait là une étape importante vers la *renovatio* universelle. Son influence fut déterminante dans l'élaboration de nouvelles structures de la ville, dans laquelle il prétendait instaurer un gouvernement populaire : c'est dans cette perspective que furent créés un « Grand Conseil » et un « Conseil de la Seigneurie ».

Il voulait aussi moraliser la société, non seulement en introduisant une réforme finale équitable et aussi parvenir à une « concorde publique », basée sur des mesures harmonieuses qui faciliteraient la convivialité de tous, mais encore en prenant des décrets qui châtieraient durement les homicides et les sodomites. Il tenta d'instaurer dans la ville une grande austérité des mœurs qui allait à l'encontre du goût du luxe et du relâchement des coutumes qui avaient cours jusqu'alors. Le 7 février 1497, il organisa, sur l'une des places de la Seigneurie, un grand autodafé au cours duquel furent brûlés tous ces objets qui, selon lui, n'étaient que des occasions de pécher : bijoux, parures, jeux de cartes, instruments de musique, etc.

Mais en même temps l'opposition avec la papauté prenait des proportions inquiétantes. L'Italie était alors divisée politiquement : les uns, à la tête desquels se trouvait le pape, d'origine aragonaise, soutenaient l'Espagne qui était maître de Naples, les autres dans le nord du pays se montraient favorables à l'envahisseur français, et parmi eux, comme nous l'avons déjà signalé, Savonarole voyait en eux l'instrument de la Providence. Par ailleurs, le véhément prédicateur n'hésitait pas à critiquer directement le pape pour ses mœurs dissolues.

Le choc était dès lors inévitable. Il est vrai que, dès 1495 Alexandre VI publia un bref contre Savonarole qu'il accusa de répandre des « nouveautés hérétiques en se prétendant envoyé de Dieu ». L'affrontement connut quelques périodes de répit, mais dès 1497, Savonarole est excommunié pour avoir refusé une décision disciplinaire du pape. Peu de temps après, il sera arrêté, jugé et finalement conduit au bûcher le 23 mai 1498.

Au XVI^{ème} siècle, en 1558, il fut, en quelque sorte, réhabilité. A cette date, le pape Paul IV fit examiner ses écrits par la Congrégation de l'Inquisition.

Dès lors, historiens et théologiens sont unanimes à considérer qu'il fut condamné injustement, et qui plus est, des saints de l'importance de sainte Catherine de Ricci, saint Philippe Néri et saint Jean Fisher l'invoquaient et lui attribuèrent des faveurs reçues. La dévotion envers lui se répandit assez rapidement dans l'ordre dominicain, spécialement en Toscane.

Au XIX^{ème} siècle, Savonarole fut réhabilité officiellement et, à partir de là, son cas suscita un plus grand intérêt encore et la dévotion à son égard fut ravivée. Le IX^o centenaire de sa mort (1898) fut à l'origine de diverses initiatives destinées à l'honorer. A Florence même fut créé un comité présidé par l'archevêque de la ville auquel adhèrent de nombreux évêques italiens, et parmi eux le cardinal Sarto, patriarche de Venise, le futur saint Pie X.

Pour sa part, l'ordre dominicain, au cours de différents chapitres généraux se préoccupa de l'ouverture de la cause de canonisation auprès de la Curie. D'abord en 1935 où il fut souhaité de mener « avec prudence » des études préparatoires. En 1955, ensuite, fut instituée une « commission historique » et un postulateur général fut désigné qui serait chargé de démontrer qu'il serait possible d'ouvrir la cause de béatification et un document en ce sens fut rédigé. Finalement, une pétition fut signée en 1993 par l'ordre dominicain à l'archevêque de Florence, autorité canoniquement habilitée pour engager la cause de béatification. Le chapitre général de 1995 a renouvelé la demande auprès du cardinal-archevêque de la cité, et en joignant, cette fois un *Supplex libellus*. Ce n'est que très récemment que la supplique a été prise en compte, et que la procédure a été enfin engagée lorsque le cardinal a nommé des « théologiens censeurs » chargés d'examiner les écrits de Savonarole. Peut-être qu'un jour prochain sera proclamée la sainteté de celui dont Lacordaire disait : « Ses vertus et sa renommée étaient plus hautes que les flammes du bûcher qui l'ont fait périr ».

III. La dévotion des saints et la sainteté à la fin du Moyen Âge

DES SAINTS VÉNÉRÉS À PARTIR DES BESOINS DE L'ÉPOQUE

A la fin du Moyen Âge, l'Église s'adapte aux mutations de la société : elle développe le culte des saints protecteurs à côté de celui de la Vierge de Consolation. Saint Roch et saint Christophe sont invoqués comme saints anti pesteux. La piété per-

sonnalisée des fidèles est ainsi encouragée : chacun, selon ses nécessités, s'adresse à ses saints préférés. Les recueils de prière privés se multiplient grâce à l'imprimé et sont mis à la disposition des laïcs semi-lettrés, gens simples qui ne connaissent pas le latin mais savent lire la langue vernaculaire.

La *Légende dorée* est traduite en français au XIV^{ème} siècle par Jean de Vignay et largement diffusée. De même, les *Miracles de Notre-Dame* (en même temps que les *Artes Moriendi*). Le prédicateur Jean Gesson (1363-1429) compose des ouvrages de piété accessibles aux simples fidèles, tels que l'*A.B.C. des simples gens* ou *La science du bien mourir*.

Désormais, la spiritualité n'est plus le domaine réservé aux séculiers et aux clercs. Les simples fidèles peuvent y avoir accès par des ouvrages qui font appel aux sentiments autant qu'à la raison. C'est dans ce contexte que, comme nous l'avons déjà signalé, *l'Imitation de Jésus Christ*³⁶ est publiée et traduite en français vers le milieu du XV^{ème} siècle (1447).

Quant aux modèles de sainteté proposés par l'Église aux fidèles en cette fin du Moyen Âge, nous pouvons remarquer que les saints portés sur les autels restent aux trois-quarts des clercs issus pour la plupart des ordres mendiants. On y trouve de grands orateurs qui fascinent les foules. Seulement quelques-uns d'entre eux furent canonisés et bien d'autres furent tenus pour saints. Les autres clercs canonisés sont des tertiaires, prophètes ou visionnaires qui illustrent alors cette tendance mystique. Dans cette catégorie, il ne faut pas omettre quelques grandes saintes qui illustrent ce mouvement.

Mais ici une remarque importante s'impose : en ces siècles, les canonisations furent peu nombreuses³⁷. Les papes qui avaient alors à s'occuper de bien d'autres problèmes ne furent pas très enclins à canoniser. Ils réservèrent cet honneur à des personnages d'élite, et parfois s'imposaient des critères politiques qui montrent qu'à Avignon, le lobby franco-angevin était tout puissant : les saints français, voire italiens prédominèrent sur ceux d'origine anglaise ou aragonaise.

En outre, pratiquement jusqu'à la fin du Moyen Âge, en concurrence avec les canonisations officielles de la sainteté, se développa en parallèle la reconnaissance de saints locaux, auxquels on se contentait en général de donner le titre

36 Nous trouvons ces renseignements dans l'ouvrage cité de B. Merdrignac, pp. 215-216.

37 Anne-Marie Helvétius et Jean-Michel Matz précisent qu'entre 1250 et 1418, il n'y eut que dix-sept canonisations.

de « bienheureux » qui étaient reconnus par l'évêque du lieu et le plus souvent promu par le clergé d'une Église qui abritait les reliques d'un personnage mort en odeur de sainteté. Le culte était encouragé par des indulgences octroyées par le prélat et tous y trouvaient leur bénéfice : économique pour les églises locales qui organisaient des pèlerinages souvent très fréquentés, et spirituel pour les fidèles qui trouvaient là matière à leurs dévotions.

Le peuple continuait donc à créer ses saints, malgré le principe de la réserve pontificale en matière de sainteté qui avait été introduit dans le droit canon par les Décrétales de Grégoire IX en 1234. On comprend facilement que la papauté, dans la période de crise qu'elle vit, peine à imposer son autorité...

UN ASPECT DE LA SAINTÉTÉ À LA FIN DU XV^{ÈME} SIÈCLE : ELLE RENFORCE LA CONSCIENCE IDENTITAIRE

En cette fin du Moyen Âge, la conscience identitaire a fait de réels progrès³⁸. Progressivement se resserrent les liens communautaires qui unissent les français au-delà de leurs différences. On réintègre dans l'histoire de France les grands hommes qui finissent par entrer au paradis des saints. C'est le cas de Clovis et de Charlemagne.

An niveau local, on superpose donc le pays commun, espace idéalisé destiné à l'épanouissement de la nation : c'est la « douce France » confiée à la garde du roi. La religion est invoquée logiquement au service de l'idée nationale, puisque la nation française s'attribue très tôt une place privilégiée dans les plans de Dieu.

La France a donc ses protecteurs et ses rassembleurs célestes : saint Louis, saint Denis qui patronne la nécropole royale, saint Martin, à qui Charles VII, réfugié sur la Loire voue une dévotion particulière. Il y a aussi bien sûr et surtout, saint Michel le grand saint familier de Jeanne d'Arc, qui n'a jamais permis que les Anglais prennent le mont qui lui est consacré à la frontière de la Normandie et de la Bretagne, et sous le patronage duquel le roi Louis XI place son ordre de chevalerie (1469). Au sommet de la pyramide de ces saints protecteurs, il y a la Vierge, dont les rois portent la fleur, le lys, pour emblème.

38 Pour de plus amples informations voir l'ouvrage de Jean Kerhervé, *La naissance de l'État moderne (1180-1492)*, Paris, Hachette, 2004 et spécialement les pages 240-241, « Les progrès du sentiment national ». Nous empruntons à cet auteur les renseignements ci-dessus.

Conclusion : Les conciles sauveront-ils l'Église ?

DES CONCILES POUR OUVRIR LA VOIE DU COMPROMIS ET IMPOSER UNE FORCE « QUI TIENT SON POUVOIR DIRECTEMENT DU CHRIST ³⁹»

LES CONCILES DE PISE (1401) À CONSTANCE (1414-1418)

Dès le début du XV^{ème} siècle, alors que le Grand Schisme dure déjà depuis plusieurs décennies, il est évident pour tous que l'on ne peut rien attendre de l'action des papes. Benoît XIII et son rival Grégoire XII, montrent une grande intransigeance et ne parviennent à aucun accord. C'est alors que des cardinaux unionistes prennent une initiative hors du commun : ils convoquent un concile « représentant l'Église universelle, réuni par la grâce du Saint Esprit ». L'assemblée dépose les deux papes considérés comme hérétiques et schismatiques notoires, et déclare le pouvoir de l'Église romaine vacant. Un nouveau pape est élu mais Alexandre Ier meurt un an plus tard, vient ensuite Jean XXIII : mais les deux papes ne démissionnent pas. Le concile, pour l'heure, a aggravé la situation, puisque l'Église se retrouve avec trois papes. Jean XXIII est considéré comme anti-pape.

L'État de l'Église est donc au plus bas. Jean XXIII essaie bien de réunir un concile en 1413, dont l'échec est évident. L'angoisse devant le Schisme augmente. De nombreuses prophéties au ton apocalyptique circulent alors. C'est le moment où le dominicain Vincent Ferrer entreprend une grande tournée de prédication à travers l'occident. Il annonce aux foules la venue de l'Antéchrist. C'est alors que l'empereur Sigismond, roi des romains, se prévalant de son titre d'« avoué de l'Église » convoque un concile à Constance pour le 1^{er} novembre 1414. Jean XXIII ratifie alors ce choix. L'assemblée durera quatre ans (1414-1418) et mettra fin au Grand Schisme d'Occident.

Jean XXIII est déposé en 1415, étant déclaré simoniaque, mauvais administrateur et débauché⁴⁰. Grégoire XII abdique en 1415, et Benoît XIII qui s'est réfugié en Espagne dans la forteresse de Peñíscola est déposé à son tour en 1417. Finalement, cette même année le conclave désigne un pape d'union chargé, après

³⁹ Pour plus de détails voir Anne-Marie Helvétius et Jean-Michel Matz, *Église et société au Moyen Âge...*, *op. cit.*, pp. 221-231.

⁴⁰ Il n'est pas inclus dans la liste des papes légitimes, ce qui permettra à Angelo Roncalli, au moment de son élection, lorsqu'il adoptera le nom de Jean de porter, le titre de Jean XXIII.

quarante années de Schisme de rétablir l'unité de l'Église.

C'est Martin V qui est confronté à la Réforme de l'Église et au rétablissement de l'autorité temporelle de la papauté. Grande nouveauté : les pères conciliaires promulguent le décret *Haec sancta* qui introduit le concile comme une forme de gouvernement de l'Église. Il y est dit que le concile « tient son pouvoir directement du Christ » et que donc le pape est tenu de lui obéir pour tout ce qui touche à la foi, à la réforme de l'Église et à l'extirpation du Schisme. Il est décidé par décret que des conseils devront se tenir régulièrement. Ainsi un grand mouvement est lancé qui donne au *conciliarisme* une force extrême. Un grand mouvement de renouveau est lancé qui verra son accomplissement au milieu du XVI^{ème} siècle avec la tenue du concile de Trente.

Mais encore, au XV^{ème} siècle, divers conciles seront convoqués. En 1439, à Bâle qui se prolonge, après divers transferts (à Ferrare puis à Florence), le concile proclame comme vérité de foi la supériorité de ses décisions sur celles du pape. Le Pape Eugène IV le nie, alors le concile le dépose le 25 juin 1439. Un moment, on craint que se renouvellent les péripéties du Grand Schisme. Face à Eugène IV, un anti pape est élu. Donc, pendant un temps (1447), nous avons une situation confuse. A cette date, Eugène IV meurt, Félix V abdique. Finalement l'élection d'un nouveau pape (1449), Nicolas V, à l'esprit conciliant, viendra clore ce triste épisode.

Le jubilé romain de 1450 viendra à point nommé pour couronner l'union retrouvée de l'Église d'Occident. L'Église peut enfin se dire « une, sainte et apostolique ». Toutefois, il est à noter que la papauté a maintenant repris le dessus sur les conciles, refusant même d'en convoquer un durant la seconde moitié de XV^{ème} siècle. En refusant le concile, la papauté a ainsi escamoté la réforme tant attendue. Elle ne pourra donc se faire au XVI^{ème} siècle qu'en dehors de la papauté ou contre elle.

Ces papes de la Renaissance qui assurent la transition avec le siècle suivant, ne se montrent guère à la hauteur des aspirations d'une réforme profonde de l'Église. Le sac de Rome de 1527 vient sceller cet échec de la papauté. Les historiens ont instruit leur procès : ces papes aiment le luxe et mènent un grand train de vie. Ils pratiquent un népotisme outrancier qui favorise leur parentèle, et ont des mœurs corrompues. Le cas le plus flagrant est celui d'Alexandre VI (1492-1503).

Quant à Rodrigo Borgia, il eut neuf enfants de différentes femmes, trois avant sa promotion au cardinalat en 1471, quatre ensuite, et les deux derniers

durant son pontificat. S'ils montrent de réels talents d'administrateurs, leur action en matière spirituelle est fort limitée. Ils pratiquent un mécénat somptueux : ils lancent les travaux de la chapelle Sixtine en 1475 et ceux de la basilique Saint-Pierre en 1506.

CHAPITRE XI

DE LA RÉFORME À LA CONTRE-RÉFORME

RÉFORME ET CONTRE-RÉFORME
REMODÈLENT LE CONCEPT DE
SAINTETÉ

I. Le concile de Trente, ligne de séparation entre deux époques

LA RÉFORME ET LE CULTES DES SAINTS

La Réforme se présente comme une volonté d'aller à l'essentiel et donc de se débarrasser de tout ce qui au cours des siècles a été ajouté à l'évangile. Il faut dépouiller la foi et le culte de tous les ajouts néfastes qui sont dus aux papes et ne rendre un culte qu'à Dieu seul. D'où la trilogie : *sola scriptura* (l'écriture seule et non la tradition), *sola fide* (la foi seule, sans les œuvres), *sola gratia per christum* (la grâce seule par le Christ et non par l'intercession des saints)¹. Il en découle que les réformateurs contestent le pouvoir pontifical de canoniser.

Ce sont les luthériens et les calvinistes qui seront les opposants les plus fermes au culte des saints. Dans la confession d'Augsbourg, l'article XXI, intitulé « du culte des saints » est ainsi rédigé : « On a le devoir de garder la mémoire des saints afin de fortifier notre foi en voyant comment ils ont trouvé grâce et aussi comment la foi les a secourus... mais il n'est pas possible de prouver par l'écriture qu'on ait le devoir d'invoquer les saints ou de chercher secours auprès d'eux. Car il n'y a qu'un seul et unique réconciliateur et médiateur établi entre Dieu et les hommes, Jésus-Christ. Il est le sauveur, le seul grand prêtre, l'unique trône de grâce et le seul intercesseur devant Dieu ».

Calvin, pour sa part exprimera de façon plus catégorique le refus du culte des saints. Il écrit dans *L'institution du culte chrétien* (III-20) : « Quelle bêtise cela a été, voire qu'elle rage, de prétendre avoir accès auprès de Dieu par les morts, de telle sorte qu'on se détourne de lui. Que cela ait été fait avant, et que cela se fasse encore aujourd'hui, ici, où règne la papauté, qui le niera ? Pour que Dieu soit propice, on en appelle au mérite des saints, on invoque Dieu en leur nom, en négligeant le plus souvent Jésus-Christ. Cela ne revient-il pas à leur transférer l'office de l'unique intercession reconnue, plus haut, être à Christ ».

Et dans *Le traité des reliques* (1543), Calvin se fera encore plus mordant et ironique lorsqu'il évoquera le culte extravagant rendu aux reliques telles que les fameuses fioles de lait de la vierge ou « la queue de l'âne sur lequel notre seigneur

¹ Nous utilisons ici les développements que nous propose Yves Chiron dans son livre *Enquête sur les béatifications et les canonisations*, Paris, Perrin, 1998 et tout particulièrement dans les pages 27 à 30 et 69-70.

fut porté ». Il écrit : « Au lieu de méditer la vie des apôtres, martyrs et autres saints, le monde a mis toute son étude à contempler et tenir comme trésors leurs os, chemises, ceintures, bonnets et semblables fatras ».

Luthériens et calvinistes s'opposent donc au culte liturgique des saints, néanmoins ils peuvent en célébrer la mémoire et en méditer leurs vies. Dès la première génération, ils honoreront la mémoire des premières victimes protestantes, « martyrs » de l'intolérance : Henri Voes et Jean Van Essen, deux anciens religieux augustins, brûlés sur la grand' place de Bruxelles. Et dès la seconde génération, paraîtront des recueils intitulés *Histoire des martyrs*, qui sont l'équivalent des *acta martyrum*.

D'autres Églises protestantes tels les anglicans et les épiscopaliens ont des positions moins intransigeantes. L'une et l'autre continuent à honorer les saints et périodiquement ajoutent de nouveaux saints à ceux qui sont déjà vénérés. Il s'agit soit de saints que l'Église catholique canonise soit de ceux que ces Églises reconnaissent comme tels. Ainsi sont vénérés comme saints « le bienheureux Charles Stuart », le roi exécuté en 1649 et Philips Brooks, évêque épiscopalien du Massachussets.

LA CONTRE-RÉFORME CATHOLIQUE ET LE CULTES DES SAINTS

Face à la réforme protestante, l'Église ne tardera pas à réagir au cours de ce même XVI^{ème} siècle². Elle admet qu'il y a dans l'Église un urgent besoin de réformes et pour opérer des changements en profondeur, le pape Paul III décide de réunir un concile dans la cathédrale de Trente. Il n'en verra pas la fin, car commencé en décembre 1543, il ne se terminera qu'en 1563, après diverses interruptions. C'est le pape Pie IV qui le clôturera.

Les pères conciliaires affirment d'abord face aux protestants que la tradition a la même valeur que la bible. Après avoir précisé la doctrine catholique du salut et de la grâce, important point d'achoppement entre les deux camps, ils effectuent un examen approfondi des principaux points du dogme, ce qui conduit à une nouvelle profession de foi qui sera publiée en 1564. On proclame en même temps l'acceptation des traditions apostoliques et ecclésiastiques et de l'autorité du pape.

² Parmi les études de base sur cette période, signalons l'ouvrage de Pierre Chaunu : *Église, culture et société. Réforme et contre-Réforme*, Paris, SEDES, 1989.

Dans un deuxième temps, face aux doctrines contestées par les réformés, on affirme que l'homme est justifié autant par la foi que par les œuvres. On examine l'existence du purgatoire, du culte des saints, des images, des reliques et la pratique des indulgences, qui est confirmée. Après cela sont passés en revue les sacrements, tous nécessaires au salut, et est réaffirmée la transsubstantiation. En outre, sur les indications du concile, sera publié un catéchisme romain (1565). Auparavant en 1564, a été publié un index de Trente qui est la liste des livres dont la lecture est interdite aux catholiques.

L'autorité de l'Église est donc restaurée et réaffirmée. Pour ce qui est du culte des saints, ce qui nous intéresse plus particulièrement ici, un renouveau va se produire à partir du concile de Trente qui apparaît sur cette question comme sur bien d'autres aspects, comme une période charnière. Voyons-en plus en détail les circonstances.

L'Église post-tridentine n'aura de cesse d'affirmer, d'une part, la légitimité du culte des saints et, d'autre part le pouvoir papal inaliénable en matière de canonisation. Et la base de son argumentation sera exposée dans le « décret sur l'invocation, la vénération et les reliques des saints et sur les saintes images » adopté en décembre 1563, au cours de la xxv^e session. Là est affirmée non seulement la légitimité de ce culte, mais encore son utilité pour le salut de l'âme.

En ce qui concerne les images saintes et les reliques, les pères conciliaires exhortaient les évêques ainsi que leurs fidèles sur la vénération qui est due aux uns et autres, et condamnaient tous ceux qui considéraient comme inutile un tel culte. En même temps, selon la même disposition conciliaire tout abus devait être sanctionné. A propos des reliques, désormais leur reconnaissance relevait de l'approbation de l'évêque et les miracles qui pouvaient leur être attribués nécessitaient pareillement l'examen de l'ordinaire avant d'être reconnus comme tels.

A partir du concile de Trente, l'Église catholique fit preuve d'une plus grande précaution pour ce qui est de l'admission des reliques. Fut alors mise sur pied une procédure de reconnaissance qui, dans le meilleur des cas garantissait l'origine de la relique, sans pour autant pouvoir garantir son authenticité. Comme l'écrivit le père Delahaye : « Une relique authentifiée n'est pas nécessairement une relique authentique³ ».

³ Cité par José Luis Bouza Alvàrez, *Religiosidad contra reformista y cultura simbólica del barroco*, Madrid, CSIC, page 33.

Le problème était donc loin d'être réglé. Comme nous le verrons plus loin, en cette période qui suivit le concile de Trente, dans ce climat de renouveau et d'exaltation du sentiment religieux, le culte des saints et conséquemment celui des reliques connut un grand développement. La demande de reliques atteignit un degré jusque-là jamais atteint, ce qui provoqua des offres correspondant à la demande, et ainsi se multiplièrent des pratiques simoniaques et un trafic international que des circonstances extérieures favorisèrent.

Par ailleurs, plusieurs intellectuels catholiques prennent alors la plume pour développer et appuyer les thèses sur la sainteté présentées au concile. Tout d'abord, l'illustre professeur de l'université de Salamanque, Domingo Bañez, dominicain et théologien, publie en 1584 un traité intitulé *de Fide, spe et caritate* dans lequel il démontre d'après saint Thomas d'Aquin, dont il est un grand spécialiste, qu'il est hérétique de dénier à l'Église et au pape le pouvoir de canoniser les saints.

Deux ans plus tard, en 1586, le jésuite Robert Bellarmine, lui aussi grand admirateur de saint Thomas d'Aquin, publie un traité intitulé *disputationes de controversiis fidei contra hereticos*. Il s'y montre un grand défenseur de la doctrine catholique, dominant l'art de la controverse. Il s'en prend aux doctrines hérétiques en justifiant les positions de l'Église et des papes avec des arguments à la fois théologiques et historiques. C'est ainsi qu'il est amené à justifier la canonisation par les papes. Ces différents traités se situent peu de temps avant la création par le pape Sixte Quint (1588) de la *Sacrée Congrégation des Rites* qui aura pour rôle principal de s'occuper de tout ce qui a trait à la canonisation des saints et donnera ainsi une nouvelle impulsion à l'action des papes en ce domaine. Nous avons là une conséquence directe de la tenue du concile de Trente et de ses considérations sur les canonisations. Toutes les conditions sont maintenant réunies pour que le XVII^{ème} siècle, qui connut peu de canonisations, soit le siècle par excellence de la proclamation de nouveaux saints.

Cependant, encore dans le premier tiers du XVII^{ème} siècle (1617), un traité du père Suarez, *de oratione in communio religione*, se présente encore comme une riposte au point de vue des réformateurs sur les saints. L'auteur insiste sur l'idée que les saints sont à la fois les amis de Dieu et nos avocats. Ils jettent donc un pont sur l'abîme qui nous sépare du tout-puissant. Ainsi la distance entre lui et nous, grâce à la prière des saints, est raccourcie. La prière ainsi présentée sera d'autant plus efficace que l'intimité est plus grande entre le saint et nous.

SAINT-PIERRE DE ROME, REPRÉSENTATION EMBLÉMATIQUE DE LA CONTRE-RÉFORME ET DE SES VALEURS

A la suite de l'imparable avance du protestantisme à travers toute l'Europe, l'Église affronte une très grave crise. Mais à partir du concile de Trente (1545-1563) s'initia un mouvement de réaction. Comme réponse à la réforme protestante, le concile manifesta sa prétention d'unifier tous les fidèles autour de ses dogmes réaffirmés.

Les papes voulurent alors exprimer, dans la capitale de la catholicité, le pouvoir de l'Église en y construisant des monuments qui y montreraient sa splendeur, de telle façon que, à travers eux, aux yeux de tous seraient exhibés les idéaux de la contre-Réforme. Précisément, la basilique de Saint-Pierre, pour l'édification de laquelle travaillèrent les plus grands architectes de la Renaissance, apparaît comme l'édifice emblématique. Le principal d'entre eux, Gian Lorenzo Bernini résuma ainsi son propos : « l'Église de Saint-Pierre étant la matrice de toutes les autres, doit avoir un portique qui montre qu'elle reçoit, les bras ouverts, maternellement, les catholiques pour les confirmer dans leur foi, les hérétiques pour les réunir dans l'Église et les infidèles pour les illuminer et le diriger vers la véritable foi ».

En construisant ce modèle de l'époque post-tridentine les architectes insistent donc à travers les structures du temple et son ornementation sur les valeurs qui s'y affirment avec force. Le siège d'honneur de la basilique est la tombe de saint Pierre, le premier pape qui est le point d'appui de l'Église : « Tu es Pierre et sur cette pierre je construirai mon Église », prophétisa le Christ dans l'Évangile. Bernini offrit à Urbain VIII un grand baldaquin de bronze au pied duquel se trouve la sépulture du premier des apôtres. En 1666, Bernini termina un autel appelé *la chaire de saint Pierre*. De grandes statues des pères de l'Église, les saints Augustin, Jérôme, Grégoire le Grand, Ambroise, entourent l'autel. Et finalement en 1674, l'architecte termina la réalisation de la chapelle du Très Saint Sacrement, remarquable par son monumental tabernacle en bronze où l'on conserve les hosties consacrées.

Ainsi dans la basilique sont affirmés le culte des saints et la vénération de l'Eucharistie, deux valeurs fondamentales que la basilique proclame avec force. Sixte Quint, Urbain VIII, Alexandre VII et Clément VII firent de Rome la grande ville du baroque, qui manifestait aux yeux du monde la force de l'Église triomphante. L'Église, face aux protestants voulait, à travers d'innombrables réalisations artistiques, émerveiller les fidèles, séduire les esprits, les persuader des vérités de la

doctrine catholique et conduire leur âme vers la dévotion. Encourager le culte des saints n'était pas la moindre de ses préoccupations.

Ainsi, tout au long du XVII^{ème} siècle, faisant suite à l'œuvre grandiose de Saint-Pierre, s'élèveront des églises et des chapelles qui glorifient les saints et exaltent leur culte. Ne nous étonnons donc pas si alors, les grands saints de la contre-Réforme reçoivent à Rome, en priorité l'hommage des dignitaires de l'Église.

Dans l'Église de Santa Maria Della Vittoria, le cardinal Federico Cornaro consacra à Thérèse de Jésus une chapelle qu'il commanda à Bernini. Là, un groupe sculptural représente la scène de la « Transverbération » telle que la sainte la décrit dans le *livre de sa vie*. On y voit un ange transpercer le cœur de la sainte avec « un long dard d'or », en la laissant « toute enflammée de l'amour de Dieu ». Sainte Thérèse est là représentée en pleine extase religieuse, sur son visage apparaît un « mélange de douleur et de douceur ».

Les Jésuites pour leur part se sont chargés de glorifier leurs saints dans l'Église dite « del Gesù ». Saint Ignace de Loyola et saint François Borgia y ont chacun leur chapelle magnifiquement décorée. Saint Ignace est enterré dans sa chapelle et nombreux sont les fidèles qui viennent prier sur sa sépulture. La chapelle de saint François-Xavier présente, pour sa part, un reliquaire d'argent qui contient le bras droit du saint, le reste de son corps étant conservé dans la cathédrale de Goa.

Ainsi donc, à Rome, capitale de la chrétienté, est proclamé le culte des saints avec toutes ses variantes : culte des reliques, pèlerinages, représentations picturales et statuaire y tiennent une place primordiale. Telle y fut l'expression de la contre-Réforme.

II. L'Espagne, fer de lance de la Contre-Réforme

EN ESPAGNE, LE PASSAGE DIFFICILE ENTRE DEUX ÉPOQUES

Au moment du concile de Trente, les pères conciliaires, sensibles aux critiques des protestants qui se moquaient des légendes et prétendus miracles attribués aux saints, décidèrent de repousser tout ce qui ne reposait pas sur un « minimum de fondement historique ». Ils entreprirent alors une réforme du calendrier des saints

et du bréviaire romain où étaient rapportées de nombreuses légendes les concernant. Un tel effort ratifiait l'évolution du concept de sainteté.

C'est le moment où l'on se mit à questionner les traditions se référant à l'apôtre saint Jacques, le patron de l'Espagne, que les foules venaient prier en son sanctuaire de Saint-Jacques-de-Compostelle. A Rome un cardinal du nom de Baronio écrivit même un savant traité dans lequel il affirmait que l'évangéliste de l'Espagne ne fut pas saint Jacques mais saint Paul.

Le roi d'Espagne, Philippe II (1555-1598), intervint alors personnellement, estimant que le symbole religieux et politique du pays était ainsi attaqué et que son rôle était de s'opposer à toutes les agressions de l'extérieur. La réaction fut d'autant plus violente que le moment était particulièrement mal choisi pour que l'Espagne puisse supporter de telles attaques. C'est une époque où le pays se sent comme assiégé de toutes parts : par les protestants, sur les frontières de ses possessions du continent européen ; par les Turcs, en Méditerranée ; et enfin par les morisques sur son propre territoire où ils sont une cinquième colonne en relation étroite avec les Turcs. Pour le roi, face à l'infidélité religieuse des uns et des autres, il n'y a qu'un seul remède : affirmer les valeurs traditionnelles de la foi et à nouveau, comme aux siècles passés, aller au combat, maintenant symboliquement, au cri de « Santiago y Cierra España ! » (Saint Jacques et en avant l'Espagne).

Mais le roi ne prit pas alors conscience que cela révélait un profond changement : les temps changent et l'Église essaie de s'adapter à cette évolution. Lorsque, après le concile de Trente, elle prétend modifier le calendrier des saints, ce fait symbolise le tournant spirituel que représente le milieu du XVI^{ème} siècle. C'est le temps de la contre-Réforme et dans cette ambiance, le concept de sainteté a évolué. La religiosité militante symbolisée par l'apôtre ne correspond plus aux aspirations du siècle. Le souvenir des batailles contre les maures, au cours desquelles saint Jacques était censé apparaître et donner la victoire aux troupes chrétiennes est désormais fort lointain. De telle façon que l'Église sera amenée à proposer à la dévotion des fidèles de nouvelles figures emblématiques. Cette querelle de Philippe II avec Rome n'était que le signe annonciateur de cette grande évolution qui va se produire au XVII^{ème} siècle.

En 1622, donc, le pape Grégoire XV incorporera au catalogue des saints quatre espagnols : saint Ignace de Loyola, saint François-Xavier, saint Isidore le laboureur et sainte Thérèse de Jésus. Un seul, saint Isidore, peut être considéré comme représentant de la religiosité traditionnelle. Les trois autres incarnent les

valeurs que veut promouvoir l'Église : l'impulsion missionnaire et l'intériorisation de la foi. Depuis plusieurs siècles, et cette tendance s'accroît au XVI^{ème} siècle, le mouvement mystique est à la recherche de la voie de l'intimité spirituelle. Ceux qui veulent vivre plus intensément leur foi, sont intéressés par cette approche de Dieu, à travers la contemplation génératrice d'extases. Sainte Thérèse d'Avila en est le parfait exemple. Morte en 1582 à Alba de Tormes, près de Salamanque, elle fut béatifiée seulement trente-deux ans plus tard, en 1614. Saint Jean de la Croix, avec qui elle fut en étroite correspondance et qui est l'auteur du *cantique spirituel*, est l'autre saint mystique. Mort en 1591, le carmélite ne sera béatifié qu'en 1675 par Clément X et canonisé en 1726 par Benoît XIII.

SAINT JACQUES OU SAINTE THÉRÈSE, UNE AFFAIRE RÉVÉLATRICE DE L'ÉVOLUTION DES MENTALITÉS

Tout commença en 1617, à peine trois ans après la béatification de Thérèse de Jésus, lorsque l'ordre des Carmélites Déchaussés prit l'initiative, avec l'appui des Jésuites, de lancer une procédure pour obtenir que la nouvelle bienheureuse soit proclamée patronne de l'Espagne. L'un de ces jésuites, le père Pimentel, n'hésite pas à proclamer du haut de la chaire que sainte Thérèse serait un meilleur avocat que saint Jacques (qui était déjà patron de l'Espagne), et que les fidèles avaient donc tout intérêt à lui adresser leurs suppliques. Les Cortes (Assemblée Législative), réunies à Madrid à la fin de l'année 1617, décrétèrent que sainte Thérèse aurait désormais le titre de patronne de l'Espagne, mais elles précisaient en même temps que saint Jacques conservait aussi son titre⁴.

Mais une telle décision fut loin de faire l'unanimité : plusieurs hautes personnalités de l'Église, comme les archevêques de Séville et de Grenade en appelèrent même au pape. La réponse du Saint-Siège fut ambiguë : d'une part, Grégoire XV inscrivait au Catalogue des Saints la bienheureuse Thérèse, mais sur le patronage de la nouvelle sainte, l'Église ne se prononçait pas. Il fallut attendre 1626 pour qu'un bref papal ordonnât de se soumettre à ce qui avait été décidé par la Couronne et les Cortès.

Les choses n'en restèrent pas là. Le patronage devenait le révélateur d'un affrontement politique entre deux camps que pour schématiser, nous pouvons

⁴ Pour plus de détails sur cette affaire, Louis Cardaillac, *Santiago apóstol, el santo de los dos mundos*, Zapopan, el Colegio de Jalisco, 2002, le chapitre intitulé « El patronato de Santiago », pp. 161-166.

appeler les conservateurs et les progressistes. Parmi les protagonistes se rangea l'écrivain espagnol Quevedo qui écrivit une sorte de pamphlet dans lequel il prenait la défense de saint Jacques comme « seul et unique patron des Espagnes ». Rome prit alors dans ce débat qui prenait une coloration politique, une position fort prudente, mais s'efforça de faire mûrir les esprits en élevant sur les autels une profusion de saints espagnols qui renouvelaient la spiritualité des fidèles et leur proposaient un nouvel ensemble de vertus à imiter. Citons parmi ceux-ci : Pierre Nolasque (1628), saint Thomas de Villeneuve (1658), Saint Pierre d'Alcántara (1669) et saint Ferdinand, ainsi que saint François Borgia et saint Louis Bertrand (1671).

Désormais saint Jacques n'est plus le symbole de l'unité de la nation, même s'il demeure la valeur refuge d'une partie de la société. Le déclin de son culte, tel qu'il avait été élaboré dans la péninsule et la déstabilisation de son patronage exclusif auraient été impensables au Moyen-Âge. A l'époque moderne, de nouvelles valeurs spirituelles sont apparues. Avec tact et en prenant son temps, l'Église les propose à la société.

PHILIPPE II, ROI D'ESPAGNE, MONARQUE DE LA CONTRE-RÉFORME

En même temps qu'il fut le gardien jaloux de ses prérogatives à Rome (ce qui provoqua avec la papauté de durs moments de friction), Philippe II fut obsédé par l'hérésie et tout au long de son règne donna l'image d'un roi qui se voulait le garant de la contre-Réforme. En 1565, il écrit à l'archevêque de Grenade, Pedro Guerrero : « Alors que les hérésies se sont tellement étendues, répandues et enracinées, nous nous sommes efforcés dans la mesure où cela nous était possible, de soutenir dans nos royaumes, états et seigneuries, la véritable, pure et parfaite religion et l'union de l'Église catholique et l'obéissance au Saint Siège apostolique »⁵. Les papes du concile de Trente surent tous reconnaître en lui sa condition de protecteur permanent du catholicisme et sainte Thérèse lui écrivit même en 1573 : « Grande faveur, majesté, vous faites à Dieu, en étant pour son Église un si grand défenseur et d'une si grande aide ». Effectivement, Philippe II, tout au long de son règne se comporta comme l'incarnation même du monarque de la contre-Réforme.

Nous allons voir à partir de quelques épisodes de sa vie particulière-

⁵ Citation tirée de Ricardo García Cárcel « Felipe II, martillo de los herejes », *La aventura de la historia*, núm. 1, noviembre 1998.

ment marquants, comment il se fit le défenseur et le propagateur des valeurs contre-réformistes.

Le premier de ces épisodes se situe en 1557, alors que les hostilités avaient repris entre l'Espagne et la France. Le conflit venait de loin, puisqu'il s'était imposé déjà au cours des règnes de Charles Quint et de François Ier, et avait donc repris sous leurs successeurs Philippe II et Henri II. Ce dernier ne supportait pas que son royaume fut entouré de possessions espagnoles. La guerre s'étendit donc de l'Italie aux Pays-Bas. Dès le mois de juillet 1557, l'armée espagnole pénètre dans le nord de la France, depuis les Flandres et dès les premiers jours d'août, assiège la ville de Saint-Quentin. Les troupes françaises, sous les ordres du duc de Montmorency accourent pour secourir la ville. La bataille décisive a lieu le 10 août, jour de la saint Laurent. Les troupes espagnoles infligent une série de défaites aux troupes françaises.

Philippe II voit dans cette victoire un signe de la Providence, persuadé que Dieu lui signifie ainsi que cette victoire marque le début d'un règne triomphal. En action de grâces, il décide d'ériger un monastère. En 1561, il écrit donc au supérieur de l'ordre des Hiéronymites pour lui faire part de son projet : « En reconnaissance de la victoire que Notre Seigneur a daigné m'accorder le jour de saint Laurent de 1557, j'ai décidé d'édifier et de doter un monastère ». Les travaux commenceront dès 1563 sur les flancs de la sierra Guadarrama, située à une cinquantaine de kilomètres de Madrid, près du village de l'Escorial. Le monastère fut dédié à saint Laurent, un saint d'origine aragonaise qui avait été martyrisé à Rome en 258. Comme le saint avait été brûlé sur un gril, il fut demandé à l'architecte de concevoir l'ensemble des bâtiments en dessinant l'apparence d'un gril, le manche étant occupé par l'Église. En 1586, lorsque fut célébrée pour la première fois avec grande solennité la fête de saint Laurent dans l'Église récemment terminée, fut exhibé un fragment d'un humérus du saint, envoyé depuis Rome par l'ambassadeur du roi. Il est à noter que les travaux de l'Escorial commencèrent l'année même de la clôture du concile de Trente. La coïncidence n'est pas anodine. Le monastère est en effet conçu comme étant un bastion de la chrétienté face à l'hérésie. L'aspect que lui a donné son deuxième architecte, Herrera, est bien celui d'une forteresse qui symbolise le rôle de l'Espagne comme rempart contre l'hérésie.

L'Escorial étant donc un sanctuaire érigé à la gloire de la Contre-Réforme, on ne s'étonnera pas d'y trouver une des plus grandes collections de reliques du monde catholique. La lipsanothèque de l'Escorial fut constituée par Philippe

II, parallèlement à la construction du monastère. Depuis l'Escorial, Philippe II envoyait des émissaires à travers toute l'Europe et à travers toutes ses possessions pour réunir un incomparable trésor constitué par cinq cent sept reliquaires qui contenaient sept mille quatre cent vingt-deux reliques⁶. Le père Siguënza, chroniqueur du monastère et le « reliquero » (frère chargé des reliques) insistent dans leurs écrits sur la passion du roi pour les contempler, les toucher ou les utiliser au moment de ses propres maladies ou de celles des membres de son entourage. Le père Siguënza écrit : « Lorsque le prince Philippe tomba malade en 1587, le roi fit placer dans ses appartements une épine de la sainte couronne que lui avait envoyé Sixte V et lorsque Philippe II, lui-même, tomba gravement malade, le « reliquero », Fray Martin de Villanueva, composait chaque jour un nouvel autel, face à son lit, avec une grande quantité de reliques qu'il faisait baiser au monarque et qu'il plaçait ensuite sur son genou malade.

Nous découvrons au monastère de l'Escorial un autre aspect notable de la Contre-Réforme : il s'agit de la présence de peintures et de sculptures religieuses glorifiant les saints. Les statues de saints ou de personnages bibliques, tels que rois et prophètes de l'Ancien Testament se trouvent dans les différents patios, tandis que la basilique, la sacristie et la salle capitulaire contiennent de magnifiques tableaux dont certains furent spécialement peints pour le roi par les artistes les plus célèbres de l'époque. On y voit, entre autres, le martyre de saint Laurent, par le Titien (1567) et le martyre de saint Maurice par le Gréco (1579), toile qui ne plut ni au roi ni à la cour. En outre de nombreuses peintures de saints par Fernandez Navarrete, Sanchez Coelho, Carvajal et bien d'autres, constituent un véritable musée de peintures religieuses. Une dernière remarque à ce sujet : Philippe II rejeta le tableau *La Sainte alliance* ne le trouvant pas conforme à l'esprit du concile de Trente.

Aux XVI^{ème} et XVII^{ème} siècles s'est donc affirmée une Espagne que le polygraphe Menendez y Pelayo (1856-1912) définit ainsi dans l'épilogue de son *Histoire des hétérodoxes espagnols*, « évangelisatrice de la moitié du globe, marteau des hérétiques, lumière de Trente, épée de Rome et bureau de saint Ignace ».

En cette fin du XIX^{ème} siècle, Menendez y Pelayo prend donc la défense de Trente et de l'Inquisition, et, ce faisant, se fait le défenseur de l'orthodoxie pure et

⁶ José Luis Bouza Álvarez, *Religiosidad contrareformista y cultura simbólica del barroco*, Madrid, C.S.I.C., 1990, pp. 35 et suivantes.

de part et d'autre à la recherche de ces hérétiques, ces hétérodoxes qui l'inspirèrent tant. Mais dans l'Espagne du XXI^{ème} siècle, le *menendez pélayisme* est bien en retrait et n'intéresse plus que les nostalgiques d'un passé révolu qui considéraient l'Église, selon la définition qu'en donne le même Menendez y Pelayo comme « le parti de Dieu sur la terre ⁷ ».

III. La sainteté aux temps de la Réforme catholique et de la contre-Réforme

INTRODUCTION : LE XVII^{ÈME} SIÈCLE, DÉVELOPPEMENT LOGIQUE DES DISPOSITIONS ADOPTÉES AU XVI^{ÈME} SIÈCLE

Les événements majeurs qui se produisirent au cours du XVI^{ème} siècle et signifiaient l'apparition de nouvelles Églises, affectèrent profondément la vie de l'Église catholique. C'est ainsi que la canonisation pontificale traversa la plus grande crise de son histoire. Entre 1523 et 1588, il n'y eut ni canonisation ni béatification. D'une part, les nombreuses exactions dues aux guerres de religion ne créaient pas l'ambiance propice à de telles cérémonies, d'autre part le concile de Trente, qui fut pour l'Église catholique l'occasion d'une remise en question de bien des pratiques, fut l'occasion de réorienter l'idéal de sainteté et de donner un nouvel élan aux canonisations.

Sur ce point également, l'esprit tridentin va apporter un renouveau et représente donc un moment charnière. De nombreux saints qui vécurent au XVI^{ème} siècle, ne seront donc canonisés qu'au XVII^{ème} ou dans les siècles suivants. Signe de ce changement, le pape Sixte Quint crée en 1588 la Sacrée Congrégation des Rites, chargée entre autres choses de la canonisation des saints. On ne peut donc dissocier les deux premiers siècles de l'époque moderne, puisque le second sera le développement logique des nouvelles dispositions qui furent mises en place au cours du premier.

Il sera donc intéressant de présenter un panorama des saints canonisés au XVII^{ème} siècle, en voyant en eux un signe de renouveau de l'Église : les uns et les autres représentent les multiples aspects de ce que fut l'esprit de la Réforme catholique et de la contre-Réforme.

⁷ Au moment du centenaire de la mort de Menendez y Pelayo, plusieurs commémorations et publications évoquèrent son œuvre. Pour son intérêt, signalons l'article que Juan G. Bedoya publia dans *El pais* (Madrid), le 26 mai 2012, « ¿A quien le importa Menendez Pelayo ? »

LES SAINTS ANCIENS REDÉCOUVERTS DANS LA PERSPECTIVE DES TEMPS NOUVEAUX

Sainte Gertrude la Grande fait partie de ce groupe de saints anciens qui furent redécouverts aux XVI^{ème} et XVII^{ème} siècles. Leur existence fut alors réinterprétée comme symbole de l'opposition frontale au protestantisme. Leur cas est si curieux qu'il mérite d'être rapporté ici.

Sainte Gertrude⁸ vécut au XIII^{ème} siècle (1256-1307). Elle fut religieuse et probablement même supérieure de son couvent. Elle est souvent représentée vêtue de son habit de bénédictine, portant une crosse abbatiale dans une main et montrant sur sa poitrine un Sacré-Cœur, à l'intérieur duquel est représenté l'enfant Jésus.

Diverses biographies de la sainte seront publiées à l'époque moderne, la première à Cologne en 1535. Elles seront traduites et diffusées en Espagne. De même l'édition de ses œuvres sera publiée en Espagne et contribuera à la rendre célèbre. Son culte se répand rapidement dans tout le monde hispanique, tant à travers la nouvelle Espagne (le Mexique actuel), qu'en Amérique centrale et dans les autres possessions de l'empire, tout spécialement au Pérou. Tous voient en elle une sainte proche d'eux et de leurs préoccupations comme si elle eût vécu en leur temps.

Le point de contact entre les deux époques le XIII^{ème} et le XVI^{ème} siècle a été souligné par les premiers biographes : sainte Gertrude est originaire du même village où, trois siècles plus tard, naîtra Luther. Il n'en fallait pas plus pour voir là un signe de la Providence et affirmer que Dieu avait voulu par avance donner à tous ces gens un contrepoison pour lutter contre la doctrine perverse que répandrait trois siècles plus tard Luther. Il suffisait donc pour rendre la sainte populaire et assurer une grande diffusion à son culte de faire d'elle un modèle des vertus que le XVI^{ème} siècle prétendait développer. Ce qui fut facile en s'appuyant sur les biographies qui furent alors diffusées. Trois grandes vertus lui furent donc attribuées qui firent d'elle un symbole anti-luthérien.

Tout d'abord, son pouvoir d'intercession auprès de Dieu était garanti. Ainsi circulèrent de nombreux textes, tel cet *exercice dévot tiré de sainte Gertrude*,

8 Un article nous a été particulièrement utile pour l'approche du cas de sainte Gertrude : « Santa Gertrudis la Magna. Huellas de una devoción novohispana » de Antonio Rubial García et Doris Bienko de Peralta, *Historia y Grafía*, Universidad Ibérico-Americana (México), n° 26, 2006, pp. 109-139.

présenté comme une neuvaine, qui garantissait l'intercession de la sainte, spécialement au moment de la mort. D'autres textes de prières, assortis de nombreuses indulgences, étaient destinés à délivrer les âmes du purgatoire des rigoureuses peines qu'elles souffrent. Avec insistance, étaient par ailleurs reproduits certains épisodes de sa vie qui montraient que la sainte s'était fait une spécialité du salut éternel de ses dévots : le Christ lui avait révélé, au cours de différentes visions, des âmes qui, grâce à ses prières, avaient pu rejoindre le paradis après le purgatoire.

Deuxième point, compte tenu de l'excellence de ses vertus, et donc de l'intimité dans laquelle elle vivait avec Jésus, son intercession auprès de Dieu s'étendait à divers domaines tant spirituels que matériels. On pouvait donc être assuré des prières qu'on lui adressait. Cela contribua donc à lui attirer de nombreux fidèles et même plusieurs villes la choisirent comme sainte patronne, telle la ville de Puebla au Mexique.

Enfin, troisième point qui faisait d'elle une sainte pour les temps nouveaux : elle pouvait être proposée comme modèle de spiritualité tant aux religieuses qu'aux laïques. Ses visions étaient une preuve de sa sainteté et les jésuites pouvaient bien la proposer comme modèle dans les couvents dont ils avaient la charge. A tous elle apportait des formes de dévotion nouvelle, inspirées par les révélations qu'elle recevait du ciel. Ses visions la rapprochaient de sainte Thérèse d'Avila : comme elle, sainte Gertrude vit le Christ s'approcher d'elle et lui transpercer le cœur avec une flèche d'or à la main. Elle aussi fut marquée par la *Transverbération*. A partir de là, Gertrude développa le culte au Sacré-Cœur, bien avant sainte Marguerite-Marie Alacoque.

Ainsi donc, intercession envers les âmes du purgatoire, rôle protecteur de la sainte à l'égard des fidèles, modèle de spiritualité et origine de nouvelles dévotions, tous ces éléments qui s'inscrivaient dans un contexte contreréformiste firent de sainte Gertrude une sainte pour les temps nouveaux.

C'est dans une tout autre perspective, mais toujours dans une volonté d'affirmation des valeurs catholiques de la sainteté, que l'Église fut particulièrement prodigue dans les canonisations de certaines catégories de saints.

C'est ainsi qu'au XVII^{ème} siècle se multiplièrent les canonisations et béatifications des martyrs. Ce sont des saints par excellence qui, ayant mêlé leur sang au sang rédempteur du Christ, ont par leurs mérites gagné le paradis. Ils ont donc droit à toute notre vénération. Aussi, dans le canon de la messe, de nombreux saints martyrs sont-ils cités.

En 1615 furent ainsi canonisés plus de six mille martyrs de Géorgie massacrés par le Shah de Perse qui fit détruire leurs six monastères, qui en Géorgie représentaient un foyer millénaire de culture. De même furent honorés les missionnaires qui payèrent de leur vie leur désir de faire connaître le message du Christ dans les parties du monde jusque-là délaissées. En 1617, furent béatifiés plusieurs missionnaires espagnols, Alfonso Navarrete, Fernando de Ayala qui perdirent la vie en Orient, et qui en 1622, furent proclamés bienheureux les martyrs de Nagasaki. Il y en eut bien d'autres encore.

Une autre catégorie de saints qui fut honorée en ces siècles de contre-Réforme furent tous ceux-là qui assurèrent le magistère de l'Église, beaucoup d'entre eux à travers d'ordres religieux nouveaux et qui entreprirent ainsi la reconquête catholique. Ces nouvelles congrégations, telles que les Jésuites et plus tard d'Oratoire, virent la percée de personnalités marquantes qui seront portées sur les autels : saint Ignace, Vincent de Paul, Marie de l'Incarnation, Jean-Eudes... l'Église reconnaîtra d'ailleurs, au cours des siècles postérieurs, la grande importance du magistère de ces saints en proclamant un certain nombre d'entre eux docteurs de l'Église, tels Thérèse d'Avila, Jean de la Croix, François de Sales, Robert Bellarmin et d'autres encore.

LES SAINTS ENGAGÉS DANS L'ACTIVITÉ CONTRE-RÉFORMISTE

Un précurseur, saint Ignace de Loyola

Les biographes nous apprennent qu'il fut depuis toujours un grand amateur de romans de chevalerie. En 1521, au cours du siège de Pampelune par les Français, il fut grièvement blessé aux jambes. Au cours de sa longue convalescence, quand il commença à se sentir mieux, il demanda qu'on lui apportât quelques romans de chevalerie pour se distraire de ses maux. Mais, dans la ville en état de siège, on ne trouva que deux livres d'un autre genre littéraire : d'une part un livre de la vie des saints et une *Vita Christi*. Au lieu de les repousser, Inigo, comme on l'appelait alors, se mit à les lire avec avidité. Il y trouva un autre type d'aventures et d'exploits.

Comme l'écrit l'historien José Ignacio Tellechea⁹ : « Il s'agissait là d'un autre royaume, d'autres drapeaux et d'une autre chevalerie ». Ces lectures eurent

⁹ José Ignacio Tellechea, *Ignacio de Loyola, solo y a pie*, Salamanca, ediciones, Sígueme, 2009.

une grande influence sur son esprit et provoquèrent même sa conversion. Aux yeux de ses proches il devint alors une personne toute différente : son caractère inquiet s'apaisa et sa soif d'aventures se transforma. Le « chevalier errant » qu'il avait voulu être jusqu'à présent s'enrôla alors sous une autre bannière, il se fit chevalier du Christ.

A ce propos, un épisode de sa vie est fort révélateur de ce changement. En 1522, il part de chez lui accompagné de deux serviteurs. Après avoir parcouru quelques lieues, il les renvoie et leur déclare son intention de se rendre seul, en pèlerinage au sanctuaire marial de Montserrat, « comme un pauvre pèlerin qui cherche à faire pénitence ». Il enfourche donc sa mule et sans aucune compagnie, il se met en chemin.

C'est à ce moment du récit que se déroule un épisode tragi-comique, révélateur de sa personnalité. Lui-même rapporte les faits dans son autobiographie¹⁰. Traversant donc l'Aragon, Ignace rencontre sur son chemin un morisque avec lequel il lie conversation. Comme Ignace mentionne qu'il va en pèlerinage, la conversation se centre sur la virginité de Marie. Le morisque dit qu'il ne peut admettre que Marie soit restée vierge après avoir enfanté et adopte un ton moqueur pour réfuter les arguments avancés en faveur de sa virginité. Lorsque, un peu plus loin leurs chemins divergent, Ignace, se reprochant d'avoir été aussi tolérant envers le morisque, se demande même s'il doit le poursuivre et le poignarder pour venger l'honneur de la vierge. Pour cela il s'en remet à sa mule qui se fera l'interprète de la volonté divine. Si l'animal continue son chemin sur la route principale l'offense sera, mais si l'animal décide de s'engager à la suite du morisque, l'affaire aura la conclusion qu'elle mérite. Heureusement pour le morisque, la mule resta sur le chemin principal.

Ce pèlerinage à Montserrat sera un moment décisif dans la vie d'Ignace. Là, dans ce sanctuaire marial, s'opère une véritable conversion. Dans la chapelle de la Vierge il suspend son poignard et son épée en guise d'ex-voto. Il se dépouillera également de ses riches vêtements de noble et revêt une simple tunique. Son nom même qui indique son origine nobiliaire va tomber dans l'oubli : il ne sera plus Íñigo de Loyola mais simplement Ignace. Désormais, pour subsister, il mendie et partage les offrandes avec les autres pauvres. Dans cette époque de sa vie, il se fait

10 Le récit de cet épisode se trouve dans la autobiografía publiée au tome I des *Obras completas de san Ignacio de Loyola*, B.A.C., Madrid, 1947, page 148.

même ermite, s'efforçant d'imiter les exemples qu'il avait lus dans les livres des saints. Il partira ensuite en pèlerinage à Rome et à Jérusalem. Pour lui le chemin du salut et de la perfection sera fort long. Au cours de ses voyages, il a toujours sur lui un cahier sur lequel il note ses impressions : ce sera l'origine de ses fameux *Exercices Spirituels*. Il y note qu'il reçut un jour une révélation céleste qui l'aida à percevoir « qu'il était désormais un autre homme doué d'un intellect différent de celui qu'il avait auparavant ».

Ainsi, au fil des ans, les circonstances de la vie l'amèneront à trouver son propre chemin de sainteté, qui ne sera plus l'imitation des actions des autres. Sa voie est tracée, il sera un chevalier « a lo divino », c'est-à-dire au service du Christ et de son Église. Son ardeur guerrière d'autrefois sera sublimée et orientée vers le bien spirituel de tous.

Il réside un temps à Paris, étudiant à l'université. Il y vit une décennie (1525-1535) et y connaît alors toute l'ébullition de la Renaissance avec la polémique entre Érasme et Luther et la renommée grandissante de Calvin qui culminera en 1536 avec la publication de son livre *L'institution de la religion chrétienne*. Ignace rassemble autour de lui son premier groupe d'étudiants de qualité, parmi eux François Xavier et Diego Lainez. Ils sont sept et le 15 août 1534, prononçant tous des vœux de pauvreté et de chasteté, ils promettent de se rendre à Jérusalem pour y convertir les infidèles. Mais ils reportent à plus tard le troisième vœu, car ils se rendent à Rome où Alexandre Farnèse vient d'être élu pape sous le nom de Paul III (1534). La papauté est ébranlée par la fulgurante progression de la Réforme. Le groupe des sept se met au service du pape qui comprend tout l'intérêt de s'attacher ce groupe qui se caractérise par son volontarisme réformateur. Le pape les exhorte à se fixer à Rome et à oublier leur projet de départ à Jérusalem.

Ainsi va s'organiser progressivement le groupe qui augmentera, année après année. Une constitution pour cette compagnie est rédigée en 1539 et approuvée par le pape en 1540. En 1541, Ignace est élu premier supérieur général de la Compagnie de Jésus.

Ignace mourra à Rome en 1556. À cette date, la compagnie de Jésus compte mille membres, soixante-douze résidences et soixante-dix-neuf maisons et collèges. Ignace fut béatifié en 1609 et canonisé en 1622, en même temps que François Xavier et Thérèse d'Avila.

Trois saints évêques en contact direct avec les protestants

Charles Borromée

Charles Borromée fut nommé archevêque de Milan en 1564, à l'âge de vingt-six ans. Il eut une participation active au concile de Trente. C'est lui qui rédigea le célèbre *Catéchisme du concile de Trente* (1566).

A Milan, il s'employa à appliquer toutes les mesures réformatrices qui y avaient été adoptées. Tout d'abord, il fixa dans la ville sa propre résidence et s'employa à rétablir la discipline dans le clergé. Pour améliorer la formation des prêtres, il ouvrit un séminaire. De même, il restaura l'observance de la règle dans les couvents et fit poser des grilles aux parloirs. Il se fit également le promoteur de cet esprit de réformes dans d'autres diocèses d'Italie et de Suisse, ce qui lui valut beaucoup d'inimitiés. Il fut béatifié par le pape Paul V en 1609 et canonisé l'année suivante.

Au siècle suivant nous avons l'exemple d'un autre évêque italien qui, lui aussi, se fera le propagateur de l'esprit de la contre-Réforme, en la personne de Robert Bellarmin.

Robert Bellarmin

Robert Bellarmin est un jésuite italien, théologien et surtout grand apologiste. Il accède au cardinalat en 1591 et est nommé archevêque de Capoue trois ans plus tard. Il ne sera canonisé qu'au XX^{ème} siècle par le pape Pie XI en 1930 et déclaré docteur de l'Église en 1931.

Mais l'aspect qui nous intéresse surtout ici est son rôle dans la Contre-Réforme. Professeur à Rome, au Collège Romain, il y occupera à partir de 1576 la chaire de la « Controverse ». Là, il mettra sa compétence théologique au service de la défense de la foi catholique, face aux idées nouvelles. Il est à noter que dans les échanges qu'il eut avec les protestants, il introduisit une tonalité nouvelle. Il fuit la polémique et l'agressivité, et instaure des débats au cours desquels la controverse devient un art de rhétorique et suppose la courtoisie entre les participants. Il laissera un livre intitulé *Disputationes de controversiis fidei, adversus hereticos* (Débats sur les controverses de la foi, contre les hérétiques). Cet ouvrage, un modèle du genre, eut un succès énorme, puisqu'il connut vingt éditions du vivant même de l'auteur.

Un autre aspect de Robert Bellarmin en fait un saint de la Contre-Réforme : il prit non seulement la défense de la papauté, mais il défendit aussi avec force le pouvoir temporel des papes, spécialement dans son ouvrage *De potestate summi pontificis in rebus temporalibus* (*Du pouvoir du Souverain Pontife* dans les affaires temporelles).

Mais dans la personnalité de Robert Bellarmin, apparaît un autre aspect qui nous le montre sous un jour excessif. En tant qu'inquisiteur, il participa à des procès qui entachèrent la réputation de l'Église : il obtint la condamnation du dominicain Giordano Bruno, astronome qui défendit l'héliocentrisme et l'infini de l'univers, en même temps que diverses théories théologiques, considérées comme hérétiques.

De même, Bellarmin ordonna en 1616 à Galilée de cesser d'enseigner le système héliocentrique de Copernic. Cette interdiction fut rappelée lors du procès de Galilée qui eut lieu en 1633 et qui conduisit à l'abjuration de Galilée (Bellarmin étant mort depuis 1621).

Saint François de Sales (1567-1622)

Saint François de Sales fut lui aussi en contact étroit avec le protestantisme. Une fois prêtre en 1593, il fut nommé prévôt de Genève, en poste à Annecy, siège de l'évêché du Chablais. Le prévôt était le poste le plus élevé dans la hiérarchie ecclésiastique, après l'évêque. Depuis la réforme protestante et l'émergence du calvinisme, le siège de l'évêché de Genève avait été exilé en Savoie, à Annecy.

François pense repartir à la reconquête spirituelle de Genève et de toute la région du Chablais. À peine élu, il annonce son programme dans un discours dans lequel il s'écrie : « c'est par la charité qu'il faut ébranler les murs de Genève, par la charité qu'il faut l'envahir, par la charité qu'il faut la recouvrer ». Il prêche alors souvent dans la seule Église catholique de Thonon, et pour atteindre les protestants, il placarde ses sermons dans les lieux publics. Un tel prosélytisme n'est guère apprécié. Il réunit ses sermons dans un ouvrage intitulé : « Les controverses ». Il débat aussi sur des sujets de théologie avec des personnages importants de la réforme tel Théodore de Bèze, successeur de Calvin. Il obtient des conversions. Le duc de Savoie décide de restaurer complètement le catholicisme dans le Chablais, et va jusqu'à mettre en place un plan de coercition : il expulse les ministres calvinistes et fait venir des jésuites et des moines.

En 1599, le pape nomme François de Sales coadjuteur de l'évêque de Genève, il succèdera au titulaire en 1604. Il accède ainsi au siège de Genève en exil à Annecy. Nouvel évêque d'une ville protestante, il institue le catéchisme pour diffuser la religion catholique. Par ailleurs, c'est l'époque où il entre en contact avec la baronne Jeanne de Chantal, avec qui il a une correspondance suivie. Il dirige aussi plusieurs personnes à qui il prodigue des conseils spirituels. Ce sera l'origine de son *Introduction à la vie dévote*.

En 1610 avec Jeanne de Chantal, il fonde l'ordre de la Visitation. Les « filles de la Visitation » devront à la fois se consacrer à la contemplation et se charger de l'assistance aux nécessiteux. L'ordre se répandra rapidement à travers l'Europe.

Au cours de sa vie, François de Sales eut de nombreux contacts avec les grands du moment, les ducs Charles Emmanuel Ier et Victor Amélie Ier de Savoie, et les rois Henri IV et Louis XIII de France. A tous il fit entendre la parole de l'Évangile, pour tous il était un homme de grande spiritualité. Il fut également en contact avec plusieurs des grands saints de son époque : sainte Jeanne de Chantal, sa collaboratrice, la bienheureuse Marie de l'Incarnation qu'il aide à introduire le Carmel en France, saint Vincent de Paul qu'il rencontra lors de son séjour parisien et qui dit de lui : « La ferveur de ce serviteur de Dieu brillait dans ses entretiens familiers : ceux qui y participaient demeuraient suspendus à ses lèvres ».

François de Sales fut donc une des figures majeures de la réforme catholique au XVII^{ème} siècle : il introduisit une nouvelle spiritualité et de nouvelles formes de piétés adaptées à la vie quotidienne des fidèles.

Son attitude vis-à-vis du protestantisme l'amena à se démarquer de ses contemporains. Refusant les affrontements stériles, il rechercha le dialogue dans des formes que l'on pourrait déjà qualifier d'œcuméniques. Dans le discours que nous avons cité précédemment, une phrase résume bien son attitude : « Il faut renverser les murs de Genève par des prières ardentes et livrer l'assaut par la charité fraternelle ». Mort en 1622, il sera béatifié en 1661 par Alexandre VII et canonisé par le même pape en 1665.

Une preuve de son rayonnement qui perdura bien après sa disparition fut la fondation au XIX^{ème} siècle de la « société de saint François de Sales (l'ordre des salésiens) par Jean Bosco. Le saint fondateur était un grand admirateur de saint François de Sales et voulait ainsi perpétuer sa spiritualité en créant un ordre religieux voué à l'éducation de la jeunesse.

Les saints porteurs des valeurs caritatives

Saint Philippe Néri

Saint Philippe Néri est un de ces saints qui ont marqué leur époque et qui, en même temps en sont l'expression. Né à Florence en 1515, il y passe sa jeunesse où une double expérience le marquera : tout d'abord la contemplation du beau dont la ville est prodigue, spécialement à travers les peintures religieuses de fra Angelico, et ensuite la passion pour la foi et la religion qui fut transmise à la ville trente ans plus tôt par les prédications enflammées du dominicain Savonarole.

Mais les circonstances familiales l'amènent à se déplacer à Rome, une ville qui se relève avec peine des pillages que lui infligèrent les troupes impériales lors du fameux « sac de Rome » de 1527. La ville semble se réfugier dans le libertinage de la Renaissance et, oubliant les épreuves organise des fêtes dont de célèbres carnavaux.

Philippe pourrait être lui aussi tenté par la vie facile mais il préfère mener une vie ascétique et continuer à étudier à l'université pontificale *la sapience*, la philosophie et la théologie. On sait qu'il se rend souvent la nuit à la catacombe voisine de Saint-Sébastien pour y prier : et là se produit un événement surnaturel qui va influencer toute sa vie. Le jour de la Pentecôte 1544, une flamme qui prend la forme d'une boule de feu, pénètre en lui, atteint son cœur et le dilate au point que deux de ses côtes sont rompues. De la même façon, Philippe tout au long de sa vie qui pourtant apparaîtra normale aux yeux de tous, sera gratifié d'extases et d'autres dons surnaturels.

Dès lors le jeune homme, il a alors vingt-neuf ans, décide de consacrer toute sa vie aux autres, et tout spécialement aux plus nécessiteux. Hyperactif, il va alors s'engager dans différentes entreprises : il s'occupe des malades et fonde plusieurs établissements de soins, ou instituts pour les malades mentaux et une maison d'accueil pour les pèlerins pauvres et malades. En 1548, il fonde « la confrérie de la Trinité des pèlerins ».

Philippe n'agit pas seul. Il est souvent en contact avec Ignace de Loyola et ses premiers compagnons et tout spécialement François Xavier. Homme de prière, il développe la dévotion des « quarante heures », qui est conçue comme un temps d'adoration devant le Saint-Sacrement exposé, en réparation des scandales occasionnés par les fêtes romaines du carnaval. Finalement, il se laisse convaincre par

son confesseur d'accepter l'ordination sacerdotale qu'il reçoit en 1551, à l'âge de trente-cinq ans. Quand il célèbre, il éprouve extases et lévitations, aussi évite-t-il de célébrer en public.

Mais sa personnalité a encore d'autres caractéristiques. Philippe Néri se veut l'éducateur des jeunes, il s'adresse à eux de mille manières, selon le public qu'il a en face de lui, n'hésitant pas à organiser pour les jeunes désœuvrés des rencontres où tous pouvaient trouver matière à divertissement. Mais tout finissait par des chants et des prières. Le plus souvent, il s'agissait de réunir les jeunes en cercles d'étude, sortes de lectures spirituelles où l'on commentait la bible et les vies des saints. Les réunions avaient lieu dans un local appelé l'oratoire et les participants furent dénommés « oratoriens ». Les réunions prirent peu à peu une certaine consistance et se répétaient jour après jour. Les piliers de ces rencontres constituèrent donc la confrérie de l'oratoire. Parmi les plus célèbres de ses membres, il faut citer César Baronius, futur cardinal, qui fut orienté par Philippe vers l'histoire de l'Église, et publiera dans un dessein apologétique, face à l'historiographie protestante, des *Annales ecclésiastiques*.

Philippe Néri est donc un saint aux multiples charismes. Apôtre des jeunes et homme de prière sont, selon Jean-Paul II, ses deux principales caractéristiques. Ainsi s'exprima le pape dans un discours qu'il prononça lors du IV^e centenaire de la mort du saint, le 7 octobre 1994 : « ce sont les lois de l'Évangile et les commandements du Christ qui conduisent à la joie et au bonheur : telle est la vérité proclamée par saint Philippe Néri aux jeunes qu'il rencontrait dans son travail apostolique. Son annonce était dictée par une expérience intime de Dieu, effectuée surtout dans l'oraison¹¹ ».

Mort en 1595, Philippe Néri fut canonisé en 1622. A la mort du saint, existait en Italie sept oratoires, aujourd'hui, il s'agit d'une fédération d'environ quatre-vingt communautés dite « congrégation de l'oratoire », comptant environ cinq cents religieux répartis dans dix-neuf pays.

Saint Jean de Dieu

Saint Jean de Dieu (1495-1550) est un autre grand saint qui se caractérisa par son action et son amour pour les plus déshérités. Ce n'est qu'à l'âge de quarante-quatre ans qu'il sentit l'appel de Dieu dans ce sens, en écoutant un sermon que prononça

11 Cette citation est extraite de La lettre du 8 avril 2012 de l'abbaye Saint-Joseph de Clairval. Nous avons également tiré de ce texte divers autres renseignements utilisés ici.

à Grenade un grand orateur andalou, Jean d'Avila qui exhorte son auditoire à se repentir de ses péchés, au moment où se déclare dans la ville une épidémie de peste. Jean ressent un choc profond au point qu'il semble sombrer dans la démence. On l'hospitalise et là Jean connaît toutes les misères du système hospitalier de l'époque : la promiscuité et les traitements violents, dont la flagellation ! Une fois rétabli, Jean décide qu'il s'occupera des nécessiteux et des malades et qu'il créera dans la ville un hospice pour les recevoir. Il va leur consacrer sa vie, n'ayant de cesse pour trouver les moyens pour faire face à l'afflux toujours grandissant de pauvres et de miséreux.

À sa mort son œuvre se développa et se perpétua tant en Europe qu'en Amérique. Le pape Sixte Quint confirma la naissance d'un nouvel ordre religieux et lui donna le titre de « Congrégation des frères de saint Jean de Dieu ¹² ». Jean sera canonisé en 1690 par le pape Alexandre VIII.

« Monsieur Vincent, le grand saint du grand siècle ¹³ »

Saint Vincent de Paul est par excellence le saint de la charité qu'il exerça auprès des catégories les plus démunies de la société. Il fut en même temps un grand propagateur de l'Évangile puisqu'il fonda plusieurs sociétés de vie apostolique.

Né en 1581, d'origine modeste, il est ordonné prêtre en 1600. D'abord curé de paroisse, face à la misère, il fonde dès 1617, une association regroupant les dames aisées du lieu qu'il nomme les dames de la charité. Son objectif est de venir en aide aux pauvres. Ce n'est là qu'un premier pas car en 1623, il crée à Clichy la compagnie des filles de la charité qui seront appelées « sœurs de saint Vincent de Paul » et se consacreront au service des malades et des pauvres. La responsabilité en sera assumée par Louise de Marillac, future sainte.

En 1625, il crée la congrégation de la mission, vouée à l'évangélisation des paysans des campagnes. Il crée parallèlement un séminaire où se forment les prêtres qui sont appelés Lazaristes.

Les fondations se succéderont pour pallier les besoins auxquels veut porter remède « monsieur Vincent ». Pour recueillir les enfants trouvés qui se multiplient

¹² Notre présentation s'inspire du chapitre intitulé « Jean de Dieu l'hospitalier », du livre de Jean-Marie Pelt, *Heureux les simples*, pp. 97-112.

¹³ Tel est le titre qu'a donné à la biographie du saint son auteur, Pierre Coste en 1932, *Monsieur Vincent, le grand saint du grand siècle*, Paris, Desclées de Brouver, 1932, trois volumes.

dans les rues de Paris, en ces années de crise et de guerre, sera créé un hospice qui deviendra l'hôpital des enfants trouvés de Paris. Monsieur Vincent organise aussi des collectes pour porter secours aux victimes des guerres de religion et envoie même du secours aux populations du duché de Lorraine, pays ennemi ravagé par la guerre. Sa charité émerveille les membres de la famille royale qui lui apportent leur aide. La reine Marguerite le nomme son aumônier, Louis XIII également eut recours à son assistance religieuse et la régente Anne d'Autriche le nomma au conseil de régence, chargé des affaires religieuses.

Mais à la vie de cour, Vincent de Paul préfère assumer ses multiples charges de responsable d'ordres religieux et de fondations caritatives. Elles étaient multiples, car les besoins auxquels il voulait subvenir l'étaient aussi. Parmi ses charges il fut aumônier général des galères dès 1619. Il voit aussi les énormes besoins des personnes âgées et pour elles fondera un hospice à Paris qui deviendra l'hôpital de la Salpêtrière en 1657.

Proche de la cour, il se fait l'avocat de la modération envers les protestants. Mais en même temps il fut membre de la compagnie du Saint Sacrement, qui fut aussi appelé « parti des dévots » qui proposait des actions charitables : sous la pression de la compagnie, Mazarin créa l'hôpital de Paris. Le parti prétendait aussi s'inscrire dans le mouvement de réforme catholique, issu du concile de Trente et cela dans le contexte de la naissance de l'École française de spiritualité. Parmi ses membres on trouve Bossuet et l'évêque d'Alet, monseigneur Pavillon, qui sera accusé de jansénisme.

LA MYSTIQUE ET LES SAINTS

Le mouvement mystique, une tradition dans l'Église

La mystique ou le mysticisme désigne un ensemble de pratiques qui permettent de rentrer en contact avec Dieu, ou tout au moins avec un monde surnaturel caché au commun des mortels. L'étymologie du mot mystique nous met d'ailleurs sur cette piste, puisque *mustos*, en grec, signifie caché. L'idée de mystère est donc fondamentale : nous sommes là dans le monde de l'ineffable, dans l'approche toute personnelle d'un monde.

Il faut ajouter que le mysticisme est loin d'être une caractéristique propre au catholicisme. Ces expériences se sont développées en Orient où l'hindouisme

et le bouddhisme les ont pratiquées. En Occident, on évoque le mysticisme des philosophes grecs et tout spécialement le mysticisme platonicien qui inclut son maître Socrate et son disciple Aristote.

Il y a aussi un mysticisme juif dont la tradition est représentée par la kabbale et chez les musulmans où son expression est le soufisme dont le grand représentant fut Ibn Arabi.

Pour ce qui est du mysticisme chrétien, qui est celui qui nous intéresse ici, il se manifeste comme une expérience directe de Dieu, à travers extases, visions, révélations diverses, prophéties... ces manifestations sont considérées comme des dons de Dieu à des personnes particulièrement ferventes. On comprend dès lors que les saints soient particulièrement passionnés par le mysticisme. Il existe d'ailleurs toute une tradition en ce domaine dès le moyen âge. Le courant mystique est considéré comme une sorte de voie royale qui conduit à Dieu.

Dans ce courant se détachent de grandes personnalités : au XII^{ème} siècle, Hildegarde de Bingen et la série de mystiques rhénans. Pour le XIII^{ème} siècle on peut citer saint Bonaventure (1221-1274), auteur d'*Itinéraire de l'âme à Dieu*, maître Eckart (1260-1327), dominicain qui bien que non canonisé, eut une grande influence aux XIII^{ème} et XIV^{ème} siècles.

Au XIV^o siècle, deux grandes figures féminines appartenant au courant prophétique visionnaire doivent être mentionnées : sainte Brigitte (1303-1373), princesse suédoise, surnommée la « Sybille du nord » et sainte Catherine de Sienne (1347-1380) qui sera une des rares femmes proclamées docteur de l'Église.

Tous vivent selon l'expression de Michel de Certeau¹⁴ « un christianisme éclaté » qui, d'une certaine façon affecte l'institution ecclésiale, puisque tous ces comportements individuels contribuent à détruire les certitudes médiévales d'un monde figé. En effet les relations des mystiques avec l'Église sont toujours fort complexes. Certes, on les voit préoccupés par l'origine des visions et des révélations qu'ils reçoivent : sont-elles d'origine divine ou sont-elles le fruit d'illusions ? Hildegarde, comme plus tard sainte Thérèse d'Avila, se soumettent à l'avis des personnes doctes pour savoir s'il s'agit là d'expériences authentiques provenant de l'Esprit Saint ou si quelque esprit malin les tente. L'Église, pour sa part, se montrera toujours très prudente face à ces manifestations extraordinaires et reste

14 Michel de Certeau est l'auteur d'un livre fondamental sur le mysticisme : *La fable mystique. XVI^{ème}-XVII^{ème} siècle*, Paris, Gallimard, 1982. La version espagnole publiée par la Universidad Iberoamericana de México sous le titre de *La fabula mistica. siglos XVI-XVII* est de 1993.

toujours sur l'expectative, craignant d'être abusée par des imposteurs ou tout au moins par des personnes qui se laissent tromper par leur excès de dévotion.

L'Inquisition en Espagne aux XVI^{ème} et XVII^{ème} siècles se montrera particulièrement vigilante et nombreux seront les procès contre des « illuminés ». La France de Louis XIV, connaîtra aussi sa propre dérive à propos du mysticisme : tel sera vu le « quiétisme ». Dès 1685, ce mouvement à l'origine duquel se trouve le théologien espagnol Molina, fut condamné par la bulle *caelestus pastor* du pape Innocent XI. Le théologien prétendait que pour recevoir la grâce divine, il suffisait de se mettre dans la disposition de recevoir directement la parole de Dieu. En France, l'archevêque de Cambrai, Fénelon s'inspira de ces idées pour écrire son ouvrage *Les maximes des saints*. Les vingt-trois propositions que contenait l'ouvrage furent condamnées par le pape Innocent XII en 1702, pour être « téméraires, scandaleuses et malsonnantes ». Autant dire que l'Église restera toujours vigilante face au phénomène mystique.

Deux grands mystiques espagnols de la contre-Réforme

Thérèse d'Avila

Thérèse d'Avila est sans doute la sainte mystique la plus célèbre de la contre-Réforme. Elle est bien de son temps car elle participe au redressement dogmatique, moral et disciplinaire voulu par le concile de Trente. De même, elle est le représentant d'une époque qui recherche la pratique d'une religion intérieure fondée sur l'évangile. Elle naît en 1515 dans une famille de petite noblesse qui a des ascendances juives. Dès ses jeunes années, elle manifeste une nature généreuse. A l'âge de six ans, en compagnie de son frère Rodrigue, son aîné de quatre ans, elle se livre à une escapade hors de chez elle, prétendant gagner le ciel à bon compte, en s'enfuyant ainsi « a tierra de moros », dans l'espoir d'y subir le martyre.

Quelques années plus tard, sa riche nature la pousse à choisir la vie religieuse. Elle rentre donc au couvent des carmélites de l'Incarnation d'Avila. Là, pendant vingt ans, Thérèse est à la recherche de la perfection, mais il lui est difficile de réaliser ses aspirations, car la vie conventuelle de l'époque est aussi faite de mondanités.

Finalement, à l'âge de trente-neuf ans, en 1554, se produit dans sa vie un épisode décisif, celui de sa « conversion ». C'est alors qu'elle prit la décision

d'abandonner vraiment le monde et de se mettre totalement au service de Dieu. Elle nous en rapporte les circonstances dans son autobiographie¹⁵ : alors qu'elle contemplait une statue du Christ flagellé, attaché à une colonne, elle a eu une vision de l'enfer qui lui fait prendre conscience de l'éternité des peines appliquée à ceux qui, par leurs péchés, ont perdu leur âme. Dans le même temps, Thérèse lit les Confessions de saint Augustin.

Cette lecture et la contemplation de la nature de *l'Ecce homo* provoque chez elle un grand trouble et un profond bouleversement qui l'amènent à changer de vie. Elle écrit¹⁶ : « Lorsque je me mis à lire les « Confessions » de saint Augustin, il me sembla qu'il s'agissait de moi et je me mis à me recommander à ce grand saint. Lorsque j'arrivai au récit de sa conversion, et que je lus comment lui parvint dans un jardin une voix venue d'en haut, il me sembla entendre la même voix au fond de mon cœur. Et alors, je ruisselai de larmes longuement ».

À partir de ce moment, Dieu la comble de multiples « faveurs » (Mercedes). La sainte nous conte toutes ses expériences dans *Le livre de la vie*, et cela à la demande expresse de son confesseur et de ses supérieurs. Ses visions sont multiples et vont de la sainte Trinité à la Vierge et à une grande quantité de saints. D'autres fois, son corps fait l'objet de phénomènes surprenants : elle a des extases qui la mettent hors d'elle-même au point que ses consœurs lui disent quand elle revient à elle : « Vous étiez comme morte, votre corps était raide, vos membres glacés et votre pouls ne battait plus qu'à peine ». Cet état pouvait durer jusqu'à trois jours consécutifs. En outre, au cours de ces extases se produisaient parfois des moments de lévitation. Elle s'élevait au-dessus du sol comme portée par une force mystérieuse qui se manifestait parfois « avec une impétuosité puissante comme si un ange irrésistible vous emportait sous ses ailes ». Pour Thérèse il s'agit là de moments privilégiés avec Dieu qu'elle présente ainsi : « Comment se réalise cette union et en quoi elle consiste, je ne saurais l'expliquer. Dans la théologie mystique, on a coutume de parler de l'âme et de l'esprit. Sur la différence qu'il peut y avoir entre les deux, je ne saurais l'exprimer, car cela me paraît être une même chose. Cependant, il est vrai que parfois l'âme sort d'elle-même à la façon d'un feu qui se consume et qui, devenu flamme croît parfois avec une grande force. Cette

15 Santa Teresa de Jesús, *Obras completas, Vida de santa teresa de Jesús*, Chapitre IX, Madrid, Aguilar, 1951, pp. 61-63.

16 *Ut supra*, page 62.

flamme monte parfois très haut, mais elle n'en est pas pour autant différente du feu, puisqu'elle procède de lui¹⁷ ».

Ces expériences d'extases de lévitation et d'apparitions sont communes à la plupart des saints mystiques. Il en est toutefois une qui est particulièrement représentative de l'expérience mystique de la sainte et que les spécialistes appellent « la transverbération¹⁸ ». En cette occasion, Thérèse vit un ange qui avec un dard incandescent lui transperça (transverbéra) le cœur. La sainte sentit alors (jusque dans ses entrailles) l'amour divin. Et alors, inspirée par Dieu, elle fit le vœu de n'agir qu'en vertu de cette union mystique, recherchant toujours ce qui pouvait être pour la plus grande gloire de Dieu. Le Seigneur, nous dit-elle, la prit donc pour épouse et désormais, leur rencontre sera celle de l'aimé et de l'aimée : « Souvent, sa majesté me montrait son grand amour et me disait : « tu es mienne et moi je suis tout à toi¹⁹ ».

Cette hiérophanie particulière qui se présente comme une union intime de Dieu et de sa créature a suscité très tôt l'intérêt des artistes, sculpteurs et peintres. La plus célèbre représentation de cette scène de la transverbération est la sculpture de Bernini, qui se trouve à Rome dans une chapelle de l'Église Santa Maria della Victoria. L'œuvre fut réalisée entre 1647 et 1651. Cet ensemble de marbre blanc, considéré comme un des chefs-d'œuvre du baroque romain, est connu sous le nom de « l'extase de sainte Thérèse », ou encore « la transverbération du cœur de la sainte ». Ce qui est intéressant, c'est que l'artiste s'est inspiré de près du récit de la relation que nous fait la sainte de son expérience mystique. Il nous donne, à travers sa réalisation sculpturale, son interprétation de cet épisode.

La scène représentée évoque donc le moment où l'ange brandit la flèche et transperce le cœur de la sainte. Les visages de l'ange et de la sainte sont encadrés de rayons dorés, en bronze, qui apparaissent au deuxième plan et semblent provenir d'une fenêtre située dans la partie supérieure de l'espace.

L'ange, presque espiègle, sourit, tandis que la sainte, en extase, est en un état d'abandon que bien des détails viennent souligner : la tête est penchée vers l'arrière, la tête et le pied gauche sont comme inertes, tandis que le corps alangui repose sur un nuage. Les replis du vêtement semblent traduire le chaos intérieur ;

17 *Ut supra*, pp. 95-96.

18 *Livre de la vie*, chapitre 29, page 156.

19 *Ut supra*, page 225.

en effet, le visage révèle des sentiments intérieurs complexes faits de jouissance et de douleur.

Rappelons ici qu'extase signifie étymologiquement une sortie de son moi intérieur, une sorte de déchirure et de désintégration provisoire de l'identité. Il s'agit là d'un moment d'intensité intérieure d'ordre spirituel. La sculpture représente donc la vierge au moment du plaisir maximum, mêlé de douleur que Dieu lui accorda. Elle illustre parfaitement la phrase qu'utilise sainte Thérèse lorsqu'elle décrit cette scène : « La douleur était si intense qu'elle me faisait gémir, mais en même temps la douceur de cette peine excessive était si extraordinaire, que j'aurais voulu que ce moment ne cessât pas ».

À partir de là, il est facile d'établir un parallèle entre cette scène mystique et une autre érotique. De fait, Bernini, qui illustre parfaitement le texte de la sainte, se contente de multiplier les traits communs aux deux expériences. L'acte amoureux devient ainsi la comparaison la plus adéquate qui nous rapproche du transport mystique.

Dans cette perspective, le plaisir sexuel pourrait être considéré comme une anticipation du paradis. Certes, il s'agit là d'une vision qui peut être considérée comme hétérodoxe, puisque la morale chrétienne traditionnelle s'écarte de l'érotisme, en le dépouillant de toute valeur intrinsèque. Néanmoins, dans la perspective que nous venons de développer, le mysticisme et l'érotisme peuvent être rapprochés, puisqu'ils se caractérisent par des manifestations semblables : intensité et ineffabilité.

Plusieurs écrivains contemporains ont souligné ce rapprochement. Le plus célèbre d'entre eux, Georges Bataille, évoque ce thème dans son livre publié en 1957 et intitulé *l'érotisme*²⁰. Il est remarquable que la couverture de l'édition espagnole de l'ouvrage ait comme illustration, une reproduction de l'œuvre de Bernini.

L'auteur distingue l'érotisme des cœurs et celui des corps. Selon lui, la religiosité est un phénomène érotique, les deux érotismes correspondent à une même expérience vitale de l'homme. Toujours selon notre auteur, l'Église occulte l'érotisme des cœurs, le plus ardent, et prétend supprimer celui des corps, élaborant ainsi un monde sacré qui exclut les aspects que l'institution considère impurs.

20 On pourra consulter sur ce thème notre article « Érotisme et sainteté », publié dans l'hommage à Monique de Lope, Université d'Aix en Provence, 2014.

Mais Thérèse ne se contente pas d'être à la recherche de Dieu et de vivre intensément ses expériences mystiques. Elle est aussi femme d'action. Elle est déterminée à reformer la vie relâchée des religieuses et met toute son énergie à imposer une nouvelle discipline de vie. Elle entreprend donc la réforme des carmélites qui doivent revenir à la règle première de Notre-Dame du Mont-Carmel, fondée sur la pauvreté, le silence, la solitude. Les sœurs devront désormais aller pieds-nus dans des sandales, ce sera là le symbole d'une réforme qui transformera les monastères de « mitigés » en « déchaussés ».

Désormais, les nouveaux couvents qu'elle fondera appartiendront au nouvel ordre des carmélites déchaussées de Saint-Joseph. Précisément, le premier qu'elle fondera en 1561 sera le monastère de Saint-Joseph à Avila. Pour la réalisation de ce projet, elle reçoit l'appui de son frère qui, depuis le Pérou, lui envoya une somme d'argent. L'appui moral lui vint de son maître spirituel, Pierre d'Alcantara. La sainte fondera dix-sept couvents au total à travers l'Espagne. Dans *Le livre des fondations*, elle relate toutes les péripéties qui entourèrent ces fondations. Elle suscita un même élan pour la réforme des couvents masculins qu'elle suggéra à son fidèle ami, Jean de la Croix.

Thérèse trouvait encore le temps, malgré une santé chancelante, d'écrire des ouvrages d'une grande spiritualité, tels que *Les chemins de perfection* (*Caminos de perfeccion*), *Le château intérieur* ou *Les demeures* (*Castillo interior* ou *Las moradas*). L'Église reconnaîtra ses mérites ainsi acquis en la proclamant Docteur de l'Église en 1970.

De retour d'un voyage en Castille où elle avait visité plusieurs de ses couvents, épuisée, elle fit étape dans la petite ville d'Alba de Tormes où elle arriva le 20 septembre 1582. Quinze jours plus tard, dans la nuit du 14 au 15 octobre 1582, elle remettait son âme à Dieu (son décès eut lieu précisément au moment même où le monde chrétien passait du calendrier julien au calendrier grégorien, en supprimant dix jours à ce mois d'octobre. On passa donc directement du 4 au 15 octobre). La dépouille fut enterrée dans le couvent de l'Annonciation de la ville. Nous avons relaté ailleurs toutes les péripéties relatives à son transfert à un couvent d'Avila et son retour à Alba de Tormes, ainsi que les amputations que souffrit son corps de la part de tous ceux qui désiraient avoir une relique de la sainte. Mais, au-delà de toutes ces anecdotes, retenons que ce jour-là disparut une des plus grandes saintes de l'Espagne qui sera béatifiée en 1614 par Paul V et canonisée par Grégoire XV en 1622. En 1627, le pape Urbain VIII la désignera comme patronne de l'Espagne.

Jean de la Croix

Jean de la Croix²¹ est l'autre grand mystique espagnol dont l'œuvre et la vie ne peuvent être séparées de Thérèse d'Avila. A la demande de la sainte, il fondera la branche masculine des carmes déchaussés. C'est également à la demande de Thérèse qu'il ira d'abord à l'université de Salamanque pour achever sa formation théologique.

C'est à partir du mois de novembre 1568 que leur collaboration deviendra plus étroite. Symboliquement c'est à partir de ce moment-là que celui qui s'appelait Jean de Saint Mattias, devient Jean de la Croix. De même il change alors de vêtements et revêt l'habit de Carme dessiné par la sainte : une bure retenue par une ceinture, le scapulaire de l'ordre et un court manteau blanc. C'est donc un moment de grand changement qui peut être assimilé à ce qu'est la conversion pour d'autres saints. Thérèse voit en lui un être d'exception dont elle dit : « Le frère Jean est une des âmes les plus pures, les plus saintes que Dieu ait fait sur la terre. Sa Majesté lui a communiqué de grandes richesses de sagesse céleste ».

Néanmoins Thérèse doit modérer le zèle pénitentiel de frère Jean qui, installé dès cette époque dans leur première fondation de Duruelo, vit dans les conditions les plus austères et pratique une intense vie de mortifications : non seulement il sort par tous les temps prêcher dans la région, pieds nus, parfois dans la neige, mais encore il s'impose jeûne et pénitences rigoureuses. Thérèse lui demande donc de modérer ses excès. Jean comprend la leçon et déclarera plus tard qu'il s'agissait là de débordements critiquables : « Ce sont des pénitences de bêtes, vers lesquelles comme des bêtes on se laisse attirer, trompé par le désir et la satisfaction qui en résultent ».

Néanmoins tout cela a contribué à fortifier l'esprit de Jean de la Croix et à préparer son corps aux grandes épreuves qui l'attendent. Il accomplit d'abord différentes missions à la demande de Thérèse. En 1570, recteur du Collège d'Alcalá de Henares, il se charge de la formation des novices de l'ordre, et part ensuite à Avila où il assume la direction spirituelle des cent trente religieuses du monastère de la Visitation dont Thérèse vient d'être nommée prieure. Il a une grande influence sur les sœurs auxquelles il prêche le détachement du monde et le don

21 Sur saint Jean de la Croix, on pourra lire l'ouvrage classique du grand spécialiste de cet auteur, Jean Baruzy, *Saint Jean de la Croix et le problème de l'expérience mystique*, Paris, 1924. Nouvelle édition, augmentée, en 1931.

total à Dieu. C'est alors qu'il écrit : « L'âme qui s'attache à ses appétits n'est pas plus libre pour contempler Dieu que la mouche qui se pose sur du miel pour voler ». Son enseignement influence aussi Thérèse qui écrit alors *Le château intérieur*, qui s'en inspire.

A partir de 1574, il accompagne à nouveau Thérèse dans une autre de ses fondations à Ségovie. C'est là qu'il aura une vision du Christ en croix, qu'il représentera dans un dessin « vu d'en haut ». Ce dessin inspirera plus tard, en 1951, une peinture de Salvador Dali.

Mais c'est alors que les grandes épreuves vont commencer, à la suite de graves dissensions qui se produisent entre les deux branches de l'ordre : les carmes chaussés et les carmes déchaussés. La tension arrive à un point extrême, tellement que, en décembre 1577, le frère Jean est arrêté par une troupe armée envoyée par ses adversaires qui l'enferment dans un cachot des Carmes chaussés à Tolède. Là, dans un isolement total il est maltraité et battu par ses geôliers qui le considèrent comme un rebelle. Dans cette solitude, il parvient à se procurer de quoi écrire, et rédige des poèmes dont *Le cantique spirituel*.

Il parvient à s'évader neuf mois plus tard, le 17 avril 1578, et doit s'éloigner de Tolède. Il part en Andalousie, d'abord évangélisant dans la Sierra Morena, puis dans différents couvents à Baeza puis à Grenade où il accompagne les carmélites.

Le 22 juin 1580, le pape Grégoire XIII signe le décret de séparation des Carmes Chaussés et Déchaussés. Jean de la Croix est élu à la tête de son ordre dont il rédige les constitutions. Il part finalement à Grenade où, en compagnie de Thérèse, qu'il voit pour la dernière fois, il fonde un nouveau monastère dont il assume la direction.

Il écrit alors ses grands traités de spiritualité *La montée du Carmel* et *La nuit obscure* qui sont avec le *Cantique spirituel* les écrits les plus importants du saint Jean de la Croix. Il y développe pour ses lecteurs les grandes étapes qui doivent conduire à la connaissance de Dieu. Il y décrit la vie mystique comme un chemin qui est la montée vers Dieu. Il s'agit, explique-t-il de franchir différentes étapes qui vont de la voie purificatrice à la voie unitive en passant par la voie illuminative.

La première, la voie purificatrice, est l'étape où l'âme se dépouille de tout. Il faut pour cela de la persévérance et même accepter le passage par « la nuit noire de l'âme ».

La deuxième étape, celle de la voie illuminative, permet le passage à la contemplation. La prière apporte alors la paix intérieure, ce sont les « fiançailles

spirituelles ».

Finalement, dans l'étape de la voie unitive se réalise l'union de l'âme avec Dieu. C'est le sommet de la vie spirituelle qui correspond au mariage spirituel. C'est une préfiguration de la vie éternelle qui consiste en « la possession de Dieu par l'union d'amour ».

A la fin de sa vie, Jean de la Croix connaît de nouvelles épreuves au sein même de son ordre qui le marginalisa à partir de 1591. Il redevient simple carme. On essaiera même de le discréditer et il sera victime de calomnies. Il meurt dans de grandes souffrances provoquées par la maladie. Il meurt dans le couvent d'Úbeda dans la nuit du 13 au 14 décembre 1591, alors, qu'à sa demande, on lui lit le Cantique des Cantiques. Il sera béatifié en 1675 et canonisé en 1726. En 1926, Le pape Pie XI le proclamera docteur de l'Église.

Les réformateurs du clergé

Le concile de Trente, en 1563, promulgua des normes pour l'érection de séminaires diocésains destinés à la formation des prêtres : le concile était tout à fait conscient que la crise de la Réforme était conditionnée par la formation insuffisante des prêtres qui étaient mal préparés à leur mission sacerdotale, tant sur le plan intellectuel que spirituel.

Plusieurs fondateurs d'ordres religieux comprenant les conséquences de ce retard, instituèrent des congrégations consacrées de manière spécifique à la formation des prêtres. Ainsi virent le jour au XVII^{ème} siècle les oratoriens, les lazaristes, les eudistes et les sulpiciens. D'autres pays européens, l'Italie en particulier, connurent ce même élan.

A l'origine de ces ordres ou congrégations nouvelles, nous trouvons de grandes personnalités de l'envergure de saint Vincent de Paul, saint Pierre de Bérulle, saint Louis Marie Grignan de Montfort et saint Jean-Eudes. On appelle parfois ce groupe de saints fondateurs « l'école française de sainteté ».

Pierre de Bérulle (1575-1629). Né dans une famille distinguée de magistrats. Dans sa jeunesse, avant d'être ordonné prêtre, il donnait une grande partie de son temps à la conversion des protestants ou huguenots, comme l'on disait alors, et cela en compagnie de saint François de Sales.

En 1661, il fonda la congrégation de l'Oratoire, sur le modèle de celle de saint Philippe de Néri, à Rome. C'est à l'Oratoire que l'on doit le grand mou-

vement de réforme du clergé du XVII^{ème} siècle. Le pape urbain VIII, en 1627, le créa cardinal, en reconnaissance des services éminents qu'il rendit à l'Église. Son disciple Vincent de Paul a dit de lui : « C'est un des prêtres les plus saints que j'ai jamais connus ».

Saint Vincent de Paul (1580-1660), en plus de ses multiples activités que nous avons signalées par ailleurs, fonda un séminaire de la Mission (1625) qui formera de nombreux prêtres. La nouvelle Congrégation de la Mission fut destinée à l'évangélisation des pauvres des campagnes ; elle prendra le nom de Lazaristes, car la maison-mère se trouvait dans le quartier de Saint-Lazare de Paris. Certains de ces Lazaristes furent envoyés en terre de mission, à Alger en 1646, à Madagascar en 1648, en Pologne en 1651.

Louis Marie Grignan de Montfort fut d'abord prédicateur dans l'ouest de la France. Il fonda la Compagnie de Marie en 1705, une congrégation religieuse de prêtres missionnaires ruraux afin d'évangéliser les campagnes de l'ouest de la France. Les prêtres sont appelés les prêtres montfortains.

Louis Marie Grignan de Montfort fut béatifié en 1888 et canonisé par Pie XII en 1947.

Saint Jean Eudes, qui était curé dans le diocèse de Caen, y fonda son premier séminaire. Il avait lui-même été formé sous la direction du père de Bérulle puis à l'Oratoire avant d'être ordonné prêtre à Paris le 24 décembre 1625.

Le séminaire qu'il fonda à Caen fut l'embryon d'une nouvelle famille religieuse, consacrée aux Cœurs de Jésus et de Marie ou Eudistes. Le succès vint aussitôt : les diocèses de Normandie furent bientôt pourvus de prêtres instruits et vertueux. Le père Eudes ajouta à la formation du clergé les missions dans les campagnes. Il s'occupa aussi des « Repenties » et fonda à Caen un institut pour assurer leur persévérance²².

Pie IX le canonisa en 1925, en même temps que le curé d'Ars, voulant offrir aux prêtres deux exemples de sainteté sacerdotale.

Il faut citer, enfin, la **Compagnie des prêtres de Saint-Sulpice** qui fut fondée à Paris en 1645 par Jean-Jacques Olier de Verneuil (1608-1657), un prêtre de paroisse, curé de Saint-Sulpice, d'où le nom de la compagnie. Il fonda sur le territoire de sa paroisse un séminaire. En 1645, pour assurer un encadrement de

²² Nous tirons divers renseignements de la catéchèse de Benoît XVI, prononcée le 19 août 2009, et intitulée *Saint Jean Eudes et la formation du clergé*.

valeur à son établissement, il fonde la compagnie des prêtres de Saint-Sulpice. Sollicité par de nombreux évêques, il envoya des sulpiciens dans de nombreux diocèses et jusqu'au Canada. Le rayonnement des sulpiciens fut confirmé en 1664, lorsque la constitution de la Compagnie fut approuvée. Les Messieurs de Saint-Sulpice sont alors reconnus comme « formant une Compagnie de prêtres séculiers dédiés à Notre Seigneur pour servir son clergé ».

Les sulpiciens ont ainsi dirigé de nombreux grands séminaires au cours des siècles, et pris en charge la formation permanente du clergé, tant en France qu'en Amérique du nord et du sud, au Canada, au Vietnam, au Japon et en Afrique. En France, le séminaire de Saint-Sulpice est actuellement situé à Issy-les-Moulineaux.

La sainteté dans les nouvelles terres d'évangélisation

Les ordres nouveaux fondés dans la foulée du concile de Trente ne tarderont pas à donner une nouvelle impulsion aux missions. Ce sera tout particulièrement le cas des Jésuites. Dans ces terres d'évangélisation la sainteté ne tardera pas à fleurir. Bien sûr, il y aura essentiellement les martyrs de l'évangélisation, mais aussi, ces églises nouvellement implantées produiront leurs propres saints, conformes aux catégories de la sainteté européenne. Pour illustrer le premier cas nous présenterons saint François-Xavier, décédé dans une île, non loin des côtes chinoises. Nous analyserons dans la troisième partie les cas de sainteté locale dans deux pays d'Amérique latine, le Pérou et le Mexique.

En Orient : saint François-Xavier (1506-1552)

Prêtre espagnol d'origine noble, il naquit en 1506 au château de Xavier, en Navarre. Il étudia à la Sorbonne, à Paris à partir de 1525. C'est à Paris qu'il rencontra Ignace de Loyola dont il devint l'ami et le principal collaborateur. Il fit partie du groupe qui, autour d'Ignace de Loyola, fonda la Compagnie de Jésus. Après avoir passé quelques années en Italie, il partit en mission en Inde, résidant tout d'abord à Goa. Après avoir été l'évangéliste des Européens qui y vivaient, c'est aux indiens qu'il porta toute son attention : non seulement il leur prêchait l'évangile, mais aussi il assistait les plus nécessiteux, les malades, les pauvres et les prisonniers.

Il parvint ensuite jusqu'au Japon et tenta de pénétrer en Chine, dont l'ac-

cès était encore interdit aux étrangers, mais il mourut avant de pouvoir réaliser son projet dans une île près de Canton, le 3 décembre 1552. Il reçut le titre d'apôtre des Indes.

Il fut canonisé par le pape Grégoire XV, dès 1622, au cours d'une quintuple canonisation qui réunissait quatre saints que l'on pourrait qualifier de « post conciliaires », saint Ignace de Loyola, sainte Thérèse de Jésus, saint Philippe Néri et lui-même. Le cinquième était saint Isidore, un saint du siècle, dans la tradition castillane qui vécut entre le XI^{ème} et le XII^{ème} siècle, de 1080 à 1172.

IV. En France, au grand siècle, un débat sur la sainteté entre jansénistes et jésuites

LE DÉBAT ET SES ACTEURS

Au XVII^{ème} siècle, une grande abbaye cistercienne, fondée quatre siècles plus tôt dans la vallée de Chevreuse, près de Paris, va défrayer la chronique. Il s'agit de Port-Royal des Champs. Au début du siècle (1609), la jeune Angélique Arnaud (elle est alors âgée d'à peine dix-huit ans) réforme l'abbaye et engage donc la communauté à respecter strictement la règle de Cîteaux²³. Un deuxième monastère sera fondé à Paris dans le faubourg Saint-Jacques en 1625. A partir de 1635, l'abbé de Saint-Cyran devient directeur spirituel des religieuses et transforme peu à peu l'abbaye en foyer intellectuel du Jansénisme. Effectivement, au cours des décennies, Port-Royal va devenir un haut lieu de spiritualité : tout autour de ce centre graveront des personnalités exceptionnelles, comme Lemaître de Sacy, le directeur spirituel de Pascal, ou le théologien Pierre Nicole. Des hommes, à partir de 1637, se retirent dans un édifice non loin de l'abbaye. Ce sont les « solitaires » qui prétendent revivre l'expérience des « cénobites » de la primitive Église.

La réputation attribuée au couvent et à ses membres féminins et masculins se propage dans toute la France et au-delà. Madame de Sévigné écrira même en 1674 : « Ce Port-Royal, c'est une thébaïde, c'est le paradis »²⁴. Et pourtant,

23 Sur Port-Royal et les Jansénistes, on pourra consulter pour une première approche de cette période particulièrement chargée en événements, le numéro spécial de la revue *L'Histoire*, n° 374, avril 2012, pp. 40-70. Pour en savoir plus, l'ouvrage de René Taveneaux, *Jansénisme et politique*, Paris, Armand Colin, 1965.

24 Cité dans la revue *L'Histoire*, *ut supra*, page 42.

l'abbaye sera rasée sur ordre royal en 1711. Le cimetière sera supprimé : toutes les tombes sont ouvertes et leur contenu transporté dans une fosse commune au cimetière de la paroisse voisine de Saint-Lambert. Quant aux religieuses elles sont expulsées du lieu et dispersées dans divers couvents de visitandines.

Situation paradoxale qu'il nous faut essayer de comprendre : d'une part, un foyer de spiritualité à la recherche de la sainteté pour ses membres et, d'autre part, anéantissement de l'expérience sur décision royale qui vit là un dangereux foyer de subversion. La décision fut appuyée par une grande partie de l'Église de France. A l'origine, nous découvrons un grand débat sur l'homme et son salut, autant dire sur la sainteté, et un homme Cornélius Jansen (1585-1638) qui a donné son nom au Jansénisme.

Celui qui deviendra l'évêque Jansénius est un théologien néerlandais qui, dans sa jeunesse fait un séjour en France où il se lie d'amitié avec l'abbé de Saint-Cyran. Ensemble, ils étudient l'œuvre des pères de l'Église. D'abord professeur à l'université de Louvain, il devient évêque d'Ypres en 1636. En 1640 est publié à Louvain son traité sur la doctrine de saint Augustin qui fait figure de manifeste. C'est le début de la querelle janséniste. Certains sont d'ardents diffuseurs de thèses qui y sont présentées. Péjorativement ils seront dénommés « jansénistes ». Signalons aussi que Jansénius a fait paraître aux Pays-Bas espagnols en 1635 un traité contre les rois de France : les souverains y sont accusés d'être des hérétiques, ennemis de la chrétienté. Le pamphlet paraît l'année même où Louis XIII décide d'une intervention militaire contre l'Espagne. On peut donc soupçonner que le débat qui s'engagera sera non seulement théologique mais aussi politique. C'est Rome qui officialise la controverse, puisque, dès 1642, Rome condamne *l'Augustinus*. Les censeurs du Vatican y découvrent cinq propositions qui sont déclarées hérétiques. Jansénius tire l'essentiel de son argumentation de saint Augustin (354-430). Il retient surtout de sa pensée sa conception sur la grâce, en relançant une querelle qui dormait depuis le V^e siècle et que Luther et Calvin ont réactivée au siècle précédent. Ce qui est en cause, c'est la liberté de l'homme dans l'histoire du Salut, d'une part, et d'autre part, la toute-puissance de Dieu qui accorde la grâce salvatrice à des élus choisis de toute éternité. Dans cette perspective, Dieu décide du sort éternel des hommes par un décret absolu dont il reste le seul maître, selon des voies incompréhensibles à l'homme.

Les Jésuites apparaissent comme de farouches adversaires de ces thèses. Eux tentent de réconcilier liberté humaine et Grâce de Dieu, et accusent les jan-

sénistes de partager avec les réformés la théorie de la prédestination et collent à leur peau l'accusation de calvinisme. Ils exaltent donc, à la suite de leur théologien Molina (1535-1600) la liberté de l'homme dans l'œuvre du Salut.

Mais dans la polémique qui s'ensuit entre jansénistes et jésuites, le débat n'en reste pas là : de nouvelles accusations et de nouveaux thèmes apparaissent bientôt. Les jésuites sont accusés d'être des adeptes d'une morale relâchée que les casuistes de la Compagnie de Jésus propagent. Pascal présentera ces casuistes comme de faux pasteurs qui égarent leurs fidèles : il les accuse de légitimer l'immoralité en donnant bonne conscience par toute une série de procédés tels que les opinions probables, les circonstances favorables, la direction d'intention, les équivoques, les restrictions mentales. Tout cela détache du vrai Dieu et seule une morale sévère, selon eux, peut en rapprocher les hommes, assurent-ils.

De la même façon, les pratiques des sacrements ne peuvent être galvaudées. Antoine Arnauld, le frère d'Angélique, dans son traité *De la fréquente communion*, dénonce le caractère routinier, contraire à l'esprit de l'Évangile. Les uns offrent une vision pessimiste de l'homme inspirée de saint Augustin : « Le cœur de l'homme est creux et plein d'ordures » (Pascal) et Babylone fait obstacle à la venue de la Jérusalem céleste. La vie de l'homme apparaît dans une société politique fondée sur un « ordre de la concupiscence », où l'homme est l'esclave de ses désirs. Il traîne après lui les conséquences de la faute originelle des premiers parents, cette malédiction pèse sur la cité humaine.

Les autres, les jésuites, s'éloignent de cette vision tragique de l'homme et récusent l'élitisme théologique et moral qui caractérise le mouvement janséniste.

Pour eux, tous les hommes sont appelés à se lancer avec espoir dans la voie du Salut et de la perfection et les sacrements sont là pour les y aider. Ils sont à l'opposé des personnages de Racine, éduqués à Port-Royal, tels qu'Andromaque, Junie, Bérénice et Phèdre qui sont les incarnations concrètes de ces justes à qui la grâce de Dieu a manqué²⁵.

Louis XIV et la reine mère, Anne d'Autriche prirent très tôt l'abbaye de Port-Royal en haine. Le jeune roi ne cessa jamais de croire que les jansénistes étaient de dangereux hérétiques et des sujets rebelles qui en voulaient à son trône et peut-être à sa vie. A l'origine de tout cela est le fait que le jansénisme a capté

25 Cette idée est développée par Lucien Goldman dans son livre, *Le Dieu caché*, Paris, Gallimard, 1959.

une bonne partie de la clientèle de la Ligue et de la Fronde religieuse (1648-1652). Tous les mécontents gravitent autour de Port-Royal. Les jésuites, bien en cour, attisent la querelle et le roi finit donc par prendre des mesures extrêmes. En 1661, Louis XIV exige la signature par tous les ecclésiastiques du royaume d'une franchise condamnant « de cœur et de bouche » la doctrine de Jansénius.

Le jansénisme sera présent aussi au XVIII^{ème} siècle et le mouvement y connaîtra quelques péripéties notables. Notons d'abord qu'il recevra sa condamnation définitive en 1713. La bulle *Unigenitus* qui le condamne va déchirer l'Église et bien au-delà la monarchie, en partageant les esprits entre partisans et adversaires. Même après sa condamnation, le jansénisme continuera à être soutenu par certains évêques. Puis, durant les premières années de la régence (1715-1723), le jansénisme sera relativement favorisé : c'est alors que s'organise le vaste mouvement de « l'appel » contre la bulle.

Mais à partir de 1726, à l'arrivée du cardinal Fleury au ministère, à l'époque du jeune Louis XV, une répression systématique s'organise qui est une véritable persécution. Le cardinal part, en effet, à la conquête de toutes les paroisses et de tous les couvents marqués par le jansénisme.

Les jansénistes, quant à eux, sont sûrs de défendre la bonne cause et de détenir la vérité sur le Salut des hommes, la toute-puissance de Dieu qui accorde sa grâce à un petit nombre d'élus et aussi sur la nécessité de mener une vie très stricte pour être à même de mériter la « faveur » et le « secours » de Dieu. Aussi, en appellent-ils, dès ces années de 1720 à un concile pour juger l'iniquité de la bulle *Unigenitus* qui les condamne. A Paris, environ la moitié du clergé est appelant.

Et pour bien montrer la justesse de leur point de vue, ils sentent l'impérieuse nécessité d'apporter des preuves face à leurs persécuteurs. La meilleure des preuves sera de montrer que Dieu a choisi leur camp et qu'il le démontre par des signes. Et le meilleur de ces signes est le miracle accordé par le ciel. Déjà, au siècle passé en 1656, la nièce de Pascal, Marguerite Périer avait été guérie d'une fistule lacrymale profonde. Grâce à l'application sur la plaie d'une relique de la Sainte Epine « elle est subitement guérie ». Le miracle eut lieu dans la chapelle de Port-Royal de Paris. Une telle intervention divine semblait donc justifier la cause des jansénistes. Le miracle protégea donc pour quelques temps les deux monastères de Port-Royal.

Au XVIII^{ème} siècle un pas de plus va être franchi. Cette fois-ci à l'appui de leur cause, les jansénistes s'abriteront sous la protection d'un de ses membres qui

est tenu pour saint. Ce n'est pas la première fois dans l'histoire, ni la dernière, que la sainteté est brandie pour justifier une cause. Nous verrons, en outre, comment cette fois le miracle sort du couvent et se produit en plein Paris, au cimetière de Saint-Médard²⁶.

Le supposé saint est un diacre qui a été enterré en 1727 dans ce cimetière après une vie de pénitence et de dévouement aux pauvres des faubourgs auxquels il a distribué tous ses biens. Ce diacre Pâris, c'est son nom, a choisi de mener une vie humble malgré ses origines sociales. Il a travaillé dur pour gagner son pain quotidien, tout en menant une vie de pénitences, pratiquant le jeûne et autres macérations. Cela lui valut de mourir jeune à l'âge de trente-sept ans et tout aussitôt, on lui attribua un grand pouvoir thaumaturgique. Dès les premiers miracles qui se produisirent sur sa tombe, des centaines de malades accourent pour solliciter son intervention.

Dès lors, les guérisons se multiplient en un spectacle saisissant, selon les témoins. Non seulement de monstrueuses tumeurs désenflent, des plaies purulentes cicatrisent, des corps difformes reprennent une apparence naturelle, mais encore tout cela s'accompagne de manifestations proches de l'hystérie : les fidèles du diacre sont pris de convulsions. Dès lors, les « convulsionnaires », principalement des femmes, prennent un rôle essentiel et organisent des cérémonies au cours desquelles elles se substituent aux clercs. Elles prophétisent, consolent et accusent. Le pouvoir finit par fermer le cimetière.

Un plaisantin en 1732, faisant prévaloir l'humour, écrira sur la porte close : « De par le Roi, défense à Dieu de faire miracle en ce lieu ». Nous sommes donc ici en présence d'un phénomène de religiosité populaire, qui dégénère en plein siècle des lumières. Voltaire et Rousseau, pour une fois d'accord, en tireront des arguments contre l'obscurantisme.

Mais le jansénisme va finir par disparaître à travers ces excès populaires. En effet, il va d'abord survivre de deux manières, tout d'abord à travers la bourgeoisie des lumières, concrètement, l'élite marchande²⁷ qui continue à vénérer les reliques des saints jansénistes et aussi au travers de fortes personnalités.

²⁶ Nous utilisons ici l'article de Monique Cottret, « Miracles et convulsions à Saint-Médard », *Les jansénistes*, revue citée, pp. 54-57.

²⁷ Voir sur ce point l'article de Nicolas Lyon-Caen « Drôle de bourgeoisie des lumières », *ut supra*, pp.58-61.

En effet, deux groupes de personnalités trouveront dans le jansénisme la source de leur inspiration : il s'agit d'abord des jeunes ecclésiastiques « progressistes » qui virent dans ce mouvement un antidote à la toute-puissance du pouvoir royal, ce qui leur vaudra d'être accusés d'être des agents de la Révolution et taxés de républicanisme. Il est vrai que l'on trouve parmi eux quelques prêtres qui ont fait leur idéal révolutionnaire. Contentons-nous de citer l'abbé Grégoire. Son action et son livre *Ruines de Port-Royal* permettent de parler de la tradition républicaine de Port-Royal²⁸.

Par ailleurs, plusieurs membres de l'épiscopat furent qualifiés jusqu'à la fin du XVIII^{ème} siècle de jansénistes. Nous pouvons citer ainsi Monseigneur Pavillon, le grand évêque d'Alet. Pour lui comme pour ses autres collègues taxés de jansénisme, son action pastorale s'inspire de la spiritualité janséniste qui était pessimiste. C'est un mouvement qui pense que Dieu apporte la grâce avec parcimonie et que, pour la mériter il faut se mettre en stricte harmonie avec l'Évangile. Le débat, comme nous l'avons déjà signalé, fut donc ouvert sur le sacrement de la pénitence et sur la communion fréquente. Il fallait s'approcher des sacrements avec un cœur pur et fuir les repentirs superficiels, ceux qui s'expriment seulement du bout des lèvres. L'impact sur les fidèles fut très fort et l'onde de choc provoquée par ses directives se propagea dans la région et perdura bien après son passage. Le rigorisme, inspiré par son jansénisme, marqua pour longtemps les populations locales²⁹.

Conclusion :

Le XVII^{ème} siècle, un siècle fort complexe : le siècle du renouveau mais aussi de la tradition

Comme au Moyen-Âge, on cherche à se protéger auprès des saints. Nous avons vu précédemment comment les hommes du Moyen-Âge, face aux guerres, aux épidémies et aux épreuves diverses qui s'abattaient sur eux recherchaient la protection des saints. Aux XVI^{ème} et XVII^{ème} siècles, les temps ont bien changé. Bien de ces risques

²⁸ *Ut supra*, pp. 62-67.

²⁹ Sur Nicolas Pavillon, on pourra consulter Séménou Gilles, *Monsieur d'Alet, Nicolas Pavillon. Un évêque janséniste en pays cathare*. Carcassonne, Imprimerie Gabelle, 1998 et Cardaillac Louis, *Félix Armand et son temps*, Quillan, Tinena, 2011, pp. 77-84.

ont disparu et pourtant, bien des fidèles continuent à porter leurs regards vers les saints et à se rassurer auprès d'eux.

Certes, dans la vie des hommes les périls ne sont jamais complètement éliminés. Mais il semble que maintenant, à partir du XVI^{ème} siècle, l'homme porte en lui une angoisse existentielle, celle du Salut éternel. Divers courants de spiritualité se développent en cette période qui insistent sur la présence du Malin dans le monde : il en perturbe l'ordre et tente d'attirer, par ruse ou par force, chacun des fidèles. C'est ainsi que Nicolas Pavillon, évêque janséniste d'Alet en Languedoc affirme en 1677 :

Par le péché de l'homme, non seulement l'homme mais aussi toutes les créatures sont tombées dans la puissance du démon, qui en est devenu le maître et le tyran et en a abusé dans tous les siècles, comme il en abuse encore contre Dieu et contre ses serviteurs, si l'esprit de Jésus-Christ ne les délivre pas de ses mains et de l'impureté qu'elles ont contractée par la possession et la jouissance qu'il en eut ³⁰.

Ces évêques jansénistes, fort rigoristes, recommanderont à leurs fidèles une vie à la pratique et à la morale très strictes et en même temps le recours à l'assistance des saints. Le même Nicolas Pavillon n'aura de cesse de multiplier dans les villages de sa juridiction, la création de paroisses qui auront en son centre une paroisse dédiée à un saint protecteur³¹. L'Église, nous le verrons, propose bien d'autres parades contre l'emprise du Démon. Il s'agit en définitive de forcer les portes du ciel et d'assurer le Salut éternel de l'homme.

Mais s'il est un moment important dans la vie de l'homme où, en définitive, tout se joue, c'est le moment de la mort. Et là, la créature doit prendre conscience qu'elle n'est pas seule pour comparaître devant Dieu. Chez les prédicateurs, à partir du XVI^{ème} siècle, on évoque très souvent ces derniers moments de la vie et cela sous un double aspect, celui de la peur et du réconfort. D'une part, on représente au fidèle le « moment dangereux », les « angoisses » et les « alarmes » du dernier combat, les « ombres de la mort » et les « fantômes lugubres » qui viennent troubler l'imagination au moment de l'agonie, et, d'autre part, on évoque la protection spéciale des saints qui nous aident à nous tourner vers Dieu.

Là, à notre chevet, il y a notre saint protecteur dont nous portons le nom,

30 Cité par Jean Delumeau, *Rassurer et protéger...*, op. cit. pp. 80-81.

31 Voir Cardaillac Louis, *Félix Armand et son temps. Un siècle d'histoire dans les Pyrénées audoises*, Quillan, Tinena, 2011, pp. 77-84.

notre ange gardien et bien sûr la Vierge Marie que le fidèle a invoqué lorsqu'il a récité *l'Ave Maria*, la suppliant de l'assister « maintenant et à l'heure de la mort ». Mais est également présent saint Joseph, le patron de la bonne mort, invoqué à ce titre, compte tenu qu'il avait connu une fin très douce, entouré de la présence de Marie et Jésus. C'est entre le XVI^{ème} et le XVII^{ème} siècle que naquit et se développa ce culte de « saint Joseph, patron de la bonne mort ³²».

C'est également au cours de ces deux siècles que se développa le culte des anges gardiens qui était né dès le Moyen-Âge³³. Mais si dans ces siècles lointains il apparaît essentiellement comme un recours des collectivités, villes ou États, il apparaît dès le XVI^{ème} siècle, comme le protecteur affecté à chaque être humain. Comme l'a souligné Jean Delumeau, « l'essor du culte de l'ange gardien personnel a accompagné en Occident la montée de l'individualisme ».

Son rôle est donc d'accompagner tout au long de sa vie l'homme auquel il a été assigné. Ce protecteur céleste va l'aider à fuir les tentations du monde pécheur, à les vaincre et à l'assister au moment de la mort lorsque tout se joue. Alors, autour du mourant, les forces du bien et du mal se livrent un ultime combat pour s'approprier son âme. C'est l'ange gardien qui brandit l'étendard du bien. Il est là bien présent à l'heure du trépas et livre, en notre nom, l'ultime et décisif combat.

Au cours de ces derniers moments, dans la chambre mortuaire, l'assistance récitait cette prière destinée à l'ange gardien : « Ô saint ange de Dieu, assigné par lui à ton serviteur que voici, comme gardien, protecteur et pilote, nous implorons humblement le pardon de toutes ses faiblesses, négligences, irrespects et désobéissances. Nous t'en supplions : toi qui t'es occupé depuis si longtemps sans relâche de son salut, ne l'abandonne pas en cette dernière nécessité. Mais protège-le et libère-le de toute peur, de toute faiblesse, de tous les pièges des ennemis, de toute tentation et de tout mal. Assiste-le en ami et protecteur très fidèle. Car en dehors de toi il n'a personne pour s'occuper de lui, pour le défendre, pour prendre en main son Salut. Ne le lâche pas jusqu'à ce que tu l'aies présenté à Dieu, réconcilié dans la miséricorde et non dans le jugement ³⁴».

Les anges gardiens ont donc une double fonction, celle de guide et de

32 Voir Delumeau, *op. cit.*, le chapitre intitulé « Le patron de la bonne mort », pp. 340-351.

33 Sur le culte des anges gardiens, Delumeau, *ut supra*, 293-339.

34 *Ut supra*, page 322.

protecteur, ils sont assimilables à Raphaël qui, à travers mille difficultés conduisit Tobie au terme de son voyage.

L'Église officialisa ce culte : ce furent d'abord des diocèses qui confirmèrent par un office la fête des anges gardiens. Le bienheureux François d'Estaing, évêque de Rodez (†1529) l'adopta dans son diocèse. En 1533, c'est le diocèse de Toul qui l'adopte. En 1609, le diocèse de Coutances l'officialise « à l'imitation de beaucoup d'autres provinces ». A cette même date, le pape Paul V rend la fête obligatoire dans tout l'empire. Ce fut finalement Clément X qui l'étendit à toute l'Église et fixa sa date au 2 octobre³⁵.

35 *Ut supra*, page 315.

CHAPITRE XII

LA SAINTETÉ À L'ÉPOQUE MODERNE



Christ en gloire, Merson, 1923, mosaïque, Basilique du Sacré-Cœur de Montmartre, Paris

I. Le XVIII^{ème} siècle

UN SIÈCLE EN ÉBULLITION: LA RAISON FACE AUX DOGMES

Un contexte polémique

Le XVIII^{ème} siècle, siècle des lumières, se caractérise par son esprit critique et son rationalisme. Ce mouvement des idées qui se fait jour dans toute l'Europe a pour origine un mouvement philosophique qui se manifeste comme la proclamation de la raison, instituée norme suprême. Il affirme sa prétention à régir toute l'existence humaine, ce qui signifie que la raison a le droit de tout examiner, à l'encontre de l'argument d'autorité et des dogmes établis.

Le conflit avec l'Église était donc inévitable. Le mouvement conteste l'autorité qu'elle s'est arrogée sur l'intelligence de l'homme comme sur le pouvoir politique. Autrement dit, il ne s'agit pas en soi d'une manifestation antireligieuse ou antichrétienne, mais bien du rejet de la tutelle de la religion ; aussi le mouvement cherche-t-il à soustraire à l'Église tout ce qu'elle s'est assujéti. Le mouvement revendique donc l'autonomie de la vie civile et porte en germe la laïcisation de l'État, la sécularisation de la société et la séparation du religieux et du profane.

Mais le XVIII^{ème} siècle est aussi celui de la Révolution française qui prétend enterrer l'ancien régime. La Révolution transcrit ces revendications de l'esprit philosophique dans le droit. C'est ainsi que les minorités religieuses sont reconnues, mais sans en arriver à notre concept moderne de laïcité. Il faudra attendre quelques années encore pour que cette égalité accordée aux autres confessions se matérialise au début du XIX^{ème} siècle (1802) par les Articles organiques. Et ce n'est qu'à l'aube du XX^{ème} siècle, en 1905 que se produira la rupture définitive entre la société civile et religieuse par le vote de la séparation des Églises et de l'État¹.

Pour l'heure, le transfert graduel de certaines attributions de l'Église (enseignement, assistance ...) s'opère dans une atmosphère de guerre civile. Le catholicisme se trouve alors rejeté dans le camp de la contre-Révolution (même si quelques illustres ecclésiastiques très minoritaires, tels que l'abbé Grégoire, emboîtent le pas de l'idéal révolutionnaire).

D'une part, les héritiers de la Révolution estiment qu'ils ne peuvent pré-

¹ Pour plus de détails, voir René Rémond, *Le XIX^{ème} siècle (1815-1914)*, Paris, Editions du Seuil, 1974, spécialement le chapitre intitulé « Religion et société », pp. 193-207.

server et consolider les conquêtes de 1789, sans désarmer l'Église. Ainsi la laïcisation de l'État et la sécularisation de la société sont chargées d'une signification idéologique et mobilisent des passions adverses.

D'autre part, les sociétés catholiques dans les divers pays européens durcissent leurs positions et spécialement en France, et l'Église avive les inclinations autoritaires qui accentuent l'opposition entre l'esprit du siècle et la foi traditionnelle. On assiste à un renforcement de la centralisation romaine et à l'affirmation de la souveraineté absolue du pape qui ira se renforçant ensuite tout au long du XIX^{ème} siècle, en même temps que l'ultramontanisme progressera, comme doctrine et comme organisation. Mais cet affrontement et cette division en deux camps fortement opposés naît idéologiquement avec l'Esprit éclairé et les philosophes au XVIII^{ème} siècles. Dès ce moment, les conditions sont présentes pour que naissent deux univers distincts, deux sociétés et deux mentalités. L'Église catholique est dès lors vue comme l'incarnation de l'obscurantisme, de la tradition, du passé, de l'autorité, du dogme et de la contrainte, tandis que le camp d'en face prétend incarner la raison, le progrès, la liberté, la science, l'avenir et la justice.

La vision des saints et de la sainteté, pierre d'achoppement

Les philosophes, précisément, font du thème de la sainteté un de leurs sujets favoris qui leur permet de s'en prendre à la crédulité du peuple². Helvétius écrit en 1759 sa fameuse Lettre au père Bertier sur le matérialisme dans laquelle il manifeste une ironie féroce à l'égard des jésuites qu'il accuse d'exploiter le culte des saints pour se rendre maître des esprits du peuple.

Bien d'autres philosophes développent le thème. Ainsi Montesquieu, qui fit un voyage en Italie dans les années 1728-1729, s'amuse en découvrant les reliques du trésor de Saint-Marc à Venise. Il y découvre des pierres qui ont servi à lapider saint Etienne et un doigt de saint Christophe « qui aurait été digne de la main d'un géant ». A Lorette, il s'interroge sur le transfert miraculeux de la *Santa casa*, n'y voyant qu'une invention poétique et à Naples, il assiste à la liquéfaction du sang de saint Janvier. Pour lui, il s'agit là d'un phénomène physique que les

² Nous avons, depuis peu, une remarquable étude sur la sainteté à l'époque des lumières. Il s'agit de l'ouvrage d'Eric Suire, *Sainteté et Lumières. Hagiographie, Spiritualité et propagande religieuse dans la France du XVIII^{ème} siècle*, Paris, Honoré Champion, 2011. C'est là la base de notre documentation pour ce chapitre du XVIII^{ème} siècle. Pour ce qui est de la vision des saints par les philosophes, le thème est traité entre les pages 385 et 402.

ecclésiastiques ont baptisé miracle « pour consoler le peuple ».

Mais à partir de 1760, les attaques contre la sainteté chrétienne se font plus virulentes. Les philosophes, qui désormais sont protégés dans les sphères du pouvoir, prétendent maintenant extirper les superstitions qui règnent sur le peuple. C'est ainsi que le baron d'Holbach publie en 1770 le *Tableau des saints* où il s'en prend à l'Église, l'accusant de proposer des modèles de scélératesse et d'infamie plutôt que des modèles de vertu ». Il écrit : « Les fastes de l'Église chrétienne ne nous présenteront que des imposteurs dépourvus de science et de Lumières, forgeant et débitant des fables improbables à une populace imbécile, avide de nouveautés merveilleuses et prémunie contre la raison ; des charlatans grossiers obstinés à vivre aux dépens de la crédulité infatigable de leurs dévots adhérents ³ ».

Voltaire, lui aussi, dénoncera l'exploitation des superstitions par le clergé, mais il le fera avec humour. C'est ainsi qu'en 1769, *La canonisation de saint Cucufin*, ouvrage écrit à la suite de canonisations nouvelles célébrées à Rome, il développe toute une série d'arguments hostiles à la sainteté chrétienne qui ne serait qu'un héritage du polythéisme antique. Il suggère de substituer les fêtes des saints inutiles à la patrie par le culte des grands hommes.

La sainteté au XVIII^{ème} siècle

La multiplication de telles attaques au culte des saints ne peut s'expliquer que par la grande importance donnée au culte des saints par l'Église.

A Rome, c'est avec un soin particulier et une vigueur renouvelée que les papes vont s'intéresser au thème de la sainteté. Ce fut en particulier le cas du pape Benoît XIV (1740-1758) qui avant d'être élu pape fut pendant vingt ans promoteur de la foi, c'est à dire « avocat du diable » à la congrégation des Rites. Alors qu'il était archevêque de Bologne, le cardinal Lambertini rédigea un traité sur les procédures de béatification et de canonisation qui fut publié en quatre volumes de 1734 à 1738, sous le titre de *De servorum Dei beatificatione et de beatorum canonisatione (De la béatification des serviteurs de Dieu et de la canonisation des bienheureux)*.

Fort de sa longue pratique à la Congrégation des Rites, il y exposait la procédure à suivre et les règles à respecter dans l'instruction d'une cause. Cette

3 Cité par Eric Suire, *Op. Cit.*, pages 389-390.

clarification et instruction de la théorie et de la pratique ecclésiastique dans le domaine de la création des saints ne demeura pas lettre morte, puisque devenu pape, il fit entrer dans la législation de l'Église diverses mesures qu'il avait suggérées en tant que cardinal. Dès lors, les formalités administratives pour l'introduction des procès furent allégées, ce qui facilita la proclamation de nouveaux saints et bienheureux.

Benoît XIV prit également d'autres mesures, par exemple, il signa en 1753 un concordat entre l'Espagne et le Saint Siège qui prévoyait, entre autres choses, la création à Madrid d'une agence qui traiterait et faciliterait les aspects économiques des béatifications. Une telle mesure allait dans le sens de l'histoire : des églises nationales manifestèrent alors avec force leur désir de promouvoir des saints nationaux. Cette tendance s'était déjà manifestée en France, dès la fin du XVII^e siècle sous la pression du gallicanisme.

Toutes ces raisons firent que le nombre des saints et des bienheureux au XVIII^e siècle fut très important et même supérieur à ceux enregistrés au XVII^e siècle, pourtant considéré comme le siècle de la sainteté. Le XVII^e siècle eut vingt-cinq canonisations entre les pontificats de Clément VII (1592-1605) et d'Alexandre VIII (1689-1691). Quant au XVIII^e siècle, il connut vingt-neuf canonisations entre les pontificats de Clément XI (1700-1729) et de Clément XIII (1758-1769). Au XVII^e siècle il n'y eut que dix-sept béatifications, au XVIII^e siècle, il y en eut trente-huit solennelles et plus de soixante confirmations informelles au sujet de serviteurs de Dieu vénérés localement.

L'examen des personnalités de ces nouveaux saints et bienheureux proclamés par l'Église au XVIII^e siècle nous permet de préciser l'idéal de sainteté propre à cette époque.

Il faut d'abord remarquer que nous sommes toujours, en ce siècle, dans la ligne de la contre-Réforme, c'est à dire, dans le processus de cléricisation de la sainteté que ce mouvement avait apporté. En effet, la plus grande partie des canonisés appartiennent au clergé régulier masculin (mendiants et jésuites). L'exaltation des prêtres, prédicateurs, missionnaires et fondateurs d'ordres vont dans cette même direction de la cléricisation.

Néanmoins, parmi tous ces saints apparaissent des personnalités qui démontrent une volonté de mettre en valeur d'autres catégories, tendance qui sera confirmée au XIX^e siècle. On trouve parmi ces nouveaux saints et plus encore parmi les béatifiés un certain nombre de religieuses et de laïcs. De plus, en ce

XVIII^{ème} siècle, il apparaît que le délai entre la date du décès et la date de canonisation se raccourcit. Un certain nombre de saints ayant vécu au XVII^{ème} siècle sont alors canonisés ou béatifiés : Jean-François Régis, Pierre Fournier, Vincent de Paul, Joseph de Cupertino, Joseph Calasanz, Jeanne-Françoise de Chantal. Cette tendance s'accroîtra aux siècles suivants : la canonisation de figures de plus en plus contemporaines contribue à montrer la fécondité de la vie de la foi chez les personnes relativement proches dans le temps et rend l'imitation des saints plus attractive⁴.

Enfin, autre caractérisation de la sainteté au XVIII^{ème} siècle, c'est l'apparition d'une certaine politisation des procès du fait même de divisions au sein de l'Église. L'opposition qui était née au XVII^{ème} siècle entre les jésuites et les jansénistes se prolongera au XVIII^{ème} siècle. Les membres de la Compagnie de Jésus apparaissent comme les défenseurs des droits de la papauté mais seront accusés par les jansénistes de laxisme. Ces affrontements auront au cours des siècles des conséquences sur le culte des saints. On peut citer par exemple, le cas du procès de Robert Bellarmine, jésuite, dont le procès fut fermement défendu par les jésuites, mais qui fut stoppé sous le pontificat de Benoît XIV. De même à cette époque fut stoppée la cause de Jean de Palafox, honni des jésuites.

A travers toutes ces vicissitudes, la sainteté malgré toutes les attaques qu'elle eut à subir sur différents fronts fut une des valeurs de l'Église au XVIII^{ème} siècle. En même temps que les différents saints et bienheureux continuaient à incarner les valeurs fondamentales incarnées par la contre-Réforme, des tendances nouvelles apparurent qui recherchaient l'expression d'une religiosité sans excès, sans ascétisme exacerbé, basée sur l'enseignement de l'Église.

DEUX SAINTS À L'EXTRÊME OPPOSÉ DES VALEURS DU SIÈCLE

Le XVIII^{ème} siècle n'est pas le siècle d'un athéisme combatif, mais de scepticisme élégant. Cette époque marquée par Voltaire, Rousseau, Diderot et Hume se veut déiste et tolérante. En ce sens, Diderot écrit dans une lettre célèbre à Voltaire : « Je crois en Dieu, quoique je vive très bien avec les athées... Il est très important de ne pas prendre la ciguë pour du persil, mais nullement de croire ou ne pas croire en Dieu ».

⁴ Idée développée par Benoît Pellistrandi dans son article « La sainteté contemporaine », publié dans les *Mélanges de la casa de Velázquez*, Nouvelle Série, 33 (2), 2003, page.

Dieu, dans cette optique est l'architecte de l'univers qui a légué son chef-d'œuvre à ses habitants mais s'intéresse assez peu à eux. Un historien résume ainsi l'esprit du siècle : « En philosophie, le cartésianisme, en théologie, la libre pensée déiste, en morale, le rationalisme et la poursuite du bonheur, en sociologie, l'individu égoïste qui se lie à ses pairs pour édifier l'État séculier, tout en demeurant secrètement membre d'une Église invisible attachée à un royaume qui n'est pas de ce monde. Dieu demeure sur un trône, lointain, majestueux, raisonnable et désincarné ⁵».

Entre 1751 et 1781, Diderot et ses collaborateurs publièrent l'*Encyclopédie* en cinq volumes. Ils veulent donner une vue complète des arts et des sciences et leurs articles expriment bien le mépris ressenti par ces apôtres de la raison à l'égard de ce qu'ils considèrent comme l'extrémisme et le fanatisme du véritable christianisme. C'est ainsi que l'on lit dans l'article « Sermon de Jésus Christ » :

Tout le monde avoue que les préceptes de Notre Seigneur ne sont pas compatibles avec la sûreté et la tranquillité publique... Ce qui a jeté les interprètes dans l'erreur, c'est qu'ils ont cru que les préceptes du Seigneur regardaient tous les chrétiens. Dès qu'on a posé le principe que le sermon de Notre Seigneur s'adresse à ses apôtres, il n'y a plus aucune difficulté ⁶.

Bien sûr des fidèles chrétiens ne pouvaient accepter cette restriction au message du Christ, et bien que le XVIII^{ème} siècle voulut épargner à ses citoyens toute difficulté dans l'application des préceptes de l'évangile, des voix s'élevèrent pour protester contre une telle vision de la foi.

Ce fut en particulier le cas de deux saints qui prirent le contre-pied de ces opinions qui se manifestèrent tout au long du siècle. L'un d'eux est Louis-Marie Grignon de Montfort qui fait le lien entre deux siècles (1673-1716) et le second Benoît-Joseph Labre (1748-1783), mendiant et errant du Christ.

Louis-Marie Grignon de Montfort

Louis-Marie Grignon de Montfort, breton d'origine, étudia au séminaire Saint-Sulpice à Paris. Il fut, après avoir été ordonné prêtre, aumônier d'hôpital et missionnaire. Il exerça tout au long de sa vie un ministère spécial envers les pauvres

⁵ Cité par John Saward, *Dieu à la folie...*, op. cit., page 274.

⁶ *Ut supra*, pp. 274-275.

et les indigents. Son biographe nous le montre ainsi dès son voyage de Bretagne à Saint-Sulpice. Ayant donné son manteau au premier mendiant qu'il rencontra, il s'agenouilla et fit le vœu de ne plus jamais rien posséder. Pendant le reste de son voyage jusqu'à Paris, il mendia le pain et le gîte et partagea le quotidien de vagabonds, poursuivi par les chiens et évité par les paysans.

Désormais le concept central de sa spiritualité sera la recherche de la « sagesse éternelle incarnée ». Pour lui, connaître la véritable sagesse c'est connaître le Christ. Il consacre ainsi tout un traité à « l'amour de la sagesse éternelle » et fonde une congrégation religieuse appelée *Les filles de la sagesse*.

Tout cela, bien sûr est en opposition au « monde insensé » et à la sagesse du monde. Dans *l'Amour de la sagesse éternelle*, il écrit que « les pauvres et les petits enfants suivent partout la sagesse sur un pied d'égalité ». Le mystère de la croix, qui est pour lui le cœur de la sagesse, n'est compris que par les petits non touchés par la propagande du monde des adultes.

Les « sages et prudents du siècle », n'ont pas accès à ces valeurs. Face à un tel monde le chrétien est tenu à la vigilance et aux luttes incessantes. Louis-Marie l'exprime en vers de cette façon :

Malheureux monde, adieu,
Plus méchant qu'un athée
Qui n'a ni foi ni Dieu,
Plus changeant qu'un Prothée,
Plus rusé qu'un serpent,
Adieu, maudit, adieu, maudit, impie,
Nous méprisons, nous détestons,
Nous condamnons ta vie ⁷.

Aussi les missionnaires de la Compagnie de Marie, qu'il fonde, sont-ils invités à mépriser ce monde et à s'en tenir éloignés. En aucun cas ils ne doivent pactiser avec ce siècle perverti. Il écrit à propos des obligations de ses disciples : « Ils n'ont ni les sentiments du monde dans leur esprit, ni ses maximes dans le cœur, ni ses modes dans leur conduite. Leur devise est : « *Nolite conformari huic saeculo nequam* ». (N'acceptez jamais de pactiser avec ce siècle) ».

Et pour Montfort, pour avancer dans cette voie de renoncement à ce siècle perverti, la dévotion à Marie est essentielle, car elle apprend aux fidèles l'humilité, Marie s'étant faite servante. Amour du prochain et culte à Marie sont les deux

⁷ *Ut supra*, pp. 262-263.

axes de sa spiritualité qui lui permettent de se rallier à la sagesse éternelle face à la prétendue sagesse du siècle.

Ainsi chez Grignon de Montfort, l'hostilité au siècle des lumières est totale dès ces premières décennies du siècle. Nous allons découvrir la même attitude chez un saint qui, lui, vécut dans la deuxième moitié du siècle, Benoît – Joseph Labre (1748-1783).

Benoît –Joseph Labre (1748-1783)

Il vécut dans la seconde moitié du XVIII^{ème} siècle, à une époque d'égoïsme éclairé où les gens qui le pouvaient recherchaient les commodités et le luxe, au moment où le Dieu abstrait des déistes est l'objet des conversations de salon ou de doctes traités. Benoît–Joseph Labre est bien loin de ce « maître-horloger ».

Il n'est donc pas un homme de son temps auquel il tourne le dos. Benoît, au cours de sa vie adorera le Dieu incarné de Bethléem et du calvaire, Jésus dans les pauvres, Jésus dans le Saint-Sacrement de l'autel⁸. Sa vie sera celle d'un mendiant, sans feu ni toit, toujours sur les routes se contentant pour toute nourriture des aumônes qu'il recevait ou des déchets qu'il pouvait trouver sur un tas d'ordure. Un cas extrême, donc, comme nous allons le voir plus en détail.

Il naquit en 1748 dans un village du diocèse de Boulogne-sur-Mer. Comme il manifeste tout jeune des signes évidents de piété, ses parents le confient à un oncle prêtre qui pourra le préparer au sacerdoce. Auprès de lui, il lit l'Écriture et de nombreuses vies de saints, mais son protecteur meurt au cours d'une épidémie de typhus. Il commence alors une série de tentatives pour entrer dans un ordre religieux. Benoît –Joseph, dès son enfance veut appliquer à la lettre les préceptes du Christ. Il veut vivre la pauvreté absolue. Il ne possède rien, si ce n'est un Nouveau Testament, une *Imitation*, un bréviaire et un chapelet. Vêtu de guenilles, il veut servir Dieu dans la solitude et le renoncement. Il veut vivre en ermite et affirmer qu'il est possible de pratiquer ce type de vie de l'Église primitive en un siècle de scepticisme dominant. Bien que sa famille s'y oppose, il se lance dans une série de tentatives pour entrer dans un ordre religieux, mais cisterciens et chartreux le refusent, le trouvant trop excentrique.

Il entreprend alors une vie d'errance et de pauvreté. Pendant treize ans son port d'attache étant Rome, il visite les plus importants sanctuaires d'Europe dont

⁸ Ici encore, nous devons beaucoup à John Saward, *Dieu à la folie...*, *op.cit.*, pp. 273-281.

Lorette, Assise et Saint-Jacques-de-Compostelle. Sur la route, il ne cesse de prier, se nourrissant du produit des aumônes qu'il reçoit. Il meurt à trente-cinq ans, à Rome, épuisé par ses excès pénitentiels.

Sa vie fut totalement opposée aux idéaux de son siècle. Benoît choisit de vivre le Christ comme mendiant errant au moment même où en Europe cette catégorie d'individus était persécutée et pourchassée par les lois. Mais il manifestait une indifférence totale envers le monde et le jugement qu'il portait sur lui. Il était souvent l'objet de railleries qui le laissaient indifférent. Benoît supportait tout. Son ascétisme était extrême ; au mépris singulier de son corps, il alliait une charité sans limites pour son prochain. Il se contenta d'affirmer dans sa vie des valeurs qui étaient bien étrangères à son siècle.

AU XVIII^{ÈME} SIÈCLE, LA SAINTETÉ À CONTRE-COURANT DU SIÈCLE, VUE ET PRÉSENTÉE COMME UNE REVENDICATION D'APPARTENANCE À L'ÉGLISE

Jean-Baptiste de la Salle (1651-1719)

Après avoir été ordonné prêtre en 1678 et avoir passé un doctorat en théologie en 1680, il décide de se consacrer à l'éducation et fonde en 1684 sa première école.

Son originalité est d'avoir introduit des innovations qui révolutionnèrent l'enseignement et la pédagogie : il décida d'abord d'offrir à tous un enseignement gratuit et de qualité et s'entoura d'une équipe de laïcs consacrés, mais non prêtres, qui formaient une association de personnes habitées par la vocation éducative et désireuses de transmettre les valeurs de la religion et une éducation de qualité. Il créa donc un réseau d'écoles caractérisées par l'usage de la langue vernaculaire (jusqu'alors on apprenait à lire en latin) et ayant pour mission d'éduquer des élèves répartis par niveaux. Il prétendait servir l'enseignement à tous, ne désirant laisser personne à l'écart. Pour cela il créa des cours le dimanche, destinés aux jeunes travailleurs, des écoles techniques et d'autres qui se proposaient la réinsertion des délinquants.

Il eut le grand souci de former des maîtres qui soient à la fois compétents et animés d'une foi profonde et qui dans leur pratique témoigneraient d'un esprit missionnaire. A sa mort, les créations d'écoles se multiplièrent, au point qu'actuellement elles existent dans quatre-vingt-cinq pays du monde.

Jean-Baptiste de la Salle fut béatifié en 1888 par Léon XIII et canonisé en 1900 par le même pape. Le pape Pie XII, le 15 mai 1950, le déclara patron officiel de tous les éducateurs de l'enfance et de la jeunesse et patron universel des éducateurs.

Au cours de l'année jubilaire 2000, pour célébrer le centenaire de la canonisation de leur fondateur, le pape Jean-Paul II adressa une lettre apostolique aux frères des Écoles Chrétiennes, dans laquelle il soulignait la nouveauté des apports pédagogiques de Jean-Baptiste de la Salle : « Avec son talent pédagogique, Jean-Baptiste de la Salle fut un illustre pionnier de l'éducation populaire des enfants et des jeunes. Comme un véritable apôtre, il sut se mettre au service des enfants qui fréquentaient ses écoles, se préoccupant essentiellement de la formation des maîtres. Pour lui, l'éducation, plus qu'un métier était une mission qui consiste à aider à reconnaître ce que chacun a d'irremplaçable et unique et ainsi favoriser la croissance et le développement de chacun ».

Alphonse de Liguori (1696-1787), le Saint du Siècle des Lumières⁹

Alphonse de Liguori naquit en 1696 à Naples, ville qui était alors la capitale du royaume des Deux-Siciles, sous domination espagnole. La ville avec ses deux cent quinze mille habitants était deux fois plus peuplée que Rome. Il vit le jour dans une famille de la noblesse napolitaine. Fils de militaire, élève surdoué, il fait de brillantes études qui font de lui un avocat à l'âge de seize ans et le mettent en contact avec les personnalités les plus notables de la ville.

Et voilà que ce brillant jeune homme, malgré l'opposition de son père, décide d'abandonner la carrière qui l'attend et de devenir prêtre. Au séminaire de 1723 à 1726, il reçoit une formation rigoriste et approfondit sa connaissance des écritures et des Pères de l'Église. Il se nourrit aussi des écrits de sainte Thérèse d'Avila et de François de Sales pour lesquels il conservera toute sa vie une profonde dévotion. A l'âge de trente ans il fut ordonné prêtre.

Il organise dès lors à Naples, dans les quartiers les plus pauvres des *cappelle serotine* (des chapelles du soir), c'est à dire des séances de prière et d'évangélisation. Cet apostolat durera quatre ans.

En 1732, à trente-six ans, il fonde la Congrégation des Rédemptionnistes,

⁹ Nous empruntons ce titre à la biographie du père Théodule Rey-Meunet, *Le Saint du Siècle des Lumières, Alphonse de Liguori (1697-1787)*, Paris, Nouvelle Cité (préface de Jean Delumeau).

après avoir abandonné Naples. Tous les membres de la jeune génération seront en mission permanente les douze mois de l'année, spécialement dans les villages et les lieux abandonnés.

Au cours de ces missions, il privilégie la prédication, l'exercice pour lui le plus important. Fils du Siècle des Lumières, profondément respectueux des libertés, il se propose un double objectif : « Convaincre l'intelligence et gagner la volonté », pour obtenir la conversion de ses auditeurs. Il s'agit donc en premier lieu « d'illuminer l'intelligence pour se faire comprendre de tous, y compris des plus faibles du peuple, des pauvres et des têtes de bois ». Pour lui, ce n'est qu'en respectant ces principes que l'on obtiendra des auditeurs un changement définitif et non un simple feu de paille.

Pendant un demi-siècle, Alphonse mettra sur pied sa Congrégation, au milieu de mille difficultés : ce sont les gouvernants qui craignent la multiplication des ordres religieux et leur enrichissement ; il doit aussi affronter l'abandon de quelques compagnons et se trouve ensuite au milieu d'un conflit entre le pape et le roi des Deux-Siciles. Finalement, alors qu'il avait fait vœu de ne jamais accepter l'épiscopat, Rome lui ordonne de recevoir la consécration épiscopale. Lorsqu'il démissionne de sa charge pour raison de santé, nouvelle épreuve : il se voit marginalisé et exclut de la Congrégation qu'il avait fondée.

Tout au long de sa vie, il fut terriblement dur envers lui-même, menant une vie marquée de mortifications multiples. Mais en même temps il s'écarta du jansénisme augustinien rigoriste d'origine. Il évolua grâce à sa proximité avec les jésuites. Il fut bienveillant et accueillant pour les pécheurs et adversaire de l'absolution différée et du refus de la communion. Il savait prendre des positions en avance sur son temps : il osait affirmer, contre toute la tradition augustiniène, que la procréation n'était pas la fin première du mariage.

Jean Delumeau dans la préface qu'il écrivit pour la biographie du saint, établit un parallèle intéressant entre saint Vincent de Paul et Alphonse de Liguori. A un siècle de distance, les deux hommes eurent les mêmes intuitions, découvrirent la même réalité des campagnes déchristianisées, l'un en France et l'autre en Italie du Sud, et optèrent pour les mêmes solutions. Désireux de se consacrer entièrement et avec efficacité à ces populations, ils éliminèrent de leurs prédications toute fioriture, toute complication. Ils allèrent à l'essentiel : ils prêchèrent l'Évangile et préférèrent l'enseignement du catéchisme à l'éloquence. Ils furent simples avec les simples et ainsi gagnèrent l'audience populaire. Alphonse parla et écrivit en Italien simple et

direct, facilement accessible à tous. En outre, comme il était musicien, il sut rendre les cérémonies attractives : il composa cinquante *canzoncine* et des *villancicos* de Noël qui font partie du patrimoine culturel italien.

Béatifié en 1816 et canonisé en 1839 et docteur de l'Église en 1871, il fut nommé patron des confesseurs et des moralistes en 1950. Il est sans doute l'un des saints que chacun d'entre nous aurait aimé connaître.

Les bienheureux de la Révolution

La sainteté n'est pas absente dans les événements de la Révolution : des victimes guilloténées ou massacrées pour des motifs religieux sont l'objet d'une canonisation spontanée de la part de la population sous le coup de l'émotion. L'exemple le plus célèbre est le cas du roi Louis XVI. Lorsqu'il est guillotiné le 21 janvier 1793, sur la place de la Révolution, tous les milieux catholiques le vénèrent comme le « Roi-Martyr ». La phrase que prononça, juste avant l'exécution son confesseur : « Fils de saint Louis, montez au ciel », fit le tour de l'Europe. Quelques mois après, Pie VI déclarait devant le Sacré Collège des cardinaux : « Nous avons la ferme conscience qu'il a échangé une couronne royale toujours fragile et des legs qui se seraient flétris bientôt, contre cet autre diadème impérissable que les anges ont tissé de lys immortels ». Mais en 1820, la Congrégation des Rites opposa une fin de non-recevoir aux instances de la duchesse d'Angoulême, fille de Louis XVI en arguant qu'on ne pouvait prouver qu'il avait été immolé en haine de la foi.

L'Église, pour sa part, parmi les véritables martyrs, au sens canonique qu'elle donne à cette appellation (entre cinq et dix mille) en a béatifié un nombre assez réduit : trois cent cinquante-six à ce jour. Parmi eux, cent quatre-vingt-onze victimes des massacres de septembre 1792 à Paris, cinquante-neuf religieux de Rochefort, morts en 1794, à la suite des mauvais traitements subis. Il est à noter que toutes ces béatifications sont récentes, puisqu'elles ne datent que du XX^{ème} siècle, entre 1920 et 1994. Pour l'heure, aucun des martyrs de la Révolution française n'a été canonisé.

CONCLUSION : AU XVIII^{ème} SIÈCLE, UN DÉBAT ENTRE ÉGLISE ET SOCIÉTÉ AVEC SAINTS INTERPOSÉS

Tout au long de ce chapitre nous avons vu combien pouvait diverger le point de vue des philosophes et de l'Église à propos de la sainteté.

La plupart des philosophes, nous l'avons signalé, exposèrent leur point de vue dans des ouvrages souvent très critiques envers l'Église qui était souvent accusée d'abuser à travers son enseignement de la crédulité du peuple. Ils vont jusqu'à accuser l'Église de proposer des modèles qui n'ont rien de vertueux et que la raison repousse. Ces prétendus saints, affirment-ils, ne sont que des héros de légendes et de contes entourés de merveilleux et qui donc n'ont rien à voir avec la raison et ne sont d'aucune utilité pour l'éducation du peuple. Il faudrait donc remplacer le culte des saints par celui des grands hommes qui se sont illustrés de diverses manières dans chacune des nations.

La réponse de l'Église se trouve plus que dans les écrits, dans les béatifications et les canonisations auxquelles elle procède, tout au long du siècle et spécialement sous les pontificats de Benoît XIII et de Clément XII.

Un examen attentif de ces causes nous montre que la papauté a été particulièrement attentive dans le choix de ces nouveaux saints et bienheureux. C'était pour elle une façon de répondre à ces critiques acerbes venues du camp des philosophes.

Une première remarque s'impose : cette sainteté du temps des lumières, telle qu'elle apparaît à travers de ces nouveaux saints, caractérise des personnes qui sont proches du peuple. Tous sont engagés au sein de leur communauté ; ils font tout ce qui est en leur pouvoir pour leur venir en aide, en même temps qu'ils proclament l'Évangile. Voyons les exemples les plus illustratifs :

Pierre Fourier, est un prêtre lorrain (1565-1640) qui se dévoue au sein de sa paroisse pendant des décennies. C'est un pionnier à divers titres, d'abord pionnier de la Réforme catholique dans le sillage du concile de Trente. Dans sa paroisse où catholiques et protestants se côtoient, il prône la tolérance. Pionnier, il l'est aussi en matière d'éducation : il privilégie l'enseignement des filles qui, jusqu'alors n'intéressait guère les éducateurs. Il sera béatifié en 1730 par le pape Benoît XIII.

Le languedocien **Jean-François Régis** (1597-1640) est un autre missionnaire des campagnes qui s'affronte à des problèmes concrets lorsqu'il part en mission dans le Vivarais et le Valais. Sa générosité envers les couches de la population qui ont besoin de lui sera totale, ses fidèles sont les paysans rencontrés sur la route, les prostituées, les dentellières du Puy, menacées dans leur travail et leur dignité. Pour les plus nécessiteux, il créera une sorte de soupe populaire. Il sera canonisé par Clément XII en 1737.

Quant à **Louis de Gonzague** (1568-1591), jésuite italien, il mourra au cours d'une épidémie, s'étant mis au service des pestiférés. Il sera canonisé en 1726 par Benoît XIII.

Vincent de Paul (1581-1660) pour sa part, lutta toute sa vie pour soulager la misère matérielle et morale des gens qu'on lui confie : ses ouailles seront des galériens, des personnages de la cour et aussi des paysans.

Nous terminons cette galerie de portraits avec **Jeanne-Françoise de Chantal** qui fonda avec François de Sales l'ordre de la Visitation. Il s'agit là d'un ordre nouveau, fondé pour répondre aux besoins de l'époque : il sera consacré à la visite et aux soins des malades, et aussi à la contemplation.

Nous pouvons dire qu'à travers canonisations et béatifications, l'Église au XVIII^{ème} siècle a su élever le débat. On est passé d'un débat d'idées à un débat de société. Cela nous montre, en outre, que ce fut là une époque d'une profonde mutation du fait religieux, plus qu'une époque de déchristianisation.

Une dernière remarque s'impose : si le XVII^{ème} siècle fut dans l'histoire de la sainteté un siècle espagnol, le XVIII^{ème} siècle fut français, puisque prédominèrent les nouveaux saints et bienheureux français.

II. La sainteté au XIX^{ème} siècle

LA SITUATION DE L'ÉGLISE AU XIX^{ème} SIÈCLE

Un siècle de révolutions à caractère anticlérical

L'Église sort meurtrie de la période révolutionnaire au cours de laquelle elle a subi de graves dommages. Au cours du XIX^{ème} siècle, elle aura à affronter d'autres révolutions républicaines : 1830 et 1848. Dès 1791, l'Église a choisi son camp : c'est celui de la contre-Révolution. Cette alliance de la contre-Révolution et de la papauté fut officialisée dans les bulles de Pie VI qui condamnaient la *Constitution civile du clergé*. Tout au long du XIX^{ème} siècle, les principes révolutionnaires seront ainsi condamnés et la doctrine romaine réaffirmée avec vigueur. En 1832, d'abord, Grégoire XVI dans l'encyclique *Mirari Vos*, dénonce avec violence « cette maxime absurde et erronée ou plutôt ce délire qu'il faut assurer et garantir à qui que ce soit

la liberté de conscience, pernicieuse erreur, fléau le plus mortel pour la société ¹⁰». C'est ensuite Pie IX qui enfoncera le clou dans son encyclique *Quanta Cura* et dans le *Syllabus* qui l'accompagne (1864). Cette année-là, il y dénonce, parmi « les principales erreurs de notre temps », les suivantes : « Chaque homme est libre d'embrasser et de professer la religion qu'à la lumière de la raison il aura jugée comme la plus vraie » et « À notre époque, il n'est plus expédient de considérer la religion catholique comme l'unique religion d'un État, à l'exclusion de tous les autres cultes ¹¹».

Ce fossé qui s'était ouvert en France entre l'Église et le pouvoir politique au moment de la Révolution ne cessera de se creuser tout au long du XIX^{ème} siècle à la suite de graves événements qui s'y produisirent, même si dans certains milieux catholiques libéraux la Révolution fut l'objet d'évaluations positives et si certaines personnalités s'expriment dans ce sens. Ce fut le cas notamment du jeune abbé Dupanloup, et de quelques autres. Il n'en demeure pas moins que la vision romaine est celle qui prévaut pour la grande majorité des catholiques. Il est vrai qu'au cours du XIX^{ème} siècle, la Révolution est un épiphénomène et que chacune de ses manifestations réveillera l'anticléricalisme.

Ainsi, au cours de celle de 1830-1831, se produisent de graves événements : des croix de mission que les générations précédentes avaient planté sur le parvis des églises furent abattues ou enfermées en leur intérieur. L'Église de Saint-Germain-L'auxerrois est saccagée et sa magnifique collection de livres liturgiques anciens alimente un grand bûcher. En même temps, l'archevêché de Paris est saccagé, tandis que dans les rues les processions sacrilèges se succèdent.

L'anticléricalisme est également présent dans les journées de la révolution de 1848, spécialement à Lyon et à Paris. Monseigneur Affre, l'archevêque de la capitale, meurt sur les barricades au cours des journées insurrectionnelles de juin (le 25 juin). À Lyon la population ouvrière n'accepte pas la concurrence, jugée déloyale des « couvents-usines », tenues par des congrégations religieuses qui utilisent des femmes et des enfants comme main-d'œuvre bon marché. Ces maisons sont attaquées, les machines brisées et plusieurs sont définitivement fermées.

10 Cité par Philippe Boutry « Le triomphe de la liberté de conscience et la formation du parti laïc », *Histoire de la France religieuse, XVIII^{ème}-XIX^{ème} siècle*, sous la direction de Jacques Le Goff et René Rémond, Paris, Editions du Seuil, 1991, page 158.

11 *Ut supra* pp. 158-159.

Deux décennies plus tard, en 1871, la Commune renoue avec la violence anticléricale. Les gestes symboliques ont changé. L'anticléricalisme devient militant : il s'agit de fuir les secours spirituels que prétend prodiguer l'Église. C'est ainsi que la Commune généralise la pratique des funérailles civiles : à Belleville, dans ces années 70, l'enterrement civil touche plus d'un tiers de la population. Mais la commune veut aller encore plus loin. Le 3 avril 1871, elle décrète que l'Église est séparée de l'État et elle prend des mesures en ce sens : dans plus de 40% des paroisses, les écoles *congrégationnistes* sont laïcisées et environ un tiers des églises sont totalement interdites au culte. On a dit que la Commune de Paris se voulait « déchristianisatrice ».

En même temps, la dénommée « révolution industrielle » qui se produit au XIX^{ème} siècle, de manière plus ou moins rapide selon les pays ou les régions, fait basculer une société à dominante agraire et artisanale vers une société industrielle et commerciale. Cette transformation aura de multiples conséquences à différents niveaux et tout particulièrement affectera la société.

C'est ainsi que cette mutation sociale, qui a correspondu à l'industrialisation et à l'urbanisation, entraîne la désagrégation des structures traditionnelles dans lesquelles la pratique religieuse s'était insérée depuis des siècles. La fidélité massive à la religion supposait une part considérable de conformité aux usages et de soumission au groupe social. La dislocation du groupe est dès lors fatale à la religion collective. Autant dire que la sécularisation nourrit la déchristianisation¹². En outre, le fait que la religion soit au XIX^{ème} siècle l'alliée naturelle de l'ordre et de la contre-Révolution continue à éloigner de l'Église de grands pans de la population et notamment ceux qui font partie de ce que l'on ne tardera pas à appeler « la classe ouvrière ».

Certes, cette déchristianisation est particulièrement sensible dans les villes. Nous allons voir comment dans les campagnes aura tendance à se perpétuer un catholicisme fort de ses traditions et de ses croyances. Il nous reste à examiner maintenant comment cette situation historique propre au XIX^{ème} siècle va influencer, à sa façon, l'évolution du culte des saints.

12 René Rémond développe ces idées dans son livre *Notre siècle*, Paris, Fayard, 1996 (3^{ème} édition), pp. 201-205.

La papauté affectée par tout un environnement politique contraire

Le pontificat tourmenté de Pie VII

Pour la papauté, le siècle qui allait s'ouvrir commençait mal. En effet, dans les dernières années du XVIII^{ème} siècle, L'Église de Rome semblait à la veille de sombrer : le pontificat de Pie VI se terminait fort mal. Le pape, détrôné, puis ballotté d'exil en captivité mourait à Valence (France), le 12 fructidor an VII (le 29 août 1799). Certains pensaient que la papauté disparaissant, l'Église universelle serait remplacée par des églises nationales.

Le XIX^{ème} siècle commence cependant avec un nouveau pape, Pie VII, qui a été élu au cours d'un consistoire convoqué à Venise le 14 mars 1800. Les États pontificaux, symbole du pouvoir du pape avaient été remplacés entre-temps par la République romaine, sous la pression des révolutionnaires français, avant d'être annexés par Napoléon. Bonaparte décide maintenant de reconnaître le nouveau pape et restaure les États pontificaux.

L'année suivante (1801) verra la signature du concordat. Le pape dans ses négociations avec Bonaparte est certes en position de faiblesse, mais les deux parties font des concessions. Le souverain pontife, à la demande du chef de l'État dépose l'ensemble de l'épiscopat français. La primauté de juridiction du pape est reconnue, même si Napoléon se réserve le droit de présentation des futurs évêques. Néanmoins, le 18 avril 1802, Napoléon publie unilatéralement soixante-dix-sept Articles Organiques qui tendent à faire de l'Église de France une Église nationale, soumise au pouvoir civil et aussi peu dépendante de Rome que possible.

Autant dire que Napoléon s'est joué du pape qui ne désespère pas d'obtenir par la négociation l'abrogation des Articles Organiques. C'est pour arriver à ses fins qu'il accepte de venir à Paris sacrer Napoléon Bonaparte empereur des Français, le 2 décembre 1804. Mais il rentrera à Rome sans avoir obtenu gain de cause.

Ce n'était là que la première déconvenue. Le pape refuse de se soumettre aux désirs de l'empereur : il n'accepte pas de ranger les États pontificaux dans le camp de l'empereur contre l'Angleterre. Les États pontificaux sont à nouveau annexés à l'Empire (17 mai 1809). Pie VII répond par une bulle d'excommunication. L'escalade d'affrontements continue donc. Le mois suivant le pape sera arrêté dans le palais du Quirinal, à la suite de son refus formel de renoncer à la souve-

raineté temporelle des États de l'Église. Après plusieurs transferts, il est retenu au château de Fontainebleau où il restera en captivité pendant dix-neuf mois. Finalement, Napoléon, qui accumule les défaites militaires, restitue ses États au pape en 1814 et Pie VII retourne à Rome.

En 1822, il signe avec Louis XVIII un nouvel accord qui restaure trente diocèses français supprimés pendant la Révolution. Il mourra le 20 août 1823, après un pontificat qui fut pour le Souverain pontife une épreuve (il passa cinq ans de sa vie en exil ou en prison) mais qui connut aussi de belles réalisations tant sur le plan culturel et religieux qu'humanitaire (combat contre l'esclavage). Bien sûr cette période troublée ne se prêta guère à l'organisation de cérémonies de béatification et de canonisation. Le pape canonisa peu de saints, tous italiens : Angela Merici (1474-1540) en 1807, qui fut la fondatrice des Ursulines, un ordre voué à la formation des jeunes et Francis Caracciolo, la même année (1563-1608), prêtre napolitain, fondateur de la congrégation des Clercs Réguliers Mineurs. Saint Benoît de Palerme (1526-1589), un saint noir, fils d'un esclave originaire d'Afrique noire. Affranchi, il devint frère mineur à Palerme. De nombreux miracles se produisirent sur sa tombe en 1602. Le sénat de la ville le choisit alors comme patron de la cité. En 1743, Benoît XIV le béatifie et en 1807, Pie V le canonise. Enfin, en 1821, Peregrino de Falerone, disciple de saint François d'Assise, frère lai, pèlerin en terre sainte. Pie VII approuve son culte en 1821.

Un autre pape dut, lui aussi affronter des circonstances politiques ardues, ce fut Pie IX qui eut le plus long pontificat de l'Église. Vu son importance, il aura droit ici à un long développement.

Le bienheureux Pie IX

Pie IX est une figure qui mérite de figurer en bonne place dans ce chapitre sur la sainteté au XIX^{ème} siècle, non seulement parce qu'il acquit de longue lutte – nous allons le voir - son titre de bienheureux, mais aussi parce qu'il a profondément marqué l'histoire de l'Église de son époque.

Né en 1792, pape de 1846 à 1878, son pontificat qui dura plus de trente-deux ans fut le plus long de tous les papes. Il resta à la tête de l'Église une bonne partie de la seconde moitié du XIX^{ème} siècle et dut affronter de nombreux événe-

ments qui affectèrent la papauté et sa vie personnelle¹³.

Tout d'abord, victime de la révolution romaine de 1848, il s'enfuit et vécut en exil au royaume de Naples pendant deux ans. Puis, de retour à Rome, il ne put que constater l'irrésistible mouvement d'unification de l'Italie. Malgré les efforts qu'il déploya pour y résister, lui, le souverain des États pontificaux perdit une à une l'ensemble de ses possessions, au point qu'en 1870, il se retrouva maître du seul Vatican.

Mais il ne se laissa pas emporter par la tourmente. Il s'efforça de maintenir ferme le gouvernail de la barque de Pierre et tout au long de ces années prit des initiatives qui représentent une œuvre doctrinale et spirituelle considérable.

Les mesures qu'il prit en de multiples domaines font de lui un pasteur qui veut se montrer garant à la fois de l'orthodoxie catholique la plus stricte et du développement de la catholicité. En d'autres temps, il aurait été qualifié de grand pape de la contre-Réforme. Mais, en ce XIX^{ème} siècle, c'est d'autres « déviants » qu'il aura à affronter.

On va le voir en effet lancer de multiples condamnations sur ce qu'il qualifie d' « erreurs modernes » de son siècle. L'année même de son élévation au pontificat, en 1846, il condamne le communisme. De la même façon en matière de philosophie et de théologie seront visées les « erreurs modernes » par l'encyclique *Quanta Cura* et son supplément, le fameux *Syllabus* en 1864. Finalement, il prit une décision qui visait à donner encore plus de poids aux décisions de la papauté, celle de réunir un concile de l'Église universelle au Vatican (1869-1870).

C'est au cours de ce premier concile de l'époque moderne, depuis le concile de Trente, que fut défini le dogme de l'infaillibilité pontificale.

Mais, bien évidemment, son action papale ne se limite pas à des condamnations. Son action pastorale se développe en deux directions. Tout d'abord, il veille à consolider et à développer la présence de l'Église en maints endroits. C'est ainsi qu'il rétablit la hiérarchie catholique dans plusieurs pays protestants où elle avait disparu depuis plusieurs siècles. Il la rétablit en Angleterre (1850), en Hollande (1853) et en Écosse (1878). Ensuite, il donne un formidable essor aux missions catholiques. Ce mouvement missionnaire sera poursuivi par ses successeurs et sera une caractéristique de ce siècle. De la même façon, pour le développe-

13 Sur le pontificat de Pie IX, deux ouvrages fondamentaux : Roger Aubert, *Le pontificat de Pie IX*, 2^{ème} édition, Bloud et Gay, 1963 et Yves Chiron, *Pie IX, pape moderne*. Nous suivons ici la présentation que nous fait de Pie IX, le même Yves Chiron dans son livre *Enquête...*, *op. cit.*, pp. 325 à 336.

ment de l'évangélisation dans les différents milieux sociaux, il pose les fondements de ce qui deviendra l'action catholique.

Mais en outre, grand dévot de la Vierge, il approfondit le dogme et proclame en 1854 le dogme de l'Immaculée Conception. Il est à remarquer que tout au long du XIX^{ème} siècle, le culte des saints dans les croyances des fidèles ne tient qu'une place seconde, c'est Marie, Vierge, Mère, Madone et Reine, qui est omniprésente. Marie, Mère de Dieu est en tous lieux et sous les formes les plus diverses, au cœur de la vie religieuse des catholiques du XIX^{ème} siècle. Les appellations sont multiples : Notre-Dame du Bon Secours, Notre-Dame de la Délivrance, Notre-Dame d'Orcival... L'imagerie réutilise en les modernisant très partiellement les représentations que lui a léguées l'Ancien Régime.

Et dans ce contexte d'effusion et de ferveur, dans un cycle court (vingt-cinq années séparent les trois visions sur le sol français, sur lesquelles se prononcent favorablement les évêques), la Vierge se manifeste à de jeunes enfants à la Salette en 1846, à Lourdes en 1858 et à Pontmain en 1871. L'Église voit dans ces prodiges surnaturels des « signes pour les temps mauvais » qu'elle traverse.

À Lourdes, l'apparition a lieu à peine quatre ans après la proclamation par Pie IX du dogme de l'Immaculée Conception. Bernadette Soubirous, la voyante qui n'a que quatorze ans et « ne sait que son chapelet », rapporte les paroles que lui a transmises la Vierge dans le « patois pyrénéen » : « Que soi l'Immaculadò Councepcion », le 25 mars 1858.

Bernadette ne sera béatifiée et canonisée qu'au XX^{ème} siècle (1925-1933) par Pie XI, mais Pie IX au cours de son long pontificat canonisa cinquante-deux saints et proclama deux cent sept bienheureux. Ce nombre élevé de bienheureux est dû à l'attribution du titre à un groupe conséquent de deux cent cinq martyrs espagnols tués en Amérique au XVII^{ème} siècle.

Dès le décès de Pie IX, des demandes nombreuses provenant de diocèses italiens parvinrent à Rome pour solliciter du nouveau pape Léon XIII l'introduction de sa cause de béatification. Le pontife ne donna pas suite, craignant que l'annonce d'une telle procédure soit reçue en Italie comme une provocation, compte tenu de l'opposition du pape défunt à l'unification italienne.

Ce fut Pie X qui, l'année du cinquantenaire de la définition dogmatique de l'Immaculée conception, engagea la procédure canonique (1904). Entre 1907 et 1922, des procès informatifs se déroulèrent dans les différents lieux où avait vécu le serviteur de Dieu. Deux cent quarante-trois témoins furent entendus sur

la vie et les vertus de Pie IX.

L'avocat de la cause rédigea à partir de ces données un *Sumarium* destiné à démontrer que la cause méritait de se poursuivre auprès de la congrégation des rites. Cela conduisit au décret officiel d'introduction, promulgué le 7 décembre 1954. Les procès apostoliques d'examen des vertus et des miracles furent achevés le 28 juin 1956. Il fallait que se réunisse maintenant trois congrégations (antipréparatoire, préparatoire et ordinaire) pour examiner les matériaux examinés depuis des années pour en arriver à déclarer « l'héroïcité des vertus de Pie IX. C'était là le préalable indispensable à la béatification. La première se déroula en 1962, la deuxième en 1963, mais quelques mois plus tard, Paul VI décida de suspendre le procès. Le motif était le suivant : nous sommes maintenant à l'époque du concile Vatican II (1962-1965). À la lumière du concile, il apparaîtrait que certaines des doctrines qui avaient été condamnées par Pie IX étaient vues dans ce nouveau contexte avec un œil neuf et que son enseignement pouvait paraître en contradiction avec les orientations actuelles. Le concile préconisait « la réconciliation avec le monde moderne » et affirmait la « liberté religieuse ». Les déclarations conciliaires sur plusieurs points prenaient donc le contre-pied de 1954.

La procédure de béatification resta donc en sommeil pendant une vingtaine d'années. De plus diverses objections furent prononcées par le promoteur général de la foi (l'avocat du diable). Un avocat fut chargé d'y répondre. Il le fit de façon convaincante, au point que la dernière congrégation put se tenir en décembre 1984, en présence de Jean-Paul II. La congrégation conclut que Pie IX avait exercé « de manière héroïque » les vertus cardinales de foi, d'espérance et de charité et les vertus théologiques de prudence, justice, force et tempérance. Le 6 juillet 1985, le pape promulguait le décret sur l'héroïcité des vertus de Pie IX. Il portait désormais le titre de Vénérable. Il fallait, pour permettre la poursuite du procès de canonisation qu'une guérison attribuée à l'intercession de Pie IX soit reconnue comme miraculeuse. Ce fut fait le 15 janvier 1986.

Bien que toutes les conditions fussent réunies pour que le vénérable Pie IX soit proclamé bienheureux, Jean-Paul II prit une précaution supplémentaire : il nomma une commission de sept membres chargés de se prononcer sur l'opportunité d'une telle béatification. Le vote eut lieu : cinq votes sur sept se déclarèrent favorables. Finalement, à l'occasion du jubilé de l'an 2000, Jean-Paul II béatifia Pie IX, et, par souci d'équilibre, il béatifia en même temps le pape de Vatican II, Jean XIII.

La béatification de Pie IX fut très contestée. Ses détracteurs l'accusèrent d'obscurantisme. Le pape Jean-Paul II, quelques jours après la béatification, tint à rendre hommage à ce pape « très aimé mais aussi très détesté et calomnié » et il ajouta en s'adressant à la foule réunie sous ses fenêtres, à l'occasion de l'angélus dominical : « Pie IX, alors qu'il se trouvait dans les événements turbulents de son époque, fut un exemple d'adhésion inconditionnelle à la vérité révélée et immuable. En béatifiant un de ses fils, l'Église ne célèbre pas des options historiques particulières qu'il aurait choisies, mais le cite plutôt comme exemple à suivre et à vénérer pour ses vertus ».

L'ÉVOLUTION DU CULTE DES SAINTS AU XIX^{ÈME} SIÈCLE

Au lendemain de la Révolution, des traditions séculaires ont disparu du fait de la destruction de nombreuses statues et reliques et de la vente ou de la disparition de lieux de culte : le Mont-Saint-Michel, par exemple, est devenu une prison et la Sainte Chapelle une dépendance du Palais de justice de Paris. De même la suppression des ordres religieux masculins prive pour un temps les dévotions de leurs supports efficaces.

Mais, dès les premières décennies du XIX^{ÈME} siècle, les saints retrouvent tous leur attrait pour les fidèles qui accourent de nouveau à leurs lieux traditionnels de pèlerinage et participent aux fêtes votives célébrées en leur honneur. Évêques et curés reprennent en main toutes ces dévotions et s'efforcent de canaliser ces pratiques populaires : saint Antoine est revisité pour la protection des porcs, saint Marcel pour les chevaux, saint Vincent pour les vendanges, saint Fiacre pour les jardins et saint Clair pour les aveugles. Pareillement, le calendrier des saints reste celui des hommes : selon les régions et les traditions. De même, les pèlerinages prennent un nouveau départ : sainte Odile en Alsace, saint François Régis à La Louvesc dans le Vivarais et sainte Anne d'Auray en Bretagne. Il est à noter toutefois que dans les années 1840-1875, l'avènement de la liturgie romaine qui amène à la refonte du calendrier liturgique, voit la disparition de certains saints locaux, remplacés par les fêtes de saints de caractère universel ou de célébration mariale.

En même temps de nouveaux saints très populaires sont rapidement adoptés par les fidèles, souvent des saints des siècles passés, qui sont proposés par l'Église à la vénération des fidèles.

Les dévotions populaires

Au XIX^{ème} siècle, le culte des saints est à la base de la religiosité populaire. Son importance a été admirablement présentée par l'historien Philippe Boutry qui, en deux paragraphes que nous reproduisons ici, évoque toute son importance dans la France de cette époque ¹⁴ :

Le culte des saints constitue dans la France des XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècles une réalité religieuse, sociale et humaine, si universelle que sa présentation défie l'analyse : nul lieu, ville, bourg, village, quartier, hameau ou écart sans patron ou intercesseur céleste, sans église ou chapelle à lui dédiée, avec son autel, ses reliques, sa statue, son tableau ou son vitrail, ses indulgences, sa confrérie, sa litanie ou ses cantiques, son calendrier liturgique et festif de bénédictions et de processions, de « voyages » et de pèlerinages, d'ostensions et de translations; sans « dévotions particulières » exprimées à travers ex-voto, médailles, chapelets, scapulaires, images ou livrets. Étroitement associées aux rites agraires – rogations, bénédictions des semences ou des troupeaux, prières pour les récoltes ou les vendanges, pour la pluie ou le beau temps – et aux rites de passage sanctifiés par l'Église – baptême, communion, mariage, extrême onction – les pratiques religieuses qui entourent les sanctuaires mariaux et les chapelles de terroir de part et d'autre de la rupture révolutionnaire et jusque dans les régions les plus éloignées d'une pratique régulière, scandent l'espace et le temps et rythment l'existence humaine.

« Les vents, les pluies, les soleils, les saisons, les cultures, les arts, la naissance, l'hymen, la vieillesse, la mort, tout avait ses saints et ses images » écrit Chateaubriand en 1802. Et Ernest Renan vit ses premières années bercées par légendes et prodiges : son père, guéri d'une fièvre par un forgeron du village, menaçant de fer rouge la figure « du saint qui en guérissait ». « Si tu ne tires pas la fièvre à cet enfant, je vais te ferrer comme un cheval » (« le saint obéit sur le champ ») ; sa mère lui contant l'histoire de saint Ronan, dont le corps fut porté par quatre bœufs pour qu'il choisisse lui-même le lieu de sa sépulture ; et ses promenades solitaires dans les landes et les bruyères, où il contemple « par la porte à demi enfoncée de la chapelle, les vitraux ou les statuettes en bois peint » de saints à la « physionomie étrange », « plus druides que chrétiens, sauvages, vindicatifs ». L'histoire des saints du terroir s'inscrit dans la longue durée, dans l'atemporalité des cultures, dans l'immémorial des archaïsmes : la Bretagne, ici assimilée à la Laponie, la Provence à la Grèce antique, les agriculteurs de la restauration, aux

14 Philippe Boutry, « La mutation des croyances », *Histoire de la France religieuse...*, op. cit., tome 3, pp. 486-488.

paysans du Moyen Âge, le culte des saints à une mythologie chrétienne, pourvue de son Panthéon de « divinités » et de « héros ».

Bien sûr, tout cela est fait en connivence avec le clergé, puisque ce recours aux saints protecteurs constitue jusqu'au XX^{ème} siècle la modalité quotidienne d'une intense vie religieuse extra-sacramentelle. Pèlerinages et fêtes, comme celui de sainte Anne d'Auray en Bretagne, ou celui de saint Éloi pour la protection des chevaux, attirent les foules de fidèles. À chaque saint sa spécialité : saint Tugan protège les bêtes enragées, et saint Mathurin calme la folie. On vient donc de loin en pèlerinage pour prier le saint d'accorder ses faveurs. À la Louvesc repose saint François Régis, ce saint languedocien de Fontcouverte qui jésuite, évangélisa le Vivarais. Sa tombe est depuis sa mort l'objet d'un culte fervent (1640). En 1806, le jeune Jean-Marie Vianey vient à pied depuis Lyon, implorer « la grâce de savoir assez de latin pour pouvoir faire sa théologie ».

Nouvelles dévotions proposées par la papauté : de saints de siècles antérieurs

La papauté, qui a conscience de cette soif de sacré qui se manifeste au niveau populaire, propose à la vénération de ces foules comme modèles de sainteté toute une série de saints qui sont spontanément adoptés par le peuple, car ils en sont issus. C'est le cas de Germaine Cousin de Pibrac née en 1579 et décédée, jeune encore en 1601. Elle fut béatifiée en 1854 et canonisée en 1867 par Pie IX. Sa vie d'humble bergère semble sortie d'un livre d'images. Elle est d'une grande piété et manifeste sa compassion et son amour aux plus pauvres en faveur desquels elle multiplie les miracles et les guérisons. Un jour, sa marâtre qui la soupçonnait d'emporter le pain de la maison et de le distribuer aux pauvres, se rendit armée d'un bâton au-devant d'elle. Elle lève le bâton et alors qu'elle ouvre le tablier de Germaine, se produit un miracle digne de la *Légende dorée* : au lieu de pain tombe sur le sol une pluie de roses...

Dans cette galerie de portraits de saints populaires, se détache également Benoît Labre, le saint mendiant du XVIII^{ème} siècle, figure de combat contre les Lumières, qui fut béatifié par Pie IX en 1860 et canonisé par Léon XIII en 1881. Verlaine le vénéra en ces vers¹⁵ :

15 Cité par Philippe Boutry, art. cité, page 492

Comme l'Église est bonne en ce siècle de haine
D'orgueil et d'avarice et de tous les péchés
D'exalter aujourd'hui le caché des cachés,
Le doux entre les doux à l'ignorance humaine
Et le mortifié sans paix que la Foi mène
Saignant de pénitence et blanc d'extase, chez
Les peuples et les saints qui, tous sens détachés,
Fit de la pauvreté son épouse et sa reine.¹⁶

Comme le signale Eric Suire, en canonisant Germaine Cousin et Benoît-Joseph Labre, l'Église voulut certainement promouvoir la sainteté des humbles, en contraste avec les prestiges du progrès technique et scientifiques tels qu'ils apparaissent au XIX^{ème} siècle¹⁷.

Bien d'autres saints et saintes furent localement vénérés, avant même d'être reconnus par l'Église, ce fut le cas de ces religieuses enseignantes et hospitalières qui gardèrent un contact étroit avec le peuple comme nous le verrons plus loin.

LE CULTE DES MARTYRS AU XIX^{ÈME} SIÈCLE

À l'aube du XIX^{ème} siècle, en France, le culte des martyrs connaît un nouvel essor à la suite de plusieurs facteurs. Les victimes de la Révolution furent vénérées comme des héros : la Terreur est assimilée aux persécutions païennes. Pour le peuple ces victimes sont d'authentiques saints. En outre, en ce début de siècle, les catacombes romaines distribuent à nouveau les ossements de martyrs et la France connaît alors un véritable engouement pour les saints des premiers siècles du christianisme¹⁸. Dans la première moitié du siècle, quelques mille huit cent corps furent extraits des catacombes et distribués dans la chrétienté et près du quart prirent le chemin de la France dont quelques trois cents entre 1835 et 1850 : un peu partout des processions immenses accompagnent les translations des reliques, aussi bien dans les villes que dans les campagnes où les populations rurales se mobilisent. Les communautés religieuses ne sont pas en reste. Partout, les ossements de martyrs sont offerts dans de somptueux reliquaires à la dévotion des fidèles. Mais à

¹⁶ *Ut supra* page 492.

¹⁷ Eric Suire, *La sainteté française...*, *op. cit.* page 381

¹⁸ Voir Philippe Boutry « Le mouvement vers Rome et le renouveau missionnaire », *Histoire de la France religieuse...*, *op. cit.*, tome 3, page 437-440.

partir des années 1850, avec le développement de l'archéologie chrétienne, des controverses apparaissent qui jettent la suspicion sur l'authenticité de ces reliques bien que toutes soient accompagnées de leur certificat dûment légitimé. Mais il apparaît bientôt que les indices archéologiques qui permirent l'identification sont parfois fragiles ou d'une interprétation douteuse.

Un nouveau culte qui connut alors un développement extraordinaire, celui de sainte Philomène, illustre parfaitement cet engouement et le peu de fiabilité des preuves avancées pour sustenter certains de ces cultes. En 1802 furent découverts dans la catacombe de Priscille, les ossements d'une jeune fille de treize à quinze ans, présumée martyre selon les critères du temps. Sur le *loculus* de la tombe on lit une inscription en terre cuite qui est placée en désordre. On y lit : « *Pax Teum Filumena* ». En 1805, un jeune prêtre napolitain la transfère dans l'Église de Mugnano, près de Nole. Là, Philomène est exposée en sa représentation de cire, vêtue de soie dans une châsse-reliquaire. On y représente un abrégé de sa vie : persécutée par l'empereur, elle subit divers supplices, jusqu'à ce qu'on la précipite dans les eaux du Tibre. Mais pour écrire sa vie, on doit interpréter divers éléments qui apparaissent sur sa sépulture, en particulier les flèches de son supplice et l'ancre à laquelle elle aurait été attachée au dernier moment de sa vie. Mais d'autres archéologues ne tardent pas à démontrer que ce canevas de sa vie de martyre repose sur de bien faibles indices qui auraient été mal interprétés : les flèches du supplice ne seraient que des signes de ponctuation et l'ancre ne serait que le symbole du salut dans la foi du Christ.

Mais qu'importe ! La *fama sanctitatis* suit son cours : l'hagiographie populaire reçoit l'appui de tous ceux qui obtiennent par son intercession faveurs et miracles. Elle devient la « thaumaturge du XIX^{ème} siècle ». L'Église ne pouvait qu'emboîter le pas et donner à son culte une expansion rapide et exceptionnelle. En 1837, Grégoire VII concède à Philomène une messe et un office. Pie IX, en exil, vient la vénérer à Mugnano. En France, Pauline Jaricot (1799-1862), la fondatrice de l'œuvre de la propagation de la foi, contribue à répandre son culte, après un pèlerinage au cours duquel elle est guérie de ses maux. À son retour, elle offre plusieurs parcelles du corps saint au curé d'Ars qui va témoigner une grande admiration à sainte Philomène et popularisera son culte auprès des pèlerins. Son prénom est donné à de nombreux jeunes enfants sur les fonts baptismaux et, spécialement dans le Nord et l'Est, de nombreuses chapelles se placent sous son patronage. En cinquante ans, Philomène, vierge, martyre et thaumaturge a pris place au premier rang des saints invoqués par les catholiques français.

LES RELIGIEUSES FRANÇAISES DU XIX^{ÈME} SIÈCLE BÉATIFIÉES OU CANONISÉES AU XX^{ÈME} SIÈCLE

Le XIX^{ème} siècle fut, selon la belle expression de Gérard Cholvy, « le grand siècle des religieuses françaises ¹⁹ ». La Révolution avait prétendu supprimer les religieuses, le XIX^{ème} siècle, lui, va promouvoir « la sœur ». En 1790, le royaume ne comptait que cinquante-cinq mille cinq cents religieuses, un siècle plus tard, il y en aura cent trente-cinq mille appartenant à plus de deux cents congrégations anciennes ou nouvelles. Ces sœurs occupent dans la société des fonctions multiples et seront au service de tous, tout particulièrement au service des plus démunis, spécialement dans l'enseignement et dans les services hospitaliers.

Autant dire qu'il y eut une pléiade de fondatrices et parmi elles, plusieurs furent béatifiées et même canonisées au siècle suivant. Les plus connues sont **Anne-Marie Javouhey** (1779-1851) fondatrice de la Congrégation Saint-Joseph de Cluny, béatifiée par Pie XII en 1950. Mais il y a aussi **Anne-Marie Rivier** (1768-1838) fondatrice de la Congrégation de la Présentation de Marie, béatifiée en 1982 par Jean-Paul II. À L'âge de quatre ans, à la suite d'un accident, Anne-Marie a la hanche abimée mais grâce à l'intercession de la Vierge elle peut guérir et à nouveau marcher²⁰. Dès lors elle n'aura de cesse d'œuvrer pour les déshérités. Mais c'est l'enseignement qui l'attire. Elle se met donc au service de la paroisse de son village natal, Montpezat-sur-Bauzon dans le Vivarais : le curé se repose sur elle pour le catéchisme des enfants. C'est l'époque révolutionnaire. Pendant la Terreur, elle catéchise, visite les malades, aide les pauvres et accueille les prêtres réfractaires.

À vingt-cinq ans en 1794, elle fonde son couvent dans une bourgade toute proche de Thueyts (Ardèche). Elle rend l'audace de la foi aux habitants du pays. En 1796, cinq sœurs de la Présentation de Marie se consacrent à Dieu : c'est, de fait, la naissance de la congrégation. Malgré les difficultés dues à l'époque, la congrégation prend corps, au point qu'en 1810 ce sont cinquante-deux écoles qui sont ouvertes dans l'Ardèche, avant de s'installer bientôt dans les départements voisins. La supérieure redouble d'activité et visite ses écoles en carriole. En 1819, la Maison-Mère est installée à Bourg-Saint-Andéol dans un ancien monastère. En

¹⁹ Gérard Cholvy, *Le XIX^{ème}. Grand siècle des religieuses françaises*, Perpignan, Editions Artège, 2012.

²⁰ Dans cette notice sur la sainte, nous nous inspirons principalement de Gérard Cholvy, *op. cit.*, pp. 26-29.

1833, c'est la première fondation hors de France. En 1838, quand Marie Rivier meurt, les sœurs de la Présentation de Marie sont au nombre de trois-cents., réparties en quinze diocèses et en cent quarante et une maisons.

L'expansion s'accroît au cours de la seconde moitié du XIX^{ème} siècle et au XX^{ème} siècle. En 1853, se produit la première fondation outre-Atlantique, au Canada. Entre 1900 et 1914, la politique anti-congrégationniste du gouvernement français oblige les sœurs à se séculariser ou à émigrer. La congrégation connaît alors un grand développement à l'étranger. 1941 verra la première installation au Mozambique et en 1947, l'ensemble des congrégations sera réorganisé en huit provinces en Amérique du Nord et en Europe. Le message de la fondatrice demeure présent : « Soyons un évangile ouvert, où chacun puisse lire Jésus-Christ ».

Anne-Marie Javouhey (1779-1851) eut une existence quelque peu semblable à celle de sa contemporaine Anne-Marie Rivier. Elle aussi, durant l'époque révolutionnaire, œuvre pour l'éducation religieuse des enfants de son village natal en Bourgogne. Elle fonde ensuite une école en 1800 et encore d'autres. Elle crée pour cela une congrégation, les Sœurs de Saint-Joseph, qui sera reconnue par décret impérial en 1806. En 1812, elle installe le noviciat dans un ancien couvent près de Cluny. Dès lors, sa congrégation prend le nom des Sœurs de Saint Joseph de Cluny.

Dès ce moment, Mère Javouhey apparaît comme une négociatrice d'une grande envergure : se déclarant adepte de la méthode d'enseignement dit « mutuel », elle obtient pour ses écoles une subvention du Préfet de la Seine.

Mais maintenant, l'entrepreneuse fondatrice de l'ordre oriente son action vers les missions d'Outre-Mer. Dès 1817, elle trouve des appuis pour envoyer les sœurs à la Réunion et en 1822 elle obtient du gouvernement français un contrat pour « le Service des Colonies ».

Une grande aventure commence alors pour elle et sa congrégation. En 1822, déjà, Mère Javouhey avait débarqué à Saint-Louis du Sénégal. Elle s'y fait l'avocate d'un clergé indigène. En 1825, elle envoie également des sœurs à l'île Bourbon et en Martinique. Quant à elle, elle part en Guyane où elle tente l'expérience d'un nouveau Paraguay : La Mana 1828-1833. Son modèle est, en effet, celui des « réductions » qui furent mises en place par les jésuites au XVIII^{ème} siècle. La visée était utopique : faire de la population « une société de bons chrétiens » qui finirait par former une seule et même famille. Les déconvenues ne manquèrent pas mais ne découragèrent pas la Mère qui, après cinq années passées sur place, regagna

la France en 1833, dans le but d'y préparer Mana II. En 1834, un projet est présenté et défendu à la Chambre par Lamartine. Mère Javouhey est donc renvoyée en mission avec huit religieuses. L'évêque d'Autun qui était entré en conflit avec la Mère est obligé de se taire. Sur place, le gouverneur jugera la Mère comme « une femme de talent et de caractère remarquable ». Elle engage d'anciens esclaves noirs affranchis. Lamartine, Victor Hugo, Louis Blanc, Ledru Rollin, Victor Schoeler ne ménagent pas leur soutien.

Lorsqu'en 1848, l'abolition de l'esclavage est votée, à la Mana, on exulte et l'on crie : « Vive notre chère Mère Générale ! ». En 1849, est fondé le noviciat de Paris et en 1870 la Maison-Mère est transférée de Cluny à Paris.

Lorsqu'Anne-Marie Javouhey meurt en 1851, la congrégation compte mille sœurs dont trois cents en mission. Le plus bel hommage qu'elle reçoit alors est celui que Louis Philippe adresse à la mémoire de cette femme forte et intrépide : « Madame Javouhey, mais c'est un grand homme ! »

En 1901, la congrégation compte trois mille huit cent huit membres dont trois cent quatre-vingt-cinq maisons (cent trente-six en France). Anne-Marie Javouhey sera béatifiée par Pie XII en 1950.

Madeleine-Sophie Barat reçoit dans sa jeunesse une formation intellectuelle exceptionnelle²¹. Mise en contact par son frère prêtre avec d'anciens jésuites, elle fonde en 1800 la Société du Sacré Cœur de Jésus. Les dames du Sacré Cœur vont recruter dans les milieux aristocratiques et dans les pensionnats qu'elle crée, les élèves qu'elles reçoivent appartiennent à des « familles distinguées ».

L'objectif est bien la reconquête des milieux dirigeants par les femmes. En 1806, Madame Barat qui n'a pas encore vingt-sept ans est élue supérieure générale et le restera jusqu'à sa mort. La congrégation, qui avait créé son premier pensionnat à Amiens, ne tarde pas à prendre de l'extension : de nombreuses villes en France créent leur pensionnat de jeunes filles et dès 1868 elle s'installe également en Amérique où l'évêque de la Louisiane leur donne toutes facilités. Philippe Duchesne qui a secondé Madeleine-Sophie en France, va développer Outre-Mer la congrégation. Elle sera béatifiée par Pie XII en 1940 et canonisée en 1988 par Jean-Paul II.

En 1865, au moment du décès de Madeleine-Sophie Barat, la congrégation comprend une centaine de communautés réparties à travers le monde et trois

²¹ Voir pour plus de détails Gérard Cholvy, *Op. Cit.*, pp. 21-23.

mille cinq cents religieuses.

Son influence s'est exercée dans deux directions : elle contribua, d'une part, à l'extension de la dévotion au Sacré-Cœur qui prit une grande importance au milieu du XIX^{ème} siècle et, d'autre part, elle contribua à donner une éducation solide et chrétienne aux filles de la bourgeoisie.

Jeanne Jugan (1792-1879) est elle aussi la fille de son siècle. Humble fille du peuple –son père était marin-pêcheur –elle est émue à la vue de vieillards qui mouraient dans l'abandon. En 1817, elle quitte sa ville natale pour Saint-Malo où elle devient journalière. Ce n'est qu'à quarante-sept ans, en 1839, que se situe le début de son œuvre : assistée de quelques jeunes femmes, elle recueille des personnes déshéritées et les assiste. En 1842, elle crée une association qui adopte un règlement de vie et de travail hospitalier, inspiré de la Règle des Frères de Saint Jean de Dieu et qui prend le nom de *Servantes des Pauvres*. En 1848, elle fonde deux nouvelles maisons à Nantes et à Dinan. En 1849, la congrégation prend le nom de *Petites Sœurs des Pauvres*.

En 1852, Jeanne est écartée de toute responsabilité envers la congrégation, après des intrigues d'un prêtre, l'abbé Le Pailleur. Elle est reléguée au noviciat de Saint-Pern où elle vit cette épreuve dans la paix et la sérénité, jusqu'à sa mort survenue en 1879. Elle sera béatifiée en 1982 par Jean Paul II et canonisée en 2009 par Benoît XVI.

Thérèse Couderc, dans sa vie, nous montre l'importance de certaines pratiques religieuses au XIX^{ème} siècle faites à la fois d'extériorisation et d'intériorisation.

En 1824, dans la paroisse de Lalouvesc, en Ardèche, un prêtre diocésain, le père Tume, ouvre une maison d'accueil pour les femmes qui y venaient en pèlerinage sur la tombe de saint Régis. Thérèse est appelée à en assurer la direction en 1827, alors qu'elle n'a que vingt-trois ans. Elle estime qu'au-delà de l'hospitalité matérielle, il convient de donner à ces femmes une formation à la prière et un approfondissement à leur foi chrétienne.

Elle fit donc de cette maison d'accueil une maison de retraite et d'exercices spirituels. C'est là la première maison d'un nouveau type qui ne tardera pas à se développer. On l'appellera le *Cénacle*, en référence au lieu de réunion des apôtres, tel qu'il est mentionné au chapitre 1 des *Actes des Apôtres*. Les sœurs de la retraite seront appelées plus tard : *Sœurs de Notre Dame du Cénacle*. De nombreuses maisons de ce genre vont s'ouvrir en France et à l'étranger, les sœurs auront des communautés dans treize pays. À partir de 1834, à la suite d'intrigues dans la

communauté, elle fut déposée de sa charge et remplacée. Dès lors, elle vécut dans l'ombre et l'humilité. Elle vit à Lyon sur la colline de Fourvière comme une simple moniale. Elle mourut au Cénacle de Lyon en 1885. Son corps fut ramené à la Louvesc où désormais, les fidèles se rendent en pèlerinage pour prier saint Régis et sainte Thérèse Couderc. Elle fut béatifiée en 1951 par Pie XII et canonisée en 1970 par Paul VI.

Bien que nous ayons présenté exclusivement des personnages féminins dans cet apostolat missionnaire et éducatif, quelques personnalités masculines se détachent également en ce XIX^{ème} siècle. Nous pensons notamment à Marcellin Champagnat (1789-1840) qui consacra sa vie à l'éducation et à l'enseignement. Il est le fondateur des frères Maristes des Écoles qui s'étaient donné pour mission la promotion de l'enseignement primaire dans les campagnes. Il fut béatifié en 1955 par Pie XII et canonisé en 1999 par Jean-Paul II.

LA SAINTETÉ ET L'ÉLAN MISSIONNAIRE DU XIX^{ÈME} SIÈCLE

Au XIX^{ème} siècle, la tradition missionnaire de l'Ancien Régime va connaître un renouveau impressionnant. Quelques canonisations effectuées par Pie IX viendront souligner l'importance de ce mouvement : Le 8 juillet 1862, en présence de centaines d'évêques et de milliers de fidèles, les vingt-six martyrs japonais de 1597 (six franciscains, trois jésuites et dix-sept laïcs) sont canonisés à Saint-Pierre de Rome. Le pape ratifie ainsi cet élan nouveau missionnaire qui manifeste l'universalité de l'Église et le travail de ses apôtres, à l'heure où les frontières du Japon et de la Chine vont à nouveau s'ouvrir.

Rappelons ici seulement quelques-unes de ces initiatives du siècle. Grégoire XVI entre 1831 et 1846 attribue à la Société des Missions Étrangères de Paris de nouveaux territoires : Corée, Japon, Mandchourie, Malaisie... Pie IX envoie de nombreux missionnaires en Asie, ils seront 343 en 1870. Sœur Anne-Marie Javouhey fonde en 1812 la congrégation Saint Joseph de Cluny qui se développe dans l'Île Bourbon et au Sénégal. Les sœurs Blanches de l'archevêque d'Alger, Monseigneur Lavigerie, de même que les pères Blancs qui seront cent soixante-trois à la mort du fondateur en 1892. Les Oblats de Monseigneur Mazenod essaient au Canada (1816) et en Afrique. Aucun continent n'est oublié : Grégoire XVI confie aux mariotes de Jean-Claude Colin l'évangélisation de l'Océanie.

Il est à noter que si le discours missionnaire reste longtemps prisonnier

des intérêts en connivence avec les puissances esclavagistes catholiques, la papauté tente de surpasser les contradictions de la société coloniale et de sensibiliser l'opinion catholique sur le sort des Noirs des colonies. Le pape Grégoire VII, lui-même, dans sa lettre *In supremo apostolatus* du 3 décembre 1839, déplore que « des hommes honteusement aveuglés par le désir d'un gain sordide n'hésitent pas à réduire en servitude, sur des terres éloignées, d'autres hommes, leurs semblables » et condamne explicitement la traite des noirs²².

Les papes à plusieurs reprises proposent des modèles à ces missionnaires. Ainsi **Pierre Claver** qui vécut au XVII^{ème} siècle, d'abord en Espagne où il naquit, puis en Colombie où il fut missionnaire. Il mourut en 1654. Prêtre jésuite, il fut l'évangéliste des esclaves noirs africains qui arrivaient par centaines dans un état de misère extrême au port de Carthagène des Indes où il résidait. Là, Pierre Claver les nourrissait, les habillait, les soignait et les évangélisait. Pendant quarante ans, avec le plus grand dévouement, il se consacra ainsi au service des plus démunis.

Plusieurs de ces fondateurs missionnaires du XIX^{ème} siècle furent canonisés ou béatifiés. Ce fut le cas de **Monseigneur Eugène de Mazenod** (1782-1811), évêque de Marseille, fondateur des Oblats de Marie Immaculée pour l'apostolat missionnaire des zones défavorisées. Les missionnaires allèrent d'abord au Canada puis aux États-Unis, puis en Afrique et au Sri-Lanka. Monseigneur de Mazenod fut béatifié par Paul VI en 1975 et canonisé par Jean-Paul II en 1995.

Pierre Chanel, évangéliste de l'Océanie et membre de la Société de Marie, assassiné le 8 novembre 1841, dans l'île de Futuna, fut le premier martyr en Océanie. Il fut béatifié par Léon XIII en 1889 et canonisé par Pie XII en 1954.

Quant au **père Libermann** (1802-1852), il fonda la Société du Saint-Cœur de Marie pour l'évangélisation des noirs des anciennes colonies. La Société s'intégra ensuite à la congrégation du Saint-Esprit qui avait les mêmes objectifs missionnaires. Un décret de Pie X le déclara Vénérable, en proclamant l'héroïcité de ses vertus.

Un autre grand missionnaire du XIX^{ème} siècle est **le père Damien** (1840-1899), belge, de la congrégation des Sacrés Cœurs de Jésus et Marie qui fut apôtre auprès des lépreux à Hawaï. Benoît XVI le canonisa le 11 octobre 2009, en même temps que Jeanne Jugan, sœur Marie de la Croix, la fondatrice des Petites Sœurs des Pauvres.

²² *Ut supra*, page 448.

CONCLUSION : LA BASILIQUE DU SACRÉ-CŒUR DE MONTMARTRE, ICÔNE DU XIX^{ÈME} SIÈCLE

Le contexte général de la construction de la basilique

Face à la déchristianisation religieuse, le catholicisme français s'efforce d'occuper l'espace selon diverses modalités. C'est l'époque de la prolifération des congrégations féminines dans les villes comme dans les campagnes. Il y a localement des foyers de re-christianisation qui se multiplient, de religieuses, bien sûr, mais aussi de frères enseignants. Des personnalités fort diverses se détachent jusque sur le plan national : pensons à **Pauline Janicot, Frédéric Ozanam et Jean-Marie Vianney, le curé d'Ars**. De même sur le plan national de grands pèlerinages se développent grâce à la révolution des transports qui drainent les participants des quatre coins de la France²³.

Ars est le premier pèlerinage français du milieu du XIX^{ÈME} siècle : les quatre-vingt mille pèlerins annuels proviennent aussi bien de la région lyonnaise que de Paris, de la Bourgogne, de l'Auvergne, de la Vallée du Rhône que du midi provençal. Paray-le-Monial reçoit en 1873 cent mille pèlerins. Pour sa part le pèlerinage de Lourdes prend une dimension nationale dans le dernier quart du siècle, grâce au chemin de fer et à l'appui de la presse assomptionniste (*Le Pèlerin*). En même temps que se développent les pèlerinages, on construit aussi de grandes églises à travers le pays sur ces lieux de pèlerinage tels que Lourdes, Notre Dame de Fourvière à Lyon et Notre Dame de la Garde à Marseille.

À Montmartre, la basilique n'est pas dédiée à la Vierge mais au Sacré-Cœur, une dévotion qui fut propagée par plusieurs saints français, entre autres, saint Jean-Eudes et sainte Marguerite-Marie Alacoque. Le pape Pie IX étendit par un décret le 23 août 1856 la fête du Sacré-Cœur à l'Église universelle. Le 31 juillet 1873, c'est-à-dire une semaine après le vote de l'Assemblée Nationale qui déclare d'utilité publique la construction d'une église sur la colline de Montmartre, Pie IX envoie un message à la France dans lequel il se réjouit de ce projet. Il reconnaît que par ces faits, la nation implore la miséricorde de Dieu et confirme à la France son titre de Fille aînée de l'Église.

²³ Nous tirons divers renseignements de l'étude de Claude Langlois « Une France duelle ? L'espaces religieux contemporain », *Histoire de la France religieuse, XVIII^{ÈME} et XIX^{ÈME} siècle*, sous la direction de Jacques Le Goff et Roger Rémond, Paris, Seuil, 1991, pp. 311-330.

Le contexte historique

Pour bien situer ce contexte, il faut se reporter à l'année 1870, où la guerre éclate entre la France et l'Allemagne. Le concile qui se tenait au Vatican est interrompu par le pape. S'ouvre alors une période difficile pour la France comme conséquence de la défaite militaire et de l'occupation d'une partie du pays par les troupes allemandes. Quant au pape qui n'est plus protégé par les troupes françaises, il se considère prisonnier du Vatican.

Le texte du vœu à l'origine de la construction précisera bien ces deux circonstances, puisqu'on y lit : « En présence des malheurs qui désolent la France et des malheurs plus grands peut-être qui la menacent encore.

En présence des attentats sacrilèges commis à Rome contre les droits de l'Église et du Saint-Siège et contre la personne sacrée du vicaire de Jésus-Christ.

Nous nous humilions devant Dieu et réunissant dans notre amour l'Église et notre patrie, nous reconnaissons que nous avons été coupables et justement châtiés.

Et pour faire amende honorable de nos péchés et obtenir de l'Infinie Miséricorde de Notre Seigneur Jésus Christ le pardon de nos fautes ainsi que les secours extraordinaires qui peuvent seuls délivrer le Souverain Pontife de sa captivité et faire cesser les malheurs de la France, nous promettons de contribuer à l'érection à Paris d'un sanctuaire dédié au Sacré-Cœur de Jésus ».

Montmartre, haut lieu de la sainteté

Pour l'accomplissement de ce vœu est choisi un des hauts lieux de la sainteté en France. Montmartre c'est étymologiquement le mont des martyrs ; selon la tradition, fut érigée en 475 sur le haut de la colline une chapelle sur le lieu du martyr du premier évêque de Paris, saint Denis. Cette chapelle tombera en ruine après avoir été très fréquentée jusqu'au IX^{ème} siècle. Elle sera alors reconstruite et aura toujours autant de succès auprès des fidèles, car, outre saint Denis, on y vénérât de nombreuses reliques de chrétiens anonymes martyrisés au cours des persécutions. Le « Martyrium » était à la charge d'une abbaye de bénédictines. Du monastère, détruit à la Révolution, il ne reste que l'ancienne chapelle, l'actuelle église Saint Pierre. Mais l'essentiel est que les parisiens y venaient en pèlerinage, chaque fois que la capitale connaissait un destin contraire.

Un fait notoire à signaler, le 15 août 1534, c'est là que saint Ignace, saint François-Xavier et ses compagnons fondèrent la Compagnie de Jésus.

Avec l'érection de la basilique, la colline et son sanctuaire continueront à être sanctifiés par la venue comme pèlerins de personnages insignes : c'est tout d'abord la jeune Thérèse Martin (future sainte Thérèse de Lisieux), à peine âgée de quatorze ans, qui se rendait à Rome avec ses parents et qui fait là une étape pour se consacrer au Sacré-Cœur de Jésus, le 6 novembre 1887.

Le 6 juin 1889, c'est le bienheureux Charles de Foucauld qui accomplit le même rite. Il y reviendra pour prier au cours d'un voyage en France en 1909.

Saint Jean-Paul II vint également au cours de sa première visite à Paris, le 1^{er} juin 1980, prier dans la basilique.

Notons en outre que dans ses décors sculptés, la basilique propose à la dévotion des fidèles diverses statues de saints ; dès l'entrée, on remarque de part et d'autre de l'entrée, deux statues équestres en bronze de saint Louis et Jeanne d'Arc. À l'intérieur est vénérée une statue de Sacré-Cœur-du-Christ en argent. En outre, sur la façade, dans une niche est placé un grand Christ en pierre de cinq mètres de hauteur. Mais c'est dans la crypte que se trouve le plus grand nombre de statues de saints : saint Hubert, saint Jean de Dieu, saint Bruno et saint Malo.

Le XIX^{ème} siècle, un siècle de la sainteté française

Ainsi va s'élever un monument dans un moment douloureux de l'histoire de France qui correspond à un sentiment réparateur. La population pense qu'elle est punie, pour tous les péchés qui se sont produits sur le sol français, au cours des périodes révolutionnaires (de la Révolution française à la Commune).

La patrie a donc un besoin urgent d'intercesseurs. Rome accordera entre 1867 et 1900 à la France un certain nombre de béatifications et de canonisations, au point que l'on peut affirmer que le XIX^{ème} siècle est un siècle de la sainteté française, tout comme le XVII^{ème} siècle fut un siècle de sainteté espagnole. En cette fin de siècle furent canonisés Germaine Cousin, Benoît-Joseph Labre, Pierre Fourier et Jean-Baptiste de la Salle. Par ailleurs, Marguerite-Marie Alacoque, Louis-Marie Grignon accédèrent dans le même temps aux honneurs de la béatification. Il est vrai que se produisent une série d'évènements qui ont fait que le Saint-Siège se montre particulièrement bien disposé envers la France. En effet, la France envoie de nombreux missionnaires aux quatre coins du monde, alors que de nombreux

soldats français au sein des troupes pontificales se sont montrés protecteurs du pape et des États du Vatican.

En élevant l'Église du Sacré-Cœur, temple expiatoire sur la butte de Montmartre, L'Église de France affirme sa position spirituelle et idéologique au sein des Églises européennes, avec l'appui du Saint-Siège. Elle affirme ainsi son identité, face aux coups qu'elle a subis au cours du siècle.

CHAPITRE XIII

L'ÉPOQUE CONTEMPORAINE

LA SAINTETÉ AUX
XX^{ÈME} ET XXI^{ÈME} SIÈCLES



Saints Martyrs du XX^{ème} siècle à Madrid, Nati Cañada, 2015,
huile sur panneau, Église de las Calatravas, Madrid

I. Le XX^{ème} siècle et ses deux époques séparées par un concile

L'ÉPOQUE DES PAPES PRÉCONCILIAIRES

Le XX^{ème} siècle s'est ouvert avec des papes qui refusèrent tout compromis avec leur temps qui, il est vrai, n'était pas avare de manifestations anticléricales.

Tout d'abord ce fut Pie X qui, élu en 1903, occupa le trône pontifical jusqu'en 1914. Il fit preuve d'une détermination inflexible qui se manifesta dans son refus de modernisme, du Sillon, de la séparation de l'Église et de l'État. Il sera canonisé en 1954 par Pie XII.

Son successeur, Benoît XV, pape de 1914 à 1922, qui régna durant le carnage de la grande guerre, sera un pape conciliateur envers les gouvernements : l'heure n'était pas aux affrontements. Le 16 mai 1920, il canonise à Rome Jeanne d'Arc, en présence d'une importante délégation française présidée par Gabriel Hanotaux.

Pie XI, le pape de l'entre-deux guerres, règne de 1922 à 1939. Il fut en même temps un pape conciliateur des concordats et des missions, de l'Action Catholique spécialisée et le pape qui condamne. Il commença par condamner l'Action française, ensuite le fascisme italien, puis le communisme athée et le national-socialisme allemand.

Le pape qui termina cette série fut Pie XII, pape de 1939 à 1958. Malgré les aspects novateurs de son pontificat, il est présenté surtout comme le dernier souverain pontife de la contre-Réforme. De fait, sa mort en octobre 1958 a bien clos une période de l'histoire de l'Église et de sa relation au monde. Les dernières années de sa vie furent marquées par des décisions qui ne firent pas l'unanimité : face aux prises de positions de certaines églises locales, il durcit sa position. C'est ainsi qu'il arrêta en France l'expérience des prêtres ouvriers en 1953-1954. Il défendait ainsi la position traditionnelle du sacerdoce. Sa décision était en outre motivée par la crainte du glissement de ces prêtres vers le marxisme.

VATICAN II ET LA NOUVELLE DÉFINITION DE LA SAINTETÉ

Le XX^{ème} siècle a sa ligne de fracture, le concile de Vatican II. Convoqué par le pape Jean XXIII, il est ouvert le 11 octobre 1962 et est clôturé par Paul VI le 8 décembre 1965.

Le concile publie au cours de ses deux sessions de nombreux textes qui allaient provoquer le renouveau de l'Église. Répudiant tout esprit de domination, il adresse au monde une série de messages qui attestent la réconciliation avec la société moderne.

Le concile Vatican II, dans la longue série des conciles, fait exception : il ne fut pas convoqué pour résoudre un conflit doctrinal, mais il se voulait pastoral. Il s'agissait cette fois essentiellement, de donner aux communautés catholiques un nouveau souffle et de procéder à *l'aggiornamento* de l'Église dans le cadre d'une société qui a évolué sans attendre l'Église. Il s'agit donc de jeter un pont vers le monde contemporain¹.

Au cours de la deuxième session, puis de la troisième, le problème de la sainteté fut abordé. Tout d'abord à la fin de la deuxième session (29 septembre - 4 décembre 1963) fut adoptée la constitution sur la liturgie par deux mille cent quarante-sept voix contre deux. Cette constitution appelée *Sacrosanctum concilium* montre d'abord l'importance qu'a dans la liturgie le culte des saints. Au chapitre V de la constitution, les Pères conciliaires recentrent le culte des saints sur le Christ et le mystère pascal. Il y est dit : « L'Église a introduit dans le cycle annuel les mémoires des martyrs et des autres saints qui, élevés à la perfection par la grâce multiforme de Dieu et ayant déjà obtenu possession du Salut éternel, chantent à Dieu dans le ciel une louange parfaite et intercèdent pour nous. Dans les anniversaires des saints, l'Église proclame le mystère pascal en ces saints qui ont souffert avec le Christ et sont glorifiés avec lui et elle propose aux fidèles leurs exemples qui les attirent tous vers le Père par le Christ, et par leurs mérites elle obtient les bienfaits de Dieu ».

En même temps, le concile manifeste sa volonté de simplification du culte que la liturgie rend aux saints. En effet, au cours des siècles, les papes, soucieux de promouvoir la sainteté ont ajouté de nouvelles fêtes de saints au point qu'à cette date on comptait plus de deux cents fêtes de premier rang. Les églises locales ont, en outre leur propre calendrier. On sent donc la nécessité d'élaguer sérieusement pour ne pas perdre de vue le cycle christique. L'idée est donc lancée de la réforme du calendrier liturgique. On lit dans le *Sacrosanctum Concilium* la recommandation suivante : « Les fêtes des saints proclament les merveilles du Christ chez

¹ Une bonne introduction au concile Vatican II est l'ouvrage de Jacques Vermeylen, *Vatican II*, Namur, Éditions Fidélité, 2012.

ses serviteurs et offrent aux fidèles des exemples opportuns à imiter. Pour que les fêtes des saints ne l'emportent pas sur les fêtes qui célèbrent les mystères sauveurs eux-mêmes, le plus grand nombre d'entre elles seront laissées à la célébration de chaque Église, nation ou famille religieuse particulière ; on étendra à l'Église universelle que les fêtes commémorant des saints qui présentent véritablement une importance universelle ».

L'aboutissement de ces recommandations fut l'élaboration d'un nouveau calendrier liturgique, qui fut publié en 1969 dans lequel le culte des saints répondait aux exigences proclamées par la constitution *Sacrosanctum Concilium* : désormais le culte des saints était beaucoup plus restreint dans une perspective christique et la hiérarchie des célébrations était réorganisée en solennité, fête et mémoire.

Au cours de la troisième session du concile présidée par Paul VI (14 septembre – 21 novembre 1964), la congrégation générale approuve définitivement la constitution *Lumen Gentium* sur l'Église à une écrasante majorité de deux mille cent cinquante et une voix contre cinq, le 21 novembre 1964.

Cette constitution dogmatique aborde, à son tour, entre les paragraphes 39 à 42, le thème de la sainteté et en propose une définition catholique contemporaine. Le concile propose ainsi une « lecture interne » de la sainteté et définit l'appel universel à la sainteté².

Il s'agit donc de préciser d'abord les fondements dogmatiques. Il y est affirmé que « l'Église est sainte parce que amie du Christ, le seul saint ... Voilà pourquoi tous ses membres sont appelés à la sainteté ».

La sainteté est recentrée sur l'imitation du Christ qui a dit : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait ». Il s'agit donc de devenir conforme à l'image du Christ et de se soumettre à la volonté du Père « pour la gloire de Dieu et le service du prochain ».

Ce rappel d'ordre théologique est complété par une évocation des différents états de vie et des actions qui les caractérisent. La hiérarchie ecclésiale est respectée : d'abord les évêques, les prêtres, « les ministres d'ordre inférieur », puis les époux et les parents chrétiens, les personnes veuves et les gens non mariés, enfin « tous ceux qui sont accablés par la pauvreté, la faiblesse, la maladie ou l'adversité

² Nous suivons ici l'analyse qu'en fait Benoît Pellistrandi dans son article « La sainteté contemporaine », *Mélanges de la Casa de Velázquez, Le temps des saints*, 33-2, 2003, pp. 165-184.

ou qui souffrent la persécution pour la justice ». À chacun il est rappelé sa mission, et tous doivent manifester « la charité dont Dieu a aimé le monde ».

Plusieurs situations sont particulièrement détachées dans cette charité manifestée comme don de Dieu : celle du « martyr, où le disciple devient semblable au maître et la consécration à Dieu par la virginité et le célibat ».

Tel est le socle de cette déclaration de L'Église sur la sainteté, vue comme perfection de la charité. La sainteté est donc présentée comme l'accomplissement plénier de la vie de la foi et comme un modèle de vie terrestre. Certes, il y est dit qu'elle dépend, en deuxième analyse, de la grâce de Dieu et donc du surnaturel relevant du mystère de la foi. Ce texte de 1964, s'inscrit dans une certaine continuité du message pastoral de l'Église qu'il approfondit. Il n'en demeure pas moins que nous avons là un tournant historique. C'est désormais l'Église universelle et concrètement son chef qui donne son diagnostic sur la sainteté. Le culte des saintes et des saints n'a pour but que d'exalter un certain nombre de vertus chrétiennes proposées à l'imitation et à la vénération des fidèles. Désormais c'est un problème purement ecclésiastique et qui cesse d'intéresser l'ensemble de la société.

Il s'agit donc d'une option pastorale et théologique : le culte des saints entre les mains des papes du XX^{ème} siècle va acquérir une importance stratégique capitale. Il sera à la fois la marque de l'universalité de l'Église à travers les saints des cinq continents en même temps qu'un encouragement au développement des églises locales qui verront proclamer saints ceux qui méritent d'y être désignés comme intercesseurs, modèles de vie ou comme témoins de la foi.

Cette importance stratégique et capitale de la sainteté sera confirmée par des textes postérieurs à la constitution *Lumen gentium*. En 1983, Jean-Paul II publiera un texte *Divinus perfectionis magister* qui réforme la procédure de canonisation. Désormais, canonisations et béatifications sont des armes de la « nouvelle évangélisation ». La réforme, en effet, permet d'examiner un plus grand nombre de causes qui permettront de mettre en avant la diversité de la sainteté chrétienne et le rôle qu'elle est amenée à jouer dans la structuration des mémoires et dans l'affirmation des identités des Églises nationales et locales.

Mais c'est surtout dans sa lettre apostolique de 1994, qu'il a consacrée à la préparation du troisième millénaire, que Jean-Paul II redit toute la valeur qu'il accorde à cette sainteté qui s'est exprimée dans *Lumen gentium* : « En proclamant et en vénérant la sainteté de ses fils et de ses filles, l'Église rendait un suprême hommage à Dieu même ; dans les martyrs, elle vénérât le Christ qui était à l'ori-

gine de leur martyre et de leur sainteté. Plus tard s'est développé l'usage de la canonisation qui existe encore dans l'Église catholique et dans les Églises orthodoxes. Les canonisations et les béatifications se sont multipliées ces dernières années. Elles manifestent la vitalité des Églises locales, qui sont aujourd'hui beaucoup plus nombreuses qu'aux premiers siècles et qu'au premier millénaire.

Le plus grand hommage que toutes les Églises rendront au seuil du troisième millénaire sera de montrer la présence toute puissante du Rédempteur par les fruits de la foi, d'espérance et de charité des hommes et des femmes de si nombreuses langues et races qui ont suivi le Christ dans les diverses formes de la dévotion chrétienne... D'une manière toute spéciale, on devra s'employer à reconnaître l'héroïcité des vertus d'hommes et de femmes qui ont réalisé leur vocation chrétienne dans le mariage : convaincus que les fruits de sainteté ne manquent pas non plus dans cet état, nous ressentons le besoin de trouver les moyens les plus adaptés pour les mettre en évidence et les présenter à toute l'Église comme modèles et stimulants pour les autres époux chrétiens ».

LA DEUXIÈME PÉRIODE DU XX^{ÈME} SIÈCLE : L'AGGIORNAMENTO DE L'ÉGLISE

Le pontificat novateur de Paul VI

Paul VI, à travers des gestes symboliques, marque la césure avec le monde ancien. Il veut ainsi signifier l'arrivée d'une ère nouvelle : il dépose la tiare, cette triple couronne qui proclamait la prétention des souverains pontifes à dominer le monde. Par ailleurs les papes se considéraient, depuis 1870, prisonniers de leur petit État du Vatican et se refusaient à sortir de Rome. Paul VI rompt avec cette tradition. Il entreprend une série de voyages qui le conduisent à Jérusalem, à Constantinople et à New-York.

Il échange un baiser de paix avec le patriarche Athénagoras qui marque la fin de l'affrontement entre Rome et l'orthodoxie. À l'ONU, il déclare « Jamais plus la guerre » et renoue des relations avec le protestantisme et les autres religions.

On a dit qu'avec Paul VI, « c'est à la fois la fin de la contre-Réforme et de la contre-Révolution ³ ». L'Église rompt définitivement avec ce qui restait de la

3 René Rémond « Un chapitre inachevé (1958-1998) », *Histoire de la France religieuse. XX^e siècle*. Tome 4, XX^e siècle, Paris, Seuil, 1992, pp. 347-393.

chrétienté médiévale ou de la société d'ancien régime. Elle s'engage résolument sur le chemin de la modernité qui allie fidélité et innovation.

Jean-Paul II et la sainteté

Au cours de son long pontificat qui va de 1978 à 2005, Jean-Paul II a proclamé mille trois cent quarante et un bienheureux et cinq cent soixante-dix saints. Ce sont là des chiffres impressionnants : il a proclamé plus de saints et bienheureux que tous ses prédécesseurs réunis depuis qu'une congrégation spécialisée fut créée au XVI^{ème} siècle.

Le pape s'est exprimé à plusieurs reprises sur ce nombre élevé de béatifications et de canonisations. Pour lui, il s'agit là d'une des armes de la « nouvelle évangélisation » qu'il veut promouvoir. On montre ainsi les multiples formes de la vocation chrétienne qui, dans l'univers entier a produit tant de fruits pour la plus grande gloire du Christ et de son Église. De cette façon, les fidèles auront à leur portée des modèles de sainteté divers et nombreux.

Avec Jean-Paul II, des types particuliers de causes ont fait l'objet d'attentions spéciales lors de son pontificat. Tout d'abord les martyrs. Dans sa lettre apostolique déjà citée, il écrit : « En notre siècle, les martyrs sont revenus. Dans la mesure du possible, il faut éviter de perdre leur témoignage dans l'Église ». Comme nous l'indiquons plus loin dans le chapitre consacré aux martyrs, il n'hésita pas à béatifier de très nombreux fidèles victimes de régimes totalitaires et de persécutions religieuses, tant en Europe, en Amérique, en Afrique ou en Asie. Il a été le premier à oser de telles canonisations et béatifications, sans crainte de heurter les sensibilités politiques.

Hormis les martyrs, Jean-Paul II a fait aboutir de nombreuses causes de laïcs : on peut citer en exemple la béatification de Frédéric Ozanam, en août 1997, à l'occasion des journées mondiales de la jeunesse organisées à Paris. Et parmi les laïcs, plusieurs couples mariés seront portés sur les autels au XXI^{ème} siècle. Il s'agit là d'une orientation nouvelle. Il semble que jusqu'alors on considérait que l'état de mariage était peu propice à la sainteté.

Notons encore une autre caractéristique des béatifications et canonisations de Jean-Paul II : avec une certaine fréquence, ont lieu des cérémonies qui concernent plusieurs saints ou bienheureux, –des martyrs. Leur nombre peut atteindre plusieurs centaines.

Béatifications

- Le 19 février 1984 : 99 martyrs d'Angers morts en 1793-1794.
- Le 22 octobre 1989 : 7 martyrs de Thaïlande tués en 1940.
- Le 29 avril 1990 : 9 saints martyrs de Turán (Asturies) tués le 9 octobre 1934.
- Le 6 mai 1990 : 3 enfants de Tlaxcala (Mexique) tués en 1527 et 1529.
- Le 1^{er} octobre 1995 : 45 martyrs de la guerre d'Espagne (1936-1939).
- Le 13 juin 1999 : 108 martyrs de la seconde guerre mondiale (1941-1943).
- Le 11 mars 2001 : 223 martyrs de la guerre d'Espagne (1936).

Canonisations

- Le 6 mai 1984 : 103 martyrs de Corée (entre 1831 et 1867).
- Le 19 juin 1988 : 117 martyrs du Viêt-Nam (1745-1862).
- Le 21 novembre 1999 : 9 martyrs de Turán (Asturies), 1934.
- Le 21 mai 2000 : 25 martyrs mexicains (1927-1928).
- Le 1^{er} octobre 2000 : 120 martyrs de Chine (1648-1930).

BÉATIFICATIONS ET CANONISATIONS DU XX^{ÈME} SIÈCLE

Deux saints particulièrement populaires béatifiés et canonisés à l'époque préconciliaire.

Saint Jean-Marie Vianney, curé d'Ars (1786-1859)

Saint Jean-Marie Vianney et Sainte Jeanne d'Arc sont deux saints très populaires. Dans la plupart des églises de France les statues des deux saints sont fort vénérées et les honneurs rendus par l'Église les firent encore plus populaires.

Jean-Marie Vianney fut proclamé vénérable en 1896 par Léon XIII et béatifié en 1905 par Pie X. Il fut canonisé en 1925 par Pie XI (la même année que sainte Thérèse de l'Enfant Jésus). En 1929, il sera proclamé « patron de tous les curés de l'univers ».

Saint Jean-Marie Vianney est difficilement classifiable, car peu nombreux sont les simples curés qui au cours des siècles furent canonisés : pour le Moyen Âge on cite saint Yves (1250 et 1303) et à l'époque contemporaine, Clément Marchisio (1833-1903) qui resta curé d'une même paroisse de la banlieue de Turin pendant quarante-quatre ans, jusqu'à sa mort, il fut béatifié en 1984.

Le curé d'Ars se distingua par son zèle auprès de ses fidèles. Sa sainteté fut caractérisée par son austérité, son sens élevé du sacerdoce et une grande foi surnaturelle, qualités qui attiraient les foules qui venaient lui demander conseil et se confesser à lui. Ses pénitents lui attribuaient des dons surnaturels⁴.

Sainte Jeanne d'Arc

Sainte Jeanne d'Arc, pour sa part, fut proclamée vénérable en 1904 et béatifiée en 1909 par Pie X. Elle fut canonisée par Benoît XV en 1920. L'Église l'a élevée au rang de martyre dès 1456, lors de son second procès en réhabilitation. Il fallut néanmoins attendre le XX^{ème} siècle (1904) pour que le pape Pie X proclame l'héroïcité de ses vertus. La bulle de béatification de 1909 nous indique les raisons pour lesquelles Jeanne d'Arc a été portée sur les autels. Les vertus qui furent mises en avant furent sa piété, son courage dans l'épreuve, jusque sur le bûcher, son humilité qui ne lui faisait désirer aucune récompense pour ses victoires et enfin la pureté qu'elle sut conserver « au milieu du carnage et de la licence des camps ⁵ ». En 1922, elle fut déclarée patronne secondaire de la France par le pape Pie X.

Saints et bienheureux, selon les catégories traditionnelles renouvelées

C'est ainsi qu'à l'intérieur des causes des mystiques, deux catégories sont maintenant privilégiées : les stigmatisés et les voyants. De même, à l'intérieur de la catégorie des confesseurs, les papes du XX^{ème} siècle, tout comme au temps de la primitive Église sont maintenant canonisés avec une certaine fréquence. Enfin, une autre catégorie bien représentée au cours du siècle, est celle des martyrs de l'évangélisation en cours de mission. Nous allons donc présenter ici les plus caractéristiques de ces saints et bienheureux du XX^{ème} siècle rassemblés en ces quatre catégories évoquées.

Il va de soi qu'entre le XX^{ème} et le XXI^{ème} siècle il n'y a pas de véritable rupture. Nous signalerons donc comment, à chaque fois, l'élan donné au XX^o siècle se poursuit au siècle suivant.

⁴ Pour plus de détails on pourra consulter l'ouvrage de Bernard Nodet et Antoine Mappus, *Le curé d'Ars par ceux qui l'ont connu*, Paris, François-Xavier de Guibert, 1994.

⁵ Voir Yves Chiron, *Enquêtes... Op. Cit.*, page 278.

Les stigmatisés

C'est là une catégorie qui fascine le monde contemporain. Le premier d'entre eux, saint François d'Assise, si populaire, a obtenu les faveurs du grand public, en grande partie parce qu'il revit la Passion du Christ par les marques qui apparurent sur son corps. C'était là un signe de l'authenticité de sa vie et du message qu'il voulait transmettre : ne faire qu'un avec le Christ souffrant.

Depuis lors, l'Église a connu de nombreux stigmatisés : certains estiment que la liste comporte plus de trois-cents noms. Si ce chiffre est approximatif, par contre celle des stigmatisés canonisés est précise : à ce jour, huit stigmatisés ont été canonisés : deux religieux, saint François d'Assise et padre Pio (2002), cinq religieuses et une laïque, Gemma Galgani, morte en 1903 et canonisée en 1940.

Huit autres stigmatisés ont été béatifiés, parmi eux des religieuses (la dernière en date est Marguerite Bays, morte en 1879 et béatifiée en 1975), et une laïque, Anne-Catherine Emmerich. À cette liste on doit ajouter une autre, celle des stigmatisés dont la cause de béatification ou de canonisation est ouverte : il s'agit des quatre-vingts stigmatisés ayant vécu entre le XVI^{ème} et le XX^{ème} siècle.

Il nous reste à présenter quelques-uns des cas de stigmatisés qui sont parmi les plus célèbres de notre époque.

Anne-Catherine Emmerich (1774-1824) fut reconnue très tôt comme une authentique visionnaire et stigmatisée. Sa cause fut introduite à Rome par le diocèse de Münster où elle mourut. Mais en 1928, un décret du Saint-Office suspendit les démarches après l'étude de ses écrits, lorsqu'on se rendit compte que ces textes avaient reçu des ajouts de son secrétaire. On ouvrit à nouveau le procès sur ordre de Paul VI en 1973, et elle fut finalement béatifiée en 2004.

Une autre cause de stigmatisée célèbre est celle de Marthe Robin, morte en 1981. La cause a obtenu, à peine dix ans après sa mort, le 31 octobre 1991 le *Nihil Obstat* de la part du Saint-Siège. L'enquête diocésaine sur la vie, les vertus et la renommée de sainteté s'est achevée le 27 mai 1996 et ses résultats sont actuellement entre les mains de la Congrégation des Causes des Saints.

Marthe Robin, à la suite d'une grave maladie, fut clouée dans son lit dès l'âge de vingt et un ans jusqu'à sa mort. Durant trente ans elle ne s'alimenta qu'avec l'hostie de sa communion quotidienne. En 1928, elle devint tertiaire de saint François et en 1936, elle fonda les Foyers de Charité. Elle contribua à la rénovation charismatique, entretenant d'étroites relations avec la communauté d'Em-

manuel et des béatitudes. Tous les vendredis, elle revivait à travers ses stigmates la passion du Christ. Elle recevait de très nombreux visiteurs, désirant contribuer à l'évangélisation du monde.

Le padre Pio (1887-1968) est certainement le stigmatisé le plus célèbre de notre époque. Il porta les stigmates du Christ pendant cinquante années de septembre 1918 à septembre 1968. Il reçut également bien d'autres grâces extraordinaires, telles que le don de prophétie et de bilocation.

Moine capucin, il vécut dans son couvent de San Giovanni Rotondo plus d'un demi-siècle. Là, il confessait, officiait et recevait de très nombreux visiteurs. Il créa en outre près du couvent un grand hôpital qui ouvrit ses portes en 1956.

Au cours de sa vie, il eut à souffrir de critiques et de suspicions de la part de l'Église et de ses supérieurs. Finalement, la sincérité de sa vie et de ses expériences mystiques fut reconnue. Le 18 décembre 1997, le pape Jean-Paul II le déclara vénérable, et le 2 mai 1999 il le béatifia et il le canonisa le 16 juin 2002 sous le nom de saint Pío de Pietreleina.

Les voyants et voyantes des apparitions

Il s'agit de personnes qui ont bénéficié d'une ou plusieurs apparitions de la Vierge Marie. Il faut remarquer que tous ne sont pas canonisés ou béatifiés ; c'est le cas des voyants et voyantes de Laus, dans les Alpes dauphinoises et de La Salette, dans le diocèse de Grenoble. Par contre ceux de la colline de Tepeyac (Mexico), de la rue du Bac à Paris, de Lourdes et de Fatima (Portugal) ont leurs saints ou bienheureux.

La Vierge de Guadalupe, apparut en 1531 à l'indien Juan Diego. Ce n'est qu'en 1754 que le pape Benoît XIV a reconnu officiellement les faits, mais seulement en 1990, Juan Diego a été proclamé bienheureux. Comme nous le verrons dans le chapitre consacré au Mexique, cette béatification n'a pas été sans susciter des polémiques.

Les apparitions de la Vierge dans la Maison Mère des Filles de la Charité, rue du Bac à Paris sont universellement connues. Elles eurent lieu le 18 juillet, le 27 novembre et en décembre 1830. La voyante Catherine Labouré, reçut la révélation de la Médaille miraculeuse. Elle sera béatifiée en 1933 et canonisée le 27 juillet 1947.

En 1858, la jeune Bernadette Soubirous fut bénéficiaire de 18 apparitions de la Vierge à Lourdes qui s'est révélée comme l'Immaculée Conception.

Bernadette se retira ensuite à Nevers, au couvent des Sœurs de la Charité. Elle y meurt en 1879. Elle fut béatifiée en 1925 et canonisée en 1933.

Au Portugal, la Vierge apparut à trois jeunes enfants de onze ans environ entre le 13 mai et le 13 octobre 1917 : François et Jacinthe Marto, qui sont morts très jeunes en 1920 de l'épidémie de grippe espagnole qui ravagea toute l'Europe, au moment de la première guerre mondiale et dans les années qui suivirent.

François et Jacinthe furent béatifiés par Jean-Paul II le 13 mai 2000 à Fatima. Le fait qu'il s'agissait de jeunes enfants retarda la béatification. À Rome on estimait qu'il était difficile d'évaluer l'héroïcité des vertus dans de tels cas. Mais l'obstacle put être vaincu.

Quant à la troisième voyante, Lucie dos Santos, elle se retira dans un couvent de Carmélites de la ville de Coimbra où elle vécut jusqu'en 2005. Elle avait alors quatre-vingt-dix-sept ans. On peut légitimement supposer qu'elle sera également béatifiée.

Les saints papes

Si dans les premiers siècles du christianisme, un certain nombre de papes ont été sanctifiés (en particulier les trente-cinq premiers papes dont la plupart sont morts martyrs), au cours des siècles suivants, les papes, comme les autres fidèles, vont être soumis à des procédures de canonisation de plus en plus rigoureuses. Les spécialistes nous disent qu'au cours du premier millénaire, soixante-treize papes ont été reconnus comme saints.

Au deuxième millénaire, entre l'an mille et le début du deuxième millénaire, seuls quatre papes seront canonisés :

- Léon IX, pape de 1049 à 1054.
- Grégoire VII, pape de 1073 à 1085.
- Célestin V, pape pendant quelques mois de l'année 1294, puis démissionnaire.
- Pie V, pape de 1566 à 1572.

Mais voilà qu'aux XX^{ème} et XXI^{ème} siècles, les choses changent et un certain nombre de papes, à nouveau, sont portés sur les autels :

- Pie IX, pape de 1846 à 1878.
- Pie X, pape de 1903 à 1914.
- Pie XII, pape de 1939 à 1958.
- Jean XXIII, pape de 1958 à 1963.
- Jean-Paul II, pape de 1978 à 2005.
- Paul VI, pape de 1963 à 1978.

Par ailleurs, la cause d'un autre pape contemporain, Jean-Paul Ier, pape en 1978, est ouverte à Rome : ce sont donc sept papes des XIX^{ème} et XX^{ème} siècles qui ont été soit canonisés, soit béatifiés soit susceptibles de l'être.

Les Martyrs en pays de mission

Le XX^{ème} siècle a connu des martyrs surtout en terre de mission. Ils furent nombreux et donc, la plupart du temps, leur cause sera examinée en groupe et donnera lieu parfois à des canonisations successives tout au long du XX^{ème} siècle. L'Église honore ses saints et bienheureux qui, par leur foi témoignent de l'Universalité de L'Église. Ces Églises locales sont renforcées par la sainteté de ses membres.

Canonisations et béatifications soulignent la propagation de la foi dans de nouveaux espaces : elles exaltent à la fois ces fidèles qui ont donné leur vie pour leur foi et les missionnaires qui par leur charité et leur zèle apostolique ont contribué à confirmer ainsi les Églises locales⁶.

Ainsi cent trois martyrs de Corée ont été canonisés en 1987. Ils avaient été béatifiés en deux groupes : l'un composé de soixante-dix-neuf martyrs (trois missionnaires français et soixante-treize fidèles coréens), tués entre 1839 et 1846 et béatifiés en 1925. L'autre groupe se composait de vingt-quatre martyrs, tués entre 1866 et 1867 et béatifiés en 1968. Pour la canonisation, les deux groupes furent réunis.

Il en fut de même pour les cent vingt-sept martyrs du Viêtnam, canonisés en 1988. À l'origine, il s'agissait de quatre groupes de martyrs (missionnaires français et fidèles vietnamiens canonisés séparément (1900-1906-1909-1951).

Il convient de citer également les martyrs de l'Ouganda, Charles Lwanga

⁶ Nous tirons divers renseignements de l'ouvrage d'Yves Chiron, *Enquête sur...*, op. cit., page 116.

et les premiers noirs martyrs, vingt et un compagnons, âgés de seize à vingt-quatre ans. Ils furent les premiers noirs martyrs canonisés à l'époque moderne. Ils moururent entre 1885 et 1887. Ils furent proclamés vénérables par Pie X en 1912, béatifiés en 1920, et canonisés en 1964 par Paul VI.

II. Les XX^{ème} et XI^{ème} siècles, deux siècles de martyrs

Jean-Paul II a fait du XX^{ème} siècle le siècle des martyrs. Dans un article publié en 1989, un historien signalait déjà qu'au cours de ses dix premières années de son pontificat (1979-1988), Jean-Paul II sur les deux-cent cinquante-cinq saints qu'il avait canonisés, on recensait deux cent quarante martyrs⁷. Benoît XVI (2005-2013) suivra la ligne de son prédécesseur, et le pape François, depuis 2013 semble maintenir le cap, comme l'indiquent les orientations données au cours de ces premières années de son pontificat.

Il est vrai que dans plusieurs pays, au XX^{ème} siècle, l'intolérance progressa et donc les persécutions se multiplièrent. Ce fut le cas au Mexique lors de la guerre « cristera » (1926-1929) et dix ans plus tard, en Espagne lors de la guerre civile qui déchira le pays (1936-1939). L'Allemagne nazie ne fut pas en reste : les catholiques là aussi y furent persécutés. De même dans les républiques qui composaient le bloc soviétique sévit à différents moments la persécution religieuse. Nous allons présenter dans ces différents pays, l'apparition de martyrs, en laissant toutefois pour un chapitre ultérieur, le cas du Mexique.

LES MARTYRS DE LA PERSÉCUTION RELIGIEUSE EN ESPAGNE

Pour ce qui est de l'Espagne, l'historien Antonio Montero Moreno, dans son ouvrage *La historia de la persecución religiosa en España (1936-1939)*⁸ affirme que les martyrs y furent si nombreux que dans toute l'histoire de l'Église, on ne trouve aucune autre période qui ait donné autant de martyrs à l'Église. Il estime qu'il y eut six mille huit cent trente-deux victimes religieuses assassinées en territoire républicain, parmi elles treize évêques, quatre mille cent quatre-vingt-quatre prêtres, deux mille trois cent soixante-cinq religieux et deux cent quatre-vingt-trois religieuses.

⁷ Cité par Yves Chiron, *ut supra*, page 339.

⁸ Antonio Montero Moreno, *La historia de la persecución religiosa en España (1936-1939)*, Madrid, BAC, 1961, réédition en 1999.

L'Église catholique, pour sa part, considère que beaucoup de ces victimes sont des martyrs, puisqu'elles moururent comme conséquence de leur foi.

Jusqu'à la mort de Paul VI (1978), la papauté se refusait à examiner ces cas, par crainte que la reconnaissance de ces martyrs ne soit considérée, d'une part, comme une condamnation du combat des républicains et d'autre part comme la légitimation des nationalistes et de leur chef le général Franco, qui était alors au pouvoir en Espagne.

Jean-Paul II ne maintiendra pas le véto qu'avait imposé son prédécesseur, puisqu'à la mort de Franco se produisit la normalisation démocratique du pays. Le 29 mars 1987 eut lieu la première béatification dont furent bénéficiaires trois religieuses carmélites de Guadalajara assassinées le 24 juin 1936. En dix-huit ans, (1987-2005) il réalisa dix cérémonies de béatification au cours desquelles de nombreux martyrs seront proclamés. En outre dix d'entre eux seront canonisés au cours de deux cérémonies de canonisation, à savoir neuf frères des Écoles Chrétiennes d'une part, et finalement le père Pedro Poveda Castroverde, fondateur de l'Institution Thérésienne, assassiné à Madrid le 28 juin 1936.

Puis, vint l'époque des méga béatifications : ce fut d'abord le 28 octobre 2007, la cérémonie de béatification de quatre cent quatre-vingt-dix-huit religieux assassinés non seulement pendant la guerre civile, mais aussi en Asturies en 1934. Il s'agit là de la béatification la plus importante en nombre de l'histoire de L'Église.

À nouveau, sous le pontificat du pape François, il y eut, cette fois à Tarragone, une nouvelle méga béatification en 2013. Il s'agissait de la proclamation de cinq cent vingt-deux bienheureux, martyrs durant la guerre civile. Parmi eux on compte trois évêques et soixante-dix-huit prêtres.

L'Église présente cette longue liste de martyrs comme des victimes de la persécution religieuse du XX^{ème} siècle en Espagne et non comme des victimes de la guerre civile, pour éviter toute expression polémique qui la rangerait dans un camp contre un autre.

Il s'agit d'honorer des personnes qui se sont montrées fermes dans leur foi et de courageux témoins de cette foi. Dans bien des cas, ce sont des religieux que l'on a sortis de leur couvent par la force, et auxquels on a proposé la liberté en échange de l'apostasie.

L'Église, avec ces proclamations de saints et de bienheureux prétend actualiser le message de ces martyrs qui moururent lors de la persécution religieuse des années trente du XX^{ème} siècle, il y a à peine quatre-vingts ans. Elle répète jusqu'à

la satiété que cette persécution s'inscrit dans la longue liste de ces moments terribles qui font que le XX^{ème} siècle est le « siècle des martyrs puisqu'on y compte un nombre de martyrs plus grand que l'ensemble des siècles précédents, depuis l'origine du christianisme ».

Selon la conférence épiscopale espagnole, six mille huit cent trente-deux ont été martyrisés lors des persécutions des années trente. La « oficina por la causa de los santos » annonce le chiffre, pour sa part, de dix mille soixante-dix martyrs espagnols au cours des troubles du XX^{ème} siècle.

MARTYRS DANS L'ALLEMAGNE NAZIE

L'Allemagne eut aussi un important contingent de martyrs : de nombreux catholiques y sont morts en martyrs victimes des lois et des agissements nazis⁹. Parmi tous ceux-ci se détache un saint, le père Maximilien Kolbe et une sainte, la religieuse Édith Stein. Tous deux sont très vénérés en Europe où ils jouissent d'un grand prestige.

Le frère Maximilien Kolbe

Maximilien Kolbe fut un frère franciscain polonais, grand dévot de la Vierge : il fonda en 1927 à quarante kilomètres de *Varsovie La cité de l'Immaculée*, un grand complexe érigé pour fournir du travail aux ouvriers dans ses nombreux ateliers. Il fut ensuite missionnaire au Japon où il fonda une institution analogue qui comportait une imprimerie qui édita jusqu'à huit revues : il était en même temps homme de foi et animateur social, préoccupé par le sort des ouvriers.

De retour en Pologne, il y fut surpris par le début de la seconde guerre mondiale : il vit ses installations de *La cité de l'Immaculée* bombardées et il fut arrêté en compagnie de ses principaux collaborateurs et conduit par les nazis au camp d'extermination d'Auschwitz.

À la fin juillet 1941, un prisonnier s'échappa du camp de concentration. Comme représailles, le colonel S.S. qui dirigeait le camp ordonna l'exécution de dix hommes qu'il désigna. Le père Maximilien entendit l'un d'eux dire : « Ma pauvre épouse, mes pauvres fils ! ».

⁹ Pour plus d'informations, voir encore, le livre d'Yves Chiron, pp. 119-123 et pour les martyrs du monde communiste, consulter les pages 123-124.

Alors que tous les prisonniers étaient en rang, Maximilien fit un pas en avant et s'adressant à l'officier lui dit : « Je suis un prêtre catholique polonais, et je suis vieux. Je voudrais prendre la place de cet homme qui, lui, a épouse et enfants ».

Le colonel accepta et avec les autres condamnés fut enfermé dans une cellule et privé de toute nourriture pour qu'ils meurent d'épuisement. Au bout de trois semaines, quatre étaient encore en vie. Les responsables du camp décidèrent de récupérer la cellule et précipitèrent les événements, administrant une piqure mortelle aux survivants, dont Maximilien Kolbe.

Le pape Paul VI le béatifia en 1971, en présence de l'homme pour lequel Maximilien avait offert sa vie trente ans plus tôt. Il fut canonisé dix ans plus tard par le pape Jean-Paul II, le 10 octobre 1981, en présence d'une multitude de Polonais.

Pour conclure cette présentation, il n'y a pas de meilleur témoignage que celui qu'apporta Jean-Paul II, alors qu'il était encore archevêque de Cracovie : « Maximilien Kolbe ignorait la haine. Dans la prison de Pawiak, à Varsovie, dans l'enceinte du camp clôturé par les barbelés d'Auschwitz il embrassait dans un même regard les bourreaux et les victimes, au point que les plus sadiques ne le supportaient pas : « Ne nous regarde pas ainsi » disaient-ils.

Cet homme marqué du simple numéro 16670, a obtenu la plus difficile des victoires, celle de l'amour qui absout et pardonne. Rompant le cercle infernal de la dialectique de la haine, il l'a pénétré avec un cœur brûlant d'amour et, ainsi le sortilège infernal a été exorcisé par l'amour. N'est-ce pas un témoignage d'une actualité surprenante à une époque où l'amour est persécuté et mis en pièces ? Rares sont ceux qui, à notre époque, ne souffrent pas de l'absence de l'amour fraternel, de ségrégation raciale, nationale ou idéologique ! »

Nous avons ici un exemple d'amour envers ses amis, de pardon noble et d'abnégation inspirés par une charité authentique. Maximilien Kolbe appliqua littéralement dans sa vie la phrase évangélique : « Il n'y a pas de plus grande preuve d'amour que de donner sa vie pour ceux que l'on aime ».

Édith Stein, sœur Thérèse Bénédictine de la Croix

Édith Stein fut, elle aussi, victime du nazisme. Née à Breslau, dans une famille juive ; elle fit de brillantes études à l'université de la ville, puis à celle de Göttingen. Elle soutint sa thèse en 1917, avec le soutien du philosophe, père de la phénomé-

nologie, Edmund Husserl, qu'elle obtint avec la mention « summa cum laude ». Elle est la première femme à soutenir une thèse en Allemagne, mais ne peut obtenir une chaire à l'université : les mentalités ne sont pas encore mûres pour permettre la promotion d'une femme en ce domaine.

En même temps qu'elle collabore avec Husserl, dont elle devient l'assistante, elle a un double engagement politique et féministe. Elle milite pour l'obtention du droit de vote des femmes (qui sera obtenu en 1919) et sera de plus en plus critique devant la montée de l'antisémitisme en Prusse.

C'est aussi l'époque où se prépare la conversion d'Édith au catholicisme : dans le cercle de ses amis philosophes, les conversions se multiplient. Un de ses amis intimes meurt et Édith se rend compte que sa veuve, qui croit en la vie éternelle, puise son courage dans sa foi en Jésus. Elle affirmera plus tard que « la cause décisive de sa conversion au christianisme fut la manière dont son amie accomplit par la force du mystère de la Croix le sacrifice qui lui était imposé par la mort de son mari ». Elle demande le baptême le 1^{er} janvier 1922.

Pendant les dix années suivantes elle est professeur de philosophie et voyage beaucoup en Allemagne pour donner des conférences. En 1933, elle décide de rentrer au carmel de Cologne : la lecture des œuvres de sainte Thérèse l'ont remplie d'admiration, et comme elle, elle décide de « renoncer à toutes les choses terrestres et de vivre exclusivement dans la pensée du divin ». Elle prend alors le nom de Thérèse-Bénédict de la Croix.

L'occupation de la Hollande par l'Allemagne et l'application de la répression anti-juive, font qu'elle est arrêtée le 2 août 1942 par les S.S. À l'aube du 7 août, elle fait partie d'un convoi qui part pour Auschwitz. Toutes ces personnes seront gazées le 9 août.

Sa cause pour la béatification fut introduite en 1962. On considéra que son arrestation et sa mort étaient des actes de représailles des nazis contre les évêques de Hollande qui avaient protesté contre le sort réservé aux juifs. Elle pouvait donc être déclarée martyre, puisque sa mort correspond à une époque de persécution de l'Église. Édith Stein fut proclamée bienheureuse le 1^{er} mai 1987 à Cologne. Elle fut canonisée par Jean-Paul II le 11 octobre 1998 au cours d'un voyage en Allemagne.

La béatification suscita des polémiques : certains accusèrent le pape de vouloir récupérer à son profit le génocide juif. Certaines personnalités du monde juif firent même pression sur le pape pour lui demander d'annuler cette béati-

fiction. Benoît XVI, dans son discours lors de sa visite à Auschwitz, le 28 mai 2006, cita en exemple Édith Stein : « De là, apparaît devant nous le visage d'Édith Stein, Thérèse-Bénédictine de la Croix : juive et allemande, disparue avec sa sœur dans l'horreur de la nuit du camp de concentration allemand-nazi ; comme chrétienne et juive, elle accepta de mourir avec son peuple et pour son peuple, mais aujourd'hui, nous le reconnaissons en revanche avec gratitude comme les témoins de la vérité et du bien, qui, même au sein de notre peuple, n'avait pas disparu. Remercions ces personnes, car elles ne sont pas soumises au pouvoir du mal et elles apparaissent à présent devant nous comme des lumières dans une vie de ténèbres ».

LES MARTYRS DU MONDE COMMUNISTE

À partir de 1917, s'installe en Russie un régime communiste, suivi en cela par les États de l'Europe orientale à partir de 1945. Durant toute cette période, l'Église a subi des persécutions et a eu ses martyrs. Bien sûr, comme le communisme se maintenait dans ces pays jusqu'au début des années 1990, il n'était pas question d'ouvrir des causes de béatifications ou de canonisations.

Depuis, dans ces anciennes républiques du monde soviétique, bien des procédures ont été engagées, tant en Hongrie qu'en Pologne ou dans les républiques de la mer Baltique, ou en Croatie, ou en Roumanie... et certaines de ces causes ont déjà abouti. Ainsi, Mgr Vilmos Apor, évêque de Győr en Hongrie, tué en haine de la foi le 2 avril 1945, a été béatifié comme martyr le 9 novembre 1947. Sa cause avait été ouverte dès 1991. La liste des causes ouvertes s'enrichit chaque année et périodiquement des béatifications et des canonisations ont lieu.

L'une des dernières est celle du père Jezzy Popiuluszko, aumônier du syndicat Solidarité, assassiné en 1984, à l'âge de trente-sept ans, par des agents de la police communiste polonaise.

Ses sermons, qui condamnaient le régime en place étaient diffusés par Radio Free Europe et attiraient des milliers de fidèles. La presse communiste l'accusait de célébrer des messes de la haine. Il est finalement arrêté et torturé à mort. Son corps est jeté dans la Vistule où il est repêché. À ses funérailles en novembre 1984, cinq cent mille personnes lui rendent hommage, voyant en lui le représentant de l'opposition démocratique contre le régime totalitaire du pays.

Il fut béatifié le 6 juin 2010, à Varsovie en présence de sa famille, de cent vingt évêques, de mille trois cent prêtres et d'une immense foule.

III. La sainteté au XXI^{ème} siècle

En ces deux premières décennies d'un siècle bien entamé, l'Église a déjà eu à sa tête trois papes, Jean-Paul II, jusqu'en 2005. Lui succéda Benoît XVI qui régna pendant huit ans jusqu'en février 2013, et enfin le pape François.

JEAN PAUL II ET SES DERNIERS APPORTS AU THÈME DE LA SAINTETÉ

Rappelons que Jean-Paul II fut le pape qui dans l'histoire fit le plus de saints et de bienheureux. C'était une façon pour lui de proclamer l'action de Dieu dans ses créatures et de lutter contre toutes les formes d'athéisme. C'est dans ce sens qu'en 2004, au cours d'une cérémonie d'ordination qu'il présidait en la basilique Saint-Pierre, il s'adressa aux nouveaux prêtres et leur dit : « Vous êtes ordonnés prêtres à une époque où, même ici à Rome, se manifestent de fortes tendances culturelles qui prétendent faire oublier aux populations l'existence de Dieu ». Pour lui, proclamer saints et bienheureux, c'était aller à l'encontre de ces tendances et affirmer l'existence de Dieu en ces créatures d'exception, modèles pour tous ceux qui, en tous milieux, veulent vivre leur foi. D'où le grand nombre et la grande variété de saints et de bienheureux proclamés par Jean-Paul II. Ceci l'amena à innover. C'est ainsi qu'il fallut attendre le XXI^{ème} siècle pour que l'Église admette enfin que le mariage et la vie de famille forment un chemin de sainteté aussi efficace que celui de la vie religieuse.

Le premier couple béatifié ne le fut qu'en 2001 par Jean-Paul II. Il s'agit de Luigi et María Beltrame Quattrocchi. Ils furent tous deux béatifiés dans le cadre des célébrations du XX^e anniversaire de l'exhortation apostolique *Familiaris Consortio* (1981) publiée à la suite du synode sur la famille de 1980. Au moment de son homélie, le pape a déclaré : « Nous avons aujourd'hui une confirmation singulière du fait que le chemin de sainteté accompli ensemble, comme couple, est possible, beau, extraordinairement fécond et qu'il est fondamental pour le bien de la famille, de l'Église et de la société ». Le pape a ajouté : « Ces époux ont vécu dans la lumière de l'Évangile et avec une grande intensité humaine, l'amour conjugal et le service à la vie ¹⁰ ». Désormais, la voie est donc ouverte pour la canonisation d'époux. Louis et Zélie Martin ont été proclamés bienheureux sous

¹⁰ On pourra lire d'Attilio Danese et Paola di Nicola : *Une auréole pour deux : Maria et Luigi Beltrame Quattrocchi*, Éditions Emmanuel, 2004.

le pontificat de Benoît XVI, à Lisieux, le 19 octobre 2008. Dans son homélie, le cardinal a précisé ainsi le motif de cette double béatification : « Parmi les vocations auxquelles les hommes sont appelés par la Providence, le mariage est l'une des plus nobles et des plus élevées. Louis et Zélie ont compris qu'ils pouvaient se sanctifier non pas malgré le mariage mais à travers, dans et par le mariage et que leurs épousailles devaient être considérées comme le point de départ d'une montée à deux. Aujourd'hui, l'Église reconnaît dans ce couple la sainteté éminente de cette institution et l'amour conjugal tel que l'a conçu le Créateur lui-même ».

Louis et Zélie Martin sont les parents de sainte Thérèse de l'Enfant Jésus.

LE PONTIFICAT DE BENOÎT XVI

Benoît XVI et la proclamation des saints

Benoît XVI, de nationalité allemande, fut archevêque de Munich avant d'être élu pape. Brillant théologien, il fut appelé à la curie par le pape Jean-Paul II qui le plaça à la tête de la Congrégation de la Doctrine de la Foi. Benoît XVI, une fois pape, écourtera les délais prévus officiellement pour la béatification d'un candidat : l'un des premiers bénéficiaires de cette mesure fut son prédécesseur Jean-Paul II.

Ajoutons que Benoît XVI a proclamé au cours de son pontificat quatorze nouveaux saints et cinq cent cinquante-trois nouveaux bienheureux. Il s'agit là d'un chiffre considérable qui correspond à un tiers des canonisations et béatifications faites par Jean-Paul II en près de vingt-sept ans de pontificat.

En outre le grand théologien qu'il fut traita de nombreuses fois le thème de la sainteté dans ses homélie, ses conférences et ses écrits. Plusieurs de ces textes importants sont d'ailleurs accessibles en français et ont été publiés dans une série d'ouvrages tels que *Les saints, nos contemporains*¹¹ (2010), *Les saints proposés à notre imitation*¹² (2011), et *Les femmes, la sainteté et l'Église. Quinze portraits de saintes femmes*¹³ (2012). Nous préciserons à partir de ces textes, le concept de sainteté que voulut transmettre Benoît XVI.

11 Benoît XVI, *Les saints, nos contemporains*, Paris, Éditions Parole et Silence, 2010.

12 Benoît XVI, *Les saints proposés à notre imitation*, Paris, Éditions de Paris, 2011.

13 Benoît XVI, *Les femmes, la sainteté et l'Église. Quinze portraits de saintes femmes*, Paris, Éditions Bayard, 2012.

Autre précision à propos du pontificat de Benoît XVI : au moment de son élection, le cardinal Ratzinger avait soixante-dix-huit ans, c'est-à-dire qu'il devenait le souverain le plus âgé depuis le pape Clément XII élu en 1780. Le nouveau pape eut alors à affronter de multiples problèmes, quelques-uns d'entre eux hérités du précédent pontificat, comme les nombreuses accusations d'abus sexuels de la part de clercs, et ce dans de multiples pays. En même temps d'autres scandales surgissaient au cœur même du Vatican, tels que la mauvaise gestion de la banque vaticane ou le vol de documents ultra confidentiels dans l'entourage immédiat du pape. Tout cela se produisit au moment où le pape sentait de plus en plus le poids des ans, d'où l'impression d'une pénible fin de règne et que le souverain pontife ne dominait plus la situation.

Ainsi, soudain, sans que rien ne laissât présager l'imminence de la nouvelle, le pape annonça au monde sa prochaine retraite. Cela se produisit le 11 février 2013, au cours d'un consistoire qui devait traiter précisément des futures canonisations : celles de huit cents chrétiens qui furent assassinés en 1480 par les ottomans, parce qu'ils refusèrent de se convertir à l'islam. La nouvelle frappa le monde de stupeur car le pape annonçait qu'il se retirait à la fin de ce même mois de février. Les cardinaux durent donc se réunir en conclave le 12 mars 2013.

Le cardinal Ratzinger et la sainteté

Lorsque Benoît XVI n'était encore que le cardinal Ratzinger, il saisissait les occasions les plus diverses pour mettre en lumière, dans ses prédications, la figure des saints. Il en a exposé à plusieurs reprises la raison. Selon lui, les saints sont, d'une manière unique les exégètes de l'Évangile. Il a écrit : « Ils sont tous une interprétation de Jésus Christ, en eux il devient concret¹⁴ ».

Dès lors, approfondir leur vie et comprendre ce qu'ils ont vécu et ce qui les a rendu aptes à devenir des hommes nouveaux et à faire de grandes choses dans le Royaume de Dieu signifie trouver en eux l'inspiration et l'encouragement à suivre leur exemple.

Leur vie témoigne en outre, selon le cardinal Ratzinger de l'action toujours renouvelée du Saint Esprit dans l'Église. Il écrit : « C'est en redécouvrant les saints que nous retrouverons aussi l'Église ».

14 Cité par Stephen Otto Horn SDS, dans le prologue écrit pour le livre de Benoît XVI, *Les saints, nos contemporains*, Paris, Éditions Parole et Silence, 2010, pp. 7-8.

Le cardinal Ratzinger estime qu'à travers l'évocation de ces saints des siècles passés, on découvre que leur existence et leur enseignement est aussi valable pour notre époque. Il s'agit de se laisser remettre en question et purifier par la vie des saints. À travers leur vie, notre approche de Dieu sera facilitée.

Le recueil de sermons du cardinal Ratzinger fut publié à l'occasion de son soixante-dixième anniversaire, avec le titre suggestif de *Les saints, nos contemporains*. On y trouve la vie de saints aussi divers que Jean Népomucène, François de Sales, Joseph, Rose de Lima, Augustin, Léonard, Élisabeth, Cécile et de quelques autres encore.

Benoît XVI et la sainteté

Il va de soi que lorsque le cardinal fut élu pape la thématique hagiographique des sermons ne faiblit pas, bien au contraire. Le nouveau souverain pontife prit l'habitude d'adresser aux pèlerins un sermon une fois par semaine sur le thème de la sainteté, il y présentait à chaque fois un nouveau saint. Dans ses causeries, il rendait vivant et présent le saint mentionné, en aucun cas ces portraits n'apparaissaient mièvres et empoussiérés. Le pape, historien et théologien, dressait ainsi toute une galerie de portraits qu'il brossait avec enthousiasme.

C'est ainsi qu'entre le 11 décembre 2009 et le 6 avril 2011, il présenta aux fidèles une « noria » de soixante-quatorze saints, en insistant sur leur approche personnelle du Verbe incarné. Bien sûr on y trouve les saints pour lesquels le pape manifestait une grande dévotion. Ce sont des modèles à imiter qui ont su mettre dans leur vie une approche de la sainteté de Jésus qui a dit : « Soyez saints comme votre père céleste est saint ». Dans cette succession de sainteté on trouve une grande diversité de saints qui va de Robert Bellarmin à François de Sales, de Jeanne d'Arc à Thérèse de Lisieux, en passant par le curé d'Ars, particulièrement cher au pape.

Cette série d'homélies catéchétiques a été publiée en 2011, sous le titre de *Les saints proposés à notre imitation*¹⁵. En 2012, il consacre un ouvrage aux saintes ayant marqué l'histoire de l'Église au Moyen Âge et au début de l'histoire moderne. On y trouve les portraits de quinze femmes qui furent aux avant-postes de l'Église. Le but de Benoît XVI a été de montrer l'importance de la sainteté féminine, de

15 Benoît XVI, *Les saints proposés à notre imitation*, Paris, Éditions de Paris, 2011.

ces « héroïnes de Dieu » qui se sont distinguées en différents domaines : l'éducation, la santé, la promotion féminine, la catéchèse, le mouvement missionnaire. Le pape montre la richesse de ces figures féminines propres à susciter le dynamisme, l'enthousiasme et l'intelligence de la foi. Leur témoignage a donc marqué l'histoire de l'Église. On y trouve Hildegarde de Bingen, Angèle de Foligno, Élisabeth de Hongrie, Gertrude d'Helfta, Marguerite d'Oingt, Julienne de Cornillon, Mathilde de Hackerborn, Claire d'Assise, Brigitte de Suède, Catherine de Sienne, Jeanne d'Arc, Julienne de Norwich, Thérèse de Jésus, Catherine de Gênes, Catherine de Bologne...

Dans ses sermons, le pape est à la fois historien et théologien, mais toujours dans une critique de profonde spiritualité. L'historien rappelle qu'il ne s'agit pas de figures interchangeables : au début de chaque catéchèse, le pape rappelle les sources historiques qu'il replace dans leur contexte. L'Église médiévale ou celle de l'époque moderne ne sauraient être érigées en modèle, même si on peut y entrevoir des points de contact avec le temps présent.

C'est alors que le théologien intervient pour établir la relation intime entre l'âme et Dieu. Le questionnement relève alors de l'histoire du Salut. Le prédicateur invite les fidèles à entendre les modèles hagiographiques de la tradition et nous indique comment les situer dans la modernité. Ainsi le parcours spirituel de la sainte devient une référence et est porteur d'un message qui arrive jusqu'à nous. *Nova et vetera*. Le passé s'articule avec le présent et l'avenir.

Bien souvent, cette relation d'alliance entre l'homme et Dieu s'exprime à travers des symboles qui établissent cette participation unitive au mystère de la connaissance divine. C'est ainsi que Benoît XVI mobilise le symbole du « fil d'or » en parlant de la vie de Catherine de Gênes, de « rose » en parlant d'Élisabeth de Hongrie, du « miroir » en parlant de celle de Claire d'Assise, du « livre » en parlant de celle de Marguerite d'Oingt, du « pont » en parlant de celle de sainte Catherine de Sienne¹⁶...

Ainsi le pape dans ses sermons hagiographiques montre que le message exprimé par ces saintes femmes dans le passé demeure actuel et est capable aujourd'hui d'inspirer l'action et la spiritualité des fidèles. Le message est chargé de virtualités qui ne demandent qu'à être développées. Il nous met sur le chemin

16 Nous utilisons ici les idées exprimées par Sylvie Barnay dans son prologue à l'ouvrage de Benoît XVI, *Les femmes, la sainteté et l'Église*, op. cit., pp. 9 à 19.

adéquat « pour connaître et aimer Jésus Christ et son Église ».

Ces homélies catéchétiques furent prononcées par Benoît XVI entre le 1^{er} septembre 2010 et le 2 février 2011, au cours des audiences du mercredi. Sa vie durant, Joseph Ratzinger a vécu en compagnie des saints et a cherché à approfondir la doctrine religieuse de la sainteté : déjà, à la fin de sa vie d'étudiant, il écrivit une thèse sur *La théologie de l'histoire de saint Bonaventure*. Une thèse qui fut publiée quelques décennies plus tard¹⁷.

Benoît XVI, dans le sillage de Jean Paul II

Le cardinal Ratzinger fut le collaborateur du pape pendant plusieurs décennies, rien d'étonnant donc, si une fois élu pape, Benoît XVI s'inspire de l'action pastorale de l'œuvre de son prédécesseur. Nous l'avons déjà précisé dans les pages précédentes : tout comme Jean-Paul II, il canonisa des couples mariés. Comme son prédécesseur, il s'intéressa aux martyrs des missions.

Nous avons un bel exemple de l'intérêt pour les missions dans la septuple canonisation qui eut lieu à Rome le 21 octobre 2012. En effet, le pape, ce jour-là, qui était la journée mondiale des Missions, au cœur du synode pour la nouvelle évangélisation (7-28 octobre), en présence de nombreux évêques venus à Rome pour assister à cette manifestation, a canonisé sept bienheureux missionnaires, dont le jésuite français mort à Madagascar, Jacques Berthieu. Benoît XVI, quelque temps plus tôt, avait précisé la portée d'un tel événement en ces termes : « La célébration de la Journée Missionnaire mondiale se charge cette année d'une signification toute particulière. Le cinquantième anniversaire de l'ouverture du concile Vatican II, l'ouverture de l'Année de la Foi et le synode des évêques sur la nouvelle évangélisation concourent à affirmer la volonté de l'Église à s'engager avec plus de courage et d'ardeur dans la mission *ad gentes*, afin que l'Évangile parvienne jusqu'aux extrémités de la terre ».

Et dans son homélie, au cours de la messe de canonisation, il a présenté ainsi les nouveaux saints : « Avec un courage héroïque, ceux-ci ont dépensé leur existence dans une totale consécration à Dieu et dans un généreux service à leurs frères ». Pour le pape sainteté et évangélisation sont étroitement liées. En présentant Jacques Berthieu, évangéliste de Madagascar, qui souffrit le martyre dans

¹⁷ Édition française de la thèse, *La théologie de l'histoire de saint Bonaventure*, Paris, PUF, 2007.

l'île le pape déclara : « Chers amis, que la vie de cet évangéliste soit un encouragement et un modèle pour les prêtres, afin qu'ils soient des hommes de Dieu comme lui. Que son exemple aide les nombreux chrétiens persécutés aujourd'hui à cause de leur foi. Puisse en cette année de la Foi, son intercession porter ses fruits pour Madagascar et tout le continent africain ! Que Dieu bénisse le peuple malgache ».

Jacques Berthieu, martyr et missionnaire jésuite fut le premier saint de Madagascar et de l'Océan Indien. Il passa une grande partie de sa vie dans l'île. Il est mort fusillé en 1896 par des rebelles locaux après avoir refusé d'abjurer sa foi catholique. Il fut proclamé bienheureux dès le 17 octobre 1965 et canonisé par Benoît XVI au cours de cette septuple canonisation.

LE PAPE FRANÇOIS ET LA SAINTETÉ

Le choix des cent quatorze cardinaux présents se porta dès le 13 mars sur l'un d'entre eux « venu de l'autre bout du monde » : le cardinal Borgoglio, archevêque de Buenos Aires, qui, à peine élu, plaça son pontificat sous la protection d'un saint dont il prit le nom. Il sera désormais le pape François. Un hommage donc à saint François de la part d'un jésuite devenu pape. François d'Assise est présenté alors comme le saint qui, au XIII^{ème} siècle a fondé l'ordre des franciscains, mais qui, surtout, a vécu humblement une vie pauvre, au service des plus démunis.

Le pape François, à travers de multiples déclarations annonce donc, en son début de pontificat, que le nouvel « évêque de Rome veut concentrer son action en faveur des pauvres et qu'il veut donner un nouveau style à l'Église ». Il déclare son admiration pour François, « un homme pauvre, un homme simple, et nous-même voudrions une Église pauvre pour les pauvres ». Dès lors, il multiplie les signes de sa volonté, refusant de s'installer au Vatican dans les appartements de ses prédécesseurs et occupant une simple résidence où il vécut au moment du consistoire. Les axes principaux de son pontificat sont maintenant clairs. Jusqu'où ira-t-il ?

Vision de la sainteté par le pape François

Dès les premiers mois de son pontificat, le pape François semble vouloir insister sur un aspect de la sainteté qui pour lui semble essentiel.

Le 14 avril 2013, donc peu de temps après son élection, il fit du thème de

la sainteté le thème de l'homélie qu'il adressa aux fidèles, au cours de la messe qu'il célébra dans la basilique romaine de Sainte-Marie-Majeure. Après avoir évoqué à nouveau la sainteté de saint François qui prêchait l'Évangile surtout à travers son témoignage de vie, il se référa à tous ceux qui prêchent la foi à travers le petit et humble témoignage, tous ceux qui vivent avec simplicité leur foi dans leur quotidien, dans leurs relations de famille, de travail, et d'amitié ; il alla même jusqu'à affirmer : « Il y a des saints de chaque jour, des saints cachés, une sorte de classe moyenne de la sainteté, dont chacun de nous peut faire partie ».

Canonisations par le pape François

Signalons que la première cérémonie de canonisation qui fut célébrée par le pape François sur la place Saint-Pierre le dimanche 12 mai 2013 fut une cérémonie de canonisations multiples. En effet, à cette occasion furent proclamées comme saintes deux religieuses fondatrices d'ordres religieux : d'une part une colombienne, Laura Montoya y Upegui (1874-1949) et d'autre part la mexicaine Guadalupe García Zavala, connue comme mère Lupita (1878-1963). En outre, furent canonisés huit cent un martyrs italiens assassinés en 1480 par les Ottomans. Il est à noter que la date de canonisation des deux religieuses latino-américaines et des martyrs italiens fut fixée par le pape Benoît XVI, au cours de ce même consistoire des cardinaux, pendant lequel le souverain pontife annonça qu'il renoncerait à ses fonctions le 28 février suivant.

On peut donc considérer cette cérémonie de canonisation comme marquant la fin d'une époque et d'un certain concept de la sainteté. Il est en effet remarquable que quelques semaines plus tard le cardinal Saraiva Martins, préfet de la Congrégation pour la cause des saints, affirma qu'il « fallait maintenant ralentir le rythme des canonisations et des béatifications », une déclaration qui, n'en doutons pas, fut faite en plein accord avec le pape François.

Par contre, il faut bien remarquer que, lors de l'homélie prononcée au cours de la cérémonie par le pape François, furent exaltées les vertus d'humilité et de pauvreté des deux religieuses. De la nouvelle sainte mexicaine il dit : « sainte Guadalupe García Zavala renonça à une vie de confort pour suivre l'appel de Jésus. Elle enseignait à aimer la pauvreté pour pouvoir aimer davantage les pauvres et les malades ». Il rappela que la mère Lupita s'agenouillait devant les nécessiteux et les malades pour les servir avec tendresse et compassion, démontrant qu'elle

avait compris la signification de la phrase « toucher la chair du Christ ». Pour elle ces malades étaient une personnification du Christ et elle s'approchait d'eux sans aucune espèce de répugnance.

Quant à la sainte colombienne, il la présente comme bienfaitrice et mère spirituelle de communautés indigènes auxquelles elle sut rendre l'espoir. Elle employait envers eux une pédagogie efficace qui respectait leur culture.

Ces deux saintes, chères au cœur du pape François, témoignaient donc que la sainteté n'est pas un but inaccessible et qu'elle est à la portée de tous si l'on répond avec générosité à la grâce divine.

Il est à noter également que le pape François débloqua le procès de canonisation de Monseigneur Romero qui fut archevêque de El Salvador de 1977 à 1980. Depuis des années, sous la pression de milieux conservateurs, ce procès était au point mort.

Monseigneur Romero fut assassiné le 23 mars 1980 alors qu'il célébrait la messe dans la chapelle d'un hospice proche de sa cathédrale par un commando d'extrême droite, au début de la guerre civile que connut le pays. On lui reprochait surtout d'être proche de ses fidèles les plus pauvres : il n'hésitait pas à dénoncer l'action de ceux qui empêchaient les paysans de prendre possession des terres que la Réforme agraire leur avait octroyées. Il critiqua à plusieurs reprises les abus de pouvoir des autorités contre l'Église et la société salvadoreña. Le nouveau pape François propose donc un concept de sainteté engagé en faveur des pauvres, des humbles et des déshérités.

Nous sommes donc là bien loin des fresques historiques brossées dans ses homélies par Benoît XVI, le pape historien et théologien. Pour nous en convaincre, il suffit de présenter les saints et bienheureux que le souverain pontife proposa à la vénération des fidèles au cours de la première année de son pontificat. Certes, ils ne relèvent pas tous du pape François, qui se doit d'assumer une certaine continuité avec les choix de son prédécesseur. C'est ainsi qu'il proclama bienheureuse Marie-Christine de Savoie (1812-1836) qui fut reine, épouse du roi Ferdinand Ier, roi des Deux Siciles. Le pape François, tout nouvellement élu signa le 3 mai 2013 le décret qui autorise la Congrégation pour les Causes des Saints à lancer le processus de béatification de la reine Marie-Christine. La Congrégation se voyait ainsi autorisée dès maintenant à promulguer le décret qui lui attribue l'intercession d'un miracle.

Mais le choix de la canonisation d'autres saints, semble correspondre plus directement à un choix délibéré de la part du souverain pontife : c'est ainsi qu'au mois de mai 2013 fut béatifié un prêtre sicilien assassiné par la Camorra. C'est la première fois qu'un tel événement se produisait. La cérémonie se déroula à Palerme en présence de dizaines de milliers de personnes. « Don Pino », prêtre de San Gaetano depuis deux ans dans le quartier Braucaccio, très populaire auprès des jeunes pour son langage direct, avait été tué le 15 septembre 1993, jour de ses cinquante-six ans, d'une balle dans la tête. Monseigneur Salvatore de Giorgi, cardinal émérite de Palerme qui a présidé la cérémonie, en représentation du pape François, en présence de quarante évêques a déclaré dans son homélie : « La béatification de Don Puglisi représente le don de Dieu le plus attendu par toute la Sicile et au-delà, vingt ans après son assassinat, Don Puglisi parle encore ».

La canonisation simultanée de deux papes par le pape François

Nous avons déjà signalé que la canonisation d'un pape n'est pas quelque chose de très fréquent dans l'histoire de l'Église de l'époque moderne et contemporaine. Mais voilà que le pape François décide de canoniser le même jour deux souverains pontifes que ses prédécesseurs avaient béatifiés : ce sont, d'une part **Jean XXIII (Angelo Giuseppe Roncalli)**, pape de 1958 à 1963 et d'autre part **Jean Paul II (Karol Wojtyła)**, pape de 1978 à 2005.

Ces deux papes furent très populaires et manifestèrent de leur vivant des mérites tels que les fidèles ne doutaient pas qu'après leur mort ils seraient proclamés saints.

Jean XXIII, « le bon pape Jean » l'appelait-on, fut diplomate de carrière : il avait été nonce à Paris avant de devenir patriarche de Venise. Ayant soixante-dix-huit ans au moment de son élection, il fut considéré comme un pape de transition. Mais voilà qu'il décide de convoquer un concile. Ce sera Vatican II, certainement le plus transcendant et important des conciles depuis celui qui s'était tenu à Trente au milieu du XVI^{ème} siècle. En outre, les deux encycliques que publia Jean XXIII, *Mater et Magistra* et *Pacem in terris* allaient dans le même sens de l'ouverture de l'Église au monde.

Si Jean XXIII fut l'initiateur du concile, le pape polonais en fut l'exécuteur à travers les documents pastoraux, spirituels et doctrinaux qu'il publia. On comprend dès lors la volonté du pape François de réunir dans une même cérémonie de

canonisation ces deux souverains pontifes. Pour cela, François accéléra le processus légal de canonisation : en juillet 2013, il décida de l'élever sur les autels sans la nécessité d'un miracle. Le pape donc, en décidant d'omettre cette formalité, pouvait donc, à travers la canonisation de deux papes relancer l'esprit de Vatican II et insuffler ainsi à l'Église ce qui fut le printemps conciliaire.

Cette canonisation de deux papes conciliaires est donc bien symbolique de l'évolution de l'Église et de la papauté aux XX^{ème} et XXI^{ème} siècles.

Depuis le XVI^{ème} siècle, en effet, le discours ecclésial s'était développé en réaction à la Réforme protestante et à la modernité¹⁸. Le symbole de l'identité catholique était constitué alors par tout ce que rejetaient les protestants et le monde moderne, à savoir le pouvoir absolu du pape (avec en point d'orgue la proclamation du dogme de l'infaillibilité pontificale en 1878), l'importance des sept sacrements (alors que les protestants ne retiennent que le baptême et l'eucharistie), le pouvoir temporel de l'Église (dont la Cité du Vatican est l'ultime résidu) et tout l'apparat qui l'accompagnait (représenté entre autre par l'usage de la tiare et de la *sedes gestatoria*). L'identité catholique romaine s'était ainsi construite en réaction contre l'humanisme de la Renaissance et des Lumières.

Ce fut le grand mérite du concile Vatican II d'ouvrir grandes les fenêtres sur le monde, pour qu'un vent nouveau, le souffle de l'Esprit Saint, vienne se manifester sur les institutions qui dirigent l'Église. Grâce à Vatican II, l'Église commence enfin à admettre les droits de l'homme, la démocratie, la laïcité et cesse de condamner « le poison des idées modernes », évoqué par Pie IX dans le *syllabus*.

François, à travers cette double canonisation de papes conciliaires rend donc hommage à deux papes visionnaires : l'un a eu le courage de promouvoir l'évolution de l'Église à contre-courant de ce qui fut la tradition ecclésiale née au XVI^{ème} siècle et affirmée jusqu'au XX^{ème} siècle. Cette rupture ne pouvait être confirmée que par un concile de l'Église Universelle. Et un autre pape, Jean-Paul II, à travers ses décisions papales inspirées par le concile et ses nombreux voyages, confirmera cette évolution et en portera le message en tous points de la planète.

Le pape François donc, dès le début de son pontificat, affirme qu'il veut aller jusqu'au bout de la révolution conciliaire : cette double canonisation ravive l'esprit de Vatican II. Dans une exhortation apostolique, *La joie de l'Évangile*,

18 Nous nous inspirons ici du magnifique article de Frédéric Lenoir, « Remettre l'Église sur le chemin de l'Évangile », publié dans *Le Monde* du 18 avril 2014.

premier document important de son magistère, il développait déjà cette réflexion. Rappelant que l'identité profonde de l'Église n'est pas à chercher dans ses développements doctrinaux et moraux séculaires, et encore moins dans sa puissance temporelle et son appareil, mais dans sa fidélité au message de l'Évangile, il écrit dans ce même document : « Je préfère une Église accidentée, blessée et sale pour être sortie sur les chemins plutôt qu'une Église malade de son enfermement et qui s'accroche confortablement à ses propres sécurités. Je ne veux pas d'une Église pré-occupée d'être le centre et qui finit renfermée dans un enchevêtrement de fixations et de procédures ».

Il est vrai que certains avancent à propos de cette double canonisation une explication plus terre à terre : il s'agirait pour le pape actuel d'un calcul politique. Cette double canonisation serait le produit de la nécessité de contrebalancer l'impact de la canonisation de Jean Paul II, réclamée par le peuple chrétien dès le décès du pape. Ce serait donc là un jeu bien subtil vaticaniste entre différentes tendances : celle du pape conservateur Jean Paul II et celle du pape d'ouverture Jean XXIII. La personnalité du pape François qui, à maintes reprises s'est situé à l'écart de ces jeux de la cour pontificale et les a condamnés, nous fait préférer la première explication.

Les deux anciens papes ont été proclamés saints lors d'une messe célébrée par le pape François, sur la place Saint Pierre de Rome, le dimanche 27 avril 2014, en présence de huit cent mille fidèles, cent cinquante cardinaux, un millier d'évêques et six mille prêtres. La cérémonie s'est déroulée en présence d'une centaine de délégations d'États ou d'organisations internationales dont vingt-quatre chefs d'État et têtes couronnées.

Dans son homélie, le pape François a rendu hommage à « deux hommes courageux porteurs d'une espérance vivante ». Ces deux nouveaux saints, a-t-il souligné, « ont contribué à restaurer et à actualiser l'Église à la recherche de sa physionomie originale ».

Le pape émérite Benoît XVI, successeur de Jean Paul II et prédécesseur de François était également présent à la cérémonie. La presse de nombreux pays a salué avec effusion ce « dimanche des quatre papes » avec cependant quelques notables exceptions. C'est ainsi qu'au Mexique, le principal organe de presse de Mexico, le quotidien *La jornada* a préféré publier le jour de la canonisation deux articles plutôt négatifs. L'un soulignait le coût de ces canonisations pour la ville de Rome, soit sept millions d'euros et l'autre analysait les préoccupations que susci-

teraient ces canonisations chez certaines ONG¹⁹.

Cet article mérite de retenir toute notre attention puisqu'il réunit les critiques d'origines diverses adressées à l'Église au sujet de la canonisation de Jean Paul II. Si en Europe, certains milieux reprochent à Jean Paul II d'avoir été au courant de la double vie de Marcial Mariel et de n'en avoir rien dit, en Amérique latine et tout spécialement au Mexique, les accusations sont multiples et certaines ONG catholiques s'en font le porte-parole.

C'est ainsi que l'*Organisation catholique pour le droit à décider* et l'*Observatoire ecclésial* ont publié des manifestes pour exprimer leurs préoccupations, peu avant la canonisation du pape polonais.

Ces deux ONG catholiques reprochent à Jean Paul II son silence face aux dictatures latino-américaines de même que la non reconnaissance de la dignité de la femme dans l'Église, et aussi l'excommunication de cinq cents théologiens, et surtout de ne pas avoir prêté attention aux dénonciations de pédérastes appartenant au clergé, au premier rang desquels se situe le fondateur des légionnaires du Christ.

Ces ONG vont même jusqu'à conclure que « Jean Paul II ne devrait pas être proclamé saint, tout simplement parce qu'il a vécu éloigné de l'Évangile de Jésus ». Une telle affirmation est loin d'être partagée par l'immense majorité des mexicains qui manifestent leur gratitude à Jean Paul II pour ses cinq voyages pastoraux. Mais avec cette double canonisation s'est manifestée très clairement l'opposition d'une partie de l'Église, pour l'instant très minoritaire, à l'organisation de telles cérémonies. Certes, de tels opposants s'étaient déjà manifestés lors de canonisations antérieures, mais maintenant ces voix critiques se font d'avantage entendre et s'organisent. Qu'en sera-t-il demain ?

IV. Considérations annexes : le XX^{ème} siècle, époque où l'hagiographie s'émancipe

Au XX^{ème} siècle se produit un phénomène nouveau : des auteurs non confessionnels réécrivent des vies de saints chrétiens et font ainsi de la sainteté un de leurs thèmes favoris. Nous avons donc là une espèce nouvelle d'hagiographes que

¹⁹ Il est vrai que le lendemain le journal a informé ses lecteurs plus objectivement sur ces canonisations et leur impact à Mexico et en Amérique latine. Toutefois, différents articles insistent encore sur « l'histoire noire de Jean Paul II ».

l'on a joliment nommés « hagiographes de la main gauche ²⁰ ». Chez ces auteurs, romanciers ou essayistes, la préoccupation religieuse, quand elle existe, est tout à fait secondaire. Pour eux il s'agit d'un thème littéraire qui peut se trouver à la croisée de l'histoire des idées, de la spiritualité, de l'exotisme et de quelques autres préoccupations intellectuelles. Pour ces auteurs, l'hagiographie cristallise souvent une réflexion sur le statut de l'écrivain, la fonction de la littérature, les pouvoirs du langage et la conception de la langue littéraire. Néanmoins, c'est à travers ces textes qu'un large public contemporain a été amené à s'intéresser à la sainteté. C'est pour ce motif, que nous devons ici évoquer les principales œuvres de ces hagiographes d'un genre nouveau, qui ont pour nom : Joseph Delteil, Blaise Cendrars, Claude-Louis Combet, Christian Bobin, Sylvie Germain²¹.

Mais ce passage de l'hagiographie entre les mains de littérateurs ne se fit pas sans problèmes. On le vit bien lorsqu'en 1925, Joseph Delteil fit paraître sa *Jeanne d'Arc*. L'auteur avait reçu dans sa jeunesse une éducation catholique, dans sa famille d'abord, puis dans une institution catholique. Il se présente ainsi : « J'ai fait mes études au collège Stanislas à Carcassonne, chez les prêtres... Je suis un catholique de race ». Ensuite sans renier cette foi de l'enfance ancrée dans le terroir, il la mit plutôt entre parenthèses au profit de la littérature. Sa spiritualité, dès lors se voulait empirique et déliée de tout dogme. De même, bien que proche des surréalistes en littérature, il n'adhéra jamais au mouvement : son indépendance confessionnelle se doublait d'une indépendance littéraire.

C'est ainsi que lorsque se produisit au début du XX^{ème} siècle, à la suite d'Apollinaire, une réhabilitation de la littérature médiévale par les surréalistes qui mettaient le merveilleux au premier plan, en accord avec leur conception de l'art, de nombreux intellectuels évoquèrent la venue d'un « nouveau Moyen Âge ». Ainsi, dans les années 1920, « les saints envahissent la littérature par la grande porte » et deviennent à la mode. De cette façon naquit une « hagiographie laïque ».

Dans ce contexte, Jeanne d'Arc, qui venait d'être canonisée en 1920 devint très populaire chez les écrivains, au point que l'on parle d'un « cycle Jeanne d'Arc ».

20 L'expression est de Joseph Delteil et est utilisée par Aude Bonord dans le titre de son ouvrage cité à la note suivante.

21 L'ouvrage de base est celui d'Aude Bonord, « Hagiographes de la main gauche ». *Variations de la vie de saints au XX^e siècle*, Paris, Classiques Garnier, 2011. Voir également la contribution de Jean-Pierre Jossua « L'image de la sainteté dans quelques romans du XX^e siècle ». Publiée dans *Pour une histoire littéraire de l'expérience religieuse*, Paris, Beauchesne religions, 1985, tome 1, chapitre v.

C'est alors que parut en 1925 la *Jeanne d'Arc* de Delteil²² qui, comme nous l'avons signalé plus haut, fut accueillie assez fraîchement dans certains milieux, suscitant une vive polémique. La *Jeanne d'Arc* de Delteil, en effet, relève d'une hagiographie non confessionnelle dans laquelle l'auteur présente « l'hommage d'un poète à Jeanne d'Arc ».

La polémique virulente qui s'ensuivit opposa non seulement les « hagiographes laïcs », c'est-à-dire les écrivains non confessionnels qui osaient prendre une sainte historique comme objet de leur fiction, aux théologiens et autres professionnels de la religion mais aussi les auteurs catholiques entre eux. C'est ainsi que Maritain et ensuite Bernanos se firent les défenseurs de Delteil, tandis que l'abbé Jean Calvet, Jean Guiraud, rédacteur en chef de *La Croix* et Georges Suarez qualifiaient l'ouvrage de « littérature d'égout » ou « d'ouvrage sacrilège ».

En réalité, bien au-delà du livre de Delteil, ce qui était en débat était la conception de l'hagiographie traditionnelle. D'un côté une vérité dogmatique à la base de l'hagiographie traditionnelle et de l'autre une hagiographie romanesque qui correspond à un désir de fiction et à un intérêt esthétique pour la sainte. Autant dire que l'attrait de Delteil pour Jeanne d'Arc ne relevait pas de la vénération, mais d'une admiration d'écrivain pour une figure qui fécondait son imagination²³.

Au cœur du débat, donc, une question fondamentale : l'Église a-t-elle le monopole de la littérature hagiographique ? Les écrivains du XX^{ème} siècle assument leur réponse négative, dépréciant l'hagiographie traditionnelle pour son style et son caractère stéréotypé. Ils estiment que dans la société déchristianisée, eux seuls sont capables de toucher le lecteur d'aujourd'hui. Ils vont donc au-delà des lieux communs et s'attachent dans la présentation du saint à la singularité d'une existence et à ses résonances en référence à notre époque. Ils délivrent ainsi le saint du carcan de la tradition et établissent leurs vérités sur ces figures transcendantes.

Jacques Maritain, dans sa lettre de félicitations à Delteil pour sa *Jeanne d'Arc*, fait le point sur la question, insistant à la fois sur la légitimité de la démarche de l'écrivain et sur ses limites au regard de l'Église. Il écrit en effet : « Ainsi, vous avez admirablement mis en lumière tout ce qu'il y a en Jeanne de santé plantu-

²² Nous tirons tous ces renseignements du livre d'Aude Bonord, « Hagiographes de la main gauche », op. cit., pp. 18-19. Delteil publia également en 1925 son *Discours aux oiseaux par saint François d'Assise*.

²³ *Ut supra*, page 69 et suivantes.

reuse, d'équilibre, de fraîcheur et de robustesse naturelle, de gaîté et hardiesse, de bon sens, mais sa plus vraie vie, vous n'y touchez pas. Vous la constatez seulement de loin : « Jeanne d'Arc, c'est l'accord de la terre et du ciel ». Et c'est loyauté, sans doute. Royaume de la grâce, royaume spirituel, il vaut certes mieux l'ignorer que d'en essayer quelque à peu près littéraire. Il reste cependant que Jeanne a encore bien des choses à vous révéler. Et elle le fera sans doute, puisque vous l'aimez. Il reste aussi que la théologie seule nous permet d'aborder avec compétence la vie des saints ²⁴».

Il faut aussi souligner que seul ce type d'hagiographie atteint un large public. La biographie de Delteil fut finaliste du prix Goncourt et obtint en 1925 le prix Femina.

Un autre auteur obtint un succès analogue, Blaise Cendrars, pour son œuvre qui entre, elle aussi, dans cette catégorie des hagiographies nouvelles, *Le lotissement du ciel*. Une œuvre fort divulguée connaît actuellement plusieurs éditions dont une très populaire en livre de poche²⁵. Cendrars contribuera grandement à faire accepter dans la première moitié du XX^{ème} siècle ce type d'œuvres hagiographiques même par un public catholique traditionaliste, qui tout d'abord contesta sa légitimité. Il s'agissait donc de prendre ce type d'œuvres pour ce qu'elles étaient : une œuvre littéraire à thème religieux.

Dans *Le lotissement du ciel* qui retrace une quête spirituelle, l'auteur entremêle plusieurs thèmes, l'évocation de plusieurs saints, mais aussi celle de Oswaldo Padroso, un *fazendeiro* brésilien pris d'un amour fou pour la tragédienne Sarah Bernhardt.

Mais ce qui nous intéresse ici c'est la présentation qu'il y fait du phénomène de la lévitation liée à l'extase. Cendrars s'est sérieusement documenté et nous dit, à partir de l'ouvrage érudit d'Olivier Leroy, que ce phénomène est signalé pour plus de deux cents saints (quatre-vingt-treize femmes et cent douze hommes). Il a également consulté en la matière les ouvrages bollandistes. Toutes ces recherches lui permettent de présenter une galerie de ces saints les plus fameux qui, un jour ou l'autre, ont été des *saints volants*²⁶.

²⁴ *Ut supra*, page 45.

²⁵ Blaise Cendrars, *Le lotissement du ciel*, Paris, Éditions Denoël, 1949, puis Gallimard, collection Folio, 1996 et 2011.

²⁶ Blaise Cendrars, *Le lotissement du ciel*, *op. cit.* pp. 146-276.

Le plus célèbre d'entre eux qui nous est présenté est saint Joseph de Cupertino dont il nous dit :

Son goût des raffinements ascétiques fait date, tout comme ont été notés son obéissance, son amour de Dieu, ses ravissements spirituels, sa joie, sa bonne humeur, les paroles de la belle prière qu'on lui attribue et sa prouesse mémorable, ce record unique dans les annales de la lévitation et de l'aviation, de son vol en marche arrière !

Le saint est donc qualifié de saint acrobate pour une acrobatie aérienne qui eut lieu « anno domini MDCXLV ». À l'appui de son récit, Cendrars cite la bulle publiée le 16 juillet 1767 par Clément XIII pour la canonisation de Joseph de Cupertino où le pape fait mention des lévitations et des vols extatiques du saint acrobate :

Hoc ille nempe quamdiu vixit, non tam verbis quam re ipsa pulcherrime docuit, quum terram veluti dedignatus, frequentes ac prope quotidianas extases patiens, sublimis in aerea furetur ac modo exultabundus celerrimo ? Impetu ircumvolans, choreas veluti duceret, modo alios quoque secum sublime raperet ²⁷.

Nous voyons à travers cet exemple ce qui sépare et ce qui rapproche à la fois les hagiographes traditionnels et les modernes : tous veulent être fidèles à leurs sources, mais leur visée est différente : les premiers cherchent à apporter aux fidèles des exemples de sainteté, les seconds prétendent intéresser les lecteurs en contant des aventures et des exploits qui sortent de l'ordinaire.

Un second exemple mérite d'être cité. Il nous montrera à son tour le sérieux de la documentation de Cendrars et son art de la narration. Il s'agit cette fois des extases concomitantes et de la lévitation en commun de deux grands saints mystiques espagnols : sainte Thérèse d'Avila et saint Jean de la Croix. Cet épisode est mentionné par tous les biographes de l'un et de l'autre saint. Saint Jean de la Croix est venu visiter la sainte dans son couvent de l'Incarnation d'Avila. Ils sont en conversation dans le parloir et lorsque Jean de la Croix l'entretient du Mystère de la Trinité, soudain, le saint qui est assis sur une chaise connaît un état de ravis-

²⁷ *Ut supra*, page 145. En traduction : « Cet homme, c'est un fait, aussi longtemps qu'il vécut, donna un enseignement vraiment excellent, non pas tant par ses paroles que par des faits réels : en effet comme s'il dédaignait la terre ferme, il connaissait des extases fréquentes et presque quotidiennes était emporté et suspendu dans les airs. Tantôt transporté de joie et volant en cercle dans un mouvement très rapide, il exécutait une sorte de danse, tantôt aussi il emportait d'autres gens dans les airs ».

sement. Il s'agrippe à la chaise mais l'ardeur de l'Esprit l'enlève en l'air jusqu'au plafond et l'emporte sur sa chaise. Thérèse qui est assise sur un banc de l'autre côté de la grille est ravie à son tour par la même impétuosité d'abord : elle est soulevée de terre et emportée à son tour vers le haut. Sur ces entrefaites, entre au parloir une parente de la sainte qui est donc témoin de la scène. Thérèse, en matière d'excuse, écrira dans *Le livre de sa Vie* : « Il n'y a pas moyen de parler de Dieu avec mon Père Jean de la Croix, parce qu'il entre aussitôt en extase et y fait entrer les autres ²⁸ ».

Cendrars est émerveillé par cette scène qu'il évoque longuement dans son ouvrage, en citant les sources et tout cela pour aboutir à une admirable page de conclusion, élaboration littéraire, certes, mais si évocatrice, où les deux saints sous la plume de l'écrivain deviennent un couple de colibris qui, dans leur vol effectuent une sorte de parade amoureuse. Cette page mérite d'être citée intégralement : « Les voyez-vous ces deux-là, dans leur petit parloir, séparés par une grille, faisant aller leur langue, voletant sur place comme un couple de colibris face à face ou comme ces oiseaux qu'a chantés le poète : « ... qui n'ont qu'une seule aile et qui volent en couples » en extase, morts au monde ; les voyez-vous comme les beija-flores, les baise-fleurs en extase devant un rideau de jasmin, qui font du sur place, les ailes battant si vite qu'elles leur font une auréole d'étincelles, ces deux-là, nos deux colibris en tête à tête, chacun en extase devant la bouche de l'autre comme devant une corolle entre ouverte et, entre eux, dans le rideau tremblant du jasmin chaque fleurette blanche s'exhale comme une étoile lilliputienne en transparence, s'éblouissant l'un l'autre, chacun devenant incandescent et fondant sous l'action de la grâce de la contemplation, de la jubilation, de l'impulsion, de la possession, de la joie et de l'amour pour qui se donne impétueusement et est absorbé : *incendie d'amour divin* ²⁹ ».

On pourra certes penser que nous sommes à mille lieues des hagiographes traditionnels, et pourtant, Cendrars, l'homme de lettres, admirateur des mystères et des phénomènes d'extase et de lévitation, arrive à transmettre à ses lecteurs l'essentiel de ces expériences propres aux saints : un acte d'amour.

28 Blaise Cendrars, *op. cit.*, pp. 256-266.

29 *Ut supra*, pp. 265-266. Nous tenons à remercier ici le professeur Adrien Roig, spécialiste de Cendrars, qui a attiré notre attention sur cet auteur et les « hagiographes de la main gauche ». Toute notre gratitude.

À côté de Cendrars et de Delteil, d'autres auteurs vinrent enrichir au XX^{ème} siècle ces variations sur les vies des saints. Nous renvoyons donc le lecteur intéressé à l'ouvrage qui a servi de base à notre chapitre, celui d'Aude Bonord, où l'on trouvera des études complémentaires sur Claude-Louis Combet, Christian Bobin et Sylvie Germain.

DEUXIÈME PARTIE

DIVERSES APPROCHES DE LA SAINTETÉ

DANS LA LONGUE DURÉE

CHAPITRE XIV

LA SAINTETÉ AU MEXIQUE

DE L'ÉVANGÉLISATION À NOS JOURS



Santiago Matamoros, fin du XVII^{ème} siècle,
huile sur toile, musée Pedro de Osma, Lima

I. Introduction: la place des saints dans l'évangélisation du nouveau monde

ÉVANGÉLISATION ET SAINTETÉ

Conquérir au Christ les populations natives pose aux missionnaires des problèmes qu'il leur faut résoudre avec une pastorale adaptée. Il s'agit tout d'abord de faire disparaître les anciennes pratiques idolâtriques, c'est-à-dire éradiquer toute croyance et manifestation religieuse antérieure à leur arrivée. Cette politique de « la table rase » est supposée permettre à ces populations l'adoption de nouvelles croyances et pratiques inspirées de la religion chrétienne.

Bien sûr, l'adoption par ces néophytes de la croyance aux saints, et qui plus est, extériorisée par un culte, sera un point important, comme nous allons le voir, de l'évangélisation. Néanmoins, dans cette relation entre évangélisation et sainteté, le problème est plus complexe qu'il n'y paraît à première vue. En effet, dans le passage des saints au Nouveau Monde, il nous faut distinguer plusieurs aspects, et préciser notamment dans quelles conditions se fait cette transmission de croyances, c'est-à-dire étudier à travers quels véhicules s'opère ce passage d'un continent à l'autre. Donc, après avoir précisé la qualité des émissaires de ce message religieux, il nous faut voir quels sont les récepteurs de ces croyances, et le mode opératif de la réception, selon la qualité des récepteurs.

En outre, un autre problème devra être étudié : en plus de la réception des modèles de sainteté venus d'Europe, il faudra voir quels furent les modèles de sainteté de production locale et rechercher le pourquoi de leur fréquence ou au contraire de leur rareté.

Enfin, un autre problème important est de voir comment évolue ce concept de la sainteté au fil des siècles, depuis la conquête et l'évangélisation jusqu'à nos jours.

L'ÉVANGÉLISATION APRÈS 1492

Une nouvelle ère s'ouvre pour l'évangélisation à la fin du Moyen Âge en 1492 avec l'achèvement de la Reconquête par la prise de Grenade (le 2 janvier) et avec la découverte de l'Amérique (le 12 octobre de la même année).

Dès lors, la présence missionnaire fait partie intégrante de la conquête

de l'Amérique centrale et méridionale. Des légions de missionnaires espagnols débarquent en Amérique, tant séculiers que réguliers. Parmi les religieux, se distinguent particulièrement trois ordres qui s'implantent d'abord au Mexique : les franciscains, les premiers et les plus nombreux, qui arrivent en 1523-1524, puis les dominicains en 1525, et les augustins en 1533. D'autres ordres seront également présents, dont les jésuites à partir de 1572.

Dans cette entreprise missionnaire, deux pays se distinguèrent particulièrement par leur pastorale adaptée à ces nouvelles conditions d'évangélisation et par l'organisation d'une Église locale : le Mexique (Nouvelle Espagne), et le Pérou.

Au Mexique, Cortés débarque en 1521, et dès 1524, arrivent 12 missionnaires franciscains. L'évêché de Mexico est créé en 1528 et aura comme premier évêque Juan de Zumárraga.

Les prédicateurs, dès les premiers temps de l'entreprise mexicaine, utilisèrent l'exemplarité de la vie des saints afin de mieux faire comprendre le message chrétien. On sait que plusieurs vies de saints furent alors publiées dans plusieurs langues indigènes¹. Geronimo de Mendieta nous informe que l'un des compagnons de Martin de Valencia composa en nahuatl une *Fleur de la vie des saints*, et qu'il fit jouer les mystères de leurs vies aux jours de leur fête. De même, Mendieta nous parle de Fray Jacobo de la Testera, et de sa manière ingénieuse de faire parvenir aux communautés indigènes l'enseignement du catéchisme : pour cela, il utilisait le système d'écriture indien, c'est-à-dire la notation pictographique. Il combinait le figuratif et l'idéographique, en introduisant un certain nombre de symboles et de signes chrétiens comme idéogrammes. C'est ainsi que la Vierge Marie était représentée par un visage féminin surmonté d'une couronne, saint Pierre par une clef, saint Augustin par un évêque portant la mitre, saint André par un visage nimbé et une croix en X, saint Laurent par un gril ...

De même, Maturino Gilberti inséra en 1559 une série d'hagiographies dans son *Dialogue de la doctrine chrétienne*. Bernardino de Sahagún publia de courtes hagiographies sous forme de petits poèmes sur saint André, saint François, saint Augustin, et sur quelques autres. Encore au début du XVII^{ème} siècle, furent traduites en langues indigènes plusieurs *Vies de Saints* : ces récits demeurèrent donc des moyens pédagogiques entre les mains des missionnaires.

¹ Nous tirons ces renseignements de l'ouvrage de Pierre Ragon, *Les saints et les images du Mexique (XVI^{ème} – XVIII^{ème} siècles)*, Paris, L'Harmattan, 2003, pp.202-203.

Quant au Pérou, le deuxième évêque de Lima, Toribio de Mongrovejo, préside en 1583 un concile qui définit les grandes lignes de la pastorale missionnaire et de l'organisation de l'Église dans les possessions espagnoles de l'Amérique du Sud. Pour plus d'efficacité, on décide de traduire le catéchisme dans les deux principales langues indigènes, le quechua et l'aymara. La diffusion de l'évangile parmi les populations devient une des préoccupations de l'Église locale, qui prend les mesures adéquates.

Au Pérou comme au Mexique, on traduit les vies de saints dans les langues indigènes pour les rendre plus accessibles.

L'ACCEPTATION DES SAINTS PAR LES INDIGÈNES

Le culte des saints fut la pierre de touche du choc que représenta le contact de deux systèmes religieux contradictoires : l'autochtone, qui était ouvert et n'excluait rien, tandis que le système importé apparaissait fermé et ne tolérait pas la diversité.

La religion importée, le catholicisme, se présentait comme une foi monothéiste : se convertir signifiait au Nouveau Monde l'obligation d'une rupture, c'est-à-dire l'abandon de toute autre divinité.

Dans la Péninsule, les conflits avec le Judaïsme et l'Islam avaient accentué l'exclusivisme religieux contre « les infidèles ». Par ailleurs, le moment que l'on vivait alors en Espagne, marqué par la Contre-Réforme, avait assigné au pays un rôle prééminent dans la défense de l'orthodoxie chrétienne.

Les indigènes, loin de se montrer contraires à l'adoption du culte des saints, les adoptèrent, mais en même temps conservèrent les anciennes croyances à leurs dieux. Pour eux, adopter un culte supplémentaire à un saint ne posait aucun problème théologique ; c'était simplement agrandir le spectre de leurs divinités, et ajouter de nouvelles formes et de nouveaux pouvoirs à ceux qu'ils possédaient déjà dans l'exercice des rituels magico-religieux.

Les frères, dans leur entreprise évangélisatrice, s'efforcèrent dès le début de la conquête de persuader les indigènes d'abandonner leurs idoles et de les remplacer par des icônes chrétiennes. En même temps, ils leur enseignèrent que les images chrétiennes ne méritaient pas une dévotion par elles-mêmes car elles n'étaient que des représentations.

Dans leurs sermons, les prédicateurs insistaient sur le fait que ces figures de bois ou de pierre n'étaient pas des divinités, mais de simples véhicules pour

adorer les personnes divines, ou vénérer les saints qui vivent dans le ciel. Ce message n'était pas bien reçu, car il s'opposait à des croyances ancestrales.

A la base, on trouve la croyance nahua dans l'*ixiptla* : selon celle-ci, l'image est la présence reconnaissable, l'actualisation en une sorte d'épiphanie, d'une force incluse dans un objet, sans que la pensée indigène distingue la présence divine de son support matériel.

Comme l'écrit Gruzinski : « L'*ixiptla* est le réceptacle d'un pouvoir ».

Nous voyons donc que l'*ixiptla* se situe aux antipodes de l'image chrétienne, qui suppose un mouvement inverse, c'est-à-dire une ascension vers le surnaturel : le fidèle va de la copie à la nature essentielle de celui ou celle qui l'a inspirée.

De ces différences, et des difficultés qu'eurent les indigènes à adopter les images chrétiennes, découlent diverses conséquences.

Tout d'abord, et c'est un fait avéré, les indigènes s'efforcèrent dans la clandestinité de maintenir vivants les anciens rites à côté des nouvelles pratiques enseignées par les missionnaires. De cette façon, pouvait naître le syncrétisme : Motolinia avait déjà observé comment, aux premiers temps de l'évangélisation, se mêlaient sur les autels familiaux les idoles et les saints. Cette attitude s'est perpétuée tout au long des siècles. Encore aujourd'hui, il n'est pas rare que, sur les autels domestiques en l'honneur d'un saint, on trouve la représentation d'une idole vénérée. Le voyageur catalan Josep Canas, dont l'œuvre intitulée *México, mes années avec les indigènes*, vient d'être publiée, nous parle de don Modesto, le gardien de la pyramide du Tajin, « qui conservait dans un même tabernacle des ambassadeurs des deux credos. L'un était Tlaloc, le dieu de la pluie, personnifié en une sculpture de pierre digne d'un grand musée ; l'autre une représentation de Santiago monté sur son cheval blanc. »²

Autre conséquence de la vision différente des images de la part des indigènes, en plus du syncrétisme que nous venons de signaler, est le culte rendu aux statues des saints dans les églises et lors des fêtes locales.

Il est remarquable que, souvent, dans les églises, les représentations des saints sont diverses et les fidèles les entourent de toute leur affection. Néanmoins, il faut signaler que leur représentation s'éloigne souvent de l'orthodoxie catho-

² Josep Cañas, *Años con los indigenas*, Barcelona, Viena Ediciones, 2003, page 228, prologue de Claudio Esteva-Fabregat.

lique. Deux exemples vont nous permettre d'éclairer ce point.

Premier exemple : il concerne l'église de Yaonáhuac, située dans la Sierra de Puebla. L'édifice, construit par les franciscains, est dédié à l'apôtre Saint Jacques. Dès que l'on entre dans l'église, on se rend compte de l'importance du culte du saint pour cette communauté d'indiens totomaques. Dans les nefs latérales de l'Église, on découvre une galerie de niches, et dans chacune d'elles, la représentation d'un saint différent, que l'on peut identifier grâce à un carton aux lettres brillantes qui indique son nom.

Parmi ces niches, il y a bien sûr celle de saint Jacques, le saint patron de l'endroit. Il s'agit de saint Jacques à cheval. On remarque aussitôt, aux pieds du cheval, un verre d'eau et un plat de maïs. Ces offrandes supposent que le cheval est un animal vivant, capable de s'alimenter : le cheval reçoit la même vénération que le saint.

En outre, trois autres représentations de saint Jacques occupent l'autel principal : au centre, « Santiaguito », à gauche, « Santiaguito morito », à droite, « Santiago Jacobito ». Si les deux premières représentations montrent le saint à cheval, la troisième le fait voir debout, en sa qualité d'apôtre. Ainsi, dans l'église, il y a quatre représentations de saint Jacques au total, chacune avec un nom spécifique, comme si le saint était capable d'avoir plusieurs personnalités différentes. Les diminutifs expriment toute l'affection qu'ont les fidèles envers leur saint patron. Des majordomes sont chargés de changer périodiquement l'eau et le maïs pour les montures.

Deuxième exemple : les fêtes de Temoaya.

Temoaya est un gros bourg de l'État de México, dont le saint patron, là aussi, est saint Jacques. La statue du saint, selon la tradition, aurait été offerte par Cortés, au moment de la conquête. La région était alors occupée par une communauté d'indiens Otomi. Mais au fil des siècles, le nombre des métis augmente, et la communauté indigène dut se réfugier en haut de la vallée, dans le village de Jiquipilco el Viejo, l'ancienne capitale, et dans les villages voisins.

Mais au moment des fêtes de saint Jacques, qui durent une semaine, Temoaya redevient indigène. Tous les indigènes, maintenant répartis dans 23 quartiers du municpe, s'y donnent rendez-vous et viennent entourer leur saint patron, saint Jacques. Chacun de ces quartiers arrive avec sa statue, pour rendre hommage à saint Jacques. Chaque jour, à une heure de l'après-midi, toutes sortent en procession, et contribuent à réaffirmer le caractère indien de la région.

La nuit, on ferme l'église de Temoaya, où se trouvent toutes les statues participantes. On suppose qu'elles organisent entre elles un conciliabule nocturne, à portes fermées. Les fidèles, chaque soir, déposent devant elles des pains, des tamales, des élotos (épis de maïs), pour leur permettre d'organiser leur propre banquet.

Ainsi, dans ce cas, la fête de saint Jacques a permis aux populations de la périphérie de récupérer le centre historique qui fut le leur. À travers leurs saints, la communauté indigène affirme sa suprématie historique et établit ses références identitaires. À cette occasion, elle remercie donc les statues de participer directement à la fête.

II. Des saints venus d'Espagne

RÔLE FONDAMENTAL DES ORDRES RELIGIEUX DANS LA DIFFUSION DU CULTES DES SAINTS

Conquistadors, religieux et membres du clergé séculier viennent au Mexique avec leurs dévotions, et tous ont à cœur de diffuser le culte des saints qu'ils vénèrent. Mais comme c'étaient les ordres religieux qui avaient le rôle principal dans l'évangélisation du Mexique, ce furent eux qui, pour l'essentiel, furent les intermédiaires efficaces de cette diffusion.

Bien sûr, chaque ordre répand le culte de son saint de prédilection : les Franciscains, celui de leur fondateur, saint François d'Assise, et des autres saints qui s'illustrèrent à ses côtés, tels que Claire, ou Antoine de Padoue ; les Dominicains, celui de saint Dominique, saint Vincent Ferrier, et sainte Catherine de Sienne, tandis que les augustins propagèrent le culte de saint Augustin, de saint Nicolas de Tolentino et de saint Guillaume. Cette prédilection des ordres pour leurs saints se manifestait en différentes circonstances : c'est à eux qu'ils dédient les monastères qu'ils construisent, et quand ils baptisent, ils donnent à ces nouveaux chrétiens, de préférence, le nom de l'un d'eux. De même, les festivités qu'ils organisent se déroulent au moment de la fête liturgique des uns et des autres ; tout cela, bien sûr, étant prétexte à des sermons panégyriques destinés à les faire connaître.

Mais les trois ordres, précisément parce qu'ils venaient d'Espagne, se firent tous les propagateurs d'un saint particulièrement vénéré dans leur pays d'origine : saint Jacques le Majeur. On sait que le saint apôtre jouissait alors dans le pays

d'une grande popularité à la suite des relations étroites qui s'étaient établies au cours des siècles passés entre le saint et l'histoire d'Espagne. Selon la tradition, il serait intervenu au cours des siècles précédents à trois moments distincts. Tout d'abord, comme évangélisateur, c'est-à-dire, dès le début du christianisme, ensuite, à partir du IX^{ème} siècle, en pleine reconquête, en assumant l'héroïque défense du pays contre l'envahisseur musulman. C'est à partir de ce moment-là qu'il commence à apparaître à la tête des troupes espagnoles pour leur donner à chaque fois la victoire. La première fois ce fut au cours de la bataille de Clavijo en 844. Et la troisième intervention de saint Jacques dans l'histoire d'Espagne fut lorsqu'il choisit de faire de Compostelle le lieu de sa sépulture. Une fois encore, saint Jacques était le grand bienfaiteur de l'Espagne : la découverte de son sépulcre vers 820-830 non seulement galvanisa l'énergie des espagnols, mais fit que l'Europe se déclara solidaire de l'Espagne face aux musulmans. De partout, on commença à venir en pèlerinage, mais surtout, on envoya des contingents de troupes pour grossir les effectifs espagnols. Ainsi saint Jacques devint le symbole de la Reconquête : il serait apparu 38 fois au cours des différentes batailles, apportant, à chaque fois, son aide aux espagnols³.

Des trois représentations iconographiques qui eurent cours au Moyen Âge, à savoir l'apôtre, le pèlerin, et le guerrier (bellator) monté sur son cheval blanc et brandissant l'épée, ce fut cette dernière qui fut la plus populaire. Cette image proliféra à partir du XV^{ème} siècle dans la peinture et la sculpture. C'est l'époque qui vit la fin de la lutte séculaire contre l'Islam. Cette image du Santiago Matamoros (saint Jacques tueur de mores) est l'expression du culte que l'on rendait au saint qui assura l'impulsion idéologique de la Reconquête. Dans cette perspective, saint Jacques incarne une idéologie militante, celle du guerrier qui lutte contre l'infidèle.

LA DIFFUSION DU CULTE DE SANTIAGO PAR LES TROIS ORDRES RELIGIEUX : FRANCISCAINS, DOMINICAINS ET AUGUSTINS⁴

³ Voir sur ce point Louis Cardaillac, *Santiago apóstol, el santo de los dos mundos*, México, El Colegio de Jalisco, 2002, pp. 39-46.

⁴ Nous avons développé cette idée dans le chapitre intitulé : « Las órdenes religiosas y la propagación del culto jacobeo », *Indios y Cristianos. Como el Santiago español se hizo indio*, México, Colegio de Jalisco, 2007, pp. 17-31.

Les Franciscains placent leur œuvre d'évangélisation sous le signe de saint Jacques

Les Franciscains, par tradition de l'ordre, sont de grands dévots de saint Jacques. Le fondateur, saint François d'Assise, au cours du voyage qu'il réalisa en Espagne dans les années 1213-1214, visita le tombeau du saint à Compostelle.

Il est notable que, des quatre provinces franciscaines qui furent instituées en Nouvelle Espagne, l'une a pour saint patron saint François, et une autre Santiago. Dès la première victoire sur les indiens, ils placent saint Jacques dans le réduit de la résistance aztèque, comme substitut de Huitzilpochtli en construisant une église et un couvent, à Tlatelolco, dédiés à « notre patron et guide le seigneur saint Jacques ».

À partir de là, de nombreux couvents fortifiés seront construits comme des points défensifs sur la zone frontrière, qui peu à peu progressait. Et cela dans une ambiance qui n'est pas sans rappeler l'ambiance moyenâgeuse de la Reconquête. La plupart de ces églises et couvents sont dédiés à saint Jacques : ce sont Chalco et Xiutepec, puis ceux de Queretaro (1531), Tlatelolco (1535), Tlajomulco (1551), Tecali (1554), Atotonilco de Tula (1560), Sayula (1573), et Teconzantla (1649).

Bien sûr, à partir de ces couvents, on diffusait le culte de saint Jacques.

Les Dominicains et saint Jacques

Comme les Franciscains, les Dominicains donnèrent à un certain nombre de couvents la titulature de saint Jacques ; ce fut le cas du couvent de Cuilapan. Ils donnèrent également le nom de saint Jacques à une de leurs provinces, et là, les fondations dédiées au saint apôtre se multiplièrent : à Puebla et à Izúcar de Matamoros, ils fondèrent deux importants couvents. Il y eut deux zones au Mexique, où les dominicains se firent les grands propagandistes du culte de saint Jacques, ce sont l'actuel état de Chiapas et la région d'Oaxaca.

L'ordre des Augustins et saint Jacques

Le troisième ordre des religieux mendiants, les Augustins, arrivèrent au Mexique en 1533. Il est remarquable qu'ils placèrent sous l'invocation de saint Jacques le premier couvent qu'ils fondèrent. Il s'agit de celui d'Ocuituco, situé dans l'état de Morelos (1534). Parmi les autres couvents dédiés à saint Jacques,

citons Santiago Jolpan, situé en pleine Sierra Gorda.

Grâce aux Augustins, le culte de saint Jacques parvint au Mexique jusque dans les coins les plus reculés. L'historien Antonio Rubial cite dans son livre consacré aux couvents de l'ordre, dix fondations qui portent le nom de l'apôtre⁵.

Nous constatons donc que les trois principaux ordres mendiants de Mexico sont de grands propagateurs du culte de Saint Jacques le Majeur. Il nous est impossible de dire lequel a en ce domaine, le rôle le plus important.

III. Saint Jacques au Mexique

POUR LES CHRÉTIENS, LA CONTINUITÉ DE LA PRÉSENCE D'UN SAINT : DE SANTIAGO MATAMOROS À SANTIAGO MATAINDIOS

Lorsque les Espagnols traversèrent l'océan et débarquèrent en Amérique, il semble bien que l'apôtre saint Jacques fit le voyage en leur compagnie, tant son omniprésence est notable au cours de ces années de conquête d'un nouveau monde. Si en Espagne, il avait manifesté sa présence aux côtés des Castellans en apparaissant au cours de 38 batailles, selon la tradition, il apparaît 13 fois aux Espagnols qui luttent sur ces terres nouvellement découvertes contre l'idolâtrie des indigènes.⁶

En Espagne, les chrétiens partaient au combat en lançant leur cri de guerre « Santiago y Cierra España » ; maintenant Cortés et les autres capitaines se lancent à l'attaque en criant : « Santiago, y a ellos ». A Tlaxcala, alors que les Indiens étaient si nombreux que la plaine entière semblait recouverte d'ennemis, l'apôtre apparut dans une nuée et assura la victoire (1519). A Tenochtitlan, l'année suivante, c'est à Cortés et à Alvarado que l'apôtre apparut dans des circonstances tragiques. Alors que de nombreux nobles aztèques étaient là réunis pour célébrer leur dieu de la guerre Huitzilopochtli, les chrétiens les attaquèrent et se livrèrent à un véritable massacre. Ensuite, Cortés dressa là un autel où il plaça une statue de la Vierge, après avoir détruit les idoles du temple. Mais les indiens réagirent et se soulevèrent. C'est alors que saint Jacques apparut sur son cheval blanc, les menaçant de son épée. Cette fois-là, il apparut en compagnie de la Vierge Marie,

⁵ Antonio Rubial García, *El convento agustino y la sociedad novohispana (1533-1630)*, cuadro XII de los apéndices, México, UNAM, 1989.

⁶ Voir : Louis Cardaillac, *Santiago Apóstol, el santo de los dos mundos*, México, El Colegio de Jalisco, 2002, et spécialement le chapitre « El santo caballero de Cristo », pp. 39-45.

« qui leur jetait une poudre au visage, et ainsi, aveuglait les assaillants. Ainsi rendus aveugles, ils retournaient chez eux et se convertissaient ». Le 7 juillet 1520, de même, après « la noche triste », saint Jacques vint à nouveau secourir les espagnols qui étaient en situation de détresse, et tous, « même les indiens », « le virent de leurs yeux lutter sur son cheval blanc, et il causait tant de dommages, qu'en aucune manière, ils ne pouvaient se défendre ».

À travers le récit des chroniqueurs, est précisé le rôle des apparitions. Il s'agit en quelque sorte d'un signe qui témoigne que Dieu a choisi son camp, celui des espagnols, et démontre que la mission qu'il leur a confiée procède bien de lui. En même temps, les nouveaux territoires conquis sont de cette façon marqués et sacralisés.

Une autre région, la Nouvelle Galice, dont la capitale sera Guadalajara, à l'ouest du pays, sera honorée par les apparitions du saint, au moment de sa conquête. Là, la résistance indienne fut très dure, aussi saint Jacques vint-il au secours des chrétiens et mit les troupes indiennes en déroute. Ici encore, saint Jacques, en plus de donner la victoire à ces nouveaux galiciens, provoqua la conversion des survivants indiens. Dès lors, l'apôtre mérite bien ses titres de « saint de la conquête » et de « saint de la frontière ».

Dans ces zones de la frontière entre les terres nouvellement conquises et le monde indien qu'il reste à conquérir, des populations insoumises et nomades empêchèrent un temps la progression de la conquête : ce sont les dénommés chichimèques. En plusieurs endroits, l'intervention de saint Jacques sera déterminante pour la vaincre. Tout d'abord à Querétaro, où le saint apparut sur une colline. Plus tard, on construira là un grand monastère franciscain dédié au saint, et une forteresse qui fut appelée « Frontière des Chichimèques ».

L'autre cas d'apparition de Santiago dans une zone frontière se déroula sur la montagne du Mixton à l'ouest du pays. Là, le saint conduisit les espagnols jusqu'au camp retranché des combattants indiens qui furent massacrés.

La reconnaissance des mexicains envers saint Jacques se manifesta de multiples manières : tout le territoire, à travers la toponymie des lieux, garde la marque du saint. Au Mexique, encore de nos jours, près de quatre cents localités portent le nom de saint Jacques, et de nombreuses églises et monastères lui sont dédiés. La première église qui fut construite dans le pays, tout près de Tenochtitlan, est celle de Santiago Tlatelolco.

ÉVOLUTION DE LA VISION QUE LES INDIENS AVAIENT DE SAINT JACQUES

Il va de soi que la première vision qu'eurent les indiens de l'apôtre n'incitait pas à la dévotion. La situation ne pouvait que provoquer la terreur. Nous venons de voir comment, dans les moments de conflit, l'ordre s'était imposé par la force : on attribuait à saint Jacques - à sa personne et aussi à son cheval - les pires cruautés. Un auteur contemporain écrit : « Chaque fois que le saint attaquait, les infidèles fuyaient éperdus ». La représentation de ce terrible cavalier qui brandissait son épée et en menaçait les infidèles, fut préférée dans les églises à celle de l'apôtre évangéliste et à celle de l'humble pèlerin. En Espagne, à l'inverse, c'étaient ces dernières qui prédominaient.

Comme exemples des représentations de ce Santiago Mataindios (tueur d'indiens) qui étaient proposées dans les églises à la vénération des fidèles, on peut citer deux exemples : tout d'abord, le panneau central d'un ancien triptyque (dont les autres volets ont disparu), qui se trouve dans l'Église d'un ancien couvent franciscain à Tlatelolco (dans la banlieue de Mexico). Le retable représente Santiago attaquant sur son cheval les ennemis indiens, et le cheval, de ses quatre pattes, écrase ses adversaires. Une autre représentation est encore plus cruelle : cette fois, ce sont des cadavres d'indigènes qui sont aux pieds du cavalier, et ces indiens ont été réduits en morceaux par l'épée du saint : une tête est séparée du corps, et plus loin apparaissent des membres et un tronc ! Cette sculpture orne la façade de l'Église de San Francisco à Querétaro.

Avec de telles représentations et de tels récits, les indiens finirent par voir en saint Jacques le grand facteur de la victoire espagnole. Selon eux, seule a pu les vaincre une force surnaturelle supérieure à leurs dieux, et qui ne pouvait donc qu'être de nature divine. Fray Antonio de Remesal, dans son *Histoire Générale des Indes Occidentales* (1519), explique ainsi cette déification de saint Jacques par les indiens : selon lui, les indiens étaient impressionnés par le culte que les espagnols rendaient au saint, au moment d'entreprendre une bataille, et il conclut : « En voyant cette vénération que témoignaient les espagnols à saint Jacques, et le voyant ainsi en armes sur son cheval avec l'épée levée tout ensanglantée, alors que de nombreux cadavres gisaient dans la campagne, ils le tinrent pour un dieu très puissant ».

Donc, au moment de la conquête, les indiens se sentirent orphelins de leurs dieux. Leur problème fut alors de se concilier les faveurs de ce dieu qui les

avait vaincus, et d'avoir leur part de ce formidable pouvoir du saint. Ils recherchèrent donc son patronage de différentes façons. C'est ainsi qu'aux XVI^{ème} et XVII^{ème} siècles, de nombreux seigneurs indigènes choisirent comme nom de baptême, Santiago. Ils pensaient qu'ainsi, de façon magique, ils hériteraient de la force que le saint transmettait aux espagnols. Le prestige du nom du saint fut tel, que plusieurs conciles régionaux interdirent aux indiens de choisir le nom de saint Jacques. Les autorités religieuses estimèrent qu'il s'agissait là d'une pratique superstitieuse.

Nous allons voir maintenant comment saint Jacques, aux yeux des indiens, possédait bien d'autres attraits, au point qu'ils finirent par l'adopter comme l'un des leurs.

L'APPROPRIATION DE SAINT JACQUES PAR LES INDIGÈNES

Nous venons de voir que la vision terrifiante de saint Jacques qu'eurent dans un premier temps les indiens finit par évoluer. Cette évolution fut facilitée par un processus syncrétique qui s'applique non seulement au cas de saint Jacques, mais encore au processus d'adoption de bien d'autres saints.

Dans l'esprit des indigènes, il s'établit très tôt un parallélisme entre leur dieu de la guerre, Huizilopotchli, et saint Jacques. Les évangélistes se rendirent compte de cela dès le début de l'évangélisation, au point qu'ils acceptèrent ce fait, et, loin de contrecarrer cette vision syncrétique, l'utilisèrent comme un moyen supplémentaire d'évangéliser les indiens. On constate, par exemple, que les premières églises dédiées à l'apôtre qu'ils fondèrent (à Churubusco, Tlatelolco, et Tenochtitlan), furent édifiées sur l'emplacement d'un ancien temple du dieu de la guerre. Les Franciscains tout particulièrement acceptèrent ces rapprochements syncrétiques entre les dieux préhispaniques et les saints du catholicisme, voyant là une pratique qui ne pourrait que faciliter l'évangélisation. Mais, dans un deuxième temps, plusieurs voix s'élevèrent pour critiquer ces rapprochements, périlleux pour l'orthodoxie de la foi. Certains même doutèrent de la sincérité de la conversion de ces gens qui venaient prier dans ces églises édifiées sur l'emplacement d'anciens temples aztèques.

A ce propos, le franciscain Sahagún, après quarante-cinq années d'apostolat parmi les indiens, écrit en 1576 un texte fort pessimiste dans lequel il condamne les méthodes de ses frères en religion, qui veulent se montrer si compréhensifs envers les cultures indigènes. C'est en ces termes qu'il analyse l'exemple célèbre de

Notre Dame de Guadalupe, où de nombreux indiens semblent venir là pour prier la Vierge. Mais Sahagún s'interroge : viennent-ils pour la Vierge ou pour la déesse Tonantzin, la mère des dieux ?

En ce lieu, il y avait auparavant un temple dédié à la mère des dieux, que les indiens appellent Tonantzin, ce qui signifie « notre mère », et ils faisaient de nombreux sacrifices en l'honneur de cette déesse et venaient en ce lieu parfois de très loin, parfois de plus de vingt lieues de distance, de toutes les régions de Mexico, et ils apportaient de nombreuses offrandes, et maintenant encore, ils viennent de très loin, comme jadis, visiter cette Tonantzin, mais cette dévotion est suspecte, car en maints endroits, il y a des églises dédiées à Notre Dame, et ils ne s'y rendent pas, tandis qu'ils viennent ici, depuis des terres fort lointaines, tout comme jadis.

Un autre cas de métamorphose du dieu préhispanique en saint chrétien, est celui de Huitzilopochtli en saint Jacques. Il nous reste donc à étudier les similitudes structurales entre les deux représentations. Peut-être alors arriverons-nous aux mêmes conclusions que celles exposées par Sahagun ?⁷

LES TROIS ÉLÉMENTS STRUCTURAUX QUI FACILITÈRENT L'ADOPTION DE SAINT JACQUES PAR LES INDIGÈNES

Trois éléments de l'iconographie de saint Jacques facilitèrent le rapprochement avec Huitzilopochtli, et donc l'intégration du saint dans le monde des indiens, en particulier des aztèques. Ces trois éléments de l'iconographie sont : le personnage du more qui accompagne toujours le saint, le cheval qu'il monte, et l'épée qu'il brandit. Ces trois éléments, nous allons le préciser, sont en référence avec des croyances préhispaniques.

L'épée que brandit le saint

Le saint, comme le dieu aztèque, ont en leur pouvoir des armes puissantes qui font d'eux des guerriers. C'est la première similitude essentielle. Huitzilopochtli brandit la foudre, qui se présente comme un éclair, semblable à une épée, arme avec laquelle il entreprit une bataille cosmique qui l'amena à détruire sa sœur la lune, et à vaincre les quatre cents étoiles.

⁷ Nous développons tout cela en détail dans notre ouvrage, écrit en collaboration avec Araceli Campos, *Indios y cristianos. Cómo en México el Santiago español se hizo indio*, México, Université Nationale Autonome de México, 2007.

Saint Jacques, lui, possède une épée fulgurante, qui dans l'iconographie mexicaine apparaît parfois de forme ondulée comme un éclair. Ainsi saint Jacques s'incorpore-t-il dans le système cosmogonique préhispanique, et réactualise-t-il les exploits de Huitzilopochtli, dieu de la guerre et du soleil.

Les mores décapités

Les mores décapités aux pieds du cheval sont un autre élément de l'iconographie de saint Jacques qui contribue à établir un lien entre le saint et le dieu de la guerre.

En Espagne, le more vaincu, en général foulé aux pieds par le cheval, représentait l'ennemi absolu, celui-là même qui s'est refusé à changer de religion : cette représentation du vaincu se veut donc infamante, et c'est en ce sens qu'il peut quelquefois apparaître taillé en pièces, c'est le déshonneur suprême.

Au Mexique, la perspective est différente, et cette différence apparaît une fois encore dans l'iconographie. Chez les peuples préhispaniques, le sacrifice était un acte rituel. Ici donc, ces mores sont associés à des sacrifices rituels. Par le sacrifice humain, on honorait les dieux. On leur demandait la pluie, de bonnes récoltes, et même, comme le croyaient les aztèques, on alimentait le soleil et ainsi on permettait la survivance du monde.

Ces images de mores sacrifiés, aux pieds de l'apôtre, vont donc avoir au Mexique sous l'influence de ces mythes préhispaniques, des caractéristiques différentes des espagnoles. Dans de nombreuses représentations de Santiago d'ascendance indigène, le sang est un élément essentiel qui représente le sacrifice évoqué aussi par le réalisme de l'exécution du sacrifice. En ce sens, sont particulièrement remarquables les statues de Santiago Tilapa, Santiago Temoaya, et de Tepopula, trois communautés situées dans l'état de Mexico. Celle de Tepopula est particulièrement réaliste : aux pieds du cheval, on peut voir la tête d'un more décapité, de laquelle pendent des lambeaux de chair et des morceaux d'os.

Autre caractéristique de certaines de ces représentations, le sacrifié n'est pas humilié comme dans les représentations espagnoles. Ici on ne lui inflige pas un châtiment humiliant : le préposé au sacrifice, more, ou turc, comme dans l'Église Santiago de Cholula, gardent leur dignité. Le turc de Cholula n'est pas aux pieds de la monture, mais il est debout face au saint. Les fidèles ne le voient pas comme un ennemi, mais au contraire, ils lui rendent un culte comme au saint. Ils lui ont même donné un nom, Cipriano.

Le cheval

Certes, le cheval n'existait pas sur les terres mexicaines à l'époque préhispanique. Il n'empêche qu'il représentait pour les indigènes un attrait supplémentaire envers le saint. Comme on l'a écrit, l'attrait de saint Jacques pour les indiens consistait en partie dans la présence à ses côtés du cheval. Dans la mentalité des sociétés préhispaniques du Mexique central et occidental, on appréciait les grands et féroces animaux comme les jaguars, ou les énormes serpents dentés que l'on voyait comme des agents importants du pouvoir et de l'autorité divine. De plus, une croyance généralisée au moment de l'arrivée des espagnols – elle naquit parmi les huastèques – est la croyance aux nahuales, ou nahualismo. C'est la croyance selon laquelle les dieux et certains hommes ont la capacité de se transformer en animaux. Dans la mentalité indigène, les saints ont ce pouvoir, aussi sont-ils représentés avec leur *nagual*, qui est en quelque sorte leur double. Dès le début de l'évangélisation, les conciles provinciaux mirent en garde le clergé contre cette croyance héritée des temps préhispaniques, puisque à cette époque, les dieux étaient souvent associés à des animaux. Déjà au XVII^{ème} siècle, le dominicain anglais Thomas Gage notait cette prédilection des indiens pour les saints accompagnés d'animaux. Il écrit :

Comme ils voient que l'on représente divers saints avec un animal à leur côté, comme saint Jérôme avec un lion, saint Augustin avec un porc, saint Dominique avec son chien, saint Marc avec son lion, et saint Jean avec son aigle, ils se figurent que ces animaux étaient les esprits familiers de ces saints, et qu'ils se transformaient en leur figure quand ils vivaient, et qu'ils étaient morts en même temps qu'eux.

Ainsi saint Jacques aurait-il eu son double, son nagual, qui est le cheval. Cette croyance préhispanique facilita donc l'adoption du saint par les communautés indigènes, qui n'hésitaient pas à mettre ainsi le cheval au même niveau que le saint : les deux recevaient donc un même culte.

Dans les représentations iconographiques mexicaines du groupe Saint Jacques-cheval, le cheval apparaît avec des caractéristiques totalement différentes des représentations espagnoles. Le saint et le cheval ont changé de camp, et désormais sont vus comme protecteurs des communautés indigènes. Le cheval n'apparaît plus comme un animal terrible qui montre les dents et par ses ruades est capable d'écraser l'adversaire. Il est une figure paisible qui inspire respect et confiance. À titre d'exemple de ces chevaux protecteurs, nous pouvons citer comme particulièrement

rement remarquables les figures équestres d'Angahuan, petit village tarasque situé à proximité du volcan Paricútín dans l'état de Michoacán, et celle de Santiago Zapotitlan, municpe de Tlàhuac, dans le district fédéral.

Tous ces liens étroits entre la représentation de saint Jacques et celle de Huitzilopochtli, et plus généralement les croyances aztèques préhispaniques, firent que saint Jacques fut le saint préféré des communautés indigènes du Mexique, et qu'il le demeure.

IV. Des relations privilégiées des indigènes avec deux autres saints : la Vierge de Guadalupe et saint Michel

INTRODUCTION : DES APPARITIONS DE SAINTS, MAIS CETTE FOIS, EN FAVEUR DES INDIENS

Dès l'époque de l'évangélisation, les indigènes établissent avec deux saints des relations privilégiées. Il est notable que leur choix leur a été dicté par le ciel, puisqu'à chaque fois l'un des leurs a été bénéficiaire d'apparitions.

Ce fut d'abord, le 9 décembre 1531, l'apparition de la Vierge Marie à l'indien Juan Diego, sur la colline de Tepeyac, en un lieu tout proche de la ville de México. Juan Diego reçoit un message de la Vierge qu'il doit transmettre à l'évêque du lieu. La Vierge se manifeste quatre fois, en précisant son message et en apportant des preuves de l'authenticité des apparitions.

Exactement un siècle plus tard, en 1631, c'est un jeune indien de 16 ans qui reçoit à son tour un message du ciel, le 8 mai. Cette fois, c'est l'Archange Michel qui le transmet, sur le territoire de la paroisse de Santa Maria Nativitas, non loin de Tlaxcala. L'archange, face à l'indécision de l'indien appelé Diego Lazaro de san Francisco, devra intervenir trois fois pour se faire obéir. Il lui est demandé d'aller au fond d'un ravin tout proche, et là, de contribuer à faire jaillir une source dont l'eau miraculeuse guérira toutes les maladies, et même comblera tous les besoins spirituels.

Voilà donc une couche de la population mexicaine favorisée à travers ces apparitions : les deux bénéficiaires des messages célestes transmis par la Vierge et l'archange sont des indiens. À chaque fois, ils devront vaincre l'incrédulité des autorités civiles et religieuses, qui, finalement, accepteront de voir en ces deux indiens les porte-parole du ciel. À Tepeyac, un sanctuaire sera construit sur le lieu

des apparitions en l'honneur de la Vierge de Guadalupe, et un pèlerinage organisé. À san Miguel del Milagro (désormais le lieu des apparitions est ainsi nommé), la fontaine miraculeuse sera aménagée et protégée, et l'évêque Palafox se charge d'y faire construire un lieu de culte pour y recevoir les pèlerins. Tous les 8 mai et tous les 29 septembre (fêtes de saint Michel), les pèlerins affluent et viennent y boire l'eau miraculeuse.

Quelle différence, donc, entre les apparitions de saint Jacques destinées, elles, aux espagnols de la conquête, et celles de la Vierge et de saint Michel dont les indiens sont bénéficiaires !

LA VIERGE DE GUADALUPE

Selon la tradition catholique, la Vierge de Guadalupe serait apparue quatre fois en 1531, en plein hiver, à un humble indien de 56 ans, pour lui demander la construction d'un sanctuaire à l'endroit même des apparitions. Cela se passait sur la colline de Tepeyac située au nord de la ville de México.

Cet indien, appelé Juan Diego, en informa l'évêque du lieu, qui, dubitatif, exigea une preuve qui certifierait l'apparition. La Vierge accéda à la demande : elle fit pousser en plein hiver sur cette colline particulièrement aride un rosier qui se couvrit de belles roses. Juan Diego les cueillit, en emplit sa tunique, et alla les offrir à l'évêque. Un autre miracle se produisit alors : sur le fond de la tunique, apparut imprimée une image de la Vierge Marie au teint basané (à cause de cela elle sera surnommée par le peuple « la morenita »). Elle a les mains jointes, la tête légèrement inclinée, et porte une tunique verte parsemée d'étoiles, et un manteau rouge, couleurs du drapeau mexicain. Une première église fut donc construite, qui attire encore aujourd'hui de grandes foules de pèlerins. Au XX^{ème} siècle, on a construit une basilique beaucoup plus grande, qui vint s'ajouter à la construction de la période coloniale.

Dans la basilique est exposée la tunique de Juan Diego. Les pèlerins viennent prier devant l'image de Marie qui y fut imprimée, et qui, miraculeusement, conserve ses couleurs vives d'origine.

Le peuple mexicain adopta spontanément la Vierge de Guadalupe, et elle devint bientôt un symbole de la nation. On considéra même que la *mexicanité* repose sur deux colonnes : d'une part, la représentation de l'aigle sur un nopal qui présida à la fondation de Tenochtitlan, et, d'autre part, la Vierge de Guadalupe.

Au XVIII^{ème} siècle, on accompagna la représentation de la Vierge de la devise : « Non fecit taliter omni nationi » : « Rien de tel n'a été fait en faveur d'une autre nation ».

Dès lors, la Vierge de Guadalupe a accompagné les mexicains tout au long de leur histoire. Au moment de l'indépendance, le père Miguel Hidalgo commença la lutte en brandissant une bannière de la Vierge, tandis que ses partisans criaient : « Mort aux gachupines⁸ ! Vive la Vierge de Guadalupe ! », et José Maria Morelos lui attribua ses victoires, l'empereur Agustin Iturbide demanda à ses soldats de jurer fidélité à la Vierge et fonda l'ordre impérial de Guadalupe. Au temps de la révolution mexicaine, les soldats portèrent sur leur chapeau l'image de la Vierge, et en 1910, quand l'armée de Zapata entra dans México, la cavalerie arborait en tête du défilé un étendard de la Vierge de Guadalupe.

Les membres de la haute hiérarchie catholique mexicaine, quant à eux, se firent les propagateurs du culte de la Vierge. Ce fut le cas de l'archevêque de México, Alfonso de Montufar et de ses successeurs, qui, en 1737, déclarèrent la Vierge Marie patronne de la Ville de México, et en 1846, protectrice de la Nouvelle Espagne.

Les papes eux-mêmes lui témoignèrent leur dévotion, et lui décernèrent divers titres. En 1754, Benoît XIV la confirma comme protectrice du royaume et sainte patronne universelle. Il institua dans le calendrier chrétien une fête liturgique en son honneur, le 12 décembre. En 1910, Pie X proclama la Vierge de Guadalupe patronne de toute l'Amérique latine. Quant à Jean-Paul II, chaque fois qu'il vint au Mexique, il alla prier la Vierge de Tepeyac, et au cours de la visite de 2002, il canonisa Juan Diego, sur le lieu même des apparitions. On lui entendit dire : « Je me sens polonais et mexicain. Mon cœur est partagé entre deux vierges, celle de Guadalupe et celle de Jasna Gora (la vierge qui symbolise le catholicisme polonais).

Il nous faut encore insister sur un point : la Vierge de Guadalupe est tout particulièrement proche de la population indienne du fait même qu'elle apparut à l'un d'entre eux. En outre, son visage, dans l'image qu'elle imprima sur la tunique, a la couleur brune caractéristique des indigènes. Le mont Tepeyac, où elle apparut

8 Sur la Vierge de Guadalupe et son culte, on pourra consulter deux livres essentiels : Jacques Lafaye, *Quetzalcoatl et Guadalupe. La formation de la conscience nationale au Mexique*, Paris, Editions Gallimard, 1978, et Miguel Leon-Portilla, *Tonantzin Guadalupe. Pensamiento nahuatl y mensaje cristiano en el « tican mopohua »*, México, Fondo de Cultura Económica, 2002.

était fréquenté par les natifs, qui, dans un temple, venaient rendre un culte à l'ancienne déesse mère du panthéon des dieux mexicains, Tonantzin.

Nous avons déjà signalé que ce fut une tactique généralisée chez les évangélistes que d'installer un culte chrétien à l'emplacement des anciens sanctuaires indiens. Souvent, ils y déposaient une statue chrétienne pour faire oublier les anciennes croyances polythéistes. Là, sur la colline de Tepeyac, ils installèrent une statue de la Vierge de Guadalupe, semblable à celle que l'on vénérât en Espagne dans le monastère du même nom, en Extrémadure.

L'apparition postérieure de la Vierge aurait donc contribué à fortifier le culte chrétien parmi les indiens et aurait facilité le passage d'un culte à l'autre, la Vierge de Guadalupe venant se substituer à Tonantzin.

Mais tous les évangélistes ne coïncidèrent pas dans l'usage de tels procédés. Certains voyaient là un risque de propager les rites anciens à travers les nouvelles pratiques mal assimilées. Il y eut donc tout un courant de religieux qui dénoncèrent l'ambiguïté de ces façons de faire.

Ainsi, fray Francisco de Bustamante, provincial des Franciscains, attaqua dans un sermon, dès 1556, la dévotion à la Vierge de Guadalupe : il reprochait aux indiens d'adorer la Vierge comme si elle avait été une déesse. Au siècle suivant, en 1676, Bernardino de Sahagún alla, comme nous l'avons déjà mentionné, dans le même sens. Au XVIII^{ème} siècle, ce fut le dominicain fray Servando Teresa de Mier qui relança la polémique, et il y a peu, en 2002, ce fut le propre abbé de la basilique qui rendit public son désaccord, alors que Jean-Paul II s'apprêtait à canoniser Juan Diego. Il déclara publiquement qu'il n'y avait pas suffisamment de preuves de l'existence du témoin des apparitions, et dès lors, les miracles qu'on lui attribuait étaient mis en doute.

Mais ces polémiques restent limitées à certains milieux intellectuels et religieux. Cela n'empêche qu'aujourd'hui la Vierge de Guadalupe est la figure la plus importante de Mexico. Tous les 12 décembre, des dizaines de milliers de personnes se rassemblent au sanctuaire de la colline du Tepeyac. C'est un jour férié et la fête est retransmise au niveau national par la télévision. Les processions arrivent de toutes parts et viennent même des États les plus éloignés. Pour arriver au sanctuaire de Guadalupe, ces personnes sont capables de marcher sur de longues distances, de traverser des montagnes, de dormir à ciel ouvert et même sur les trottoirs des villes. Rien ne les arrête, ni le peu de ressources, ni la fatigue. Ils sont animés d'une même foi populaire, commune à tout le pays. Selon les derniers

calculs, l'affluence annuelle oscille entre 6 et 10 millions de personnes.

Pour terminer, signalons que la Vierge de Guadalupe est très vénérée dans toute l'Amérique Latine ; dans la plupart de ces pays, une ou plusieurs églises lui sont consacrées. De même, aux États Unis, elle accompagne les migrants, qui conservent ce lien affectif avec leurs pays d'origine. Il faut mentionner aussi qu'une chapelle de la cathédrale de Paris est très visitée par les Mexicains de passage ou vivant en France : en effet, on y vénère une statue de la Vierge de Guadalupe, qui fut solennellement couronnée le 26 avril 1949 par le cardinal Suhard, archevêque de Paris, et son homologue mexicain, en présence du nonce apostolique Angelo Roncalli (le futur Jean XXIII), de 16 évêques français et de 20 autres de différents pays. En outre, depuis le 2 octobre 2013, a été installée aux côtés de la Vierge une statue du voyant des apparitions, saint Juan Diego.

SAINT MICHEL ARCHANGE : SAINT MICHEL AU MEXIQUE

Divers témoignages nous montrent que saint Michel est l'un des saints que les missionnaires présentaient à leurs ouailles avec le plus d'enthousiasme. On sait que saint François avait une dévotion toute spéciale pour saint Michel, aussi les franciscains le mettent-ils souvent à une place d'honneur dans les retables de leurs églises et sur les autels de leur ordre. Dès le début de la Colonie, son nom est donné à bien des lieux de peuplement, des villes et des monastères. Encore de nos jours son image est des plus vénérées.

Les indigènes furent tentés de l'assimiler, comme ils le faisaient pour saint Jacques, au dieu de la guerre Huitzilopochtli, compte tenu des évidentes qualités guerrières du saint. A Chalma, une grotte où est vénéré un christ miraculeux, et qui était avant l'arrivée des espagnols un lieu de culte dédié au dieu de la guerre, les augustins fixèrent au 8 mai la date de l'apparition du Christ de Chalma. Or, cette date est celle d'une des fêtes de l'archange saint Michel.

A travers le récit de l'apparition du mont saint Michel, il apparaît que l'archange a un grand pouvoir sur les eaux. Tout en haut de la montagne où se dresse l'église, des habitants sont venus s'établir, mais ils manquèrent d'eau. Qu'à cela ne tienne, Michel, grâce à un nouveau miracle, résout le problème de cette pénurie d'eau. « Sur le conseil de l'ange, on perça un trou dans un rocher. A ce qu'on dit, il s'en échappa aussitôt suffisamment d'eau pour alimenter l'endroit encore aujourd'hui ».

Ce dernier miracle mérite de retenir toute notre attention. Le narrateur, Jacques de Voragine, nous conte en effet un autre miracle qui vient confirmer le grand pouvoir qu'a l'archange sur les eaux. Au Mont-Saint-Michel, à cause de la marée montante et descendante qui se produit autour de ce lieu cerné à certaines heures par l'océan, les pèlerins qui se rendent à l'église construite au sommet du mont peuvent parfois courir un grand danger. Voilà donc que, le jour de la saint Michel, une femme enceinte se trouva prisonnière des eaux et accoucha d'un fils en pleine mer. Saint Michel accourut et lui sauva la vie : « Il ordonna aux flots de lui laisser le passage, et elle sortit toute joyeuse avec son enfant ».

Plus généralement, les indigènes introduisirent *saint Michel dans leur cosmogonie en l'assimilant à Tlaloc, le dieu de la pluie, en considérant son grand pouvoir sur l'eau*. En outre, Tlaloc, comme saint Michel, était vénéré en haut des montagnes, dans des grottes, des vallons, des ruisseaux et des rivières⁹. Les ethnologues rapportent que le jour de la saint Michel, des offrandes sont déposées en ces lieux suivant l'usage ancien. On offre en particulier du copal. Il semblerait donc que Tlaloc, le dieu des peuples préhispaniques, ait transmis au moment de la conquête ses pouvoirs à saint Michel, et même qu'il lui ait cédé les lieux de son installation.

Au Mexique, ce pouvoir sur les pluies du ciel et les eaux de la terre le lie intimement aux semailles et aux récoltes. Dans le centre du pays, on l'honore au cours des fêtes du 8 mai et du 29 septembre. Au cours des cérémonies, on lui confie les récoltes à venir, qui dépendent des pluies qui les auront favorisées. Et au moment où se termine la saison des pluies, à la fin septembre, on remercie le saint pour la bonne gestion des récoltes. Entre ces deux dates, les agriculteurs se rendent en pèlerinage, et visitent plusieurs sanctuaires, dont celui de Chalma, pour implorer saint Michel et lui demander que les gros orages dévastateurs qui sont conduits par le démon soient détournés. Ils sont persuadés que l'archange, « grâce à son machete d'acier béni », saura défendre leurs « milpas » (lopins de terre plantés de maïs). Et le 29 septembre, ils vont donc en procession remercier saint Michel de les avoir protégés de la « cola de agua » démoniaque.

Saint Michel a donc ici un lien très étroit avec le cycle agricole. Dans ces villages, saint Michel est appelé « el señor del temporal ». Les « faiseurs de temps » (« graniceros ») et les rebouteux (« curanderos ») se recommandent tous à lui car ils

⁹ Nous tirons ces renseignements de l'étude de Dora Sierra Carrillo, « San Miguel Arcangel en los rituales agrícolas », publiée dans la revue *Arqueología mexicana* n°68, pp74 à 79.

sont persuadés que « les esprits bons » qui gouvernent le climat dépendent de lui.

Dans ces contrées, la fête de saint Michel commence dès le 28 septembre, car jusqu'au jour de la fête officielle le 29, le démon est aux aguets, pensant jusqu'à la dernière minute qu'il pourra venir faire du tort aux récoltes. Ce jour-là, la population se protège des assauts du démon, qui voudrait bien lancer sur les récoltes de mauvais airs pour leur faire du tort. Par conséquent, dès le 28 septembre, on dissemine un peu partout dans la campagne des bouquets d'une fleur jaune appelée « pericòn », à l'arôme très fort. Cette fleur est censée chasser le démon. *A l'époque pré-hispanique, elle était étroitement associée au culte de Tlaloc.* Actuellement, elle est liée à ces rituels agricoles et à saint Michel. Cette cérémonie agricole est connue sous le nom de « enflorada », ou de « la periconeada »¹⁰. En général, les bouquets rassemblés sont disposés en forme de croix et déposés dans la campagne comme des armes contre le démon.

V. La sainteté à l'époque baroque: évolution du XVI^{ème} au XVIII^{ème} siècles, les saints patrons des villes et des villages

LE PATRONAGE DES SAINTS, AU SIÈCLE DE LA CONQUÊTE (XVIÈME SIÈCLE)

Au Mexique, comme en Europe, lorsqu'on instituait une paroisse, la communauté choisissait un saint titulaire qui en serait le protecteur. À l'époque moderne, la Nouvelle Espagne suit avec enthousiasme le modèle européen qui vit se multiplier les patronages de saints dans les villes et les villages. Cela correspondait à une grave situation de crise, caractérisée par l'augmentation brutale des angoisses collectives. Il s'agissait donc de trouver le recours céleste adéquat pour vaincre cette adversité¹¹. L'élection d'un saint patron était donc destinée à faire cesser les maux qui affligeaient la communauté. Dans les premiers temps de la conquête, il s'agissait de faire face à l'état de guerre qui confrontait les espagnols aux indigènes :

¹⁰ *Ut supra*, pp. 78-79.

¹¹ Nous empruntons ici de nombreux renseignements aux divers travaux de Pierre Ragon, spécialiste en la matière. Voir, en particulier : Pierre Ragon, « Los santos patronos de las ciudades del México colonial (siglos XVI y XVII) », *Historia Mexicana*, 2002, pp.361-389, et, du même auteur, *Les saints et les images du Mexique colonial*, Paris, L'Harmattan, 2003.

dans ce cas, saint Michel fut élu comme protecteur à Puebla et à Guadalajara, par exemple. D'autres fois, on choisissait le saint du jour, à qui on attribuait telle ou telle victoire. Ainsi, comme Tenochtitlan se rendit le 13 août 1521, jour de la fête de saint Hippolyte, ce fut lui qui fut déclaré le premier patron de la ville. On lui construisit une église dans la ville de México, mais aujourd'hui son culte est complètement tombé dans l'oubli. Il a été remplacé dans le cœur des fidèles par un autre saint vénéré dans cette même église, saint Judas Taddée : les fidèles y viennent en foule supplier saint Judas de leur accorder la santé, spécialement dans les cas de maladies incurables.

La paix revenue, les espagnols se consacrèrent à l'agriculture. Dès lors, on retrouve au Mexique toute la liste des saints des communautés agraires d'Europe, et tout spécialement de Castille. Il s'agissait de conjurer les calamités agricoles, et de prévenir les épidémies toujours possibles, et qui au Nouveau Monde, se développaient de façon surprenante. Parfois, les deux phénomènes se conjuguent. Ainsi, à Vera Cruz, en 1777, on invoque saint Sébastien contre une invasion de sauterelles, et en 1779, contre une épidémie de vérole. La ville l'adopte définitivement comme patron, et lui rend grâce de l'avoir protégée en ces deux circonstances. Cela n'empêche pas le conseil de la ville d'invoquer successivement l'Immaculée Conception et la Vierge de Guadalupe (patronne du Mexique).

AUX XVII^{ÈME} ET XVIII^{ÈME} SIÈCLES, PROLIFÉRATION DU PATRONAGE DES SAINTS

Avec le temps, à la différence de ce qui se passait dans les villages et les petites cités, le nombre des saints dans les villes d'une certaine importance se multiplia. Au milieu du XVIII^{ème} siècle, Saint Louis Potosi a neuf saints patrons, Mexico treize, et Puebla dix-sept. Ce processus n'est pas propre à la Nouvelle Espagne. A la même époque, Naples comptait trente-cinq protecteurs élus¹².

Les villes veulent se prémunir contre tous les risques, en particulier les épidémies, les incendies et les tremblements de terre, ainsi que les problèmes liés aux intempéries, sécheresses et inondations. C'est ainsi que certains saints furent dotés de fonctions particulières, et se spécialisèrent dans la protection des villes : sainte Barbe contre les orages et la mort subite, saint Sébastien contre la peste, saint

12 Voir Sallmann, Jean-Michel, *Naples et ses saints à l'âge baroque (1540-1750)*, Paris, P.U.F., 1994.

Antoine abbé contre les incendies. Dans ce dernier cas, un lien logique semble établi entre le saint et cette spécialité : la fête du saint tombe le 17 janvier, et précisément à cette période, les incendies se multipliaient dans le centre du Mexique. Saint Joseph, lui, est invoqué contre les tremblements de terre.

Les saints protecteurs étaient choisis selon diverses techniques qui pouvaient évoluer avec le temps. Le choix en revenait au conseil des villes, qui pouvait organiser un vote auquel participaient tous ses membres. Le dossier était présenté lors d'une réunion au cours de laquelle étaient examinés les références et les mérites du saint proposé. C'est ainsi qu'en 1618, Puebla se mit sous la protection de sainte Thérèse, « comme l'ont fait de nombreuses villes de Castille ». Six ans plus tard, la ville choisit saint Roch contre les épidémies et déclara qu'elle agissait ainsi « suivant l'exemple de nombreuses autres cités, telles que celles de Rome et de Lima, qui l'ont pris comme protecteur et célèbrent sa fête par de nombreuses festivités ». Au siècle suivant, saint Nicolas de Tolentino fut établi comme protecteur contre les tremblements de terre.

Ces choix dépendaient aussi bien souvent des orientations de l'Église. Au moment de la réforme catholique, après le Concile de Trente, se multiplièrent les saints patrons qui étaient inséparables de la politique du Saint-Siège, qui était par ailleurs renforcée par le pouvoir politique : en 1618, par exemple, sainte Thérèse d'Avila fut élue simultanément patronne des deux grandes villes de la vice-royauté, Mexico et Puebla. Dès lors, de nombreux saints de la réforme catholique vinrent s'ajouter à la liste des saints protecteurs des deux villes. Ce fut le cas pour saint François Xavier. De telle façon que l'Église, la Couronne et les institutions religieuses locales étaient les trois pouvoirs qui manifestaient en ce domaine leur grande influence.

Au XVIII^{ème} siècle, le rythme du choix de ces saints protecteurs diminua considérablement ; il semble qu'alors les fidèles attendaient moins des saints patrons qui leur étaient proposés. En outre, un phénomène économique vint aggraver en quelque sorte la situation. Dans les années 1690 d'abord, puis à partir des années 1720, on remarque une forte diminution en Nouvelle Espagne des choix de nouveaux saints patrons, et même les cultes anciens semblent périlcliter. On a proposé diverses explications à ce phénomène.

Tout d'abord, le culte de la Vierge de Guadalupe prend de plus en plus d'importance, au point qu'en 1747, est proclamé le patronage de la Vierge de Guadalupe sur tout le territoire de la Nouvelle Espagne. Maintenant, la popula-

tion cesse de se placer sous la protection de nouveaux saints, comme si la Vierge comblait dès lors tous les besoins de protection. Citons le cas de la ville de Puebla, qui, un peu par jalousie du succès de la Vierge de Guadalupe, liée à la ville rivale de México, tente de reprendre l'initiative en élisant comme saints patrons supplémentaires sainte Gertrude et les saints Innocents en 1747, après avoir élu saint Joseph et saint Sébastien, dix ans plus tôt. Mais le cœur n'y est plus. Ces nouveaux saints ne connaissent aucun succès, et les tentatives pour encourager leur culte connaissent un échec retentissant.

Bien d'autres raisons expliquent le tarissement du choix de nouveaux saints protecteurs, et tout spécialement des raisons économiques. Multiplier les saints protecteurs ne peut se faire sans ressources économiques. En effet, pour chacun d'eux il faut organiser des festivités, et plus la liste est longue, plus les dépenses s'accroissent. México, Puebla, pouvaient y faire face, mais après 1692, elles durent réduire les frais, ce qu'avait fait Guadalajara quelques décennies plus tôt. Des initiatives privées purent remplacer un temps ces dépenses des villes, mais sous l'influence des nouvelles idées réformatrices du XVIII^{ème} siècle, à partir de 1771, ces dépenses destinées aux festivités des saints furent fortement réduites de manière autoritaire. On les considérait excessives et inutiles. On substitua alors au culte des divers saints celui des images, beaucoup moins onéreux.

Dès lors, les images des saints jouent un rôle central comme instrument de didactique, et comme objet de représentation et de culte¹³. Ce processus se développe tant dans les campagnes que dans les villes. Tout couvent possédait sa série de peintures qui exaltaient la vie des saints fondateurs : dans les églises paroissiales, le clergé séculier multipliait tableaux et statues en l'honneur des saints protecteurs. A force d'être aussi abondamment représentés, les saints devinrent les symboles des institutions les plus diverses. Il put donc se développer une grande diversité de cultes : dans la ville de México, le « *cabildo* » offrait une représentation de saint Hyppolite, son patron, l'Université une de sainte Catherine d'Alexandrie et de l'Immaculée, le consulat une de saint François, et le saint Office une de Pedro Arbués, l'Inquisiteur martyr, et la Audiencia, une de saint Jean Népomucène. En outre, chaque foyer, bien souvent, conservait une image de son saint protecteur.

13 Antonio Rubial García analyse ce grand développement du culte des images à partir du XVIII^{ème} siècle dans son article : « Santos para pensar. Enfoques y materiales para el estudio de la hagiografía novohispana. », *Prolija memoria*, 1-1, 2004, pp.121-146.

VI. Enfin un saint mexicain

En Amérique Latine, Mexico est le pays qui, après le Brésil, a le plus de catholiques. Pourtant, au cours de ses cinq siècles d'hégémonie, l'Église n'eut dans ce pays qu'un seul saint, saint Philippe de Jésus (1572-1597), qui fut béatifié en 1627 et canonisé en 1862. Il faudra attendre le pontificat de Jean-Paul II, qui, comme on le sait, montra une activité frénétique dans la production des saints, pour que ce retard soit enfin rattrapé.

Cette absence de saints mexicains pendant un si long temps a été analysée par les historiens. Un livre récent intitulé *La santidad controvertida* (La sainteté controversée) d'Antonio Rubial García fait le point sur la question et nous apporte de nombreux éléments de réflexion¹⁴.

Nous y apprenons que les autorités tant civiles que religieuses, multiplièrent au cours de ces siècles leurs efforts pour obtenir, enfin, un saint mexicain. C'est ainsi qu'à l'époque de la colonie, cinq cas concernant des serviteurs de Dieu furent introduits à Rome, et qu'un procès de béatification s'ensuivit pour chacun d'eux, mais aucun n'aboutit. Et pourtant, il s'agissait d'éminents représentants de modèles hagiographiques fort répandus dans le monde hispanique de l'outremer : un ermite, un martyr au Japon, une religieuse, un évêque et un missionnaire. A la suite de ces procès qui ne purent conclure, la population créole sentit une grande frustration. Le nationalisme de ces gens aspirait à une reconnaissance des valeurs qui les soutenaient : cette société qui s'élaborait désirait voir sa culture incarnée à travers des personnages, les saints, qui deviendraient leurs héros, et contribueraient à une prise de conscience collective. Mais hélas, cette sacralisation d'un espace physique et spirituel qu'aurait apporté la reconnaissance de la sainteté des vénérables mexicains, ne se produisit ni au XVII^{ème} ni au XVIII^{ème} siècles.

Tout au long des trois siècles que dura la vice royauté mexicaine sous domination espagnole, la Nouvelle Espagne n'obtint de Rome que deux béatifications, celle du martyr franciscain créole Philippe de Jésus, en 1621, et celle du frère-lai péninsulaire Sébastien de Aparicio en 1790.

Néanmoins, comme nous venons de le rappeler, cinq serviteurs de Dieu virent leur cause introduite à Rome devant la Sacrée Congrégation des Rites, mais

¹⁴ Antonio Rubial García, *La santidad controvertida, Hagiografía y conciencia criolla alrededor de los venerables no canonizados de la Nueva España*, México, F.C.E., 1999.

aucune ne se termina par une béatification. Il s'agit de l'ermite Grégoire Lopez, de Bartolomé Gutiérrez, qui fut martyrisé au Japon, de l'évêque Juan de Palafox (il sera béatifié bien plus tard), de la religieuse María de Jesús Tanellín et du missionnaire franciscain Antonio Margil de Jesús. Voyons donc qui furent ces deux bienheureux de l'Espagne coloniale.

Saint Philippe de Jésus

Saint Philippe de Jésus est le premier saint mexicain de l'Église. Il fut martyrisé à Nagasaki, au Japon, le 5 février 1597. Béatifié le 14 septembre 1627 par Urbain VIII, c'est le pape Pie IX qui le canonisa au XIX^{ème} siècle, le 8 juin 1862, jour de la Pentecôte, en même temps que 25 autres martyrs qui moururent au Japon.

Qui était donc Philippe de Jésus ? Fils d'espagnols, il naquit en la ville de Mexico en 1572. Encore jeune, il entra au noviciat franciscain de la ville de Puebla, qu'il abandonna peu après. Le père de Philippe, riche commerçant, l'envoya alors aux Philippines pour s'occuper de ses affaires. Là, Philippe se laissa un temps éblouir par la vie mondaine, mais finit par reconsidérer la première vocation, et retourna donc chez les franciscains, et se joignit à eux dans leurs activités d'évangélisation du pays.

On lui proposa alors d'être ordonné prêtre, mais il lui fallait revenir à Mexico, car il n'y avait pas d'évêque aux Philippines. Au cours du voyage de retour, une violente tempête détourna le navire vers les côtes du Japon. Le pays connaissait alors une violente persécution contre les missionnaires catholiques qui évangélisaient le pays. Les autorités décidèrent de les arrêter. Philippe, en tant que naufragé, aurait pu éviter le sort des autres religieux. Mais il choisit librement de se laisser arrêter. Le groupe de franciscains auquel il se joignit donc fut conduit en procession depuis Kyoto à travers différentes villes sur un parcours de 800 kilomètres au cours duquel ils reçurent de mauvais traitements. Finalement, ce furent 26 personnes, prêtres et catéchistes, franciscains, et jésuites au nombre de trois, qui, le 5 février 1597, sur une colline de Nagasaki, furent crucifiés.

Le premier à mourir fut Philippe de Jésus, qui reçut trois coups de lance. Sur ordre de l'empereur, ils devaient demeurer sur la croix, afin d'être dévorés par les oiseaux de proie. L'on rapporte que leurs corps demeurèrent là intacts pendant plusieurs mois. Finalement, leurs dépouilles furent dérobées par des chrétiens qui leur donnèrent une sépulture honorable. A Nagasaki, la colline où ils moururent

continue à être appelée la colline des martyrs¹⁵.

Le bienheureux Sebastián de Aparicio

La vie de Sebastián de Aparicio se déroule tout au long du XVI^{ème} siècle. Né en Espagne, en Galice, en 1502, il meurt au couvent franciscain de Puebla, à 98 ans, le 25 février 1600. Il fut béatifié par le pape Pie VI le 17 mai 1789¹⁶.

Il vécut ses trente-trois premières années en Espagne, où il fut régisseur de différentes propriétés agricoles. Avec ses économies, il put laisser une dot à ses sœurs. En 1533, il passa à la Nouvelle Espagne, et fixa sa résidence à Puebla, nouvellement fondée. Là, il se fit agriculteur et commença à s'intéresser au transport de marchandises. Puebla étant une étape importante entre México et Vera Cruz, il commença à fabriquer des charrettes.

A quarante ans, il s'installe à México et devient un transporteur important. On venait de créer plusieurs routes, et, en particulier en 1546, celle qui ouvrait la voie entre México et Zacatecas : il s'agissait de transporter le minerai des importants gisements qu'on venait de découvrir à Zacatecas. Sebastián de Aparicio était un aventurier humanitaire. Le parcours entre México et Zacatecas était des plus périlleux : les convois étaient attaqués par les tribus d'indiens chichimèques. Sebastián sut se concilier ces indiens, auxquels il offrit des semences et autres cadeaux utilitaires.

Avec ses bénéfices, Sebastián accomplissait de nombreuses œuvres de charité : en 1565, il fonda le premier collège d'agriculteurs de la zone. Au cours de cette période, il épousa une jeune créole qui mourut peu après. Il se maria une seconde fois. Ses biographes nous disent que, les deux fois, il vécut dans une « parfaite chasteté, et qu'il les épousa dans le seul but de les protéger et de secourir leurs familles ».

A 70 ans, il se produisit dans sa vie une véritable conversion : il céda ses propriétés et sa petite fortune aux religieuses de sainte Claire de la ville de México, et entra comme frère lai chez les franciscains. Au couvent de Tecali, où il fut envoyé, il passait son temps sur une charrette, ce qui lui permettait de réunir

15 Nous tirons de nombreux renseignements de l'ouvrage de Carlos et Miguel Angel Villaroiz, *El buen camino. Historia de la santidad en México*, Ciudad de México, Libros Virtuales, 2009, pp.129-149.

16 *Ut supra*, pp. 150-153.

des offrandes pour les pauvres et le couvent. Il acquit rapidement une réputation de sainteté et l'on racontait à son propos divers épisodes miraculeux qui montraient qu'il jouissait des faveurs du ciel.

Il mourut au couvent franciscain de Puebla, où sa sépulture reçut d'innombrables visites de dévots. Par son intervention, se produisirent de très nombreux miracles : cent trente livres lui furent consacrés à Puebla, ce sont des témoignages des faveurs reçues grâce à l'intervention de frère Sébastien.

COMPARAISON AVEC LE PÉROU

Il nous reste à trouver une explication à cette tardive proclamation de saints au Mexique. Pour cela, il ne faut pas oublier que c'est l'Église qui fait les saints, et qui, par conséquent, décide de l'opportunité de ces proclamations.

Dès lors, la comparaison avec le Pérou, autre pays d'Amérique Latine évangélisé en même temps que le Mexique, peut nous apporter des éléments de réponse. En effet, au Pérou se produit une vague de canonisations aux XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles. La première est celle de **Sainte Rose de Lima** (1586-1617) en 1671. Ce fut la première sainte d'Amérique Latine à être canonisée. Elle fut également la première sainte poète mystique du monde latino-américain, et fut proclamée patronne de Lima, du Pérou, et de toute l'Amérique Latine. Peu de temps après, suivirent les canonisations de plusieurs contemporains de la sainte, à savoir celle de Santo Toribio Mogrovejo (1538-1606), archevêque de Lima, canonisé en 1725, et du frère franciscain Francisco Solano, évangéliste des indigènes (1549-1602), canonisé en 1726.

Il faut replacer ces canonisations dans l'ambiance religieuse de l'époque au Pérou. On a dit qu'à sept reprises, l'Église locale réaffirma son attachement face aux avancées du luthéranisme. Ce faisant, les grandes figures du catholicisme du Pérou se haussent au niveau de leurs homologues européennes, tels Charles Borromée, l'archevêque de Milan, et saint François de Sales, évêque de Genève. Donc, la proclamation de saints péruviens ne fut pas une simple récompense accordée au pays, mais l'expression, de la part de la papauté, de son estime à l'égard d'une Église locale qui a pris la dimension des problèmes qui secouent alors l'Église universelle. Nous empruntons à Emilio Ricardo Bàez Rivera, le même auteur déjà cité qui parlait du « boom spirituel » au Pérou du XVII^{ème} siècle, les lignes suivantes :

Au Pérou se produit un sanctoral autonome afin de réaffirmer la foi catholique face aux assauts imminents du Luthéranisme, en même temps que l'on reconnaît le rôle éminent de ces grandes figures américaines qui peuvent être comparées à d'autres, européennes ¹⁷.

VII. L'Église mexicaine est une Église de martyrs

L'Église mexicaine est une Église de martyrs : elle compte actuellement 26 saints martyrs, et 24 bienheureux mexicains, martyrs eux aussi.

Parmi eux, il y a des martyrs du temps de l'évangélisation, des missionnaires et des martyrs de la persécution religieuse au Mexique pendant le siècle dernier.

A une date récente, ont été particulièrement célébrés les martyrs de la guerre « cristera » (1926-1929). Un groupe d'entre eux a été béatifié à Rome le 22 novembre 1992, et canonisé par la suite, à l'occasion de l'année jubilaire, le 21 mai 2000, par le pape Jean-Paul II.

A Guadalajara, qui est le siège de l'archidiocèse qui a promu auprès du Saint-Siège la béatification puis la canonisation du plus grand nombre d'entre eux, est en train d'être construit le « sanctuaire des martyrs du Christ » sur une colline située à proximité de la ville. Ce projet, qui fut élaboré en 2005, a commencé à être mis en œuvre en 2007, et, actuellement, 75% des travaux sont achevés. Le cardinal Juan Sandoval, qui fut archevêque de la ville, a fait sien ce projet. Il eut à résoudre divers problèmes économiques et légaux, qui à certains moments, ont donné à l'entreprise un aspect quelque peu chaotique.

Une fois terminé, le sanctuaire pourra recevoir pour les célébrations douze mille personnes, mais le grand atrium et la grande place qui lui fait face auront la capacité de réunir environ cinquante mille fidèles. C'est donc un ensemble qui honore ces saints, et perpétue leur mémoire pour les générations futures.

LE MARTYRE D'AUXILIAIRES DE L'ÉVANGÉLISATION

Cristobalito, Antonio et Juan, les enfants martyrs de Tlaxcala

Dans son œuvre, *Historia de los Indios de la Nueva España*, Motolinia commente l'évangélisation des enfants indiens, et explique comment les missionnaires les

¹⁷ Emilio Ricardo Bàez Rivera, *La palabra del silencio*, op. cit. p.24.

utilisaient pour qu'ils deviennent à leur tour les évangélistes de leurs familles. Il écrit :

Ces enfants que les frères éduquaient et instruisaient, devinrent fort utiles et très habiles. Ils assimilaient si bien la doctrine, qu'à leur tour, ils la transmettaient à bien d'autres personnes, et ils devenaient en outre des auxiliaires précieux pour les frères auxquels ils découvraient les sites idolâtriques et bien d'autres secrets des cérémonies de leurs parents. Tout cela permettait de les confondre, de prêcher contre leurs erreurs, et l'aveuglement dans lequel ils vivaient¹⁸.

En séparant les enfants de leurs parents, les frères créèrent une rivalité inhabituelle au sein même de la famille, et creusèrent un fossé entre générations qui eut souvent des conséquences dramatiques comme nous allons le voir.

Le jeune Cristóbal fut donc éduqué par les franciscains. Il était fils du cacique local d'une communauté indigène, proche de Tlaxcala. Cristóbal assimila si bien l'enseignement des frères, qu'il prétendit, de retour chez lui, le transmettre à ses parents. Comme ils ne lui prêtaient pas attention, il se mit à détruire tout ce qui représentait la culture indigène, c'est-à-dire, à ses yeux, le péché : il mit en pièces des images des dieux vénérés chez lui, et vida les cuves de pulque : le fossé devenait un abîme. Le père châtia plusieurs fois son fils, tandis que celui-ci répondait par des bénédictions. Le père, au cours d'une fête qu'il avait organisée, le frappa à mort et l'enterra dans le patio de sa demeure (1527). Deux ans plus tard, ce sont deux autres enfants qui sont martyrisés : Antonio était fils de cacique, et Juan, son serviteur. Tous deux avaient reçu une éducation chrétienne à Tlaxcala, donnée par les franciscains. Un frère dominicain qui passait par là leur proposa de l'accompagner dans son voyage d'évangélisation. Arrivant dans les environs de Puebla, ils aidèrent les religieux à détruire des idoles. Mais ils furent surpris et assassinés par le propriétaire d'une demeure où ils opéraient, et leur corps fut précipité dans un ravin. Les auteurs de l'assassinat furent pendus.

Les trois enfants martyrs indigènes Cristóbal, Antonio et Juan furent béatifiés le 6 mai 1990, au cours de la visite de Jean-Paul II au Mexique.

Juan Bautista y Jacinto de los Angeles, « fiscales » de San Francisco Cajones

Les « fiscales » (censeurs) jouaient un rôle important dans les communautés indi-

¹⁸ Motolinia, *Historia de los Indios de la Nueva España*, Porrúa, México, p.19, cité par Carlos et Miguel Angel Villa Roiz, *El Buen Camino*, op. cit., p. 72.

gènes. Ils furent institués en 1585, lors du III^{ème} Concile Mexicain. Il s'agissait d'hommes mûrs, à la conduite irréprochable, et qui jouissaient de la confiance des religieux responsables des communautés. Ils étaient chargés de dénoncer aux prêtres tout acte d'immoralité qu'ils pouvaient être amenés à connaître, tels que vie maritale sans bénédiction de l'Église, divorces, blasphèmes, cas d'idolâtrie chez les paroissiens.

Précisément, les « fiscales » de la communauté de San Francisco Cajones, deux indiens zapotèques de la Sierra située au Nord de Oaxaca, qui étaient au service de deux pères dominicains chargés de la paroisse, eurent à connaître du cas d'une réunion clandestine, au cours de laquelle devait se dérouler, dans la nuit du 14 septembre 1700, un culte rendu aux dieux de l'ancienne tradition. Ils en informèrent les frères, qui, en pleine nuit, accompagnés de la force publique (en l'occurrence un capitaine), vinrent interrompre la réunion, et saisirent les offrandes du culte avant de revenir à leur couvent.

Mais le lendemain, le peuple entier se souleva, et se dirigea vers le couvent où s'étaient réfugiés les deux fiscales et le capitaine. Les mutins exigèrent que leur soient rendues les offrandes saisies la veille, et que leur soient livrés les deux fiscales. Si leurs exigences n'étaient pas satisfaites, le couvent serait brûlé avec tous ses occupants. Les pères n'acceptèrent pas, mais le capitaine décida de livrer les deux fiscales, contre la promesse de respecter leur vie. Les fiscales acceptaient par avance le martyre : ils se confessèrent, communiaient, et sortirent du couvent.

Le 16 septembre, après avoir été fouettés sur la place publique, les deux fiscales furent conduits dans la montagne voisine, égorgés et achevés à coups de machete. En signe de la plus grande haine à leur égard, les bourreaux burent leur sang, et jetèrent leur cœur aux chiens.

Finalement l'Église reconnut leur sainteté et leur qualité de martyrs : ils furent béatifiés par Jean-Paul II dans la basilique de Guadalupe, le 1^{er} août 2002.

A travers les béatifications des auxiliaires de l'évangélisation, l'Église propose un concept de la sainteté non partagé par tous

Il convient de préciser le contexte mexicain de ces béatifications, pour en apprécier la portée. Il faut d'abord remarquer que la béatification des trois enfants martyrs de Tlaxcala se situe dans le contexte de la commémoration du V^{ème} centenaire de la Conquête (1492) et de l'évangélisation en Amérique Latine. A cette occasion,

le rôle de l'Espagne et de l'Église ne furent pas approuvés unanimement, et bien des voix dissonantes firent entendre leur désaccord à propos des célébrations du V^{ème} centenaire de « la rencontre de deux mondes ». On rappela alors la situation d'injustice dans laquelle ont vécu les indigènes, et précisément la responsabilité qu'assumèrent en ce domaine l'Église et l'Espagne.

L'Église donc, face à ces critiques, procède à des béatifications, qui non seulement exaltent le rôle des indigènes auxiliaires de l'évangélisation, mais encore soulignent le rôle des ordres religieux dans cette évangélisation : les franciscains dans le cas des martyrs de Tlaxcala, et les dominicains dans celui des martyrs d'Oaxaca.

A travers ces martyres, l'Église propose son interprétation de la Conquête et de l'Évangélisation. Il s'agit de revaloriser ces ordres religieux, qui ont été les protagonistes de la conquête spirituelle, pacifique. Béatifier les trois enfants martyrs de Tlaxcala (Cristobalito, Antonio, et Juan), et les deux fiscales de San Francisco Cajones, c'est montrer à quel point les franciscains, d'une part, et les dominicains, de l'autre, ont eu des résultats très positifs dans leur mission évangélisatrice : les nouveaux bienheureux proposés comme modèles, ont assimilé complètement l'enseignement reçu, et sont allés jusqu'à donner leur vie pour le Christ, et à pardonner à leurs bourreaux.

Grâce à ces béatifications, l'indien nouvellement évangélisé et converti apparaît comme un « homme nouveau » bien supérieur à ses ancêtres, auxquels il s'oppose. Eux sont habités par tous les vices : polygamie, luxure, alcoolisme et cruauté, qui les conduit même au crime. Le baptême est donc un gage qui assure la possession des valeurs morales. Le christianisme a apporté au Nouveau Monde la civilisation et ses bienfaits.

Mais bien sûr, une autre lecture est possible pour ceux qui ne partagent pas le point de vue officiel de l'Église, essentiellement des intellectuels, historiens et anthropologues qui réfléchissent aux problèmes concernant la vie et la survie des civilisations. Ceux-ci mettent en avant la trahison de la part des trois enfants de Tlaxcala et des fiscales de Cajones, de la culture familiale d'une part, et de la cohésion communautaire, d'autre part. L'un de ces ethnologues, Guillermo Bonfil, a écrit ces lignes, qui résument et dénoncent sur un ton polémique, l'attitude de l'Église face au rôle de ces collaborateurs indigènes :

Comment comprendre l'attitude de l'Église catholique ? Quelle est sa signification, et quelles implications à la béatification de ces jeunes enfants à Mexico en 1990 ? En premier lieu, c'est l'exaltation de l'intolérance, au moment même où, au niveau mondial, on lutte précisément en faveur de la tolérance ... L'action que l'on récompense, c'est avant tout l'intolérance d'une foi qui n'admet ni ne respecte aucune autre. C'est aussi la consécration de la violence « juste », qui se justifie par l'obligation d'imposer, à tout prix, une vérité que l'on suppose absolue, unique et exclusive. La manipulation des consciences des enfants et adolescents pour les mettre au service de causes sacrées et profanes est une pratique récurrente dans l'histoire. Hitler le fit avec les jeunesses nazies, et tout régime totalitaire éprouve, c'est sûr, la tentation de le faire. Est-ce vers ces valeurs que l'on veut orienter les enfants mexicains ? Périodiquement, on dénonce l'activité des Églises protestantes, qui oblige leurs adeptes enfants à s'abstenir de chanter l'hymne national, et à refuser de rendre les honneurs au drapeau national. Que firent donc ces enfants martyrs si ce n'est s'attaquer aux symboles les plus sacrés et représentatifs de leurs peuples. Cette attitude serait, dans un cas, trahison envers la patrie, et dans l'autre, un pas vers la sainteté ?¹⁹

LES MARTYRS DE L'ÉVANGÉLISATION : DES CAS PASSÉS SOUS SILENCE PAR L'ÉGLISE

Au moment de l'évangélisation, de nombreux religieux, surtout des franciscains et des jésuites, perdirent la vie sous les coups des indigènes qu'ils prétendaient évangéliser. Dans ces cas-là, les espaces de l'idole et du saint étaient en compétition guerrière. Les auteurs du livre « *El buen camino. Historia de la santidad en México* » consacrent tout un chapitre à ces « martyrs de l'évangélisation »²⁰. Si les historiens s'intéressent à tous ces épisodes qui virent s'affronter, d'une part, les chamans indiens qui se sentent agressés dans leurs croyances intimes, et des missionnaires qui prétendent répandre l'enseignement de l'Évangile, l'Église pour sa part préfère taire tous ces épisodes qui appartiennent à un passé d'affrontement. Aucun de ceux qui perdirent la vie dans ces zones frontalières qui virent s'affronter deux systèmes de pensée et deux conceptions religieuses n'a été déclaré martyr par l'Église, donc ni béatifié, ni canonisé. Béatifications et canonisations sont entre les mains de l'Église, et c'est elle qui décide de l'opportunité de déclarer telle ou telle personne sainte ou bienheureuse.

19 Cité dans le livre *El buen camino*, pp.82 et 83, dans un long paragraphe intitulé « Antropólogos en contra de la beatificación ».

20 Carlos Villa Roiz et Miguel Angel Villa Roiz, *El buen camino. Historia de la santidad en México*. México, Libros virtuales, 2009, pp. 433-463.

Pour illustrer notre propos, nous évoquerons seulement un de ces multiples épisodes analysé dans un excellent article, au titre suggestif, d'une historienne : « *Los espacios del idolo y del santo : guerra ritual y martirio en fronteras misioneras del noroeste novohispano* »²¹

Les faits se déroulèrent dans le secteur nord-ouest de l'actuel état de Durango, dans une zone montagneuse de la Sierra Madre Occidental.

Là, les jésuites établirent une mission, dirigée par le père Hernando de Santarén. Pour leur part, les chamanes s'organisèrent et incitèrent les indigènes à repenser l'enseignement des missionnaires.

Les indigènes locaux, les Acaxec, vénéraient des idoles de pierre et de bois dont les gardiens étaient précisément ces chamans auxquels étaient attribués des pouvoirs surnaturels. Les pères prêchaient « le caractère abominable de ces idoles », et s'efforçaient de réunir les indigènes autour de leur centre de prédication dans des villages qui existent encore de nos jours, et qui portent le nom de saints : Santiago, San Pedro, San Miguel. Les indiens se sentirent agressés dans leur vie intime, et se soulevèrent contre les jésuites lorsque ceux-ci brûlèrent leurs idoles au cours d'un autodafé.

Les sorciers qui dirigèrent la conspiration prêchaient le retour à la vie des ancêtres. L'affrontement fut très dur : huit jésuites furent assassinés, ainsi que le gouverneur qui organisait une brutale campagne de répression.

En outre, un des chefs de la rébellion, un certain Perico, se fit passer pour un envoyé de Dieu pour s'opposer aux religieux de la Compagnie de Jésus. Il utilisait une liturgie parallèle qui était une parodie des cérémonies catholiques, caricaturant en particulier le culte des saints : il combattait avec une extrême cruauté les jésuites, en pervertissant les symboles chrétiens. Deux disciples de Perico se firent passer pour saint Jacques et saint Pierre. Mais finalement ce fut le saint Jacques espagnol qui fut vainqueur, après avoir laissé sur le lieu de l'affrontement de nombreux morts dans chaque camp. Ainsi, au cours de ces campagnes d'évangélisation, des dizaines de religieux, peut-être même des centaines perdirent-ils la vie.

Bien sûr, on peut s'interroger sur le silence de l'Église à propos de ces cas évidents de martyre de religieux. Parmi eux, aucun saint, aucun bienheureux proclamé, aucun cas de martyre reconnu officiellement. Pourquoi ce silence de l'Église ?

21 Article de Maureen Haren : « *Los espacios del idolo y del santo : guerra ritual y martirio en fronteras misioneras del noroeste novohispano* », publié à Guadalajara, *Estudios sociales* n°23.

Nous devons répéter ici ce principe évident : les canonisations et béatifications sont entre les mains de l'Église, et c'est elle seule qui juge de l'opportunité de proclamer saints et bienheureux.

Il n'en demeure pas moins que - dans l'optique interprétative proposée plus haut à propos des bienheureux indigènes - nous pouvons essayer de comprendre le pourquoi de ce silence.

Béatifier ou canoniser ces religieux serait rappeler certaines des conditions de l'évangélisation qui vit s'affronter deux systèmes de pensée, deux organisations politiques, parfois de façon très dure. Ce serait rappeler l'alliance de l'Église et d'un pouvoir politique, celui de l'Espagne, dans une entreprise de conquête qui, il est vrai, était concomitante d'une entreprise d'évangélisation. Ce système supposait bien des compromissions que l'on n'aime guère rappeler. Par ailleurs, béatifier ou canoniser certains de ces missionnaires serait évoquer bien des scènes et des actes de cruauté dans les deux camps, de la part des indigènes ou des troupes espagnoles. Il semble donc que l'on préfère jeter un voile discret sur cette entreprise évangélisatrice des frontières dont les intervenants payèrent de leur vie leur participation. Que des franciscains ou des jésuites moururent dans la haine de leur foi sur le front des combats, nul doute, à en croire les chroniques. Mais pour l'instant, l'Église se refuse à ouvrir un débat, et à porter sur les autels de tels acteurs.

LES MARTYRS DE L'ÉPOQUE « CRISTERA »

Pour l'Église catholique, les conditions d'existence furent très difficiles au Mexique dans le premier tiers du XX^{ème} siècle, spécialement après l'entrée en vigueur de la constitution du 5 février 1917, qui comportait des aspects antireligieux et anticléricaux : les Églises se voyaient privées de leur personnalité juridique, l'Église catholique perdait le droit de posséder des biens ; en outre, le culte public était interdit hors des églises. Tous les prétextes étaient bons pour marginaliser le clergé et le suspecter, de telle façon que le fossé se creusa entre pouvoir civil et pouvoir religieux. L'Église catholique et le pouvoir révolutionnaire campèrent sur leurs positions intransigeantes, de telle façon que le gouvernement de Plutarco Elias Calles (1924-1928) hérita de cette situation d'affrontement.

En 1926, la dénommée loi Calles plaçait l'Église sous la tutelle de l'État. Les évêques protestèrent, et même le pape Pie XI dénonça le 2 juillet la politique de l'État envers l'Église.

Le 31 juillet, les évêques suspendirent le culte dans les églises, ce qui affecta profondément les catholiques. Progressivement, une véritable armée populaire organisa la guerrilla dans environ la moitié du territoire. Le peuple allait au combat en criant : « Vive le Christ roi », d'où le nom de « Cristeros » donné à ces guerrilleros.

Le conflit armé naquit dans « los altos de Jalisco », et se répandit rapidement dans les trois évêchés qui constituaient l'archidiocèse de Guadalajara : Jalisco, Zacatecas et Guanajato, puis gagna d'autres zones. Le soulèvement dura de 1926 à 1929, et fit environ 250 000 morts civils et militaires.

Cette guerre « cristera » fut la toile de fond de nombreuses béatifications et canonisations, au total une cinquantaine, de la part de Jean-Paul II et Benoît XVI. La première cérémonie eut lieu le 25 septembre 1988. A cette occasion, Jean-Paul II béatifica le jésuite Miguel Agustín Pro.

Béatification du père Miguel Agustín Pro

Le père Miguel Agustín Pro est un des plus célèbres martyrs de l'époque de la guerre cristera (1926-1929), ce grave conflit qui affecta les relations de l'Église et de l'État, sous la présidence du général Calles.

Prêtre jésuite, il avait dû, étant encore séminariste, s'exiler en Europe pour fuir la persécution religieuse. C'est en Belgique qu'il fut ordonné prêtre. Mais il revint exercer son ministère au milieu des siens. Dès lors il contribua, dans la ville de Mexico, à organiser la vie spirituelle d'une Église clandestine, se dévouant en faveur des uns et des autres. A plusieurs reprises, il échappa à la police qui prétendait l'arrêter, mais lorsque le candidat Alvaro Obregón subit un attentat, il fut accusé d'être l'auteur intellectuel de l'agression. Cette fois, il fut arrêté et jugé de façon expéditive : il lui fut reproché de participer à une conspiration contre les autorités de l'État, et de vouloir renverser le pouvoir. Il fut donc condamné à mort et fusillé le 23 novembre 1927.

Il est l'exemple type des excès commis alors contre les catholiques par le pouvoir en place. Le pape Jean-Paul II le béatifica le 25 septembre 1988. Ses restes reposent dans l'Église paroissiale de la Sainte Famille à Mexico, et un petit musée attenant perpétue sa mémoire.

Béatification (en 1992) de 25 martyrs, puis leur canonisation

Le 22 novembre 1992, Jean-Paul II béatifia 22 prêtres diocésains. Dans son homélie, il insista sur leur fidélité à l'Église et sur leur encadrement des fidèles :

Leur attachement au Seigneur et à l'Église était si fort que, bien qu'ayant la possibilité de s'absenter de leur communauté pendant le conflit armé, ils décidèrent, à l'exemple du Bon Pasteur, de demeurer au milieu des leurs pour ne pas les priver de l'Eucharistie et de la parole de Dieu. Loin d'aviver des sentiments qui auraient pu contribuer à dresser des frères contre des frères, ils se firent agents de pardon et de réconciliation.

En fait, au cours de cette cérémonie, furent également béatifiés trois laïcs. Ce furent donc 25 nouveaux bienheureux qui furent proclamés ce jour-là. Le 21 mai 2000, à Rome, à l'occasion du Grand Jubilé, le pape Jean-Paul II canonisa ces 25 martyrs « cristeros » qui avaient été béatifiés huit ans auparavant. Parmi eux, se détache comme tête de liste san Cristòbal Magallanes, prêtre exemplaire qui, dans sa paroisse de Totaliche, où il s'efforça, en plus de mener à bien son œuvre évangélisatrice, d'appliquer les idées sociales de l'Église, selon les consignes de Léon XIII, il fonda des coopératives et des syndicats, et plusieurs ateliers pour donner du travail à tous. Il se fit également missionnaire des communautés indigènes de Huicholes, et les aida de mille manières.

En outre, il fonda un asile pour orphelins, et même un séminaire qui en peu de temps eut 17 élèves. Au moment où le village se souleva en armes, il envoya un message à tous ses paroissiens. On pouvait y lire les admirables paroles d'un pacifiste :

Respectez les autorités publiques et aidez-les à garder l'ordre ; à cela vous êtes tous obligés pour le bien commun. La religion ne se peut propager ni se conserver par les armes. Ni Jésus-Christ ni les apôtres, ni l'Église n'ont employé la violence dans ce but. Les armes de l'Église ne sont que l'art de convaincre et la persuasion au moyen de la parole.

Lorsqu'éclata le conflit armé, en voyant arriver la troupe, il s'enfuit dans la montagne, mais il fut arrêté et condamné malgré le soutien de la population, qui montra ses écrits à l'officier supérieur. Il fut fusillé le 25 mai 1927. Ses dernières paroles furent : « Je meurs innocent. De tout cœur, je pardonne à tous les persécu-

teurs. Je demande à Dieu que mon sang serve la paix et l'union des Mexicains »²²

20 novembre 2005 : béatification de 13 martyrs de la persécution religieuse

Nous sommes au tout début du pontificat de Benoît XVI. La cérémonie, présidée par le cardinal José Saravia Martins, eut lieu à Guadalajara devant 60 000 personnes rassemblées au stade Jalisco. Parmi les nouveaux bienheureux, il y a 10 laïcs des états de Jalisco, Michoacán et Guanajuato, et trois prêtres.

Dans cette liste, se détache tout particulièrement le bienheureux José Anacleto González Flores (1888-1927), qui organisa l'Action Catholique de la Jeunesse Mexicaine, l'Union Populaire qui compta des dizaines de milles de membres à travers le pays. Il se distingua comme orateur, et journaliste de talent. Il fonda l'hebdomadaire *Gladium*.

Il fut arrêté et torturé le 1^{er} avril 1927, et finalement transpercé d'un coup de baïonnette. Avant de mourir, il s'adressa ainsi à son bourreau : « Je vous pardonne du fond du cœur, très bientôt nous comparâtrons devant le tribunal divin, le même juge qui instruira ma cause, sera votre juge ; alors je serai votre intercesseur devant Dieu.²³

A propos des bienheureux et des saints de l'époque cristera, le pape Jean-Paul II a déclaré : « Durant les dures époques que Dieu permit que souffre l'Église mexicaine, il y a quelques décades, ces martyrs surent demeurer fidèles au Seigneur, à leurs communautés ecclésiales, et à la longue tradition catholique du peuple mexicain. Avec une foi inébranlable, ils reconnurent comme unique souverain Jésus Christ, car avec une vive espérance, ils attendent de voir reflleurir le temps où la nation mexicaine connaîtrait à nouveau l'unité de ses fils et de ses familles. ».

CONCLUSION : LA SAINTETÉ AU MEXIQUE DANS LE MONDE D'AUJOURD'HUI

Le rôle de la papauté dans la propagation du culte des saints

²² Pour la présentation du père Cristobal Magallanes, nous nous sommes inspiré du portrait qu'en dressent les auteurs du livre *El buen camino. Historia de la santidaed en México*, Carlos Villa Roiz, y Miguel Angel Villa Roiz, México, Libros Virtuales, 2009.

²³ Pour plus de détails, consulter *El buen camino, op. cit.*, pp.293-295.

L'Église catholique, après le concile de Vatican II, est en train d'écrire un nouveau chapitre de son histoire missionnaire : elle a entrepris une nouvelle campagne évangélisatrice destinée à reconverter les campagnes.

On sait à quel point le culte des saints a été revendiqué et encouragé par les autorités religieuses : le pape Jean-Paul II détient le record des canonisations dans l'histoire de l'Église : il a procédé à 470 (quatre cent soixante-dix) canonisations, et à 1250 (mille deux cent cinquante) béatifications.

Par ailleurs, l'Église catholique, après les nouvelles orientations du concile Vatican II, et de la Conférence Épiscopale de Medellín, a montré son intérêt renouvelé envers les cultures originelles de chaque pays latino-américain, et a élaboré son propre *indigénisme*. La troisième Conférence Générale de Puebla des Évêques latino-américains (1979) affirmait que « l'Amérique latine a son origine dans la rencontre de la race hispano-chrétienne avec les cultures précolombiennes et africaines. Le métissage racial et culturel a marqué profondément ce processus ».

En même temps que l'on se lançait dans une nouvelle évangélisation, on recherchait des moyens « pour remédier aux déficiences de cette piété populaire qui n'a pas réussi à imprégner, comme cela aurait dû être, les populations ».

Sur le terrain, nous avons pu constater le grand respect que manifeste le clergé envers les cultures indigènes ; même si dans certains cas, il cherche à éradiquer les croyances anciennes qui s'écartent trop de l'enseignement officiel de l'Église.

Et en même temps, on peut noter à propos des saints le grand effort pédagogique qui est fait. Cela s'exprime à travers les sermons, les feuillets, les affiches qui contribuent à diffuser la vie du saint et à le situer dans une perspective évangélique. Par exemple, à propos de saint Jacques, dans les églises qui lui sont dédiées, on remarque une nette préférence à le représenter comme apôtre, plutôt que comme cavalier.

L'Église catholique face à un problème qui prend de plus en plus d'importance au Mexique : l'apparition et le développement d'Églises protestantes dans les communautés

Au cours des deux dernières décennies, le protestantisme s'est propagé dans les campagnes. Auparavant, le catholicisme était le ciment identitaire dans les communautés. L'Église rassemblait symboliquement tous les fidèles en une seule assemblée.

Jusqu'alors, ces peuples avaient en commun des moments privilégiés de vie collective qui leur permettaient de se retrouver. L'un de ces liens les plus solides, qui permettait l'affirmation de l'identité ethnique et culturelle était la participation à la grande fête annuelle du saint patron. A cette occasion, parents et amis étrangers au village venaient en visite pour se joindre à cette célébration. C'était, en quelque sorte, la reconnaissance par les autres de cette identité.

Pour organiser ces fêtes, des délégués du peuple donnaient de leur temps et de leur argent. En outre, tous participaient à une même pensée mythique et historique. Tous adhéraient à une même croyance – à base de légendes - sur l'origine de la fête locale ou de la statue du saint, ou sur ses manifestations miraculeuses.

Et soudain, parmi les habitants, certains d'entre eux font une nouvelle lecture de l'histoire et donnent une nouvelle interprétation de la parole de Dieu contenue dans la Bible : ils reprochent à l'Église d'avoir perverti le message de Dieu. Désormais, il s'agit pour ces gens – qui se disent « évangéliques » — d'aller à l'essentiel, le texte biblique. Tout le reste, culte des saints, légendes religieuses, autorité du clergé, enseignement spécifique de l'Église catholique, doit être remis en question.

Cette situation est vécue comme une grave crise, même dans les lieux les plus reculés. Les esprits s'échauffent rapidement, et les affrontements religieux ne sont pas rares. Périodiquement, la presse rapporte des exemples de dissensions et d'intolérance. Cela se produit, par exemple, lorsque certaines familles refusent d'apporter leur contribution à l'organisation de la fête du saint patron du lieu. On assiste ainsi à la perte progressive de sentiment d'identité de la communauté, qui se regroupait autour de son saint protecteur. Le mouvement est bien lancé. Jusqu'où ira-t-il ?

Canonisation de 25 martyrs, à l'occasion du jubilé de l'an 2000, le 21 mai par Jean-Paul II

22 prêtres et 3 laïcs, membres de l'Action Catholique

Ils avaient été béatifiés à Rome par Jean Paul II, le 22 novembre 1992. Parmi eux, un saint de la révolution mexicaine, saint David Galván, mort en 1915. Tous les autres furent victimes de la persécution religieuse à l'époque de la guerre cristera (1926-1929).

- 1 : Saint David Galván Bermúdez (1881-1915). Prêtre, le saint de la révolution mexicaine.
- 2 : Saint José Luis Amado Bátis Sainz Ortega (1870-1926). Prêtre, originaire de Chalchihuites (Zacatecas), ainsi que les trois suivants.
- 3 : Saint José Salvador Lara Puente (1905-1926), laïc.
- 4 : Saint Manuel Morales (1898-1926), laïc.
- 5 : Saint David Roldán Lara (1907-1926), laïc.
- 6 : Saint Román Adame Rosales (1859-1927), prêtre.
- 7 : Saint Rodrigue Aguilar Alemán (1875-1927), prêtre.
- 8 : Saint José Julio Álvarez Mendoza (1866-1927), prêtre.
- 9 : Saint Cristóbal Magallanes Jara (1869-1927), prêtre.
- 10 : Saint Agustín Caloca Cortés (1818-1927), prêtre.
- 11 : Saint Mateo Correa Magallanes (1866-1927), prêtre.
- 12 : Saint Miguel de la Mora (1874-1927), prêtre.
- 13 : Saint Pedro Esqueda Ramírez (1887-1927), prêtre.
- 14 : Saint José Isabel Flores Varela (1866-1927), prêtre.
- 15 : Saint Margarito Flores García (1899-1927), prêtre.
- 16 : Saint Sabas Reyes Salázar (1883-1927), prêtre.
- 17 : Saint José María Robles (1888-1927), prêtre.
- 18 : Saint Genaro Sánchez (1886-1927), prêtre.
- 19 : Saint David Uribe Velasco (1888-1927), prêtre.
- 20 : Saint Justino Orma Madrigal (1877-1928), prêtre.
- 21 : Saint Atilano Cruz Alvarado (1901-1928), prêtre.
- 22 : Saint Jesús Méndez Montoya (1890-1928), prêtre.
- 23 : Saint José Toribio Romo González (1900-1928), prêtre.
- 24 : Saint Tranquilino Urbiasco Robles (1899-1928), prêtre.
- 25 : Saint Pedro de Jesús Maldonado (1892-1937), prêtre.

En plus de ces 25 martyrs, furent aussi canonisés ce jour-là deux autres saints mexicains : une fondatrice, et un fondateur d'ordres religieux (voir plus haut).

CHAPITRE XV

MARGINALITÉ ET SAINTETÉ

AU FIL DES SIÈCLES



Martyre de Saint-Pierre Armengol, Carducho, fin du XVI^{ème} siècle,
huile sur toile, musée du Prado, Madrid

I. Introduction: La marginalité du saint et ses sources bibliques

Le monde à l'envers que proclame l'Évangile dans les béatitudes ne cessera au cours des siècles de susciter de bien étranges formes de sainteté, qui seront à l'opposé des pratiques habituelles du « monde ». Il est vrai que le *Sermon sur la Montagne*¹ ouvre les perspectives d'un monde et d'un homme nouveaux. Ce « royaume des cieux » présenté comme l'objectif à atteindre, ne pourra être possédé que par ceux qui appliqueront à la lettre ces injonctions contenues dans le sermon. Toutes sont exprimées par la formule « Bienheureux ceux qui... », répétée neuf fois. Le royaume s'ouvrira à tous ceux qui sauront briser la suffisance, l'orgueil, la haine, le mensonge de ce monde. Bienheureux donc les doux, les humbles, les miséricordieux, les persécutés, tous ceux qui aiment leurs ennemis et se méprisent eux-mêmes, tous ceux qui tendent la joue gauche quand on les frappe sur la droite, tous ceux qui donnent leur manteau quand on leur prend la tunique, tous ceux-là « recevront une grande récompense dans les cieux² ».

L'homme est donc appelé de tout son être à répondre à l'appel du Christ, à le suivre et à le prendre comme modèle. À son tour, il doit entrer dans cette folie de Dieu. Dieu est fou puisqu'il sort de sa transcendance pour se mêler aux joies, au désespoir, aux peines de l'homme. Dieu est fou d'amour pour l'homme, c'est là le sens profond de l'incarnation et plus tard de la crucifixion.

Cette « folie de la Croix » sera l'un des thèmes fondamentaux de l'enseignement de saint Paul. Il le développe à plusieurs reprises dans ses épîtres. Les citations sont donc fort nombreuses. Voyons les principales : « Nous, nous prêchons un Messie mis en croix, scandale pour les juifs, folie pour les païens³ ». « Ce qui est fou pour le monde, c'est que Dieu a choisi les choses folles pour confondre les sages⁴ ». « Nous, nous sommes fous à cause du Christ⁵ ». « Lui qui était riche, il s'est fait pauvre

¹ Matthieu, 5, 1-12.

² Matthieu, 5-12.

³ 1 Cor., 1,23.

⁴ 1 Cor., 1, 27.

⁵ 1 Cor., 4, 10.

pour vous, afin de vous enrichir par sa pauvreté⁶ ». « Il s'est dépouillé en prenant la condition d'esclave, il s'est fait semblable aux hommes, et étant dans sa condition d'homme, il s'est humilié, se faisant obéissant jusqu'à la mort de la Croix⁷ ». Si Dieu, dans sa folie s'est fait semblable aux hommes, alors l'homme, à son tour, doit se faire semblable au Christ outragé, crucifié. C'est pourquoi, continue saint Paul, « jusqu'à maintenant nous avons souffert la faim, la soif, nous sommes nus, nous sommes souffletés et nous n'avons pas de demeure fixe, nous assumons toutes les fatigues en travaillant de nos mains, et lorsqu'on nous maudit, nous bénissons, nous souffrons la persécution et nous la supportons. Si nous sommes calomniés, nous prions ; nous sommes devenus comme les ordures du monde, les déchets de l'humanité⁸ ».

Le fidèle disciple s'identifie donc au Christ outragé, crucifié, sachant que seulement ainsi, il ressuscitera avec lui. Aussi, saint Paul précise-t-il à ses disciples que l'essentiel de son enseignement, c'est la prédication du Christ crucifié qui nous enseigne que « la foi ne peut être fondée sur la sagesse des hommes, mais sur le pouvoir de Dieu⁹ ». Rien d'étonnant donc si *des personnages à la marge* apparaissent dans maints épisodes de la Bible : pour l'Ancien Testament, contentons-nous d'évoquer le personnage de Job sur son fumier. Ce juste a accepté dans la sérénité d'être dépouillé de ses biens et d'être mis au ban de la société. Malgré tout, il garde sa confiance en Dieu.

Dans le Nouveau Testament, nombreux sont ces *marginiaux* (à la marge des normes du monde) qui trouvent grâce aux yeux du Christ : citons la veuve dont l'offrande agréée à Dieu, le publicain et son humilité au moment de la prière en opposition au pharisien, la pécheresse repentie, le lépreux rejeté, le samaritain charitable, le « bon larron », etc. Tous ces personnages méprisés dans leur monde sont réhabilités par le Christ. Oui, les marginaux voient les portes du paradis s'ouvrir à eux toutes grandes.

Au cours des siècles, des générations d'hommes et de femmes vont prendre très au sérieux cet enseignement et consacreront leur vie à la recherche de Dieu. Ils s'efforceront même d'accentuer leur marginalité allant parfois jusqu'à s'exclure du monde des humains. Certes, ils en arrivent à des pratiques qui aujourd'hui nous

6 2 Cor., 8, 9.

7 Philip., 2, 7-8

8 1 Cor., 4, 11-13.

9 1 Cor., 2-5.

choquent par leurs excès. Nous avons au cours des chapitres précédents présenté plusieurs de ces tentatives d'approche de la perfection. Néanmoins, dans ce chapitre consacré à « marginalité et sainteté », il nous a paru intéressant de présenter une synthèse de tous ces mouvements religieux qui réunissaient des hommes et des femmes considérés soit comme « ivres de Dieu », soit comme « *fous pour le Christ* ». Ivresse et folie, voilà deux images fortes : il s'agit là de deux états qui marginalisent ces êtres épris d'absolu qui, délibérément, s'écartent des normes pour tenter de rejoindre l'Absolu. Enfin, dans la dernière partie du chapitre, nous présenterons un autre aspect de la marginalité des saints : il s'agira de montrer que la marginalité sociale des saints peut être un tremplin vers la sainteté. Concrètement un ancien bandit ou un ruffian peuvent devenir saints. La littérature, dès le XVII^{ème} siècle et jusqu'à l'époque contemporaine, s'est emparée de ce thème. C'est là, en quelque sorte, « une littérature à sensation ».

II. Des hommes et des femmes ivres de Dieu

Ainsi, au cours des siècles, nombreux seront les chrétiens qui mettront en avant cette fidélité au message du Christ, ce qui se manifestera par un refus radical du monde dans l'attente du Royaume des Cieux.

Les premiers chrétiens ont accordé la plus grande importance aux martyrs qui ont accepté de sacrifier leur vie pour recevoir la palme des bienheureux. Ils ont non seulement accepté d'être marginalisés, mais même d'être exclus du monde.

Une autre catégorie de saints que nous avons évoquée dans un des premiers chapitres de cet ouvrage, illustre parfaitement l'idéal de ces hommes « ivres de Dieu ». Nous voulons parler des ermites ou anachorètes qui reprennent à leur compte le rêve initial du christianisme : vivre hors du monde, hors de l'histoire, dans l'attente du royaume des cieux¹⁰.

L'IVRESSE DES SAINTS ANACHORÈTES ET ERMITES QUI FURENT AU DÉSERT

Les premiers anachorètes s'installèrent au IV^{ème} siècle dans les déserts d'Égypte, lorsque le christianisme est devenu la religion officielle de l'empire romain. Pour ces

¹⁰ Ayant déjà traité le thème des anachorètes, nous nous contenterons ici d'une brève présentation de ce type de sainteté, nous inspirant plus précisément du livre de Jacques Lacarrière, *Les hommes ivres de Dieu*, Paris, Fayard, 1975 et spécialement les premières pages 9-29.

hommes en quête de perfection, il s'agit de fuir la facilité, en refusant de manière radicale le monde. La vocation au martyre n'est plus possible. Qu'importe ! Les pratiques ascétiques, la pratique de la continence et de la virginité prépareront le saint dans son exil à la rencontre du Christ.

La vie d'un anachorète dans son désert est une rupture totale avec le monde profane. L'anachorète a des valeurs qui le situent dans un autre monde et ce sont ces valeurs qui déterminent ses actes. Rompre avec la société, c'est rompre avec tout ce qui intègre l'homme dans cette société. Désormais, il n'est plus un être social. Renoncer au social implique une multitude de renoncements, en particulier aux liens avec la culture, le savoir, la possession, la famille, le mariage et la procréation.

Et ce n'est pas tout. L'anachorète qui a renoncé à la chair doit se transformer nécessairement en ascète, car le corps est là, toujours présent, prétendant sans cesse imposer ses exigences. Il s'agit donc d'adopter des comportements antinaturels en pratiquant une ascèse des plus radicales.

À la suite de la pratique particulière de la vie chrétienne par les Pères du désert, caractérisée par la fuite du monde et la pratique d'un ascétisme des plus rigoureux, des auteurs comme saints Jérôme et Cassien en viennent à identifier la perfection chrétienne au degré le plus élevé possible d'éloignement par rapport à la sexualité et à la matière. Dans cette optique, la sexualité et la possession de biens apparaissent comme des concessions à l'imperfection humaine¹¹.

L'anachorète vivra donc dans des conditions matérielles inhumaines, choisissant les modes de vie les plus contraignants : il vivra des années durant dans des grottes, dans un trou au milieu du désert, ou au sein d'un arbre creux, ou comme les stylites, au sommet d'une colonne. D'autres s'amputeront de ces manières d'être qui faisaient d'eux des êtres sociaux : l'un s'interdira de parler la vie durant, l'autre refusera la position verticale et, se rapprochant des animaux, ne se déplacera qu'à quatre pattes, et tel autre se rapprochera des minéraux et supprimera son pouvoir de déplacement. *C'est en s'anéantissant que l'ascète pense pouvoir trouver l'Absolu de Dieu.* Dans cette surenchère ascétique, le solitaire voit dans ces pratiques ascétiques non seulement une arme contre cette société qu'il réprouve, mais encore et surtout un moyen de Salut. Ces pratiques radicales font de lui un martyr d'un nouveau genre. Les circonstances historiques ne lui ont pas permis

¹¹ Cette idée est développée par André Vauchez dans « Les laïcs au Moyen Âge entre ecclésiologie et histoire », *Études*, 2005/1, tome 402, pp. 55-67.

de donner sa vie en un seul instant, lors de l'exécution par le bourreau. La vie de l'ascète se consumera jour après jour. Il a l'espoir qu'en fin de compte, les mérites ainsi acquis lui ouvriront toutes grandes les portes du paradis.

Nombreux, des milliers sûrement, furent ceux qui du IV^{ème} au VI^{ème} siècle vécurent cette expérience du désert. Comme l'écrivit le Pseudo-Makaire dans ses homélies spirituelles : « Ces hommes sont loin d'eux-mêmes, comme ivres de boisson ; ivres en esprit de mystère et de Dieu ».

Un exemple type de cette aventure est l'ermitte saint Antoine. Antoine fut le pionnier de cette aventure humaine et spirituelle. Son existence nous est connue par la *Vie d'Antoine* écrite en grec par saint Athanase, évêque d'Alexandrie entre 356 et 366. Il s'agit donc d'un texte contemporain du saint qui joua un rôle déterminant dans l'extension du monachisme.

Antoine, donc, un jour prend congé des autres ascètes avec qui il vivait, et s'enfonce dans le désert : « Antoine s'en fut dans les sépulcres fort éloignées du village. Il pria un de ses amis de lui apporter du pain à de longs intervalles, entra dans l'un de ces sépulcres, ferma la porte sur lui et y demeura seul¹² ».

Dans ce tombeau où Antoine restera plusieurs mois, il pratique une ascèse extrême : jeûne, austérité, nuits sans sommeil. Dans l'obscurité du sépulcre, il est privé de tout contact social. Et c'est là qu'Antoine subit ses plus célèbres tentations qui inspireront de nombreux artistes : devant lui, il voit surgir des images agressives du monde qu'il met toute son énergie à refuser.

Dans une débauche d'images, les démons lui apparaissent et bruyamment viennent troubler le silence de sa solitude : C'est ainsi que saint Athanase décrit l'apparition des démons dans le sépulcre d'Antoine¹³ : « Préparons-nous à attaquer Antoine d'une autre manière, disent les démons, puisqu'il ne nous est pas difficile d'inventer toutes sortes de méchancetés pour nuire aux hommes. À la suite de quoi, cette troupe infernale émit un si grand bruit que toute la demeure d'Antoine en fut ébranlée, et les quatre murs de sa cellule s'étant entrouverts, les démons y entrèrent en foule. Prenant la forme de toute sorte de bêtes farouches et de serpents, ils remplissent incontinent ce lieu de diverses figures de lions, d'ours, de léopards, de taureaux, de loups, d'aspics, de scorpions, chacun jetant des cris conformes à sa nature : les lions rugissaient comme s'ils voulaient le dévorer, les

12 Cité par Jacques Lacarrière, *op. cit.*, page 59.

13 Cité par Jacques Lacarrière, *op. cit.*, page 63.

serpents se traînaient contre terre et s'élançaient vers lui. « Il n'y avait pas un seul de ces animaux dont le regard ne fût aussi cruel que farouche, et dont les sifflements ou les cris ne fussent horribles à entendre ».

Lorsqu'il quitta le tombeau, Antoine partit vers un lieu plus retiré encore où il pourrait rester seul à jamais. Bien décidé à rester éloigné du monde, il découvre une forteresse abandonnée. Là, il passera vingt ans de sa vie, ne voyant personne, se nourrissant exclusivement de pain et d'eau, dormant deux à trois heures par nuit. Deux fois par an il recevait du pain qu'on lui passait par-dessus le mur d'enceinte.

Antoine refuse de recevoir des visites. Régulièrement, il est sollicité par des anachorètes qui voudraient devenir ses disciples. Finalement, un jour, il se décide à sortir et à les recevoir, et à leur parler. Cela se situe vers 305 : Antoine forme avec eux la première communauté chrétienne en Égypte. Le bruit se répand de la sainteté du lieu et du fondateur. La foule accourt, les uns en quête d'un miracle, d'autres d'exorcisme. Mais Antoine doit suivre sa vocation. Il décide de partir encore plus loin dans le désert, « en un lieu où il ne fût connu de personne ».

Antoine a maintenant soixante ans. Il suit une caravane de bédouins, après avoir entendu une voix céleste qui lui ordonnait de se diriger « vers le désert intérieur ». Il parvient au pied du mont Qolzoum, il escalade la montagne et tout en haut, en un point qui permet de voir au loin la Mer Rouge, il décide de s'installer. Il y vivra dans une grotte. Et là, Dieu lui accordera une faveur insigne, lui faisant entrevoir la gloire qui l'attend dans la vie future. Tous les épisodes de sa vie précédente sont maintenant inversés : les ténèbres deviennent lumière, les tentations miracles et les démons des anges. Finis les vacarmes démoniaques, désormais le ciel s'emplit de visions angéliques et les musiques célestes remplissent l'espace. Sur cette montagne, Antoine est déjà un habitant du ciel, un compagnon des anges. Il mourra à l'âge de cent cinq ans, « il vécut une bonne vieillesse sans que sa force diminuât. Pas une de ses dents ne tomba ».

Et ainsi, le saint fut accueilli au paradis, après avoir lutté comme un athlète sur la terre ; les anges et les saints étaient tous là pour le recevoir en leur compagnie.

LES RECLUSES, LA « PASSION » DES FEMMES QUI PRATIQUENT L'ENFERMEMENT

L'ivresse de Dieu et aussi un phénomène que connaissent ces femmes qui pratiquent l'enfermement et que le Moyen Âge a connues sous le nom de recluses.

C'est là une expérience religieuse qui va du Moyen Âge à nos jours. Nous avons évoqué longuement ces femmes lorsque nous avons traité du Moyen Âge, nous nous contenterons de rappeler ici la chronologie du phénomène et les cas les plus représentatifs.

Du IV^{ème} au X^{ème} siècle, ces femmes recherchent la plus complète solitude, alors qu'aux XI^{ème} et XII^{ème} siècles, les cellules de recluses se développent auprès des monastères. Du XIII^{ème} au XV^{ème} siècle, le mouvement gagne les villes, tandis que du XV^{ème} au XX^{ème} siècle, il prend des formes multiples.

Rappelons maintenant les figures les plus représentatives qui ont atteint la sainteté au cours des siècles. Au XII^{ème} siècle, Christine de Markyate, au XII^{ème}, Ève de Lie et Yvette d'Huy, au XIV^{ème} siècle, Julienne de Norwich, au XV^{ème} siècle, Colette de Corbie.

Le phénomène du XVI^{ème} siècle à nos jours s'est perpétué, mais à partir du XVIII^{ème} siècle, l'esprit éclairé, et aussi l'Église ont contribué à freiner le mouvement.

Il n'en est pas moins vrai que dans certains pays de tradition catholique enracinée, le phénomène s'est perpétué avec une certaine vigueur. C'est le cas de l'Espagne où on les appelle « enparedadas », c'est-à-dire emmurées. Elles prononçaient, et cela depuis le Moyen Âge « le vœu des ténèbres », ce qui signifie qu'elles refermaient sur elles-mêmes tout contact avec le monde extérieur, le réduisant au strict minimum.

L'Église interprétait ce renoncement au monde comme une forme de mort au monde. La religieuse qui faisait ses vœux définitifs dans son couvent, était entourée d'un cérémonial de noces, car elle épousait ainsi le Christ. Mais la cérémonie qui voyait le début de la vie d'une emmurée était constituée d'un cérémonial funéraire, semblable à des obsèques.

Plusieurs de ces emmurées ont été considérées comme saintes par la ferveur populaire¹⁴. Sainte Radegonde vécut ainsi des années, emmurée auprès du monastère de Saint Miguel de Treviño. Sainte Oria, pour sa part, selon le récit du poète espagnol Berceo, vécut emmurée dans une cellule attenante au monastère de Silos. Le saint fondateur fit pour elle un miracle : il chassa de sa cellule un démon qui ne cessait de la tenter.

14 Nous tirons ces renseignements d'un article fort bien documenté : Juan José Sánchez Oro Rosa « Voto de tinieblas », *Historia de Iberia Vieja*, n° 96, 2012, pp. 92-97.

III. Dieu à la folie: toute une lignée de saints fous pour le Christ

LE SAINT FOU DANS L'ORIENT ORTHODOXE : LES *FOLS EN CHRIST*

Pour l'orthodoxe, le « fou pour l'amour du Christ » constitue une catégorie hagiographique spécifique¹⁵. Ces saints sont désignés sous le vocable grec *salos* ou *yourodivi*, selon le terme russe. Ils sont les saints préférés de l'Orient, et l'on voit en eux des êtres d'exception qui ont été appelés par Dieu pour obéir aux paroles de l'apôtre qui déclarait : « Si quelqu'un parmi vous pense être sage à la façon de ce monde, qu'il devienne fou pour devenir sage ».¹⁶

Nous trouvons les premières manifestations de ce type de sainteté chez les Pères du désert qui se donnent tous pour *idiots* face à la sagesse du siècle. Toutefois, rien dans leur conduite ne les fait prendre pour fous. Ce type de sainteté est, bien sûr, considéré par les grecs comme une folie, car il s'agit d'un abandon de sa volonté propre pour vaincre l'égoïsme et l'orgueil. Mais c'est aussi l'époque où selon les *Apophtegmes*¹⁷ des Pères du désert, on trouve des anachorètes qui simulent la folie par humilité. Cette « folie dans la folie » est le début de la tradition de la sainte folie. Mais, pour le moment, le monachisme est essentiellement une contre-culture immodérée.

Les premiers *salos* sont signalés aux VI^{ème} et VII^{ème} siècles. La tradition religieuse orthodoxe célèbre leur mémoire, et deux d'entre eux sont particulièrement célèbres : ce sont saint Siméon (†590) et saint André le fou.

Saint Siméon simulait la folie la plus scandaleuse, il s'habillait bizarrement, troublait les cérémonies dans l'Église, mangeait des saucisses le vendredi saint, entraînait dans les bains réservés aux femmes ... En vérité, il atteint les sommets de *l'apostheia*, c'est-à-dire la complète émancipation des sens, qui lui donnait une liberté totale face aux autres. En scandalisant les bien-pensants, il dénonçait le pharisaïsme ambiant. Sa réputation était exécration, seul son fidèle ami, le diacre

15 Nous nous inspirons ici de l'ouvrage de John Saward, *Dieu à la folie. Histoire des saints fous par le Christ*, Paris, Éditions du Seuil, 1980, pp. 27-49, et de celui d'Irina Gorainoff, *Les fols en Christ*, Paris, Desclée de Brouwer, 1985, pp. 127-185.

16 1 Corinthiens, 3-18.

17 On appelle *apophtegmes* de courtes sentences prononcées par les ascètes.

Jean, connaissait son secret. Dans la solitude, il menait l'existence d'un saint de telle façon que « le Père qui voit dans le secret », le récompensa.

Autre *salos* (fou) grec, fut saint André le fou. André, esclave slave vécut à Constantinople. Tout le long de sa vie, il circula nu, dormant dans les recoins les plus sales de la ville avec des chiens errants. Il se conduisait toujours comme un vagabond débile. Il eut un disciple qui, plus tard, devint archevêque de Constantinople. Lorsqu'il mourut, il reçut sa récompense : son corps fut élevé au ciel et sa réputation se répandit rapidement.

L'Église russe maintint la tradition des saints fous avec plus d'enthousiasme que les grecs : en tout, trente-six fous russes furent canonisés pour six grecs seulement¹⁸.

Le premier fut saint Isaac Zatvoruik, mort en 1090 : il vécut à Kiev dans le célèbre monastère des grottes. Il fut suivi par saint Procope d'Ustyag qui passa son existence à errer de ville en ville. Toujours nu, il dormait sous le porche des églises. Le jour, il menait une vie qui le faisait passer pour un parfait imbécile et il passait ses nuits en prière.

L'âge d'or des *Yourodivyé* (les fous) fut le XVI^{ème} siècle. Un voyageur de l'époque les décrit ainsi : « Ils circulent nus, à l'exception d'un linge autour de leurs reins ; leurs cheveux tombent en désordre sur leurs épaules, beaucoup d'entre eux portent une chaîne autour du cou et de la taille, même au plus rude de l'hiver. On les considère comme des prophètes et des hommes très saints, leur laissant la liberté de dire ce qu'ils veulent sans contrôle, même si c'est très arrogant... Il y en a un à Moscou qui marche nu dans les rues et fulmine généralement contre l'État et le gouvernement, surtout contre les Godounov, que l'on juge grands oppresseurs du pays ».

Le plus vénéré de ces saints fut saint Basile le Bienheureux, mort en 1552, qui vécut en vagabondant et se promenait nu dans les rues de Moscou. Il scandalisait les bien-pensants et témoignait toute sa compassion aux vauriens. Il lançait des pierres sur les maisons des gens respectables. On raconte que, vingt ans après sa mort, il apparut à Yvan le Terrible, et lui montra au ciel les âmes de ceux qu'il avait massacrés et lui en fit reproche.

Après le XVII^{ème} siècle, même s'il y eut une tendance à voir dans le *yourodivy* un subversif, sa présence demeura non seulement dans la littérature mais aussi

18 Chiffre donné par John Saward, *Dieu à la folie, op. cit.*, page 39.

dans les faits. L'Église continua à en canoniser quelques-uns, tels saint Séraphin de Sarov canonisé en 1903 et la bienheureuse Xénia de Saint-Petersbourg, folle du XVIII^{ème} siècle, et canonisée en septembre 1978.

Saint Séraphin de Sarov (1759-1833) est fêté dans l'Église Orthodoxe le 2 janvier, jour de sa mort et le 19 juillet jour de sa canonisation ; le 14 janvier dans l'Église Catholique. Il entra tout jeune au monastère orthodoxe de Sarov en Russie. Ordonné prêtre en 1790, il vécut plusieurs années en ermitage, puis, après avoir été agressé par trois bandits, revint vivre au monastère en 1804. Sa réputation de sainteté lui attirait de très nombreux visiteurs et des pèlerins qui venaient de partout pour le consulter. Il est pour tous le *starets*, c'est-à-dire le maître spirituel.

Grand dévot de la Vierge, il en sera récompensé par onze apparitions de Marie qu'il nomme : « Joie de toutes les joies ». Là, à Sarov, il apprend aussi à se laisser envahir par l'Esprit Saint. Il avait coutume de déclarer à ses visiteurs : « Le vrai but de la vie chrétienne est l'acquisition du Saint-Esprit. Tout le reste, la prière, le jeûne, les veilles, l'aumône, les bonnes actions ne sont que des moyens pour y parvenir ».

Séraphin se proposa de chasser le démon de cette région où vivaient des descendants de tribus finnoises incomplètement christianisées. Les villages fournissaient de véritables bouillons de culture pour l'ivrognerie, la débauche et le crime. Pour l'évangélisation de ces gens, dans un de leurs villages, il fonda un couvent. Par l'entremise de *folles-en-Christ* dont il s'entoura et qu'il hébergeait dans ce couvent, il prêcha et prophétisa.

Saint Séraphin de Sarov avait de la folie-en-Christ une idée très haute. Il déclara : « Il existe trois voies qu'on ne doit pas suivre sans un appel particulier du Saint-Esprit : celle de la direction d'un monastère, celle de l'érémisme, et celle de la folie-en-Christ ». Il pourchassa les faux yourodivyé qui traînaient dans ces zones isolées, simulant la folie, allant d'un village à l'autre, mais qui étaient incapables de résister aux démons.

Le *starets* évoquait souvent la venue de l'Antéchrist et prophétisait malheurs et catastrophes qui devaient s'abattre sur la Russie. Il enseignait en même temps l'appel à la perfection et à la sainteté qui consistait pour lui en l'expérience consciente et personnelle du Saint-Esprit¹⁹.

19 Nous sommes redevables ici de nombreux renseignements que nous fournit Irina Gorainoff dans son ouvrage *Les fols en Christ*, Paris, Desclée de Brouwer, 1983, pp. 167-185 : « Saint Séraphin de Sarov et le rôle des yourodivyé dans l'histoire russe ».

Séraphin eut des disciples après sa mort, des folles-en-Christ telle sœur Parasquévie (Parascève), ou la bienheureuse Pélagie, ou encore la bienheureuse Pasher de Sarov qui formèrent même une communauté, malgré l'antinomie existante entre autorité et liberté. Leur vie était semée d'excentricités.

La canonisation de saint Séraphin fut pompeusement célébrée en 1903, le 19 juillet, en présence du tsar Nicolas II et d'une foule énorme.

EN OCCIDENT, LA DESCENDANCE DES SAINTS FOUS À TRAVERS LES SIÈCLES

La folie pour l'amour du Christ est, nous venons de le voir, un élément caractéristique dans la spiritualité orthodoxe orientale, mais comme nous allons le constater c'est aussi un élément présent en Occident chez les saints à différentes époques et en de multiples endroits. Ici encore, John Saward et son ouvrage *Dieu à la folie. Histoire des saints fous par le Christ*, sera notre guide principal.

Les hommes sauvages de l'Irlande chrétienne et les saints errants²⁰.

Aux confins du monde connu, dans la lointaine Irlande, la marginalisation monastique, tout comme en Russie, fut l'idéal des ascètes. Dans le christianisme irlandais primitif existe une constante association des moines avec les fous, les lépreux, les déshérités, autrement dit on y remarque une forte résistance à la sagesse du monde. Dans cette Irlande primitive existe un personnage type qui correspond au *salos* ou *Yurodivi* oriental, c'est le *geilt*. Ces *gelta* sont des hommes sauvages qui pratiquent dans la solitude l'ascèse la plus extrême et dont on connaît la vie, pour certains d'entre eux, à travers des sagas écrites quelques siècles plus tard dans les *scriptoria* monastiques.

Les saints fous irlandais se recrutent précisément chez ces *gelta*. Les plus connus sont Suibne, décrit comme « le roi saint, le saint fou » et saint Moling (mort en 697), le saint le plus remarquable du VII^{ème} siècle qui fut à l'origine du grand renouveau du monachisme irlandais au VIII^{ème} siècle.

Suibne fut roi d'une contrée d'Irlande qui devint fou par suite d'une malédiction de saint Ronan dont il avait jeté le psautier dans un lac. Suibne mène

²⁰ Voir le chapitre de l'ouvrage de John Saward, intitulé « La folie de l'Orient à l'extrémité de l'Occident », pp. 51-74.

alors une vie errante et agitée d'exilé volontaire. Il communie désormais avec la nature sauvage qui lui inspire de beaux poèmes dans lesquels il exprime à la fois une grande peine et sa confiance en Dieu :

Triste est la vie de celui qui n'a pas de maison.
C'est une existence misérable, Christ de bonté :
Pour seule nourriture, toujours du vert cresson,
Pour boisson, l'eau glacée d'un clair ruisseau ».
Et lorsqu'il meurt, sa sépulture reçoit cette épitaphe :
« Voici de Suibne la dernière demeure,
Son souvenir me déchire le cœur,
Cher à mon âme, chaque lieu
Où se trouvait le fou de Dieu.

Saint Moling était l'ami et le protecteur de Suibne. Vivant dans un petit ermitage, il fut célèbre pour son amour des animaux : il avait pour compagnon un renard et une mouche. Il aimait les êtres les plus repoussants à qui il offrait l'hospitalité. Un jour, il essuya le nez d'un lépreux en le léchant. Il acquit par sa charité une grande force d'âme qui lui permit en diverses occasions de mettre le diable au pas.

Chez Moling comme chez Suibne, la folie est un thème fondamental. Dans la saga intitulée *Naissance et vie de saint Moling d'Irlande*, on lit ces lignes qui témoignent de l'importance de la folie dans son existence. Il s'agit d'un épisode qui narre une rencontre qu'il fit, au cours de ses errances avec des esprits malins :

Le moine dit aux spectres :
- Accordez-moi une faveur.
- Quelle faveur, demandèrent-ils ?
- C'est facile : laissez-moi avancer de trois pas dans mon pèlerinage vers le roi du ciel et de la terre et de trois pas dans la folie, afin que la mort s'éloigne de moi.
- Faveur accordée, dit l'apparition, car tu ne nous échapperas plus jamais ; nous sommes rapides comme les daims sauvages et nos chiens sont prompts comme le vent.

Le troisième saint fou irlandais que l'on doit citer est **Mac-dá-Cherda** qui, dans sa solitude, récite des poèmes d'une grande beauté dans lesquels il remercie Dieu de sa folie qu'il considère comme un don. Il écrit :

Ma folie,
J'en remercie le roi du ciel.
Bien que je sois fou,

Selon le jugement des hommes,
Je peux fort bien trousser un bon poème...
Parfois je suis insensé et fou,
Alors que les hommes du monde
Me poursuivent car
Je ne suis pas le sentier de tous.
S'il y a quelque vérité
Dans l'heureuse fin que Jésus accorde à l'insensé,
Si la folie est ce que Dieu a aimé,
La sagesse vaut-elle mieux que l'insanité ?

Ainsi chez Mac-dá-Cherda, la folie dissimule ou accompagne un profond discernement spirituel. En Irlande, chez ces moines du haut Moyen Âge, existe un autre type de folie. Aux VI^{ème} et VII^{ème} siècles, apparaît le moine errant, ce voyageur perpétuel qui va partout, sans aucun but, uniquement pour des raisons ascétiques et pour se détacher de tout bien humain. Cet esprit d'aventure sacrée est une tentative d'approche de Dieu dans la solitude. Saint Columban (vers 543-615) part voyager en Écosse, puis en Gaule, en Suisse et en Italie. Saint Gall (mort en 645) voyage en Souabe, saint Killian (mort en 609) en Franconie, saint Brendan (né en 484) part pour la « *terra repromissionis sanctorum* ».

Ces vagabonds pour l'amour du Christ sont à la recherche de la patrie du ciel, de la Jérusalem d'en haut. Ce qui les intéresse ce n'est pas tant la route mais bien son terme. Ainsi l'exprime saint Colomban dans une homélie :

Donc, afin de ne pas nous attacher aux choses humaines, attachons-nous à des choses divines, comme des pèlerins qui soupirent et désirent toujours leur patrie, car la fin de la route est l'objet constant de nos espoirs et de nos vœux, et ainsi, puisque nous sommes des voyageurs et des pèlerins qui soupirent et désirent toujours leur patrie, - car la fin de la route est l'objet constant de nos espoirs et de nos vœux - ainsi, puisque nous sommes des voyageurs et des pèlerins dans le monde, réfléchissons au terme de la route, c'est-à-dire de notre vie, car le but de nos errances est notre patrie.

Cette pérégrination se veut une imitation à la fois d'Abraham, évoqué comme le type du parfait pèlerin, et surtout du Christ qui, dans l'Évangile a loué celui qui devenait étranger dans sa terre à cause de lui. La pérégrination est donc vue dans la spiritualité irlandaise comme une pratique d'ascèse, une forme de solitude qui, à travers l'exil et le dénuement, permet d'atteindre la perfection évangélique. Ce désir d'être traité comme un fou suppose la recherche de l'imitation

de Jésus et la fidélité à l'enseignement du Christ. Saint Colomban s'exprime ainsi : « Comme il est écrit, celui qui affirme croire au Christ devrait aussi lui-même suivre sa voie : être à la fois pauvre et humble, et annoncer toujours la vérité, malgré la persécution des hommes ».

Les saints fous irlandais et les saints errants partagent cette même préoccupation de l'imitation du Christ : ils veulent parvenir à une même sagesse céleste, même si elle est jugée bien éloignée de la sagesse des hommes.

La plus belle époque des saints fous en Occident (XIII^{ème}-XVI^{ème} siècle)

À partir du XIII^{ème} siècle et pour trois siècles, les fous, les bouffons et les jongleurs ont leur place reconnue dans la société médiévale. Le bouffon médiéval a sa place à la cour où il est amuseur professionnel dans les châteaux des princes et des nobles. Dès lors, le fou religieux pourra être admis et relié dans ce contexte au fou profane. Le fou religieux « joue le rôle de fou » sur la scène de la vie. Il est le serviteur d'un Seigneur qui est au ciel, tout comme les amuseurs professionnels jouent dans les cours et les châteaux²¹. Le fou du Christ proclame une sagesse qui s'affronte à la sagesse du monde.

Curieusement, cet âge d'or de la folie religieuse est contemporain de l'âge scolastique, époque hautement intellectuelle, et qui pourtant, comme le fait saint Thomas d'Aquin (1225-1274) range le saint fou dans la dialectique de son argumentation. Le docteur angélique insiste en plusieurs endroits sur la nécessité de distinguer deux sortes de folies et donc deux sortes de sagesse : il écrit dans sa *Somme théologique* : « Celui qui est fortifié par Dieu proclame sa folie selon les normes du monde, parce qu'il méprise ce que la sagesse du monde s'efforce d'atteindre ». Le saint, dans la folie qui lui est propre et qu'il assume, pourra adopter les attitudes d'un fou, et c'est ainsi que la société le qualifiera. Il supportera donc le mépris et l'hostilité du monde, auquel pourtant il entend délivrer un message. Voyons donc quelques cas qui illustreront ces propos.

La folie franciscaine

Chez saint François d'Assise nous trouvons tous les éléments de la sainte folie. Beaucoup de traits de sa vie correspondent à la spiritualité des fous pour l'amour

²¹ *Ut supra*, pages 120-124.

du Christ. Lui, fils d'un riche commerçant, s'exclut de la société et se mêle aux mendiants, aux lépreux, aux déchets de l'humanité auxquels il s'identifie.

François, en de nombreuses occasions, comme les fous de Russie, eut des conduites insensées ou excentriques : en compagnie d'un autre frère, ils prêchèrent nus et furent tournés en dérision par les gens qui les jugèrent « devenus fous par excès de pénitence ». De même, au cours du chapitre de la Pentecôte de 1622, il développe la théorie de la sainte folie et critique la sagesse et la prudence du monde et dans une de ses lettres il écrira : « Nous ne devons pas être sages et prudents selon la chair, mais plutôt simples, humbles et purs ».

Il se veut en outre le troubadour de Dieu. Il lui arrivait de chanter des chansons françaises à la gloire de Jésus-Christ. On a dit de lui : « Enivré d'amour et de compassion pour le Christ, saint François agissait parfois ainsi : la très douce mélodie de son âme jaillissait parfois au dehors et s'exprimait en français ; la poésie des murmures divins, entendue par lui en secret, éclatait en chants en cette même langue ».

Comme Bernard, François se considérera comme jongleur ou ménestrel pour le Christ. Il faisait chanter des *laudi* en l'honneur du Seigneur, c'est-à-dire des chansons de troubadours transposées sur le mode divin (*a lo divino*). Le frère franciscain Jacopone da Todi (1230-1306) écrivit de magnifiques *laudi* en dialecte de l'Ombrie ou en latin. Dans l'un de ses chants, il célèbre la folie pour l'amour du Christ ²²:

Il me paraît raisonnable et noble d'être fou pour le bon Messie.
Il me paraît très sage qu'un homme désire devenir fou pour Dieu :
Il n'y a jamais eu de plus grande philosophie que celle-ci.

La folie de saint Ignace de Loyola et des grands mystiques

Ignace est « chevalier du Christ » qui vit sous l'étendard du Christ, après avoir été un combattant : en 1521, il fut blessé au siège de Pampelune. C'est pendant sa convalescence que s'opère sa conversion, et qu'après avoir servi sous les ordres du duc de Nájera il entre dans la Militia Christi²³.

Au cours d'une année de retraite (1522-1523), il entre dans un extré-

²² *Ut supra*, page 131.

²³ Nous suivons la présentation de John Saward, *Dieu à la folie... op. cit.*, pp. 150-165.

même spirituel dirigé : il vise la plus grande gloire de Dieu et le salut des âmes. Il s'agit pour lui de réconcilier l'enthousiasme et la discipline. Dans l'*Examen général* qui précède la *Constitution de la Compagnie* il dresse tout un programme stratégique pour désapprendre la sagesse du monde et revêtir « la livrée du Christ ».

[Ceux-là qui s'engagent dans cette voie] désirent subir des injustices, des faux témoignages, des affronts et être tenus et estimés pour fous (sans en donner aucune occasion), à cause de leur désir de ressembler à notre créateur et Seigneur Jésus-Christ, et de l'imiter en se revêtant de son habit et de sa livrée puisqu'il s'en est revêtu lui-même pour notre plus grand profit.

Dans les *Exercices spirituels* il indique que la folie pour l'amour du Christ est la voie la plus parfaite pour atteindre l'humilité. Il écrit : « Pour imiter davantage le Christ, je choisis d'embrasser avec lui pauvre, méprisé et moqué, l'indigence, le mépris et la réputation d'insanité, plutôt que l'opulence, les honneurs et la réputation de sagesse ». Ignace a donc échangé la panoplie d'une armée terrestre pour la robe pourpre des fous du Christ. Cet aspect de la spiritualité ignacienne sera développé par l'enseignement d'un jésuite du XVII^{ème} siècle, le père Louis Lallemant (1587-1635) à l'origine d'une école mystique de la « sainte folie ». Une doctrine qui rejoint celle des grands mystiques espagnols. De même que saint Ignace et ses disciples considéraient comme le plus haut degré d'humilité la participation aux humiliations du Christ, le port infamant du manteau de pourpre au prétoire, saint Jean de la Croix expose dans *La montée au carmel* que le seul chemin de perfection est celui qui implique le dénuement et la pauvreté d'esprit, c'est-à-dire le détachement total de soi (livre II, chapitre 6).

Sainte Thérèse d'Avila, pour sa part, estime que les signes du véritable contemplatif sont l'empressement à être exposé à la dérision avec le Christ dépouillé et la perte de toute respectabilité et crédibilité. Elle dit dans *Le château de l'âme ou le Livre des Demeures*, à propos de Pierre d'Alcántara : « Ceux qui ont pu l'entendre, quelques fois le considéraient comme un fou. Ô, quelle bonne folie que celle-là, mes sœurs ! Plaise à Dieu de nous la donner à toutes ! »

La sainteté pour Ignace et ses disciples, comme pour les saints mystiques, c'est bien de revêtir la livrée pourpre du Christ, signe de foi vivante et de l'assimilation au modèle, en faisant fi de la sagesse du monde.

IV. La marginalité sociale des saints : Ruffians et bandits devenus saints

Nous abordons dans ce chapitre l'étrange figure des bandits canonisés par la littérature et la dévotion populaire. Dans la plupart des cas, ces personnages mythiques furent élaborés à partir de figures historiques qui devinrent légendaires. La littérature médiévale et moderne les a appelés « ruffians ». Ils deviendront après leur conversion « saints ruffians » ou « divins ruffians », et finalement « saints bandits ».

Ces personnages ont atteint une certaine renommée à l'époque baroque, spécialement en Espagne, et ils furent connus au Nouveau Monde où actuellement, plusieurs d'entre eux reçoivent un culte fort répandu²⁴. Nous présenterons ici les plus importants de ces « saints bandits » et nous nous interrogerons sur la signification de l'acceptation populaire de ce type de sainteté.

Ce thème du ruffian qui devient saint se trouve déjà dans la littérature médiévale. En Espagne, le premier à nous présenter ce type d'évolution chez un de ses personnages est l'écrivain Gonzalo de Berceo (1197-1264) qui dans son œuvre « Los milagros de la Virgen » (Les miracles de la Vierge) nous présente un voleur qui se transforme en dévot de la Vierge. Au Siècle d'Or espagnol, les dénommées *Comedias de santos* développeront ce thème de la conversion et ce passage de l'état de brigand à celui de saint sera à la base de bien des intrigues²⁵. Cervantes lui-même aborda ce thème dans son œuvre *El rufián dichoso*.

Il n'en demeure pas moins que plusieurs de ces comedias ont un fondement historique même si des éléments légendaires viennent enjoliver la réalité. Nous pouvons donc évoquer deux de ces saints vénérés en Espagne, dont au moins l'un d'eux fut canonisé par l'Église.

AU TEMPS DE LA RECONQUÊTE, PEDRO CARBONERO

La figure de Pedro Carbonero (Pierre le Charbonnier) a été rendue célèbre au

²⁴ Sur ce thème, une étude très bien documentée est celle de Santiago Cortés Hernández intitulée « De facineroso ladrón a santo milagroso. El culto a los bandidos en la literatura y la devoción popular ».

²⁵ Nombreuses sont les études consacrées aux *Comedias de santos* : en France, citons la thèse de Lorette Roux, *Du logos à la scène. Éthique et esthétique. La dramaturgie de la comédie des saints dans l'Espagne du Siècle d'Or*, Nice, 1974.

XVII^{ème} siècle par une *comedia* éponyme de Lope de Vega. Ici encore nous sommes en présence d'un personnage sur la vie duquel nous avons des informations fragmentaires, mais rapidement des éléments mythiques et folkloriques à travers plusieurs légendes, vinrent embellir cette existence²⁶. Ainsi, tous ces motifs héroïques et hagiographiques firent de lui un saint-bandit bientôt vénéré par le peuple et exalté par la littérature.

Pedro el Carbonero était un andalou, né à Ecija, vers le milieu du XII^{ème} siècle. Il vit dans une zone frontière qui séparait le monde chrétien du monde musulman. Dans une chaîne de montagnes voisines, il réunit une petite troupe de douze bandits, charbonniers comme lui, qui se livre au pillage des deux côtés de la frontière. Néanmoins, la principale activité de ces bandits que leur chef appelle ses apôtres, consistait, d'une part à capturer des Maures et à les vendre du côté chrétien, et d'autre part d'obtenir des récompenses avantageuses de la part des chrétiens, en échange de captifs que les musulmans gardaient en leur pouvoir : ils rachetaient des captifs et eux-mêmes en faisaient. Tel était leur négoce principal.

Mais tout cela ne dura qu'un temps, Pedro finit par être capturé par les Mores, avec toute son équipe, et condamné à mort. Mais avant de l'exécuter, on lui proposa de lui laisser la vie sauve s'il se convertissait à l'Islam. Avec dignité, il refusa la proposition, ce qui suffit à donner à sa mort les caractéristiques du martyr. Cela fit de lui l'archétype du saint-bandit. Dès lors, sa figure s'enrichit de différents éléments qui confirmèrent la sainteté de ses derniers moments. On publia les miracles qui se produisaient sur sa sépulture, et on cita diverses prophéties qui confirmèrent cette auréole de saint.

SAN PEDRO ARMENGOL (SAINT PIERRE ARMENGAU)

Nous avons en San Pedro Armengol un personnage quelque peu différent des autres saints bandits puisqu'il fut, lui, officiellement canonisé par l'Église, et que l'Église établit en son honneur un culte institutionnalisé.

Selon son hagiographe, Pedro Armengol était d'origine noble. Il eut une enfance vertueuse mais il reçut de mauvaises influences de la part de ses amis et finit par prendre la tête d'une bande de brigands qui écumaient la région. Ses

²⁶ Des études récentes ont analysé ces diverses éléments. Une des plus remarquables est celle de François Delpech « Pedro Carbonero : aspects mythiques et folkloriques de sa légende », *Mélanges de la Casa Velázquez*, Madrid, 1989, pp. 107-121.

méfais furent si nombreux que le roi finit par ordonner sa capture et chargea le propre père de Pedro, seigneur de ces contrées, de le poursuivre. Lorsqu'il fut arrêté, il dut affronter le courroux paternel. Pedro prit alors conscience de la gravité de ses fautes. Il se repentit et fut pardonné par son père. Il se retira d'abord dans un lieu désert pour faire pénitence et, par la suite, il se fit religieux et fut admis dans l'ordre de la Merci, récemment créé. Il s'embarqua alors à plusieurs reprises pour aller racheter en terre d'infidèles des captifs chrétiens.

Au cours d'une de ses expéditions, il offrit même sa vie en échange de la libération de quelques enfants chrétiens. Il finit par être condamné à la potence par les Maures. Lorsque la sentence fut exécutée, il survécut miraculeusement à la pendaison : la Vierge et les anges descendirent du ciel pour le soutenir et lui éviter ainsi la strangulation. De manière que, lorsqu'un religieux de son ordre arriva, il trouva Pedro pendu mais bien vivant.

À son retour en Espagne, il mena une vie de pénitence et de vertu. Le récit du miracle qui lui fut accordé, lui attirait une multitude de visiteurs qui voyaient en lui un saint et un martyr.

Selon le récit de sa vie, sa mort survint le 27 avril 1304 et sa sépulture fut le théâtre de nombreux miracles opérés *post mortem*, ce qui explique qu'il ne tarda pas à être proclamé saint.

LA TRADITION DU BANDIT SANCTIFIÉ PERPÉTUÉE EN AMÉRIQUE LATINE

En Argentine

En Amérique latine, nous trouvons à l'époque contemporaine des bandits qui ont été canonisés par la littérature et la dévotion populaire.

Dans la pampa argentine vécut le bandit Antonio Mamerto Gil Nuñez. Il dut s'enfuir de l'hacienda où il travaillait, car il se trouvait en compétition amoureuse avec le commissaire de l'endroit. Il s'enrôla donc dans l'armée mais finit par désertre au moment d'une guerre fratricide pour ne pas répandre le sang de ses compatriotes. C'est alors que commença pour le gaucho déserteur une vie de hors-la-loi : il volait les riches propriétaires et répartissait le fruit de ses larcins entre ceux qui en avaient le plus besoin. Il prit la tête d'une bande de déserteurs et dans sa fuite éperdue, il se rendit compte de son pouvoir de thaumaturge : lorsqu'il impo-

sait les mains sur la tête d'un malade, celui-ci guérissait. Bien sûr, tous pensaient qu'un tel don lui avait été concédé par le ciel pour le récompenser de sa générosité.

Mais un 8 janvier d'une des dernières années du XIX^{ème} siècle, il fut arrêté et exécuté : il fut pendu par les pieds à un caroubier et égorgé avec sa propre machette. Avant de mourir, il s'entretint avec son bourreau qui lui annonça que son fils était en train de mourir en proie à une vilaine maladie et il ajouta : « Tu vas répandre le sang d'un innocent, mais il te suffira de m'invoquer lorsque je serai mort, et j'intercéderai pour ton fils ». En effet, lorsque le bourreau revint chez lui, il trouva son fils à l'agonie. Il se souvint alors de la prédiction de sa victime qu'il se mit à prier et, presque immédiatement le fils se rétablit.

Le bourreau revint sur les lieux de l'exécution. Il enterra le corps du gauchito et la renommée du miracle se répandit, de telle façon que là se répandit le culte du gauchito, lequel en faveur de ses dévots multiplie les miracles. On construisit là une chapelle, et tous les 8 janvier a lieu un grand pèlerinage. Dans la chapelle, une statue qui représente le saint-bandit, les bras grands ouverts, accueille les fidèles qui déposent à ses pieds des offrandes et des ex-votos, en témoignage de leur gratitude pour les faveurs reçues.

Le cas du gauchito Gil n'est pas unique dans la pampa. On cite un cas analogue, celui du bandit généreux Juan Bautista Viroleto qui, pour sauver la vie de sa femme et de sa fille, finit par se suicider dans des circonstances rocambolesques.

Au Mexique, Jesús Malverde

Nous avons aussi au Mexique la figure d'un bandit généreux canonisé par la piété populaire. Il s'agit de Jesús Malverde. C'est une figure historique dont la légende s'est imposé au point de la mythifier.

Il naquit en 1870 dans un village de l'État de Sinaloa. Dans cette région, très tôt, il devint célèbre par ses exploits. Il volait les riches et répartissait le butin aux pauvres, une sorte de Robin des Bois. Il fut arrêté et pendu sur ordre du gouvernement en 1909. À partir de là, sa légende va prendre une dimension mythique. On raconte que son corps fut laissé sans sépulture et jeté dans un massif de buissons, tout près du lieu de son exécution. Un ranchero qui avait perdu une vache vint à passer par là et jeta, à tout hasard, une pierre dans le fourré où était dissimulé le corps. Miracle ! La vache apparut aussitôt. La rumeur se répandit rapidement, et bientôt des dizaines de personnes et bientôt des centaines, puis

des milliers, vinrent jeter là une pierre, en demandant au défunt une faveur, voire un miracle. Le tas de pierres devint énorme. À plusieurs reprises les autorités tentèrent de le supprimer, mais à chaque fois, les machines refusaient de fonctionner. Lorsque finalement cet amoncellement de pierres put être supprimé, ce fut pour construire une chapelle en l'honneur de celui que le peuple considérait comme saint. Ce fut là le premier lieu de culte et bientôt d'autres suivirent. D'abord à Culiacán, où, aujourd'hui encore se dresse une chapelle très fréquentée où, en permanence un groupe de musiciens chante là, à la demande des fidèles, des « *corridos* » en l'honneur de Malverde. Les murs y sont tapissés d'ex-votos qui expriment la gratitude des fidèles pour les faveurs reçues. Et bientôt, le culte à Malverde passa la frontière voisine des États-Unis et gagna Los Angeles et se répandit même jusqu'à Cali (Colombie).

Ainsi se développa à son propos une sorte de « Légende dorée » à la mexicaine. Malverde jouit encore aujourd'hui auprès de ses fidèles d'une réputation de sainteté bien établie, basée sur le grand nombre de miracles qu'on lui attribue. Comme les saints officiels de la religion catholique, il est spécialisé en un certain type de miracles dont les bénéficiaires sont principalement ces populations du Nord du Mexique qui ont tant de besoins à satisfaire. Les migrants sans papiers viennent demander l'aide du « saint » pour réussir à passer la frontière. De même les trafiquants de drogue sollicitent son aide, et aussi les pauvres gens qui seraient si heureux de voir leurs nécessités quotidiennes satisfaites.

Dans ces lieux de culte mexicains, à Culiacán, à Tijuana et aussi à Mexico, des cérémonies sont organisées, et l'une des formes du culte qu'on lui rend est constituée par le chant des « *corridos* » qui lui sont dédiés. Nous avons là une sorte de liturgie hétérodoxe, étrangère bien sûr aux rites catholiques.

Malverde a aussi son iconographie. Dans ses chapelles il y a toujours un buste qui le représente sous l'aspect d'un homme basané, moustachu, vêtu d'une chemise blanche et d'un foulard rouge noué autour du cou.

Nous avons donc là la figure ambiguë d'un « saint » des marginaux et des narcotrafiquants, et souvent dans ces lieux de culte qui lui sont consacrés il partage l'espace de la sainteté avec la vierge de Guadalupe ou avec un autre saint (authentique celui-là) très populaire au Mexique, l'apôtre saint Judas Tadee, le patron des causes difficiles. La mythification de Malverde va même jusqu'à l'associer au Christ. Un « *corrido* » l'évoque en ces termes:

Jesús se murió en la cruz
En la cruz crucificado;
Jesús Malverde murió
En un mezquite colgado

Le saint “hors normes”, objet de plaisanteries et thème littéraire ou folklorique

Si le saint ivre de Dieu ou fou de Dieu est profondément enraciné dans la spiritualité chrétienne, et de ce fait, est vénéré par les fidèles et reconnu par l'Église, le saint ruffian appartient à une catégorie de « saints » vénérés au niveau populaire, qui n'ont rien à voir avec le thème de la sainteté, telle qu'elle est définie par l'Église.

Néanmoins, nous avons tenu ici à évoquer leur existence, puisqu'il s'agit là d'un fait de société indéniable. Le culte de ces « saints » est propagé par le folklore et la littérature. Des études récentes ont étudié ce phénomène. Nous nous contentons donc de renvoyer le lecteur à ces textes qui sont signalés dans notre bibliographie et de détacher le plus important d'entre eux qui a pour titre « *Iconicidad y parodia : los santos del Panteón burlesco en la literatura y el folklore* » et qui a été publiée en 1982 dans la revue *Criticón* de l'Université de Toulouse²⁷.

²⁷ Iglesias Ovejero, Ángel, « Iconicidad y parodia : los santos del Panteón burlesco en la literatura y el folklore », *Criticón*, 20, 1982, pp. 5-83.

CONCLUSIONS

I. La notion de sainteté : permanence et facteurs de son évolution

La notion de sainteté se construit autour de modèles spirituels qui dérivent de modèles idéologiques, qui sont eux-mêmes le reflet d'un type de société donné. C'est une notion qui est appelée à évoluer, même si certaines fonctions du saint sont vues comme permanentes au cours des siècles.

Le saint remplit des fonctions sociales : il protège, il jalonne, il intercède, il sert d'exemple et de guide ; il procure des bienfaits, comble des attentes, permet de sortir du quotidien et de garder les espérances.

Dès les premiers siècles du christianisme et jusqu'à nos jours, le peuple d'une part et l'Église de l'autre, manifestent à l'égard de la sainteté des points de vue qui parfois convergent et d'autres fois divergent. Le peuple pour sa part sera sensible à la force d'attraction des saints : pour ces populations, le saint sait multiplier les miracles envers ceux qui le prient, et c'est à travers ce signe de l'efficacité que les fidèles jaugent son degré de sainteté. C'est au cours des pèlerinages organisés vers la sépulture du saint que les miracles souvent se produisent, là, tout près de leurs reliques.

Mais l'institution, à savoir l'Église Catholique, verra bientôt que la sainteté est un emblème et un enjeu qui ne peut être laissé entre les mains du peuple. C'est d'abord l'autorité des évêques qui, au cours du premier millénaire, tentera de mettre de l'ordre dans ces relations populaires spontanées avec le monde surnaturel. Dès lors, l'Église n'aura de cesse que de vouloir contrôler le phénomène de la sainteté et elle l'officialisera : à ses yeux, le saint est l'expression de l'orthodoxie de l'Église, et c'est à elle de décider quels sont ceux qui peuvent assumer ce rôle de modèle. La ferveur du peuple qui témoigne son admiration parfois passionnée à tel ou tel ne suffit pas. Pour l'Église, les modèles de sainteté ainsi apparus doivent coïncider avec le modèle de sainteté qu'elle préconise. Et pour cela, elle mettra même en avant le principe de son infaillibilité.

Les sources hagiographiques qui furent longtemps considérées avec méfiance par l'historiographie positiviste ont été redécouvertes comme une source appréciable de l'histoire des mentalités. Les historiens en proposent une lecture qui ne soit ni naïve ni superficielle, mais au contraire ils y voient une documentation essentielle pour comprendre les mentalités. C'est dans cette optique qu'a

été analysée pour le Moyen-Âge « La Légende Dorée » de Jacques de Voragine. C'est donc un contexte qui a été réhabilité. Les saints en effet apparaissent alors comme des modèles à travers lesquels s'expriment les valeurs et les aspirations d'une époque ou d'un milieu donné. De même, de nombreuses études ont surgi qui analysent la force d'attraction que telle ou telle catégorie de saints représente au cours d'une période donnée.

Les lignes suivantes du Père Festugière ont le mérite de présenter une synthèse de l'évolution de cet idéal de sainteté présenté par l'Église au cours des siècles. Nous citons ici ce texte malgré sa longueur, puisqu'il illustre parfaitement notre propos¹ :

L'Église a obtenu selon les époques précisément les saints dont elle avait le plus besoin dans les conditions particulières de chacune de ces époques. Lorsqu'il lui fallut affirmer avant tout les droits de la conscience individuelle devant le pouvoir temporel, l'Église eut des martyrs. Quand l'Empire protégeait l'Église, et que la société païenne dans son ensemble se fut tournée au christianisme et que par cet afflux massif de convertis, il y eut danger que l'esprit du monde ne submergeât la vie spirituelle, l'Église eut des ascètes, des vierges, des ermites ou cénobites pour rappeler la nécessité du sacrifice. Le même rythme se retrouve si l'on considère les saints de l'Église au Moyen-Âge. C'est d'abord l'écroulement de l'Empire sous les coups des hordes nordiques. Et alors l'Église a ses admirables évêques qui, d'une part défendent la cité, garantissent les droits des faibles, répriment la violence des rois et des féodaux, et qui d'autre part, maintenant l'héritage, instituent des écoles, font copier les ouvrages des grands anciens dont ils répandent le savoir dans l'Europe redevenue barbare. Ensuite lorsque les princes ont entraîné leurs peuples au christianisme, et qu'il apparaît que, comme sous les empereurs de Byzance, une trop grande prospérité risque d'affaiblir chez les clercs l'ardeur de l'Esprit, un François d'Assise, un Dominique et leurs cohortes font revivre dans tout leur éclat les vertus de l'Évangile. Puis l'Europe se déchire à nouveau, et cette fois des haines religieuses aggravent les querelles politiques. Des pays entiers se séparent de Rome. Il n'y a plus de chrétienté. On voit alors une fois de plus couler le sang des martyrs, témoins de l'unité de l'Église. Dans le même temps, dans des contrées jusque-là inconnues, ouvertes à la pénétration de l'Occident, l'enthousiasme des premiers apôtres se réveille dans l'âme des chrétiens. Vers l'Asie, vers l'Amérique, vers les îles de l'Océanie s'embarquent des missionnaires. Désormais, un champ illimité se propose au héros chrétien.

¹ Cité par Yves Chiron dans son ouvrage « Enquêtes sur les béatifications et canonisations ». Paris, éditions Perrin 2011, pages 23-24.

II. La veine populaire de la sainteté

UNE PERMANENCE À TRAVERS LES SIÈCLES QUI S'EXPRIME DE NOS JOURS AVEC FORCE

Tout le long du Moyen-Âge, c'est sous le contrôle des évêques que jusqu'au X^{ème} siècle sont proclamés les saints. La réserve pontificale du droit de canonisation s'affirmera assez lentement, du XI^{ème} au XIII^{ème} siècle. Jusqu'alors les monastères prétendaient faire reconnaître leurs morts qui y étaient vénérés, de même que les ordres religieux leurs fondateurs ; les évêques de leur côté faisaient procéder à des translations qui venaient combler les appétits de dévotion des fidèles. La *vox populi* qui établissait la *fama sanctitatis*, y jouait un grand rôle.

Ce n'est que progressivement et fort lentement que l'Église exerça un contrôle accru et fixa certaines règles pour endiguer les dévotions non contrôlées. Le chemin sera long pour en arriver au moment où la papauté se réservera ce pouvoir de canoniser qui devint ainsi une prérogative papale.

À TOUS LES NIVEAUX S'EXPRIME LA VOX POPULI

Encore aujourd'hui le peuple chrétien n'est pas indifférent à la proclamation des saints par l'Église, et de différentes façons prétend être présent lors des décisions du pape. Cette *vox populi* se fait entendre tant au niveau de l'Église universelle que d'un pays, d'une région, ou même d'un village. Nous allons illustrer notre propos à partir de différents exemples.

Au niveau de l'Église universelle

Au niveau de l'Église universelle, nous avons eu un exemple évident lors des obsèques de Jean-Paul II retransmises par la télévision. À cette occasion on a pu voir comment sur la Place Saint-Pierre, de nombreux chrétiens ovationnèrent le pape défunt et, reconnaissant sa réputation de sainteté, scandèrent un leitmotiv répété des centaines de fois au cours de la cérémonie « Santo subito »! C'était là une façon de réclamer une canonisation rapide, et de se référer à la façon médiévale de reconnaître les saints par acclamation. La *vox populi* revendiquait une fois encore ce privilège.

Au niveau de chaque pays

De même actuellement, au niveau de chaque pays, s'organisent des campagnes de presse ou d'autres manifestations provenant de communautés de base, qui prétendent être des organes de pression sur le pape, et cela en deux directions, soit pour obtenir la canonisation de tel ou tel personnage vénéré, ou au contraire, pour critiquer les initiatives papales en matière de béatification ou de canonisation. Ce fut le cas pour le fondateur de *l'Opus Dei*, Mgr Escriva de Balaguer, ou pour la béatification du voyant des apparitions de la Vierge de Guadalupe au Mexique, ou encore pour la béatification récente des martyrs morts durant la Guerre Civile Espagnole. En cette circonstance, des dizaines de communautés de base signèrent une lettre collective au pape dans laquelle elles exprimaient leur amertume, à la suite de cette proclamation.

Toujours au niveau des églises nationales, nous pouvons évoquer le cas du cardinal Carlo Maria Martini, archevêque de Milan, décédé en 2012. Il était, l'une de figures les plus brillantes et les plus estimées de l'Église italienne. Tout le pays souhaiterait le voir élevé sur les autels. Ce jésuite fut recteur à Rome de l'Institut Biblique, puis de la prestigieuse Université Grégorienne. Lors de ses funérailles à Milan, le pape dans son message lu au début de la messe, rendit hommage à ce « serviteur infatigable de l'Évangile et de la Bible ». Il avait su incarner une alternative réformatrice au sommet de l'Église. Il rêvait pour fortifier l'Église du XX^{ème} siècle de « défaire certains nœuds disciplinaires et doctrinaux qui apparaissent régulièrement comme des points chauds de contestation et entravent la mission de l'Église ». Sa voix fut toujours celle d'un homme libre qui sut affronter toutes les questions brûlantes du catholicisme d'aujourd'hui. En 1997, à propos de l'accès des femmes au sacerdoce, il appelait de ses vœux un futur concile qui revoie toute la question. Au sujet de l'obligation du célibat pour les prêtres, il déclarait que ce n'était pas pour lui un « *dogme de droit divin* ». Peu de temps avant sa mort il déclarait : « L'Église doit reconnaître ses erreurs et entreprendre un chemin radical de changement à commencer par le pape et les évêques. À commencer par les questions posées par la sexualité et le corps ». Ce prince de l'Église osait déclarer : « L'Église est en retard de 200 ans. Aurions-nous peur ? » Pour sa part il invitait les responsables à aller au-delà des menaces, des interdits et des condamnations pour faire comprendre ce qui est vraiment en jeu et essentiel. Homme lucide, il n'hésitait pas à faire part de ses rêves. Dans un de ses ouvrages parus

en 2008, *Conversations nocturnes à Jérusalem*, il écrivait : « J'ai rêvé d'une Église pauvre et humble qui ne dépende pas des puissances de ce monde. Une « Église qui donne à ceux qui se sentent petits ou pécheurs ». Si le cardinal Martini avait pu vivre seulement quelques années de plus, il se serait réjoui des paroles prononcées par le nouveau pape François, qui orientent précisément l'Église dans la direction souhaitée par ce grand pasteur. Le *don de prophétie* semble bien être dans ce cas un signe de la sainteté.

Au niveau des villes et des villages

Déjà au XII^{ème} siècle, la vox populi se manifestait en faveur de ces saints que l'on pouvait côtoyer dans les villes et les villages et que chacun pouvait connaître. Rappelons l'un des cas les plus connus. À cette époque-là, à Crémone, en Italie, vécut un brave homme que ses contemporains avaient surnommé précisément *Homobuono*. Il était marié, tenait une boutique de tailleur, et était un marchand d'étoffes prospère. Il pensait que Dieu lui avait permis de prospérer ainsi afin qu'il puisse aider les autres dans le besoin. En outre il assistait tous les jours à la messe au cours de laquelle il priait avec une grande dévotion. Il méditait et se prosternait devant le crucifix de l'Église Saint Gilles, sa paroisse. Lorsqu'il mourut, les habitants de Crémone envoyèrent plusieurs délégations à Rome, demandant au pape Innocent III de canoniser celui qu'ils appelaient le *père des pauvres*. Le *consolateur des affligés* ou encore *l'homme de paix*. Le pape accéda à leur demande presque aussitôt : mort le 13 novembre 1197, le pape Innocent III le canonisa le 11 janvier 1199 sous le nom de *Saint Homebon*.

Nous avons donc là une belle histoire. Mais le plus extraordinaire, c'est qu'elle se répète jusqu'à notre siècle dans nos villes et nos villages avec une certaine fréquence ; à une différence près toutefois, c'est que de nos jours, la population n'éprouve plus le besoin de s'adresser à l'Église pour qu'elle reconnaisse la sainteté de ces « braves hommes » ou « saintes femmes ». Il n'en demeure pas moins que chacun se constitue ainsi son propre sanctoral, composé de *saints* et de *saintes*, qui dans la vie spirituelle de ces fidèles ont autant d'importance et parfois plus que les saints proclamés par l'Église.

Certes, leur vie ne donne pas lieu, comme jadis, à toute une littérature. Finies les hagiographies de jadis. Néanmoins des témoignages sur ces saints sont parfois évoqués dans des textes écrits. Il n'est pas rare de rencontrer au fil de nos lectures

des pages qui sont consacrées à de tels personnages. Nous nous contenterons de citer ici un seul exemple. Dans un ouvrage récent², intitulé *Balades initiatiques en terre d'Oc*, dont l'auteur est un écrivain languedocien qui a consacré plusieurs ouvrages à son village natal Rouvenac, situé dans les contreforts pyrénéens de l'Aude, nous découvrons trois chapitres consacrés précisément à cette sainteté de personnes que l'on peut, ou que l'on pouvait côtoyer dans la vie quotidienne. L'un de ces chapitres intitulé « Une sainte inconnue » évoque la présence dans le village d'une institutrice qui exerça à l'école primaire dans les années 1940. L'auteur en appelle à ses souvenirs d'écolier qu'il complète par divers témoignages qu'il recueillit plus tard. Grâce à son talent d'écrivain, il brosse ainsi un portrait de cette sainte laïque. Formée à l'École Normale d'Instituteurs de Limoux, elle y avait acquis une formation professionnelle exemplaire, faite de rigueur et d'apprentissage d'un métier tout entier consacré à l'éducation des enfants. Cette formation venait s'ajouter à toutes les qualités que lui avait conférées la vie familiale dans un foyer chrétien au cours de son enfance, et fit d'elle une chrétienne responsable, toute entière engagée dans l'exercice de sa profession. Elle vécut ces années professionnelles au cours des dures épreuves de la seconde guerre mondiale. La générosité qu'elle témoignait envers tous en faveur de ceux qui pouvaient souffrir par suite des privations du moment, et sa grande dévotion – elle assistait à la messe tous les jours –, faisaient l'admiration de tous les habitants du village. Elle tomba malade et fut hospitalisée dans un sanatorium d'une vallée ensoleillée pyrénéenne. À un ancien élève venu lui rendre visite, elle déclarait : « N'oublie jamais, jamais, que ta maison céleste à toi aussi t'attend, et que tout ce que tu parcours ici-bas n'est qu'une parenthèse sans autre portée que de te faire avancer vers la sainteté. Tout le reste est illusion. » Et l'auteur, peut-être lecteur assidu des chroniques médiévales des saints, glisse dans son récit des notations qui ne sont pas sans évoquer « La légende dorée » de Jacques de Voragine. Il rapporte que, lors de ses derniers moments, « sa figure rayonnait comme transfigurée, et un parfum d'une fragrance inconnue et sublime baignait la pièce ». De même au cours de son enterrement se produisit « un rassemblement insolite et merveilleux d'oiseaux innombrables, emplissant ce jour-là le cimetière de chants mélodieux d'une douceur et d'une musique ineffables ».

Dans un autre chapitre du même livre intitulé « L'enterrement du vieux curé », l'auteur évoque la sainteté du vieux curé du village qui, arrivé là à 30 ans,

2 « Balades initiatiques en terre d'oc » par Francis Bennavil, éditeur Copy-Média (Mérignac), 2013.

venait de mourir à 67 ans. Une telle vie consacrée à un village, vécue dans la solitude d'un presbytère, est présentée comme représentative de tous ces prêtres qui au XX^{ème} siècle, ont fait de leur existence une vie consacrée à Dieu et à leur paroisse. Dans un tel contexte de solitude se forgeait une vie de saint : les anachorètes du premier millénaire recherchaient l'isolement pour se sanctifier, ces prêtres du XX^{ème} siècle savent en faire leur contexte vital de sanctification. L'auteur l'exprime parfaitement dans ces lignes : « Mais ici, dramatiquement seul, perdu au fond de ce presbytère insalubre et lugubre, il (le prêtre) est enseveli dans la solitude qui vous écrase et n'en finit pas. Il faut la dompter et combler ce vide par d'autres valeurs. On ne chasse les noires pensées qu'en les remplaçant par de plus belles. La solitude est donc l'occasion d'une grande méditation, une obligation en quelque sorte de prière et de méditation. Obligation passive au départ, puis active et choisie par la suite. Tout l'art du saint est de transformer une obligation en un choix délibéré... »

Et cet homme-là, curé de campagne fait de la solitude un générateur de forces spirituelles : comme les ermites et les anachorètes de jadis, il y découvre Dieu, et fait de ses conditions de vie un marchepied vers la sainteté. Dans un entretien avec un ami prêtre venu le visiter, il déclarait : « Dieu est certes parfait. Il est tout amour, c'est entendu ! Mais quand tu l'adores, tu l'obliges en quelque sorte à descendre en toi. En te liant à Lui, tu Le lies à toi. L'adoration c'est l'union à Dieu, c'est renaître en Dieu... *Il ne peut plus s'échapper* disait en plaisantant Sainte Hildegarde. Il n'est aucune solitude pour qui adore Dieu, et la force de Dieu descend en toi avec toutes ses vertus. »

Notons encore, pour conclure, que notre sympathique curé de Rouvenac, dans un troisième chapitre, se fait philosophe pour répondre au catéchisme à un de ces gamins qui lui a posé la question « C'est quoi la sainteté ? ». Il lui répond que la sainteté est un état supérieur de conscience de l'homme qui aspire à s'identifier à Dieu, et à partager son état de perfection. C'est un sommet auquel de rares personnes accèdent. Et le prêtre ajoute : « La sainteté est notre vocation à tous ; elle est là présente en des endroits et en des personnes que l'on ne soupçonne pas ... Toute âme a ses mystères et ses richesses, puisqu'elle se bat tout au long de sa vie et en chacun de nous dans l'éternelle lutte du bien et du mal, dans ce microcosme humain qui est le reflet permanent et fidèle du macrocosme, de la bataille cosmique des grandes forces symbolisée par la victoire de l'Archange Michel sur les Anges déchus ». Si Saint François d'Assise prétendait devenir dans la pratique de la

sainteté un « alter Christus », le saint préconisé par ce brave curé prétend devenir un « alter Deus ». En se sanctifiant, il devient un fragment de l'Esprit Céleste, et réalise donc la sanctification de la parcelle de Dieu qui réside en lui.

Ces différents exemples signifient que pour de nombreux chrétiens, les saints sont sur la terre beaucoup plus nombreux qu'on ne le pense. Il s'agit en fait d'une multitude puissante et efficace, protecteurs et bienfaiteurs de l'humanité. Ces saints sont dispersés, peu visibles, discrets, vivant loin des médias, loin du monde. Ils ont fusionné avec Dieu dont ils ont reçu les pouvoirs et les attributs. La sainteté apparaît ici comme une force qui va croissant, et qui a pris de plus en plus d'ampleur et de puissance en relation opposée avec le développement des forces des ténèbres qui à notre époque, se déchaînent : c'est l'éternelle lutte de la lumière et de l'obscurité. En effet, le XX^{ème} siècle a été un siècle de régression infernale dans la barbarie. L'histoire y a connu des déchaînements de violence comme jamais. Au XX^{ème} siècle, a été programmée, organisée, réalisée froidement et rationnellement la barbarie génocide. Les forces du mal se découvraient sans détour, sans dissimulation, et toutes leurs possibilités étaient engagées dans l'affrontement avec les forces du bien. Aussi en face³, les forces adverses, celles du bien, ont crû en proportion pour sortir victorieuses du combat. Les saints se sont donc multipliés, et cette communion des saints finit par assurer la victoire. Un acte de foi donc, mais qui est en conformité avec les Écritures.

III. Canonisations et panthéonisation, l'Église et l'État face à face

Dès le IX^{ème} siècle, existait un acte liturgique qui consistait à exhumer les restes d'un saint que l'on voulait honorer (*exhumatio*), et à le placer dans un espace plus digne, en un espace préférentiel (*elevatio*). Il s'agissait là d'un acte annonciateur des canonisations.

Dans le langage courant on continue encore aujourd'hui à utiliser l'expression « élever sur les autels » en référence à ces primitives canonisations. C'était là une façon d'honorer ces hommes et ces femmes ; parmi eux figuraient de nombreux martyrs dont on voulait perpétuer le souvenir.

3 On constate encore là l'application de l'éternel principe d'économie, cette grande loi universelle qui régit l'émergence de forces et de leur action harmonieuse dans la Création.

Au moment de la Révolution Française, on termina d'édifier à Paris, sur la colline Sainte Geneviève, une église que l'ancien Régime voulait consacrer à la sainte patronne de la ville. L'Assemblée Législative en 1791 en décida autrement : elle proclama l'édifice « Sanctuaire laïque de la Nation », et fit inscrire sur son fronton la devise : « Aux grands hommes, la patrie reconnaissante ». Certes, selon les vicissitudes de l'histoire, l'Église à plusieurs reprises, fut rendue au culte catholique, et la devise fut effacée. Il n'empêche que, malgré ces courtes parenthèses, l'édifice devint le Panthéon. Au cours des siècles, il accueillit en son sein des hommes célèbres du pays qui recevaient là la reconnaissance de la nation et donc la gloire posthume.

C'était pour l'État une façon d'entrer en compétition avec l'Église qui elle, avait ses saints. Désormais la nation aura ses hommes illustres. Bien sûr, les valeurs présentées comme exemplaires seront différentes dans l'un et l'autre camp. La canonisation exaltait les valeurs évangéliques que les saints ont développées héroïquement, tandis que la *panthéonisation*⁴, c'est-à-dire l'intronisation d'un grand homme au Panthéon sera l'occasion d'exalter les mérites d'un grand citoyen qui a su dans sa vie mettre en valeur une ou plusieurs vertus républicaines et laïques, telles que la recherche de la vérité et de la justice, ou la pratique de l'altruisme. Soixante-cinq personnalités seulement reposent dans la crypte ou dans la nef du Panthéon : parmi ces heureux élus, Voltaire, Rousseau, Victor Hugo, Émile Zola, Jean Jaurès, Sadi Carnot⁵, Jean Moulin, Pierre et Marie Curie, Louis Braille, Jean Monet et aussi l'architecte de l'édifice Soufflot⁶.

Les choix reposent à présent sur la souveraine appréciation du président de la République ; auparavant ils avaient été du domaine de l'Assemblée Nationale. Diverses catégories sociales y sont plus ou moins bien représentées. Les militaires, les écrivains, les scientifiques y sont en nombre, alors que femmes, gens de couleur, artistes y sont en proportion fort réduite. L'actuel président de la République, selon une récente déclaration, se propose de modifier ces pourcentages, et a même fait des suggestions sur les personnalités que la nation pourrait y célébrer « en tenant compte de la parité et de la diversité pour rendre sensible au plus grand nombre la

⁴ Néologisme admis et consacré par l'usage.

⁵ Sadi Carnot, président de la République, assassiné par l'anarchiste Caserio le 25 juin 1894. Il était le petit fils du grand Lazare Carnot, l'organisateur de la victoire sous la révolution.

⁶ Mirabeau et Marat ont été introduits au Panthéon, puis ils en furent chassés peu après.

portée de ces hommages ».

De même que l'Église organise de grandes cérémonies sur la Place Saint-Pierre à Rome, la République déploie ses fastes républicains au Panthéon en l'honneur de ses « grands hommes » le jour de la panthéonisation. Il convient d'évoquer ici, puisqu'ils sont désormais entrés dans la mémoire nationale les admissions au panthéon de Victor Hugo (1885), de Zola (1908), de Jean Moulin (1964), de l'abbé Grégoire (1980), et d'Alexandre Dumas (2002) l'un des derniers.

Au moment du décès de Victor Hugo, la III^{ème} république naissante venait de transformer, cette fois-ci définitivement, l'Église sainte Geneviève en Panthéon. C'était là une circonstance favorable à l'hommage qui allait lui être rendu. Le grand écrivain fut d'abord honoré par des funérailles nationales le 22 mai 1885 ; ensuite sa dépouille fut déposée sous l'Arc de Triomphe, avant d'être amenée au Panthéon le 31 mai 1885. Le cortège fut suivi par une assistance de deux millions de personnes. La République rendait ainsi hommage à un personnage emblématique dont l'œuvre hors du commun contient de multiples prises de position attestant de son engagement à un idéal de démocratie.

Ce fut un décret du gouvernement présidé par Georges Clemenceau qui, dix ans après la publication dans *l'Aurore* du fameux « J'accuse », décida du transfert des cendres d'Émile Zola dans la crypte du Panthéon. Le gouvernement proclamait ainsi que l'affaire Dreyfus avait été un combat exemplaire pour la vérité et la justice. Mais pour d'autres, tel Maurice Barrès, le combat était de défendre les valeurs de la France éternelle bafouée dans ses traditions. Le transfert des cendres de Zola au Panthéon fut donc l'occasion d'affirmer les valeurs républicaines. Les représentants du parti nationaliste crièrent au scandale, et dénoncèrent l'honneur qui était ainsi rendu à Zola.

En 1964, c'est le président de la république Charles de Gaulle qui préside au Panthéon la solennelle cérémonie de la *panthéonisation* du grand résistant Jean Moulin, torturé à mort par la Gestapo. La cérémonie fut marquée par le discours d'André Malraux, le ministre de la culture, qui souligna l'héroïsme et les valeurs républicaines qui animaient Jean Moulin. Qui a pu entendre ce discours ne peut oublier le ton prophétique de l'orateur qui sut exalter la mémoire de celui que l'on honorait ce jour-là.

À l'occasion du bicentenaire de la Révolution française, ce furent trois figures emblématiques de cette période, trois intellectuels, qui à cette occasion entrèrent au Panthéon, un philosophe, un géomètre et un ecclésiastique,

Condorcet, Monge et l'abbé Grégoire. La personnalité de l'abbé Grégoire est particulièrement intéressante : dès les premières années de son sacerdoce, il affirme un désir d'engagement dans la société en faveur des plus défavorisés. Sa voix s'élève en faveur des juifs que l'on persécute en Alsace, et il le fait en tant que ministre d'une religion qui considère tous les hommes comme des frères. Il réclame donc pour eux l'égalité civile. De même à la veille de la Révolution, il prend position et lutte contre les privilèges de l'Ancien Régime. En 1790, choqué par les interventions politiques de la papauté dans la vie de l'Église de France, pour laquelle il voudrait plus d'autonomie, il adhère à la Constitution Civile du clergé. Il voit dans l'élection des prêtres et des évêques un réel progrès pour la vie démocratique de l'Église, et il lui paraît logique de prêter serment à la République et au Pape. Il sera élu par le peuple évêque de Blois. Il défendra toujours les idées d'avant-garde inspirées par sa foi, apparaissant comme un précurseur en de nombreux domaines. C'est ainsi qu'il obtint de la Convention l'abolition complète de l'esclavage. En ces périodes troublées, il resta toujours fidèle à lui-même, à son idéal de chrétien et de républicain. L'Église lui refusa les derniers sacrements et une sépulture religieuse. Il fut enterré au cimetière de Montparnasse.

En 1989, le président Mitterrand fit transférer ses cendres au Panthéon. La patrie reconnaissait ainsi qu'il fut un citoyen illustre qui avait honoré la république. Ni Rome, ni l'Église de France ne daignèrent faire un geste, les ressentiments n'étaient pas encore éteints. Les grands hommes de la République ne sont pas forcément les saints de l'Église.

En 1995, le 20 avril, lors d'une cérémonie présidée par le président François Mitterrand, Pierre et Marie Curie, deux prix Nobel, eurent accès au Panthéon. À propos de Marie Curie, le président dans son discours, insista sur le fait qu'elle avait ouvert bien des chemins : elle fut la première femme française à obtenir le doctorat ès-sciences, à être professeur à la Sorbonne, à recevoir le prix Nobel, et à reposer au Panthéon.

Valeurs républicaines d'une part, valeurs évangéliques de l'autre. Saints et saintes d'une part, grands hommes et femmes de grand mérite de l'autre. Si les uns honorent la patrie, les autres, Dieu et l'Église, tous sont un moment de la conscience humaine digne d'être célébré.

IV. Que recouvre la notion de sainteté aujourd'hui?

Le cardinal José Saraiva Martins fut à la Curie préfet de la Congrégation pour les causes des saints de 1998 à 2008. Alors qu'il occupait cette fonction, il a publié en portugais un long texte intitulé *Réflexions sur la signification des saints aujourd'hui dans un monde qui change*. La teneur en est donc fort importante compte tenu de la personnalité du signataire, un théologien réputé, et de ses importantes fonctions au sein du gouvernement de l'Église. Il va de soi qu'un tel document n'aurait pu être publié sans l'approbation, tacite il est vrai, du pape. On peut donc dire qu'il s'agit là d'un texte qui officialise le point de vue de l'Église sur la sainteté au XXI^{ème} siècle. La publication eut lieu le 15 mars 2003.

Comme il ne s'agit pas d'un document à proprement parler officiel, mais d'un simple recueil des réflexions d'un des plus éminents prélats de la Curie, le ton et le style du document y sont relativement libres. Il est remarquable qu'au cours de l'exposé de ces approfondissements, sont cités divers écrivains et historiens français à l'appui de l'argumentation développée. Le premier à l'être est Pascal, au travers d'une phrase tirée de ses *Pensées* : « Pour faire d'un homme un saint, seule la grâce est nécessaire. Qui doute de cela, ne sait pas ce qu'est un saint et ne sait pas ce qu'est un homme ». Le cardinal précise la portée de cette citation initiale, et indique ici la double perspective de ses réflexions. Souligner que dans le saint convergent, à la fois la célébration de Dieu (ici évoquée à travers sa grâce) et la célébration de l'homme (à travers ses potentialités et ses limites, ses aspirations et ses réalisations), c'est ouvrir des perspectives théologique et historique. Le saint est un personnage qui, à travers les circonstances qu'il vit, rencontre Dieu et se laisse envahir par sa grâce.

Une autre caractéristique de ces réflexions, c'est l'argumentation présentée en réponse aux questions que se posent les fidèles sur la sainteté d'aujourd'hui, voire face à des critiques ou à des objections. Et cela, au point que l'on aura parfois l'impression, à la lecture de ces pages, d'un *plaidoyer pro domo*, puisque le cardinal a été en quelque sorte le maître d'œuvre de cette vision de la sainteté en cette fin du XX^{ème} siècle. Au sein même du Vatican, certains lui ont en effet reproché d'avoir approuvé la béatification d'un trop grand nombre de candidats. Il s'est défendu d'ailleurs de ces accusations. Mais venons-en à l'essentiel de cette réflexion pour percevoir le point de vue actuel de l'Église sur les saints et sur la sainteté d'aujourd'hui. Dès le départ le cardinal Saraiva Martins élimine une lecture qui serait essentiellement sociologique du phénomène de la sainteté : ce serait, précise-t-il, une vision réductrice et erronée

des choses. Reconnaître et proclamer saints et bienheureux quelques-uns de ses fils les plus exemplaires est une pratique traditionnelle et ininterrompue de l'Église. Quant aux critiques qui sont faites sur le grand nombre de saints et de bienheureux proclamés depuis plusieurs décennies, il ne « s'agit « nullement d'une stratégie expansionniste de l'Église catholique ». Pour d'autres, il s'agit là « d'une opération de marketing de la sainteté dans le but d'affirmer le leadership de la papauté au sein de la société civile contemporaine ». Le cardinal rejette totalement ce point de vue. De même il ne saurait s'agir d'un résidu anachronique du triomphalisme religieux qui serait contraire à l'esprit et aux orientations du concile Vatican II qui a insisté avec force sur la vocation à la sainteté de tous les chrétiens.

C'est donc à travers le Concile qu'il faut apprécier l'évolution du concept de la sainteté aujourd'hui. De même, c'est à travers l'expansion missionnaire dans de nombreux pays et à travers la création et l'évolution de nombreuses églises locales que l'on doit apprécier la multiplication des saints. L'Église devient ainsi un instrument de sainteté à travers le monde. « À travers tous ces nouveaux saints et bienheureux, Dieu nous parle et nous donne un signe de son Royaume vers lequel nous sommes tous attirés. Nous restons enveloppés par une grande nuée de témoignages, et nous recevons ainsi de nouvelles preuves de la sainteté de l'Évangile⁷ ». Le cardinal précise alors que cet internationalisme du catholicisme « ne se réalise pas avec des visées de pouvoir, mais dans un esprit de service et de salut ». Ce constat est confirmé par cette multiplicité des saints de par le monde : ils appartiennent tous aux contextes les plus divers quant à la référence historique, mais tous ont vécu une même foi. Cet internationalisme atteste que la sainteté n'a pas de limite, et qu'elle continue à être d'une profonde actualité. « Le monde change, mais les saints, même s'ils changent eux aussi avec le monde qui se transforme, représentent toujours le même visage vivant du Christ ». À travers leur existence personnelle et historique, ils enseignent que l'Évangile et la vie nouvelle dans le Christ ne sont pas une utopie ou un simple système de valeurs, mais le « ferment et le sel » capables de faire vivre la foi chrétienne, à l'intérieur et au-delà des cultures les plus diverses, des régions géographiques et des époques historiques.

Et aujourd'hui plus que jamais, à une époque où l'Église est répandue dans toutes les parties du monde et dans toutes les couches sociales, nous savons que ce n'est ni la Congrégation pour les causes des saints, ni le pape qui inventent

⁷ Citation de « *Lumen gentium* », 50.

ou qui fabriquent les saints. Comme tous les chrétiens le savent, cela est l'œuvre du Saint-Esprit, qui comme dit l'Évangile, « souffle là où il veut ». Comme l'a affirmé le cardinal Ratzinger, ce ne sont pas des « majorités occasionnelles qui se forment ici ou là dans l'Église qui décident de leur chemin ou du nôtre. Ce sont eux, les saints, qui sont la majorité déterminante et qui nous orientent. Ce sont eux qui traduisent le divin dans l'humain, et l'éternel dans notre temps ».

Un apport important de notre siècle est la grande préoccupation historique, théologique et pastorale qui, sur la recommandation du Concile Vatican II, accompagne la proposition du culte des saints. Ce souci pour la vérité historique a été particulièrement présent dès l'époque de Pie X, un pape qui en 1913 demandait que soient réunis avec le plus grand soin tous les documents historiques qui concernaient les différentes causes. Plus tard, Pie XI a créé au sein même de la Congrégation « une section historique ». Finalement la Constitution Apostolique *Divinus perfectionis magister* du 25 janvier 1983 a sanctionné définitivement la contribution déterminante de la méthode historique dans l'étude des causes des saints.

Aussi peut-on affirmer qu'à notre époque les bienheureux et les saints sont sortis de la sacristie, c'est-à-dire qu'ils n'intéressent pas seulement les gens d'église, mais qu'ils peuvent être présentés et étudiés comme des personnages historiquement significatifs, dans le contexte de la vie de l'Église, de leur société et de leur temps. De cette manière, la mission de ces hommes de Dieu extraordinaires contribue de diverses façons, mais toujours efficacement, au bien de la société. Assurément, lorsque l'on regarde du côté de l'Église, on ne doit jamais cesser de voir en elle le visage de la mère des saints. C'est elle qui génère la sainteté avec une fécondité et une générosité super-abondantes.

Ces réflexions du cardinal José Saraiva Martins sont donc d'un grand intérêt, et montrent bien l'évolution du concept de la sainteté en notre siècle. On ne peut que célébrer cette grande préoccupation historique de l'Église, qui préside désormais aux diverses phases d'un procès pour établir la sainteté des candidats à la canonisation et à la béatification. Mais en même temps, on constate qu'il est difficile à l'Église de reconnaître les influences extérieures qui ont pu, ou qui peuvent encore intervenir dans ces procès. Nous voudrions être sûrs que si le cardinal Saraiva Martins ou bien une autre autorité de l'Église nous fait l'honneur de nous lire, qu'elle accepte les pages de notre livre qui présentent certains aspects négatifs de plusieurs canonisations, par exemple les cas de sainte Philomène ou de

certaines béatifications et canonisations du Moyen Âge révélées dans le chapitre « Racisme et sainteté ». De même nous avons cité de nombreux exemples des pressions du pouvoir politique sur la papauté pour obtenir l'ouverture de certains procès. Quoiqu'il en soit louons cette avancée qui s'est produite tout spécialement aux XX^{ème} et XXI^{ème} siècles. Nous sommes persuadés que l'Église ne s'arrêtera pas en si bon chemin.

ANNEXES

ANNEXE I

Hagiographie et sainteté,
bibliographie générale

SOURCES EUROPÉENNES ET LATINO-AMÉRICAINES

Remarque préliminaire

Cet essai de bibliographie générale – et non exhaustive - sur *hagiographie et sainteté* vise à combler une lacune. Au cours de nos recherches, nous avons constaté bien des fois que les chercheurs américains et européens vivent chacun dans leur monde. Bien sûr, il y a de notables exceptions, mais souvent, le chercheur latino-américain ignore ce qui se publie de l'autre côté de l'Océan, et de même, peut-être plus encore, le chercheur européen se désintéresse des publications mexicaines ou péruviennes. Certes, il y a la barrière des langues respectives et la difficulté à se procurer les productions d'au-delà des mers.

Des efforts ont été faits ces dernières années dans le domaine de la traduction. C'est un premier pas. De même, les échanges de chercheurs entre l'Europe et l'Amérique Latine ont tendance à s'accroître.

Nous espérons que notre «Bibliographie générale sur la sainteté et l'hagiographie» sera un travail efficace qui fera connaître aux chercheurs et aux lecteurs intéressés, qu'il existe, au-delà de leur propre horizon, un complément d'information à ne point négliger, car il est de qualité.

Bibliographie européenne et latinoamericana sur hagiographie et sainteté

ACOSTA, VICENTE *et alii*, *La milagrosa imagen de Nuestra Señora del Pueblito*, México, Jus, 1962.

ACOSTA LUNA, Olga Isabel, *Milagrosas imágenes marianas en el Nuevo Reino de Granada*, Madrid-Frankfurt am Main, Iberoamericana-Vervuert, 2011.

Acta Sanctorum (publié par la Société des Bollandistes, 68 volumes parus entre 1643 et 1940).

AGUIRRE BELTRÁN, Gonzalo, *Zongolica, encuentro de dioses y santos patronos*, Jalapa, Universidad Veracruzana, 1986.

AHERM, Maureen, “Los espacios del ídolo y del santo: guerra ritual y martirio en fronteras misioneras del noroeste novohispano”. En *Cultura, religión y sociedad*, Guadalajara, Universidad de Guadalajara, 2007, pp. 179-197.

AIGRAIN, René, *L'hagiographie: ses sources, ses méthodes, son histoire*, Paris, Bloud et Gay, 1953-

ALBERRO, Solange, “Remedios y Guadalupe: de la unión a la discordia” en *Manifestaciones religiosas en el mundo colonial americano*, Manuel Ramos y Clara García (coords.), México, INAH-Universidad Iberoamericana-Condumex, 1997, pp. 315-329.

ALBERT, Jean-Pierre, *Le sang et le ciel. Les saints mystiques dans le monde chrétien*, Paris, Aubier, 1997.

ALCALÁ, Luisa Elena “¿Pues para qué son los papeles? Imágenes y devociones novohispanas en los siglos XVII y XVIII”. *Tiempos de América. Revista de Historia. Cultura y Territorio*, 1, 1977, pp. 43-56.

ÁLVAREZ-OSORIO ALVARIÑO, Antonio “Santo y rey. La corte de Felipe IV y la canonización de Fernando III”. En *Homenaje a Henri Guerreiro. La hagiografía entre historia y literatura en la España de la Edad Media y del Siglo de Oro*, Marc Vitse (ed.), Madrid, Universidad de Navarra- Iberoamericana- Vervuert, 2005, pp. 243-260.

ÁLVAREZ SANTALÓ, C., Buxó, María Jesús y Rodríguez Becerra, S. (eds.), *La religiosidad popular. Vida y muerte: la imaginación religiosa*, Barcelona, Anthropos, 1989, 3 tomos.

AMSELEM-SZENDÈ, Line, “Hagiografía y alusión en la poesía lírica devota de la Contrarreforma” en *La hagiografía entre historia y literatura...*, pp. 261-276.

Analecta Bollandiana, revista especializada sobre hagiografía, Bruselas, desde 1882.

ANAYA LARIOS, Rodolfo, *La Virgen del Pueblito y su iconografía*, Querétaro, Ayuntamiento de Querétaro, 1995. (catálogo de la exposición)

ÁNGELES JIMÉNEZ, Pedro, *De leyendas doradas y santos evangelizadores en la Nueva España*, México, UNAM, 1991.

_____ “Fray Sebastián de Aparicio: Hagiografía e Historia, Vida e Imagen, *Los pinceles de la historia. El origen del reino de la Nueva España, 1680-1750*, México, Patronato del Museo Nacional de Arte-Banamex- Conaculta, 1999, pp. 247-259.

ARACIL BARÓN, María Beatriz, *El teatro evangelizador. Sociedad, cultura e ideología en la Nueva España del siglo XVI*, Roma, Bulzoni Editore, 1999.

ARAGÜES ALDAZ, José. *El Flos sanctorum de Alonso de Villegas (1594), Estudio y edición del texto*, Zaragoza, Universidad de Zaragoza, 1993.

_____ “El santoral castellano en los siglos XVI y XVII: un itinerario hagiográfico”. *Analecta Bollandiana*, 118, 2000, pp. 329-386.

_____ “Tendencias y realizaciones en el campo de la hagiografía en España (con algunos datos para el estudio de los legendarios hispánicos)”. *Memoria Ecclesiae*, XXIV, (2004), pp. 441-560

_____ “Para el estudio de *Flos sanctorum renacentista*. La conformación de un género”. En *La hagiografía entre historia y literatura...*, pp. 97-147.

_____ “La leyenda de los santos: Orígenes medievales e itinerario renacentista (con alguna nota sobre el *Flor Sanctorum* portugués)”. En *Encontros de literatura medieval: Hagiografía medieval* (Coimbra, FLUG, Centro de Literatura portuguesa, 21-11-09). En prensa.

_____ “La leyenda de los santos: orígenes medievales e itinerario renacentista”. *Memorabilia*, 18 (2016). En prensa.

_____ “Comida y santidad en una lectura de refectorio. El *Flor Sanctorum*”, *Être à table au Moyen Âge. Études réunies et présentées par Nelly Labère*, Casa de Velázquez, Madrid, 2010, pp. 37-49.

ARDURA, Bernard, « Bénédictions et canonisations de Jean Paul II ». *Communio. Revue catholique internationale pour l'intelligence de la foi*, 37 (5-6) numéro thématique « La sainteté aujourd'hui », París, 2002, pp. 77-90.

ARELLANO, Ignacio y VITSE, Marc (coords.), *Modelos de vida en la España del Siglo de Oro. Tomo II. El sabio y el santo*, Madrid, Biblioteca Áurea Hispánica, 2007.

ARIZALETA, Amaia (dir.), *Pratiques hagiographiques dans l'Espagne du Moyen Âge et du Siècle d'Or*. Toulouse, CNRS-Université de Toulouse- Le Mirail, 2007.

ARMOGATHE, Jean- Robert “La fábrica de los santos. Causas españolas y procesos romanos de Urbano VIII a Benedicto XIV (Siglos XVII-XVIII)”. En *La hagiografía entre historia y literatura...*, pp. 149-168.

Arte y mística del barroco, México, Conaculta, 1994 (catálogo de exposición).

AYALA CALDERÓN, Javier, *El diablo en la Nueva España. Visiones y representaciones del Diablo en documentos novohispanos de los siglos XVI y XVII*, Guanajuato, Universidad de Guanajuato, 2010.

_____ *Un lugar entre los santos. Variaciones diacrónicas y usos políticos de la santidad en las crónicas franciscanas del siglo XVII*, México, Colección Pliego Historia, 2010.

BÁEZ-JORGE, Félix, *Entre los naguales y los santos*, Jalapa, Universidad Veracruzana, 1998.

_____ *Los disfraces del diablo*, Xalapa, Biblioteca Universidad Veracruzana, 2003.

_____ *Olor de santidad. San Rafael Guízar y Valencia: articulaciones históricas, políticas y simbólicas de una devoción popular*, Xalapa, Universidad Veracruzana, 2006.

BÁEZ RIVERA, Emilio Ricardo, *Las palabras del silencio de santa Rosa de Lima o la poesía visual del inefable*, Madrid, Universidad de Navarra-Iberoamericana-Vervuert, 2012.

BAÑOS VALLEJO, Fernando, *Las vidas de santos en la literatura medieval española*, Madrid, Ediciones Laberinto, 2003.

_____ “Los héroes sagrados (elementos hagiográficos en la épica castellana)”. En *Literatura Medieval*, Actas do IV Congresso da Associação Hispanica de Literatura Medieval, t. III, Lisboa, Cosmos, 1993, pp. 29-32.

_____ “Moros y judíos en las leyendas de santos (hagiografía castellana medieval)” en *Proyección histórica de España en sus tres culturas: Castilla y León, América y el Mediterráneo*, coord. Eufemio Lorenzo Sanz, t. II, Valladolid, Junta de Castilla y León, 1993, pp. 253-260.

_____ “Plegarias de héroes y de santos. Más datos sobre la ‘oración narrativa’”. *Hispanic Review*, 62 (1994), pp. 205-215.

_____ “Simbología animal en la Hagiografía castellana”. En *Actas del III Congreso Internacional de la Asociación Hispánica de la Literatura Medieval*, t. I, ed. de María Isabel Toro Pascua, Salamanca, Biblioteca Española del Siglo XV-Departamento de Literatura Española e Hispanoamericana, 1994, pp. 139-147.

BARLOW, Frank, *Tomás Becket, el santo político*, Barcelona, Edhasa, 2010.

BARBADILLO DE LA FUENTE, María Teresa, *Vida de Santo Domingo de Guzmán. Edición y estudio*, Madrid, Universidad Complutense de Madrid, 1985.

BARNAY, Sylvie, *Les saints. Des êtres de chair et de ciel*, Paris, Gallimard, 2004.

BAUDOT, J., CHAUSSIN, L., *Vies des saints et des bienheureux selon l'ordre du calendrier*, 13 vols., Paris, Letouzey et Ané, 1935-1971.

BAUMGARTEN, Jean, *Récits hagiographiques juifs*, Paris, Les éditions du Cerf, 2001.

BAYLE, Constantino, *Santa María en Indias*, Madrid, Apostolado de la Prensa, 1928.

BELL, Rudolph y Donald Weinstein, *Saints and Society: The two worlds of Western Christendom, 1000-1700*, Chicago, University of Chicago, 1982.

BENOIT XVI, *Saint Paul, un maître pour notre temps*, Paris, Lethielleux, 2009.

- _____ *Les saints, nos contemporains*, Paris, Lethielleux, 2010.
- _____ *Les maîtres franciscains et dominicains*, Paris, Lethielleux, 2011.
- _____ *Les saints proposés à notre imitation*, Versailles, Éditions de Paris, 2011.
- _____ *Saintes et Bienheureuses du Moyen Âge*, Paris, Lethielleux, 2012.
- _____ *Les femmes, la sainteté et l'Église*, Paris, Bayard, 2012 (Présentation de Sylvie Barnay).
- BERGSON, Henri, *Les deux sources de la morale et de la religion*, Paris, Presses Universitaires de France, 1982.
- BERNAND, Carmen y GRUZINSKI, Serge, *De la idolatría. Una arqueología de las ciencias religiosas*, México, FCE, 1992.
- BERNDT, Beatriz, "Glorificación de dos modelos de santidad carmelita descalza: San Juan de la Cruz y sor Isabel de la Encarnación". En *Los pinceles de la historia. El origen del reino de la Nueva España, 1680-1750*, México, Patronato del Museo Nacional de Arte-Banamex-Conaculta, 1999, pp. 267-273.
- BOCCARA, Michel, *Saints, Chamanes et Pasteurs. La religion populaire des Mayas*, Paris, L'Harmattan, 2011.
- BOFF, Leonardo, *Francisco de Roma y Francisco de Asís. Una nueva primavera en la Iglesia*, Madrid, Trotta Editorial, 2013.
- BONNET, Serge et GOULEY, Bernard, *Les ermites*, Paris, Fayard, 1980.
- BONORD, Aude, *Les «Hagiographes de la main gauche» Variations de la vie de saints au XX^e siècle*, Paris, Classiques Garnier, 2011.
- BORJA GÓMEZ, Jaime Humberto, "Santidad y criollismo. Vidas ejemplares en el Nuevo Reino de Granada". *Revista Javeriana*, no. 726, tomo 142 (2006), pp. 18-30.
- _____ "Cuerpo y mortificación en la hagiografía colonial neogranadina". *Theológica Xaveriana*, vol. 57, no. 162 (2007), pp. 259-286.
- BORREGO GUTIÉRREZ, Esther, "De la materia hagiográfica medieval a la comedia de santos del siglo XVII. La vida de San Isidro Labrador entre realidad, fantasía, devoción y literatura." En *Fantasia y literatura en la Edad Media y los Siglos*

de Oro, edición de Nicasio Salvador Miguel, Santiago López-Ríos, Esther Borrego Gutiérrez, Madrid, Universidad de Navarra-Iberoamericana-Vervuert, 2004, pp. 81-119.

BOUREAU, Alain, *La Légende dorée. Le système narratif de Jacques de la Vorágine*, Paris, Cerf, 1984.

_____ “Pour une théorie élargie de la légende religieuse médiévale”. En *La leyenda. Antropología, historia, literatura. Actas del coloquio celebrado en la Casa de Velázquez*, Madrid, Casa de Velázquez-Universidad Complutense, 1989, pp. 29-53.

BOUTRY, Philippe (dir.), *Reliques modernes. Cultes et usages chrétiens des corps saintes des Réformes aux révolutions*, (codirección con Pierre-Antoine Fabre y Dominique Julia), 2 vols., Paris, École des Hautes Études en Sciences Sociales, 2009.

BOUTRY, Philippe y Dominique Julia (coords.), *Pèlerins et pèlerinages dans l'Europe moderne*, Rome, École française de Rome, 2000.

BOUZA ÁLVAREZ, José Luis, *Religiosidad contrareformista y cultura simbólica del Barroco*, Madrid CSIC, 1990.

BOZOKY, E. HELVETIUS, A. M. (dr.), *Les Reliques. Objets, cultes, symboles*, Turnhout, Brepols, 1999.

BRADING, David, *La Virgen de Guadalupe. Imagen y tradición*, México, Taurus, 2002.

BRAVO ARRIAGA, María Dolores, “Santidad y narración novelesca en las crónicas de las órdenes religiosas (siglos XVI y XVII)”. En *América-Europa. Desencuentros y encubrimiento, Memorias del II encuentro y diálogo entre dos mundos*, México, Universidad Autónoma Metropolitana- Iztapalapa, 1993, pp. 32-38.

_____ *La excepción y la regla. Estudios sobre espiritualidad y cultura en la Nueva España*, México, UNAM, 1997.

_____ “Una biografía ejemplar del siglo XVII, la vida y virtudes de Catharina de San Joan (La China Poblana) por el P. Francisco de Aguilera de la Compañía de Jesús. Puebla, año de 1688”. En *Homenaje a Margit Frenk*, México, UNAM-UAM Iztapalapa, 1989, pp. 177-183.

BROWN, Peter, *Le Culte des saints. Son essor et sa fonction dans la Chrétienté latine*, Paris, Cerf, 1984.

BUSSAT-ENEVOLDSEN, Marie-Claire, *Le voile et la plume. Jeanne de Chantal et François de Sales, l'étonnant récit de leur rencontre*, Paris, Bayard, 2010.

BUTTAY, Florence & Axelle GUILLASSEAU (dirs.), *Des saints d'État ? Politique et sainteté au temps du concile de Trente*, Paris, PUPS, 2012.

CALVO, Tomás, "Santuarios y devociones: entre dos mundos (siglos XVI-XVIII)", en *La Iglesia católica en México. Evangelización, política y religiosidad*, Nelly Sigaut (ed.), Zamora, El Colegio de Michoacán-Secretaría de Gobernación, 1997, pp. 365-380.

_____ "El Zodiaco de la nueva Eva: el culto mariano en América Septentrional hacia 1700", en *Manifestaciones religiosas en el mundo colonial americano*, 2 vol. México, INAH-Conдумex, 1994.

CAMPOS MORENO, Araceli, *Lo que de Santiago se sigue contando. Leyendas del apóstol Santiago en México*, Zapopan, El Colegio de Jalisco, 2007.

_____ "Crónica y hagiografía. El martirio de Cristóbal, un niño indígena, narrado por Motolinía". En *Crónica, retórica y discurso en el Nuevo Mundo*, Manuel Pérez y Alberto Ortiz (eds.), UAZ-Cenejus, 2014, pp. 71-87.

CAMPOS, Araceli y CARDAILLAC, Louis, *Indios y cristianos. Cómo en México el Santiago español se hizo indio*, prólogo de Jacques Lafaye, México, UNAM-El Colegio de Jalisco- Editorial Itaca, 2007.

CANTARELL GAMBOA, Melvin, "Malverde y Bernal, el santo héroe". En *Memoria del XVII Congreso de historia regional "Historia de la violencia, la criminalidad y el narcotráfico"*, Culiacán, Universidad Autónoma de Sinaloa, 2002.

CARDAILLAC, Louis, *Santiago Apóstol, el santo de los dos mundos*, prólogo de José María Muriá, Zapopan, El Colegio de Jalisco- Fideicomiso Teixidor, 2002.

_____ *Santiago acá, allá y acullá. Miscelánea de estudios jacobeos*, prólogo de Miguel León-Portilla, Zapopan, El Colegio de Jalisco- Fideicomiso Teixidor, 2004.

_____ "Cómo Santiago cruzó el Atlántico y en México se acogió". En *Camino a la santidad. Siglos XVI-XX*, Manuel Ramos Medina (coord.), México, Centro de Estudios de la Historia de México-Conдумex, 2003, pp. 105-113.

_____ “Erotismo y santidad”. *Intersticios*, 2012, pp. 3-31.

CARO BAROJA, Julio, *Las formas complejas de la vida religiosa. Religión, sociedad y carácter en la España de los siglos XVI y XVII*, Madrid, Ediciones AKAL, 1978.

CARRASCO, Raphaël, “Loin des enfers: littérature hagiographique et propagande dans l’Espagne classique (XVIe et XVIIe siècles)” In *Actes du colloque international : Enfers et damnations dans le monde hispanique et hispano-américain* (15-17 novembre 1994), Paris, PUF, 1996, pp. 363-381.

CARRASCO URGOITI, S., “La comedia hagiográfica *Los tres hermanos del cielo* (Godínez refundido por el actor Francisco de la Calle)”. *Revista de Dialectología y Tradiciones Populares*, 43, 1988, pp. 95-103.

CASSARD, Jean-Christophe, *Saint Yves de Treguier. Un saint de XIII^e siècle*, Paris, Beauchesne, 1992.

CAZAL, Françoise, CHAUCHADIS, Claude, HERZIG, Carine (eds.), *Pratiques hagiographiques dans l’Espagne du Moyen Âge et du Siècle d’Or*. Toulouse, CNRS-Université de Toulouse- Le Mirail, 2005.

CENDRARS, Blaise, *Le Lotissement du ciel*, Paris, Gallimard, 1996.

CERTEAU, Michel de, *L’écriture de l’histoire*, México, UIA, 1993.

_____ “Hagiographie”, *Encyclopedia universalis*, nouvelle éd, Paris, 1985, t.9, pp. 160-164.

_____ *La fable mystique, XVI-XVII^e siècles*, Paris, Gallimard, 1982.

CHANUT, Frédéric, “Une contribution à l’étude de la radiation des saints dans les ordos diocésains”. In *La sainteté. Actes de la VIIe Université d’été du Carrefour d’histoire religieuse* (Saint-Didier, Vaucluse, 9-12 juillet 1998), Gérard Cholvy (éd.), Montpellier, *Centre Régional d’Histoire des Mentalités, Université Paul Valéry* 1999, pp. 269-293.

CHARTIER, Roger, *El mundo como representación, Historia cultural: entre práctica y representación*, Barcelona, Gedisa, 1992.

CHAUCHADIS, Claude (coord.), *Colloque international « Risa y santidad »* organisé à l’Université de Toulouse le Mirail, par le équipe 5 de FRAMESPA. Publication: *La figure du saint et ses représentations*, Toulouse, CNRS, 2006.

CHIRON, Yves, *Enquête sur les béatifications et les canonisations*, Paris, Perrin, 2011.

CHIOVARO, Francesco, Jean DELUMEAU, André MANDOUZE, Bernard PLONGERON, Pierre RICHÉ, Claude SAVART et André VAUCHEZ, *Histoire des saints et de la sainteté chrétienne*, Paris, 1986-1988, 11 vol.

CHOLVY, Gérard, *Le XIXe grand siècle des religieuses françaises*, Perpignan, Artège, 2012.

_____ (éd.), *La sainteté. Actes de la VIIe Université d'été du Carrefour d'histoire religieuse* (Saint-Didier, Vaucluse, 9-12 juillet 1998), Montpellier, Université Paul Valéry, 1999.

CHOLVY, Gérard et HILAIRE, Yves- Marie, *Histoire religieuse de la France contemporaine*, Toulouse, Privat, 2000-2002 (2 ed. 5 vols.).

CHRISTIAN, William A., "De los santos a María: panorama de las devociones a santuarios españoles desde el principio de la Edad Media hasta nuestros días". En *Temas de Antropología Española*, Carmelo Lisón Tolosana (ed.). Madrid, Akal, 1976, pp. 49-105.

CIORAN, E. M., *De larmes y de santos*, Barcelona, Tusquets Editores, 1988.

CIVIL, Pierre, "De Saint-Jacques Matamore à Saint Ignace de Loyola : stratégies de l'image des saints face à l'altérité religieuse (Espagne XVI^e–XVIII^e siècles)" In *Les représentations de l'Autre dans l'espace ibérique et ibéro-américain*, A. Redondo (dir.), Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1993, vol. II, pp. 75-95.

_____ Image et dévotion dans l'Espagne du XVI^e siècle : le traité de « Norte de Idiotas » de Francisco de Monzón (1563), Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1996.

_____ « Les martyrs de la foi dans l'Espagne de la Contre-Réforme. Textes et images ». In *Hommage à Augustin Redondo* (Travaux du CRES, XVII), Paris, Publications de la Sorbonne-Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2001, pp. 25-36.

CLOULAS, Ivan, *Savonarole*, Paris, Fayard, 1994.

CLUNY, Roland, *L'Église agit par ses saints*, Paris, Fayard, 1962.

COLLINET, Raphael, "Canonisation. Procédure canonique ». In *Sainteté et martyre dans les religions de Livre*, Jacques Marx (dr.), Bruxelles, Editions de l'Université, 1989.

COLOMBAS GARCÍA, M., *El monacato primitivo, I. Hombres, hechos, costumbres, instituciones*, Madrid, BAC, 1974. *II La espiritualidad*, Madrid, BAC, 1975.

COLUCCIO, Félix, *Cultos y canonizaciones populares de Argentina*, Buenos Aires, Ediciones del Sol, 1994.

CONGREGATIO PRO CAUSIS SANCTORUM, *Index ac status causarum*, Vatican, 1999.

CONNOLLY, Jane E. DEYERMOND, Alan y DUTTON, Brian, *Saints and their Autors. Studies in Medieval Hispanic Hagiography in honor of John K. Walsh*, Madison, Hispanic Seminary of Medieval Studies, 1990.

CORREA ETCHEGARAY, Leonor (comp.), *Espacio, imágenes y retórica de las devociones. Historia y grafía*, no. 26, 2006.

CORTÉS HERNÁNDEZ, Santiago, *Biografía y autobiografía femenina conventual. Estudio y edición de textos novohispanos*, México, UNAM, 2004 (tesis universitaria).

_____ “De facineroso ladrón a santo milagroso: el culto a los bandidos en la literatura y la devoción popular”. En *Cantares de bandidos. Héroes, santos y proscritos en América Latina*, Enrique Flores y Jacques Gilard (drs.), México, UNAM, 2011, pp. 53-80.

COURCELLES, Dominique de, *Les histoires de saints, la prière et la mort en Catalogne*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1990.

_____ “Viaje y santidad. De los caballeros de la *Leyenda dorada* al *Quijote*”, en *Camino a la santidad. Siglos XVI-XX*, Actas del congreso celebrado en México, DF, en 2002, Manuel Ramos Medina (coord.), México, Centro de Estudios de México Condumex, 2003, pp. 215-224.

CROIZAT-VIALLET Jean et VITSE, Marc (coords.), El tiempo de los santos. Hagiografía en el Siglo de Oro. En *Mélanges de la Casa de Velázquez*. 33 (2) 2003.

CRUZ DE CARLOS, María, Pierre Civil, Felipe Pereda y Cécile Vincent-Cassy (comps), *La imagen religiosa en la Monarquía hispánica. Usos y espacios*, Madrid, Casa de Velázquez, 2008.

CUADRIELLO, Jaime (dir.), *Los pinceles de la historia. El origen del reino de la Nueva España, 1680-1750*, México, Patronato del Museo Nacional de Arte-Banamex-Conaculta, 1999.

_____ “San José en tierra de gentiles: ministro de Egipto y virrey de las Indias”. En *Memoria. Revista del Museo Nacional de Arte*, 1, 1989, pp.5-49.

CUÉ, Ana Laura, “Juan González: Ermitaño y confesor”. En *Los pinceles de la historia. El origen del reino de la Nueva España, 1680-1750*, México, Patronato del Museo Nacional de Arte-Banamex- Conaculta, 1999, pp. 261-266.

CURIEL, Gustavo, “San Felipe de Jesús, figura y culto”. En *Actas del XI coloquio internacional de Historia del arte*, México, UNAM, 1988, pp. 55-98.

DAIX, George, *Dictionnaire des saints*, Paris, Lattés, 1996.

DASSBACH, Elma, *La comedia hagiográfica del siglo de Oro español (Lope de Vega, Tirso de Molina y Calderón de la Barca)*, New York, Peter Lang, 1997.

DAUZET, Dominique-Marie, “Faut-il encore canoniser?”. *Communio. Revue catholique internationale pour l'intelligence de la foi*, 37 (5-6) numéro thématique « La sainteté aujourd'hui », 2002, pp. 99-114.

DÉCARREAUX, Jean, *Les moines et la civilisation*, Paris, Arthaud, 1962.

_____ *Moines et monastères à l'époque de Charlemagne*, Paris, Tallandier, 1980.

DELEHAYE, Hippolyte, *Les passions des martyrs et les genres littéraires*, Bruxelles, Société des Bollandistes, 1921.

_____ *Les origines du culte des martyrs et les genres littéraires*, 1912.

_____ *Les légendes hagiographiques*, 3^a ed., Bruxelles, Société des Bollandistes, 1927.

_____ *Essai sur le culte des saints dans l'Antiquité*, Bruxelles, Société des Bollandistes, 1927.

_____ *Cinq leçons sur la méthode hagiographique*, Bruxelles, Société de Bollandistes, 1934.

DELOOZ, Pierre, *Conditions sociologiques de la sainteté canonisée*, Liège, Faculté de Droit, Université de Liège, 1960.

_____ *Sociologie et canonisations*, Liège- La Haye, 1969.

DELUMEAU, Jean dir., *Histoire des saints et de la sainteté chrétienne, t. VIII : Les Saintetés chrétiennes : 1546-1774*, Paris, Hachette, 1987.

_____ *Historia del paraíso*, Madrid, Taurus, 2003.

DERMENGEN, E., *Vie des saints musulmans*, Paris, Sindbad, 1889.

DÍAZ Y DÍAZ, M., "Passionnaires, légendiers et compilations hagiographiques dans le haut Moyen Âge espagnol". In *Hagiographies, cultures et société, Actes du colloque de Nanterre et Paris (2-5 mai 1979)*, Paris, Études Augustiniennes, 1981, pp. 49-59.

DOYON, Jacques, *La recluse*, Paris, Robert Laffont, 1984.

DUBY, Georges, *L'Europe au Moyen Âge. Art roman, art gothique*, Paris, Flammarion, 1984.

_____ *Saint Bernard, l'art cistercien*, Paris, Flammarion, 1979.

DUMOULIN, Pierre, *Hildegarde de Bingen, prophète et docteur pour le troisième millénaire*, Paris, Éditions des Béatitudes, 2012.

DUPRONT, Alphonse, *Du sacré. Croisades et pèlerinages, images et langages*, Paris, Gallimard, 1987.

_____ « Autour de Saint Filippo Neri : de l'optimisme chrétien ». In *Genèse des Temps Modernes : Rome, les Réformes et le Nouveau Monde*, textes réunis et présentés par D. Julia et Ph. Boutry, Paris, Hautes Études-Gallimard, Seuil, 2001, pp. 207- 235.

DURAND, Jorge y DOUGLAS, S. Massey, *Milagros en la frontera. Retablos de migrantes mexicanos en Estados Unidos*, San Luis Potosí, El Colegio de San Luis-CIESAS, 2001.

DURÁN, Norma, "La retórica del martirio y la formación del yo sufriente en la vida de San Felipe de Jesús. Espacio, imágenes y retórica de las devociones". *Historia y grafía*, no. 26, 2006, pp. 77-107.

_____ « La construcción de la subjetividad en las hagiografías. Un caso: Sebastián de Aparicio », *Camino a la santidad. Siglos XVI-XX, Actas del congreso celebrado en México, DF, en 2008*, México, Centro de Estudios de la Historia de México (Conдумex), 2003, pp.165-196.

DUUN-LARDEAU, Brenda (ed.), « *Legenda aurea* » : sept siècles de diffusion. Actes du colloque international sur la « *Legenda Aurea* » : texte latin et branches vernaculaires (Université du Québec à Montréal, 11-12 mai 1983), Montréal- Paris, Éditions Bellarmin- Libraire Jacques Vrin, 1986 (Cahiers d'études médiévales, Cahier spécial 2).

DUVERGER, Christian, *La conversión de los indios de la Nueva España. Con el texto de los Coloquios de los Doce de Bernardino de Sahagún (1564)*, México, FCE, 1993.

EJIDO, Teófanés, “Hagiografía y estereotipos de santidad contrarreformista (la manipulación de san Juan de la Cruz)”, *Cuadernos de Historia Moderna*, 25, 2000, pp. 61-85.

ÉLIADE, Mircea, *Le sacré et le profane*, Paris, Gallimard, 1965

ELÍAS, Luis Vicente y CONTRERAS, Margarita, “Santos con apellido ¿Turismo o peregrinación?”, *El fenómeno religioso en el occidente de México*, Cristina Gutiérrez Zúñiga (ed.), El Colegio de Jalisco- Universidad de Guadalajara, 2004, pp. 139-157.

ELIZONDO, Felisa, “La mística en femenino: imágenes de Dios en dos místicas medievales”. En *La experiencia mística. Estudio interdisciplinario*, Juan Velasco Martín (dir.), Editorial Trotta, Madrid, 2004, pp. 265-284.

ENGLEBERT, Omer, *La flor de los santos o vida de santos para cada día del año*, (traducción del francés), Imprenta Ideal, México, 1985.

EVFOKIMOV, Michel, *Huit saints pour notre temps*, Paris, Desclée de Brouwer, 2012 (Quatre saintes catholiques et quatre saintes orthodoxes mises en parallèle).

FABRE, Jean-Michel, *La sainteté canonisée*, Paris, éditions Pierre Téqui, 2003.

FERNÁNDEZ CONDE, Francisco Javier, *La religiosidad medieval en España. Plena edad media (siglos XI-XIII)*, Oviedo, Universidad de Oviedo, 2005.

FERNÁNDEZ TERRICABRAS, Ignasi, *Philippe II et la Contre-Réforme. L'Église espagnole à l'heure du concile de Trente*, Paris, Publisud, 2000.

FESTUGIÈRE, A. J., *La Sainteté*, Paris, PUF, 1942.

FLEITH, B. et MORENZONI, F., *De la sainteté à l'hagiographie. Genèse et usage de la Légende dorée*, Genève, Droz, 2001.

FLORES, Enrique y GILARD, Jacques, *Cantares de Bandidos. Héroes, santos y proscritos en América Latina*, México, UNAM, 2011.

FOLZ, Robert, *Les saints rois du Moyen Âge en Occident (VI- XIII siècle)*, Bruxelles, Société des Bollandistes, 1984.

_____ *Les saintes reines du Moyen-Âge en Occident (VI-XIII siècle)*, Bruxelles, Société des Bollandistes, 1992.

FONTAINE, Jacques, *Introduction à Sulpice Sévère. Vie de saint Martin*, Paris, 1967.

FOUCAULT, Michel, *L'Hermetique du sujet, Cours au Collège de France (1981-1982)*, Paris, Seuil-Gallimard, 2001.

FOUILLOUX, Étienne, *Au cœur du XXe siècle religieux*, Paris, éd. Ouvrières, 1993.

GAIFFIER, Baudoin ed., *Études critiques d'Hagiographie et d'Iconologie*, Bruxelles, Société des Bollandistes, 1967.

GARCÍA AYLUARDO, Clara et RAMOS MEDINA (coords.), *Manifestaciones religiosas en el mundo colonial americano*, México, INAH-Conдумex-UIA, 1997.

GARCÍA DE LA BORBOLLA, "La praesentia" y "la virtus": *la imagen y la función del santo a partir de la hagiografía castellano-leonesa del siglo XIII*, Santo Domingo de Silos, Abadía de Silos, 2002.

GAUTHIER, M. M., *Les Routes de la foi. Reliques et reliquaires de Jérusalem à Compostelle*, Fribourg, Office du Livre, 1983.

GIORGI, Rosa, *Santos*, traducción de Carmen Muñoz del Río, Barcelona, Electa, 2002.

GÓMEZ MORENO, Ángel, "La hagiografía, clave para la ficción literaria entre el Medievo y Barroco (con no pocos apuntes cervantinos)". *Edad de Oro*, 23, 2004, pp. 249-277.

_____ "La virtud del santo en la ficción épico novelesca" en Pedro M. Piñero Ramírez (ed.), *Dejar hablar a los textos. Homenaje a Francisco Márquez Villanueva*, Sevilla, Universidad de Sevilla, 2005, pp. 77-93.

_____ "Cervantes y las leyendas de los santos". En *Huellas de Don Quijote. La presencia cultural de Cervantes*, Ángeles Barrera Olea y Juan Luis Hernández Mirón (eds.), Madrid, Instituto de Humanidades Ángel Ayala, 2005, pp. 59-82.

_____ *Claves hagiográficas de la literatura española (del “Cantar de Mio Cid” a Cervantes)*, Madrid-Frankfurt am Main, Iberoamericana- Vervuert, 2008.

GÓMEZ REDONDO, Fernando, “Terminología genérica en la Estoria de España alfonsí”, en *Saints and their Authors, Studies in Medieval Hispanic Hagiography in honor of John K. Walsh*, Jane E. Connolly, Alan Deyermond y Brian Dutton (eds.), Madison: Hispanic Seminary of Medieval Studies, 1990, pp. 55-69.

_____ “El desarrollo de la hagiografía”. En *Historia de la prosa medieval castellana. II: El desarrollo de los géneros. La ficción caballerescas y el orden religioso*, Madrid, Cátedra, 1999, pp. 1916-2001.

GONZÁLEZ, Fernando E., *Matar y morir por Cristo Rey. Aspectos de la Cristiada*, México, UNAM- Plaza y Valdés, 2001.

GONZALEZ GUTIÉRREZ, Cayo, *El teatro escolar de los jesuitas (1555-1640)*, edición de la “Tragedia de San Hermenegildo”, Oviedo, Universidad de Oviedo, 1997.

GONZALEZ LOPO, Domingo L., “Los nuevos modos de la hagiografía contrar-reformista”. En *Actas del XVIII Congreso de la Asociación de Archiveros de la Iglesia en España (Orense, del 9 al 13 de septiembre del 2002)*, *Memoria Ecclesiae*, 24, 2004, pp. 609-632.

GORAÏNOFF, Irina, *Les fols en Christ*, Paris, Desclée de Brouwer, 1983.

GRUZINSKI, Serge, *De la santidad a la perversión*, México, Grijalbo, 1985.

_____ *La colonización de lo imaginario. Sociedades indígenas y occidentalización en el México español. Siglos XVI-XVII*, México, FCE, 1991.

GUERREIRO, Henri, “El *San Antonio de Padua* de Mateo Alemán: tradición hagiográfica y proceso ideológico de reescritura. En torno al tema de pobres y poderosos” en *Criticón*, 77, 1999, pp. 5-52.

_____ *La modernidad del “San Antonio de Padua” de Mateo Alemán. Hagiografía, Teología, Picaresca*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail (Anejos de *Criticón*, 13), 2011.

GUERREIRO, R., “Le rayonnement de l’hagiographie hispanique en Gaule pendant le haut Moyen Âge : circulation et diffusion des Passions hispaniques”. In *l’Europe héritière de l’Espagne wisigothique*, Madrid, 1992, pp. 137-157.

GUTIÉRREZ ZÚÑIGA, Cristina (ed.), *El fenómeno religioso en el occidente de México. VI Encuentro de investigadores*, Zapopan, El Colegio de Jalisco-Universidad de Guadalajara, 2004.

GUZMÁN MUNDO, Fernando, “Santo Toribio Romo: construcción histórica de un símbolo identitario”. En *El fenómeno religioso en el occidente de México*, ... pp. 123-138.

HARCOURT Agnès, *La vie et les miracles de la Bienheureuse Isabelle de France, sœur de Saint Louis*, Paris, CERF, 2012. (Trad. Présentation et notes par Jean-François Kosta-Théfaine).

HAREN, Mauren, “Los espacios del ídolo y del santo: guerra ritual martirio de fronteras misioneras del noroeste novohispano”. *Estudios sociales*, no. 23, pp. 179-197.

HARO CORTÉS, Marta y ARAGÜÉS ALDAZ, José, “La vida de Santiago en los santorales castellanos (El *Flor Sanctorum* renacentista y la tradición medieval)”. *Formas narrativas breves en la Edad Media. Actas del IV Congreso*, Elvira Fidalgo (ed.), Santiago de Compostela, Universidad, 2005, pp. 35-92.

HAUMONTÉ, Odile, *Drôles de saints 30 fioretti*, Clermont-Ferrand, Éditions des Béatitudes, 2012.

HAVERS, Guillermo María, *Testigos de Cristo en México. V Centenario de Evangelización en América Latina. 1492-1992*, 3ª Ed., México: Ediciones Promesa, 1988.

HEFFERNAN, Thomas J., *Sacred Biography: Saints and Their Biographers in the Middle Ages*, New York, Oxford University Press, 1988.

HELVETIUS, Anne-Marie et Matz, Jean- Michel, *Église et société au Moyen Âge, Ve-XVe siècle*, Paris, Hachette, 2008.

HÉNIN, Emmanuelle et François BONFILS, *Rotrou, le Véritable Saint Genest*, Paris, Flammarion, 1999.

HENRIET, Patrick, “Un exemple de religiosité politique : Saint Isidore et les rois de León (XI-XIII siècle)”. In *Fonctions sociales et politiques du culte des saints dans les sociétés du rite grec et latin au Moyen Âge et à l'Époque Moderne : approche comparative*, dir. M. Derwich et M. Dmitriev, Wrocław, 1999, pp. 77-95.

HERMAN-MASQUARD, Nicole, *Les reliques des saints. Formation coutumière d'un droit*, Paris, Klincksieck, 1975.

HIGAREDA RANGEL, Jessica y CARDAILLAC, Louis, "Una leyenda nahua acerca de santo Santiago". *Revista de Literaturas Populares*, núm. 2, vol. I, 2002, pp. 59-67.

Histoire des miracles, Actes de la 6^e Rencontre d'histoire religieuse de Fontevraud, 1982, Presses de l'Université d'Angers, 1983.

HUET, Charlotte: "Le diable, le monde et la chair: los santos mártires en las literaturas de cordel españolas, italianas y francesas". *Revista de Literaturas Populares*, IX, 2, 2009, pp. 408-430.

IGLESIAS OVEJERO, Ángel, "Iconicidad y parodia: los Santos del panteón burlesco en la literatura y el folklore". *Criticón*, 20, 1982, pp. 5-83.

IMPEY, Olga. T., "Del duello de los godos de España: retórica del llanto y la motivación". *Romance Quarterly*, 33, (1986), pp. 295-307.

JONIN, Pierre, "Des premiers ermites à ceux de la quête del saint graal". *Annales de la faculté des lettres d'Aix*, tomo XLIV, 1968, pp. 293-350.

JOUNEL, Pierre, *Le Renouveau du culte des saints dans la liturgie romaine*, Rome, Edizioni Liturgiche, 1986.

KERHERVÉ, Jean, *La naissance de l'État moderne 1180-1492*, Paris, Hachette, 2004.

KLANICZAY, Gabor, *Procès de canonisation au Moyen Âge : aspects juridiques et religieux*, Rome, École Française de Rome, 2004.

Kleinberg, A., *Histoire des saints. Leur rôle dans la formation de l'Occident*, Paris, 2005.

LACARRIÈRE, Jacques, *Les hommes ivres de Dieu*, Paris, Fayard, 1975.

LAFAYE, Jacques, *Quetzalcóatl y Guadalupe. La formación de la conciencia nacional*, prefacio de Octavio Paz, México, FCE, 1977.

LA SERNA, Jacinto, *Tratado de las idolatrías, supersticiones, dioses, ritos, hechicerías y otras costumbres gentílicas de la raza aborigen de México*, [1656], México, Ediciones Fuente Cultural, 1953.

LE BRUN, Jacques, "Mutations de la notion de martyr au xvii^e siècle d'après les biographies spirituelles féminines". In *Sainteté et martyr dans les religions du Livre*, ed. J. Marx, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1989, pp. 77-90.

_____ "Devoción y devociones en la época moderna". *Espacio, imágenes y retórica de las devociones. Historia y grafía*, no. 26, 2006, pp.- 57-75.

LEENHARDT, F. J., *La notion de sainteté dans l'Ancien Testament*, Paris, 19.

LE GOFF, Jacques, *La Naissance du Purgatoire*, Paris, Gallimard, 1981.

_____ *Lo maravilloso y lo cotidiano en el Occidente Medieval*, 2^a. ed., Barcelona, Gedisa, 1986.

_____ *Pensar la historia*, Barcelona, Paidós, 1990. Traduit du français.

_____ *El orden de la memoria. El tiempo como imaginario*, Barcelona, Paidós, 1991. Traduit du français.

_____ *Saint Louis*, Paris, Gallimard, 1990.

_____ *Saint François d'Assise*, Paris, NRF, 1999.

_____ *Héros du Moyen Âge, le saint et le roi*, Paris, Gallimard, 2004.

_____ À la recherche du temps sacré, Jacques de Voragine et la *Légende dorée*, Paris, Perrin, 2011.

_____ *Hommes et Femmes du Moyen Âge*, Paris, Flammarion, 2012.

LE GOFF, Jacques et RÉMOND, René, *L'histoire de la France religieuse*, Paris, Seuil, 1988-1992. Tome 1 : « Des dieux de la Gaule à la papauté d'Avignon, des origines au XIV^e siècle » Jacques Le Goff (dir.), Tome 2 : « Du christianisme flamboyant à l'aube des Lumières XIV^e-XVIII^e siècle » François Lebrun (dir.), Tome 3 : « Du roi Très Chrétien à la laïcité républicaine XVIII^e-XIX^e si Philippe Joutard (dir.), Tome 4 : « Société sécularisée et renouveau religieux XX^e siècle » René Rémond (dir).

LE GUILLON, Jean-Paul, *Saint Yves, Ceux qui l'ont connu témoignent. Ceux qu'il a guéris racontent*, Tréguier, 1989.

LEÓN-PORTILLA, Miguel, *Tonatzin Guadalupe. Pensamiento náhuatl y mensaje cristiano en el "Nican mopohua"*, México, El Colegio Nacional-FCE, 2000.

LEROY, Béatrice, “Saint Isidore de Séville dans la littérature politique castillane de la fin de Moyen Âge”, *La hagiografía entre historia y literatura...* pp. 773-785.

Les fonctions des saints dans le monde occidental (III^e - XIII^e siècle), Rome, École Française de Rome, 1991.

LÉTHEL, François Marie, o.c.d., *La Lumière de Christ dans le cœur de l'Église. JeanPaul II et la théologie des Saints*, Sorgues, éditions Paroles et Silence, 2011.

LOBRICHON, Georges, « L'engendrement des saints : le débat des savants et la revendication d'une sainteté exemplaire en France du nord au XI siècle et au début du XII siècle ». In *Les fonctions des saints dans le monde occidental (III-XIII siècle)*, Rome, École Française de Rome, 1991, pp. 143-160.

LOMENECH, Gérard, *Musique sacrée au temps des ducs. Saint Vincent Ferrier et la Messe de Kernascléden*, Rennes, éditions du Layeur, 2000 (livre + CD).

LUDDY, J., *San Bernardo. El siglo XII de la Europa cristiana*. Madrid, Rialp, 1963.

LLANOS LÓPEZ, Rosana, “Sobre el género de la comedia de santos”, *La hagiografía, entre historia y literatura...*, pp. 809-826.

LLUIS, Joseph, “Los santos en sus comedias: hacia una tipología de los protagonistas del teatro hagiográfico”. En *Comedias y comediantes. Estudios sobre el teatro clásico español*, Valencia, Universidad de Valencia, 2000, pp. 55-76.

MAES, Bruno, *Le roi, la Vierge et la nation. Pèlerinages et identité nationale entre guerre de Cent Ans et Révolution*, Paris, Publisud, 2002.

MALDONADO, Luis, *Génesis del catolicismo popular*, Madrid, Ediciones Cristiandad, 1979.

MÂLE, Emile, *El arte religioso de la Contrarreforma*, Madrid, Ediciones Encuentro, 2001.

MALLET, Michel, *Le culte des saints. Pourquoi. Comment*, Paris, François Xavier de Guibert, 1995.

MARZAL, Manuel M., *El sincretismo iberoamericano. Un estudio comparativo sobre los quechuas (Cusco), los mayas (Chiapas) y los africanos (Bahía)*, Lima, Universidad Católica de Perú, 1985.

MARTÍNEZ ROSALES, Alfonso, “Los santos jurados de la ciudad de San Luis Potosí”, en *Manifestaciones religiosas en el mundo colonial americano*, Manuel Ramos y Clara García (eds.), México, INAH-Centro de Estudios de Historia de México Condumex-Universidad Iberoamericana, 1997, pp. 89-107.

MARIE-PASCALÉ (Sœur), *Initiation à sainte Gertrude*, Paris, Cerf, 1995.

MARROQUÍN, Enrique, *La cruz mesiánica. Una aproximación al sincretismo católico indígena*, México, Palabra Ediciones, 1999.

MAYEUR-JAOUEN, Catherine, “Saints coptes et saints musulmans de l’Égypte du XXe siècle”, en *Revue de l’Histoire des Religions*, numéro thématique « Les voies de la sainteté dans l’islam et le christianisme », 215 (1), 1998, pp. 39-186.

MAZA, Francisco, *El guadalupanismo mexicano*, México, FCE, 1981.

MENACA, Marie de, *Histoire de saint Jacques et de ses miracles au Moyen Âge, VIII^e à XII^e siècle*, Nantes, Université de Nantes, 1987.

MENÉNDEZ PELÁEZ, Jesús, *Los jesuitas y el teatro en el Siglo de Oro*, Oviedo, Universidad de Oviedo, 1995.

MEYER, Jean, *La fábula del crimen ritual. El antisemitismo europeo (1880-1914)*, México, Tusquets, 2012.

MICHAUD, Monique, *Mateo Alemán, moraliste et chrétien. De l’apologue picaresque à l’apologétique tridentine*, Paris, Aux Amateurs de livres, 1987.

_____ “Vie de saint, vie de coquin : San Antonio de Padua et Guzmán de Alfarache”. In *Hommage au professeur Augustin Redondo*, Pierre Civil (ed.), Madrid, Castalia, 2010.

_____ “Entre histoire et histoire pieuse : San Antonio de Padua de Mateo Alemán”, *La hagiografía entre historia y literatura...*, pp. 35-62.

MILHOU, Alain, “Gregorio López, el iluminismo y la nueva Jerusalem americana”. En *Actas del IX Congreso Internacional de Historia de América*, Sevilla, 1992, Tomo III, pp. 55-83.

Miracles, prodiges et merveilles au Moyen Âge, Paris, Publications de la Sorbonne, 1995.

MIRANDA GODÍNEZ, Francisco, *Dos cultos fundantes : Los Remedios y Guadalupe (1521-1549)*, Zamora, El Colegio de Michoacán, 2001.

MONER, Michel, « Une légende en procès: le cas du 'Saint Enfant' de La Guardia ». In *La légende. Anthropologie, Histoire, Littérature*. Actes du colloque [...], Casa de Velázquez-Universidad Complutense, Madrid, 1989, pp. 253-266.

_____ « Les origines du culte de saint Jacques en Espagne : imitations, falsifications, parodies ». In *Mélanges offerts au Professeur Guy Mercadier*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 1998, pp. 255-266.

_____ “Cervantes y el tema hagiográfico en el Quijote: cuatro bultos en un pradecillo (II-58)”. En *Actas del IV congreso internacional de la Asociación de cervantistas, Lepanto, 1-8 octubre de 2000*, Antonio Bernat Vistarini (ed.), Palma de Mallorca, Universitat de les Illes Balears, 2001, vol. II, pp. 600-610.

_____ “Nueva apostilla a los santos ensabanados (*Don Quijote*, II, 58)”. En , *Actas del XIV Congreso de la Asociación Internacional de Hispanistas celebrado el 16-21 juillet 2001*, Lía Schwartz et Isaías Lerner (dir.), New York, 2004 (4 vols.), vol. II, pp. 335-347.

_____ “Le prix de la sainteté. Hypocrisie héroïque ou honnête dissimulation”. In “*Por discreto y por amigo*”, *Mélanges offerts à Jean Canavaggio*, Christophe Couderc et Benoît Pellistrandi (éds.), Madrid, Casa de Velázquez, 2005, pp. 121-130.

_____ « Une sainte qui fait rire et sourire: sainte Thérèse d'Avila dans les *Cuentos populares españoles* de Macedonio Aurelio Espinosa ». En *Risa y Santidad*, organisée par *Pratiques hagiographiques dans l'espagnol du Moyen Âge et du Siècle d'Or*, Toulouse, CNRS-Université de Toulouse Le Mirail, 2005, pp. 279-288.

MONTERROSA PRADO, Mariano y TALAVERA SOLÓRZANO, Leticia, *Las devociones cristianas en México en el cambio de milenio*, México, Conaculta-Inah, 2002.

MORÁN, Luis Rodolfo, “El niño de las palomitas y el santo que no es santo: dos evoluciones en la relación entre devociones populares e institución”. En *El fenómeno religioso en el occidente de México*, Cristina Gutiérrez Zúñiga (ed.), El Colegio de Jalisco- Universidad de Guadalajara, 2004, pp. 157-190.

- MOYA, Jesús, *Las máscaras del santo, subir a los altares antes de Trento*, Madrid, Espasa Calpe, 2000.
- MUCHEMBLED, Robert, *Historia del diablo, siglos XII-XX*, traducción de Federico Villegas, México, FCE, 2000.
- NEBEL, Richard, *Santa María Tonantzin Virgen de Guadalupe. Continuidad y transformación religiosa en México*, México, FCE. 2000, 3ª ed.
- NÚÑEZ, Alfredo, *El gran Norte de México*, Madrid, FCE, 2000, 3ª ed.
- OLINÓN NOLASCO, Manuel, “Las máscaras del santo. Lenguaje, historia, dogma”. En *Camino a la santidad. Siglos XVI-XX*, Actas del congreso celebrado en México, DF, en 2002, México, Centro de Estudios de México Condumex, 2003, pp. 397-410.
- ORDIZ VÁSQUEZ, Francisco Javier, “El triunfo de los santos y el teatro jesuita del siglo XVI en México”. *Anales de Literatura Hispanoamericana*, no. 18, 1989, pp. 19-28 pp.
- PACAUT, Marcel, *Les ordres monastique et religieux au Moyen Âge*, Paris, Armand Colin, 2009.
- PARKER, A. A., “Santos y bandoleros en el teatro español del Siglo de Oro” en *Arbor*, 13, mayo-agosto, 1949, pp. 395-416.
- PARTIDA, Armando, *Teatro mexicano, historia y dramaturgia, Tomo II Teatro de evangelización en náhuatl*, México, Conaculta, 1992.
- PATLAGEAN, E. y RICHE, P. dir., *Hagiographie, cultures et sociétés (IV^e-XIF)*, 1981.
- PEDROSA, José Manuel, “La tradición. La lógica de lo heroico : mito, épica, cuento, cine, deporte... (modelos narratológicos y teorías de la cultura)” en *Mitos y héroes*, Ureña, Fundación Centro Etnográfico Joaquín Díaz/ Ministerio de Educación, Cultura y Deporte, 2003.
- PELLISTRANDI, Benoît, « La sainteté contemporaine ». *Dossier le temps des saints*, Mélanges de la *Casa de Velázquez*, Nouvelle Série, 33 (2), 2003, pp- 165-184.
- PELT, Jean-Marie, *Heureux les simples*, Paris, Flammarion, 2011.
- PEÑA, Ignace, CASTELLANA, Pascal, FERNANDEZ, Romuald, *Les stylites syriens*, Millano, Editions de la Custodie, 1975.

PERNOUD, Régine, *Les saints au Moyen Âge : la sainteté d'hier est-elle pour aujourd'hui ?*, Paris, Plon, 1984.

_____ *Hildegarde de Bingen. Conscience inspirée du XII^e siècle*, Paris, Editions du Rocher, 1994.

PÉREZ-EMBED WAMBA, Javier, *Hagiología y Sociedad en la España medieval. Castilla y León (siglos XI-XIII)*, Huelva, Universidad de Huelva, 2002.

PÉREZ ESCOHOTADO, Javier (coord.), "Literatura y milagro de Santo Domingo de la Calzada" en *El Milagro del gallo y la gallina, patrimonio cultural*, Logroño, Instituto de Estudios Riojanos, 2002.

PHILLIPART DE FOY, Guy, "Hagiographes et hagiographie, hagiologues et hagiologie: des mots et des concepts". *Hagiographica*, 1, 1994, pp. 1-16.

_____ "L'Hagiographie comme littérature : concept récent et nouveaux programmes en *Revue des Sciences Humaines*, 251, 1998, pp. 11-39 (número monográfico dedicado a la hagiografía).

POUTRIN, Isabelle, *Le voile et la plume. Autobiographie et sainteté féminine dans l'Espagne moderne*, Madrid, Casa de Velázquez, 1995.

RAGON, Pierre, "Los santos patronos de las ciudades del México central (siglos XVI y XVII)" en *Historia mexicana*, 2002, pp. 361-389.

_____ "Entre modelos hagiográficos y necesidades de la misión: la santidad imposible de los primeros evangelizadores de la Nueva España". En *Camino a la santidad. Siglos XVI-XX*, Actas del congreso celebrado en México, DF, en 2002, México, Centro de Estudios de México Condumex, 2003, pp. 225-250.

_____ *Les saints et les images du Mexique colonial*, Paris, L'Harmattan, 2003.

_____ Sebastián de Aparicio, un santo mediterráneo en el Altiplano mexicano". *Estudios de Historia Novohispana*, México, núm. 23, 2000, pp. 17-45.

_____ "La colonización de lo sagrado: la historia del Sacromonte de Amecameca". *Relaciones. Estudios de Historia y Sociedad*, XIX, 75, 1998, pp. 281-300.

RAMOS MEDINA, Manuel, *Imagen de santidad en un mundo profano*, México, Universidad Iberoamericana, 1990.

_____ “Modelos de santidad en el Carmelo novohispano”. En *Camino a la santidad. Siglos XVI-XX*, Actas del congreso celebrado en México, DF, en 2002, México, Centro de Estudios de Historia de México Condumex, 2003. pp. 49-68.

RAMOS MEDINA et Clara GARCÍA (coords.), *Actas del III Congreso internacional. Mediadores culturales. Ciudades mestizas: intercambios y continuidades en la expansión occidental, siglos XVI-XIX*, México, INAH/Condumex/CEMCA, 2001.

RATZINGER, Joseph. Cardinal, *La théologie de l'histoire de saint Bonaventure*, Paris, PUF, 2007.

RÉAU, Louis, *Iconographie de l'art chrétien: Iconographie des saints*, Paris, Presses Universitaires de France, 1959 (5 vols.).

REIFLER BRICKER, Victoria, *El cristo indígena, el rey nativo. El sustrato histórico de la mitología del ritual de los mayas*, México, FCE, 1993.

RÉMOND, René, *Introduction à l'histoire de notre temps, 2. Le XIX^e siècle 1815-1914*, Paris, Éditions du Seuil, 1974.

_____ *Une source de l'histoire de la mystique moderne revisitée : les procès de canonisation*, dans MEFRIM, 1993, pp. 177-217.

RENOUX, Pauline, *La figure de Saint Jérôme dans l'Espagne du Siècle d'Or (1516-1655), images, spiritualité et pouvoir*, Clermont-Ferrand, Université Blaise Pascal, 2000.

REY-MERMET, Théodule, *Le saint du siècle des Lumières, Alphonse de Liguori (1697-1787)*, Paris, Nouvelle Cité, 1982. Préface de Jean Delumeau.

REYNAUD, Elisabeth, *Amantes et mystiques*, Monaco, Éditions de Rocher, 2012.

RIBADENEYRA, Pedro de, *Flos sanctorum, o libro de las vidas de santos*, Madrid, Luis Sánchez impresor, 1616.

_____ *Vidas de santos. Antología del Flos Sanctorum*, O. Aguirre y J.

Azpeitia (eds.), Madrid, Lengua de Trapo, 2000.

RICHÉ, Pierre et PATLAGEAN, Émile. (dirs.) *Hagiographie, cultures et sociétés, IV^e-XIII^e siècle*, Paris, Études augustinienes, 1981.

RÍO BARREDO, María José, "Literatura y ritual en la creación de una identidad urbana: Isidro patrón de Madrid". *Edad de Oro*, 17, 1998, pp. 149-168.

RODRÍGUEZ LÓPEZ, A., "Fernando III el Santo (1217-1252). Evolución historiográfica, canonización y utilización política" en *Miscelánea en homenaje al P. Agustí Altisent*, Tarragona, 1991, pp. 573-588.

ROUX, L. E., *Du logos à la scène. Éthique et esthétique. La dramaturgie de la comédie de saints dans l'Espagne du Siècle d'Or*, Nice, 1974 (Thèse d'État inédite).

RUBIAL GARCÍA, Antonio, "La insulana, un ideal eremítico medieval en Nueva España" en *Estudios de Historia Novohispana*, núm. 6 (1978), pp. 39-46.

_____ "Bajo el manto de los santos propios. El proyecto criollo para un santoral poblano" en *Revista Universidad de México*, número extraordinario, septiembre 1993, pp. 38-41.

_____ "Los santos milagrosos y malogrados de la Nueva España", en *Manifestaciones religiosas en el mundo colonial Americano*, García Ayluardo, Clara y Ramos Medina, Manuel (coords.), México, INAH- Condumex- Universidad Iberoamericana, 1993, pp. 71-105.

_____ "Tebaidas en el paraíso. Los ermitaños de Nueva España". *Historia mexicana*, vol. 44, núm. 3 (175), enero-marzo de 1995, pp. 355-383.

_____ *La hermana pobreza. El franciscanismo: de la Edad Media a la evangelización novohispana*, México, UNAM, 1996.

_____ "Tierra de prodigios. Lo maravilloso cristiano en la Nueva España de los siglos XVI y XVII". En *La iglesia católica en México. Actas del XVII Coloquio de antropología. Historias Regionales*, Zamora, Colegio de Michoacán, 1997, pp. 357-364.

_____ "Cuerpos milagrosos: creación y culto de las reliquias novohispanas". *Estudios de Historia Novohispana*, México, núm. 18, 1998, pp. 69-82.

_____ *La santidad controvertida. Hagiografía y consciencia criolla alrededor de los venerables no canonizados de la Nueva España*, México, UNAM-FCE, 1999.

_____ "Los venerables de la Nueva España: Gregorio López, Juan de Palafox y fray Antonio Margil. En *Los pinceles de la historia ...* 1999 pp. 231-245.

_____ “El mártir colonial, evolución de una figura heroica”, en *Memorias del coloquio internacional: El héroe, entre el mito y la historia*, Federico Navarrete y Guilhem Olivier (coords.), México, CEMCA-UNAM, 2000, pp. 75-87.

_____ “La exaltación de los humillados. Indios y santidad en las ciudades novohispanas del siglo XVIII”. En *Actas del III Congreso internacional Mediadores culturales. Ciudades mestizas: intercambios y continuidades en la expansión occidental. Siglos XVI-XIX*, Manuel Ramos y Clara García (coords.), México, CONDUMEX/ INAH/CEMCA, 2001, pp. 75-87.

_____ “La crónica religiosa: Historia sagrada y conciencia colectiva”. En *Historia de la literatura mexicana tomo II. La cultura letrada en la Nueva España del siglo XVII*, Raquel Chang-Rodríguez (coord.), México, UNAM-Siglo XXI, 2002, pp. 325-371.

_____ “El hábito de los santos. Construcción y recepción de la santidad de los laicos en la Nueva España del siglo XVII”. En *Camino a la santidad. Siglos XVI-XX ...*, 2003, pp. 339-358.

_____ “Santos para pensar. Enfoques y materiales para el estudio de la hagiografía novohispana”. *Prolija memoria*, I-I, 2004 pp. 121- 146.

_____ “Santiago y la cruz de piedra. La mítica y milagrosa fundación de Querétaro, ¿una elaboración del Siglo de las Luces?”. En *Creencias y prácticas religiosas en Querétaro. Siglos XVI-XIX*, Ricardo Jiménez (ed.), México, Universidad Autónoma de Querétaro/ Plaza y Valdés, 2004, pp. 25-104.

_____ *Profetisas y solitarios. Espacios y mensajes de una religión dirigida por ermitaño, beatas y laicos en las ciudades de la Nueva España*, México, UNAM-FCE, 2006.

_____ “La santidad indígena: defensores y detractores durante el periodo virreinal”. En *El santo Juan Diego: Historia y contexto de una canonización polémica*, Vázquez Parada, Lourdes Celina, Ortiz Acosta, Juan Diego, Morán Quiróz, Luis Rodolfo (comps.), Guadalajara, Universidad de Guadalajara, 2006.

_____ “Los ermitaños, un tópico literario en la Edad Media” en *Historia y literatura: textos del Occidente medieval*, Antonio Rubial García e Israel Álvarez Moctezuma (coords.), México, UNAM, 2010, pp. 73-84.

_____ *El paraíso de los elegidos. Una lectura de la historia cultural de la Nueva España (1521-1804)*, México, FCE, 2010.

RUBIAL, Antonio y BIENKO, Doris, “Santa Gertrudis la Magna. Huellas de una devoción novohispana”. *Historia y Grafía*, núm. 26, 2006, pp. 109-139.

RUBIO, Miguel Ángel, *La morada de los santos. Expresiones del culto religioso en el sur de Veracruz y Tabasco*, México, Instituto Nacional Indigenista-Secretaría de Desarrollo Social, 1995.

RUIZ-GÁLVEZ PRIEGO, Estrella, “De reyes y de santos. San Fernando, de las crónicas de la Edad Media a las hagiografías del Siglo XVII. Permanencia y adaptación de una imagen”. En *La hagiografía entre historia y literatura...*, pp. 1015-1031.

SAEZ, Ricardo, “El culto a San Isidro Labrador o la invención y triunfo de una amplia operación político-religiosa (1580-1622). En *La hagiografía entre historia y literatura...*, 2005, pp. 1033-1044.

SALLMANN, Jean-Michel, *Naples et ses saints à l'âge baroque (1540-1750)*, Paris, PUF, 1994.

SALVADOR MIGUEL, Nicasio, LÓPEZ RÍOS, Santiago y BORREGO GUTIÉRREZ, Esther (eds.), *Fantasia y literatura en la Edad Media y los siglos de oro*, Madrid, Universidad de Navarra-Iberoamericana-Vervuert, 2004.

SÁNCHEZ-CONCHA BARRIOS, Rafael, *Santos y santidad en el Perú virreinal. Vida y espiritualidad*, Lima, 2003.

SÁNCHEZ PÉREZ. L. A., *El culto mariano en España*, Madrid, CSIC, 1943.

SARAVIA, Atanasio G., *Los misioneros muertos en el norte de la Nueva España*, México, Ediciones Botas, 1943.

SAWARD, John, *Dieu à la folie. Histoire des saints fous pour le Christ*, Paris, Seuil, 1990.

SAXER, Victor, *Morts, martyrs, reliques en Afrique chrétienne aux premiers siècles. Les témoignages de Tertullien, Cyprien et Augustin à la lumière de l'archéologie africaine*, Paris, Beauchesne, 1980.

_____ *Le culte de Marie Madeleine en Occident : des Origines au Moyen Âge*, Auxerre-Clavreuil, Publications de la Société des Monuments Historiques de l'Yonne, 1959.

SCHMIDT, M. F., "L'utilisation des figures allégoriques dans les procès de canonisation de Saint Ferdinand à Séville et à Madrid (1671). In *Culture et idéologie après le Concile de Trente, permanences et changements*, Abbeville, Université de Paris VII, 1985, pp.153-181.

SCHMITT, Jean-Claude (dir.), *Les saints et les stars. Le texte hagiographique dans la culture populaire*, Paris, Beauchêne, 1983.

_____ "El historiador y las imágenes". *Relaciones. Estudios de Historia y Sociedad*, XX, núm. 77, 1999, pp. 15-47.

SCHNEIDER, Luis Mario, *Cristos, santos y vírgenes*, México, Planeta, 1995.

SCHUBIGER, Gian Franco, *Couples saints et bienheureux*, Paris, éditions Parole et Silence, 2004.

SERRALTA, Frédéric, "Hagiografía y sincretismo genérico: los dos mejores hermanos, S. Justo y Pastor" en *La hagiografía entre historia y literatura...* pp. 1047-1058.

SERRANO ESPINOZA, Teresa Eleazar (coord.), *Sobre religión y cultura en el México virreinal*, México, INAH, 2009.

SIGAL, Pierre-André, *Les Marcheurs de Dieu. Pèlerinages et pèlerins au Moyen Âge*, Paris, A. Colin, 1974.

_____ *Le travail des hagiographes aux XI^e. et XII^e siècles: sources d'information et méthodes de rédaction*, Montpellier, Université Paul Valéry, 1975.

_____ *L'Homme et le miracle dans la France médiévale : XI-XII siècle*, Paris, Cerf, 1985.

SIGAUT, Nelly, "*Corpus Christi*: la construcción simbólica de la ciudad de México". En *Del libro de emblemas a la ciudad simbólica, Actas del III Simposio Internacional de Emblemática Hispánica*, Castellón de Plana, Universitat Jaume I, vol. 1, 2000, pp. 27-57.

STRESSER-PEAN, Guy, *El Sol-Dios y Cristo. La cristianización de los indios de México vista desde la sierra de Puebla*, México, FCE-Conaculta-Centro de Estudios Mexicanos y Centroamericanos, 2011.

SUÁREZ, María Pilar, "Le saint, héros et marginal". *Thélème. Revista Complutense de Estudios Franceses*, 2003, 18, pp. 99- 112.

SUIRE, Éric, « La sainteté à l'époque moderne. Panorama des causes françaises (XVI-XVII siècles) ». In *Mélanges de l'École française de Rome-Italie Méditerranée*, tome 110, 1998-2, pp. 921-942.

_____ « L'hagiographie janséniste. Théorie et réalités ». *Histoire, Économie, Société*, 2^{ème} Trimestre 2000, 19^{ème} année, n° 2, pp. 185-200.

_____ *La sainteté française de la RÉFORME catholique (XVI^e-XVIII^e siècles) d'après les textes hagiographiques et les procès de canonisation*, Pessac, Presses Universitaires de Bordeaux, 2001.

_____ « Du pouvoir spirituel à l'influence temporelle. Les serviteurs de Dieu dans les villes françaises sous l'Ancien Régime, d'après les sources hagiographiques ». In *Des hommes et des pouvoirs dans la ville XIV-XX siècles*, J. Pontet (éd.), Bordeaux, 1999, pp. 215-238.

_____ « La sainteté carmélitaine d'après la littérature hagiographique des XVII-XVIII siècles ». In *Carmes et Carmélites en France du XVII^e siècle à nos jours*, B. Hours éd. Paris, CERF, 2001, pp. 171-189.

_____ « Entre sclérose et renouveau. Les orientations de l'hagiographie française du XVI^e siècle ». In *Dossier le temps des saints...*, 2003, pp. 61-77.

_____ « El auge actual de las causas de los servidores de Dios franceses de la época moderna ». En *Camino a la santidad siglos XVI-XX...*, 2003, pp. 271-291.

_____ «Le saint est-il un héros ? ». *Annales de l'Est*, 2008, n° 1, pp. 11-20.

_____ « Sainteté, culte des saints et production hagiographique dans la France des Lumières ». In *Religion et politique au temps des Lumières*, L. Gallois, P. Goujon (dirs.), Paris, Médiasèvres, 2008, pp. 63-71.

_____ *Sainteté et Lumières. Hagiographie, Spiritualité, propagande religieuse dans la France du XVIII^e siècle*, Paris, Honoré Champion, 2011.

_____ « Du saint d'État au saint dynastique ». In *Des saints entre Église et État*, Fl. Buttay, A. Guillausseau dir., Paris, PUPS, 2011, pp. 173-180.

TALLON, Alain, «La sainteté au temps du concile de Trente». In *La sainteté. Actes de la VII^e Université d'été du Carrefour d'histoire religieuse* (Saint-Didier, Vaucluse, 9-12 juillet 1998), Gérard Cholvy (ed.), Montpellier, Université Paul Valéry, 1999, pp. 98-107.

TAYLOR, William B., *Ministros de lo sagrado. Sacerdotes y feligreses en el México del siglo XVIII*, México, El Colegio de México-El Colegio de Michoacán-Secretaría de Gobernación, 1999.

THILS, G et TRUHLAR, K. V., (dirs.), *Laïcat et sainteté*, T. 1 *Laïcs et vie chrétienne*, Rome, 1963. T.2 *Sainteté et vie dans le siècle*, Rome, 1965.

TORRELL, Jean-Pierre, *Inutile Sainteté ? L'homme dans le miroir de Dieu*, Paris, Centurion, 1971.

TREXLER, Richard C., "Alla destra di Dio. Organizzazione della vita attraverso i santi in Nouva Spagna". En *Church and community, 1200-1600. Studies in the history of Florence and New Spain*, Roma, Edizioni di Storia e Letteratura, 1987, pp. 498-525.

VALLE, Rafael Heliodoro, *Santiago en América*, México, Ed. Santiago, 1946.

VAN ZANTRWIJK, R.A.M., *Los servidores de los santos: la identidad social y cultural de una comunidad tarasca*, México, INI-SEP, 1974.

VARGAS LUGO, Elisa, "Proceso iconológico del culto de Santa Rosa de Lima". En *Actes du XLII congrés international d'américanistes*, Paris, 1976, pp. 69-89.

VAUCHEZ, André, et al. *Sociologie de la sainteté canonisée*, dans *Archive de sociologie des religions*, 30, 1970, pp. 111-112.

_____ « L'influence du modèle hagiographique sur les représentations de la sainteté dans les procès de canonisation (XIII^e-XV^e siècles) » en *Hagiographie, Cultures et Sociétés, IV-XI siècles. Actes du Colloque organisé à Nanterre et à Paris (2-5 mai 1979)*, Paris, Études Augustiniennes, 1981, pp. 585-596.

_____ *La sainteté en Occident aux derniers siècles du Moyen Âge*, Rome, École Française de Rome, 1981, 1982, 2 vols.

_____ *Les Laïcs au Moyen Âge. Pratiques et expériences religieuses*, Paris, CERF, 1987.

_____ "Le saint", L'homme médiéval, dir. Jacques Le Goff, Paris, Seuil, 1989, pp. 345-380.

_____ « Saints admirables et saints imitables, les fonctions de l'hagiographie ont-elles changé aux derniers siècles du Moyen Âge ? ». In *Les fonctions des saints dans le monde occidental, III-XIII siècles*, Rome, 1991, pp. 161-172.

_____ *La spiritualité du Moyen Âge occidental VIIIe-XIIIe siècle*, Paris, Seuil, 1994.

_____ *Saints, prophètes et visionnaires. Le pouvoir du surnaturel au Moyen Âge*, Paris, Albin Michel, 1999.

_____ (sous la direction de) *Ermites de France et d'Italie (XI-XV siècle)*, Rome, École Française de Rome, « Collection de l'École Française de Rome », 313, 2003.

_____ *François d'Assise, entre histoire et mémoire*, Paris, Fayard, 2009.

_____ *Prophètes et prophétisme* (Sous la direction d'André Vauchez), Paris, Seuil, 2012.

VÁZQUEZ PARADA, Lourdes Celina, “Los procesos de canonización en México y el modelo de iglesia”. En *El fenómeno religioso en el occidente de México*, Cristina Gutiérrez Zúñiga (ed.), El Colegio de Jalisco-Universidad de Guadalajara, 2004, pp. 107-122.

_____ “Poblado del reino de los cielos en siervos venerables: los santos y beatos mexicanos”. En *El santo Juan Diego: Historia y contexto de una canonización polémica ...* 2006, pp. 125-156.

VÁZQUEZ PARADA, Lourdes Celina y MUÑOZ PINI, Laura María (coords.), *Cultura, religión y sociedad*, Guadalajara, Universidad de Guadalajara, 2007.

VÁZQUEZ PARADA, Lourdes Celina, ORTÍZ ACOSTA, Juan Diego, MORÁN QUIRÓZ, Luis Rodolfo (comps.), *El santo Juan Diego: Historia y contexto de una canonización polémica*, Guadalajara, Universidad de Guadalajara, 2006.

VEGA, Carlos Alberto, *Hagiografía y literatura. La vida de San Amaro*, Madrid, El Crotalón, 1987.

_____ *La vida de san Alejo. Versiones castellanas*, Salamanca, Universidad de Salamanca, 1991.

VELASCO, Honorario M., “Las leyendas de hallazgos y de apariciones de imágenes. Un replanteamiento de la religiosidad popular como religiosidad local” en *La religiosidad popular. Vida y muerte: la imaginación religiosa*, Barcelona, Anthropos, 1989, pp. 401-411.

VELÁZQUEZ, Isabel, *Hagiografía y culto a los santos en la Hispania visigoda. Aproximación a sus manifestaciones literarias*, Cuadernos Emeritenses, 32, Museo Nacional de Arte Romano, Mérida, 2002.

_____ *La literatura hagiográfica. Presupuestos básicos y aproximación a sus manifestaciones en la historia visigoda*, Madrid, Fundación Castellano y Leonés de la Lengua, 2007.

VERMEYLEN, Jacques, *Vatican II*, Namur, Éditions Fidélité, 2012.

VIGUERIE, Jean de, « Saints ». In *Histoire et dictionnaire du temps des Lumières, (1715-1789)*, Paris, Robert Laffont, 1995.

VILLA ROIZ, *El buen camino. Historia de la santidad en México*, México, Editorial Libros virtuales, 2009.

VILLA ROIZ, Carlos et Miguel Ángel, *Camino del cielo*, (estudio sobre los santos en América Latina).

VINCENT-CASSY, Cécile, “Quand les reines étaient saintes. La canonisation de sainte Élisabeth de Portugal (1271-1336) et la Monarchie espagnole au XVII^e ». In *Face de Eva. Estudios sobre a Mulher*, 7, 2002, pp. 127-144.

_____ “Sangre real, rarísima hermosura...’: La santidad coronada en la España de los Austrias menores”. En *La hagiografía entre historia y literatura...* pp. 1135-1152.

_____ “La propagande hagiographique des villes espagnoles au XVII^e siècle. Le cas de sainte Juste et de sainte Rufine, patronnes de Séville”. *Mélanges de la Casa de Velázquez*, Nouvelle Série, tome 33 (2), 2003, pp. 97-130.

_____ *Les « chemins du ciel »: sainteté féminine, martyre et patronage en Espagne sous Philippe III (1598-1621) et Philippe IV (1621-1665)*, Madrid, Casa de Velázquez, 2004.

VITSE, Marc (ed.), *Homenaje a Henri Guerreiro. La hagiografía entre historia y literatura en la España de la Edad Media y del Siglo de Oro*, Madrid, Universidad de Navarra- Editorial Iberoamericana-Vervuert, 2005.

WARNER. Marina, *Tú sola entre las mujeres*, Madrid, Taurus, 1991.

WECKMANN, Luis, *La herencia medieval de México*, México, El Colegio de México-FCE, 1983.

WEINSTEIN, D. y BELL, R. M., *Saints and society. The Two Worlds or Western Christendom. 1001-1700*, Chicago-Londres, University of Chicago Press, 1982.

WILLIAM, Christian, “De los santos a María: panorama de las devociones a santuarios españoles desde el principio de la Edad Media hasta nuestros días” en *Temas de Antropología española*, Carmelo Lisón Tolosana (ed.), Madrid, AKAL, 1976.

WOODWARD, Kenneth, *La fabricación de los santos*, Gerona, Ediciones B, Grupo Z, 1991 (serie documentos). Edición francesa: *Comment l'Église fait les saints*, Paris, Grasset, 1992.

ZIRES, Margarita, “Reina de México, patrona de los chicanos y emperatriz de las Américas. Los mitos de la Virgen de Guadalupe-estrategias de producción de identidades” en *Iberoamericana* 17, no. 3/4 (51/52) (1993) pp. 76-91.

ANNEXE II

Des repères pour situer la sainteté
au fil des siècles

I. Statistiques générales

Il est impossible de chiffrer le nombre de saints reconnus par l'Église. Sur près d'un millénaire, les procédures furent multiples : c'est à la fin du X^{ème} siècle que commencèrent les canonisations pontificales. En 1584, Grégoire XIII a publié un premier martyrologe universel qui a connu de nombreuses révisions. La dernière édition précise : « Le nombre des saints désignés par un nom propre est d'environ 4500, mais un nombre incalculable d'autres y sont mentionnés sous les termes génériques de martyrs, confesseurs, évêques, prêtres, diacres, clercs, vierges, soldats, etc... ».

Pour le Moyen Âge, les chiffres généralement admis pour les canonisations officielles sont les suivants :

- XIII^{ème} siècle : 23 (47 procès ouverts)
- XIV^{ème} siècle : 6 (12 procès ouverts)¹
- Pour d'autres, entre 1250 et 1418, il y aurait eu 17 canonisations.

Mais de nombreux bienheureux sont créés au niveau populaire, avec l'appui de l'évêque, du clergé de l'Église locale, ou d'un ordre religieux. Le culte est encouragé par des indulgences et des pèlerinages. Les seuls éléments statistiques incontestables concernent les cinq derniers siècles : les saints furent canonisés par les papes, sous l'autorité des Congrégations romaines spécialisées :

- XVII^{ème} siècle : 25 canonisations et 41 béatifications entre la fin du pontificat de Clément VII (1592-1605) et d'Innocent XII (1691-1700).
- XVIII^{ème} siècle : 29 canonisations, 38 béatifications solennelles et 130 reconnaissances de culte de saints anciens, entre les pontificats de Clément X (1700-1721), et de Pie VI (1775-1799)².
- XIX^{ème} siècle : 80 canonisations et 229 béatifications, entre l'accession au trône de Pie VII (1800) et le décès de Léon XIII (1903).
- XX^{ème} siècle : 647 canonisations et 1838 béatifications, du début du

¹ Sources de ces statistiques : pour le Moyen-Âge : *Enquête sur les béatifications et canonisations*, d'Yves Chiron, Paris, Editions Perrin, 2011, pp.85-87.

² Pour l'époque moderne : Antonio Rubial García, *La santidad controvertida*, México, F.C.E., voir tableau pour les XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles, page 45.

pontificat de Pie X (1903) au décès de Jean-Paul II (2005)³.

- XXI^{ème} siècle : 14 canonisations et 553 béatifications, pontificat de Benoît XVI de 2005 à mars 2013, huit ans de règne.

CANONISATIONS ET BÉATIFICATIONS : STATISTIQUES DU XVII^{ÈME} SIÈCLE AU XXI^{ÈME} SIÈCLE

A l'époque moderne, XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles

	Saints canonisés	Bienheureux (Béatification Solennelle)	Bienheureux (Béatification Certifiée)
Grégoire XV 1621-1623	5	2	-
Urbain VIII 1623-1644	1	30	-
Innocent X 1644-1655	-	-	-
Alexandre VII 1655-1667	2	1	-
Clément IX 1667-1669	2	1	-
Clément X 1670-1676	-	5	6
Innocent XI 1676-1689	-	1	-
Alexandre VIII 1689-1691	5	-	-
Innocent XII 1691-1700	-	-	-
Clément XI 1700-1721	4	1	14
Innocent XIII 1721-1724	-	-	-
Benoît XIII 1724-1730	10	4	-

³ Pour les XIX^{ème} et XX^{ème} siècles, Benoît Pellistrandi, « La sainteté contemporaine », Mélanges de la Casa de Velázquez, *Le temps des saints*, 332, 2003.

Clément XII 1730-1740	4	2	-
Benoît XIV 1740-1758	5	6	22
Clément XIII 1758-1769	6	3	17
Clément XIV 1769-1774	-	2	10
Pie VI 1775-1799	-	20	4

A l'époque contemporaine : XIX^{ème} siècle, XX^{ème} et XXI^{ème} siècles⁴

	Saints canonisés	Bienheureux
Pie VII 1800-1823	5	1
Léon XII 1823-1829	-	4
Pie VIII 1829-1830	-	-
Grégoire XVI 1831-1846	5	1
Pie IX 1846-1878	52	207
Léon XIII 1878-1903	18	16
Pie X 1903-1914	4	35
Benoît XV 1914-1922	2	17
Pie XI 1922-1939	33	301
Pie XII 1939-1958	33	118
Jean XXIII 1958-1963	10	3

⁴ À partir de 2008, les béatifications ne sont plus présidées par le pape, mais célébrées au nom du pape par un légat pontifical, en général dans le diocèse d'origine du bienheureux.

Paul VI 1963-1978	83	23
Jean-Paul I août-sept. 1978	-	-
Jean-Paul 1978-2005	482	1341
Benoît XVI 2005-2013	14	553

II. Chronologies des martyrs à travers les siècles : liste de martyrs représentatifs de différentes époques et divers lieux

DU PREMIER AU V^{ÈME} SIÈCLE

Saint Etienne, protomartyr, à Jérusalem, vers 35, lapidé.

Saint Jacques le Majeur, à Jérusalem, entre 42 et 44, décapité, le premier apôtre à être martyrisé.

À Rome, Saint Pierre, crucifié, et Saint Paul, qui eut la tête tranchée, en 67.

Saint Polycarpe, disciple de Saint Jean, à Smyrne, en Asie Mineure, en 155.

Les martyrs de Lyon en Gaule, en 177, livrés aux fauves, égorgés, parmi eux : sainte Blandine, jeune esclave et saint Pothin, premier évêque de Lugdunum.

Saint Cyprien, à Carthage, en 258, décapité.

Saint Laurent, à Rome, en 258, brûlé sur un gril.

Saintes Juste et Rufine, à Séville, en 287.

Saint Maurice et des soldats chrétiens, vers 290 à Rome.

Sainte Agathe, en Sicile, fin III^{ème} siècle, supplices multiples et sadiques.

Sainte Cécile, à Rome, fin III^{ème} siècle, enterrée dans les catacombes.

Saint Tarcisius, à Rome, fin III^{ème} siècle, enterré dans les catacombes, lapidé.

Sainte Agnès, à Rome, début du IV^{ème} siècle, enterrée dans les catacombes, égorgée.

Saint Just et saint Pasteur, jeunes enfants, Alcalà de Henares, en 304, décapités.

Sainte Catherine d'Alexandrie, IV^{ème} siècle en Égypte, supplice de la roue, puis décapitée.

Sainte Ursule et les « dix mille vierges », V^{ème} siècle, exécutée par Attila à Cologne.

Sous Dioclétien, les persecutions les plus sanglantes (248-305)

Rome : sainte Agnès et saint Sébastien.

Alexandrie : sainte Catherine.

Sicile : sainte Agathe.

Helvétie : les soldats de la légion thébéenne et saint Maurice leur chef.

Marseille : l'évêque saint Victor.

Beauvais : l'évêque saint Lucien.

Nantes : deux jeunes frères, Donatien et Rogatien.

Saragosse : le diacre saint Vincent.

Alcalà de Henares : les deux enfants Just et Pasteur.

Tolède : sainte Léocadie.

Avila : les saints Vincent, Sabine et Christèle, frère et sœurs.

Mérida : sainte Eulalie.

Barcelone : sainte Eulalie⁵.

Cordoue : Saint Aciscle.

Séville : saintes Juste et Rufine.

LES VIERGES

« *Quatuor virgines capitales* » du IV^{ème} siècle

I. Catherine d'Alexandrie refusa de sacrifier aux dieux païens, et donc d'obéir aux ordres de l'empereur Maxence. Par son éloquence, elle convertit l'impératrice et de nombreux soldats et courtisans, provoquant le courroux de l'empereur. Elle subit le supplice de la roue dentée, puis fut décapitée.

II. Dorothee fut martyrisée sous Dioclétien. Elle rejeta l'époux qu'on lui proposait et refusa de sacrifier aux dieux. Elle fut décapitée sur ordre de l'empereur.

⁵ On suppose qu'il s'agit d'une homonyme de la martyre de Lérída.

III. Sainte Marguerite d'Antioche, d'origine noble, refusa d'épouser le préfet de la région, et resta fidèle au Christ. Mise au cachot, un dragon qui était son ennemi, le diable, lui apparut plusieurs fois mais elle le vainquit par un signe de croix. Elle fut décapitée.

IV. Sainte Barbe était la fille du roi Dioscure de Nicomédie (Turquie). Elle aussi défendit sa virginité et refusa de sacrifier aux dieux païens. Elle fut décapitée sous l'empereur Maximin.

A partir de ces modèles, naquit un type de saintes qui furent fort vénérées dans les communautés chrétiennes. A partir de leur martyre, le culte des vierges connut un grand développement et sera une grande catégorie de la sainteté. D'abord, les « vierges et martyres », au temps des persécutions, puis, la paix revenue, « les vierges ». Jacques de Voragine, dans la *Légende Dorée*, nous conte la vie de plusieurs d'entre elles : sainte Marguerite, pp. 500-504, Catherine d'Alexandrie, pp. 975-983 (édition de La Pléiade).

LES ERMITES ET LES ANACHORÈTES

Au milieu du III^{ème} siècle

En Orient, s'amorce un mouvement de la fuite du monde pour trouver Dieu dans la solitude du désert, en menant une vie de renoncement et de prière. Les premiers ermites furent : Paul en 250, dans le désert égyptien, et Antoine vers 270, qui meurt à 106 ans, considéré comme le fondement de la vie monastique en Orient.

Au IV^{ème} siècle

Reconnaissance du Christianisme comme religion d'État. Des chrétiens fuient alors le relâchement et la facilité. Ils recherchent dans le désert un don absolu. Saint Pacôme, à l'origine du premier monastère dans le désert (canonisé en 320). On passe de l'érémitisme à l'anachorétisme : Martin, à Marmoutier près de Tours, en 372, et Cassien, à Marseille, il fonde le monastère de saint Victor.

Du V^{ème} au VII^{ème} siècle : les stylites

- Saint Siméon le Grand (390-459), fondateur et modèle des stylites.

En 422, il s'installe sur une colonne.

- Saint Daniel, sur la côte européenne du Bosphore.
- VI^{ème} siècle : deux grands stylites : saint Luc et saint Michel.
- VII^{ème} siècle : saint Siméon le Jeune et saint Alypius.

LES SAINTS ÉVÊQUES CONFESSEURS

Saints évêques évangélistes, successeurs d'évêques martyrisés

Aux II^{ème} et III^{ème} siècles, la plupart des évêques sont des martyrs. Certains peuvent échapper aux persécutions :

Grégoire le Thaumaturge, évêque de néo-Césarée, en Cappadoce, fut le premier évêque non martyrisé. Réussit à échapper à la persécution de Dèce vers 250.

À Lyon, sur les 36 évêques qui se succédèrent jusqu'à l'an mille, les quatre premiers sont martyrisés, et 23 reçoivent le titre de saint.

Après les persécutions, au IV^{ème} siècle, de grands évêques pasteurs (plusieurs d'entre eux sont docteurs de l'Église)

Font la synthèse entre la perfection monastique et l'action pastorale :

- Saint Basile de Césarée lutte contre l'hérésie arienne (mort en 391).
- Saint Ambroise de Milan (mort en 397).
- Saint Martin de Tours (mort en 397) : fonde le monastère de Marmoutier (*Martini Monasterium*). Crée de nombreuses paroisses rurales.
- Saint Hilaire de Poitiers.

Aux IV^{ème} et V^{ème} siècles, de grands évêques docteurs de l'Église

a) Les Pères de l'Église orthodoxe :

- Grégoire de Nazianze (312-389), évêque de Constantinople.
- Basile le Grand, ou de Césarée (329-391), évêque de Césarée.
- Jean Chrysostome (347-407), archevêque de Constantinople.

b) Les quatre grands docteurs de l'Église romaine, tous évêques :

- Grégoire le Grand, pape.
- Ambroise.
- Augustin, évêque d'Hippone, (315-430).
- Jérôme.

Les grands évêques du V^{ème} siècle, défenseurs de leur cité face aux Barbares, et aussi évangélisateurs

a) Défenseurs de leur cité :

- À Auxerre, Saint Germain (380-548).
- À Troyes, Saint Loup(383-478).
- À Orléans, Saint Aignan, face à Attila.
- À Clermont, Sidoine Apollinaire, face aux Wisigoths.

b) Grands évangélisateurs

- Saint Rémi et les Francs.
- Saint Patrick.

Grands évêques de l'Espagne Wisigothique (VI^{ème}-VII^{ème} siècles)

- Saint Léandre (ca.530-596).
- Saint Isidore (560-636), archevêque de Séville.
- Saint Fulgence, évêque d'Ecija et de Carthagène.
- Saint Hildefonse (606-669), archevêque de Tolède, disciple de Saint Isidore.
- Saint Braulio (590-651), archevêque de Saragosse, en relation avec Saint Isidore, auteur d'une vie de San Millàn de la Cogolla.
- À Mérida, trois saints évêques : Paul, Fidel, et Massina, connus par la *Vie des Pères de Mérida*.

En Gaule, évêques évangélisateurs et pasteurs. VI^{ème} et VII^{ème} siècles

- Saint Didier(540-608), évêque de Vienne en Dauphiné.
- Saint Didier (630-635), évêque de Cahors.
- Saint Eloi (588-660).
- Saint Ouen, il fonde de nombreux monastères et il s'emploie à l'extinction des croyances païennes.

IX^{ème} ET X^{ème} SIÈCLES

Deux siècles de transition : de Charlemagne à l'an mil (800-1000). Sous Charlemagne (742-814) et son fils Louis le Pieux.

I. Recherche de la réunification, dans la Chrétienté traditionnelle :

Charlemagne couronné comme empereur par le pape Léon III, à la Noël 800.

Au XII^{ème} siècle, il fut canonisé par l'antipape Pascal III, pour des raisons politiques. Mais cet acte ne fut pas reconnu par le Saint-Siège.

Louis le Pieux lui succéda. En étroite collaboration avec Benoît d'Aniane, il réforme les monastères de l'empire.

A partir du *Capitulum monasticum*, rédigé par Benoît et promulgué par l'empereur, tous les monastères sont unifiés et doivent suivre la règle bénédictine ainsi modernisée.

II. La diffusion du christianisme dans les États nordiques :

a) Des souverains accèdent à la sainteté : en Bohême, saint Wenceslas (906-935) et en Hongrie, saint Etienne (970-1038).

b) De saints évêques évangélisateurs : Adalbert, évêque de Prague.

III. Les saints moines et le phénomène monastique :

a) Ses grandes étapes dans le haut Moyen Âge (V^{ème}-X^{ème} siècles) :

- Saint Benoît de Nursie, le père du monachisme occidental (480-547).
- Saint Colomban, le moine irlandais (543-615).

- Saint Benoît d'Aniane, le grand réformateur à l'époque carolingienne.
- b) Au X^{ème} siècle, fondation de l'ordre de Cluny, et ses saints abbés (X^{ème} et XI^{ème} siècles) :
- Saint Odon, le 2^{ème} abbé (879-942) Abbé de 927 à 942.
 - Saint Mayeul, le 4^{ème} abbé (910-994) Abbé de 954 à 994.
 - Saint Odilon, le 5^{ème} abbé (961-1049) Abbé de 994 à 1049.
 - Saint Hugues de Cluny, le 6^{ème} abbé (1024-1109) Abbé de 1049 à 1109.

XI^{ÈME} SIÈCLE : SPIRITUALITÉ ET SAINTETÉ MONASTIQUE DANS LE CADRE FEODAL

Le temps des réformes

C'est le siècle de la réforme grégorienne, attribuée au pape Grégoire VII (1073-1085). Le monde ecclésiastique se dégage de la domination et de la féodalité laïque, et lutte contre la simonie et le nicolaïsme. C'est la reprise du processus de christianisation et l'aspiration à un retour aux origines. En fait, le mouvement de réforme a commencé bien avant dans le siècle, dès les pontificats de Léon IX (1049-1054), de Nicolas II (1059-1061), et d'Alexandre II (1061-1073). Au cours du siècle, l'ordre de Cluny devient la congrégation religieuse la plus importante de la chrétienté.

- 1027 : saint Romuald de Ravenne, dans le cadre de la règle bénédictine, fonde les Camaldules.
- 1029 : mort de Saint Fulbert, évêque de Chartres, grand savant et fondateur de la cathédrale.
- 1031 : mort de saint Dominique de Sora, fondateur de nombreux monastères.
- 1039 : Saint Jean Gualbert (+1073), fonde Vallombreuse et lutte contre la simonie et le concubinage des prêtres.
- 1049 : mort de saint Odilon, 5^{ème} abbé de Cluny.
- 1049-1054 : pontificat de Léon IX, qui voit le début des réformes.
- 1051 : Pierre Damien, ermite et homme d'Église, publie *Le Livre de Gomorrhe*, dans lequel il recense les vices du clergé.
- 1054 : rupture entre Rome et Constantinople.

- 1063 : translation du corps de saint Isidore de Séville à Leon par le roi Ferdinand Ier (1037-1065).
- 1063 : prise de Barbastro en Aragon sur les Maures. C'est l'annonce de l'esprit de croisade.
- 1072 : mort de Pierre Damien. Il est canonisé par la *vox populi*.
- 1073 : mort de saint Dominique de Silos en Castille, abbé bénédictin qui manifesta une grande activité en faveur des pèlerins de saint Jacques de Compostelle.
- 1073 : mort de saint Jean Gualbert, fondateur de la congrégation des Vallombrosains. Célèbre par sa lutte contre les simoniaques.
- 1084 : Bruno fonde l'ordre des Chartreux, qui vise à retrouver l'érémisme primitif. Concilie l'idéal érémitique avec les nécessités du cénobitisme.
- 1085 : prise de Tolède par Alphonse VI à la tête d'une troupe internationale. Préfigure les Croisades. La Reconquête fait un grand pas.
- 1095 : Urbain II à Clermont lance l'appel pour la croisade. Sera canonisé.
- 1098 : Robert de Molesme fonde l'ordre de Citeaux. A partir de 1112, saint Bernard donne une nouvelle impulsion à la fondation. L'accent est mis sur le *contemptus mundi*, le mépris du monde.
- 1049-1109 : saint Hugues, 6^{ème} abbé de Cluny durant 60 ans. Il est le père spirituel de deux papes, anciens moines de Cluny : Urbain II, élu en 1088, et Pascal II, élu en 1099.

XI^{ÈME} SIÈCLE : LA SAINTETÉ DES ROIS, DES REINES, DES PRINCES ET DES PRINCESSES

« L'Église considère que la noblesse de sang confère un prestige social et crée une prédisposition naturelle à la sainteté » (A. Vauchez).

- Saint Henri, mort en 1024, dernier empereur romain germanique. Il règne avec Cunégonde de Luxembourg, morte en 1039. Henri et Cunégonde furent canonisés en 1200.
- Saint Olav, roi de Suède, mort en 1030.
- Les « trois rois saints de Hongrie », canonisés en 1083 par Grégoire VII : Saint Etienne, roi de Hongrie, mort en 1038; Gisèle de Bavière, son épouse, proclamée bienheureuse, morte en 1059; et Saint Emeric, leur fils, mort dans un accident de chasse en 1031.
- Saint Ladislas I^{er}, roi de Hongrie, mort en 1095, canonisé en 1095.
- Saint Edouard III, roi d'Angleterre, mort en 1066.
- Sainte Marguerite d'Écosse, reine d'Écosse, épouse de Malcolm III.

XII^{ÈME} SIÈCLE : « LE SIÈCLE DU GRAND PROGRES », (GEORGES DUBY)

À temps nouveaux, sainteté nouvelle

La grande mutation de l'Église, marquée par les conciles : Latran I (1123) ; Latran II (1139) ; Latran III (1179) ; Latran IV (1215). Ils sont la conclusion de la réforme grégorienne, et marquent un grand effort d'aggiornamento de l'Église face aux grands changements du siècle.

- 1109 : mort de saint Anselme de Cantorbéry (1033-1109), évêque et docteur.
Mort de saint Hugues, sixième abbé de Cluny.
- 1111 : mort de Robert de Molesmes, fondateur des Cisterciens.
- 1120 : création de l'ordre de Prémontré par Norbert de Xanten.
- 1123 : mort de Bertrand de Comminges, grand évêque réformateur dans les Pyrénées durant 50 ans. Applique la réforme de Grégoire VII dans son diocèse.
- 1125 : mort d'Henri d'Uppsala (1046-1125), d'abord évêque d'Uppsala en suède, puis évangéliste et évêque en Finlande.
Etienne de Muret (1046-1125), fondateur de l'ordre de Grandmont, ordre d'anachorètes.
- 1130 : mort d'Isidore le Laboureur, en Castille, canonisé au XVII^{ème} siècle.
- 1137 : mort de Norbert de Xanten.
- 1153 : mort de Bernard de Clairvaux.
- 1156 : mort de Pierre le Vénéral.
- 1163 : mort de Juan de Ortega.
Mort de Raymond de Fitero.
- 1170 : mort de Thomas Becket (1117-1170), égorgé sur ordre de Henri II. Canonisé trois ans plus tard par Alexandre III.
- 1179 : mort de Hildegarde de Bingen, « prophétesse teutonique », sera canonisée par la vox populi. À partir d'elle, naît un courant de femmes mystiques et visionnaires qui se développe au XIII^{ème} siècle.
- 1189 : mort de Gilbert de Sempringham, qui créa en Angleterre de nombreux couvents.
- 1196 : Joachim de Fiore (1135-1202), abbé calabrais, publie le *Commentaire sur l'Apocalypse*. Il proclame le prochain avènement sur terre d'un troisième âge, celui de l'Esprit, après ceux du Père et du Fils.
- 1197 : mort d'Homebon, marchand de Crémone.
- 1199 : canonisation d'Homebon par Innocent III.

SAINTS DU XII^{ÈME} SIÈCLE (DATE DU DÉCÈS)

- 1109 : Anselme de Cantorbéry
Domingo de la Calzada
Hugues de Cluny
- 1111 : Robert de Molesmes
- 1123 : Bertrand de Comminges
- 1125 : Henry d'Uppsala
Etienne de Muret
- 1130 : Isidore le Laboureur
- 1137 : Norbert de Xanten
- 1153 : Bernard de Clairvaux
- 1156 : Pierre le Vénérable
- 1163 : Juan de Ortega
Raymond de Fitero
- 1170 : Thomas Beckett
- 1179 : Hildegarde de Bingen
- 1189 : Gilbert de Sempringham
- 1197 : Homebon

XIII^{ÈME} SIÈCLE

Le grand siècle du renouveau spirituel et de la sainteté. Bilan du siècle : 47 procès ouverts, 23 canonisations.

- 1202 : canonisation de saint Gilbert de Sempringham par Innocent III.
- 1202 : mort de Joachim de Fiore. Son procès n'aboutit pas.
- 1215 : fondation de l'ordre dominicain à Toulouse.
- 1221 : mort de saint Dominique (ca. 1170-1221). Canonisé 13 ans après sa mort.
- 1223 : le pape Honorius III approuve et promulgue la règle de l'ordre franciscain (bulle *Solet annuere* du 29 novembre).
Noël à Grecchio : la première crèche.
- 1224 : la stigmatisation de Saint François sur l'Alverne.
- 1224 ou 1225 : naissance de Thomas d'Aquin.
- 1226, le 4 octobre : mort de Saint François.
- Entre 1226 et 1228 : naissance de Jacques de Voragine à Varazze (Ligurie).
- 1227-1241 : pontificat de Grégoire IX.

1228 : canonisation de François d'Assise.
1228-1229 : sixième croisade.
1231 : mort d'Antoine de Padoue (1193-1231).
mort d'Élisabeth de Hongrie.
1231-1233 : fondation de la primitive Inquisition.
1234 : canonisation de saint Dominique.
1235 : canonisation d'Élisabeth de Hongrie.
1241 : mort de la recluse Verdiana (ou Viridiana), tenue pour sainte en Toscane.
1243 : mort de sainte Hedwige, duchesse de Silésie, canonisée en 1267 par le pape Clément IV.
1243-1254 : pontificat d'Innocent IV.
1245 : mort de saint Pierre Nolasque (1180-1245).
1246 : mort de la mystique Ludgarde de Tongres.
1248-1256 : septième croisade.
1252 : mort de Ferdinand III le saint. Sera canonisé en 1671 par Clément X.
1253 : mort de sainte Claire, la fille spirituelle de saint François.
1255 : Claire est canonisée par Alexandre IV.
1258 : mort de la mystique sainte Julienne de Comilly (1192-1258), à l'origine de la fête liturgique du « Corpus Domini ».
1260-1263 : saint Bonaventure écrit la vie de saint François.
1264 : Urbain IV institue la solennité de Corpus Christi comme fête de précepte pour l'Église Universelle.
1264-1267 : Jacques de Voragine écrit *la Légende Dorée*.
1267 : canonisation de sainte Hedwige.
1267-1274 : rédaction de la somme de Théologie de Saint Thomas d'Aquin.
1270 : mort de Margherite de Hongrie, princesse royale, moniale dominicaine.
Aux XIII^{ème} et XIV^{ème} siècles, plusieurs demandes de canonisation qui échouent.
Sera canonisée par Pie XII en 1943.
1270 : huitième croisade et mort de saint Louis.
1274 : mort de Thomas d'Aquin (1225-1274) et de Bonaventure (1217-1274).
1275 : mort de saint Raymond de Penyafort (1175-1275), collaborateur de saint Dominique.
1282 : mort de la princesse Agnès de Prague, disciple de sainte Claire.
1293 : synode de Gênes, et ostension des reliques de saint Syr.
1294-1303 : pontificat de Boniface VIII.
1297 : canonisation de saint Louis.

1297 : mort en odeur de sainteté de Marguerite de Catane, tertiaire de l'ordre franciscain (1247-1297).

1298 : mort de Jacques de Voragine.

1300 : mort de saint Pierre Pascual, évêque de Jaén. Mourut en captivité, parmi les musulmans.

DU XI^{ÈME} AU XIII^{ÈME} SIÈCLE : UNE FLORAISON D'ORDRES NOUVEAUX

1027 : saint Romuald de Ravenne fonde *les camaldules*, ermites bénédictins autonomes. L'ordre tire son nom du monastère fondé en Toscane en 1012 par Romuald, considéré comme le dernier des Pères du désert ; canonisé en 1595 par Clément VIII.

1070 : le pape Alexandre II approuve la fondation de la *Congrégation des Vallombrosains* par saint Jean Gualbert religieux de Grandmont.

1074 : saint Etienne de Muret, ermite, fonde près de Limoges, *l'ordre religieux de Granmont*.

1084 : saint Bruno (1030-1101), fonde l'ordre des Chartreux. Jamais canonisé, culte autorisé en 1623 par Grégoire XV.

1098 : saint Robert de Molesme (1028-1111) fonde *l'ordre de Citeaux*, ou des Cisterciens. Canonisé en 1220 par Honorius III.

1115 : saint Bernard fonde le monastère de Clairvaux, d'obédience cistercienne, qui donne naissance à 68 monastères à travers le monde. Bernard est considéré comme le deuxième fondateur de l'ordre. Canonisé en 1174 par Alexandre III.

1120 : saint Norbert de Xanten crée l'ordre de Prémontré, constitué de chanoines réguliers. Saint Norbert fut apôtre de la réforme grégorienne, et archevêque de Magdebourg. Canonisé en 1582 par Grégoire XIII.

1193 : saint Gilbert de Sempringham fonde en Angleterre les *Gilbertins*, ordre de chanoines réguliers. Canonisé en 1202 par Innocent III. L'ordre disparut lorsqu'Henri VIII en Angleterre décréta la dissolution des monastères. Il fut le seul ordre exclusivement anglais.

1198 : fondation de *l'ordre des Trinitaires* par saint Jean de Matha (1160-1213) pour la rédemption des captifs. Canonisé en 1666 par équipollence.

1210 : fondation par François d'Assise de l'ordre des frères Mineurs. Ce n'est qu'en 1223 que le pape Honorius III approuva et promulgua la règle définitive de l'ordre.

1215 : fondation à Toulouse de l'ordre des frères prêcheurs par Dominique de Guzman. En 1216, approbation de l'ordre par Innocent III.

1218 : fondation de *l'ordre des mercédaires* pour la rédemption des captifs par Pierre Nolasque (1189-1256) et son confesseur, le dominicain Raymond de Penyafort (ca. 1175-1275). Pierre Nolasque sera canonisé en 1628 par Urbain VIII, et Raymond de Penyafort en 1601 par Clément VIII.

1247 : Innocent IV organise l'ordre des Carmes.

1253 : Innocent IV approuve la règle composée par sainte Claire pour ses religieuses.
Claire devient ainsi la première femme fondatrice d'un ordre religieux, les Clarisses.

1256 : fondation par Alexandre IV de l'ordre des ermites de saint Augustin.

1267 : le pape Clément IV ratifie l'accord qui lie les sœurs dominicaines aux frères prêcheurs.
Le premier monastère des moniales dominicaines, celui de Prouille en Languedoc, date de 1206.

1274 : lors du concile de Lyon II, l'Église reconnaît officiellement quatre grands ordres mendiants : Les Franciscains, les Dominicains, les Carmes, les Ermites de saint Augustin.

LES RECLUSES (IV^{ÈME}-XIII^{ÈME} SIÈCLES) : UNE LONGUE TRADITION DE SAINTETÉ DANS L'ÉGLISE

Selon Jacques de Voragine, la première recluse aurait été Marie Madeleine, qui vécut trente ans dans l'isolement le plus complet, dans une grotte du massif de la Sainte-Baume.

IV^{ÈME} siècle

Sainte Florence (338-367). Protégée de Saint Hilaire de Poitiers, recluse à Camble près de Celle-L'Evescaut.

Sainte Thaïs, prostituée égyptienne convertie, contemporaine de saint Antoine.

V^{ÈME} siècle

Saintes Marana et Cyra (+ 450) près d'Alep, en Syrie.

VI^{ÈME} siècle

Sainte Anastasie la Patricienne (+576) de Constantinople, recluse pendant 30 ans près d'Alexandrie.

VII^{ÈME} siècle

Sainte Bertille, (697), recluse à Maroeuil, après une vie conjugale passée dans la continence.

X^{ème} siècle

Sainte Casilda de Tolède, fille d'un roi maure.

XI^{ème} siècle

Sainte Wiborada de saint Gall en Allemagne. Meurt assassinée en 916 par des bandits hongrois. Canonisée en 1047.

XII^{ème} siècle

Sainte Diesmode, moniale bénédictine, puis, recluse à Wessobrunn en Bavière, copiste d'au moins 45 manuscrits théologiques dans son reclusoir. Bienheureuse Edigna, princesse royale, recluse dans le tronc d'un tilleul. Sainte Mathilde (Mechtilde), recluse près de Mayence (Allemagne), puis à Spanheim.

Sainte Radegonde, de l'ordre des Prémontrés, près de Villa-Mayor, puis recluse.

XIII^{ème} siècle

Bienheureuse Eve de Liège, recluse à la Collégiale saint Martin, amie de sainte Julienne. Obtint du pape Urbain IV la confirmation de la Fête-Dieu pour l'Église Universelle.

Bienheureuse Hazéka, recluse à Schembeck pendant 36 ans.

Sainte Jeanne, morte en 1286, première tertiaire des Carmes, recluse à Toulouse près du couvent des Carmes.

Sainte Julienne de Montcornillon.

Bienheureuse Verdiana (ou Viridiana) recluse à Castel Florentin.

Bienheureuse Yvette de Huy (Pays-Bas), veuve à 18 ans, mère de trois enfants. Fonde une lé.

XIV^{ÈME} - XV^{ÈME} SIÈCLES, DEUX SIÈCLES DE TRANSITION: LA SAINTETÉ EN CRISE

En ces deux siècles de crise dans l'Église, peu de saints canonisés, mais de grandes individualités. La sainteté est plus que jamais l'expression d'une époque. En ces

temps troublés, exaltation de la spiritualité tournée vers la passion du Christ. D'Italie, se propage la spiritualité pénitentielle des flagellants.

Une grande soif de réformes : chez les religieux, divers mouvements de l'Observance. Dans ces circonstances, de nouvelles catégories de saints s'affirment : des prédicateurs qui prêchent la réforme et le repentir, de grandes figures féminines, des saints laïcs et de nombreux prophètes et visionnaires.

Une nouvelle spiritualité verra le jour au XV^{ème} siècle et s'exprimera à travers l'ouvrage du Bienheureux Thomas a Kempis. La traduction en français est de 1447. C'est le livre-clé de la *Devotio Moderna*.

XIV^{ème} siècle

La sainteté au milieu de grandes perturbations dans l'Église :

- Les papes en exil à Avignon (1305-1378)
- Le Grand Schisme (1378-1417)

1302 : sainte Gertrude la Grande, moniale de Helfta.

1303 : Jean Dun Scot, O.F.M., théologien, béatifié en 1993.

1303 : saint Yves, prêtre séculier.

1305 : début de l'exil des papes en Avignon.

1305 : Nicolas de Tolentino, O.E.S.A.

1208 : Claire de Montefalco, veuve, mystique allemande, canonisée en 1881 par Léon XIII.

1309 : mort d'Angèle de Foligno, mystique médiévale, tertiaire de Saint François

1309 : Clément V (1309-1314) en Avignon. Après lui, six papes se succédèrent sur le siège pontifical jusqu'au moment du schisme (qui verra jusqu'à deux et trois papes simultanés).

Grégoire XI, le dernier de la série, pape de 1370 à 1378.: Marguerite d'Oingt, mystique, religieuse chartreuse (1240-1310).

1316 : Raymond Lulle, bienheureux, tertiaire O.F.M.

Marguerite d'Oingt, mystique, religieuse chartreuse (1240-1310).

1320 : Elzéar de Sabran, saint laïque.

1323 : canonisation de Thomas d'Aquin.

1326 : Claire de Cortone, canonisée en 1881 par Léon XIII.

1327 : Roch, pèlerin, mort à Montpellier.

1328 : Maître Eckhart (1260-1328), dominicain de Cologne, dans la province dominicaine de Teutonie. Ce moine mystique et ses disciples eurent une

grande influence sur la spiritualité de l'époque. Non canonisé, car accusé de panthéisme.

1328 : premières manifestations de spiritualité pénitentielle des flagellants en Italie.

1336 : Elisabeth, reine de Portugal.

1336 : la *bulle bénédictine* réforme les bénédictins et les cisterciens.

1338 : Élisabeth de Hongrie, bienheureuse, O.P.

1346 : Claire de Rimini, veuve, O.F.M.

1347 : canonisation de saint Yves.

1360 : Guillaume de Cardaillac, évêque de Saint-Papoul en Languedoc, modèle de l'évêque pasteur.

1360 : mort de Delphine de Périmichel, pénitente laïque.

1373 : mort de sainte Brigitte, princesse suédoise, surnommée « la sybille du nord », pour ses révélations marquées par un ton apocalyptique. Canonisée par Boniface IX en 1391.

Proclamée co-patronne de l'Europe par Jean-Paul II.

1377 : le tertiaire franciscain Tommasucchio de Foligno, prophète et visionnaire.

1380 : Sainte Catherine de Sienne (1347-1380), tertiaire dominicaine, inspiratrice du mouvement de l'observance, au sein des frères prêcheurs. Sainte Brigitte et sainte Catherine prônèrent toutes deux le retour des papes en Italie.

1383 : Jean Népomucène.

1398 : représentation d'un mystère de la Passion, à Paris.

XV^{ème} siècle

Retour des papes en Italie. Parmi les rares canonisations, prédominance de saints italiens. Schismes et conciles se succèdent, mais nouvel essor de l'Église.

1402 : « La confrérie de la Passion » monopolise les représentations données à Paris dès 1380.

Entre 1406 et 1415 : le schisme atteint le summum de la gravité, avec trois papes : l'un à Rome, l'autre à Avignon et le troisième à Pise.

1415 : Henry, ou Eric, bienheureux, roi du Danemark.

1416 : Julienne de Norwich, recluse et visionnaire.

1419 : Vincent Ferrier, O.P.

1424-1427 : L'Imitation de Jésus-Christ, composée par Thomas a Kempis. C'est l'ouvrage le plus lu après la Bible. 800 manuscrits conservés, datés entre 1424 et 1500.

1431 : Jeanne d'Arc est brûlée à Rouen.

- 1444 : Bernardin de Sienne, O.F.M., vicaire général de l'Observance.
- 1447 : *L'imitation de Jésus-Christ* est traduite en français sous le titre de : *Internelle consolation*.
- 1450 : le jubilé romain marque le renouveau de l'autorité papale retrouvée.
- 1450 : Le mystère de la Passion, d'Arnaud Gréban.
- 1450 : canonisation de Bernardin de Sienne.
 Au milieu du XV^{ème} siècle, sous le pontificat d'Eugène IV (1431-1447), apparaît la canonisation par équipollence, qui consiste à canoniser les personnes à la réputation de sainteté ancienne sans passer par les étapes du procès canonique.
 Bénéficiaires : saint Romuald, saint Bruno, saint Grégoire VII....
- 1453 : prise de Constantinople par les Turcs.
- 1455 : Bible de Gutenberg.
- 1456 : Jean de Capistran, O.F.M. Il voyage pour diffuser la réforme franciscaine en Autriche, en Pologne et en Bourgogne, où il rencontre sainte Colette de Corbie.
- 1456 : réhabilitation de Jeanne d'Arc.
- 1463 : mort de Diego de Alcalà.
- 1471 : Thomas a Kempis, Frère de la Vie Commune, un des initiateurs de la dévotion moderne, basée sur l'imitation de Jésus Christ, l'examen de conscience et l'oraison. A Cologne, ses reliques sont conservées dans un magnifique reliquaire, mais il n'a jamais été béatifié.
- 1476 : proclamation de l'immaculée Conception de la Vierge (érigée en dogme par le concile schismatique de Bâle en 1439).
- 1482 : canonisation de saint Bonaventure.
- 1493 : l'ordre des Minimes, fondé par saint François de Paule (+ 1507), observant de Calabre, est reconnu par le pape.
- 1498 : mort de Savonarole.

LA SAINTETÉ AU FEMININ

Saintes et bienheureuses du Moyen Âge (XII^{ème}-XV^{ème} siècles)

- Sainte Hildegarde de Bingen (1098-1179)
- Sainte Hedwige de Silésie (1174-1243)
- Sainte Juliette de Cornillon (1191-1258)
- Sainte Claire d'Assise (1193-1253)
- Sainte Élisabeth de Hongrie (1207-1231)
- Bienheureuse Isabelle de France (1225-1270), sœur de saint Louis
- Marguerite d'Oingt (1240-1310)

Sainte Mathilde de Hackeborn (1241-1298)
Bienheureuse Angèle de Foligno (1248-1309)
Sainte Gertrude (1256-1301)
Sainte Brigitte de Suède (1303-1373)
Sainte Julienne de Norwich (1342-1430)
Sainte Catherine de Sienne (1347-1380)
Sainte Jeanne d'Arc (1412-1431)
Sainte Catherine de Bologne (1413-1463)
Sainte Catherine de Gênes (1447-1510)

XVI^{ÈME} SIÈCLE: LE SIÈCLE MARQUÉ PAR LA LONGUE CONFRONTATION AVEC LES PROTESTANTS

I. La canonisation pontificale traverse la plus grande crise de son histoire.

1519 : canonisation de François de Paule.

1521 : le pape Léon X, par un bref, proclame bienheureuse Isabelle de France, sœur de Saint Louis.

Entre 1523 et 1594, aucune canonisation.

II. Nombreuses exactions dues aux guerres de religion.

- Quelques 3000 religieux périssent alors pour leur foi.
- En 1562, les Huguenots profanent le tombeau de la fille de Louis XI.
- Nombreux martyrs protestants (guerre des Camisards).
- Martyrologe protestant de Jean Crespin.

III. C'est aussi l'époque du Concile de Trente (1545 à 1563), qui donnera un nouvel élan aux canonisations. L'esprit tridentin anime la contre-Réforme et réoriente l'idéal de sainteté. C'est un moment charnière.

1563 : XXV^{ème} session : « Décret sur l'invocation, la vénération et les reliques des saints, et sur les saintes images ».

1584 : le dominicain Báñez écrit : *De fide, de spe et caritate*.

1586 : le jésuite Bellarmin écrit : *Disputationes de controversiis*.

1588 : le pape Sixte Quint crée la Sacrée Congrégation des Rites, chargée, entre autres, de la canonisation des saints.

1594 : premier procès de canonisation conduit par la nouvelle congrégation : le pape Clément VII canonise le 17 avril 1594 le dominicain polonais Hyacinthe Odrowaz.

IV. C'est un siècle où fleurit la sainteté (voir liste annexe)

Bon nombre de ces saints seront canonisés au XVIIème siècle, ou au cours des siècles suivants. De même, foisonnement d'ordres nouveaux, dont beaucoup auront à leur tête un saint fondateur.

V. Nombreuses fondations d'ordres nouveaux et réforme d'ordres anciens :

1524 : les communautés de prêtres s'organisent autour de Philippe Néri à Rome ; ce sera l'Ordre de l'Oratoire.

1525 : Matteo de Bassa restaure la règle franciscaine dans sa pureté originelle.

1525 : bulle de Clément VII qui crée les capucins.

1534 : la Compagnie de Jésus autour d'Ignace de Loyola.

1536 : les Ursulines de sainte Angèle Mérici.

1536 : réforme des Carmélites espagnoles par Thérèse d'Avila (1577 : *Le château intérieur*). Réforme des Carmes par Jean de la Croix (1578 : *Le Cantique Spirituel*)

1575 : les Oratoriens reconnus comme ordre par le pape.

1578 : les oblats de saint Charles Borromée.

1586 : 36 ans après la mort de Jean-de-Dieu, le pape Sixte-Quint confirme la naissance de la congrégation des Frères de Saint Jean de Dieu.

1597 : les escolapios de José de Calasanz.

SAINTS DU XVI^{ÈME} SIÈCLE : DATE DU DÉCÈS

1503 : Louise de Savoie, clarisse, veuve, bienheureuse, culte approuvé en 1839.

1505 : Jeanne de Valois, reine de France, fondatrice de l'Annonciade, canonisée en 1950.

1508 : François de Paule, religieux, ermite, fondateur de l'ordre des Minimes, canonisé en 1519.

1535 : Thomas More, homme politique anglais, exécuté ; béatifié en 1886 et canonisé en 1935.

1540 : Juan Diego, visionnaire de la Vierge de Guadalupe, Mexique, béatifié par Jean-Paul II.

1550 : Jean de Dieu, fondateur des frères hospitaliers à Grenade (Espagne), béatifié en 1630, canonisé en 1690.

1552 : François Xavier, S.J., missionnaire, canonisé en 1622.

- 1562 : Pierre d'Alcantara, O.F.M., fondateur des franciscains déchaussés, canonisé en 1669.
- 1568 : Damien le Nouveau, fondateur de monastères, et martyrisé par les musulmans en Thessalie.
Stanislas de Kostka, S.J. , canonisé en 1726, en même temps que Louis de Gonzague.
- 1569 : Jean d'Avila, homme de la Contre-Réforme, conseiller de Pères Conciliaires, et fondateur de séminaires.
- 1572 : François de Borgia, 3^{ème} supérieur Général des Jésuites, canonisé en 1671.
- 1572 : Pie V, pape post-conciliaire (1566-1572), applique les réformes adoptées à Trente.
- 1581 : Louis Bertrand, O.P., évangélisateur des indiens en Colombie (1562-1569), puis, conseiller à Valence de l'évêque Juan de Ribera, béatifié en 1608, canonisé en 1671.
- 1582 : Thérèse d'Avila, ou de Jésus, fondatrice du Carmel Déchaussé, béatifiée en 1614, et canonisée en 1622.
- 1584 : Charles Borromée, archevêque de Milan, canonisé en 1610.
- 1589 : Jean Fol en Christ, mystique et fol en Christ, vénéré par l'Église russe.
- 1591 : Jean de la Croix, mystique et fondateur des Carmes déchaussés, béatifié en 1675, canonisé en 1726.
- 1591 : Louis de Gonzague, S.J., au service des pestiférés, béatifié en 1604, canonisé en 1726.
- 1592 : Pascal Baylon, O.F.M., béatifié en 1618, canonisé en 1690.
- 1595 : Philippe Néri, fondateur de la congrégation de l'Oratoire, béatifié en 1615, canonisé en 1622.
- 1596 : Grégoire Lopez, bienheureux.
- 1597 : Philippe de Jésus.
- 1600 : Pierre Canisius, homme de la Contre-Réforme, jésuite, béatifié en 1869, canonisé en 1922.
- 1600 : Sébastien de Aparicio, O.F.M., missionnaire au Mexique, béatifié en 1789.

XVIIÈME SIÈCLE

LA CONTRERÉFORME EN RÉPONSE À LA RÉFORME PROTESTANTE

« Le siècle des âmes et de l'invasion mystique »

C'est, par excellence, le siècle des saints italiens et espagnols, originaires des nations porte-drapeaux de la Réforme Catholique.

De 1594 à 1629, grande activité : promotion de 11 nouveaux saints.

1610 : canonisation de Charles Borromée, archevêque de Milan.

1622 : quintuple canonisation de quatre espagnols et un italien.
 Deux jésuites : saint Ignace de Loyola et saint François Xavier.
 Sainte Thérèse d'Avila et san Isidro Labrador.

1625 : canonisation de sainte Isabelle de Portugal.

1631 : réforme de la procédure de canonisation par Urbain VIII : un délai de 50 ans après la mort du candidat à la canonisation devient nécessaire pour l'ouverture d'un procès canonique.

1662 : le 8 janvier, béatification de saint François de Sales.

1665 : le 11 avril, canonisation de saint François de Sales, « Monsieur de Genève », par Alexandre VII.

1671 : béatification de Ferdinand III le Saint, par Clément X.

1673 : canonisation de Ferdinand III.

1675 : béatification de Jean de la Croix par Clément X: le 16 octobre, une quintuple cérémonie de canonisation réunissant :

- Trois saints d'une génération antérieure à la Contre-Réforme : Laurent Justin, patriarche de Venise (†1456) ; Juan de Capistrano, frère mineur italien (†1456) ; Juan de Sahagùn, augustin espagnol (†1479).
- Deux saints de la Contre-Réforme : Saint Jean de Dieu (†1550) ; Saint Pascual Baylon (†1592).

1692-1700 : Pontificat d'Innocent XII : pas de canonisation.

XVII^{ÈME} SIÈCLE

24 CANONISATIONS (DATE DU DÉCÈS)

1611 : Juan de Ribera, évêque de Valence (Espagne). Mit en pratique les normes conciliaires. Développe le culte de l'Eucharistie avec la fondation du Collège du Corpus Christi. Veut donner un nouvel élan à l'évangélisation des Morisques.

1615 : six mille martyrs de Géorgie massacrés par le shah de Perse le jour de Pâques.
 Destruction de six monastères, foyers millénaires de culture.

1617 : bienheureux Alphonse de Navarrete, Ferdinand de Ayala, et Léo Tanaka, missionnaires martyrisés au Japon.

1617 : Rose de Lima, première sainte du Nouveau Monde, tertiaire dominicaine, béatifiée en 1668, canonisée en 1671.

1621 : Robert Bellarmin, théologien et cardinal jésuite, béatifié en 1923, canonisé en 1930.

Art de la controverse dans la courtoisie avec les protestants : *Disputationes de controversis fidei adversus hereticos*.

- 1622 : François de Sales évêque de Genève, fondateur de l'ordre caritatif de la Visitation (1610). *Les controverses*, recueil de ses sermons destinés aux calvinistes. Également auteur de *l'Introduction à la vie dévote*. Bienheureux en 1661, canonisé en 1665.
- 1639 : Martin de Porrès O.P., péruvien célèbre pour sa charité. Béatifié en 1837, canonisé en 1962.
- Jean-François Régis, missionnaire des campagnes, S.J. canonisé en 1737.
- 1640 : Pierre Fourier, réformateur des chanoines de Saint Augustin, curé de paroisse, éducateur de grande tolérance, canonisé en 1897.
- 1641 : Jeanne Françoise de Chantal, cofondatrice avec François de Sales de l'ordre des Visitandines.
- 1648 : Joseph de Calasanz, éducateur des enfants pauvres à Rome, fondateur des Écoles Pies.
- 1654 : Pierre Claver, S. J. espagnol, missionnaire en Colombie, béatifié en 1850, canonisé en 1880.
- 1660 : Louise de Marillac, fondatrice des Filles de la Charité, béatifiée en 1920, canonisée en 1934.
- 1672 : bienheureuse Marie de l'Incarnation, ursuline et mystique, missionnaire chez les Indiens du Québec, béatifiée en 1980.
- 1680 : Jean Eudes, Oratorien, fonde l'ordre de Notre Dame de la Charité, qui crée des foyers pour recevoir les prostituées et prêcher des missions populaires.
- 1690 : Marguerite Marie Alacoque, religieuse mystique, initiatrice avec Jean Eudes du culte du Sacré Cœur, béatifiée en 1664 et canonisée en 1920.

RÉFORME ET CONTRERÉFORME

Les protagonistes principaux et les événements majeurs

- 31 octobre 1517 : les 95 thèses de Luther qui abordent, entre autres sujets, le problème des indulgences.
- 15 juin 1520 : condamnation des propositions de Luther par le pape Léon X dans sa bulle *Exsurge Domini*.
- 3 janvier 1521 : excommunication de Luther.
- 1530 : la confession d'Augsbourg : la communion n'est qu'une commémoration (Zwingle).
- 1536 : L'institution de la religion chrétienne de Luther.
- 1546 : mort de Luther.

1562 : mort de Calvin.

Le Concile de Trente (1545-1563)

Paul III inaugure le Concile le 13 décembre 1545

1545-1549 : I^{re} session.

1551-1552 : II^{ème} session (Jules III, 1550-1555).

1562-1563 : III^{ème} session (Pie IV).

Papes post-conciliaires

Pie V (1566-1572)

S'efforce d'adopter les réformes adoptées à Trente : il sévit contre la simonie, refuse de ratifier l'élection d'évêques trop jeunes.

Grégoire XIII (1572-1585)

Continue l'œuvre de son prédécesseur. Fonde l'université grégorienne confiée aux Jésuites. En 1574, fondation de l'ordre des capucins.

Sixte V (1585-1590)

Clément VIII (1592-1605)

Paul V (1605-1621)

Expulse de la ville les évêques qui préféraient vivre à Rome plutôt que dans leurs diocèses. Canonise Charles Borromée, évêque de Milan, fondateur d'un séminaire modèle et grand administrateur de son diocèse : il organise des synodes, multiplie les visites des paroisses, et publie des statuts synodaux. Béatification d'Ignace de Loyola, François Xavier, Philippe Néri, et Philippe de Jésus.

Quelques grandes figures de saints de la Contre-Réforme (date du décès)

Jean d'Avila (1569)

François Borgia (1572)

Pie V (1572)

Charles Borromée (1584)

Pierre Canisius (1600)

Jean de Ribera (1611)
Robert Bellarmin (1621)
François de Sales (1622)
Jeanne Françoise de Chantal (1621)
Vincent de Paul (1660)

LE XVIIIÈME SIÈCLE : LE SIÈCLE DES LUMIÈRES

Vigueur du culte des saints et violentes attaques des philosophes. Il y a eu 29 canonisations entre le début du pontificat de Clément XI et la fin du pontificat de Clément XIII (1761). Le 90% des canonisés sont des réguliers.

I. La sainteté face à la déchristianisation des lumières

- 1712 : le 22 mai, quadruple canonisation par Clément XI, dont celle du pape Pie V.
- 1716 : le 24 mai, béatification du jésuite languedocien, missionnaire, Jean-François Régis.
- 1716 : mort de Louis Marie Grignon de Montfort (1673-1616), prédicateur, fondateur de la congrégation des Filles de la Sagesse. Béatifié en 1888 par Léon XIII et canonisé par Pie XII en 1947.
- 1719 : Mort de Jean Baptiste de la Salle (1651-1719), éducateur, fondateur des Frères des Écoles Chrésiennes. Béatification en 1888 par Léon XIII et canonisé en 1900.
- Entre 1724 et 1758, 15 béatifications et 19 canonisations : une belle promotion de saints et de bienheureux jamais égalée dans le passé en un délai aussi bref.
- 1729 : le 19 mars, canonisation de Jean Népomucène (1340-1393), martyr du secret de la confession. Béatifié en 1721 et canonisé en 1729 par Benoît XIII.
- 1729, le 21 août, béatification de Vincent de Paul (1581-1660). Un des pionniers de la réforme catholique, prêtre lorrain, éducateur spécialiste de l'enseignement des jeunes filles. Canonisé par Léon XIII en 1897.
- 1734-1738 : publication en quatre volumes du traité du cardinal Lambertini, futur pape Benoît XIV (1740-1758), *De servorum Dei beatificatione et de beatorum canonizatione* (De la béatification des serviteurs de Dieu et de la canonisation des Bienheureux).
- 1737 : le 16 juin, canonisation de Jean-François Régis et Vincent de Paul.
- 1748 : canonisation de Camille de Lellis (1550-1614), fondateur d'un ordre hospitalier, les Camillions.
- 1751 : béatification de Jeanne-Françoise de Chantal par Benoît XIV, cofondatrice avec François de Sales de l'ordre de la Visitation. Canonisée en 1767 par Clément XIII.

Entre 1756 et 1765, pas de canonisation.

1767 : sextuple canonisation célébrée à Rome par Clément XIII, dont :

Séraphin de Montegrano, le capucin qui inspira Voltaire pour le tableau de « Saint Cucufin »,
Jeanne-Françoise de Chantal,
Joseph de Copertino (1603-1663),
Joseph Calasanz (1556-1648).

Entre 1776 et 1807, pas de canonisation.

1783 : mort de Benoît-Joseph Labie, (1748-1783), pèlerin, « vagabond de Dieu », béatifié en 1860 par Pie IX et canonisé en 1881 par Léon XIII.

1787 : mort d'Alphonse-Marie de Liguori (1696-1787), évêque évangéliste des campagnes, béatifié en 1816 par Pie VII et canonisé en 1839 par Grégoire XVI.

1791 : le 5 juin, béatification de Marie de l'Incarnation, « Madame Acarie », religieuse stigmatisée, introductrice du Carmel en France. Béatifiée par Pie VI.

1792-1794 : mort des bienheureux et saints martyrs de la révolution française. La dernière béatification en date est celle de Marguerite de Rutan, fille de la Charité, guillotinée en 1794, béatifiée à Dax en 2011, au cours de la messe célébrée par le cardinal Amato, préfet de la Congrégation pour les causes des saints.

II. Scepticisme sur l'existence des saints et attaques contre leur culte

Helvétius publie, en 1759, sa *Lettre au Père Berthier sur le matérialisme*. Le philosophe y critique les croyances du peuple au sujet des saints.

Le baron d'Holbach publie en 1770 le *Tableau des saints*, où il s'en prend à la crédulité des simples. La plupart des philosophes manifestent les mêmes critiques.

Voltaire, dans un texte parodique, *La canonisation de saint Cucufin*, s'en prend aux canonisations nouvelles, et suggère de remplacer le culte des saints par celui des grands hommes.

III. Un pape d'exception au XVIII^{ème} siècle, Benoît XIV (pape de 1740 à 1758)

Avant son élection au trône de Pierre, le cardinal Lambertini publia, entre 1734 et 1738, en tant que préfet de la Congrégation, un traité en quatre volumes, *De servorum Dei beatificatione et de beatorum canonizatione* (de la béatification des serviteurs de Dieu et de la canonisation des bienheureux). Une fois élu pape, il procéda à cinq canonisations et six béatifications solennelles. Il ratifia en outre le

culte de 25 bienheureux anciens. Il fut le pape le plus productif de saints et bienheureux de son siècle.

De plus, Benoît XIV, pape très cultivé, se montra ouvert aux idées de son temps et au dialogue : il entretint de bonnes relations avec Frédéric II de Prusse, ainsi qu'une correspondance avec Voltaire, qui lui dédia en 1745 sa tragédie *Mahomet*.

IV. Considérations générales sur la sainteté au XVIII^{ème} siècle

Le XVIII^{ème} siècle est un siècle où la sainteté est de prééminence française

La sainteté est présentée et vécue comme une revendication d'appartenance à l'Église. Jean-Baptiste de la Salle, ce saint éducateur du XVII^{ème} siècle (1651-1719) est revendiqué surtout comme saint du XVIII^{ème} siècle. Alphonse-Marie de Liguori, modèle du saint évêque évangéliste, est par excellence, « le saint du siècle des Lumières »

L'Église, face à la montée de la déchristianisation, insiste sur le culte des saints : le dogme face à la raison

Deux camps s'affrontent : l'un, héritier de l'Ancien Régime, l'autre, dans la ligne de la Révolution française. L'Église officielle choisit le camp de la contre-Révolution. Elle insiste sur le culte des saints, multipliant béatifications et canonisations au cours du siècle. A travers ces proclamations de saints et bienheureux, elle affirme, d'une part, son attachement aux valeurs de la Contre-Réforme, et d'autre part, actualise les modèles qu'elle propose, tendant à les rendre plus proches des fidèles.

Il est à noter que la sainteté vécue au XVIII^{ème} siècle, va souvent à contre-courant des valeurs du siècle :

Louis-Marie Grignon de Montfort, aumônier d'hôpital et missionnaire. Fondateur de la congrégation religieuse appelée *Les filles de la Sagesse*, il écrit un traité : *L'amour de la Sagesse éternelle*. Benoît-Joseph Labre mena une vie d'errance et de pauvreté : il est l'éternel errant à une époque qui pourchasse marginaux et mendiants.

Néanmoins, pendant 40 années, de juillet 1767 à mai 1807, aucune canonisation

Signe de l'incertitude des temps, marquée par plusieurs événements : la suppression de la Compagnie de Jésus, la politique de l'empereur Joseph II et ses sécularisations, et la révolution française et ses écrits.

SAINTS ET BIENHEUREUX AYANT VÉCU AU XVIIIÈME SIÈCLE (DATE DE LEUR DÉCÈS)

- 1708 : François de Laval (1623-1708), évêque, béatifié en 1980.
- 1716 : Louis-Marie Grignon de Montfort (1673-1716), fondateur de la Compagnie de Marie et des Sœurs de la Sagesse, béatifié en 1888 par Léon XIII.
- 1719 : Jean-Baptiste de la Salle (1651-1719), fondateur des Frères des Écoles Chrétiennes, béatifié en 1888 par Léon XIII et canonisé en 1900 par Léon XIII.
- 1736 : décès de Jeanne Delanoue (1666-1736), fondatrice des sœurs de sainte Anne de la Providence de Saumur, canonisée le 31 octobre 1982.
- 1744 : décès de Marie Poussepain (1653- 1744), fondatrice des sœurs dominicaines de Charité de la Présentation de la Bienheureuse Vierge Marie, béatifiée en 1994.
- 1759 : Marie-Louise Trichet, (1684-1759), co-fondatrice des Filles de la Sagesse, béatifiée en 1993.
- 1771 : mort de Marguerite d'Youville (1701-1771), fondatrice des sœurs de la Charité.
- 1783 : Benoît-Joseph Labre (1748-1783), ermite laïc et canonisé en 1881.
- 1787 : Alphonse-Marie de Liguori (1696-1787), évêque, évangéliste des campagnes, béatifié en 1816 et canonisé en 1839 par Grégoire XVI.
- 1792-1794 : Bienheureux et saints martyrs de la Révolution. La dernière en date, Marguerite Rutan, Fille de la Charité guillotinée en 1794, béatifiée à Dax en 2011, au cours de la messe célébrée par le cardinal Amato, préfet de la Congrégation pour les Saints.
- 1793 : Jean-Martin Moÿe (1730-1793), prêtre missionnaire, fondateur des sœurs de la Providence, béatifié le 21 novembre 1954.

LE XIXÈME SIÈCLE, ENTRE L'ACCESSION AU TRÔNE DE PIE VII (1800) ET LE DÉCÈS DE LÉON XIII (1903)

- 1802 : Le Concordat est ratifié.
Publication du *Génie du Christianisme*
À Rome, découverte dans la catacombe de Priscille des ossements de Philomène. Sera l'origine d'un culte très populaire.

1815-1830 : La Restauration.
1832-1846 : Pontificat de Grégoire XVI.
1846-1878 : Pontificat de Pie IX.
1838 : Marie Rivier, éducatrice, fondatrice des Sœurs de la Présentation de Marie (1838), béatifiée en 1982 par Jean-Paul II.
1840 : Marcelin Champagnat, éducateur, fondateur des Frères Maristes (1789-1840).
1851 : Anne-Marie Javouhey (1789-1651), éducatrice.
Apparitions de la Vierge : 1846 (La Salette), 1848 (Lourdes), 1871 (Pontmain).
1854 : béatification de Germaine de Librac.
Proclamation du dogme de l'Immaculée conception, le 8 décembre.
1859 : mort de Jean-Marie Vianney, curé d'Ars (1786-1859).
1860 : Béatification de Benoît Labre.
1863 : Ernest Renan (1823-1892) publie *La vie de Jésus*. Immense succès jusque dans les campagnes.
1864 : encyclique de Pie IX, *Quanta Cura* et le *Syllabus*.
Béatification de Marguerite-Marie Alacoque, la dévote du Sacré Cœur.
1867 : canonisation de Germaine de Pibrac.
1869-1870 : concile de Vatican I.
1874 : sur les instances de Monseigneur Dupanloup, s'ouvre à Orléans le procès moderne de Jeanne d'Arc..
Érection de la basilique expiatoire de Montmartre, au lendemain de la révolte ouvrière de la Commune.
1881 : canonisation de Benoît Labre.

XX^{ÈME} SIÈCLE

APRÈS BIEN DES VICISSITUDES, L'ÉGLISE SE RÉCONCILIE AVEC SON TEMPS

1901 : Loi sur les associations.
1903 : mort de Léon XIII, pape de 1878 à 1903.
1903-1914 : Pontificat de Pie X.
1905 : Séparation des Églises et de l'État.
1906 : Pie X condamne la séparation par l'encyclique *Vehementer*.
1910 : condamnation du Sillon.
1914-1922 : Pontificat de Benoît XV.

1922-1939 : Pontificat de Pie XI.
1922 ou 1923 : Béatification par Pie XI de Thérèse de l'Enfant Jésus.
1924 : création de la J.O.C. par l'abbé Cardjin.
1925 : Canonisation de Thérèse de l'Enfant Jésus.
 Canonisation de Jean-Marie Vianney, le curé d'Ars.
1926 : Condamnation de l'Action Française.
1929 : Les accords du Latran.
1939-1958 : Pontificat de Pie XII, « le dernier pontife de la Contre-Réforme ».
1940 : Roger Schutz fonde la communauté de Taizé, point de rassemblement œcuménique pour les jeunes du monde entier.
1945 : Daniel Rops publie *Jésus en son temps*.
1954 : Canonisation de Pie X.
1958-1962 : Pontificat de Jean XXIII.
1962-1978 : Pontificat de Paul VI.
1962-1965 : Concile Vatican II.
 11 octobre 1962 : ouverture par Jean XXIII.
 8 décembre 1965 : clôture par Paul VI.
1968 : Révoltes étudiantes.
 Encyclique *Humanae Vitae*.
1970 : Monseigneur Marcel Lefèvre fonde la Fraternité sacerdotale Saint Pie X.
1978 : l'année des trois papes : Paul VI, Jean-Paul I, Jean-Paul II.
1978-2005 : Pontificat de Jean-Paul II.
 147 cérémonies de béatification.
 52 cérémonies de béatification.
1983 : réforme de la procédure de canonisation.
1984 : manifestations de masse pour l'enseignement libre.
1985 : publication du Catéchisme de l'Église catholique.
1986 : pèlerinage de Jean-Paul II.
1997 : béatification de Frédéric Ozanam, à Notre Dame de Paris, lors des journées mondiales de la jeunesse.
2000 : François et Jacinthe, voyants de Fatima, béatifiés.
 Béatification de Jean XXIII.

BÉATIFICATIONS ET CANONISATIONS AU XX^{ÈME} SIÈCLE

Le premier XX^{ème} siècle (1903-1958)

Pie X (1903-1914)

Pendant 11 ans de pontificat, 4 saints canonisés, 35 bienheureux proclamés. S'affronte au mouvement moderniste et rompt les relations avec la France à la suite de la loi de séparation entre l'Église et l'État. Le 8 janvier 1905 : béatification de Jean-Marie Vianney, curé d'Ars. Pie X sera canonisé par Pie XII quarante ans après sa mort.

Benoît XV (1914-1922)

Pendant 7 ans de pontificat dont 4 de guerre ; 3 saints canonisés ; 17 bienheureux. Pape du temps de la guerre, mais appelé « pape de la paix ». Désireux de voir se réaliser en France le ralliement des catholiques à la république, il canonise deux saintes françaises : Marguerite Marie Alacoque (1647-1690), propagandiste de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, Jeanne d'Arc, la sainte nationale.

Pontificat de Pie XI (1922-1939)

Pontificat de l'entre-deux guerres ; 17 ans de règne, 33 saints confirmés au cours de 6 canonisations et 496 nouveaux bienheureux proclamés au cours de 42 béatifications (parmi eux des groupes ayant subi un martyre collectif). En 1933, canonisation de Bernadette Soubiroux, voyante de Lourdes. En 1933, béatification de Catherine Labouré, qui reçut à Paris, rue du Bac, plusieurs apparitions de la Vierge, et la médaille miraculeuse. Canonisation de deux saints qui eurent une grande influence sur la spiritualité sacerdotale : saint Jean-Marie Vianney (1925), et saint Jean Bosco.

Pie XII (1939-1958)

Pendant 19 ans de règne, 28 nouveaux saints canonisés et 120 bienheureux proclamés. Il est le dernier pape de la lignée du Concile de Trente.

a) Canonisations :

Marguerite de Hongrie (1242-1270) en 1943.
Louis-Marie Grignon de Montfort (1673-1716) en 1947.
Catherine Labouré (1806-1876) en 1947.
Antoine-Marie Claret (1807-1870) en 1950.
Maria Goretti (1890-1902) en 1950.
Pie X (1835-1914) en 1954.

b) Béatifications :

Marie-Thérèse de Soubiran (1834-1889) en 1946.
Maria Goretti (1890-1902) en 1947.
Anne-Marie Javouhey (1779-1851) en 1950.
Marcellin Champagnat (1789-1840) en 1955.

SAINTS DU XXÈME SIÈCLE (DATE DU DÉCÈS)

- 1902 : sainte Maria Goretti (1890-1902), vierge et martyre, béatifiée en 1947, canonisée en 1950.
- 1914 : saint Pie X (1835-1914), pape de 1903 à 1914, canonisé en 1954 par Pie XII.
- 1916 : bienheureux Charles de Foucauld (1858-1916), ermite, béatifié en 2005 par Benoît XVI.
- 1920 : bienheureuse Jacinthe (Hyacinthe) Marto, voyante de la Vierge de Fatima, béatifiée le 13 mai 2000, conjointement avec son frère Francisco par Jean-Paul II.
- 1928 : bienheureux Toribio Romo (1900-1928), martyr mexicain, béatifié en 1992, canonisé en 2000 avec 24 compagnons.
- 1936-1937 : bienheureux martyrs espagnols de la guerre civile.
- 1938 : saint Raphaël Guizar Valencia (1878-1938), évêque mexicain, béatifié en 1995 par Jean-Paul II et canonisé en 2006 par Benoît XVI.
- 1942 : cinq bienheureux martyrs du nazisme, décapités à la hache.
- 1942 : sainte Edith Stein, (1891-1942), juive convertie, morte à Auschwitz, béatifiée le 1^{er} mai 1987 à Cologne par Jean-Paul II et canonisée en 1998.
- 1944 : 108 martyrs chrétiens victimes de la barbarie nazie.
Hencyk Szuman et ses 121 compagnons, brûlés vifs, béatifiés à Varsovie en 1999.
- 1945 : Marcel Cello, jociste de Rennes, 1921-1945, mort martyr au camp de Munthausen Béatifié à Rome à l'occasion du synode des évêques sur l'apostolat des laïcs en octobre 1987.
- 1963 : bienheureux Jean XXIII (1881-1963), pape en 1958, béatifié par Jean-Paul II à l'occasion du jubilé de l'an 2000. A convoqué le concile de Vatican II en 1962.

1978 : saint Josémaria Escrivà de Balaguer (1902-1978), fondateur de l'Opus Dei, béatifié en 1992 et canonisé en 2002 par Jean-Paul II.

1997 : bienheureuse Teresa de Calcutta (1910-1997), béatifiée le 19 octobre 2003 par Jean-Paul II, fondatrice à Calcutta de la Congrégation des Missionnaires de la Charité.

LES SAINTS PAPES: DE SAINT PIERRE À JEAN-PAUL II

Sur 265 papes: il y a eu 78 canonisés ou reconnus comme saints et 11 béatifiés. De saint Pierre à Gélase I^{er} (mort en 496), à la fin du V^{ème} siècle tous les papes sont des saints. Un total de 49. En 656, Martin I^{er} ferme définitivement le cycle des papes martyrisés.

Au cours du deuxième millénaire, cinq papes seulement sont canonisés :

- Léon IX, pape de 1049 à 1054,
- Grégoire VII, pape de 1073 à 1085,
- Célestin V, pape durant quelques mois en 1294, canonisé en 1313 par Clément V,
- Pie V, pape de 1566 à 1572,
- Pie X, pape de 1903 à 1914, béatifié en 1951, canonisé en 1954, par Pie XII.

A partir de l'année 2000 :

- Pie IX, pape de 1846 à 1878, béatifié en 2000 par Jean-Paul II,
- Jean XXIII, pape de 1958 à 1963, béatifié en 2000 par Jean-Paul II,
- Jean-Paul II, pape de 1978 à 2005, béatifié en 2011.

LES 35 DOCTEURS DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE PROCLAMÉS AU COURS DES SIÈCLES (XII^{ÈME} - XX^{ÈME})

Proclamés au XIII^{ème} siècle

En 1294, premières proclamations par le pape Boniface VIII :

Ambroise de Milan, évêque, (339-397).

Jérôme de Striden, moine oriental, (347-420).

Augustin d'Hippone, évêque, (354-430).

Grégoire le Grand, pape de 590 à 604.

Proclamés au XVI^{ème} siècle

Par le pape saint Pie V en 1568 :

Athanase d'Alexandrie, évêque (296-373).

Basile de Césarée, évêque (330-379).

Grégoire de Nazianze, évêque (329-389).

Jean Chrysostome, évêque (347-407).

Thomas d'Aquin, dominicain (1225-1274).

Bonaventure de Bagnoregio, franciscain et cardinal, proclamé en 1580 par le pape Grégoire XIII.

Proclamés au XVIII^{ème} siècle

Anselme de Cantorbéry, évêque, (1033-1109), en 1720.

Isidore de Séville, évêque, (560-636), en 1722.

Pierre Chrysologue, évêque, (406-450), en 1729.

Léon le Grand, pape de 440 à 461, en 1754.

Proclamés au XIX^{ème} siècle

Pierre Damien, cardinal, (1007-1072), en 1829.

Bernard de Clairvaux, cistercien, (1090-1153), en 1830.

Hilaire de Poitiers, évêque, (315-368), en 1851.

Alphonse de Liguori, évêque, (1696-1787), en 1871.

François de Sales, évêque, (1567-1622), en 1877.

Cyrille d'Alexandrie, évêque, (376-444), en 1893.

Cyrille de Jérusalem, évêque, (315-386), en 1893.

Jean Damascène, moine oriental, (676-749), en 1893.

Bède le Vénérable, bénédictin, (673-735), en 1899.

Proclamés au XX^{ème} siècle

Ephrem le Syrien, diacre, (306-373), en 1920.

Pierre Canisius, jésuite, (1521-1597), en 1925.

Jean de la Croix, carme, (1542-1591), en 1926.

Robert Bellarmin, cardinal, (1542-1621), en 1931.

Albert le Grand, dominicain, (1206-1280), en 1931.
Antoine de Padoue, franciscain, (1195-1231), en 1946.
Laurent de Brindisi, capucin, (1559-1619), en 1959.
Thérèse d'Avila, carmélite, (1515-1582), en 1976.
Catherine de Sienne, tertiaire dominicaine, (1347-1380), en 1976.
Thérèse de Lisieux, carmélite, (1873-1897), en 1997.

Proclamés au XXI^{ème} siècle

Hildegarde de Bingen, abbesse bénédictine, (1098-1179), en 2012.
Jean d'Avila (1502-1569).

Sur un total de 35 docteurs de l'Église :

27 docteurs sont occidentaux, 8 appartiennent à l'Orient chrétien.
Parmi les 27 docteurs occidentaux: treize d'entre eux sont italiens, quatre français et quatre espagnols. Les six autres sont : allemand, anglais, dalmate, hollandais, portugais et africain du nord.

Leur état de vie :

Deux papes, trois cardinaux, quatorze évêques et un diacre.

Deux moines orientaux, deux bénédictins, une bénédictine, un cistercien, deux dominicains.

Deux franciscains, un capucin, un carme, deux jésuites, deux carmélites, une tertiaire dominicaine. Quatre femmes.

LES PAPES DU CONCILE VATICAN II ET LES PONTIFES POST-CONCILIAIRES

I. Jean XXIII : 1958-1963 : 5 ans de pontificat.

II. Paul VI : 1963-1978 : 15 ans de pontificat.

84 saints canonisés ; 23 nouveaux béatifiés. Il commença la série des béatifications et canonisations des « martyrs du XX^{ème} siècle ».

III. Jean-Paul II : 1978-2005 : 27 ans de pontificat.

52 cérémonies de canonisation et 482 nouveaux saints ; 147 célébrations de béatification. Il proclame 1341 bienheureux. De très nombreux martyrs, missionnaires, fondateurs et fondatrices d'ordres religieux, ainsi que des laïcs. Parmi tous ceux-ci (notre choix est arbitraire) :

1982 : canonisation du Père Maximilien Kolbe, franciscain polonais gazé à Auschwitz.

1987 : béatification d'Edith Stein.

1997 : béatification de Juan Diego, voyant de la vierge de Guadalupe (Mexique).

1998 : canonisation d'Edith Stein, carmélite d'origine juive, gazée au camp d'Auschwitz.

1999 : béatification du Padre Pio, stigmatisé.

2000 : Francisco et Jacinta Marto, voyants de Fatima, béatifiés.

2002 : canonisation du Padre Pio.

CANONISATIONS ET BÉATIFICATIONS DE JEAN-PAUL II, AU COURS DE VOYAGES PASTORAUX

Le pape Jean-Paul II a canonisé 482 saints pendant son pontificat (16 octobre 1978 - 2 avril 2005), et cela au cours de 52 cérémonies, parmi lesquelles 38 se sont déroulées au Vatican et 14 au cours des visites pastorales qu'il a effectuées hors d'Italie :

Au cours de la première canonisation hors de Rome, en 1984, il canonisa à Séoul, en Corée du Sud, 103 martyrs de Corée, morts entre 1839 et 1867.

En 1988, à Asunción, la capitale de la République du Paraguay, il canonisa trois martyrs paraguayens, trois jésuites morts en 1628.

La même année, à Messine, Sicile, il canonisa une religieuse clarisse sicilienne, morte à la fin du XV^{ème} siècle.

En 1992, à Saint-Domingue, en République dominicaine, eut lieu la canonisation d'un évêque, missionnaire aux Philippines puis en Colombie.

En 1993, à Madrid, Espagne, ce fut la canonisation d'un prêtre espagnol, fondateur de la Compagnie de Sainte Thérèse de Jésus, vouée à la forma-

tion de la jeunesse.

La même année, à Riga, en Lettonie, canonisation d'un premier évêque letton.

En 1995, en République tchèque, à Olomouc, eut lieu la canonisation d'un prêtre martyr, originaire de Silésie, et d'une mère de famille de Bohême, tertiaire dominicaine.

La même année, en République slovaque, le pape canonisa trois prêtres martyrisés en 1619.

En 1997, eut lieu à Cracovie en Pologne, la canonisation d'une grande reine de Pologne, sainte Hedwige, qui vécut au XIV^{ème} siècle ; et deux jours plus tard fut canonisé à Krosno, en Pologne, un prêtre polonais franciscain.

Deux ans plus tard, (1999), au cours d'un nouveau voyage en Pologne, fut canonisée à Nowy Sacz une reine du pays, au XIII^{ème} siècle, Cunégonde de Pologne, qui termina sa vie comme religieuse clarisse.

En 2002, à Mexico, le pape canonisa Juan Diego, un laïc indien qui reçut des apparitions de la Vierge, sous le nom de Vierge de Guadalupe.

En 2003, à Madrid, furent canonisés deux prêtres et trois religieux qui furent de grands évangélistes, soit en Espagne, soit en terres de mission. Ce fut la dernière canonisation du pape hors du Vatican.

De même Jean-Paul II procéda à un grand nombre de béatifications, au total 1341, au cours de 147 célébrations, 86 à Rome et 61 ailleurs. Parmi ces martyrs, des missionnaires, des fondateurs et fondatrices d'ordres religieux.

XXIÈME SIÈCLE : LES PAPES DU XXIÈME SIÈCLE ET LEURS PROCLAMATIONS DE SAINTS ET DE BIENHEUREUX

I. Le pape Benoît XVI (2005-2013)

A la tête de l'Église durant 8 ans, d'avril 2005 à février 2013.

Il a proclamé 14 nouveaux saints, et créé 553 nouveaux bienheureux. Ce chiffre élevé de bienheureux est dû principalement à la macro-béatification de Turagonne, en octobre 2007, au cours de laquelle furent déclarés

bienheureux 498 religieux espagnols tués durant la guerre civile.
Les chiffres cités sont donc considérables : ils correspondent à près du tiers des canonisations et béatifications faites par Jean-Paul II, au cours de son pontificat de près de 27 ans.

II. Le pape François (à partir de mars 2013- pontificat en cours)

Le 12 mai : premières canonisations de son pontificat (annoncées par Benoît XVI lors de son dernier consistoire, le 11 février, au cours duquel il fit part de sa prochaine démission). Furent canonisés :

La mexicaine Guadalupe García Zavala, « madre Lupita », 1878-1963, deuxième sainte mexicaine.

La colombienne Laura Montoya y Upeguy (1874-1949), première sainte colombienne.

Antonio Primaldo et son groupe de 800 martyrs de la localité italienne d'Otrante, assassinés en 1480 par des soldats ottomans qui prétendaient les convertir de force à l'Islam.

Mai 2013 : déclarations du cardinal José Saraiva Martins, préfet de la congrégation pour la cause des saints (il est fort probable qu'elles expriment le point de vue du pape, et en ce sens nous indiquent les orientations du pontificat qui vient de commencer). Le cardinal précise deux points :

Il convient de ralentir le rythme des canonisations et des béatifications.

Le cardinal demande plus de rigueur dans les procès de béatification ; en particulier, au moment de l'ouverture, ne pas cacher à l'évêque local qui instruit le procès « l'éventuelle découverte d'éléments contraires à la réputation de sainteté ou de martyr du candidat ».

SAINTS DE L'ÉGLISE ORTHODOXE

Les Églises orthodoxes marquent une grande vénération pour les saints. Ils sont très présents dans la liturgie. Certains sont communs aux Églises catholique et orthodoxe, et d'autres propres à l'orthodoxie. Parmi les plus vénérés, citons tout spécialement :

Saints Cyrille et Méthode (IX^{ème} siècle). Retirés dans un monastère, se virent confier en 860 par l'empereur byzantin la mission d'évangéliser les populations slaves de l'Europe centrale et du nord de la mer Noire. Pour leur évangélisation, ils créent un alphabet. Ce fut le Cyrillique, créé à partir des lettres grecques et complété par des signes spéciaux pour rendre les sons que le grec ne connaissait pas. Ainsi se répandit l'Église orthodoxe, et avec elle le culte des saints, dans de vastes territoires occidentaux.

Certains de ces saints entrent dans des catégories propres à l'orthodoxie, telles que « hymnographes, chantres, et iconographes », les « défenseurs des saintes images », ou les « fols en Christ », et encore les « martyrs de Russie », tels que le tsar Nicolas II de Russie et les membres de sa famille.

QUELQUES SAINTS DE L'ÉGLISE ORTHODOXE (DU XVIII^{ÈME} SIÈCLE À NOS JOURS)

Saint Séraphin de Sarov (1759-1833)

Saint Silouane d'Athos (1866-1938)

Saint Théophane le Reclus (? - 1894)

Saint Jean de Cronstad (1829-1908)